

BX 4700 .C4 C55 1888
Chirat, A.-H.
Sainte Catherine de Sienne
et l' eglise au XIVE





Digitized by the Internet Archive
in 2014

SAINTE CATHERINE DE SIENNE

ET

L'ÉGLISE AU XIV^E SIÈCLE





SAINTE CATHERINE DE SIENNE

d'après le portrait authentique d'*Andréa Vanni*.

MAY 23 1911
THEOLOGICAL SEM

SAINTÉ
CATHERINE DE SIENNE

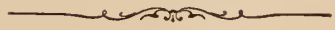
Caterina da Siena

ET
L'ÉGLISE AU XIV^E SIÈCLE

PAR
A.-H. CHIRAT

PRÊTRE
DU TIERS ORDRE DE SAINT-DOMINIQUE

Tuus sum ego. (Ps. cxviii, 94.)
Subveasti ruinæ ante conspectum Dei nostri.
(Judith, xiii, 25.)



LIBRAIRIE BRIDAY
DELHOMME & BRIGUET, ÉDITEURS
Lyon Avenue de l'Archevêché, 3
Paris Rue de l'Abbaye, 13

TOUS DROITS RÉSERVÉS

—
1888

Imprimatur.

Lugduni, 22^a februarii.

† JOSEPH,

Archiep. Lugd.

MONSIEUR L'ABBÉ ET TRÈS CHER FRÈRE EN SAINT DOMINIQUE,

Le culte tout filial que vous avez voué à sainte Catherine de Sienne vous avait inspiré déjà, il y a vingt ans, la salutaire pensée d'écrire, pour les nombreux tertiaires que l'Ordre de Saint-Dominique compte en France, un pieux et charmant livre intitulé : *Esprit de sainte Catherine de Sienne*. Dans des méditations courtes et substantielles, vous aviez proposé successivement à la considération et à l'imitation de vos lecteurs les principales vertus de *votre chère Sainte*. Au gré de votre cœur et de votre foi, vous n'aviez point fait assez. Au moment où le Jubilé sacerdotal de Sa Sainteté Léon XIII émeut le monde catholique tout entier, vous avez voulu mettre davantage en relief l'incomparable amour de sainte Catherine pour l'Eglise et son entier dévouement au successeur de saint Pierre. De là votre nouveau livre : *Sainte Catherine de Sicne et l'Eglise au XIV^e siècle*.

Je ne viens ni apprécier votre travail ni vous en féliciter. Des liens trop étroits d'affection nous ont unis depuis notre enfance, pour que je puisse me flatter d'être à vos yeux un juge impartial, et pour que les éloges, même les mieux mérités, que je devrais vous donner, ne soient pas suspects à votre modestie. Mais il me sera permis de formuler le vœu que votre livre se répande, car il ne peut manquer de faire beaucoup de bien à ceux qui le liront.

Agrérez, Monsieur l'abbé et très cher frère, l'expression de mes affectueux sentiments en Notre-Seigneur et saint Dominique.

Frère CESLAS RUBY,

Provincial des Dominicains de la province de Lyon.

Lyon, le 12 janvier 1888.

PRÉFACE

Le nom de sainte Catherine de Sienne, si populaire en Italie, est connu en France depuis de nombreuses années déjà. Beaucoup d'auteurs ont consacré leur talent et leur plume à célébrer les louanges de la Jeanne d'Arc de la Papauté, et à montrer cette Vierge si pure, si amoureuse du mépris et de l'obscurité, alliant à une humilité profonde un héroïsme capable du martyre, et un dévouement à la cause de Dieu qui n'a jamais su ce que c'était qu'une faiblesse ou une défection. Un grand nombre de *Vies* ont paru de cette célèbre Sainte, depuis la *Légende* écrite par le bienheureux Raymond, son confesseur, jusqu'à l'*Histoire de sainte Catherine de Sienne et de la Papauté de son temps*, par le R. P. Alphonse Capecelatro, de l'Oratoire, aujourd'hui archevêque de Capoue (1), et la belle *Histoire de la Sainte Siennoise*, due à la plume d'une religieuse Dominicaine anglaise (2). Aucune place sans doute ne nous était réservée au milieu de ces auteurs qui ont si bien raconté la vie de la Vierge Toscane, et il nous répugnait d'aller glaner des documents dans des ouvrages déjà consultés

(1) ALFONSO CAPECELATRO. *Storia di santa Caterina da Siena e del Papato di suo tempo.*

(2) *The History of saint Catherine of Siena and her companions*, by Augusta Theodosia DRANE. LONDON, 1880.

par ceux qui nous ont précédé, pour reproduire des choses dites, et les dire moins bien qu'eux. Il nous a semblé cependant que, désireux d'écrire de notre Sainte bien-aimée, nous avions à combler une lacune, si petite fût-elle. La *Légende* écrite par le bienheureux Raymond est avant tout la vie intérieure de sainte Catherine, sa vie intime; c'est une étude sur l'âme de la Sainte, sur les vertus dont elle était ornée. Raymond nous ouvre le cœur de la *fille du Roi*; c'est à peine s'il nous parle des œuvres extérieures auxquelles la Providence l'avait destinée. L'*Histoire* anglaise est un magnifique poème écrit à la gloire de la célèbre Vierge; l'auteur n'a rien omis de ce qui pouvait rehausser, aux yeux des lecteurs, le caractère de sainteté, de noblesse, de générosité et de dévouement à la cause de l'Eglise, qui brille en notre Sainte; mais elle a été obligée de réduire la partie historique, pour laisser la place à une multitude de faits qui regardent la vie propre de sainte Catherine, et dont un assez grand nombre étaient inédits. Quant à l'œuvre de M^{sr} Capece-latro, elle est magistralement écrite, mais le but que s'est proposé l'auteur en menant de pair l'histoire de la Sainte et celle de la Papauté de son temps, l'a obligé à perdre de vue trop souvent sainte Catherine, pour étudier l'histoire de l'Eglise du xiv^e siècle. Au milieu de ces livres si admirablement écrits, le nôtre vient prendre une humble place.

Nous avons voulu, en écrivant ce livre, non pas composer une *Vie* nouvelle de sainte Catherine, mais mettre en lumière sa mission et montrer quelles œuvres la divine Providence l'a appelée à accomplir. Que Catherine ait reçu une mission du Ciel, qui pourrait en douter, après avoir lu la *Légende* du bienheureux Raymond (1)? Nous nous

(1) II^e partie, n^o 1.

sommes appliqué à étudier notre Sainte dans tous les faits auxquels Dieu a voulu qu'elle fût mêlée de son temps. Nous racontons ces faits, parce que c'est de leur importance historique que résulte l'importance de la mission de Catherine, mais nous les racontons de telle sorte que le lecteur ne perde jamais de vue notre héroïne; à chaque instant nous la faisons paraître priant, parlant, agissant, se dépensant, voyageant, écrivant, pratiquant d'héroïques vertus. Nous nous sommes efforcé de descendre aussi profondément que possible dans cette grande âme, afin de la faire connaître plus complètement, d'en dessiner un portrait plus ressemblant. Nous avons compté ses grandes œuvres, et chaque chapitre de notre travail contient l'histoire de l'une d'entre elles. Nous les étudions les unes après les autres, afin de les mettre dans un plus grand jour, de montrer l'intrépidité de la Sainte pour les faire réussir, son humilité, quand le succès ne les couronnait pas. Notre but est de la suivre, sans jamais la perdre de vue, au milieu des événements de son temps, afin que son action se combinant avec ses vertus, apparaisse plus clairement. Nous cherchons à démontrer que sainte Catherine avait l'intelligence de ce que c'est que l'Eglise, que son premier amour était Jésus-Christ, au Sang duquel elle a si vivement désiré de mêler le sien par le martyre, que son second amour, c'était la Papauté, clef de voûte de l'édifice social, fondement de la paix des peuples, et seul organe infaillible de la vérité sur la terre.

Une chose que nous ne pouvons pas ne pas faire remarquer, c'est que Notre-Seigneur paraît s'être proposé de faire connaître sainte Catherine en dehors de l'Italie, au moment où son Eglise allait avoir de mauvais jours à traverser. N'a-t-il pas voulu manifester ainsi que le rôle de l'héroïne de l'Eglise au xiv^e siècle n'est point encore ter-

miné? Elle était de son temps le défenseur de l'Eglise sur la terre; elle l'est encore au Ciel; car *les dons de Dieu sont sans repentance* (1), et c'est avec ce caractère qu'elle se présente à nous aujourd'hui. Elle ne peut être séparée de l'Eglise. Alors que l'Eglise ne souffre pas, Catherine est moins en vue; la rencontrait-on, quand elle était vivante, assistant aux triomphes qu'elle avait préparés? Mais aussitôt que l'Eglise est persécutée, nous voyons apparaître notre Sainte, comme si elle nous montrait l'Eglise et la Papauté, et nous rappelait que notre devoir est de les respecter et de les aimer; son ombre semble s'étendre sur elles pour les protéger contre les attentats des méchants. Quelle plus belle héroïne pouvions-nous donc choisir, à l'époque si triste que nous traversons, pour en faire le sujet de notre étude? L'amour de l'Eglise, qui est la dévotion des âmes prédestinées, appelle le dévouement à l'Eglise, et, si nous voulons nous consacrer à cette cause, la plus divine de toutes, ne faut-il pas que nous fassions une connaissance plus complète avec une Sainte dont la vie n'a eu pour but que le salut et la glorification de l'Eglise, dont la mort a été une expiation offerte à Dieu pour les péchés des hommes?

C'est dans les Saints que Dieu a mis la puissance capable d'arrêter une décadence; c'est sur leurs lèvres qu'il a déposé le mot qui fait jaillir la lumière au milieu des ténèbres. Par leurs paroles et leurs exemples, ils entraînent les hommes dans les voies du vrai progrès; ils savent le secret du salut des nations; et ces résurrections sociales que les hommes essaient d'accomplir seuls et par eux-mêmes à l'aide d'éléments purement humains, sans voir leurs efforts couronnés par le succès, les Saints les es-

(1) Rom., XI, 29.

saient souvent, eux aussi, et ils réussissent, parce qu'ils ont la force du bras de Dieu ; entre leurs mains les moyens humains sont une puissance, parce qu'ils les emploient sans les séparer de la foi et de la prière, et parce qu'ils en rattachent les résultats à la gloire de Dieu, but de toutes leurs œuvres. Les hommes livrés à eux-mêmes, et n'ayant d'espoir qu'en eux, que dans leur force, leurs richesses, leur génie, n'ont jamais fait des œuvres vraiment grandes, quels que soient les leviers puissants dont ils ont pu disposer, parce que leur point de départ n'était pas Dieu, et le résultat qu'ils se proposaient n'était pas sa gloire. Les Saints sont partis de ce point, et ils se sont proposé ce résultat ; voilà pourquoi ils ont obtenu plus de succès ; ils ont fait beaucoup plus d'œuvres sociales avec moins de puissance humaine ; c'est que Dieu était avec eux.

Aussi le Seigneur n'a pas toujours choisi les puissants de ce monde, pour mettre entre leurs mains les moyens de salut dont sa miséricorde voulait se servir afin de sauver les nations aux époques les plus agitées de l'histoire. D'où nous devons conclure que les siècles appartiennent plus aux Saints, que les Saints n'appartiennent à leurs siècles, parce qu'ils les dominent, ayant été donnés de Dieu aux nations, pour les aider dans leurs défaillances, leur rouvrir le chemin de la vérité, quand elles l'ont perdu, et leur montrer les choses d'En haut, alors que leurs cœurs s'en étaient détachés. Cela est vrai de sainte Catherine. Par la mission qu'elle a reçue du Seigneur, elle a été mise en relation directe avec les besoins de son temps ; elle les a compris, et elle a montré comment ils pouvaient être guéris. Au xiv^e siècle, il fallait rendre à l'Eglise son éclat et son autorité sur les peuples ; il fallait grouper toutes les nations autour de la Papauté, en combattant de malheureuses divisions. Il fallait réconcilier les républiques Italiennes

avec le Pape leur père ; il fallait ramener les peuples à la pratique de la morale chrétienne. Catherine s'est dévouée à ces grandes œuvres. L'Italie et la France ont été les témoins de ses travaux. L'Italie l'a vue réprimant les écarts de ses concitoyens, les ramenant dans la voie de la vérité et de la vertu ; elle l'a vue consolant leurs douleurs pendant les horreurs de la peste. La France l'a possédée quelques mois. La Vierge de Sienne a foulé de son pied virginal les rues de l'antique cité d'Avignon ; cette ville luxueuse et amie du plaisir a contemplé les traits de la Sainte amaigris par de cruelles mortifications, et le palais des papes, qui dresse encore aujourd'hui ses murs grandioses sur les bords du Rhône, a entendu la voix de la Sainte Italienne, montrant au Pape sa ville de Rome qui avait besoin de lui. La Sainte-Baume a vu couler les larmes de Catherine au pied de la roche sur laquelle a pleuré sa mère Marie-Madeleine, et la cité de Toulon a été émerveillée des miracles qu'elle a faits dans ses murs. Rome devait la posséder pendant les derniers mois de son séjour sur la terre ; c'est dans la ville des papes que non loin d'Urbain VI elle est morte, offrant sa vie comme une expiation, et demandant à Dieu d'accepter ses souffrances et de rendre la paix à l'Italie et à l'Eglise. Quelle fin plus digne d'une âme héroïque comme la sienne ? Ainsi est retournée à son Dieu cette femme dont l'influence a été si décisive sur son pays par l'ascendant de ses vertus, qui, bien qu'elle voulût demeurer cachée à tous les regards, a été cependant le pasteur d'un grand nombre de disciples par ses conseils, un prédicateur par sa doctrine, un prêtre par l'immolation d'elle-même, un martyr par l'oblation de sa vie à Notre-Seigneur.

Nous ne pouvons terminer ces quelques lignes, sans nommer ici M. Etienne Cartier, qui un des premiers a revêtu

l'habit du Tiers Ordre de la Pénitence de Saint-Dominique après la restauration en France de l'Ordre des Frères Prêcheurs par le Père Lacordaire ; il fut aussi l'un des premiers qui travaillèrent à faire connaître dans notre pays sainte Catherine ; il avait bien voulu nous permettre d'emprunter sa traduction en français des lettres de la Sainte ; Dieu l'a appelé à lui, pendant que notre *Etude* était sous presse ; il a été un fidèle serviteur de la bonne cause ; il a écrit, il a travaillé pour la défendre ; il rendait le dernier soupir, quand apparaissait le dernier ouvrage qu'il a livré à la publicité : *Lumière et Ténèbres, lettres à un franc-maçon*, dans lequel il prouve qu'on ne peut être à la fois catholique et franc-maçon, parce que la secte maçonnique n'est pas autre chose que le culte de Satan, la négation de la foi et le renversement de la morale évangélique.

Nous adressons nos remerciements à la religieuse Dominicaine anglaise qui a écrit l'histoire de la Vierge de Sienne, pour la bienveillante autorisation qu'elle nous a donnée d'extraire de son livre, pour les citer, quelques faits de la vie de sainte Catherine, inédits jusqu'aujourd'hui.

Pour ne pas multiplier les notes par les citations répétées des auteurs dans lesquels nous avons puisé nos documents ou qui nous ont fourni quelques inspirations, nous avons préféré les citer ici :

Annales Ecclesiastici ; continuatio Oderici RAYNALDI.

Stephanus BALUZE, *Vitæ paparum Avenonensium*.

J.-B. CHRISTOPHE, *Histoire de la Papauté au XIV^e siècle*.

ROHRBACHER, *Histoire universelle de l'Eglise catholique*.

MALAVOLTI, *Histoire de Sienne*.

GIGLI, *Diario Sanese*.

MURATORI, *Annalia rerum Italicarum*.

Sancti Antonini *lib. Cronicon.*

Légende de sainte Catherine de Sienne, par le bienheureux RAYMOND de Capoue, *Acta Sanctorum*, Venetiis, 1738. In-f^o, t. III.

Supplément à la Légende du bienheureux Raymond de Capoue, par le bienheureux Thomas Nacci CAFFARINI.

Processus contestationum super sanctitate et doctrinâ beatæ Catharinæ de Senis. MARTÈNE et DURAND, *Amplissima collectio veterum scriptorum*, t. VI.

Littere di santa Caterina da Siena, avec les notes de F. Federigo BURLAMACCHI, S. J.

Le Dialogue de sainte Catherine de Sienne, traduction d'Etienne Cartier.

Les Lettres de sainte Catherine de Sienne, traduction d'Etienne Cartier.

ALFONSO CAPECELATRO, *Storia di santa Caterina da Siena e del papato del suo tempo.*

The History of saint Catherine of Siena and her companions, by Augusta-Theodosia DRANE. London, 1880.

DÉCLARATION DE L'AUTEUR

En attribuant la qualification de Saints et de Bienheureux aux personnages mentionnés dans cet ouvrage, et en rapportant des faits surnaturels et miraculeux, nous déclarons ne pas entendre nous départir des limites tracées par Sa Sainteté le Pape Urbain VIII.

SAINTE CATHERINE DE SIENNE

ET

L'ÉGLISE AU XIV^E SIÈCLE

CHAPITRE PREMIER

ÉTAT DE L'ITALIE A L'ÉPOQUE DE SAINTE CATHERINE

Le xiv^e siècle. — Action que devait avoir sur lui sainte Catherine. — Etat de l'Eglise à notre époque. — Caractère des attaques dirigées contre elle. — Coup d'œil rétrospectif. — Le xiii^e siècle. — Sa fécondité en grandes œuvres. — Etat de l'Eglise quand apparut sainte Catherine. — Les maux qui menaçaient la société et l'Eglise. — Transport du Saint-Siège à Avignon. — Exactions des légats. — Philippe de Souabe continue la guerre de Frédéric d'Allemagne contre la papauté. — Sienne Gibeline. — L'élément démocratique prédomine dans les républiques italiennes. — Gouvernement de Sienne. — Les mauvaises mœurs. — Progrès de la puissance des Musulmans.

Le xiv^e siècle fut un de ceux pendant lesquels l'Eglise se vit le plus violemment agitée par la tempête. Dieu permet quelquefois que les flots de l'iniquité mugissent et s'élèvent, et il laisse s'amonceler les fureurs des méchants contre la barque de Pierre, afin de manifester la force de son bras, au jour où il a déterminé de remettre la paix là où sévissait l'orage. Alors il se joue des hommes, en opposant à leur malice la petitesse et l'ignorance des humbles; il envoie, pour renverser les œuvres de l'enfer, des êtres plus faibles encore que le jeune berger David armé d'une simple fronde; ses soldats sont de pauvres jeunes filles qui puisent toute leur force dans leur amour de Dieu. C'est ainsi que Jeanne d'Arc arracha aux mains des Anglais le beau royaume de France

au xv^e siècle, et couvrit de sa force surnaturelle le faible Charles VII. C'est ainsi qu'au xiv^e siècle, sainte Catherine de Sienne reçut du Sauveur lui-même la mission de défendre l'Eglise et de fortifier le doux et trop timide pontife Grégoire XI.

Sainte Catherine a vécu pendant la seconde moitié du xiv^e siècle; née en 1347, elle alla aux noces de l'Agneau en 1380. Elle offrit sa vie à la divine Majesté pour le salut de l'Eglise; elle eût voulu répandre son sang pour cette grande cause. Elle ne vécut que pour l'Eglise; elle souffrit et travailla pour l'Eglise; elle mourut pour l'Eglise, et si elle ne put voir le triomphe définitif de cette divine institution, dont Notre-Seigneur a doté les hommes au prix de son Sang, du moins elle l'aperçut dans l'avenir, et elle prédit dans un admirable langage comment seraient fermées les plaies de l'Epouse du Christ, comment sa nudité serait couverte d'un brillant vêtement, et comment toutes les nations, reconnaissant enfin dans l'Eglise leur véritable mère, accourraient à ses pieds pour lui offrir l'hommage de leur filiale obéissance et écouter ses salutaires conseils.

Il nous faudrait, au siècle où nous vivons, une autre Catherine, parce que de nos jours les nations frémissent contre le Christ et son Eglise, et qu'une multitude d'âmes se perdent, trompées par les fallacieuses doctrines et les erreurs que ne cessent de répandre les lèvres des impies. Sans doute nous ne pouvons comparer notre siècle à celui qui fut témoin des œuvres de Catherine. Aujourd'hui, plus peut-être qu'à son époque, l'Eglise brille d'un vif éclat au milieu des attaques dont elle est l'objet; des pontifes saints et vigilants tiennent d'une main vigoureuse le gouvernail de la barque de Pierre; les évêques se serrent avec amour autour de leur premier pasteur; des œuvres nombreuses attestent la vitalité de l'Eglise; le bien s'affirme au grand jour, en face du mal qui travaille dans l'ombre; les Ordres religieux défendent vaillamment les droits imprescriptibles de la vérité aux côtés du clergé séculier, qui ne sépare pas sa cause d'avec la leur, et de solennelles protestations parlées et écrites stigmatisent toutes les persécutions et les violences qui s'adressent en ce moment à l'Eglise.

Le mal se fait cependant; il a à sa solde une innombrable armée, et entre les mains des moyens puissants, et quoique la tempête déchaînée aujourd'hui contre le nom et l'autorité de Notre-Seigneur ne se présente pas avec les mêmes caractères

qu'au xiv^e siècle, il est impossible de méconnaître que l'enfer a toujours les mêmes armes à sa disposition, et que sa malice tourne toujours dans le même cercle : l'ébranlement et le renversement de la pierre angulaire qui soutient tout l'édifice social et qui s'appelle l'Eglise ; l'affaiblissement et la destruction de la morale chrétienne ; les divisions et les partis qui brisent l'union et fomentent les haines. Voilà où nous en sommes maintenant que le xix^e siècle penche vers son déclin ; voilà où en était l'Europe, et en particulier l'Italie, vers la fin du xiv^e siècle. Pour raffermir notre courage et fortifier notre espérance, étudions ce que Dieu a fait pour sauver alors son Eglise, et comment, par une faible et pauvre jeune fille, il a relevé les faibles et arrêté les méchants.

Le xiii^e siècle venait de finir ; il avait été une des plus fécondes époques de l'histoire. Si nous jetons un rapide coup d'œil sur les faits qui s'y sont produits, qu'y voyons-nous ? Le mouvement de renaissance intellectuelle, qui avait commencé pendant la durée du siècle précédent, prend un immense essor, et l'Eglise, qui voit à ses pieds le monde presque tout entier, le domine par sa maternelle autorité et le conduit dans les voies du salut. Innocent III était assis sur le siège pontifical. Ce fut un des plus grands papes qui aient illustré la chaire de saint Pierre. « Pendant des » siècles avant et après Innocent, » dit le protestant Hurter, déjà catholique par ses convictions quand il écrivait ces lignes, « aucun » pontife n'a jeté un plus vif éclat par sa science, par la pureté de » ses mœurs, par les services qu'il a rendus à l'Eglise et par ses » grandes actions, » de sorte qu'il peut, à juste titre, être nommé non seulement le plus puissant, mais aussi le plus sage des papes qui ont gouverné l'Eglise depuis saint Grégoire VII. Son gouvernement fort et respecté imprima au monde un mouvement fécond et rapide vers le bien ; sous sa houlette, l'Eglise brilla d'un vif éclat, assise au milieu des peuples, ses enfants, comme une reine obéie, parce que sa bienfaisante autorité n'était pas méconnue. Aussi ce siècle, un des plus célèbres de l'histoire, vit s'accomplir des œuvres magnifiques. Cinq grandes croisades furent dirigées contre l'Islamisme ; trois conciles œcuméniques furent assemblés : le premier à Rome, quatrième de Latran, par Innocent III lui-même, en 1215, et les deux autres à Lyon, l'un par Innocent IV, en 1245, dans lequel Frédéric II d'Allemagne fut déposé, et l'autre par Grégoire X, en 1274, pour la réunion des Grecs à l'Eglise

Romaine. Un grand nombre d'Ordres religieux, parmi lesquels celui des Frères Prêcheurs, fondé par saint Dominique, et celui des Frères Mineurs, institué par saint François d'Assise, jouèrent un rôle important, attestaient la vigueur et la puissante fécondité de l'Eglise à cette époque, inondaient l'Europe des flots de la parole apostolique, et donnaient au monde l'exemple de toutes les vertus. La raison et la science prirent de leur côté un merveilleux développement pendant ce siècle, qui produisit l'angélique docteur, saint Thomas d'Aquin, le plus profond penseur qui ait jamais existé, et le séraphique saint Bonaventure. Les arts vinrent, eux aussi, doter ce siècle des plus beaux monuments que nous possédons. Le plein cintre fait place à l'ogive, qui s'élève hardiment vers le ciel. C'est de cette époque que datent nos cathédrales, magnifiques poèmes de pierre, merveilleuses constructions, dans lesquelles la foi de nos ancêtres et leur amour de Dieu eurent plus de part que leurs bras, et qui, puissantes comme la prière, semblent vouloir toucher les cieux du sommet de leurs flèches hardies.

L'Eglise dominait et dirigeait ce prodigieux mouvement. Elle encourageait les efforts ; elle modérait les passions trop ardentes ; elle sanctifiait l'humeur belliqueuse des seigneurs, tournait leurs armes contre l'ennemi du Christ, et les réunissait sous un même drapeau ; elle élevait les âmes en les sanctifiant, entretenait l'harmonie entre la raison et la foi dans les travaux scientifiques, et consacrait à la gloire de Dieu les chefs-d'œuvre des arts.

L'Eglise eût continué d'entraîner les peuples dans les voies du progrès véritable, si on l'eût laissée faire ; mais le xiv^e siècle ne devait pas s'écouler, sans être témoin des iniques et méchantes attaques qui furent dirigées contre elle et entravèrent son influence. Pour bien comprendre l'action de sainte Catherine à cette époque, il est important de tracer d'abord une esquisse de la situation dans laquelle se trouvait l'Eglise, quand Dieu suscita cette illustre Vierge pour apparaître au milieu des haines des partis et des persécutions dont l'Eglise était alors l'objet, comme une messagère de réconciliation et le défenseur des droits de l'Epouse de Jésus-Christ.

L'histoire du xiv^e siècle est dominée par un fait capital, qui ne fut que trop fertile en conséquences malheureuses pour l'Eglise. Ce fait, c'est la translation du Saint-Siège de Rome à Avignon, de

la ville dans laquelle l'Esprit de Dieu avait conduit Pierre, dans une ville dans laquelle une ambition royale ne voulut faire asseoir le Souverain Pontife que pour plier la papauté aux exigences de son ambition, et lui enlever toute liberté, par conséquent toute autorité. Philippe IV le Bel avait succédé sur le trône de France à Philippe III le Hardi, en 1286. Arrière-petit-fils de saint Louis, il oublia les traditions de son aïeul, et au lieu de demeurer le fidèle serviteur de l'Eglise, il se tourna contre elle. C'était un prince d'un orgueil excessif et d'une incroyable audace. Rien ne lui coûtait, quand il s'agissait d'assouvir son ambition, et cette ambition était sans bornes. Déjà il avait osé attaquer la majesté de la papauté dans la personne de Boniface VIII, tenter de se soustraire à la houlette du premier pasteur, répandre pour arriver à son but des semences de schisme, et proposer la convocation d'un concile général pour condamner le Pape. La douceur et la patience du successeur de Boniface VIII, Nicolas Boccasini, qui prit le nom de Benoît XI, semblèrent désarmer la colère royale ; malheureusement ce Pontife ne demeura que huit mois à la tête de l'Eglise. Dès qu'il fut mort, l'ambition de Philippe se réveilla, et ce qu'il n'avait pu obtenir de la majesté de Boniface, ce qu'il n'avait osé arracher à la douceur de Benoît, il tenta de le conquérir, en soumettant la papauté à son autorité et en la faisant servir à ses desseins. Ce fut un triomphe pour lui, quand Clément V, successeur de Benoît XI et créature du roi, transporta le siège de saint Pierre à Avignon, bien que ce Pape ait eu, en accomplissant cet acte, moins envie de lui plaire que de se soustraire à sa tracassière influence, aussi bien qu'aux agitations de l'Italie, en demandant un abri à une ville qui appartenait au royaume de Naples. Cette translation fut au premier moment une joie pour la France ; mais pour l'Eglise, ce fut un deuil et le commencement d'une longue série de malheurs qui devaient durer plus d'un siècle. En effet, la majesté de la papauté disparaissant de Rome, l'empereur, dans la personne de Louis de Bavière, et la république, dans celle de Nicolas de Rienzi, s'efforcèrent de renverser à leur profit la puissance pontificale, tandis que la Ville éternelle, en butte à toutes les factions, perdait tout son prestige. Ses autels étaient abandonnés, ses temples devenaient déserts, sa population diminuait tous les jours, et de son côté, la papauté perdait une grande partie de son autorité. En pouvait-il être autrement

avec un collège de cardinaux presque tous Français, et des papes Français aussi, sur lesquels pesait le sceptre des rois de France ?

Ce n'est pas tout : les légats envoyés d'Avignon en Italie pour gouverner les Etats de l'Eglise à cette époque, ne voyaient dans leur dignité qu'un moyen de satisfaire leur ambition et d'arriver à la fortune ; ils se livraient à toutes sortes d'exactions, d'abord parce qu'ils n'étaient pas Italiens, ensuite parce que leurs actes ne pouvaient être contrôlés par le Souverain Pontife absent. Leur gouvernement avait produit un tel mécontentement dans la Péninsule, que presque toutes les villes du patrimoine de saint Pierre s'étaient soulevées contre l'autorité pontificale. Florence elle-même, cette vieille cité toujours fidèle au Saint-Siège, avait embrassé la cause des villes pillées par les légats, et se révoltant contre le Pape d'Avignon, elle avait commencé contre lui une lutte longue et haineuse.

Tels étaient les maux que la translation de la papauté à Avignon causait à l'Italie et à l'Eglise. La société n'était pas moins agitée à cette époque. La succession de Frédéric Barberousse, après la mort de son fils, avait mis les armes aux mains de Philippe de Souabe et d'Othon de Bavière, et les partis qui représentaient ces deux puissantes familles avaient dégénéré en deux factions violentes et acharnées l'une contre l'autre. Le parti qui tenait pour Philippe de Souabe était le parti Gibelin, et celui qui soutenait Othon de Bavière était le parti Guelfe. Philippe de Souabe parvint à s'emparer du trône impérial ; malheureusement, en mettant sur sa tête la couronne de Frédéric, il hérita de l'esprit du vieil et cruel adversaire de la papauté, et déclara la guerre à l'Eglise, de sorte que le nom de Gibelin devint le nom commun des adversaires de l'Eglise, tandis que le parti Guelfe lui demeura soumis ; ces deux factions ensanglantèrent souvent par leurs hostilités les champs de l'Italie.

Parmi toutes les villes italiennes, Sienne avait été une des premières à conquérir son indépendance, en secouant le joug de l'empereur et celui de la papauté, pour ne relever que d'elle-même (1). D'abord Guelfe, elle était devenue Gibeline par haine pour Florence, sa rivale, qui avait pris parti pour le Pape. Des

(1) MALAVOLTI, *Hist. de Sienne*.

guerres éclatèrent souvent entre ces deux villes. Sienne, presque toujours victorieuse, se montrait très hautaine vis-à-vis de Florence.

Les principales villes d'Italie étaient aussi travaillées à cette époque par des divisions intestines, provenant des efforts qu'avait faits l'élément démocratique, à partir du XIII^e siècle, pour contrebalancer la puissance de la noblesse et s'emparer définitivement du pouvoir, qui jusqu'alors avait été aristocratique. A la faveur de ces divisions, plusieurs ambitieux avaient confisqué le pouvoir à leur profit, et fait plier le peuple sous le joug d'une intolérable tyrannie. Tel fut Barnabé Visconti, que nous verrons en rapport avec sainte Catherine.

Sienne surtout était agitée par les ferments de ces discordes intestines. Le pouvoir des nobles y avait été diminué, au milieu du XIII^e siècle, par la création d'un gouvernement composé de vingt-quatre membres, dont douze étaient nobles, et douze bourgeois. Ce premier succès remporté par la démocratie ne lui suffit pas; le gouvernement des *Vingt-quatre* ne dura pas longtemps; il fut remplacé en 1270, par celui des *Trente-six*, pris pour la plupart dans le peuple. Cette nouvelle victoire des *popolani* ne fit que les rendre plus ambitieux et plus hautains vis-à-vis des nobles, qui voyaient leur influence diminuer peu à peu, tandis que celle du peuple augmentait tous les jours. Celui-ci finit par exclure complètement la noblesse du gouvernement en 1279, par la création du conseil des *Quinze*, tous pris dans la classe plébéienne. En 1286, ce conseil fit place à celui des *Neuf*, choisis parmi ceux qui tenaient le milieu entre les bourgeois et le menu peuple, et il se maintint pendant soixante-dix ans. Cet ordre de choses irritait vivement les nobles, qui se voyaient tout à fait mis de côté. Les plus puissantes familles, parmi lesquelles il faut compter celles des Tolomei, des Malavolti, des Piccolomini, des Sarracini, et des Salimbeni, excitèrent un soulèvement en 1355, et avec le consentement tacite de Charles IV, empereur d'Allemagne, qui se trouvait alors à Sienne, ils chassèrent les *Neuf* du palais. Leur haine contre le peuple était telle, qu'ils firent mourir d'une manière cruelle quelques représentants de l'ancien gouvernement. La victoire des nobles ne fut pas de longue durée; car le pouvoir retomba bientôt entre les mains du peuple, et la noblesse perdit tous les avantages qu'elle avait conquis. Le nouveau gouverne-

ment fut encore plébéien et composé de douze membres. On le nomma le gouvernement des *Douze* (1).

Cet échec irrita vivement les nobles. Ils prirent de nouveau les armes contre le pouvoir reconnu, et réussirent à le renverser. Le peuple se révolta à son tour et choisit l'empereur Charles IV pour arbitre. Celui-ci, afin de procurer la paix, changea le gouvernement de mains, et le confia à son frère, le patriarche d'Aquilée, qui ne put le garder que peu de jours, après lesquels les *Douze* s'en emparèrent de nouveau. La haine demeura profonde entre l'aristocratie et la démocratie. Les nobles et le peuple en vinrent souvent aux mains dans de terribles combats qui ensanglantèrent la cité siennoise et finirent par fixer la victoire dans les rangs du parti populaire. Ce fut au milieu de ces troubles et de ces dissensions, que sainte Catherine apparut comme l'ange de la paix.

Elle devait aussi apparaître comme un ange de pureté au milieu d'une société profondément ravagée par le sensualisme. La puissante action de saint Grégoire VII, au XI^e siècle, avait combattu la corruption des mœurs, sans pouvoir arrêter ce mal, contre lequel, au XIII^e siècle, la Providence avait suscité saint François d'Assise, l'homme pauvre, humble et pénitent. Le concile de Vienne l'avait condamné au commencement du XIV^e, et nous entendrons la parole inspirée de Catherine le flétrir par de sévères réprimandes.

Un autre danger non moins pressant menaçait l'Eglise à cette époque. C'était la puissance et l'audace toujours croissantes du mahométisme, et par contre, la diminution de l'influence chrétienne en Orient. Dès la fin du XIII^e siècle, alors que Nicolas IV était assis sur la chaire de saint Pierre, les chrétiens s'étaient divisés en Syrie, et se combattaient entre eux, au lieu de se réunir pour réprimer les envahissements de la puissance ottomane. Cependant les préparatifs du sultan d'Egypte contre Tripoli, en 1288, les avaient remplis de terreur. Leurs divisions avaient cessé devant l'ennemi, mais ils étaient trop affaiblis, et malgré l'union de leurs forces, ils ne purent empêcher l'occupation de cette ville par les Musulmans. La prise de Tripoli mit la Terre Sainte dans le plus grand danger. Seule, la voix de Nicolas IV se fit entendre, pour conjurer les maux qui menaçaient l'Occident. Il fit prêcher une croisade. Les souverains, et en particulier ceux d'Angleterre

(1) CAPECELATRO, *Storia di santa Caterina da Siena e del papato del suo tempo.*

et de France, n'apportèrent à cette grande œuvre aucune bonne volonté. Pendant qu'ils hésitaient à faire les sacrifices que leur demandait le vigilant Pontife, Ptolémaïs, la place la plus importante de la Syrie, tomba au pouvoir des Sarrasins. Telle était la situation des affaires chrétiennes au XIII^e siècle en Orient.

Dans la première moitié du siècle qui vit naître sainte Catherine, les Turcs s'avancent, toujours victorieux, de Brousse en Bithynie jusqu'à Andrinople, où ils établissent le siège de leur empire. Mais, au XIV^e siècle comme au XIII^e, les rois et les peuples de l'Europe dégénérée, au lieu de se réunir contre l'ennemi de la civilisation et de la foi, entretiennent des querelles intimes, et laissent l'influence chrétienne se perdre peu à peu en Orient. Leur lâche attitude devant les efforts des ennemis de la foi sera la cause des grands dangers que courront, dans les temps modernes, l'Eglise et la civilisation, sauvées, au XV^e siècle, par Jean Huniade, devant Belgrade, sous le pontificat de Calixte III, et au XVI^e siècle, par don Juan d'Autriche, dans le golfe de Lépante, pendant que saint Pie V était assis sur la chaire de saint Pierre.

C'est au milieu de ce siècle si profondément agité, que Notre-Seigneur suscita sainte Catherine de Sienne.

CHAPITRE II

SAINTE CATHERINE PRÉPARÉE A LA MISSION QU'ELLE DEVAIT REMPLIR

Ce que fut sainte Catherine. — Ce qu'elle fit. — Comment Dieu a préparé sainte Catherine à la mission qu'il lui a donnée. — Vie surnaturelle de sainte Catherine. — Naissance et premières années de sainte Catherine. — *L'Ave, Maria.* — La vision. — Le désert. — Apostolat de sainte Catherine parmi les enfants de son âge. — Ses mortifications. — L'Ordre des Frères Prêcheurs à l'époque de la naissance de sainte Catherine. — Saint Dominique lui apparaît. — Mission de sainte Catherine. — Dieu l'y dispose. — Le péché de vanité de sainte Catherine. — Persécutions que sa famille lui fait endurer. — Sainte Madeleine devient sa mère. — La cellule intérieure. — Les persécutions cessent. — Tentations du démon. — Les bains sulfureux. — Sainte Catherine tombe malade. — Sainte Catherine tertiaire dominicaine. — Son silence. — Notre-Seigneur commence à lui révéler sa doctrine. — Il l'épouse.

Que fut sainte Catherine, et quelles œuvres Dieu l'appela-t-il à accomplir pour le bien de l'Eglise pendant le siècle troublé qui la vit naître ? Les trente-trois années de sa vie, de 1347 à 1380, s'écoulèrent dans l'humilité, les souffrances, les mépris et les haines que ses efforts pour la cause et le triomphe du bien suscitèrent autour d'elle. Pauvre tertiaire de l'Ordre de Saint-Dominique, reçue non sans difficulté par les sœurs du Tiers Ordre dans leur société, dont elle devait être un jour la gloire et l'honneur, elle vécut dans le monde au sein de sa famille, qui la persécuta longtemps, parce qu'elle ignorait quel esprit animait la céleste Vierge. Voilà ce qu'elle fut, et que fit-elle ?

Nous ne pouvons étudier l'histoire de l'époque à laquelle elle vécut, sans la rencontrer mêlée à toutes les affaires de l'Eglise, et à plusieurs des grands faits qui s'accomplirent de son temps. Brûlée par le feu de cet amour qui a fait mourir le Sauveur pour les hommes, elle courut, comme le bon Pasteur, après les brebis errantes ; il serait difficile de compter les pécheurs obstinés

qu'elle a ramenés au bien, et les cœurs endurcis qu'elle a rouverts à l'amour de son céleste Epoux. Réformer les mœurs par ses efforts, ses paroles enflammées et les exemples de sa vie, ce fut une de ses principales préoccupations. Pacifier les haines ardentes qui sévissaient à son époque, et s'interposer comme médiatrice entre les ennemis les plus acharnés; prendre une large part au retour du Saint-Siège d'Avignon à Rome; se dévouer au triomphe de l'Eglise et s'efforcer de serrer les peuples et les rois autour du Souverain Pontife siégeant à Rome; s'employer de tout son pouvoir au succès d'une croisade, pour éloigner de l'Europe catholique la puissance ottomane, et sanctifier les armes des seigneurs et des grands de l'Europe; travailler à l'extinction des hérésies et surtout combattre le grand schisme naissant, telles furent les saintes œuvres qui occupèrent la vie de l'humble Vierge de Sienne.

Or, quand Dieu appelle un homme à une grande vocation, sa Providence l'y dispose; elle fait concourir tous les événements de la vie de celui qu'il a choisi, à préparer la mission dont il veut l'investir, et ainsi, au moment que sa volonté sainte a fixé, le corps et l'âme de son élu sont prêts; son corps, sanctifié par la pénitence, est disposé à l'épreuve, et son âme, fortifiée par la sérieuse pratique de la vertu, est capable d'exercer une influence décisive sur les hommes et les choses de son temps. Ce que nous avons donc à faire tout d'abord, c'est de montrer comment Dieu a préparé sainte Catherine au rôle qu'il voulait lui faire jouer dans le monde, et pour cela raconter brièvement ses premières années et dire au milieu de quelle atmosphère elle grandit.

Et que nos lecteurs nous permettent ici de les avertir que le surnaturel occupe une large place dans la vie de notre Sainte. Une école s'est formée de notre temps, qui se croirait offensée si on l'appelait rationaliste, mais qui mérite ce nom à juste titre; car elle semble avoir pris à tâche de nier l'action directe de Dieu sur les saints par des faits miraculeux; elle voudrait en quelque sorte tracer à Dieu sa route, et l'empêcher de sortir des voies ordinaires et communes dans l'influence exercée par lui sur les âmes qu'il daigne prédestiner. Nous croyons que les droits de la raison gagnent peu à un pareil procédé, et que la foi y perd beaucoup. Sans doute il faut de la critique partout, et en conséquence dans l'appréciation des faits légendaires, qui abondent dans l'hagio-

graphie; mais s'il se trouve que ces faits sont du domaine de l'histoire, s'ils sont attestés par de nombreux témoins, et si ces témoins sont dignes de confiance, pourquoi refuser à une époque plus imprégnée que la nôtre de l'esprit de foi ces manifestations de la bonté de Dieu à l'égard de ses créatures de prédilection, si cette époque en était plus digne, parce qu'elle était plus croyante? Nier le surnaturel sur toute la ligne dans l'ordre des choses de l'histoire, ce serait refuser à Dieu la puissance de se manifester, et comment aujourd'hui oserait-on nier, par exemple, les apparitions de Notre-Seigneur à la bienheureuse Marguerite-Marie? Comment oserait-on s'insurger contre tous les miracles qui illustrent de nos jours Lourdes et la Salette? Ce serait entrer à pleines voiles dans les eaux du rationalisme moderne. Or, pour ce qui concerne sainte Catherine, les faits surnaturels de sa vie sont appuyés sur le témoignage d'un homme considérable à son époque, le bienheureux Raymond de Capoue, confesseur de la Sainte, qui les cite dans sa légende, et donne à la fin de chaque chapitre les noms des témoins, vivants alors, des faits qu'il rapporte. On peut consulter cette légende dans les *Bollandistes*.

Catherine naquit à Sienne, en Toscane, de parents relativement riches, vu leur état. Giacomo Benincasa, son père, préparait des couleurs pour la teinture des laines, d'où lui venait le nom de teinturier, qu'on lui donnait. Quelques auteurs disent que Lapa, mère de la Sainte, descendait d'ancêtres illustres par leur noblesse, mais que sa famille avait été ruinée par les guerres civiles qui désolèrent longtemps son pays. Lapa eut toujours pour Catherine une secrète préférence. Faut-il s'en étonner? La grâce divine commença bientôt à se manifester dans cette petite enfant, que Dieu avait prédestinée; aussi ses parents la chérissaient-ils, et les voisins de son père et de sa mère l'aimaient comme si elle leur eût appartenu; on se disputait sa présence; chacun voulait la posséder, et telle était la joie qu'elle répandait autour d'elle, qu'on lui avait donné le surnom d'Euphrosine, comme si ses bonnes et douces paroles communiquaient la paix à ceux qui la visitaient. *L'Ave, Maria*, la céleste prière du très saint Rosaire, fut la première qu'apprit Catherine; elle la récitait avec une extrême ferveur devant l'image de la vierge Marie; quand elle montait ou descendait les escaliers de la maison, elle se prosternait, en la répétant à chaque marche. Quelquefois elle était ho-

norée de la visite des anges, qui la prenaient entre leurs mains et la portaient au haut des escaliers, sans que ses pieds les touchassent. Dieu la récompensait ordinairement ainsi, quand elle s'était plus profondément cachée aux regards du monde dans le recueillement et la prière.

A l'âge de six ans, elle reçut de Dieu une faveur admirable : elle eut une vision céleste, dans laquelle elle fut en quelque sorte consacrée au service de Dieu. Un jour qu'elle revenait chez ses parents avec son frère Etienne, elle vit au-dessus de l'église des Dominicains un trône sur lequel était assis le Sauveur, et à ses côtés se tenaient saint Pierre, son premier vicaire sur la terre, saint Paul et saint Jean l'Évangéliste. Dès que Catherine eut aperçu la vision, elle fut ravie en extase en présence du Seigneur, qui commençait ainsi à s'attacher par des liens plus étroits celle dont il voulait faire un jour son épouse. Aussi dès cette époque sa ferveur augmenta sensiblement ; comme elle ne savait pas lire, le Saint-Esprit lui révéla les vertus merveilleuses, les actes de pénitence et l'amour de la solitude et du recueillement, qui illustrèrent les vies des Pères du désert et des autres Saints. Elle brûlait d'un ardent désir de les imiter, et cherchait les lieux les plus retirés pour y faire son oraison et châtier son corps. Elle se crut même appelée à vivre loin du commerce des hommes, et elle s'enfuit à six ans de la maison paternelle. Dès qu'elle fut arrivée dans la campagne, elle s'imagina qu'elle était dans le désert, et, se retirant sous un petit abri, elle se mit à prier Dieu avec ferveur. Mais la solitude n'était pas la vocation de Catherine. Le Seigneur ramena chez ses parents cette petite enfant, dont il voulait faire un apôtre, et qui, pour obéir à ce qu'elle croyait être la volonté divine, avait accompli ce que le Sauveur a recommandé aux âmes animées du désir de suivre la voie de la perfection, ce qu'il a conseillé à ses apôtres, afin qu'ils fussent délivrés de tous les liens, même les plus légitimes : *Si quelqu'un vient à moi, et s'il ne renonce pas à son père et à sa mère...., il ne peut être mon disciple* (1).

Cependant l'Esprit de Dieu qui a saisi Catherine la fait préluder à la grande mission à laquelle il la destine. Cette voix si pleine d'autorité qui s'adressera un jour aux Souverains Pontifes, et

(1) Luc., xiv, 26.

devant laquelle les rois de ce monde fermeront la bouche⁽¹⁾, elle la fait entendre déjà. Des enfants de son âge, attirés par la grâce répandue sur ses lèvres, font cercle autour d'elle comme des disciples. Elle leur enseigne à prier ; de sa bouche sortent des paroles enflammées, qui leur apprennent à aimer Notre-Seigneur et leur révèlent comment le secret du véritable amour de Dieu est dans l'esprit et la pratique de la pénitence. Mais comme il faut avant tout suivre les exemples du Christ Jésus, et ne pas se contenter de le prêcher, Catherine, arrivée, dès l'âge de six ans, à un haut degré de sainteté, craignait de cette crainte qui agitait le cœur du grand Apôtre, de peur qu'après avoir prêché aux autres, il ne fût réprouvé lui-même⁽²⁾. Aussi, afin que sa doctrine eût la vraie force et une incontestable autorité, elle agissait avant d'enseigner, suivant en cela l'exemple du Sauveur⁽³⁾. C'est ainsi qu'elle possédait déjà des instruments de mortification ; la discipline labourait plusieurs fois par jour ses membres délicats ; elle avait un profond dégoût pour les conversations du monde ; le silence était son état favori, et les divertissements des enfants de son âge n'avaient pour elle aucun attrait. Ses jeûnes étaient déjà extraordinaires ; la grâce semblait suffire à nourrir son corps, qui se montrait rebelle à recevoir les aliments matériels, et à l'époque de la vie à laquelle les enfants commencent seulement à savoir nommer le bon Dieu et à murmurer quelques prières, la parole divine avait germé dans l'âme de Catherine sous l'action de la grâce, et l'Évangile vivait en elle.

Dieu a agi envers certains Saints avec une très grande lenteur, pour leur faire connaître ce qu'il demandait d'eux. Il ne fit pas de même vis-à-vis de Catherine, parce que, comme une active et industrieuse abeille, elle devait composer rapidement le miel de sa ruche, et que la lumière de sa sainteté ne devait pas éclairer longtemps la terre. Consommée en peu de temps, sa vie devait être aussi pleine que si elle eût passé de longues années ici-bas⁽⁴⁾.

A l'époque à laquelle appartient sainte Catherine, l'Ordre des Frères Prêcheurs avait déjà une glorieuse histoire. Quand Dominique mourut, en 1221, il venait d'enfanter un fils qui, comme

(1) *Is.*, LII, 15.

(2) *I. Cor.*, IX, 27.

(3) *Act.*, I, 1.

(4) *Sap.*, IV, 13.

une fleur brillante, devait tomber bientôt sous l'épée des hérétiques, saint Pierre le Martyr. Le monde était encore, au xiv^e siècle, sous le coup de la grande voix de saint Thomas d'Aquin ; il admirait dans tout l'éclat de sa gloire cet architecte qui venait de bâtir à la vérité une forteresse contre laquelle toutes les forces et les ruses de l'enfer se briseront jusqu'à la fin des siècles. La défense de l'Eglise, la propagation de son règne par un fructueux apostolat, et surtout la vérité dans la science et l'amour dans le martyre, tels étaient les titres de cet Ordre au respect et à la reconnaissance des peuples ; c'était avant tout l'Ordre de l'Eglise, parce que, poursuivant la tâche de son saint fondateur Dominique, et perpétuant sa gloire, il devait illuminer cette chère Epouse du Christ de la lumière de ses mérites et de ses exemples (1) ; tels étaient les secrets attrait qui attiraient à lui notre Sainte, sans qu'elle sût précisément encore ce que Dieu demandait d'elle. Comme le Prophète, elle trouvait si beaux les pieds de ceux qui évangélisent la paix, et prêchent le bien de la vertu (2), que, quand elle voyait passer un Frère Prêcher, elle s'agenouillait derrière lui, pour baiser respectueusement la trace de ses pas. Saint Dominique avait les prédilections de Catherine ; c'était, parmi les saints, celui qu'elle aimait surtout à prier, parce qu'il avait eu soif du salut des âmes, et c'était là aussi la soif qui devait la dévorer.

Dieu donc daigna déterminer plus explicitement, par une vision dont il favorisa Catherine, ce à quoi il la destinait. Différents fondateurs d'Ordres religieux lui apparurent un jour, et chacun d'eux lui faisait signe de venir à lui, souriant tendrement à la Sainte et lui offrant l'habit de son Ordre. Mais elle se jeta aux pieds de saint Dominique, qui lui promit qu'elle entretrait un jour dans son Ordre. C'était l'avenir que le Sauveur venait de découvrir aux yeux de sainte Catherine.

Quel était cet avenir, et comment se rapportait-il à l'Ordre dont la Providence divine voulait qu'elle fût un jour l'ornement ?

Tout homme a sur la terre une mission, qui le fait concourir à élever l'édifice du Christ. Les simples fidèles sont les pierres de cet édifice, et Dieu prend dans leurs rangs des hommes qu'il

(1) Oraison de la messe de saint Dominique.

(2) *Is.*, II, 7.

appelle par une vocation spéciale pour travailler à cette grande œuvre dont il est lui-même le fondement. Saint Paul nous dit que quelques-uns sont devenus apôtres; d'autres, prophètes; d'autres, évangélistes; d'autres enfin, pasteurs et docteurs (1). Tous ces hommes ainsi appelés sont les missionnaires de Dieu; c'est lui qui les a choisis (2).

Mais de ces missions la femme est exclue. L'apostolat, qui se résume dans la prédication et le sacerdoce, lui est refusé. La femme, dont la vocation est la soumission, ne peut pas davantage être pasteur; le lieu qui doit être le témoin ordinaire de sa vie, c'est l'obscurité du tabernacle domestique. Elle ne peut pas non plus être docteur; l'Apôtre le lui défend; elle a à recevoir l'enseignement; elle ne doit pas enseigner elle-même (3).

Mais si Dieu ne doit prendre parmi les femmes ni des apôtres, ni des pasteurs, ni des docteurs, il peut du moins choisir parmi elles des témoins, se susciter de nouvelles Judiths, qui, comme l'ancienne, seront la gloire, la joie et l'honneur de la nation sainte qui s'appelle l'Eglise. Voilà la mission de Catherine. L'Eglise, c'est Jésus-Christ continué sur la terre; c'est la plus haute autorité qui soit ici-bas, puisque c'est l'autorité de Dieu même; c'est la chaire du haut de laquelle tombe l'enseignement le plus pur et le plus fécond; c'est le canal du plus merveilleux amour, puisque c'est celui par lequel coulent les sacrements, c'est-à-dire les flots du Sang du Sauveur, qu'ils appliquent à nos âmes; c'est la plus forte de toutes les institutions, à cause de son invincible unité; c'est le signe de la plus parfaite charité, parce que dans l'Eglise nous sommes tous frères; c'est, parmi toutes les nécessités que réclame notre faiblesse, la plus indispensable, parce qu'en dehors de cette divine société nous sommes le jouet de toutes les illusions et la proie de la mort éternelle. L'Eglise! Quel plus digne objet eût pu faire palpiter le cœur d'une Sainte prédestinée comme Catherine? Catherine a été ordonnée à l'Eglise; c'est le trait qui la caractérise. Elle a défendu l'Eglise; elle a consacré sa vie à relever la papauté aux yeux des peuples. Cette action de notre Sainte, Pie IX la reconnaissait naguère dans le décret par lequel il la proclamait patronne secondaire de Rome.

(1) *Eph.*, iv, 11.

(2) *Joann.*, xv, 19.

(3) *I. Tim.*, ii, 11.

Ainsi Dieu découvrait à Catherine sa mission et le pénible travail qu'elle aurait à accomplir sur la terre, quand il la donnait pour fille au patriarche des Prêcheurs. Il l'associait au témoignage rendu par le sacerdoce à Notre-Seigneur, et si elle n'a pu, à cause de son sexe, lui rendre ce témoignage proprement dit, elle s'est souvenue des travaux et des peines que coûtent à l'apôtre et au docteur l'enfantement des âmes à Dieu et la défense de la vérité; elle a pris pour sa part ces travaux et ces peines; elle a fait son lot des souffrances endurées pour la cause de l'Eglise; elle a été prêtre, autant qu'elle pouvait l'être, en s'offrant elle-même comme victime à Notre-Seigneur, ainsi que Notre-Seigneur s'est offert lui-même; elle s'est immolée pour le salut du monde par l'Eglise, parce que l'immolation est l'acte suprême du sacerdoce catholique, et que le prêtre qui ne s'offre pas lui-même en offrant Notre-Seigneur dans le redoutable sacrifice, n'est pas un prêtre complet; et ainsi Catherine a rendu à Notre-Seigneur le triple témoignage qu'il reçoit sur la terre, selon l'Apôtre (1), en premier lieu, par l'esprit : c'est-à-dire le témoignage par sa vie qu'elle a consacrée au service de l'Eglise; en second lieu, par l'eau, et ç'a été le témoignage par l'effusion des larmes qu'elle a répandues pour le salut des âmes (2); enfin, par le sang, et ç'a été le témoignage par le désir du martyre, puisqu'une fois elle a présenté sa poitrine aux coups des méchants, tellement elle voulait répandre son sang pour la cause de l'Eglise, et le répandre mille fois par jour, s'il l'avait fallu.

Catherine savait donc à quelle mission Dieu l'appelait : sauver les âmes et défendre l'Eglise, au prix de sa vie, s'il la lui demandait. Son unique préoccupation sera dès lors de répondre à cet appel de Notre-Seigneur. Dieu se la réserve; il la met en quelque sorte de côté, pour l'employer un jour au service de son Eglise. Aussi le premier désir de notre Sainte, à partir de ce moment décisif, sera de se séparer de plus en plus du monde, pour s'attacher uniquement à Celui qui l'appelle. Or, qu'est ce que c'est que se séparer, sinon s'engager énergiquement dans la voie qui conduit à la sainteté? La sainteté n'est après tout qu'une sépa-

(1) *I. Joann.*, v, 7, 8.

(2) Saint Thomas dit (*Comm. in I. Ep. Joann.*, v) que l'eau des larmes que Notre-Seigneur a versées a rendu témoignage à son humanité, en même temps que l'eau qui est sortie de son côté.

ration : séparation d'avec le monde ; séparation d'avec tout ce qui peut empêcher le libre élan de notre âme vers Dieu ; séparation d'avec la chair ; séparation d'avec soi-même. C'est ainsi que nous apparaît Notre-Seigneur ; il est le grand séparé, parce qu'il est absolument saint, et en effet l'Apôtre fait de la séparation, par le glaive de la virginité, de tout ce qui peut nous souiller, la condition de la sainteté parfaite : *La vierge ne pense qu'aux choses du Seigneur, afin qu'elle soit sainte dans son corps et dans son âme* (1). Catherine va donc se séparer de tout ce qui peut gêner le libre essor de son âme vers Dieu ; elle entre dans un recueillement plus profond ; elle pèse avec calme dans son âme les raisons qu'elle a de tout abandonner pour suivre absolument Notre-Seigneur, comme le suivent les vierges, et répondre fidèlement à tous ses appels, et parce que son attrait, sous l'action d'une prière continuelle, la presse toujours davantage, elle se jette aux pieds de son Dieu, pour lui faire le vœu d'une virginité perpétuelle. Dès lors, afin que rien ne vienne ternir la pureté de son âme, elle ne sort plus de chez elle, bien qu'elle n'ait pas encore dix ans. Pour être sainte aussi dans son corps, elle le crucifie avec une sévérité nouvelle ; elle lui impose des jeûnes rigoureux ; ses disciplines augmentent d'intensité, et comme en même temps sa foi lui découvre dans une vive lumière le malheur des pauvres pécheurs qui se perdent à jamais, sa dévotion au Sang précieux de Jésus, qui les a sauvés par sa mort, la fait brûler d'un zèle ardent pour le salut des âmes. Elle regrette de n'être pas un homme, pour courir après les malheureux qui se damnent, et ce qu'elle ne peut faire parmi les hommes à cause de son jeune âge et de son sexe, elle le fait autour d'elle, en répandant la bonne odeur du Christ dans la maison de son père. Elle reprend doucement ceux qui pèchent en sa présence, et donne à tous l'exemple de la patience, de la longanimité et de la plus parfaite abnégation.

Cependant ses parents l'engagèrent à se parer un peu, comme les jeunes filles de son âge. Pour leur faire plaisir, Catherine triompha de ses répugnances, et bien que le relâchement qu'elle se permit ne blessât en rien le vœu qu'elle avait fait, elle se mit à pleurer très amèrement une faute qui n'était que légère, comme un crime qui avait ouvert sous ses pas les abîmes de l'enfer. Dès

(1) *I. Cor.*, vii, 34.

lors elle prit des moyens puissants contre ce qu'elle appelait son infidélité; elle s'adonna avec plus de ferveur encore à la prière, et vengea sur son pauvre corps, en s'ingéniant à le mortifier cruellement, l'honneur de son Jésus, qu'elle croyait avoir indignement outragé. Son péché, affreux à ses yeux, la remplit d'une tendre dévotion pour sainte Marie-Madeleine, qui avait su si bien pleurer ses crimes. Dieu, quelques années plus tard, lui apparut dans une vision avec cette sainte pénitente, et la lui donna pour mère.

Mais ses parents voulaient à toute force la marier. Ils employèrent pour y réussir tous les moyens; ce fut pour Catherine une vraie persécution. Les injures, les mépris, les insultes tombaient à chaque instant sur elle; mais elle augmentait ses prières et ses pénitences, et renouvelait sa résolution formelle de ne jamais manquer à son vœu. Elle fit plus. Pour briser solennellement avec le monde et consommer son sacrifice, elle coupa sa chevelure et se couvrit la tête d'un voile. Sa mère, étonnée de voir sur la tête de sa fille une coiffure qui n'était pas celle des enfants de son âge, arrache le voile, et à la vue de la tête rasée de Catherine, elle pousse des cris tellement furieux, que son père et ses frères accourent et se mettent, eux aussi, dans une grande colère. Dès lors on ne la perd pas un instant de vue; on lui enlève sa chambre, sa seule joie, parce que là seulement elle trouvait la solitude et le repos de la prière; on la fait descendre à la cuisine en qualité de domestique; mais Catherine triomphe de tout par la grâce de son divin Maître. Le Saint-Esprit lui apprend à se faire dans son âme une cellule, et à s'y enfermer avec Jésus-Christ. Admirable enseignement de l'Esprit de Dieu! Quand elle avait une chambre, elle ne pouvait y séjourner continuellement, et voici que maintenant elle emporte partout cette cellule intérieure, et personne ne peut l'en faire sortir. Du fond de cette cellule, elle regarde son père comme s'il eût été Notre-Seigneur, sa mère comme si elle eût été la sainte Vierge, ses frères, comme les apôtres et les amis du Sauveur. Et ainsi, au milieu des peines dont on l'abreuvait, elle goûtait de merveilleuses consolations. Encore une fois, admirable enseignement de l'Esprit-Saint! Qu'eût fait Catherine sans sa cellule, au milieu des bruits du monde? Que deviendrait l'apôtre, au milieu des agitations extérieures, sans cette cellule? Où serait son abri et le lieu de son repos, à lui qui voyage toujours? Cette cellule intérieure a été

un des traits distinctifs de la sainteté de Catherine ; ç'a été la force dont Notre-Seigneur l'a munie, avant de lui ouvrir les chemins du monde ; c'est le sceau de la sainteté pour l'apostolat ; c'est la condition de sa fécondité. La vie intérieure et le signe de la croix imprimé sur le corps de sainte Catherine par la mortification, avant qu'elle le portât d'une manière plus merveilleuse, telles étaient les deux marques dont Notre-Seigneur venait de décorer sa fille, sa future messagère.

C'est ainsi que Dieu faisait l'éducation de l'âme de Catherine et la fortifiait, en la soumettant à ces rudes épreuves ; c'est ainsi qu'il la préparait aux terribles assauts qu'elle devait un jour avoir à soutenir, et aux rudes combats qu'elle aurait à livrer pour la gloire de son Dieu.

Le repos et la paix allaient cependant succéder aux persécutions dont elle avait été jusqu'alors l'objet. Un jour qu'elle priaït avec ferveur, son père vit sur sa tête une petite colombe. Il rentra en lui-même, et se reprocha la manière cruelle dont il avait traité si longtemps sa fille. Pour elle, qui trouvait dans ces persécutions une ressemblance de plus avec son divin Maître, elle se consolait en pensant au glorieux Dominique, à l'Ordre duquel elle savait qu'elle devait appartenir un jour. Cette pensée la soutenait tellement, qu'elle se décida à révéler à ses parents le vœu qu'elle avait fait, et sa résolution inébranlable de le garder fidèlement. Tous fondirent en larmes, mais son père, qui voyait la main de Dieu sur sa fille, la laissa libre de suivre le genre de vie qu'elle avait embrassé.

Ainsi finirent les premières persécutions que Catherine eut à supporter de la part de ses parents ; le démon les remplaça auprès de la jeune Vierge, en imprimant dans son âme de violentes tentations de vanité pour la faire manquer à son vœu. Elle s'adressa aussitôt au divin Maître, et les tentations cessèrent. Mais Catherine comprit avec quel ennemi elle avait à lutter. Pour le vaincre, elle s'adonna à des mortifications nouvelles vraiment effrayantes. Sa mère, pour la distraire, la mena à des bains sulfureux ; mais la Sainte, en se baignant, s'approchait du canal par où arrivaient les eaux, et exposait ses membres délicats à l'action de l'eau bouillante.

Cette sainte imprudence pensa coûter la vie à Catherine ; elle tomba gravement malade. Son inconsolable mère employa tous

les moyens imaginables, et toujours sans succès. La joie de revêtir l'habit religieux eût seule pu guérir sa fille, mais c'était le remède auquel Lapa pensait le moins, parce qu'elle le redoutait davantage. Catherine déclara formellement à sa mère que c'était le seul moyen de la rappeler à la vie. Lapa se rendit, quoiqu'à contre-cœur, et alla chercher les Mantellate (1). Celles-ci, qui l'avaient longtemps refusée à cause de sa jeunesse, l'examinèrent alors sérieusement. Subjuguées par sa sagesse et ses vertus, elles l'admirent enfin. La Sainte avait quinze ans. Le bonheur guérit bien vite Catherine devenue tertiaire dominicaine. Elle se retira dès lors tellement du commerce du monde, que pendant trois ans elle ne sortit que pour aller à l'église, et ne parla que pour confesser ses péchés.

Ce n'était pas cependant pour vivre ainsi qu'elle était devenue la fille d'un apôtre. L'heure allait sonner où Dieu devait marquer à Catherine sa place et sa fonction au milieu des agitations de son pays et de son époque. Pour la fortifier au moment solennel, il la visitait souvent, s'entretenait avec elle, et commençait à lui révéler cette doctrine, qui fut un des plus merveilleux côtés de la vie de notre Sainte.

Mais quand le Seigneur aura frappé à la porte de la cellule de la solitaire Catherine, pour lui ordonner d'en sortir, quels dangers ne courra pas une pauvre jeune fille au milieu du mouvement des choses de ce monde et des crimes des hommes pervers ? Où la faible enfant de Saint-Dominique trouvera-t-elle la force et l'appui dont elle aura besoin, pour suivre son droit chemin vers les œuvres que le Sauveur veut lui confier ? Ce sera le Seigneur Jésus lui-même qui viendra la fortifier, et il le fera en s'unissant à sa servante. Cette union sera la plus étroite, la plus indissoluble de toutes celles qui sont au monde ; ce sera l'union de l'époux avec l'épouse. Dieu le lui avait souvent promis ; au moment où elle va en avoir besoin, Dieu accomplit sa promesse. Quelques jours avant de lui intimer l'ordre de sortir de sa solitude et de lui dire, comme autrefois au Prophète : *Tu iras à tout ce à quoi je t'enverrai* (2), il lui apparut, entouré de nombreux Saints qu'il amenait comme témoins, et l'unissant à lui par un

(1) C'est le nom qu'on donnait, en Italie, aux tertiaires dominicaines, à cause de la chape, qui forme une partie de leur vêtement régulier.

(2) *Jer.*, 1, 7.

mystique mariage, il lui passa un brillant anneau au doigt, en lui disant : « Je t'épouse, ma chère fille, dans la foi (1). » Ainsi le Christ Jésus consommait l'union intime que l'oraison avait déjà formée entre lui et Catherine, et il allait marcher à ses côtés, invisible compagnon de toutes ses démarches, comme Joseph marchait aux côtés de Marie, pour la défendre et la protéger.

(1) Os., II, 20.

CHAPITRE III

COMMENCEMENT DE LA MISSION DE SAINTE CATHERINE PAR SES ŒUVRES DE CHARITÉ ENVERS LES MALADES ET LES PAUVRES

Sainte Catherine va sortir de l'obscurité de sa cellule. — Elle demande l'augmentation de sa foi. — Elle apprend miraculeusement à lire et à écrire. — Notre-Seigneur appelle sainte Catherine hors de sa cellule. — Forcé que donnent à sainte Catherine l'obéissance à la volonté de Dieu, l'humilité, la confiance en la divine Providence. — Caractères de l'amour de Dieu et de celui du prochain en sainte Catherine. — Sa charité pour les pauvres, pour les malades. — La peste à Sienne. — Sainte Catherine soigne de préférence les malades qui la calomnient. — Sa haine d'elle-même l'aide à se dévouer à leurs soins. — Elle guérit miraculeusement des malades. — La famine.

La volonté de Dieu va enfin se manifester sur Catherine. Notre Sainte est sur le point de commencer sa mission. Or, quand les apôtres entourant leur divin Maître recevaient de lui ces magnifiques enseignements qu'ils devaient un jour donner eux-mêmes au monde, ces hommes choisis par Notre-Seigneur sur les bords des lacs de la Galilée, sentant leur faiblesse et leur incapacité, lui disaient : *Seigneur, augmentez en nous la foi* (1) ! Catherine, qui venait de recevoir le don de la foi, et qui devait un jour être le rempart de la foi dans l'Eglise, faisait souvent à Dieu cette même prière : « Seigneur, augmentez ma foi ! Fondez mon esprit » et ma volonté sur cette pierre inébranlable, qui est vous-même, » ô Christ Jésus ! » L'esprit et la volonté de Catherine venaient d'être appuyés en effet sur la pierre qui est le Christ (2), quand il l'avait épousée ; mais pour l'encourager et la fortifier, alors qu'elle apparaîtra au milieu du monde, malgré sa jeunesse, sa faiblesse

(1) *Luc.*, xvii, 5.

(2) *I. Cor.*, x, 4.

et son sexe, il lui donne dans l'anneau nuptial, qu'il vient de passer à son doigt, un signe sensible qu'il sera toujours avec elle. Ce signe sera sans cesse visible aux yeux de notre Sainte, mais à ses yeux seuls ; cette vue la soutiendra dans toutes ses démarches, et le diamant brillant au centre de l'anneau sera le symbole de la force invincible que la foi lui communiquera.

Catherine devait faire entendre sa voix pour la plus sainte des causes ; sa sagesse devait faire d'elle la mère de nombreux disciples dont elle sera le docteur. Elle aura donc un jour beaucoup à parler, mais elle ne sait pas lire. Au moyen âge, l'instruction n'était pas très soignée, dans la classe pauvre et ouvrière surtout. Dans ces siècles de foi profonde, l'enseignement religieux dominait tous les autres ; or, la prédication tombant des chaires chrétiennes suppléait au défaut d'instruction ; les peintures dont étaient couvertes les murailles des basiliques parlaient aux ignorants, et la lumière du soleil, rencontrant chaque matin les brillants vitraux sur lesquels étaient représentées les scènes de la vie de Notre-Seigneur et des saints, les animait et donnait aux âmes simples des sujets féconds de méditations et de prières. Mais il fallait que Catherine sût lire. Il fallait qu'elle sût lire, parce qu'elle voulait réciter le bréviaire ; il fallait qu'elle sût lire, alors qu'elle serait en communication si fréquente et si directe avec les choses et les personnages de son temps. Elle avait essayé, en compagnie d'une de ses sœurs, d'épeler les lettres de l'alphabet, mais sans succès. Elle demanda donc à Notre-Seigneur qu'il voulût bien lui enseigner lui-même une science qu'elle ne pouvait apprendre seule ; à peine eut-elle fini sa prière, qu'elle était exaucée. Elle dut aussi savoir écrire un jour, pour envoyer ces admirables lettres, dont trois cent quatre-vingts environ nous sont restées. Cette grâce nouvelle lui fut faite alors qu'elle avait trente ans.

Catherine va donc sortir de sa solitude et paraître en public. Elle avait dix-neuf ans. Nous ne pouvons résister au désir de raconter avec quelques détails ce grand événement de la vie de notre Sainte, de redire le combat que dut soutenir l'Epouse contre son Epoux l'expulsant de sa cellule, et qui finira par l'acquiescement très humble de la Sainte à la volonté divine. Oserons-nous dire que nous aimons à trouver une ressemblance entre le dialogue de Catherine avec son divin Maître, et celui de Marie avec l'archange Gabriel, et que ces deux entretiens répandent un parfum

qui a un même principe : l'humilité et l'obéissance ? Comme Marie, appelée à devenir Mère de Dieu, est sortie de la petite demeure de Nazareth, ainsi Catherine, appelée à être le héraut du Seigneur, va sortir de sa petite cellule de Sienne ; comme Marie, devenue Mère de Dieu, doit montrer au monde le Sauveur qui lui a été promis, Catherine, devenue le héraut du Seigneur, va devenir devant les hommes l'arbitre de la paix, la mère des pécheurs, et le conseil de deux Pontifes. Marie a été ordonnée à l'Eglise, puisqu'elle en est la Mère ; et n'est-ce pas là aussi la vocation de Catherine, puisque par ses œuvres et sa sagesse elle en sera le défenseur et l'appui, elle, la fille de ce Saint illustre, qui une nuit, dans un rêve, apparut à Innocent III, soutenant sur ses épaules les murailles chancelantes de la basilique de Saint-Jean de Latran ?

Trois ans s'étaient écoulés, sans qu'elle eût eu le moindre commerce avec le monde. La rue de l'Oca, depuis l'humble maison habitée par Jacomo et sa famille, jusqu'au sommet de la colline sur laquelle se dresse le couvent des Frères Prêcheurs, avait seule vu passer l'humble Vierge, se rendant de sa demeure à l'église, et de l'église à sa demeure. L'oraison et les visites fréquentes qu'elle recevait du Sauveur occupaient tous ses moments dans sa chère cellule. Or, un jour, à l'heure du repas de ses parents, il l'invita à y aller prendre part, et à interrompre ses doux entretiens avec lui. Catherine, pensant que son divin Maître voulait la punir, se mit à pleurer : « Hélas ! » s'écriait-elle, « pourquoi mon Seigneur ne veut-il pas que je demeure avec lui ? » Si je vous ai offensé, voici mon corps ; châtiez-le ; le voici ; » mais ne soyez pas assez sévère pour me forcer à m'éloigner » de vous un seul moment, ô mon Epoux ! Que voulez-vous que » je fasse à table avec mes parents ? Vous savez bien que la seule » nourriture que je désire, ce sont les paroles qui sortent de votre » bouche. J'ai fui le monde, vous le savez bien, pour vous » trouver, vous seul. Et maintenant faut-il que je sacrifie le trésor » infini de votre présence, pour me mêler de nouveau au monde » et courir le danger de vous offenser ? Non, Seigneur, non, vous » ne m'imposerez pas une obligation qui me serait si pénible. » Et elle répandait un torrent de larmes.

Et Notre-Seigneur lui répondait : « Demeure dans la paix, ma » fille ; il faut accomplir toute justice ; il faut que ma grâce porte » des fruits en toi et par toi ; je ne veux pas m'éloigner de toi ;

» au contraire, je resserrerai davantage les liens qui m'unissent
» à toi par la charité que je veux que tu exerces vis-à-vis du pro-
» chain. Il ne faut pas seulement m'aimer, il faut aussi aimer le
» prochain. Souviens-toi que, lorsque tu étais plus jeune, le zèle
» pour le salut des âmes te pressait tellement, que tu eusses
» voulu pouvoir prendre des habits d'homme pour te vouer à
» sauver les pécheurs. Ton père saint Dominique a établi son
» Ordre dans ce but. Est-ce que je ne te conduis pas dans la
» voie que tu as toujours voulu suivre ? »

Catherine, un peu tranquillisée par les paroles de Notre-Seigneur, lui répondit : « Comment cela pourra-t-il se faire ? » Et Jésus lui dit : « Ainsi que le décidera ma volonté. » Et l'humble Catherine répliqua : « O Seigneur, je n'ai jamais voulu qu'une
» chose : l'accomplissement de votre sainte volonté ; car vous êtes
» sage, et moi, pleine d'ignorance ; vous êtes la lumière, et moi
» je ne suis que ténèbres. Mais laissez-moi vous faire encore une
» question. Comment pourrai-je accomplir ce que vous demandez
» de moi ? Je ne suis qu'une femme, et il n'est pas séant qu'une
» femme paraisse souvent au milieu des hommes. » Le Christ lui
répondit : « Pourquoi te troubles-tu au sujet du moyen que j'em-
» ploierai ? Ne suis-je pas le maître ? Tu me parles ainsi par
» humilité, je le sais. Eh bien ! sache que c'est par toi que je
» confondrai les orgueilleux et les sages du monde. Sois donc tran-
» quille ; fais ma volonté ; je te promets que je demeurerai avec
» toi et en toi. » Catherine obéit comme une fille soumise, et sor-
tant de sa cellule, elle alla accomplir le premier ordre formel que
lui donnait le Seigneur : se mêler aux membres de sa famille et
rentrer ainsi peu à peu dans le monde.

Il lui avait dit : « Fais ma volonté. » Aussi plus tard, quand elle apparaîtra sur la scène du monde, quand elle se jettera au milieu des haines et des dissensions, elle ne le fera que parce que telle sera la volonté de son divin Maître. « Fais ma volonté ; » cette parole retentira toujours à ses oreilles. Que des personnes faciles à se scandaliser l'accusent un jour de trop voyager ; qu'on ne la trouve pas à sa place au pied du trône du Souverain Pontife ; qu'on la bafoue, quand elle voudra faire réussir des œuvres humainement impossibles, que lui importera ? Elle a la conscience de sa mission, et sa force est dans la volonté de Dieu. Qu'un jour on juge mal ses intentions ; qu'elle entende le cliquetis des armes

dirigées contre elle, elle demeurera invincible dans son mâle courage ; c'est qu'elle entendra toujours la parole de son Epoux : « Fais » ma volonté. »

Elle l'entendra ; voilà pourquoi d'ineffables consolations inonderont son âme. Au milieu des préoccupations les plus pénibles, au milieu des troubles et du bruit, en lutte contre des difficultés inouïes, elle demeurera dans la cellule de son âme, que Dieu lui a appris à s'y faire, et jamais elle ne sortira de cette douce solitude. Seule avec le Christ dans cette retraite intérieure, elle l'entendra parler en elle, encore plus que ses oreilles n'entendront les bruits extérieurs, et quand, se reposant dans le calme le plus parfait au milieu des tempêtes, elle prêchera la vérité, quand elle conseillera la charité, quand elle affirmera qu'il ne faut pas se confier aux raisonnements de la prudence humaine, elle sera l'écho de son adorable Maître parlant dans le secret de son cœur.

Elle s'en ira, forte dans son humilité ; car le Seigneur lui a donné toute la doctrine de cette vertu, quand il lui dit : « Sais-tu, » ma fille, ce que je suis et ce que tu es ? Tu es celle qui n'es » pas, et moi je suis celui qui suis. Si tu pénètres ton âme de » cette vérité, l'ennemi ne pourra te tromper, et tu éviteras tous » ses pièges. » Appuyée sur cette doctrine, Catherine sera inébranlable, parce que s'effaçant complètement elle-même, elle cherchera uniquement la gloire de son Dieu en tout ce qu'elle fera. Sa seule ambition sera d'être un instrument docile entre les mains du Seigneur ; elle puisera toute sa force dans le mépris d'elle-même.

Elle s'en ira, incapable de trembler au milieu des plus grands dangers, parce que son Epoux lui a dit : « Ma fille, pense à moi, » et je penserai à toi. » Pauvre et sans liens qui l'attachent à la terre, elle se laissera conduire par la Providence divine. Elle bannira de son âme toute pensée humaine ; elle n'y nourrira que celle de Dieu ; elle ne s'inquiétera de rien de ce qui trouble les âmes pusillanimes, et quand Raymond de Capoue envoyé par Urbain VI au roi de France, Charles V, tremblera lui-même devant la difficulté et les dangers d'une pareille mission, elle le gourmandera sévèrement : « Que voulez-vous faire ? » lui dira-t-elle, « laissez agir la Providence. Ses yeux sont fixés sur vous ; » elle vous sauvera toujours. »

Catherine, docile à la voix du divin Maître, a franchi les étroites limites de sa cellule ; elle est descendue au milieu de ses parents, et se mêle à leurs travaux. C'est le premier pas que le Seigneur lui fait faire dans la voie qu'elle doit suivre jusqu'à la mort. Elle l'a entendu de la bouche divine elle-même : « Mon amour a deux » commandements, il faut m'aimer et aimer le prochain. » C'est là toute la loi et la perfection de la charité. L'amour en Dieu n'unit pas seulement les personnes divines par ce lien ineffable qui est le Saint-Esprit, mais il a en quelque sorte fait sortir Dieu de lui-même ; il l'a fait descendre vers les hommes, pour consommer leur union avec lui. Cette œuvre, Dieu l'a accomplie par ses souffrances et par sa mort ; aussi, depuis que le Sauveur a paru sur sa croix entre le ciel et la terre, il a donné à l'amour du prochain sa forme définitive, et cette forme, c'est l'immolation, de telle sorte que tout homme qui veut vraiment aimer doit se soumettre à la loi du sacrifice de lui-même. A cette seule condition il sera vraiment charitable ; il rendra vraiment service à tous ceux qui souffrent de la maladie ou de la pauvreté ; il sauvera vraiment les âmes écrasées sous le poids du péché. L'amour de Dieu repose aussi sur l'immolation comme sur sa base, parce que la sainte Ecriture dit qu'il ne recule pas devant la mort (1). Ces deux amours, celui de Dieu et celui du prochain, sont la conséquence l'un de l'autre ; ils s'appellent et ne peuvent point se séparer ; ils ne font qu'un amour. Tous deux ils ont brillé dans la personne du Verbe incarné ; tous deux ils brillent dans les Saints ; nous allons les voir illuminer Catherine, parce que la lumière de l'Epoux doit resplendir sur son épouse, et telle est en effet la doctrine de notre Sainte. Quant à l'amour de Dieu, elle dit que « le signe de cet amour est la vertu de patience, qui fait que » l'homme suit jusqu'à la croix le doux Agneau sans tache, » et quant à l'amour du prochain, elle écrit que « dans le catalogue » des vertus il y en a bien peu qui n'ont pas l'amour du prochain » pour objet, » doctrine tout à fait d'accord avec le saint Evangile, puisque Notre-Seigneur affirme que le second commandement est semblable au premier (2).

Ce fut vers les pauvres que la charité de Catherine la porta tout

(1) *Cant.*, VIII, 6.

(2) *Matth.*, XXII, 39.

d'abord. Elle était attirée vers eux par une force secrète et puissante. Car vivant dans une union continuelle avec son Epoux, et le cherchant dans tous les lieux et toujours, elle le trouvait partout où il a voulu se cacher. Nourrie de la substance du saint Evangile, quand elle s'éloignait du tabernacle dans lequel réside l'humanité du Sauveur, et qu'elle rencontrait des pauvres, son cœur, encore plus que ses pieds, la portait vers eux ; car ils étaient, eux aussi, pour elle un tabernacle dans l'humble obscurité duquel se cachait Jésus, et en effet, que de fois c'était bien à Jésus lui-même qu'elle avait fait l'aumône ; car souvent il empruntait la figure des pauvres pour éprouver la charité de sa servante. Et la charité de Catherine était inépuisable. Comme elle avait fait les trois vœux de la vie religieuse, bien que les Constitutions du Tiers Ordre ne l'y obligeassent pas, elle s'était fait autoriser par son père à prélever la part des pauvres sur les biens de sa famille. A ses yeux, tout leur appartenait dans la maison du vieux teinturier. Si son père a quelques biens, sa fille ne voit dans ces biens qu'un titre à prendre : celui de trésorière de Notre-Seigneur. Ses mains ne cessent de répandre dans le sein des pauvres d'abondantes aumônes largement prélevées sur les épargnes de ses parents et le fruit de leurs pénibles travaux. Catherine ne savait rien refuser à ses chers pauvres, et si Dieu n'y eût pourvu par des miracles, qui naguère se sont renouvelés à Ars pour la glorification du saint Curé, le pauvre Jacomo eût été bientôt réduit à la misère. Mais tantôt le froment augmentait, à mesure que Catherine le distribuait ; tantôt c'était le vin, dont les tonneaux étaient toujours pleins, bien que la Sainte y puisât abondamment. Elle aimait les pauvres honteux surtout ; quand elle en connaissait, elle chargeait sur ses faibles épaules des sacs de provisions, pour les leur porter elle-même. Un pauvre s'adressait-il à elle pour lui demander des vêtements, elle se dépouillait à l'heure même de tous les habits que la décence ne l'obligeait pas à garder. Telle était sa charité, que, forte de la permission de son père, elle vidait les armoires où ses parents mettaient leur provision de linge, au point qu'ils avaient fini par les fermer à clef. Souvent rebutée, injuriée, calomniée par ceux auxquels elle donnait ses aumônes, et toujours disposée à exaucer leurs prières, alors même qu'ils la poursuivaient de leurs indiscretions, elle se montrait toujours douce et tendre, et jamais aucun d'eux, quelque méchant

ou indiscret qu'il fût, ne put triompher de la patience de la fidèle servante du Seigneur.

C'était pour les malades que Catherine avait une prédilection toute particulière. Elle se trouvait au milieu d'eux comme dans son élément, et sa charité montait alors souvent jusqu'à l'héroïsme. Ses meilleurs moments, notre Sainte les passait dans les hôpitaux de Sienne. Cette ville fut souvent ravagée, à l'époque où vivait Catherine, par d'affreuses famines et des pestes terribles. Déjà, quand elle était venue au monde, son pays avait été décimé par l'horrible fléau, qui enleva près de quatre-vingt mille Toscans. Dieu voulait-il punir par ces pestes meurtrières les crimes qui se commettaient alors si fréquemment en Italie, et surtout les haines qui divisaient les familles ? La voix du sang de tant de malheureux, que d'implacables vengeances avaient immolés, criait-elle de la terre vers Dieu ? Le Seigneur détournait-il ses regards de cette pauvre nation, dont les habitants armés les uns contre les autres n'écoutaient que leurs ressentiments, et fermaient leurs cœurs à tout sentiment de pitié ? C'étaient sans doute les fléaux de la colère divine, fléaux qui portaient avec eux la terreur et l'épouvante. Tous les habitants des villes envahies par la peste prenaient la fuite, insensibles aux larmes de leurs parents malades. Ceux qui étaient atteints par le terrible mal mouraient solitaires et sans secours, et personne ne les préparait au redoutable passage. Quelques personnes affirmaient même que boire, manger, s'amuser, satisfaire ses passions, était un remède souverain contre le mal, de sorte que pour un grand nombre de Siennois, ce qui eût dû les ramener à de sérieuses pensées était l'occasion de scandales et de péchés (1).

Nous venons de voir comment Catherine s'était faite la mère des pauvres. Elle va devenir une consolatrice et un sauveur au milieu des malades et des pestiférés. La peste avait fait une nouvelle apparition en 1374. A ce moment terrible, au milieu de ses malheureux compatriotes atteints de la peste, Catherine se lève et apparaît comme l'ange envoyé de Dieu pour soulager les malades et soutenir le courage de tous. Elle ne se cache plus ; elle se montre aux yeux des hommes ; tous ceux qui souffrent l'implorent. Aidée de quelques sœurs du Tiers Ordre, elle parcourt la ville, visite

(1) CANTU, *Hist. des Italiens*.

les hôpitaux remplis de hideux malades, apporte le secours de sa parole, de ses prières et de son dévouement, et condamne par son exemple l'égoïsme de la presque totalité des Siennois effrayés, qui fuient pour chercher des climats moins meurtriers. Pour Catherine, elle ne pouvait point fuir, elle qui, déjà toute remplie de la charité de Notre-Seigneur, exerçait par ses vertus et ses bienfaits un immense ascendant sur ses concitoyens; elle qui, par son inépuisable bonté, était devenue la mère de tous ceux qui souffraient. Pouvait-elle fuir, cette héroïque Vierge, à laquelle Dieu avait promis qu'elle sauverait des âmes, et dont le seul bonheur était en effet de gagner des âmes au Seigneur, et de défendre en elles les intérêts de son Sang rédempteur? Elle eût fui Sienne, si elle n'y avait rien trouvé à faire pour la gloire de son Dieu. La peste l'y retenait; elle était heureuse et à son aise au milieu des douleurs, au milieu des agonies, parce qu'elle se sacrifiait pour le service des âmes et des corps de ses compatriotes. Jamais elle n'avait paru plus admirable; elle ne quittait pas les pestiférés, les préparait à la mort, et les ensevelissait de ses propres mains. Sa joie éclatait sur son visage. Ses soins empressés ramenaient beaucoup de malades à la vie, et comme ses forces trahissaient sa charité, elle suppliait ses compagnes de l'aider dans son sublime ministère. Pour elle, elle était inaccessible à la crainte et aux répugnances de la nature; elle était morte à elle-même. « Un » corps mort ne craint rien, » disait-elle. Elle avait choisi le travail et la peine pour sa part en ce monde; elle voulait des souffrances, et ce choix n'était pas un vain mot. A ceux qui s'étonnaient de sa patience et de son courage elle répondait : « Si l'on » savait combien il est doux de souffrir pour Dieu, on chercherait » des occasions de souffrances, comme on court après un trésor. » Et n'était-ce pas pour elle une bonne fortune que d'être le héraut de son Dieu? N'avait-elle pas à parler de lui à ceux qui allaient paraître en sa présence, à rallumer la lumière de la foi dans des intelligences qui l'avaient laissée s'obscurcir, à réchauffer au feu de son amour des volontés refroidies, à attacher sur des lèvres qui allaient se fermer pour toujours, le divin nom de ce Jésus au service duquel elle s'était consacrée? Elle trouvait des âmes à sauver, c'était tout pour elle; voilà pourquoi elle éprouvait de si douces joies dans les hôpitaux de sa ville : car elle n'avait pas attendu la peste pour soigner les membres souffrants de Jésus-Christ.

Une autre raison lui faisait préférer les malades aux pauvres. La reconnaissance de ceux-ci est souvent une récompense pour ceux qui les ont secourus, et que de fois des liens sacrés unissent à leurs bienfaiteurs ceux qui ont été consolés ! Mais les soins donnés aux malades n'exigent-ils pas plus d'abnégation, de dévouement, de patience, de désintéressement ? Trop souvent les douleurs qu'ils souffrent les irritent, parce qu'ils n'acceptent pas leur état de la main de Dieu, et leurs impatiences seules répondent aux soins de ceux qui ne les visitent que pour les soulager et trouver enfin le chemin de leurs âmes. Dieu permet quelquefois que la pratique de la charité soit difficile et pénible vis-à-vis des malades, quand il a affaire à des âmes grandes et généreuses. Il le permit pour Catherine, et Catherine ne demeura pas sourde à l'appel de Notre-Seigneur. Elle s'attachait de préférence aux malades qui offraient plus d'aliment à son zèle et plus de dégoûts pour la nature. C'est ainsi que la lépreuse Tecca ne paya les soins de notre Sainte que par d'impies railleries ; c'est ainsi que l'orgueilleuse Palmérina la poursuivit de sa haine, pendant que la Vierge de Sienne lui prodiguait ses soins, jusqu'au moment où, l'agonie étant venue, Catherine, par ses ardentes prières, retint l'âme de la malade sur le point de s'échapper, et la réconcilia avec Dieu ; c'est ainsi qu'Andréa, affectée au sein d'un affreux cancer, dont Catherine but un jour le pus pour vaincre les répugnances de la nature, reconnut les bienfaits de la Sainte par d'affreuses calomnies qui ne purent altérer son invincible charité. N'était-elle pas l'Épouse du Dieu du Calvaire ? Les calomnies et les opprobres n'avaient-ils pas accompagné le Sauveur jusque sur le lit de sa croix ? Et qu'étaient, aux yeux de Catherine, ces mauvais traitements, qu'elle recevait de ceux qui réclamaient son secours ? Que lui importait qu'on la traitât de folle, qu'on la calomniât, qu'on la battit ? Pour elle, elle cherchait Notre-Seigneur, et Notre-Seigneur se cache dans le prochain. Il l'a dit lui-même : *Ce que vous faites au plus petit des miens, c'est à moi-même que vous le faites* (1).

Mais combien il est plus difficile de le trouver dans le prochain, que partout ailleurs où il se cache pour nous prouver son amour ! Un acte de foi au pied du divin tabernacle nous le montre

(1) *Matth.*, xxv, 40.

voilé sous les apparences eucharistiques, et alors que nous avons dit : « Je crois, » notre âme se repose doucement en présence de l'adorable Majesté, qui obscurcit ses splendeurs à nos yeux. Quand il s'agit de le trouver dans le prochain, que d'obstacles nous rencontrons ! Pour découvrir sa présence au milieu de ce dédale de misères et de défauts ; pour passer, sans se décourager, à travers ces haines, ces vengeances, ces sentiments bas et corrompus, qui souillent tant d'âmes ; pour ne jamais se rebuter au milieu des ténèbres que les crimes ont répandues dans ces créatures après lesquelles s'acharne la charité des saints, et ne s'arrêter que quand enfin, au prix de mille sacrifices, on a dégagé le Seigneur lié dans ces malheureux par les chaînes du péché, en faisant tomber de leurs yeux les larmes de la contrition, que de patience, que de dévouement, que d'abnégation, que d'héroïsme ne faut-il pas ? Catherine a eu le secret de ces vertus, et ce secret, elle l'a trouvé dans la sainte haine et le mépris d'elle-même qu'elle a toujours pratiqués.

La voyez-vous, cette incomparable Vierge, environnée de malades ? La voyez-vous impassible et sans crainte au milieu des pestiférés, forte et tendre auprès de tous ceux qui souffrent et de tous ceux qui pleurent ? Dieu, pour récompenser sa charité et son abnégation, donne à sa parole la puissance de faire des miracles. C'est ainsi que le Père Mathieu, religieux de son Ordre, atteint de la peste, reçoit d'elle le commandement de se lever, et aussitôt disparaît la fièvre qui le tenait cloué sur son lit. Au moment où le dernier soupir erre sur les lèvres de l'ermite Fra Santi, le moribond se lève à l'appel de la Sainte. Le bienheureux Raymond, confesseur de Catherine, atteint lui-même de la peste, est guéri aussitôt que son front eut été touché par la main de sa fille spirituelle. Dans une autre circonstance, une femme, écrasée par l'éboulement d'une maison, reçoit la visite de la Vierge, et le doigt de celle-ci, imprégné d'une vertu divine, ferme toutes les plaies de la malheureuse.

Quelquefois c'était au pied des autels et dans ses extases, qui suivaient toujours ses communions, qu'elle obtenait la guérison de ceux qui s'adressaient à elle et usaient de sa puissante intercession. Néri de Landoccio, un de ses disciples, abandonné par les médecins, eut recours à Catherine, qui lui conseilla de se conformer à la volonté de Dieu. Le lendemain elle se rendit à la messe, et

pendant que le prêtre offrait le saint sacrifice, elle pria; puis, venant auprès d'Etienne Maconi, l'ami de Néri, elle lui dit : « Vous avez la grâce que vous demandez. » C'était la guérison du malade. Ce Néri fut un des plus aimés enfants de sainte Catherine; il devint plus tard son secrétaire et son intermédiaire auprès de Grégoire XI, d'Urbain VI et de la reine de Naples.

La famine, qui vint ajouter ses horreurs à celles de la peste, trouva Catherine prête à de nouveaux dévouements. Elle a souvent avoué au bienheureux Raymond qu'elle ne pouvait voir un pauvre sans ressentir une immense compassion. De fréquents miracles vinrent servir sa charité. Un reste de froment avarié et aigri se trouvait un jour dans la cave de sœur Alessia; celle-ci veut le jeter. Notre Sainte s'en empare, et le pétrissant de ses propres mains, en fait un pain excellent, dont la quantité s'augmente à mesure qu'on le distribue aux pauvres. On s'étonne; on s'informe; tout le monde veut un morceau de ce pain miraculeux, pour le conserver comme une relique. C'était, en effet, un pain vraiment saint. Catherine révéla à son confesseur que la vierge Marie, accompagnée de beaucoup d'anges et de saints, était venue le pétrir avec elle.

CHAPITRE IV

SAINTE CATHERINE SAUVE DES AMES

Zèle de sainte Catherine pour le salut des âmes. — Sainte Catherine apprend à aimer les âmes en participant aux souffrances du Sauveur. — Elle meurt et revient à la vie. — Notre-Seigneur lui donne la mission de sauver des âmes. — Il lui permet de voir l'état des âmes. — Elle sent l'odeur du péché dans les âmes de ceux qui entourent Grégoire XI, à Avignon. — Attestation du bienheureux Raymond. — Des foules suivent sainte Catherine. — Trois confesseurs ne peuvent suffire à entendre les pécheurs qu'elle leur envoie. — Les conversions qu'elle opère. — Terreur qu'elle inspire aux démons. — Les conversions à Pise. — Sainte Catherine dans l'île de la Gorgone. — Elle délivre son père des flammes du purgatoire. — Elle ressuscite sa mère. — Sa lettre à un prélat. — Sainte Catherine prophète.

Le zèle pour le salut des âmes, qui embrasait Catherine, se trouvait mal à l'aise entre les murs des hôpitaux de sa ville natale. Elle était pénétrée de la flamme brûlante qui dévorait le cœur du Sauveur des hommes, et son dévouement pour les intérêts de ce cher Sauveur lui faisait mépriser ses goûts de vie cachée et solitaire. Devenue courageuse au contact des misères humaines et joyeuse des premières victoires qu'elle avait remportées, elle ne craignait plus de se montrer toutes les fois qu'il s'agissait de courir au secours des âmes coupables, pour les sauver à n'importe quel prix, fût-ce à celui d'immenses douleurs et des châtimens les plus terribles, qu'elle priait Notre-Seigneur de faire retomber sur elle, à l'unique condition qu'il lui accorderait le salut de ces âmes. Elle voyait briller sur la terre le feu que le Seigneur est venu y apporter (1); et que voulait-elle, sinon qu'il se répandît, qu'il pénétrât partout, qu'il purifiât toutes les créa-

(1) *Luc.*, XII, 49.

tures, et qu'aucune ne demeurât en dehors de son action vivifiante ?

C'était là l'unique désir du Christ sur la terre, glorifier son Père par le salut des âmes, les racheter par ses souffrances, parce que tel était le décret porté dans l'éternité pour la rédemption du monde. Ce désir a accompagné le Sauveur tous les instants de sa vie ; il a été le mobile de toutes ses œuvres, et une des dernières paroles qui sont tombées de ses lèvres, quand il était en croix : *J'ai soif* (1), en a été la solennelle expression. Or le Christ a voulu que le cœur de son Epouse fût marqué de la même marque que son propre cœur ; s'il a eu soif des âmes, il a voulu que Catherine fût brûlée de la même soif ; s'il a souffert pour les sauver une passion très douloureuse, il a voulu que ce fût dans le sentiment des souffrances qu'il a endurées, et dans la communication de ses immenses douleurs, que Catherine puisât ce vif désir du salut des âmes ; il a voulu lui manifester par la connaissance expérimentale de sa passion ce qu'elles valent, et les lui faire aimer en lui donnant une appréciation exacte de ce qu'elles lui ont coûté.

Dieu permit en effet que Catherine, âgée d'environ vingt ans, endurât, par la dislocation des os de sa poitrine, une incroyable souffrance, pareille à celle que le Christ avait supportée quand il fut crucifié. C'avait été, ainsi que l'attestait notre Sainte, le moment le plus douloureux de la Passion, et elle le disait, parce qu'elle l'avait éprouvé. Dès lors non seulement elle sut, mais elle avait senti, elle avait expérimenté combien Notre-Seigneur avait aimé les hommes, et cette connaissance développa en elle un amour si ardent, que son cœur se fendit, comme un vase fermé qui contient une liqueur en ébullition, est brisé par cette liqueur. Ce brisement du cœur de la Sainte fut cause qu'elle perdit la vie. Elle mourut véritablement, et cet état de mort dura quatre heures. Elle vit alors, comme Paul ravi au troisième ciel, les secrets divins ; elle contempla la gloire des saints et la lumière de Dieu. Elle reçut aussi l'intelligence de l'horreur des tourments des damnés, de sorte que, quand elle fut revenue à la vie, elle se sentit toute pénétrée d'un immense amour pour le prochain. Le Sauveur le lui avait dit : « Tu vois de quelle gloire sont privés » et quels supplices endurent ceux qui commettent le péché.

(1) *Journ.*, XIX, 28.

» Reviens donc à la vie, manifeste aux hommes l'égaré dans
» lequel ils tombent quand ils m'offensent, et quels terribles
» dangers sont suspendus sur la tête des pécheurs. Ton zèle
» sera fructueux. Tu ne cesseras de parcourir ton pays, pour y
» chercher des âmes à sauver. Je serai avec toi ; je t'accompagnerai
» dans toutes tes démarches. Je te donnerai une sagesse à laquelle
» personne ne pourra résister. Je te mettrai en présence des
» prélats et de ceux qui sont à la tête de l'Eglise, et dans ta
» faiblesse on verra ma force. »

Et alors Catherine était revenue à la vie ; le salut des pécheurs avait été la cause de sa résurrection ; le Sauveur le lui avait dit. Aussi faut-il s'étonner, si elle les aimait avec tant d'ardeur, si elle ne cessait de les poursuivre, pour les gagner à son divin Maître ? Ils lui avaient coûté les joies du Ciel ; car son âme avait été de nouveau unie à son corps par la volonté divine ; il fallait donc qu'ils fussent pour elle sur la terre ce qu'ils furent pour l'Apôtre, *sa joie et sa couronne* (1). Hélas ! il fallait bien qu'ils fussent sa gloire, comme ils avaient été celle de Notre-Seigneur ; autrement elle se fût trouvée, comme lui, sans honneur ici-bas, puisque Dieu l'avait couverte du manteau des humiliations et des douleurs dont était revêtu son Fils bien-aimé. Ces incroyables travaux auxquels elle se livra, ces tourments qu'elle endura pour le salut du prochain et qui ont constitué pour elle une véritable passion, ne devaient-ils pas produire un effet semblable à celui dont les souffrances du Christ ont été la cause : une moisson nombreuse d'âmes gagnées pour le Ciel ? N'avait-elle pas le cœur de Notre-Seigneur, pour aimer les pécheurs comme il les aimait lui-même, puisque le Christ Jésus lui avait enlevé son cœur, pour le remplacer par le sien ? Aussi les consciences les plus noires, les cœurs les plus endurcis ne l'arrêtent pas ; il faut qu'elle en triomphe. L'amour des âmes est si violent en elle, qu'elle est toujours disposée à mourir pour les sauver, et qu'elle formulera le souhait que son corps soit jeté sur l'ouverture du gouffre de l'enfer pour le fermer aux pécheurs. On vient à elle de toutes parts ; sans cesse elle se voit entourée de misérables, qui lui demandent ce qu'il faut qu'ils fassent pour rentrer en grâce avec Dieu. Que faisait Catherine en se dévouant ainsi, sinon con-

(1) *Phil.*, iv, 1.

tinuer le travail incessant du Sauveur pour le salut des âmes, sinon être dans l'Eglise un apôtre, pour reculer les bornes du royaume de Jésus-Christ ?

Appelée à Pise, en 1374, des raisons majeures l'obligèrent à refuser de s'y rendre ; elle prétextait sa santé, qui, étant alors fort ébranlée, lui donnait l'espérance qu'elle ne tarderait pas à être invitée par son Epoux aux noces éternelles. Elle suppliait Notre-Seigneur de la dégager des liens qui la retenaient captive, mais la sainte Vierge lui apparut et lui dit : « Catherine, vois-tu toute » cette foule de peuple qui te suit ? » « Oui, ma mère, » répondit la Sainte. Marie répliqua : « Si tu restes encore sur la terre, mon » Fils te donnera toutes ces âmes ; sinon il ne te les donnera pas. » Ainsi, vois ce que tu veux faire. » La Sainte répondit : « Ma » mère, vous savez bien que je n'ai plus de volonté ; car j'ai donné » la mienne à votre Fils Jésus. » Et Marie lui dit : « Eh ! bien, » sache que tu ne mourras pas encore, et que mon Fils sauvera » par toi toutes les âmes que je viens de te montrer. »

Dieu lui fit voir un jour la beauté d'une âme qu'elle venait de gagner à Dieu par ses prières, et il lui dit qu'un homme plein de foi ne devrait jamais refuser de souffrir pour arracher des âmes à l'enfer, puisque Lui, la Beauté éternelle, a été tellement épris d'amour pour les hommes, qu'il n'a pas craint de descendre du Ciel et de verser son Sang pour les racheter. L'humble Catherine remercia le Seigneur des paroles qu'il venait de lui adresser, et lui demanda la grâce de voir les âmes, afin qu'elle fût plus encouragée à travailler pour les sauver. Dieu lui accorda cette faveur, de sorte que, à partir de cette époque, elle voyait plus clairement les âmes que les corps de ceux qu'elle rencontrait. Elle se rendait un compte exact de leur beauté ou de leur laideur ; elle appréciait parfaitement l'état intérieur des personnes qui se trouvaient en sa présence. Un jour qu'elle était à la cour de Grégoire XI à Avignon, elle lui demanda pourquoi dans son entourage, dans lequel toutes les vertus devaient germer, elle trouvait l'infection de tous les péchés. Le Pape s'étonna de ces paroles de la Sainte, qui n'était auprès de lui que depuis quelques jours, mais elles furent prononcées avec tant de majesté, et la figure de Catherine portait tellement le caractère de la sainteté, qu'il conçut aussitôt pour elle la plus grande estime et la plus entière confiance.

Comme Pierre, Catherine pouvait donc se réjouir d'avoir été

associée à la passion du Christ (1); car par cette sainte association, elle connaissait plus clairement et plus parfaitement l'amour du Sauveur pour les hommes; plus parfaite était sa soumission à la volonté de Dieu, qui l'avait rappelée à la vie et la tenait enchaînée sur la terre, et elle y demeurait volontiers, parce qu'elle savait qu'à cette condition elle ouvrirait à la grâce de la conversion la porte d'un grand nombre de cœurs. Son amour pour l'Eglise commençait à être, non plus une vertu ordinaire, mais bien le caractère de sa vie, la raison de ses œuvres, la cause de tous ses sacrifices, parce qu'elle voyait clairement la nécessité pour les hommes de cette divine institution qui tient les clefs du Sang divin, sans lesquelles la porte du Ciel reste fermée. C'était bien là sa mission : sauver des âmes. Dieu ne cessait de la rendre plus évidente aux yeux de son Epouse par les dons qu'il répandait en elle, par la puissance de son regard qui scrutait les âmes, par les paroles qu'il mettait sur ses lèvres, par les révélations qu'elle faisait aux pécheurs, par cet attouchement des cœurs dont elle avait le secret, par cette merveilleuse autorité avec laquelle elle faisait tomber à ses pieds de hauts et puissants personnages, vaincus et demandant grâce, parce qu'elle leur avait parlé de Dieu.

C'est ce qu'atteste le bienheureux Raymond : « S'il me fallait » rapporter, » dit-il, « toutes les choses extraordinaires que Dieu a » faites par l'intermédiaire de Catherine pour la conversion des » pécheurs, ce ne serait pas seulement un chapitre qu'il faudrait » écrire, mais des volumes. » Comment, en effet, le Sauveur eût-il pu ne pas écouter les supplications de cette Vierge fidèle, lui montrant ses larmes, ses souffrances, les désirs enflammés de son cœur, lui rappelant que, si elle est sortie de sa cellule sur son ordre formel, ce n'a été que parce qu'il lui a promis qu'elle sauverait beaucoup d'âmes, faisant taire par la puissance de sa charité les sévérités de la justice divine, et appelant sur les lèvres du Seigneur les paroles de la miséricorde, passant les jours et les nuits, s'il le fallait, à pleurer, jusqu'à ce qu'enfin Dieu eût écouté ses gémissements, et retenant par une merveilleuse autorité le souffle de la vie sur les lèvres déjà livides des malades expirants, jusqu'à ce qu'elle eût brisé entre les mains du Juge suprême le glaive des vengeances éternelles? Dieu seul sait le nombre

(1) *I. Petr.*, iv, 3.

des pécheurs qu'elle a arrachés aux flammes de l'enfer, des volontés rebelles qu'elle a adoucies, des criminels auxquels elle a fait détester et quitter les vanités du monde, des âmes tentées qu'elle a soutenues par ses conseils, des faibles qu'elle a secourus, encouragés et dirigés jusqu'au seuil de l'Eternité.

Mais ici pourquoi ne pas céder la parole au bienheureux Raymond, confesseur de la Sainte et attaché à sa personne par le Souverain Pontife, pour qu'il l'accompagnât dans tous ses voyages, que l'on peut à juste titre appeler apostoliques ? « J'ai vu, » dit-il, « fréquemment des multitudes d'hommes et de femmes » accourir du haut des monts et des contrées d'alentour, comme » si les accents d'une impérieuse trompette les faisaient se précipiter vers Catherine ; tous s'empressaient pour la voir et l'entendre ; elle n'avait pas besoin de parler ; il suffisait qu'elle apparût ; sa vue seule convertissait et inspirait les sentiments de la plus profonde contrition ; les larmes tombaient des yeux de tous, et les tribunaux de la pénitence étaient assiégés par les pécheurs qui se hâtaient de venir accuser leurs crimes ; leur douleur était sincère ; il était facile de s'apercevoir qu'une grâce abondante agissait sur les cœurs, et ce spectacle extraordinaire s'est renouvelé un grand nombre de fois. »

Grégoire XI, qui n'ignorait pas le bien qui s'opérait par Catherine, avait accordé à trois confesseurs les pouvoirs réservés aux évêques, pour absoudre tous les pécheurs dont la Sainte touchait les cœurs, et qu'elle décidait à faire l'aveu de leurs fautes. Le travail que leur envoyait Catherine était si considérable, que souvent ils restaient à jeun jusqu'au soir ; ils ne pouvaient suffire à tous, et la foule était souvent si nombreuse, qu'ils en étaient fatigués et découragés. A ces trois confesseurs, quatre autres durent bientôt être joints ; plus tard plusieurs autres prêtres vinrent à l'aide des premiers qui étaient débordés par le travail ; mais Catherine ne se lassait jamais ; elle continuait à prier, et sa prière incessante remplissait à chaque instant les filets qu'elle jetait dans la mer de ce monde. Alors là joie débordait dans son âme et illuminait ses traits d'une clarté toute céleste, et cette joie était, pour les confesseurs accablés de fatigue, le sujet d'une douce consolation qui leur faisait oublier toutes leurs peines.

Etait-il possible, en effet, de ne pas tressaillir d'une sainte allégresse et de ne pas louer Dieu, quand on voyait Catherine

commander à cette mort, que saint Jean appelle la seconde mort, celle du péché ⁽¹⁾, et cette mort abandonner sa proie? Ceux qui accompagnaient notre Sainte étaient témoins tous les jours de ces merveilles. C'est ainsi qu'en 1370, André de Naddino, homme voué à la passion du jeu et habitué aux plus horribles blasphèmes, était sur le point de mourir et ne voulait pas entendre parler de conversion. Frère Thomas, confesseur de Catherine à cette époque, apprend l'état de ce misérable et ordonne à sa pénitente de prier pour lui. Celle-ci passe la nuit à pleurer et à gémir. Notre-Seigneur, pressé par les supplications de la Sainte, apparaît au pécheur et l'engage à se réconcilier avec lui.

Le Sauveur ne pouvait rien refuser aux supplications de sa fille bien-aimée. Elle voit un jour passer sous les fenêtres d'Alessia, sa disciple préférée, deux célèbres brigands que l'on traînait au supplice. D'affreux blasphèmes sortaient de leur bouche. Aussitôt Catherine recourt à la prière, et conjure son divin Epoux de ne pas permettre que ces misérables soient perdus pour l'éternité. Notre-Seigneur se rend aux prières de la Sainte, et change soudain les cœurs de ces deux coupables, qui meurent après avoir confessé leurs péchés. Quelques jours après leur trépas, Catherine se mit tout à coup à dire : « Je vous rends grâces, Seigneur, parce que vous les avez délivrés de la seconde prison. » Elle venait de voir leurs âmes monter au ciel, après qu'elles eurent passé quelque temps en purgatoire.

Les filets du démon se rompaient chaque jour sous la pression des doigts de Catherine. Par la force de ses conseils, aidés de la prière, elle arrache aux vanités du monde l'âme de Ghinoccia Tolomei, fille d'une des premières familles de Sienne. La conversion de cette jeune fille fut si complète qu'elle embrassa avec ardeur la pénitence et se livra à toutes ses rigueurs. Jacques, son frère, qui vivait comme un scélérat, entra dans une grande colère, dès qu'il apprit que sa sœur avait changé de vie, et jura qu'il tirerait une vengeance éclatante de ceux ou celles qui l'avaient influencée. Son plus jeune frère lui dit en riant : « Va seulement » vers Catherine et tu te convertiras. » En effet, la Sainte, miraculeusement avertie de ce qui se passait, pria déjà pour l'âme du malheureux qui tout à coup rentra en lui-même. « Il avait vomi

(1) *Apoc.*, xx, 6.

» le poison, » suivant l'expression familière de la Sainte, et le loup était changé en agneau.

A ceux qui n'étaient pas auprès d'elle, ou avec lesquels les convenances ne permettaient pas qu'elle eût des rapports directs à cause de son sexe, Catherine écrivait; ses lettres adressées à de pauvres pécheurs sont très nombreuses. Quand elle revint d'Avignon, elle travailla beaucoup à Gênes pour le salut des âmes. Elle y reçut les visites d'un très grand nombre d'hommes de lettres, de docteurs, de maîtres en théologie, qui ne craignaient pas de demander des conseils à la pauvre fille d'un teinturier. Tous ceux qui l'avaient entretenue la quittaient tout agités et remplis d'une sorte d'effroi, comme si quelque chose d'extraordinaire leur était arrivé. Elle exhortait avec une grande douceur tous ceux qui venaient à elle, et ils la quittaient ravis de la sainteté de sa vie. Aidée de la prière et forte de la promesse que le Sauveur lui avait faite qu'elle ramènerait beaucoup d'âmes, elle faisait tomber dans ses filets une multitude de pécheurs, dont plusieurs étaient demeurés plus de quarante ans loin de Dieu, et à ses disciples de Sienne qui se plaignaient que ses absences étaient trop longues, elle répondait qu'ils devaient mettre, comme elle le faisait elle-même, toute leur consolation dans la pensée que la gloire de Dieu et le salut des âmes étaient la cause de son éloignement de sa ville natale, et ne rechercher jamais des satisfactions humaines.

Les démons la craignaient comme leur plus mortelle ennemie. Ils la connaissaient par les conquêtes spirituelles qu'elle faisait sur eux chaque jour; aussi n'osaient-ils résister à l'autorité et à l'humilité de la Vierge de Sienne. On lui amenait de nombreux possédés, bien qu'elle usât de tous les moyens pour éviter de les rencontrer, parce que son humilité lui faisait redouter tout ce qui pouvait la faire paraître aux yeux des hommes. Ou elle se cachait, ou elle répondait modestement qu'elle avait elle-même assez à faire avec le démon; mais à la fin, ne pouvant résister aux larmes de ceux qui lui amenaient ces misérables, ou cédant à ses confesseurs à cause de l'obéissance qu'elle leur avait vouée, elle commandait aux esprits malins, et ils se hâtaient d'abandonner les âmes et les corps de ceux qu'ils tourmentaient.

La merveilleuse action de Catherine sur les âmes rendait son nom célèbre au delà de la ville qui avait la gloire de la réclamer comme une de ses enfants. Après la peste, plusieurs personnes de

Pise l'invitèrent à venir visiter cette ville. Le Seigneur lui ordonna de faire ce voyage. La présence de la Sainte dans cette cité fut marquée par de nombreuses conversions, qui attestèrent tout à la fois et son crédit auprès de Dieu et la puissance de prophétie qu'elle avait reçue de lui. On lui amène un jeune malade : « Allez, mon » fils, allez vous confesser, » lui dit-elle, « et votre santé vous » sera rendue; Dieu ne vous a envoyé cette maladie, que parce » que vous êtes demeuré trop longtemps loin de lui. »

Elle apparaît en songe au vieux soldat Nicolas Sarracini, et lui ordonne de se confesser. Celui-ci, docile aux ordres de la Sainte, s'empresse de faire l'aveu de ses fautes et revient tellement heureux après s'être réconcilié avec Dieu, qu'il veut aller remercier Catherine. « Messire, » lui dit celle-ci, « examinez encore votre » conscience; vous avez oublié un péché, » et elle le lui révèle. Nicolas racontait publiquement cette miraculeuse révélation, et s'écriait : « Allez donc voir cette Sainte qui m'a dit les choses les » plus secrètes; elle est vraiment un prophète. »

Catherine était en effet une *Voyante*. Pour donner à la sainteté de sa Servante une plus grande autorité en vue des choses à l'accomplissement desquelles il la destinait, Notre-Seigneur l'avait enrichie du don de prophétie. N'était-elle pas vraiment prophète, quand elle annonça à François Malavolti de Sienne, jeune homme faible et retombant facilement dans le péché, qu'il se convertirait bientôt sincèrement? Catherine avait souvent adressé des conseils à ce pauvre pécheur, mais ils avaient toujours été trop vite oubliés. Quelque temps avant sa mort, elle lui dit : « Vous venez » souvent à moi; puis vous retournez à vos vices; mais, pauvre » oiseau, volez tant que vous voudrez; il arrivera un moment où » Dieu permettra que je vous lie par de telles chaînes que vous ne » pourrez plus fuir. » Et en effet, peu de temps après que sa mère spirituelle eut été appelée aux noces de l'Agneau, François entra dans un Ordre religieux.

N'était-elle pas encore prophète, quand, priée d'adresser la parole à des religieux de Saint-Bruno, dans l'île de la Gorgone, près du port de Livourne, elle leur dit, après s'être beaucoup fait prier, en prétextant son ignorance et son incapacité, ce que le Saint-Esprit lui inspirait sur les tentations nombreuses et les fréquentes illusions par lesquelles le démon attaque les solitaires, et sur les moyens d'en triompher? Quand elle eut fini de parler, les reli-

gieux affirmèrent qu'elle n'aurait pu mieux appliquer ses conseils aux besoins de leurs âmes, si elle les eût connus par la confession. Toutes ses paroles étaient tombées sur les défauts de ces Chartreux avec la dernière exactitude, et elle n'avait pas dit un seul mot inutile.

N'était-elle pas vraiment une *Voyante*, quand elle avait la connaissance des choses qui se passaient loin d'elle ? Deux religieux sont pris par des voleurs dans une forêt. La Sainte, renfermée dans sa chambre, a la révélation du danger que courent ces pauvres frères, et elle les délivre par ses prières. Douée d'une grâce particulière, elle n'ignore rien de ce que font ses enfants spirituels, bien qu'ils ne soient pas avec elle. Elle les suit partout des yeux de son âme, toujours prête à leur envoyer un secours surnaturel, quand elle les voit dans la peine.

Ce don de prophétie lui donnait une force toute-puissante sur la mauvaise volonté des pécheurs. Des malheureux se présentaient quelquefois à elle, si fortement embarrassés dans les lacets de leurs péchés, qu'ils lui faisaient tout d'abord cette déclaration : « Madame, vous pouvez nous conseiller d'aller à Rome ou à Compostelle ; nous irons ; mais nous confesser, jamais. » « Et si je vous dis, » reprenait-elle, « pourquoi vous ne voulez pas aller vous confesser, irez-vous ? » « Oui, mais vous ne le pouvez pas, » répondaient les pécheurs. « Mes enfants, » leur disait-elle alors, « il vous est sans doute possible d'éviter les yeux des hommes, mais non pas ceux de Dieu. Vous ne voulez pas vous confesser, parce que vous avez honte de dire tel péché que vous avez commis en tel lieu, en tel temps ; voilà pourquoi le démon trouble votre âme, et vous pénètre d'une fausse honte. » Les pauvres malheureux, vaincus par une pareille révélation, allaient trouver le prêtre. « Dieu et moi seul, » avoua un de ces convertis à un disciple de Catherine, « savons ce que cette admirable femme m'a révélé, et j'affirme qu'elle est devant Dieu plus grande que nous ne pouvons l'imaginer. »

Nous aurons souvent l'occasion, dans notre récit, d'admirer la puissance prophétique de Catherine. Disons ici que notre Sainte a mérité du Seigneur de voir par avance le triomphe de l'Eglise, dont la robe sans couture allait bientôt être déchirée par les horreurs du schisme. Quand nous raconterons la défection des villes italiennes entraînées par l'orgueil de Florence contre le Saint-

Siège, nous entendrons pleurer notre Sainte, qui voyait s'approcher cette funeste hérésie comme un noir nuage à l'horizon; mais en même temps inondée des lumières du divin Esprit, et son âme toute ravie de joie dans la foi en Dieu son Sauveur, elle soulèvera le voile du temps, et montrera cette chère Eglise sortant victorieuse des épreuves qu'elle aura traversées, marchant comme un triomphateur à travers les peuples, et entraînant les infidèles, attirés par la bonne odeur du Christ, à la vraie foi et au Pasteur véritable de leurs âmes.

En racontant ce que Catherine a fait pour sauver les âmes, pourrions-nous passer sous silence la dernière preuve d'amour qu'elle donna à son père mourant, en obtenant de Dieu qu'elle souffrirait pendant sa vie, à condition que Jacomo ne passerait pas par les flammes du Purgatoire? Cette faveur lui fut accordée. Au moment même où son père rendait le dernier soupir, elle ressentit au côté de violentes douleurs qui ne l'abandonnèrent jamais. Dieu voulut encore faire éclater les mérites de sa Servante, quand arriva la dernière maladie de sa mère. Il permit que cette pauvre femme mourût sans se confesser, ou du moins sans s'être résignée à la mort. Catherine, désolée, importuna tellement le Ciel par ses prières, qu'elle obtint que sa mère ressuscitât pour pouvoir expier les péchés de sa vie. Lapa eut en effet à souffrir de nombreuses misères et toutes sortes d'épreuves jusqu'à un âge très avancé.

C'est là un des grands traits de la vie de sainte Catherine : l'amour et le salut des âmes. Tous les dons qu'elle avait reçus de Dieu, son infatigable activité, le feu divin qui la dévorait, toutes les grâces surnaturelles dont elle était enrichie, elle ne cessa de les employer à sauver des âmes, au milieu des travaux énormes qu'elle dut entreprendre pour la cause de l'Eglise. Elle se multiplia toute sa vie pour les arracher au démon, et ce qu'elle ne put faire par elle-même, elle excita les autres à le faire et par ses conseils et par ses écrits. Ecoutons ses accents embrasés de l'amour du prochain dans cette lettre adressée à un grand prélat, dont l'histoire ne nous a pas conservé le nom : « Je vous écris dans le précieux » Sang de Jésus-Christ crucifié, avec le désir de vous voir affamé » de la nourriture des âmes, pour la gloire de Dieu, à l'exemple de » la Vérité Suprême, qui mourut pour satisfaire la faim et la soif » qu'elle avait de notre salut. Il semble que l'Agneau sans tache » ne pouvait se rassasier; car il criait sur la Croix où il était ac-

» cablé d'outrages : « *J'ai soif* (1). » Son corps souffrait sans doute
» de la soif, mais sa plus grande soif était celle du saint désir
» qu'il avait du salut des âmes. O ineffable et très douce charité,
» il semble que vous donniez tant, en vous livrant à de pareils
» supplices, qu'il est impossible au désir du salut des âmes de vou-
» loir souffrir davantage; mais l'amour agissait, et je ne m'étonne
» plus; car cet amour était infini et votre peine finie, et la croix
» du désir était plus cruelle que celle du corps. Je vous conjure
» donc par l'amour de Jésus crucifié, mon Révérend Père, de
» prendre pour modèle la faim de cet Agneau. Mon âme désire
» vous voir mourir d'un vrai et saint désir, qui vous donnera
» l'amour de la gloire de Dieu et du salut des âmes. »

A chaque page de ses lettres elle renouvelle ces magnifiques sentiments; elle voudrait pouvoir souffrir mille morts pour sauver les âmes lavées dans le Sang de son Jésus; c'était son unique préoccupation, son travail de chaque jour. On sentait, à la voir à l'œuvre, qu'elle était envoyée officiellement de Dieu pour convertir les pécheurs; tous ceux de Sienne étaient comme ses enfants; elle avait sur eux une véritable autorité. Elle était vraiment apôtre, apôtre de sa ville et de toutes les villes environnantes.

Et quand elle avait ainsi parlé ou fait des œuvres merveilleuses, quand les pécheurs réconciliés avec Dieu chantaient leur libératrice dans l'excès de leur joie, elle se retirait dans son silence ordinaire et dans l'obscurité de sa retraite; elle semblait ne pas comprendre ceux qui la louaient, et ses paroles, tout imprégnées du parfum de l'humilité, avaient le génie de pallier son crédit auprès de Dieu, quand Dieu le permettait.

(1) *Joann.*, XIX, 28.

CHAPITRE V

LES RÉCONCILIATIONS DES ENNEMIS

Les réconciliations opérées par sainte Catherine. — Luttes entre les Républiques italiennes au moyen âge. — Rivalité de Florence et de Sienne. — Bataille de Monte-Aperto. — Le gouvernement de Sienne devient démocratique. — Inimitiés issues des luttes intestines des Siennois. — Difficultés que devait rencontrer l'action de sainte Catherine. — Son autorité dans l'œuvre des réconciliations. — Elle emploie en premier lieu la prière pour réussir. — Ses lettres qui prêchent la charité. — Lettres au prévôt de Cazale et à Jacques de Manzi, — à Pierre Benuecio et à Bernard-Hubert de Belfort, — à Pierre, prêtre de Sémignano. — Sainte Catherine réconcilie Francesco Sarraceni avec son ennemi. — Réconciliation des Tolomei, des Rinaldini et des Maconi. — Nanni di Ser Vanni pardonne à ses ennemis par l'influence de sainte Catherine. — Il lui donne son château de Belearo, pour y fonder un couvent. — Nicolas Tuldo. — L'action pacificatrice de sainte Catherine en dehors de Sienne et à Sienne. — Ses conseils aux chefs de Sienne.

La charité qui pressait le cœur du grand Apôtre (1) enflammait Catherine. Ce qu'elle avait déjà fait pour le salut des âmes ouvrait à son zèle des chemins nouveaux, et à mesure qu'elle avançait dans l'accomplissement de la mission qu'elle avait reçue de Dieu, elle voyait s'élargir le théâtre sur lequel sa charité devait s'exercer ; mais en même temps ses œuvres devenaient plus difficiles, parce qu'elles devaient produire un bien plus général. Des obstacles vont surgir, en présence desquels notre Sainte ne se laissera pas effrayer ; au contraire, plus le chemin qu'elle aura à parcourir sera hérissé d'épines, plus clairement il sera démontré à sa patrie que cette héroïne de l'amour du prochain, toujours prête à se dépenser largement au service des âmes, restera à la hauteur de sa tâche et que l'esprit de sacrifice et d'immolation se développera

(1) *II. Cor.*, v, 14.

en elle, en même temps que s'élèveront des difficultés insurmontables pour une volonté qui n'eût pas été trempée comme la sienne.

Après avoir frappé à la porte des pauvres pécheurs qu'elle attirait à elle, pour les réchauffer entre les bras de sa charité, elle va agir plus ouvertement devant ses concitoyens. Car cette pauvre jeune fille, embrasée du feu de l'amour divin, a rencontré sur son chemin la haine, cette plaie si funeste qui tue les âmes, parce qu'on ne peut aimer Dieu, quand on n'aime pas ses frères. Or, comme Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique (1), et comme le Verbe incarné a aimé si fortement les hommes, qu'il n'a pas hésité à se livrer lui-même (2), Catherine, conduite par l'Esprit du Père céleste dont elle était la fille, n'hésitera pas à donner à ses frères tout ce qui leur est dû au nom de l'amour. Elle se reconnaissait redevable de cette dette envers toute créature, et cette dette lui paraissait plus sacrée à l'égard de ses concitoyens. Car qu'est-ce autre chose que ce mandat que Dieu a donné à chacun de nous vis-à-vis de nos frères (3), sinon nous édifier les uns les autres par nos paroles et nos exemples, et rechercher en toute chose l'avantage et le salut de notre prochain ?

Bien avant l'époque à laquelle apparut sainte Catherine, les luttes auxquelles avaient donné naissance la féodalité et la fameuse querelle du Sacerdoce et de l'Empire avaient souvent ensanglanté l'Italie. Fréquemment cette nation avait été le théâtre de batailles furieuses entre les différentes républiques qui la composaient. Ce fut la plaie du moyen âge. Les villes italiennes se livraient de continuels combats pour acquérir la prépondérance les unes sur les autres. Celles qui ne la possédaient pas ne cessaient de la disputer à la plus puissante, de sorte que la lutte était toujours ouverte. Parmi toutes ces cités, Sienne était une des plus batailleuses. Pour la moindre raison qui mettait son amour-propre en jeu, pour la cause la plus insignifiante, qu'elle croyait être un danger menaçant la suprématie dont elle s'arrogeait l'honneur, elle déclarait la guerre à ses voisins. Elle s'était toujours montrée très jalouse de Florence ; bien qu'elle eût dès le commencement embrassé le parti

(1) *Joann.*, III, 16.

(2) *Gal.*, II, 20.

(3) *Eccli.*, XVII, 12.

Guelfe que son ennemie soutenait, la jalousie qu'elle nourrissait contre elle l'avait jetée dans le parti des Gibelins.

Une guerre haineuse avait fini par éclater entre les deux républiques. Leurs armées se rencontrèrent en 1248, non loin de Monte-Aperto, sur les rives de l'Arbia. Sienne fut victorieuse après un combat meurtrier, et la haine de Florence contre sa rivale triomphante devint plus profonde, tandis que l'orgueil de Sienne satisfait la rendait plus intraitable et plus audacieuse. Ces dispositions hostiles entre les deux cités n'avaient pas disparu à l'époque où vivait sainte Catherine (1).

Ce n'était pas tout. Sienne, dans l'enceinte de ses murs, était travaillée par des dissensions et des inimitiés qui souvent dégénéraient en des rixes sanglantes⁽²⁾. D'un côté, tous les Siennois n'étaient pas Gibelins : plusieurs étaient restés fidèles au parti Guelfe ; ces différences de vues nourrissaient dans le sein de la ville un esprit de division qui engendrait facilement des inimitiés. D'un autre côté, le pouvoir était sujet à Sienne à de continuelles variations, provenant de l'hostilité qui animait le peuple et les nobles, depuis l'époque où ceux-ci, comme nous l'avons déjà relaté, avaient perdu les rênes du gouvernement. Précisément à l'époque où Catherine se présenta devant ses concitoyens pour accomplir sa mission de paix et de charité, envoyée de Dieu pour étouffer les haines dans son malheureux pays, le parti des nobles venait de recevoir un sanglant échec. Furieux, ils avaient tenté en 1368 un dernier essai pour ressaisir le pouvoir, en mettant à bas le gouvernement des *Douze*, et formant un consulat composé de dix membres, dont deux appartenaient à chacune des grandes familles de Sienne, les Salimbeni, les Malavolti, les Tolomei, les Sarracini et les Piccolomini, tous amis de notre Sainte. Cette tentative souleva les fureurs de la démocratie. L'empereur Charles IV, appelé comme arbitre par les *popolani* entre eux et l'aristocratie, envoya à Sienne Unghen Malatesta avec huit cents soldats. Mais c'en était fait. Les efforts des aristocrates furent ceux de gens désespérés. Maintes fois le peuple en vint aux mains avec les nobles, qui avaient à leur tête les Tolomei et les Salimbeni, dont la haine pour la démocratie était profonde. Le triomphe resta au

(1) MALAVOLTI, *Hist. de Sienne*.

(2) G. GIGLI, *Diario Sanese. Discorso supra la cita di Siena, e delle varie guise di suo antiquo governo*, Lucques, 1723.

peuple. La cause de l'aristocratie fut perdue. Le conseil des *Quinze*, appelés les réformateurs ou les seigneurs défenseurs du peuple, qui forma alors le nouveau gouvernement, fut exclusivement composé d'éléments démocratiques; les nobles étaient réduits à dévorer en silence leur honte et leur fureur contre le peuple.

Cependant ils n'avaient pas dit leur dernier mot. Quelques membres de l'ancien gouvernement des *Douze* firent cause commune avec quelques-uns de leurs anciens ennemis, et appelèrent l'Empereur à leur secours. Celui-ci arriva à Sienne dans le mois de juin 1369, non pas sans doute qu'il fût poussé à faire ce voyage uniquement par le désir de rendre le calme à la république Siennoise et pour favoriser le parti de l'aristocratie; car ce n'était pas l'habitude des empereurs d'Allemagne de se mêler des querelles des autres uniquement en vue de la paix. Leur but était plutôt de profiter des divisions pour augmenter leur puissance et prélever des impôts sur le parti qui les appelait. Charles IV fit aux *Quinze* des propositions que ceux-ci n'acceptèrent pas. Loin de tomber d'accord avec lui, ils se déterminèrent à défendre leurs libertés acquises, en repoussant par les armes et l'Empereur et les nobles. Ceux-ci furent de nouveau battus; leur nouvelle tentative pour ressaisir le pouvoir avait échoué; l'Empereur lui-même courut de sérieux dangers; il quitta la ville avec honte et précipitamment, et le pouvoir resta définitivement aux mains des *popolani*, malgré les efforts de leurs rivaux pour le reconquérir (1).

Cette guerre fut longue entre l'aristocratie et la démocratie Siennoises; elle ne se termina définitivement que le 13 juin 1369, par un arbitrage entre la ville et la puissante famille des Salimbeni, qui était à la tête des nobles. Les arbitres furent les Florentins. Les nobles furent appelés à remplir quelques fonctions dans le gouvernement, qui resta démocratique. Mais, si la guerre finit, la discorde demeura. La famille des Salimbeni, qui s'étaient montrés très attachés à l'Empereur, devint l'objet d'une défiance particulière; aussi l'amitié de Catherine pour ces nobles Siennois excitera contre elle la jalousie de ses concitoyens. Les troubles qui avaient eu lieu à la fin de la guerre furent suivis de nombreuses exécutions et de meurtres, que les vainqueurs ne purent pas facilement empêcher, quelque généreux qu'ils fussent d'ailleurs,

(1) MALAVOLTI, *Hist. de Sienne*.

tant ces républiques étaient batailleuses, tant ceux qui se croyaient offensés étaient avides du sang de leurs ennemis. Malheureusement la générosité et la bonne volonté du gouvernement démocratique n'avaient rien de chrétien. Les *Quinze* tenaient d'abord à mettre en sécurité leur puissance; aussi entretenaient-ils autant que possible la haine entre la famille des Tolomei et celle des Salimbeni, ceux-ci Gibelins, ceux-là Guelfes, pour paralyser la force et l'autorité des grandes familles de la ville. La haine demeura aussi entre les riches et les pauvres, les patrons et les ouvriers. Les ouvriers se mirent en grève contre leurs patrons, ce qui fit tomber le commerce dans un fâcheux état. La ruine de plusieurs familles de Sienne doit être rapportée à cette époque. Parmi ces familles, il faut compter celle des Benincasa, parents de Catherine; ce malheur les obligea à aller se fixer à Florence (1).

Sienna était donc alors en complète révolution. Or, comme ce mouvement hostile à l'aristocratie n'avait pas été le résultat d'un simple désaccord survenu soudain entre les citoyens, mais que depuis plus d'un siècle les deux partis étaient en présence, les inimitiés, que ces luttes intestines avaient nécessairement fait éclore, étaient ardentes et profondes. Si l'action de Catherine devait être féconde en fruits de paix et de réconciliation entre les familles divisées, elle dut trouver aussi de nombreuses difficultés : difficultés du côté des nobles naguère exclus du pouvoir; difficultés du côté d'un gouvernement mal assis et encore faible, parce qu'il n'avait pas fait ses preuves; difficultés du côté de la légèreté d'esprit des Italiens, toujours disposés à changer la forme de leur gouvernement pour le moindre motif (2). Car, bien que le parti démocratique eût triomphé, ce n'était pas une raison pour que la paix fût assurée. Sienna avait toujours à craindre des émeutes du côté des vaincus, et par conséquent des changements de constitutions, toujours nouvelles parce qu'elles étaient fréquentes, fabriquées à la hâte et, bien entendu, au désavantage du parti qui avait le dessous. Ce n'était pas le bonheur du peuple que ces constitutions avaient en vue, mais seulement l'intérêt des partis. N'oublions pas non plus que Sienna était Gibeline; c'était encore une difficulté à l'œuvre des pacifications; car le parti Gibelin

(1) *Life of S. Cath. of Siena*. London, 1880.

(2) CAPECELATRO, *Storia di santa Caterina da Siena e del papato del suo tempo*.

était hostile au Pape, parce qu'il représentait le vieux parti de l'empereur Philippe de Souabe, qui avait déclaré la guerre à l'Eglise, de sorte que l'autorité religieuse avait moins de puissance à Sienne, et l'influence salutaire de la Papauté y était moins écoutée.

L'œuvre que Catherine allait entreprendre était donc une œuvre hérissée de difficultés; mais c'était une grande œuvre, et comme toute la doctrine de l'illustre Sainte se réduit, ainsi que celle de l'Évangile, à l'amour de Dieu et à celui du prochain, cette œuvre sera de procurer la gloire de Dieu, en étouffant les divisions et éteignant les haines, afin de faire de tous les cœurs un seul cœur, comme Dieu le Père et son Fils ne font qu'un dans le Saint-Esprit (1). C'est là une des missions de Catherine, et cette mission si difficile et si pénible, elle la tenait tellement de Dieu, que Dieu lui donnera pour l'accomplir une force miraculeuse. La puissance de la Sainte sera telle, que quand elle apparaîtra, on verra fuir la haine devant la charité, et l'autorité qu'elle exercera sera si merveilleuse que, quand elle commandera aux ennemis les plus acharnés de se réconcilier, ceux-ci, n'osant résister, se laisseront entraîner, comme des enfants, par l'influence tout à la fois douce et forte de Catherine et lui obéiront.

Pour obtenir ces réconciliations si difficiles, le premier et le plus ordinaire moyen employé par Catherine était la prière. Elle y trouvait une force telle, qu'elle venait à bout des résistances les plus opiniâtres et des volontés les plus rebelles. Après avoir passé devant Dieu plusieurs heures, s'il le fallait, elle allait attaquer l'ennemi dans ses retranchements. Quand elle ne pouvait adresser elle-même la parole à ceux dont elle voulait vaincre l'obstination, elle écrivait, et ses lettres étaient si douces, son éloquence si persuasive, elle écrivait si évidemment au nom de Dieu et avec son Esprit, que nul ne pouvait résister aux raisons décisives qu'elle donnait. Elle s'adresse au prévôt de Cazale, terre située à quelques milles de Sienne, et à Jacques de Manzi : « La haine du prochain » est une offense contre Dieu, et nous devons détester cette haine, » parce qu'elle offense la Vérité; car celle-ci ne veut pas que nous » haïssions les ennemis qui nous injurient. Vous savez que la haine » est proportionnée à la grandeur de l'offense, et la haine est plus

(1) *Joann.*, x, 30.

» grande contre celui qui vous attaque directement, que contre celui
» qui vous attaque seulement par ses paroles ou dans vos biens ;
» car rien ne nous est plus cher que la vie. Plus l'homme est
» blessé dans sa personne, plus il conçoit de haine. Pensez donc
» qu'il n'y a pas de comparaison entre le mal qu'on a pu vous
» faire et celui que vous vous faites à vous-mêmes en haïssant.
» Quelle comparaison y a-t-il entre le fini et l'infini ? Aucune. Eh !
» bien, si je suis blessée dans mon corps, et si je hais pour l'of-
» fense qui m'a été faite, il s'ensuit que je blesse mon âme et que
» je la tue, en lui ôtant la vie de la grâce et en lui donnant la
» mort éternelle, si je meurs en état de haine, comme je puis le
» craindre. J'ai donc, en me vengeant, une plus grande haine
» contre moi-même, puisque je tue mon âme qui est infinie, en
» tant que son être n'a pas de fin ; elle meurt à la grâce, mais elle
» ne meurt pas à l'existence. Quelle différence avec celui qui tue le
» corps ! Le corps est un être fini ; il doit être détruit d'une ma-
» nière ou d'une autre. Sa vie et sa valeur viennent uniquement du
» trésor de l'âme qu'il renferme. Quand cette pierre précieuse lui
» est enlevée, ce n'est plus qu'un amas de corruption et de mort,
» dont se nourrissent les vers. Je ne veux donc plus que pour
» une offense faite à ce corps si pauvre et si méprisable, vous
» offensiez Dieu et votre âme qui est infinie, en restant dans la
» haine et le désir de la vengeance. Vous avez bien plus sujet de
» vous haïr que de haïr les autres, et ainsi vous chasserez la haine
» du prochain par la haine de vous-mêmes. D'un seul coup vous
» satisferez Dieu et le prochain, parce qu'en ôtant la haine de
» votre âme, vous ferez la paix avec tous deux. »

La charité était le but de toutes ses lettres ; aux yeux de Catherine, la loi de l'amour devait être plus forte que les partis politiques ; qu'on fût Guelfe ou Gibelin, peu importait ; les dissentiments du temps devaient s'effacer devant les intérêts de l'éternité. Le désir que la Sainte a du salut des âmes lui fait souhaiter de voir la haine disparaître de tous les cœurs. Elle ne veut pas que les Siennois fassent comme ces insensés qui, en persécutant les autres, se persécutent eux-mêmes. Le premier mort est celui qui dans sa haine veut tuer son ennemi ; il s'est frappé lui-même avec le poignard de la haine, et il est mort à la grâce. Non, plus de guerres, pour l'amour de Jésus crucifié ; qu'ils craignent le jugement divin toujours suspendu sur leurs têtes ; elle les prie et

les conjure, de la part de Jésus crucifié, de se réconcilier avec Dieu et leurs ennemis ; ils ne pourraient avoir la paix avec la Vérité suprême, s'ils ne l'avaient avec leur prochain.

Elle savait, quand c'était nécessaire, donner assez de force et de vigueur à ses paroles, pour étouffer des sentiments de haine invétérés dans des cœurs qui ne voulaient pas pardonner. C'est ainsi qu'elle écrivait à messire Pierre, prêtre de Sémignano, petite ville du Siennois : « Sommes-nous donc, hélas ! des bêtes sans » raison ? Vraiment je m'aperçois que oui, non quant à l'être que » Dieu nous a donné, mais quant à nos mauvais penchants. Si » quelquefois on fait une injure à celui qui est vindicatif, il ne » se résoudra pas à s'abaisser en pardonnant à son ennemi, mais » il voudra que les plus grands crimes et les péchés qu'il a » commis contre Dieu lui soient remis. Il demeure dans une grave » erreur ; car il sera jugé avec la mesure dont il se sera servi pour » les autres. Je ne veux donc pas que vous soyez semblable à un » tel homme, mais au contraire que vous deveniez un vase plein » d'amour et de charité. Je m'étonne beaucoup qu'une personne » comme vous puisse avoir de la haine, après que Dieu vous a » retiré du siècle, et fait ange de la terre par la vertu du sacre- » ment de l'Ordre. Je vous affirme que, si vous demeurez dans » cette haine et dans vos vices, vous avez à redouter de voir » éclater sur vous la justice de Dieu. Je ne sais comment vous » osez offrir dans cet état le redoutable sacrifice. Je vous en sup- » plie donc, et je veux que vous vous réconciliez. Quelle honte » de voir deux prêtres dans une haine mortelle ! Et c'est vrai- » ment étonnant que Dieu n'ordonne pas à la terre de vous en- » gloutir tous deux. »

Aux prières que Catherine faisait à Dieu pour éteindre les inimitiés, et aux lettres fortes et douces tout à la fois qu'elle adressait aux ennemis pour les engager à faire la paix, elle joignait l'action, et cette action était ordinairement irrésistible. Le beau-frère de sœur Alessia, Francesco Sarraceni, conservait, quoique âgé de quatre-vingts ans, une haine profonde contre le Prieur d'une église, et cherchait toutes les occasions de le mettre à mort. Catherine va passer quelques jours chez Alessia, pour être plus à portée de voir ce malheureux vieillard, qui ne put résister à la puissance des prières de la Sainte et à ses douces admonestations. Il se rendit enfin, et courut auprès du Prieur ; celui-ci, apprenant

que son ennemi venait, s'enfuit précipitamment, mais rappelé par un chanoine, il retourne sur ses pas et reçoit les embrassements du vieux Francesco.

Les Tolomei et les Rinaldini, chefs de deux familles Siennoises appartenant à l'aristocratie, étaient mortellement brouillés avec celle des Maconi, bien que ces derniers n'eussent fourni aucune occasion à cette haine. Elle était fort ancienne, et n'avait cessé de s'augmenter, à cause des mouvements politiques qui agitaient l'Italie depuis si longtemps. Le jeune Etienne Maconi, touché par la grâce, se détermina à essayer de réunir ces familles divisées. Encouragé par sa vertueuse mère, Francesca Bandinella, il fut complètement décidé par les instances d'un seigneur nommé Pierre Bellanti ; ce seigneur, qui avait été réconcilié lui-même avec un de ses ennemis les plus obstinés par l'entremise de Catherine, assura Maconi qu'en s'adressant à elle, la tentative serait couronnée du plus heureux succès. Etienne Maconi raconte les péripéties de cette réconciliation dans une lettre à laquelle nous allons emprunter les détails de cette affaire : « Bien que plusieurs » personnages très considérables se fussent occupés de réunir nos » familles, leurs efforts n'avaient pu réussir à faire seulement » naître en eux l'espoir d'une réconciliation. Sur la foi du » gentilhomme Bellanti, je me rendis avec lui chez Catherine. » Elle me reçut, non pas avec la crainte et la timidité d'une » jeune vierge, comme je le pensais, mais ainsi qu'une tendre » sœur, qui reverrait son frère après une longue absence. Cette » manière de faire nie surprit ; aussitôt elle se mit à me donner » des conseils très salutaires sur l'état de mon âme, me priant » de commencer une vie nouvelle par une bonne confession. Je » lui promis de le faire, puis je lui dis quelle était la cause de » ma visite. Elle me répondit avec assurance : — Allez, mon cher » fils, ayez confiance au Seigneur ; je ferai tout ce que je pourrai » pour pacifier vos familles ; je me charge de cette affaire. — Elle » se mit donc à l'œuvre ; rendez-vous est pris dans une église » pour terminer le différend. »

Au moment où la paix allait être conclue, les Rinaldini et les Tolomei, trop orgueilleux pour croire qu'ils pouvaient accepter l'humiliation d'une réconciliation, ne veulent plus voir ni Catherine ni les Maconi. « Ils ne veulent pas m'écouter, » dit la Sainte, « eh ! bien, qu'ils le veuillent ou qu'ils ne le veuillent pas, ils

» écouteront Dieu. » Elle va droit à l'église où la convocation était faite, et s'agenouillant devant l'autel, elle prie avec ferveur. Pendant sa prière, ceux qui devaient se réconcilier arrivent à l'église chacun de leur côté, par un conseil secret de Dieu. Ils aperçoivent la Bienheureuse en prière ; sa face était resplendissante de lumière. Aussitôt la grâce triomphe de leurs cœurs ; ils s'approchent de la Sainte, la prient d'être entre eux l'arbitre de la réconciliation, et ils s'embrassent dans la paix et dans la charité.

Catherine triompha de même de Nanni di Ser Vanni, homme vindicatif, qui ne savait pas oublier les injures, mais ne manquait jamais de satisfaire ses vengeances en faisant frapper ses ennemis dans l'ombre. La Sainte lui fit des observations avec sa douceur ordinaire. Sa charité devait bientôt vaincre l'obstination de ce malheureux. Cependant il l'avait dit : s'il consentait à voir Catherine, il ne voulait rien faire de ce qu'elle lui conseillerait. Il avait même avoué au Bienheureux Raymond que c'était lui qui faisait échouer les réconciliations, et qu'il était fermement résolu à demeurer inflexible. Fatiguée de lui parler sans aucun profit, la Sainte se mit à prier Dieu pour lui. Peu d'instants après, Vanni dit au Bienheureux Raymond qui se trouvait là : « Je veux bien » par politesse ne pas tout refuser. J'ai quatre inimitiés. Je consens à en sacrifier une. » Tout à coup cet homme si dur jusqu'à ce moment s'écrie : « Quelle force m'attire et m'enchaîne ? Quelle puissance me retient prisonnier ? Quelle femme est donc cette Catherine, à laquelle je ne puis rien refuser ? » La Sainte lui répondit : « Je t'ai parlé, et tu ne m'as pas écoutée ; alors j'ai parlé à Dieu lui-même, et te voilà transformé à ce point que maintenant tu ne saurais plus haïr. » Vanni ne fut pas ingrat envers Catherine ; il lui donna, à l'occasion de sa réconciliation avec ses ennemis, un grand château qu'il possédait à Belcaro, à environ quatre milles de Sienne, et notre Sainte y établit un couvent sous le titre de Sainte-Marie des Anges.

Ainsi Catherine était vraiment pacificateur ; le plus grand nombre des familles aristocratiques qui avaient été travaillées par des haines lui devaient, à elle, pauvre fille d'un teinturier, des joies et des consolations qu'elles n'avaient pas connues depuis bien longtemps. En faisant rentrer la charité dans les cœurs, elle y faisait rentrer la paix. Le sang coulait moins fréquemment dans des luttes homicides, et ainsi, grâce à l'action de la Vierge Sien-

noise, la religion reprenait son empire à Sienne et y exerçait sa bienfaisante influence.

Le zèle ardent de Catherine ne pouvait demeurer enfermé dans sa ville natale; bien au delà des murs de sa chère cité, sa voix se faisait entendre, toujours sympathique et douce, mais en même temps grave et pleine d'autorité. En feuilletant le recueil de ses lettres, nous en trouvons quelques-unes adressées aux chefs de Bologne, au gouverneur de Volterra et de plusieurs autres villes. Ces lettres respirent l'amour de la Sainte pour la justice et la paix, son désir de les faire régner partout et d'éteindre dans les douceurs de la charité toutes les fureurs et les colères de son époque. Partout elle se présente avec l'incontestable autorité de sa vertu; sa gloire n'est rien pour elle (1); elle ne recherche que celle de Dieu; et de même que le Christ ne fournissait à ses ennemis aucune arme contre lui, tellement sa vertu divine était éclatante et parfaite, de même qu'il avait pratiqué d'abord ce qu'il devait enseigner un jour (2), ainsi Catherine pouvait prêcher la charité, elle qui s'était faite toute à tous; elle pouvait prêcher la douceur, elle dont toute la vie n'était qu'un acte d'abnégation; elle pouvait prêcher le détachement de toute chose, elle qui s'était faite pauvre pour l'amour de Celui qui n'avait pas une pierre pour reposer sa tête (3). Elle était marquée aux caractères du Crucifié; sa vie pure et toute immolée donnait à sa parole une force qui dominait les hommes et qui diminuait l'intensité du mal, quand elle ne pouvait l'empêcher tout à fait.

Si la puissance de réconciliation dont était douée sainte Catherine parut avec éclat, ce fut sans doute à l'occasion de la mort de Nicolas Tuldo. C'était un jeune noble de Pérouse, qui, pour avoir offensé par ses paroles les magistrats de Sienne et engagé les Siennois à se révolter contre le gouvernement du peuple, avait été condamné à mort par ces mêmes magistrats. La sévérité de cette sentence le mit tellement hors de lui-même qu'il ne voulait nullement entendre parler de conversion. Cependant il demanda la visite de Catherine, la célèbre consolatrice. Il ne put résister à la force de ses conseils; à mesure qu'elle lui avait parlé, la paix était rentrée peu à peu dans ce cœur exaspéré par la colère, et la

(1) *Joann.*, VIII, 54.

(2) *Act.*, I, 1.

(3) *Matth.*, VIII, 20.

conversion avait suivi la paix. Catherine raconte dans un admirable langage à son confesseur, le Bienheureux Raymond, les péripéties de la conversion et de la mort de Nicolas Tuldo.

« Je suis allée rendre visite à celui que vous savez, et il en reçut
» tant de courage et de douceur, qu'il se confessa et trouva une
» grande paix dans les Sacrements. Il me fit promettre, pour
» l'amour de Dieu, que quand arriverait le jour de la justice, je ne
» le quitterais pas, et j'ai tenu ma promesse. Le matin, avant le
» premier coup de la cloche, j'allai le trouver, et il fut bien
» consolé. J'allai avec lui entendre la messe, et il reçut la sainte
» communion, ce qu'il n'avait pas fait depuis longtemps. Sa
» volonté était unie et soumise à celle de Dieu. Seulement il crai-
» gnait de faiblir au moment fatal, mais l'immense bonté du Sei-
» gneur le trompa, en le remplissant d'un tel amour et d'un tel
» désir qu'il ne pouvait détacher son esprit de la pensée de Dieu. Il
» me disait : — Reste avec moi ; ne me laisse pas, et je ne crain-
» drai rien ; je mourrai content. — Et il appuyait sa tête sur mon
» sein. Alors je sentis une vive joie, et la bonne odeur de son
» sang qui était comme mélangé avec le mien que je voudrais
» répandre pour mon divin Epoux. Ce désir croissait en moi, et,
» quand je sentais la crainte, je disais : — Courage, mon cher
» frère, car bientôt nous serons aux noces éternelles ; tu iras,
» plongé dans le Sang du Fils de Dieu, ayant à la bouche le nom
» de Jésus que tu ne dois jamais oublier, et je serai au lieu de la
» justice.

» Alors son cœur reprit courage ; sa tristesse fit place à la joie,
» et il me disait : — Qui m'a procuré cette grâce ? Quoi ! vous
» viendrez au lieu de la justice qui est saint ? — Voyez quelle
» lumière il avait reçue, puisqu'il appelait de ce nom le lieu où
» il devait mourir. Et il ajoutait : — Oui, j'irai avec joie et cou-
» rage, puisque vous y serez, et il me semble qu'il y a encore
» longtemps à attendre. — Et ses paroles étaient si bonnes que
» j'adorais la miséricorde de Dieu. Je l'attendis donc au lieu de
» la justice, en priant Marie et Catherine, vierge et martyre. Avant
» qu'il arrivât, je mis ma tête sur le billot, mais je n'obtins pas ce
» que je désirais. » (C'était sans doute le martyre, du désir duquel
brûlait la Sainte.) « Je demandai pour le malheureux la lumière
» et la paix, et pour moi la grâce de le voir atteindre sa fin der-
» nière. Mon âme était tellement saisie de la promesse que Dieu

» me faisait de ces choses, qu'il me semblait que j'étais là toute
» seule.

» Il arriva enfin comme un doux agneau, et quand il me vit, il
» se mit à sourire. Je lui fis le signe de la Croix, et je lui dis tout
» bas : — Cher frère, allez au ciel jouir de la vie éternelle. —
» Alors il s'étendit et je lui découvris le cou. Je m'inclinai vers
» lui, et je lui rappelai le Sang de Jésus. Il répétait sans cesse : —
» Jésus, Catherine, — et je reçus sa tête dans mes mains. Alors
» je levai les yeux vers le ciel, et je dis : — Je veux. — Et je vis
» clairement l'Homme-Dieu ; il était là qui recevait le sang du
» supplicé. Quelle ineffable félicité je ressentis, quand je vis avec
» quelle bonté et quel amour la charité divine attendait cette âme
» séparée de son corps. Avec quelle douceur le Sauveur la contem-
» plait, quand elle entrait dans son côté, toute rouge de son sang
» rendu précieux par son union avec le Sang divin ! Et quand je
» ne vis plus rien, mon âme se reposa dans une paix délicieuse, et
» je jouissais tant du parfum de ce sang, que je ne voulais pas
» souffrir qu'on lavât celui qui avait jailli sur moi. Hélas ! misé-
» rable que je suis, moi que Dieu laisse ainsi languir sur cette
» triste terre ! »

Quel spectacle que celui de ce supplice ! Il dut toucher tous les
cœurs. Un témoin nous raconte que Catherine était en extase,
quand elle reçut dans ses mains la tête de Nicolas. Ses yeux étaient
fixés vers le ciel, ses paupières étaient immobiles, et elle demeura
longtemps ainsi. Tous les spectateurs étaient en larmes, et affir-
maient qu'ils assistaient plutôt à la mort d'un martyr qu'à l'exécu-
tion d'un criminel. Et Catherine souriait à l'âme de Nicolas, qui,
avant de franchir les portes éternelles, s'était tourné pour jeter un
dernier regard de reconnaissance sur celle dont l'admirable charité
l'avait sauvé de la perdition. « Jamais, » ajoute ce témoin (1),
« aux fêtes religieuses les plus solennelles, je n'ai vu autant de
» dévotion que le peuple en montra aux funérailles de ce malheu-
» reux. »

Grâce aux exhortations de Catherine, Tuldo était mort dans de
saintes dispositions, mais l'effusion de son sang n'avait pas apaisé
le peuple jaloux du pouvoir. En 1379, ce fut au tour de Vico de
Magliano de craindre pour sa vie. Ce Vico était sénateur de Sienne.

(1) CAFFARINI, *Lég. min.*

Jouissant de la plus haute autorité dans la ville, il s'en était servi pour condamner à mort quelques séditeux et expulser de la cité ceux qui se montraient récalcitrants. Le peuple en fureur lui avait fait un mauvais parti (1). Catherine, qui était en relations d'amitié avec son épouse, Monna Mitarella, s'empessa de lui écrire pour la calmer, dominer son cœur par des pensées toutes célestes et l'amener à pardonner aux ennemis de son mari.

Et non seulement elle paie de sa personne dans sa ville natale, elle écrit des lettres ardentes, elle travaille à mettre la paix là où sévissaient les haines les plus furieuses, mais encore, animée d'un zèle ardent pour l'honneur de Dieu et le salut des âmes, et ne comptant pour rien la peine, elle se rend dans plusieurs villes d'Italie, qui l'appelaient pour des pacifications impossibles à tout autre. Pendant le cours si rapide de sa vie, elle accomplit des missions excessivement délicates. Florence l'appelle, comme nous le verrons bientôt, et l'envoie auprès du Souverain Pontife pour traiter de sa réconciliation avec lui. Nous la trouvons accomplissant des œuvres très difficiles, à Lucques, à Pise, à Montepulciano (2). Elle était dans une ville, que déjà on la demandait dans une autre pour des œuvres nouvelles. A ses yeux, sa patrie était partout où elle pouvait glorifier Notre-Seigneur, partout où elle pouvait sauver des âmes, partout où elle pouvait rapprocher des frères divisés. Elle ne se laissait toucher ni par ce qu'elle devait à sa famille, ni par les réclamations que lui faisaient ses disciples. Elle s'absentait pour le service de Dieu, et ne voyait rien au delà.

C'est en effet à la lumière de Dieu qu'elle contemplait toutes choses. Peu lui importait comment la jugeraient les hommes, pourvu qu'elle fit ce qui était agréable à Dieu. Elle avait besoin dans de certaines occasions de se guider par de pareils sentiments. Catherine, qui avait fait de pénibles efforts pour éteindre les haines entre les principales familles de Sienne, avait dû se mettre en rapport avec les membres de ces familles, et celle des Salimbeni, en particulier, l'avait prise en grande affection. Elle avait écrit aux chefs de cette famille plusieurs lettres spirituelles, pour leur démontrer que ce n'étaient pas leurs rivaux qu'ils devaient combattre,

(1) CAPECELATRO, *Storia di santa Caterina da Siena e del papato del suo tempo*.

(2) Les notes dont le savant jésuite Burlamacchi a enrichi les lettres de sainte Catherine de Sienne sont d'un grand secours à ceux qui écrivent d'elle. Il serait facile de reconstituer avec ces notes l'histoire de la Sainte.

mais leurs ennemis spirituels, qui sont les péchés; qu'ils avaient à déclarer en eux la guerre à l'amour du monde et des honneurs. Or, les relations qu'elle entretenait avec les Salimbeni la mirent plus directement en rapport avec eux, pour procurer une des réconciliations les plus difficiles parmi celles qu'elle opéra dans sa patrie. Voici quelle avait été l'occasion de la division entre les membres de cette illustre famille.

André Salimbeni s'était emparé en 1374 du château et des terres de Géri, seigneur de Pérola, après avoir immolé à son ambition la fille de ce seigneur, de qui elle les avait reçus. Le Sénateur de Sienne n'osa pas décerner la peine de mort contre André, parce qu'il craignait les conséquences d'une pareille condamnation; l'on se contenta de mettre à mort quelques-uns des soldats avec lesquels il avait fait ce pillage. Les *popolani* furieux de voir un noble, coupable d'un crime, soustrait au châtement qu'il méritait, descendirent sur la *Piazza publica*, et par l'intermédiaire du Capitaine du peuple, ils obtinrent la tête de Salimbeni. Furieux à leur tour, les parents et les amis d'André prirent les armes pour le venger. Cione Salimbeni voulut profiter de l'occasion pour satisfaire son ambition, et pendant que les campagnes, dans lesquelles s'élevaient les châteaux des nobles, étaient en feu, ravagées par les armes du peuple, il s'empara de plusieurs forteresses appartenant à la république, à laquelle il n'avait pu pardonner le coup porté par elle à l'aristocratie. Au contraire, Agnolino Salimbeni, chef de la famille, était rentré dans les bonnes grâces du peuple, parce qu'il s'était rapproché de lui et avait rendu des services à la cause de la démocratie; les *popolani* se montrèrent reconnaissants envers leur ancien ennemi en lui donnant le commandement de plusieurs châteaux très fortifiés. Cette circonstance excita contre son parent la jalousie de Cione, et fut la cause d'une vive haine entre eux. Les deux comtesses Salimbeni appelèrent sainte Catherine à leur aide, pour réconcilier leurs époux. C'était en 1377, pendant l'automne.

La Sainte se rendit à leurs désirs, et alla se fixer d'abord à Montepulciano, ville située à peu près à égale distance des châteaux des deux ennemis. Elle commença par visiter Cione, qu'elle eut le bonheur de décider à la réconciliation. Elle réussit aussi auprès d'Agnolino, qui ne put résister à l'autorité de Catherine. Et ce rapprochement des deux nobles parents exerça une heu-

reuse influence sur les seigneurs voisins ; ils s'empressèrent d'oublier leurs querelles et leurs haines à la prière de la Sainte, qui marchait ainsi de victoire en victoire. Sa puissance était devenue incontestable et irrésistible, parce qu'elle la puisait dans sa sainteté. D'éclatants miracles venaient la confirmer, de sorte qu'elle n'avait qu'à paraître et aussitôt les cœurs étaient touchés. Elle demeura quatre mois dans les alentours de Montepulciano, semant partout la paix et rapprochant les cœurs. Nous la rencontrons aussi, non loin de cette ville, à l'abbaye de Saint-Anthimo, où elle réconcilia l'abbé avec les archiprêtres de Montalcino, qu'une question de juridiction avait malheureusement divisés (1).

. Telle était alors l'autorité morale de Catherine, que les magistrats Siennois prirent ombrage du long séjour de la Sainte chez les Salimbeni, dont la lutte avait été si ardente contre le pouvoir de la démocratie. Ils lui écrivirent en conséquence une lettre dans laquelle ils lui faisaient part de leurs craintes, qui étaient tout humaines. Catherine agissait sous l'impression de sentiments bien différents. Elle leur répondit de Saint-Anthimo pour les tranquilliser, comme si les saints pouvaient avoir autre chose en vue que l'honneur de Dieu et le salut des âmes. C'étaient là en effet les deux passions de Catherine, et elle répond à ces magistrats par l'intermédiaire de Thomas Guelfaccio, qui lui avait apporté leur lettre, qu'elle ne veut pas leur déplaire, mais qu'avant tout elle tient à ne pas déplaire à Dieu ; qu'ils sont dans l'erreur en ayant une pareille opinion de leur concitoyenne, et qu'elle ne peut rentrer à Sienne avant d'avoir terminé la réconciliation commencée. Sa lettre est admirable de fermeté et de grandeur d'âme : « Quant à mon » retour avec ma famille spirituelle, on m'a dit qu'il faisait naître » des réclamations et des soupçons, mais je ne sais si je dois le » croire. Si vous vous intéressiez à vous-mêmes, vous et tous les » habitants de Sienne, autant que nous nous y intéressons, vous » éviteriez ces pensées qui sont sans fondement. Je n'ai autre » chose en vue que de poursuivre votre salut spirituel et temporel, et je m'en occupe sans cesse. Oui, ceux qui ne cherchent que » l'honneur de Dieu et le salut des âmes, ceux-là font vraiment » le bien. L'ingratitude et l'ignorance de mes concitoyens ne nous » empêcheront pas de travailler ainsi jusqu'à la mort pour leur

(1) *Life of S. Cath. of Siena*. London, 1880.

» salut. Nous savons ce qu'a dit l'apôtre saint Paul : *Le monde*
» *nous blasphème, et nous le bénissons; il nous poursuit et nous*
» *chasse, nous le supportons avec patience* (1). Nous ferons de
» même; nous suivrons cette voie; la vérité sera ce qui nous
» délivrera. Nous sommes choisis pour répandre la parole de Dieu
» et recueillir le fruit des âmes. C'est là le travail que Dieu nous a
» confié, et nous le ferons en toute créature. Je vois que le démon
» est furieux de la perte que mon voyage lui cause. Je ne suis
» venue ici que pour arracher des âmes au démon. Je sacrifierais
» pour cela mille vies, si je les avais. »

Et à un autre personnage important du gouvernement de
Sienna, l'orfèvre Salvi, elle écrit à la même occasion : « Il pa-
rait que quelques personnes parmi celles qui s'honorent du
titre d'enfant de Dieu, se sont laissées aller au scandale, trom-
pées par le démon, qui court toujours cherchant à étouffer le
bon grain semé par le Saint-Esprit. Les imprudents n'ont pu se
taire, et sous un prétexte surnaturel, ils ont fait part à d'autres
de leurs sentiments. Et moi, je vous déclare que c'est la volonté
de Dieu que je demeure encore où je me trouve actuellement.
Les murmures et les soupçons dont je suis l'objet m'ont fait
concevoir le désir de ne pas offenser Dieu en restant ici. Mais
Lui, qui est la Vérité même, m'a rassurée en me disant : — Con-
tinue à prendre ta nourriture à la table à laquelle je t'ai placée.
Je t'ai fait asseoir à la table de la Croix, pour y travailler au
salut des âmes au milieu des murmures et des souffrances,
et c'est où tu es que je t'ai confié des âmes, pour que tu les
délivres des mains du démon, et que tu les réconcilies avec moi
et leurs proches. Finis donc ce que tu as commencé. C'est pour
empêcher un si grand bien, que l'ennemi te fait tant de
mal; mais va toujours et ne crains rien, car je serai à tes
côtés. — Ces paroles m'ont rendu la paix, et je me suis mise à
travailler avec plus de zèle encore, pour l'honneur de Dieu, le
salut des âmes et le bien de notre cité. Malgré toute ma négli-
gence, je suis heureuse de suivre les traces de mon Créateur. Je
veux faire du bien à mes concitoyens, et ils me rendent le mal;
je travaille pour leur gloire, et ils m'accablent de reproches;
je désire leur vie, ils veulent ma mort. Mais la mort est notre

(1) *I. Cor.*, iv, 12.

» vie, et la honte, notre vraie gloire. La vraie honte est pour
» ceux qui pèchent; il ne peut y avoir de honte là où il n'y a
» point de faute. Je me confie en Notre-Seigneur Jésus-Christ, et
» non dans les hommes. Ainsi je continuerai à faire ce que je fais,
» et si les hommes me persécutent, je leur répondrai par mes
» larmes et mes prières, si Dieu m'en fait la grâce. Que le démon
» le veuille ou non, je dépenserai ma vie pour l'honneur de Dieu
» et le salut des âmes, pour le monde entier, mais surtout pour
» mon pays. Quelle honte pour des Siennois d'imaginer et de
» croire que nous nous occupons d'affaires politiques chez les
» Salimbeni, ou ailleurs. Mes concitoyens sont comme Caïphe,
» qui prophétisait qu'un homme devait mourir pour tout le
» peuple, sans savoir ce qu'il disait. Ils croient que moi et ceux
» qui me suivent, nous nous occupons de complots, et ils disent
» vrai, mais ils prophétisent comme le grand prêtre, sans savoir
» ce qu'ils disent. Nous complotons, oui; nous cherchons à triom-
» pher du démon, à anéantir sa puissance, à étouffer les haines
» dans tous les cœurs, à réconcilier tous les ennemis. Voilà les
» complots dans lesquels j'entraîne tous ceux qui sont avec moi;
» je ne me plains que de leur négligence et de la mienne. Priez
» Dieu que nous ayons un zèle plus actif; quant au reste, le dis-
» ciple n'est pas plus grand que le Maître. »

On comprend, en lisant de pareilles lettres, quel ascendant notre Sainte exerçait sur ses concitoyens. On la craignait comme l'envoyée de Dieu; on la respectait à cause des œuvres de charité qu'elle accomplissait; on l'aimait à cause des biens ineffables dont elle était la messagère et le communicateur; on l'écoutait, à cause de la valeur incontestable des arguments qu'elle employait. Cette autorité dont elle jouissait devait lui donner une grande influence dans la direction des affaires publiques. Elle ne s'en servit jamais qu'avec la plus profonde humilité et uniquement pour l'honneur de Dieu et le salut des âmes. C'était là son seul but : pour elle, elle n'était rien à ses propres yeux.

Cependant, si profonde que fût son humilité, elle voyait trop bien quel mauvais esprit animait ses concitoyens et combien les dissentiments qui les faisaient agir dans ces luttes politiques étaient terrestres et criminels. Elle comprenait avec son intelligence surnaturalisée et sa grande âme, qu'elle devait se mettre à la tête du mouvement, non pas qu'elle voulût se mêler en rien de gouver-

ner sa ville, mais pour diriger les Siennois vers le bien, en les faisant entrer résolument dans les voies de la vertu, et leur rappelant sans cesse que la cause de Dieu ne devait jamais être abandonnée pour quelque raison que ce fût, qu'au contraire il fallait lui tout subordonner. Sa seule ambition était d'empêcher les luttes fratricides de son temps, et les nombreux crimes dont elles étaient la cause. En donnant de bons conseils aux gouverneurs de la cité, elle avait en vue un autre bien. Elle espérait conjurer les maux que ne pouvaient manquer de faire tomber sur les simples citoyens les gouverneurs de la ville, s'ils se laissaient aller à leurs mauvais penchants. Ses lettres aux chefs de Sienne sont fort nombreuses et les conseils qu'elle leur donne sont empreints de la plus haute sagesse. Elle met en face de Dieu ces hommes politiques qui ne regardaient qu'eux-mêmes, et elle les transporte de la terre en présence de leurs dernières fins et de l'Eternité. Elle ne veut pas qu'ils oublient d'où ils viennent ni où ils vont, et leur montre que l'amour d'eux-mêmes, mis en eux à la place de l'amour de Dieu, est la cause de tous les maux que son malheureux pays avait à déplorer. Si ses concitoyens n'avaient pas relégué le service de Dieu au second plan, si les chefs de la République n'avaient pas perdu de vue que le pouvoir vient de Dieu, que lui seul est le premier maître, et que ceux à qui il confie l'autorité ne doivent se considérer que comme ses représentants et s'étudier à faire régner la paix et la justice, afin de ne pas enrayer le mouvement des créatures de Dieu vers le Ciel, que de maux ils eussent évités!

C'étaient là les enseignements de Catherine ; elle montre aux chefs quelle est l'origine du pouvoir, et elle leur donne d'utiles leçons pour l'exercer. Son cœur est grand, son intelligence est puissante ; on le sent aux célestes paroles avec lesquelles elle apprend aux détenteurs du pouvoir à gouverner. Elle écrit aux défenseurs et au Capitaine du peuple de Sienne, et cherche à les persuader que pour bien gouverner les autres, il faut être maître de ses passions, et commencer par se gouverner soi-même : « Je voudrais » vous voir, » leur dit-elle, « des maîtres puissants et fermes, en » soumettant vos sens par la vraie et solide vertu et en suivant » votre Créateur ; autrement vous ne pourrez pas exercer avec jus- » tice la puissance temporelle que la grâce de Dieu vous a confiée. » Oui, mes chers Seigneurs, celui dont l'intelligence est obscurcie

» par le péché mortel ne peut se connaître et connaître Dieu. Le
» manque de lumière empêche de discerner la vérité, et l'injuste
» calomnie fait soupçonner les serviteurs de Dieu en qui on devrait
» avoir toute confiance. Quelle plus grande misère peut-il y avoir
» que d'être privé de la lumière de la Vérité? Comment, si vous
» ne l'avez pas, pourrez-vous gouverner les autres? Vous ne serez
» de véritables Seigneurs que si vous êtes éclairés de cette lu-
» mière. » « Hélas ! » leur dit-elle dans une autre lettre, « quel mal
» ne fait pas à votre âme l'amour-propre et la crainte servile !
» C'est elle qui a aveuglé Pilate ; il me semble que le monde en-
» tier est plein de ces Pilates qui, par une crainte aveugle, poursui-
» vent les serviteurs de Dieu et leur jettent les pierres de l'injure,
» de l'outrage et de la persécution. La vraie crainte a toujours le
» regard fixé sur Dieu, elle pèse avec soin la justice et l'injustice
» de chaque chose ; elle vous est nécessaire pour conserver la cité
» qui vous appartient et qui est votre âme, et celle qui vous est
» confiée et qui est Sienna. Vous avez le gouvernement de la cité,
» mais ce n'est que pour un temps, la mort peut vous l'enlever plus
» vite que vous ne pensez. Exercez-le avec la crainte et le respect
» de Dieu qui vous l'a donné. »

Ainsi, aux yeux de Catherine, tout se résume dans la pratique exacte de la justice. Elle écrit, en 1379, un an avant sa mort, à Vanni, capitaine du peuple et son disciple : « La justice doit tout
» régler avec droiture et raison dans les puissances de l'âme ; elle
» ne veut pas être souillée ni diminuée par la crainte de la peine
» et de la mort corporelle, ni par les menaces, les flatteries, les
» complaisances pour les créatures, ni par l'intérêt temporel qui
» vend l'honneur et la vie des hommes pour de l'argent. Celui qui
» est juste n'abandonne la justice pour aucune raison, mais il
» l'observe autant qu'il peut, cherchant dans toutes ses actions
» l'honneur de Dieu, le salut de son âme, le bien général, donnant
» à tous de bons conseils, et montrant la vérité, autant qu'il est
» possible. Il doit faire ainsi, s'il veut maintenir son âme dans la
» paix et la sainte justice. N'est-ce pas parce que la justice a été
» violée, que sont arrivés et arrivent tant de maux ? Mais si cette
» justice ne commence par vous-mêmes, vous ne pourrez jamais
» l'observer à l'égard du prochain. » Elle ne cesse de recommander
à tous ceux qui ont en mains l'autorité, d'unir la justice à la miséricorde, de ne pas sacrifier le bien général à leur bien particulier :

« Celui qui s'occupe de son bien particulier est esclave de son » amour-propre et ne s'inquiète pas de son prochain, comme s'il » n'avait pas au-dessus de lui un maître, dont les verges venge- » resses peuvent lui rendre les coups qu'il a portés lui-même. »

Telle a été une des nobles causes à laquelle sainte Catherine a consacré sa vie : le rétablissement de la paix. La paix, c'est l'union entre les hommes, cette paix dont Notre-Seigneur a montré le type premier dans l'union entre elles des trois personnes divines, et qu'il est venu rétablir sur la terre par sa mort. C'est l'Eglise qui garde le dépôt sacré des trésors de la rédemption. Sa mission ici-bas est de réconcilier les hommes avec Dieu et de les rapprocher les uns des autres en leur rappelant qu'ils sont tous frères. Aussi l'Eglise, qui est le lien de la paix, ne peut rien faire et sent son action paralysée, quand la paix ne règne pas. Catherine le savait, et si elle était pacificateur, ce n'était pas seulement pour étouffer le péché de la haine dans les hommes, mais aussi pour préparer les voies au triomphe de l'Eglise.

Mais des affaires plus sérieuses encore allaient bientôt occuper Catherine. Sa mission lui était révélée à mesure qu'elle avait à l'accomplir, et elle, ne voyant en toute chose que la glorification et l'honneur de son Epoux, obéissait humblement, toujours prête, parce que la haine généreuse qu'elle avait d'elle-même la rendait docile à tous les mouvements du Saint-Esprit.

CHAPITRE VI

LES ATTAQUES DU DÉMON

Pourquoi le démon a attaqué sainte Catherine. — Le démon se sert des parents de la Sainte pour la tourmenter. — La robe de soie. — Le démon l'attaque par les Sœurs du Tiers Ordre. — Sainte Catherine se défie des illusions du démon. — Notre-Seigneur lui enseigne à distinguer les vraies des fausses visions. — Elle demande le don de force — L'enseignement que lui donne le Sauveur à ce sujet. — Les tentations de la chair. — Sainte Catherine y répond par ses mortifications. — Les démons inspirent à des personnes de la plaindre. — Ils cherchent à la décourager par leurs paroles. — Doctrine de sainte Catherine sur les tentations. — Notre-Seigneur la console. — Le démon l'attaque par les malades qu'elle soigne. — Il se sert des Pères de l'Ordre pour la faire souffrir. — Le démon dirige ses attaques contre le corps de la Sainte. — Son humilité, quand on lui présente des possédés à délivrer. — Sa puissance contre le démon. — Le démon l'attaque dans ses mortifications corporelles, dans ses communions, à l'occasion des lettres que les intérêts de la Croisade lui firent écrire. — Les efforts de la Sainte contre le démon, qui suscite des hérésiarques au xiv^e siècle. — Le démon l'attaque au moment où le grand Schisme commence. — Les dernières attaques du démon contre elle. — L'oraison de son office (1).

Pendant que Catherine grandissait en sagesse devant Dieu, et qu'elle accomplissait devant les hommes ces grandes œuvres dont l'unique objet était la gloire de son Epoux divin et le salut des âmes, le vieil ennemi de tout bien se leva pour amonceler des obstacles sur la route de la Sainte. Il était impossible que le démon ne s'attachât pas aux traces de Catherine et ne la poursuivît pas de ses méchantes attaques, lui qui, dès le premier jour du monde, a cherché à déranger le plan divin, à briser l'harmonie suivant laquelle toutes choses avaient été disposées par

(1) Tout ce chapitre est le résumé du récit des attaques du démon contre sainte Catherine, par le B. RAYMOND, *Acta Sanctorum*, vol. III, 1738, et Thomas GAFFARINI, *Legenda minor*.

l'adorable Sagesse et à détruire les œuvres du Créateur. S'il est le père du mensonge, il est aussi le père de la haine, et, parce que le mensonge et la haine sont les deux principes de ses actes, il devait attaquer Catherine, dont la vie s'est écoulée au service du prochain par l'exercice de la charité, et à celui de l'Eglise, au triomphe de laquelle elle a travaillé de toutes ses forces, parce que l'Eglise est l'expression la plus sublime et la plus complète de la Vérité.

Et comme nul ne peut travailler aux œuvres de Dieu, s'il ne s'exerce généreusement par la pratique de toutes les vertus ; comme nul n'est apte à comprendre les choses divines, s'il n'a pas purifié l'œil de son âme, le démon ne dut pas attendre, pour attaquer Catherine, qu'elle fit des œuvres, mais il dut commencer de bonne heure, parce qu'il était évident qu'il y avait dans notre Sainte encore enfant le germe de l'héroïsme produit par l'amour de Dieu, et en effet il ne laissa se reposer Catherine, que quand Dieu lui-même appela sa bien-aimée fille à l'éternel repos.

Nous avons déjà dû montrer les tentatives du malin esprit contre la Vierge de Sienne, en racontant comment son enfance avait été prévenue par les grâces divines. Sans qu'elles s'en doutassent, les personnes qui approchaient de plus près notre Sainte étaient devenues les complices du tentateur. Ses parents l'avaient persécutée presque dès sa naissance, parce qu'ils ne comprenaient pas l'action de Dieu sur elle. Ils avaient voulu la marier, et ils avaient employé les sollicitations d'une de ses sœurs, et jusqu'aux plus hautes influences, pour la déterminer à faire comme les autres jeunes filles. Rien n'avait pu ébranler sa résolution de rester fidèle aux grâces de son divin Maître. Mais le démon ne se tenait pas pour battu. Un jour qu'elle priait devant un tableau représentant Jésus en croix, le diable lui offrit une robe de soie, et il voulait la jeter sur ses épaules. Catherine le repoussa avec indignation, faisant sur elle le signe de la croix. Le démon s'enfuit à ce signe sacré, mais la tentation de vanité ne disparut pas, et la Sainte en demeura toute troublée. Elle s'adressa alors à son Epoux, le suppliant, non pas de faire disparaître la tentation, si sa volonté était qu'elle continuât, mais de ne pas permettre que sa servante l'offensât jamais. Et au même moment, la Reine des Cieux lui apparut. Catherine la vit tirer du côté de Jésus Crucifié une très belle robe, surpassant toutes les plus belles par

sa splendeur et sa richesse, et elle l'en revêtit. La tentation disparut aussitôt.

Mais ses refus persévérants et au démon et à ses parents furent le signal d'une affreuse persécution, qu'elle eut à subir dans le sein de sa famille. L'oraison était son occupation favorite et sa consolation ; on la priva de sa chère petite chambre. La solitude, en compagnie de son divin Maître, était son unique attrait ; ses parents renvoyèrent la domestique et la chargèrent de tous les soins du ménage. Délivrée de ces persécutions par une intervention divine, Catherine augmenta ses austérités, et égala par ses mortifications la pénitence des plus sévères anachorètes. Le serpent ancien, que déjà elle avait vaincu tant de fois, revint à la charge contre son ennemie, et inspira à Lapa pour sa fille un amour tout charnel qui la poussa à opposer des obstacles à ses austérités. Cette mère trop humaine espérait vaincre son enfant par ses larmes, mais celle-ci parvint à vaincre le démon par sa patience, en désarmant sa mère qui finit par la laisser tranquille.

Après avoir triomphé des résistances de sa mère, Catherine eut à supporter d'autres méchancetés du démon, qui travailla tellement les sœurs de la Pénitence de Saint-Dominique, de ce bien-aimé Tiers Ordre du Patriarche des Frères Prêcheurs, le zéléateur des âmes, qu'elles opposèrent d'abord un refus à la prière de Catherine, leur demandant l'habit. Dieu le lui avait promis, et les sœurs le lui refusent. Au fond leurs raisons étaient futiles ; en apparence elles étaient sages et dictées par la prudence. Ce que Catherine demande au nom de Dieu lui est refusé au nom de l'honneur du Tiers Ordre, qui n'accepte que des veuves et des femmes âgées. Mais le Seigneur vient au secours de sa chère fille, en lui envoyant une dangereuse maladie, fruit d'une sainte imprudence que Catherine avait faite dans des bains sulfureux, en s'exposant à l'action immédiate de l'eau bouillante sur ses membres délicats. Cette maladie la défigure et l'amaigrit. Sa jeunesse paraît fanée, sa beauté flétrie. L'examen qu'elle subit fait d'ailleurs éclater sa sagesse et ses vertus. Elle passe, aidée de son Epoux, à travers les malices de l'ennemi, et elle entre dans la société des *Mantellate*, pour en être à tout jamais la gloire et l'honneur.

Dès ce moment le Sauveur du monde comble de ses faveurs sa fidèle servante, mais Catherine était une vierge sage, et pleine d'une prudente défiance. Bien que sa vie fût basée sur l'humilité,

et qu'assise sur ce roc inébranlable, elle n'eût rien à craindre du démon qui a horreur de cette vertu, elle craignait les illusions de ce malin esprit, bien éloignée de penser qu'elle méritait les faveurs de son céleste Epoux, qui a tout promis à ceux qui, non contents de tout quitter pour lui, se quittent eux-mêmes par la pratique de l'humilité.

Les premières communications sensibles que lui donna Notre-Seigneur de sa présence furent donc pour elle un sujet d'inquiétude; elle se tenait sur ses gardes, et elle demandait au Sauveur de ne pas permettre qu'elle tombât dans l'illusion. Notre-Seigneur vint la rassurer. Il aurait pu, lui dit-il, l'avertir par une secrète opération, pour qu'il lui fût facile de discerner les vraies des fausses visions; mais, en l'enseignant, il avait l'intention de donner une doctrine à toutes les âmes saintes qu'il ferait marcher dans la même voie. Voici donc les règles que Notre-Seigneur lui fixa : Si les visions commencent par la crainte et la peur, si elles produisent dans l'âme une certaine amertume, que Catherine se rassure, elles viennent de Dieu. et bientôt son âme sera remplie d'une joie, d'une paix, d'une douceur et d'une sécurité parfaites, tandis que les visions dues à l'opération du démon produisent d'abord dans les âmes une certaine joie, mais bientôt la peur et l'amertume remplacent cette joie, et la tristesse augmente sans cesse. Cette différence entre l'action divine et celle du démon est basée sur les résultats que produit la pratique de la vertu dans les âmes. Dieu demande de ses créatures l'obéissance à ses commandements dans la perfection d'une vie vertueuse et céleste. Cette obéissance paraît au premier abord pleine de difficultés, mais avec le temps elle devient facile et agréable. Le démon, au contraire, inspire aux faibles la transgression des commandements de Dieu dans la licence de la vie et l'abandon aux passions. Cet état de laisser-aller paraît d'abord doux et agréable, mais il devient bientôt triste et pénible.

Le Seigneur fit encore remarquer à sainte Catherine que, quand les visions viennent de lui, la vérité augmente en quelque sorte dans les âmes et les pénètre infailliblement d'un sentiment profond de leur bassesse et de leur néant, de sorte qu'elles sont toutes disposées à donner à Dieu l'honneur et la révérence qui lui sont dus, et à n'avoir que du mépris pour elles-mêmes, ce qui est la vraie condition de l'humilité. Au contraire, les visions qui vien-

ment du démon, père de l'orgueil, ne peuvent produire que l'ignorance et l'erreur qu'enfante l'orgueil, parce qu'elles donnent aux âmes qui se laissent tromper une fausse estime d'elles-mêmes.

La réception de Catherine dans le Tiers Ordre de Saint-Dominique, c'était la voie qui lui était ouverte. Elle entrait dans la brillante constellation des Saints, fils de cet Ordre nommé par la bouche d'un Pape l'Ordre de la Vérité, qui dans un siècle obscurci par l'hérésie ont étayé l'Eglise de leurs vertus et de leur enseignement doctrinal. Catherine est à bonne source pour puiser la sainteté ; elle est à bonne école pour apprendre à sauver les âmes. Aussi l'enfer frémit contre elle, et prépare d'affreuses tentations pour la séduire. Sentant l'ennemi s'approcher, elle se mit à prier avec instance son Epoux pour qu'il lui donnât la vertu de force. Dieu ne voulut pas purement et simplement la fortifier, mais il lui indiqua où elle devait, aidée de sa grâce, puiser cette vertu. La source de la force, c'est la Croix. Lui, le chef de toutes les créatures qui aspirent après l'éternelle félicité ; Lui, le fondateur de l'Eglise qui doit s'avancer à travers les siècles, toujours forte parce que la victoire lui a été promise sur le démon et sur le monde ; Lui, le Christ du Père Eternel, qui a été ceint dans l'Eternité du glaive de la puissance infinie, par quel chemin a-t-il voulu marcher ? C'est en passant par ce chemin que les âmes se fortifient. Or cette voie, c'est celle de la Croix. Donc le secret de la victoire dans toutes les luttes que Catherine et tous les fidèles auront à livrer au démon, c'est la vertu de la Croix. La Croix sera pour eux un soutien et un repos dans les tentations, une ferme espérance d'arriver là où le Verbe incarné est arrivé lui-même par ses souffrances, et l'expression la plus vraie de leur amour pour Dieu. Et plus les créatures ressembleront dans cette vie à Notre-Seigneur par les persécutions et les peines qu'elles souffriront, plus elles lui seront semblables dans la vie à venir et le repos de l'éternelle joie qu'elles goûteront. Ainsi, que les âmes qui veulent vaincre embrassent la Croix ! Qu'elles regardent, par amour pour leur Sauveur, tout ce qui est doux comme amer, et tout ce qui est amer comme doux, et elles peuvent être certaines qu'elles seront toujours fortes. Si elles acceptent les adversités joyeusement et de bonne volonté, elles n'auront rien à craindre, ni de la part des hommes, ni de celle du démon. Quelles que soient les attaques qu'elles auront à subir, elles resteront invin-

cibles. Telle est la doctrine dont Notre-Seigneur arma Catherine contre les malices de l'ennemi.

Les démons ne tardèrent pas à attaquer la Sainte. Ils ouvrirent le combat par les tentations de la chair ; non seulement ils remplissaient son âme de pensées sales et honteuses, mais ses regards étaient souillés par d'affreux fantômes qui l'effrayaient et l'humiliaient profondément. Notre Sainte, fidèle aux enseignements de son Epoux, remporta la victoire en augmentant ses mortifications. Elle faisait ruisseler le sang de son faible corps en l'accablant de coups qu'elle se donnait avec une chaîne de fer ; elle prolongeait ses veilles jusqu'au point de se priver presque entièrement de sommeil. Ses sens, salis par la boue que lui jetait le démon, se purifiaient par la souffrance, et les paroles sataniques ne pouvaient franchir la porte de son cœur.

Le mauvais esprit changea alors ses moyens d'attaque. Il vint à elle sous l'apparence de personnes qui la visitaient pour la plaindre et la blâmer doucement : « Pourquoi, » lui disaient-elles, « tant de mortifications ? Ne commencez pas ce que vous ne pourriez continuer. Votre vie est en danger ; n'est-ce pas un crime que de s'ôter la vie ? Ne peut-on plaire à Dieu sans ruiner ainsi sa santé ? » Les démons lui apparaissant sous des formes horribles lui faisaient les mêmes raisonnements, et les accompagnaient d'épouvantables menaces : « Pourquoi, » lui disaient-ils, « affliges-tu ainsi ton corps ? c'est bien inutile. Penses-tu pouvoir soutenir nos attaques jusqu'à la fin ? Que gagneras-tu à te tuer ainsi par des pénitences si austères ? Pourquoi veux-tu souffrir cruellement pendant ta vie, pour souffrir ensuite en enfer ? Tu as bien le temps de faire pénitence. Tu ferais mieux de profiter de ta jeunesse et de te procurer quelques plaisirs. » A ces nouveaux moyens d'attaque, Catherine n'avait qu'une réponse : c'était une confiance sans bornes à la divine Providence. Elle priait, s'appuyait sur Notre-Seigneur, et déroutait son ennemi en refusant de lui répondre.

Alors les démons prenaient aux yeux de notre Sainte les formes d'hommes et de femmes qui accomplissaient devant ses yeux les plus dégoûtantes voluptés. Si elle se détournait pour ne point les voir, ils changeaient de place pour être toujours devant elle, et ils tenaient à ses oreilles les plus honteux propos. Et Catherine ainsi attaquée s'humiliait. Souvent alors il lui semblait qu'elle était

plongée dans de profondes ténèbres, et que la lumière de la grâce divine ne luisait plus aux yeux de son âme. Mais elle multipliait ses prières, et c'est là, au dire du bienheureux Raymond, un des points de sa doctrine spirituelle. C'est que dans les tentations, et quand la ferveur semble diminuer, nous ne devons jamais abandonner nos exercices de piété. Dieu rend à notre fidélité ce que notre lâcheté a pu nous faire perdre des grâces divines. Quand nous nous sentons affaiblis ou que le démon nous attaque, ce n'est pas le moment, bien au contraire, de quitter nos armes. Au milieu de ses luttes, Catherine s'encourageait par la pensée qu'il faut combattre, qu'une pauvre pécheresse n'est pas digne des consolations célestes, qu'elle n'était pas sur la terre pour jouir, mais pour souffrir. Afin de prier avec plus de force et de ferveur, elle allait s'agenouiller au pied des autels; elle y passait de longues heures; en rentrant dans sa cellule, elle la trouvait remplie de démons qui ne cessaient de la souffleter de leurs sales paroles.

Mais Catherine avait le secret de la victoire; elle savait que c'était la patience, et elle souffrait avec courage. Cependant les démons revenaient à la charge: « Pauvre malheureuse, pourras-tu vivre ainsi jusqu'à la fin? Rends-toi à nous, ou, sinon, nous t'obséderons toute ta vie. » La Sainte se moquait d'eux, et comme autrefois Notre-Seigneur vainquit le tentateur en lui opposant sa dernière parole: *Tu adoreras Dieu, et tu ne serviras que lui* (1), elle le vainquit elle-même, en protestant qu'elle souffrirait volontiers, si son Epoux le voulait, et autant qu'il le voudrait. Alors le démon la laissa jusqu'à un autre temps.

Si Catherine avait triomphé, c'est qu'elle avait combattu vaillamment, et pour la récompenser, Dieu remplit la cellule de sa chère Epouse d'une merveilleuse lumière qui mit en fuite l'ennemi. Au milieu de cette lumière, Notre-Seigneur lui apparut comme il était, quand on l'eut mis en croix et qu'il répandit tout son Sang pour les hommes. Cette vision encouragea la fidèle Servante de Jésus à souffrir pour lui, qui avait enduré pour elle de si atroces douleurs, puis il la consola par de douces paroles, lui affirmant que, bien que son imagination eût été salie et que sa volonté eût été agitée par des fantômes honteux, il était demeuré dans son cœur, et qu'elle n'avait pas cessé de lui plaire,

(1) *Matth.*, iv, 10.

parce que ces fantômes ne lui avaient causé que de la peine et du chagrin. Sa présence avait été invisible, mais sans Lui le démon aurait fini par triompher de ses résistances ; avec Lui au contraire elle avait été forte. Sa lutte avait été victorieuse, et son amour tellement puissant, qu'elle avait senti le désir de souffrir beaucoup plus pour son Dieu. Ainsi Catherine était récompensée de toutes ses peines. Et pourquoi ? C'est qu'elle n'avait pas été une Vierge oisive. Le Seigneur avait vu avec joie l'amour divin, la sainte crainte de lui déplaire et le zèle de la foi enracinés dans l'âme de sa chère Epouse, de sa fille bien-aimée. Alors il lui avait envoyé les rayons de sa lumière, parce qu'elle n'avait pas laissé la lumière de la grâce s'éteindre en elle, étouffée par les ténèbres du péché. Car l'ordre surnaturel en cela ressemble à l'ordre naturel ; là où est la lumière, il ne peut y avoir de ténèbres. Et non seulement une vive lumière éclaire l'âme qui demeure fidèle, mais la résistance au péché est pour elle une source de mérites, et l'exercice augmente sa force en multipliant les actes des vertus. C'est ainsi que le Christ agit envers les âmes qui acceptent de bon cœur et volontiers toutes les peines qu'il leur envoie, et qui les considèrent comme un bien, parce qu'elles viennent de sa main. Le Sauveur assura Catherine qu'il ne prend pas plaisir à voir souffrir ses serviteurs ; mais, quand il les éprouve, c'est une joie pour Lui de contempler leur bonne volonté et leur patience, et, parce qu'elle avait virilement combattu, il lui dit : « Ma fille, sache que » je suis maintenant et que je serai toujours dans ton cœur plus » sensiblement qu'auparavant, et que je te visiterai plus souvent » et avec plus d'amour que je ne l'ai fait dans le passé. » La vision disparut, et la Sainte, armée de cette doctrine, demeura inondée d'une surabondance de félicité et de douceur inexprimable. Et ce qui la remplissait surtout de force et de consolation, ce sont ces paroles, dont Notre-Seigneur s'était servi pour la nommer : « Catherine, ma fille. »

Le temps pendant lequel le démon laissait tranquille la Servante de Dieu n'était jamais long. Quelque œuvre de charité qu'elle entreprît, si elle poussait la générosité jusqu'à l'héroïsme, en soignant de misérables malades, dont personne n'osait s'approcher, comme elle le fit dans les hôpitaux de Sienne, n'étant encore âgée que de vingt ans, le démon s'asseyait avec elle au chevet de ces malheureuses, et pour entraver les œuvres de notre

Sainte, il leur inspirait de grossières injures et d'affreuses calomnies, qu'elles répandaient contre leur bienfaitrice. La prière lui fournissait alors les armes avec lesquelles elle remportait toujours la victoire. Car par la prière elle obtenait les dons de toutes les vertus. Ainsi aidée de l'humilité, elle accepte avec joie les railleries de la lépreuse Tecca, qui la traite avec hauteur et comme une servante gagée. Soutenue par la charité, elle a le courage de prodiguer ses soins à l'orgueilleuse Palmérina, qui, dévorée d'une secrète jalousie contre sa bienfaitrice, ne cesse de la décrier, et elle obtient enfin de Dieu la conversion de la malheureuse. Fortifiée par l'abnégation, elle se dévoue au service de la méchante tertiaire Andréa, qui avait osé répandre une odieuse calomnie contre sa céleste garde-malade. Ces armes des vertus sont celles avec lesquelles le Sauveur a vaincu le monde. En s'en servant, il leur a laissé la force qui triomphe, et l'esprit qui sanctifie ceux qui les portent.

Ses protecteurs attirés, tels que les Pères de l'Ordre de Saint-Dominique et les Prieures du Tiers Ordre, se tournèrent souvent contre elle au lieu de la soutenir. Ignorant les voies de Dieu à son égard, ils lui défendaient de se confesser autant qu'elle eût voulu le faire, et mettaient des entraves aux exercices de piété auxquels elle aimait surtout à s'adonner. Ainsi ils devenaient à leur insu les satellites de Satan contre Catherine. Ils ne la comprenaient pas ; ils étaient dans l'ombre, et la Sainte était dans la lumière ; ils étaient dans les profondeurs des vallées, et Catherine était sur la montagne. Aussi une des vertus qu'il fut plus difficile à notre Sainte de pratiquer, fut la vertu d'obéissance vis-à-vis de ses confesseurs ; mais au milieu de toutes ces difficultés, elle se conduisait avec une sagesse consommée, faisant en sorte de ne pas déplaire à Dieu qui lui demandait ce que lui refusaient ses directeurs, et agissant envers eux avec une patience et une humilité qui ne se démentirent jamais. En effet, à une certaine époque de sa vie, elle ne pouvait faire un exercice de piété sans s'attirer des railleries et des persécutions. Ses sœurs, jalouses de sa vertu, censuraient sa conduite auprès des supérieurs de l'Ordre et l'accusaient d'entretenir des relations avec le démon, mais jamais un murmure ni une parole peu charitable ne sortirent de sa bouche.

Dieu avait promis à la Sainte que le malin esprit ne la troublerait plus dans son âme. Mais incapable de laisser sa fureur se reposer contre son irréconciliable ennemie, quand il ne pouvait

se servir d'intermédiaire contre elle pour la faire calomnier ou mal juger, il l'attaquait lui-même, en dirigeant ses coups contre le corps de cette faible jeune fille, qui lui enlevait une multitude de pécheurs, de la perte desquels il se croyait assuré. Furieux contre elle, le diable la jetait souvent dans le feu en présence de ses enfants spirituels. Ceux qui étaient présents se hâtaient tout effrayés d'aller à son secours. Mais Dieu, qui voulait se glorifier lui-même ainsi que son Epouse, lui donnait la force de se débarrasser par elle-même des étreintes du démon. Elle se levait seule, sans que ses vêtements fussent aucunement endommagés, et elle disait en riant : « N'ayez pas peur, c'est la mauvaise bête. » Tel était le nom qu'elle donnait au démon qui perd les âmes. Pendant une de ses maladies, on avait mis près de son lit un grand vase plein de charbons allumés. Le démon la jeta une fois si violemment dans ce feu que le vase fut brisé en plusieurs morceaux, sans que la tête ni le voile de la Sainte reçussent aucune atteinte. Catherine se remit sur son lit en riant et se moquant de la méchante bête.

Un jour qu'elle revenait à Sienne avec le bienheureux Raymond, elle fut violemment précipitée de l'âne sur lequel elle était assise, et elle tomba dans un ravin profond. Raymond accourut à son secours. Catherine était par terre, souriant et accusant la mauvaise bête d'avoir fait ce coup-là. Elle remonta sur son âne, et bientôt, le démon l'ayant renversée dans la boue, elle roula sous sa monture. Suivant son habitude elle se mit encore à rire et dit tout bonnement : « Ce bon âne me réchauffe justement du côté où je » souffre. » Alors son confesseur la fit marcher à côté de lui, et le diable se mit à la tirer en tous sens, de manière à la faire tomber, si ceux qui étaient avec elle ne l'eussent soutenue. Elle continuait à se moquer du démon irrité de tout le bien que la charité de la Sainte opérait, mais désarmé par son humilité. Car pendant que toutes les œuvres de Catherine étaient comme une longue chaîne de victoires remportées sur l'enfer, elle confessait son impuissance, quand on recourait à elle contre le mauvais esprit : « Hé- » las ! » répondit-elle un jour à quelques personnes qui lui présentaient une possédée, afin qu'elle la délivrât, « je suis moi-même » tourmentée tous les jours par les démons. Comment voulez-vous » que j'en délivre les autres ? » Et elle se cacha si bien dans un grenier, qu'on eut beaucoup de peine à la retrouver, tellement

elle était pénétrée du parfum de l'humilité et de l'horreur de la vaine gloire qu'elle pouvait trouver dans l'estime des hommes. La délivrance des possédés était pour elle une œuvre essentiellement pénible, parce qu'il fallait qu'elle montrât son pouvoir sur les mauvais esprits. Pour la forcer à accomplir cet acte de charité, on était obligé de la tromper ou de lui faire donner un ordre formel par ses confesseurs. Mais quand elle était entrée en lutte avec les démons, et qu'elle leur commandait d'abandonner leurs conquêtes, ils ne pouvaient lui résister, tant était puissant l'empire qu'elle exerçait sur eux. Dès qu'ils la sentaient venir, ils montraient une rage et une fureur extrêmes, et l'appelaient leur plus cruelle ennemie, celle qui ne cessait de les persécuter. Comme son père Dominique se moquant du démon, en l'obligeant à tenir le cierge dont il s'éclairait pendant la nuit, elle ne se dérangeait pas pour les chasser, quand elle avait à faire quelque œuvre de charité pressée, mais elle leur commandait de se tenir tranquilles jusqu'à ce qu'elle revînt. Ils n'osaient la nommer par son nom, et se contentaient de l'appeler : maudite créature, celle qui leur causait par ses œuvres les peines les plus insupportables.

Notre siècle réaliste et positiviste se refusera sans doute à admettre une action si surnaturelle des Saints à l'époque dont nous écrivons l'histoire, parce qu'il ne se rend pas compte que si les maux abondaient au xiv^e siècle, la foi y était plus vive que de nos jours ; aussi les Saints y florissaient plus nombreux. Précisément parce que l'action de Dieu s'affirmait davantage, le démon s'affirmait, lui aussi, d'une manière plus sensible. Les attaques du malin esprit mesuraient la hauteur surnaturelle à laquelle s'élevaient certaines âmes prévenues de la grâce divine. Dieu peut manifester sa puissance par ses élus, quand il le veut ; depuis la rédemption, le démon n'est plus le maître ; il en est réduit à défendre les derniers lambeaux de sa royauté découronnée par le Christ du Calvaire et terrassée par les Saints. Ne nous étonnons donc pas de la lutte du démon contre Catherine, et continuons à l'étudier.

Honteux de ses défaites, il tourna sa rage contre les mortifications et les jeûnes de la Sainte. Les grâces spirituelles qu'elle recevait chaque jour de Dieu soutenaient tellement son corps, que les aliments causaient à son estomac des fatigues très douloureuses, toutes les fois qu'elle mangeait. Ceux qui l'aimaient davantage, ne comprenant rien à la cause de cette disposition cor-

porielle, l'accusaient d'originalité, et pensaient qu'elle était le jouet des illusions du démon. Quelques-uns la traitaient d'orgueilleuse, comme si elle voulait paraître plus sainte que la sainte Vierge, les Apôtres et Notre-Seigneur lui-même, qui mangeaient et buvaient ; d'autres alléguaient les règles de la vie spirituelle, qui ne veulent pas que les personnes religieuses se laissent aller à aucune singularité ; d'autres disaient que la vertu n'est pas dans les extrêmes, et que l'on devait suspecter celle de Catherine ; quelques-uns affirmaient carrément qu'elle n'était qu'une hypocrite, qui ne mangeait rien en public, mais qui faisait bonne chère en secret. Quand ces calomnies arrivaient aux oreilles de Catherine, elle répondait avec son habituelle patience : « Il est vrai que Notre-Seigneur » soutient ma vie sans nourriture, et je ne vois pas comment cela » peut offenser les hommes. Je mangerais sans doute, si je le » pouvais, mais c'est pour mes péchés que Dieu m'a affligée de » cette infirmité, que je ne puisse manger sans me mettre en » danger de mourir. Priez Dieu pour moi, afin qu'il veuille bien » me pardonner enfin mes péchés, qui sont la cause de ce mal et » de bien d'autres. » Son confesseur, qui était alors frère Thomas de Sienne, ébranlé par les calomnies des langues méchantes, crut devoir lui ordonner de prendre de la nourriture. Catherine ne savait que faire ; il lui répugnait de publier les grâces qu'elle recevait de Dieu ; d'un autre côté, elle ne voulait pas désobéir à son confesseur, et elle craignait de scandaliser le prochain. Cependant Thomas, qui admirait la patience de sa fille spirituelle, se mit à concevoir des doutes sur la manière dont il traitait sa pénitente : la connaissait-il bien ? avait-il les lumières nécessaires pour la diriger ? Catherine lui fit des observations humbles et respectueuses, mais, suivant son habitude, son recours fut surtout la prière. Elle supplia Notre-Seigneur de faire lui-même la lumière, et surtout d'éclairer son confesseur, avec lequel elle n'eût voulu pour rien au monde se mettre en contradiction. Dieu lui accorda cette grâce ; son directeur apprécia exactement l'état de sa pénitente, mais celle-ci demeura exposée aux mauvais discours des hommes, qui, ne la connaissant pas assez, voulaient juger l'état surnaturel dans lequel se trouvaient son corps et son âme, en se plaçant à un point de vue tout humain. Elle recevait quelquefois des lettres pleines d'injures, au sujet de ses mortifications mal comprises ; elle y répondait avec une profonde humilité, en remer-

ciaient ceux qui lui écrivaient, comme s'ils l'avaient crue de bonne foi en danger de se perdre, trompée par les illusions du démon. Si ces faux jugements n'eussent été portés que par des laïques, Catherine les aurait supportés avec moins de peine, mais elle était attaquée même par des religieux. Pour ne scandaliser personne, et ne pas donner lieu aux appréciations injustes de ceux qui ne la dénigraient que par amour-propre et parce qu'ils ne pouvaient l'imiter, la Sainte s'astreignit à venir s'asseoir chaque jour quelques moments à la table de ses parents. Comme le peu qu'elle mangeait la faisait beaucoup souffrir, elle offrait à Dieu toutes les douleurs de son estomac en réparation de ses péchés; elle se consolait en pensant à la satisfaction qu'elle payait à la justice divine, et ainsi, suivant sa doctrine, elle ne laissait rien passer de tout ce qui lui arrivait sans en tirer profit; car elle avait l'habitude de dire à propos de tout : « Il faut que je gagne à cela quelque chose, » de telle sorte qu'elle s'enrichissait rapidement devant Dieu.

La communion, qui était avec l'oraison l'unique consolation de Catherine, fut aussi un moyen dont le diable se servit pour la faire souffrir. Dieu voulait nourrir par sa précieuse Eucharistie l'âme et le corps de sa Servante. Unie à Dieu comme elle l'était par la prière, totalement immolée à Notre-Seigneur, elle avait mis la volonté divine à la place de la sienne, et son corps n'était à ses yeux qu'une victime sur laquelle elle ne cessait de faire tomber ses coups. A qui pouvait-elle donc aller, sinon à ce Jésus auquel tant de liens la tenaient unie? Qui pouvait la consoler, si ce n'était la présence du Dieu de l'Eucharistie? Aussi s'approchait-elle très fréquemment de la sainte table, et le démon, qui avait inspiré aux langues méchantes des calomnies contre les jeûnes de Catherine, mit dans la bouche des mêmes personnes des jugements sévères sur ses communions. Parmi ses sœurs, quelques-unes prenaient parti pour elle, mais d'autres se montraient ses ennemies les plus acharnées. Elles nourrissaient une vive jalousie contre Catherine et ses jeunes disciples, l'accusant de vouloir paraître plus pieuse que les tertiaires plus âgées, de se poser comme une sainte, et d'aspirer à faire école par une impardonnable vanité. Elles trouvaient qu'il y avait présomption de sa part dans ces communions, dont la fréquence était, disaient-elles, une véritable irrévérence envers l'adorable Sacrement. Elles portèrent leurs plaintes au directeur du Tiers Ordre, qui se mit du côté des mécontentes, sans

doute parce que l'usage n'était pas en vigueur à cette époque parmi les fidèles de recevoir souvent l'adorable sacrement de l'Eucharistie. La censure de ses communions fréquentes par des prêtres, des religieux ses amis, et les confesseurs qu'elle eut avant le bienheureux Raymond, lui fit éprouver des peines intérieures très vives. On s'appuyait, pour la condamner, de l'autorité de saint Augustin, qui ne voulait ni louer ni blâmer la communion quotidienne. A quoi Catherine répondait : « Si saint Augustin ne la blâme pas, » pourquoi la blâmez-vous ? » On prenait toutes sortes de moyens pour diminuer le nombre de ses communions, afin d'éviter, disait-on, le scandale, et pour les prêtres, une trop grande gêne. Tout le monde était d'accord pour la priver de l'unique force qui pouvait la soutenir, de la seule joie après laquelle aspirait son âme brûlée du feu de la divine charité. On y réussit. Le Prieur des Dominicains et plusieurs des Pères, influencés par quelques sœurs, décidèrent que Catherine serait privée de la communion, et que son confesseur, qui l'avait longtemps dirigée avec une prudence et une sagesse consommées, lui serait enlevé. En conséquence, quand elle s'approchait de la sainte Table, on l'en arrachait aux yeux de tous les fidèles, et elle était obligée de se retirer couverte de confusion. Quand on lui permettait de communier, on voulait que son action de grâces fût très courte, et qu'elle se hâtât de se retirer, parce qu'on trouvait que son long séjour dans l'église causait trop d'embarras et de dérangements. Or, cela était impossible à Catherine à cause des longues extases qui suivaient chacune de ses communions. Un jour on perdit patience ; on la prit pendant son extase, et la portant d'une manière rude et brutale, on la jeta devant la porte de l'église, sur un monceau de décombres. Elle y resta étendue comme un vil animal, pendant qu'elle était ravie en Dieu, tandis que ses amies tout en larmes veillaient sur elle. Quelquefois on la frappait du pied, même dans l'église, et l'on se vantait de lui avoir fait subir ces mauvais traitements. Catherine, qui n'ignorait rien de tout cela, n'en parlait jamais que pour excuser les auteurs de ces injures. Elle possédait son âme dans la patience, et la patience lui donnait la victoire sur ses ennemis.

S'agit-il de la Croisade, à l'occasion de laquelle elle écrivit de si nombreuses lettres, pour procurer au Pape des soldats et de l'argent, le démon ne se lasse pas ; là encore il trouve le moyen de semer des calomnies sous les pas de Catherine. Quelques-unes de

ses lettres sont mal comprises par des dames qui s'imaginent que la Sainte les appelle à partir avec les croisés. C'eût été sans doute le plus imprudent des conseils, et la chose la plus dangereuse. Jean des Cellules de Vallombreuse écrit à ces femmes, et leur affirme que le démon les a trompées sur le sens des paroles de la Sainte, comme il a trompé notre première mère; mais la manière dont Jean défend Catherine pouvait donner lieu à un blâme jeté sur la réputation de la Servante de Dieu. Guillaume de Lecceto oblige Jean à parler d'une manière plus positive. A leur tour les moines de Lecceto eurent parmi eux un calomniateur de la Sainte, nommé Jean de Salerne. Jean des Cellules, que frère Guillaume venait de forcer à s'expliquer plus clairement sur le compte de Catherine, attaque à son tour la communauté de Lecceto, et, accusant Jean de Salerne d'avoir trempé dans l'hérésie des Fratricelles, il défend la Vierge contre les allégations du calomniateur, dont les principales étaient que Catherine s'offrait à faire pénitence pour les péchés des autres, qu'elle se laissait baiser les pieds et les mains, qu'on l'honorait d'un véritable culte avant que sa sainteté eût été reconnue par l'Eglise. Jean des Cellules répond à ces attaques : « Est-ce que le Pape n'a pas fait examiner Catherine par des » hommes sages et prudents, et la connaissant sainte et juste, ne » l'a-t-il pas comblée de grâces et de faveurs? Vous dites que Flo- » rence est pleine de fous, et que Sienne fourmille de personnes » exaltées. Et pourquoi ne dites-vous rien de Pise, de Gênes, de » Lucques, et de tant d'autres villes, dans lesquelles Catherine a » fait l'admiration de tous les habitants, qui se précipitaient sur » ses pas pour recevoir sa bénédiction, tellement qu'elle ne pou- » vait plus sortir que secrètement ou de nuit (1)? »

Les tentations de l'antique serpent s'étendaient donc comme un réseau sur la vie tout entière de Catherine. Le vaillant soldat du Christ ne pouvait faire un pas, accomplir une œuvre, recevoir une consolation surnaturelle, sans que le malin s'approchât. Pendant qu'à sa droite elle recevait les communications ineffables de son Epoux divin, elle ne cessait d'entendre à sa gauche les rugissements du lion infernal. Et si l'on mesure la vie de Catherine, non par les jours qu'elle passa sur la terre, mais par les œuvres qu'elle y accomplit, de quelle patience ne dut pas être armée la

(1) *History of S. Cath. of Siena.* London, 1880.

fidèle Servante du Seigneur! Avec quelle persévérance et quel courage ne marcha-t-elle pas dans toutes ses voies, quand on vient à réfléchir que le démon ne l'a jamais laissée tranquille!

A mesure qu'approchait le terme de sa vie, après qu'elle eut supporté d'incroyables souffrances pour tirer l'Eglise des maux qui l'accablaient et pour conjurer ceux plus terribles encore dont elle était menacée à cette époque, les attaques du démon devenaient plus vives et plus audacieuses contre cette humble jeune fillé qui, pendant toute sa vie, l'avait déjoué et vaincu. Nous verrons des hordes étrangères ravager l'Italie pendant les derniers temps du pontificat de Grégoire XI; Catherine interviendra avec l'autorité de sa vertu et de sa sagesse; elle prêchera la paix, et fera taire un moment la haine du vieil ennemi des hommes. A la fin de ce même pontificat, l'hérésie se déchainera contre l'Eglise; un docteur de l'université d'Oxford, l'audacieux Wicief, tentera d'armer contre la Papauté l'Angleterre catholique, sous le prétexte d'une réforme nécessaire. Sainte Catherine voulait aussi une réforme; avant elle, saint Bernard l'avait demandée; mais les Saints la demandaient humblement, et ils croyaient que l'unique moyen de la procurer était la pratique de la vertu et la soumission au Souverain Pontife, duquel découlent toute vérité et tout bien sur la terre, parce qu'il représente Notre-Seigneur Jésus-Christ. Tout au contraire, à cette époque, les novateurs saisis par l'esprit du démon, qui est l'esprit de l'orgueil et de l'indépendance, ne demandaient la réforme que pour s'insurger contre l'autorité du Pasteur suprême. Ils niaient la divinité de l'Eglise, parce qu'ils voyaient en elle des plaies à fermer; pour condamner les excès qu'ils proclamaient dans ses membres, ils pratiquaient une pauvreté et un rigorisme tout extérieurs; et après avoir élevé la voix contre des abus qui étaient, non dans l'Eglise, mais dans ses enfants, et qu'elle condamna toujours, ils en vinrent à briser ouvertement avec elle et à nier ses dogmes et sa hiérarchie. En même temps que Wicief, apparaissaient les Fratricelles, qui, supposant l'homme capable d'arriver à une perfection qui n'est pas de ce monde, niaient par là même la nécessité de l'Eglise et de ses sacrements. Attaquer l'Eglise, ç'a été l'œuvre constante du démon dans tous les siècles qui ont suivi son établissement sur la terre. Nous savons qu'à Florence Catherine discuta avec les Fratricelles, et qu'elle les combattit par de puissants arguments; nous di-

rons bientôt les efforts accomplis par notre illustre Sainte, pour procurer la réforme des mœurs. Hélas ! si on l'eût écoutée dès le principe, si les peuples s'étaient réunis avec amour et docilité sous la houlette du premier pasteur, les efforts du démon eussent été déjoués, et l'Eglise n'eût pas eu à déplorer la perte de tant d'âmes causée par les scandales et les erreurs doctrinales.

Catherine eut dans les graves questions qui s'agitèrent alors sa part de peines et de luttes, et quand sa vie penchera vers son déclin, l'Eglise semblera s'affaïsser sous le poids d'une des plus terribles épreuves qu'elle ait eues à traverser, le grand Schisme. La Vierge de Sienne se jettera aussitôt dans l'arène, pour défendre l'Eglise, et le démon furieux déchainera contre elle ses plus affreuses colères. Nous raconterons ces faits en leur temps ; nous n'en parlons ici que pour montrer l'infatigable Vierge, attaquée par le démon jusqu'à son dernier soupir, pendant qu'elle offrait sa vie à Dieu comme un holocauste pour le salut de l'Eglise. Dieu accepta sans doute l'hostie que lui présentait sa fille bien-aimée ; car à ce moment-là même la volonté de Dieu étendit Catherine sur l'autel du sacrifice, et les démons, en même temps qu'une douloureuse maladie, s'acharnèrent sur la pure victime qui s'était offerte. Mais sa patience était à toute épreuve : sa joie ne cessa pas un seul instant ; elle se répandit devant Dieu en actions de grâces, et continua à lui offrir sa vie pour apaiser sa colère et préserver l'Eglise du scandale, et Dieu l'accepta.

Les attaques persévérantes de l'enfer contre Catherine sont un des caractères saillants de sa vie, et la liturgie de l'Eglise a consigné ce caractère dans l'Oraison de la fête de l'illustre Sainte. Elle nous la montre comme un ange de patience, toujours en guerre avec les esprits malins et toujours triomphant de leurs ruses, et elle nous fait demander qu'à son imitation nous foulions aux pieds la méchanceté de l'enfer représenté par le monde, et que nous arrivions au salut, après avoir déjoué les embûches des ennemis de nos âmes.

Mais si Catherine eut tant à souffrir des attaques du démon, sa volonté se fortifiait en s'abreuvant aux sources de l'amour. Après avoir vu de quel côté venait le vent de l'injure qui la souffletait, comme autrefois le grand Apôtre, voyons où elle puisait cette invincible puissance qui a fait d'elle la terreur du démon, la force des faibles et l'appui de l'Eglise.

CHAPITRE VII

LES COMMUNIONS DE SAINTE CATHERINE

Secret de la force de sainte Catherine. — Saint Thomas d'Aquin théologien du saint Sacrement. — Dévotion de sainte Catherine au précieux Sang. — Son désir de la communion. — Elle peut avoir une chapelle chez elle. — Dispositions qu'elle désirait pour la communion fréquente. — La communion illuminait l'intelligence de sainte Catherine. — Effets extérieurs produits par la communion sur sainte Catherine. — La sainte Eucharistie va d'elle-même dans la bouche de la Sainte. — Sa foi en l'adorable Sacrement. — Effets de la communion sur son corps. — Elle n'est soutenue que par la communion pendant cinquante-cinq jours. — Effets de la sainte Eucharistie sur la volonté de sainte Catherine. — Force que la communion lui donnait. — Humilité produite en elle par la communion. — Sainte Catherine transformée en Notre-Seigneur par la sainte communion. — Elle reconnaît les hosties non consacrées. — Elle voit des choses merveilleuses dans l'adorable Sacrement. — Notre-Seigneur la communique miraculeusement.

Quel était donc le secret de la puissance de Catherine ? A quelle source puisait-elle cette force qui la mettait à l'épreuve des assauts de l'enfer, et cet infatigable dévouement avec lequel elle servait son divin Epoux ? Souvent il lui avait promis qu'il serait toujours avec elle, qu'il lui communiquerait sa puissance, et qu'avec Lui elle affronterait tous les combats. C'est dans le Pain des anges que Notre-Seigneur se révélait à sa fidèle Servante. Caché sous les voiles de l'adorable Eucharistie, il venait à elle pour réaliser toutes ses promesses. Aussi le Sacrement du Corps et du Sang du Christ était-il la dévotion principale de Catherine, ce sacrement si admirablement chanté par l'angélique saint Thomas d'Aquin.

Les historiens de sainte Catherine n'ont pas pensé trop dire en affirmant qu'elle était la doctrine vivante de saint Thomas. Cet immortel docteur, brillant comme un phare au milieu du moyen âge, établi de Dieu comme le guide des intelligences dans les

voies de la vérité, la lumière qui démasque l'erreur, et le marteau qui l'écrase, s'est surpassé lui-même en écrivant sur le très saint Sacrement, tellement qu'après avoir démontré victorieusement la présence réelle dans le pain et le vin consacrés, et avoir tracé des règles sûres pour la réception de la sainte communion, il mérita d'entendre la voix du Seigneur caché dans son tabernacle, le louant des pages merveilleuses sur lesquelles sa plume inspirée avait consigné le dogme de l'Eucharistie. Le Docteur angélique, traitant de l'usage que le chrétien doit faire de l'adorable Sacrement, répond d'avance aux erreurs et aux sévérités du Jansénisme; il établit que la communion fréquente augmente la dévotion de l'âme qui la reçoit avec les dispositions nécessaires, parce que ce Sacrement contient la grâce et l'Auteur de la grâce. La doctrine de la sainte Eucharistie, donnée au monde par saint Thomas d'Aquin, après que la bienheureuse Julienne eut, au prix de longs efforts, obtenu l'établissement de la fête du *Corps du Seigneur*, dut remuer profondément le moyen âge, cet âge si croyant qui avait tressailli et reculé d'horreur devant les attaques de l'archidiaque Bérenger contre l'adorable Hostie et le Sang précieux. Dieu avait suscité l'Ange de l'Ecole, pour venger son Fils outragé dans le Mystère de son amour, et les lignes qu'il traça de sa main conduite par le Saint-Esprit, tantôt projettent sur la vérité dogmatique du Sacrement une étincelante lumière, tantôt elles font jaillir abondamment les sources de la mystique de la très sainte Eucharistie, auxquelles viennent s'abreuver les cœurs fidèles. Communier fréquemment, telle fut la doctrine pratique de saint Thomas, doctrine qui a toujours été celle de l'Eglise; telle fut aussi la doctrine de sainte Catherine, toujours d'accord, nous dit le bienheureux Raymond, avec le Théologien par excellence. L'Eglise a revêtu de son autorité cette doctrine; car les premiers fidèles communiaient autant que possible toutes les fois qu'ils assistaient aux saints Mystères, et les saints Pères, qui appartiennent aux premiers siècles de l'Eglise, et qui appuient leur doctrine sur les habitudes données aux fidèles par les plus anciens pasteurs, n'ont jamais enseigné que ceux-là devaient être éloignés de la sainte Table, dont la conscience n'est souillée par aucun péché mortel, qui n'ont aucune attache au péché véniel, et désirent vivement recevoir le divin Sacrement. Saint Thomas est l'écho de l'enseignement de tous les siècles qui l'ont précédé,

quand il dit (1) : « Que chaque fidèle considère attentivement » quel effet il retire de la réception de la sainte Eucharistie. S'il » sent que la ferveur de l'amour augmente de plus en plus dans » son âme, s'il découvre en lui une résistance plus courageuse à » ses défauts, qu'il s'approche souvent du divin Sacrement, et » s'il reconnaît qu'il ne tire aucun fruit de ses communions, qu'il » s'amende, pour se rendre digne de recevoir souvent la sainte » Eucharistie. La communion fréquente est à louer dans ceux » qui se préparent à la recevoir dignement. » Or, cette doctrine du saint Docteur était celle de Catherine. Elle croyait que plus l'âme puise souvent la vie et la force aux sources qui la contiennent, plus était grande sa force, plus abondante était sa vie. Notre-Seigneur avait posé le principe de la communion fréquente en instituant ce sacrement : « *Recevez et mangez* (2). » Ce n'est pas pour être seulement visité par les fidèles que Notre-Seigneur s'est caché sous les voiles sacramentels ; car il a exprimé clairement l'usage qu'ils devaient faire de la sainte Eucharistie : « *Comedite, mangez.* » Du tabernacle de pierre ou de bois qui le renferme, Dieu veut sortir chaque jour, et faire des cœurs des hommes des tabernacles vivants : « *Recevez et mangez :* » « recevez, et faites » couler dans vos âmes les flots de la vie. » C'était la coutume que notre Sainte cherchait à faire prévaloir parmi ses disciples. Elle voulait que Néri Landoccio communiât tous les huit jours ; elle conseillait au bienheureux Raymond d'offrir chaque jour le saint sacrifice. Dotée par le Saint-Esprit de l'intelligence des secrets de l'amour divin, elle s'appuyait sur la doctrine de l'Ange de l'Ecole, pour traduire, une des premières à son époque, les désirs du Sauveur d'une manière pratique, en montrant à tous les fidèles la porte ouverte des saints Tabernacles, et l'école de ses enfants spirituels, suivant en ce point, comme en tous les autres, les enseignements de leur mère, a été la première inspiratrice de ce mouvement qui, depuis deux siècles surtout, pousse les fidèles à s'asseoir souvent à la Table sainte, et a fait tomber les barrières que la déchéance de la foi, dans les siècles précédents, avait élevées entre les chrétiens et la divine Eucharistie. Ainsi Catherine répondait-elle d'avance, après saint Thomas, aux sévérités du Jansénisme moderne.

(1) *Comm. in Ep. S. Paul. ap.*

(2) *Matth.*, xxvi, 26.

Catherine suivait les enseignements du Docteur angélique, mais elle avait, elle aussi, une doctrine sur le très saint Sacrement. Elle l'avait reçue de son divin Maître; son *Dialogue* la contient, de sorte qu'en abordant ce sujet, nous n'avons, pour indiquer les caractères de la dévotion de notre Sainte à l'adorable Eucharistie, qui est un des plus merveilleux côtés de sa vie, qu'à appuyer les faits que nous citerons, sur les pages toutes célestes où elle révèle ce qu'elle avait appris de Dieu sur le Mystère par excellence, sur ses effets dans nos âmes et sur la préparation que nous devons apporter à sa réception.

A mesure que nous avancerons dans l'étude de sainte Catherine, il nous paraîtra de plus en plus évident que le caractère dominant de sa dévotion, c'est le sacrifice. Son culte avait pour principal objet les immolations de Notre-Seigneur, le Corps de son Epoux étendu sur la Croix et son Sang très saint versé pour le salut des hommes. Ce dogme fondamental de la Rédemption opérée par la mort du Sauveur est le pivot sur lequel roule toute la doctrine spirituelle de notre Sainte. Son *Dialogue* et ses lettres débordent de l'amour qu'elle professait pour le Sang adorable du Sauveur répandu sur la Croix. Elle vivait continuellement dans la pensée de ce Sang tombé des blessures de son Epoux; elle en parlait toujours; il était comme le cantique intérieur de son âme; elle en avait été revêtue comme d'un manteau par le Sauveur lui-même; ses sens intérieurs en étaient imprégnés comme d'un odorant parfum; elle cherchait et trouvait en lui son courage, ses moyens d'action, ses consolations et sa force. La Croix rougie du Sang divin n'a-t-elle pas été le dernier acte par lequel le salut des hommes a été procuré, et en conséquence la Croix ne contient-elle pas toute la force du Rédempteur? Catherine, enseignée par le Seigneur, ne puisait pas la sienne à une autre source. Elle se plongeait avec une volupté sainte dans le bain du Sang précieux, l'inspirateur de tous les dévouements et de tous les sacrifices. Aussi faut-il remarquer que le désir de la sainte communion augmenta en Catherine, à l'époque à laquelle Notre-Seigneur lui ordonna de quitter sa cellule, pour entrer en relations plus fréquentes avec sa famille et plus tard avec le monde. Son cœur avait été en quelque sorte brisé par cet ordre qui lui avait tant coûté, mais aussitôt elle appelait à son aide, pour se consoler, Celui qui lui imposait un si dur sacrifice, et elle demandait à l'auguste Victime im-

molée chaque jour ce qu'il lui fallait d'amour pour s'immoler elle-même chaque jour, ce qu'il lui fallait de force pour persévérer au milieu des dangers d'une vie agitée et rendre plus étroits les liens qui l'attachaient au Christ, afin que le monde ne fût pas capable de l'en séparer. Dès lors presque chaque jour, au dire du bienheureux Raymond, elle approchait ses lèvres du Calice du salut. Comment eût-elle pu s'en passer? Sa vie, incessamment usée par des souffrances et des travaux sans nombre, s'y renouvelait incessamment aussi, et elle pouvait le faire, parce qu'elle le faisait avec une vive piété. Elle communiait avec une surabondance d'humilité, d'amour et de respect, qui montrait une préparation parfaite, et la réception fréquente du divin Sacrement produisait évidemment en elle ce que demande le Docteur angélique, comme la condition d'une bonne communion : la dévotion. Ses confesseurs le reconnaissaient et admiraient l'action de Dieu sur cette âme privilégiée. Grégoire XI lui-même voyait l'opération du Saint-Esprit dans ces désirs ardents qui entraînaient Catherine à la sainte Table; car il lui avait donné la permission de posséder une chapelle, afin qu'elle pût entendre la messe partout où elle se trouvait, même avant l'aurore. Ce privilège, fort extraordinaire à l'époque de notre Sainte, lui avait été accordé par le Saint-Père, expressément à cause des difficultés que soulevaient ses communions fréquentes, et aussi pour obvier aux inconvénients provenant de ses extases habituelles, qui ne lui permettaient pas de faire ses dévotions en public sans attirer sur elle l'attention de ses amis ou les quolibets de ses ennemis.

Si Catherine, d'accord avec le Docteur angélique, conseillait la communion fréquente, sa doctrine sur la préparation qu'on doit y apporter était la même. Nous venons de voir quelles dispositions demande saint Thomas d'Aquin. Écoutons maintenant notre Sainte dictant à ses disciples ce que Notre-Seigneur lui-même lui avait révélé pendant qu'elle était en extase : « Si tu avais » une lumière, et si tout le monde s'en approchait, pour n'être » pas dans les ténèbres, la lumière ne serait pas moins vive pour » cela, et chacun en jouirait complètement. Il est vrai, cependant, » que la participation à cette lumière est plus ou moins grande, » suivant ce qu'on offre à la flamme. Si des personnes avaient des » flambeaux de poids inégaux, d'une once, de deux, de trois, de » six onces, ou d'une livre, les flambeaux petits et grands, une

» fois allumés, recevraient tous la lumière, sa chaleur et son éclat,
» et pourtant le flambeau d'une once aurait moins de lumière que
» celui d'une livre (1). » Or, quel flambeau était celui que présentait la céleste Catherine ! Quelle cire pure était cette âme tout éprise de la beauté et de l'amour de Dieu ! Quel cœur était celui de notre Sainte, uniquement préoccupée de la gloire de Dieu et du salut éternel du prochain ! Quel corps virginal que le sien, toujours labouré par la discipline, marqué au sceau de la foi, décoré des sacrés Stigmates ! Quelle lumière devait donc répandre dans la personne tout entière de la Vierge de Sienna l'adorable Sacrement ! Elle était tellement pénétrée de la grandeur et de la sainteté de la divine Eucharistie, qu'elle revient souvent, dans son *Dialogue*, aux dispositions que nécessite la communion. Écoutons-la ; c'est toujours Dieu qui parle par sa bouche : « Réfléchis que
» je demande aux fidèles qu'ils apportent à la réception de ce
» Sacrement toute la pureté à laquelle l'homme peut arriver
» sur la terre. Tous vous devez faire de continuels efforts pour
» laver vos âmes, et vous devez penser que si les anges eux-mêmes pouvaient devenir plus purs qu'ils ne le sont, ils devraient s'efforcer de se purifier pour participer à ce Sacrement
» vraiment divin (2). » Ces conseils de Dieu lui-même imprimaient dans l'âme de Catherine une profonde humilité. Enflammée du désir de recevoir le Corps du Sauveur, elle était en même temps pénétrée d'une sainte crainte de n'être pas assez bien disposée à s'approcher de l'Autel. Le Seigneur, qui voyait combien ces désirs étaient ardents et cette crainte filiale, fit souvent des miracles pour fournir à sa bien-aimée fille l'occasion de communier, et pour lui donner une claire vue du bon état de son âme. Quelquefois, quand elle protestait de son indignité en récitant le *Domine, non sum dignus*, Notre-Seigneur lui disait intérieurement : « Et
» moi je suis digne d'entrer en toi. » Elle déplorait ses misères ; elle s'anéantissait devant son Dieu ; elle se regardait comme une misérable pécheresse ; elle reconnaissait que la plus sainte des créatures est indigne de recevoir le divin Sacrement, mais elle ne s'éloignait pas de lui. A ses yeux, prétexter son indignité pour ne pas s'approcher de la sainte Table, c'est de la fausse humi-

(1) *Dial.* cx.

(2) *Id.* cxxiv.

lité ; la vraie humilité consiste à se rendre digne de la communion. Puisque ce Sacrement est la source et la conservation de la vie spirituelle, pourquoi ne pas le recevoir ? Il faut nous purifier pour nous approcher de la source de la vie, et, une fois purs, il y faut aller puiser : voilà notre devoir. Quand nous avons fait tout notre possible pour nous y bien disposer, nous pouvons nous asseoir sans crainte au saint Banquet. S'il nous semble que nous n'avons pas une contrition assez vive, que les autres dispositions que nous devons apporter à la réception de la divine Eucharistie ne sont pas suffisantes, ce n'est pas une raison pour ne pas la recevoir. Ayons une vraie bonne volonté de nous corriger de nos défauts et d'éviter le péché, telle est la vraie disposition. Refuser de s'approcher des Sacrements, parce qu'on n'en est pas digne, ce n'est pas là l'esprit de l'Eglise. L'Eglise demande qu'on lutte contre ses défauts, c'est la vraie préparation qu'elle exige ; mais, si l'on attend d'être absolument digne de s'asseoir à la Table sainte, on ne s'y assiera jamais. Les plus saints eux-mêmes ne méritent pas ce bonheur. Dieu seul est digne de lui-même. Que l'on se confesse bien, qu'on reçoive saintement l'absolution, qu'on lave son âme de toutes ses taches, qu'on brise les liens du péché, que l'on combatte ses inclinations mauvaises, et qu'on ne craigne pas de se nourrir du pain des Anges. Voilà sur ce point la doctrine de sainte Catherine ; n'est-ce pas la vraie doctrine ?

Aussi, dès que la présence réelle inondait l'âme si bien préparée de notre Sainte, Dieu pouvait y travailler à son aise, sans rencontrer d'obstacles à son action. Il y produisait tout d'abord des effets de lumière, en remplissant l'intelligence de la Bienheureuse des clartés éternelles. Les prières qu'elle faisait après ses communions, pendant qu'elle était en extase, pouvaient être entendues par ceux qui se trouvaient auprès d'elle, et les touchaient tellement qu'ils répandaient des larmes abondantes. C'était ordinairement pour l'Eglise qu'elle priait, ou pour le Souverain Pontife, les Cardinaux et les Evêques, et aussi pour que tous les maux qui affligeaient l'Eglise cessassent. Les paroles de ces prières ne semblaient pas être celles d'une femme, mais elles étaient remplies de la sagesse et de la science des plus illustres docteurs. Ce n'était pas elle qui parlait alors, mais la vraie Science, la Science infinie, qui est le Saint-Esprit. Quand son intelligence était ainsi éclairée par les splendeurs du Verbe Incarné, elle lisait en Dieu

sa doctrine à la lumière de cet adorable Verbe, et la donnait à ses fils spirituels ; elle tirait de son cœur brûlant du feu de l'amour Eucharistique ces conseils qui ramenaient les pécheurs à des sentiments de conversion ; elle écrivait sous l'inspiration de son Epoux ces lettres qui, jetées aux quatre vents du ciel, s'adressaient aux Papes, aux Cardinaux, aux Rois, aux hommes politiques, et à tant de personnes de son époque qui jouèrent un rôle considérable dans les affaires de l'Eglise. « La doctrine de Catherine, » a dit le souverain pontife Pie II dans la bulle de la canonisation de la Sainte, « n'a point été acquise par des moyens humains, mais » elle lui était infuse. » Elle-même attribuait ces effets à la sainte communion : « Dieu, » dit-elle, « est la lumière de nos âmes. En » unissant par l'Incarnation la lumière qu'il est lui-même à notre » nature humaine, il nous a communiqué sa lumière. L'Eglise con- » tient cette lumière et nous la communique, en nous distribuant » par le ministère des prêtres le Corps de Jésus en aliment et son » Sang en breuvage. Ce Corps divin est un soleil, et le Corps ne » peut être donné sans le Sang ; le Sang ni le Corps, sans l'Ame » du Verbe, et l'Ame ni le Corps, sans la divinité, parce que l'une » ne peut être séparée de l'autre, pas plus que la nature humaine » du Christ ne peut être séparée de la nature divine ni par la mort, » ni par aucune cause imaginable. Ainsi, dans cet ineffable Sacre- » ment, vous recevez, » lui dit le Seigneur, « toute l'essence divine » sous les accidents du pain (1). » Et, après avoir décrit dans son *Dialogue* l'illumination de l'âme par la lumière Eucharistique, elle affirmait au bienheureux Raymond, dans un entretien intime, qu'elle sentait cette lumière illuminant son âme, alors qu'elle était pénétrée de la sainte humanité de son Epoux qui lui parlait intérieurement : « Soyez bien certain, mon père, » disait-elle à son confesseur, « que rien de ce qui regarde les voies du salut ne m'a » été enseigné par les hommes ; c'est mon Seigneur et Maître, c'est » l'Epoux chéri de mon âme, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui me » l'a enseigné par ses inspirations. »

Cette vision de Dieu, si nous osons nous exprimer ainsi, dont sainte Catherine jouissait dans ses communions, la remplissait d'un désir insatiable de recevoir le divin Sacrement. Son âme illuminée courait à l'odeur des parfums embaumés du Sauveur. Ses

(1) *Dial.* cx.

sens corporels étaient fermés en quelque sorte, elle les soumettait à la dure loi de la pénitence et de la mortification, elle les appelait des sens aveugles ; mais ceux de son âme étaient tout grandement ouverts pour contempler l'adorable Majesté de son Dieu caché sous les voiles sacramentels. Et c'était cette contemplation qui donnait tant de force à ses désirs de la communion. Elle trouvait longues les heures qui séparent un matin d'un autre matin, pour courir comme un cerf altéré aux eaux vives qui jaillissent du Cœur entr'ouvert de l'adorable Sauveur. En satisfaisant le désir de recevoir la sainte communion aussi souvent que possible, elle savait qu'elle obéissait à Dieu, parce que lui-même le lui avait inspiré pour la consoler pendant le temps de l'exil, jusqu'à ce que fût enfin déchiré le voile qui cachait à ses yeux la divine Essence. Son confesseur, qui avait pénétré les voies de Dieu à l'égard de sa fille spirituelle, lui avait permis la communion fréquente, de sorte qu'elle se mit à communier presque chaque jour, à moins qu'elle n'en fût empêchée par la maladie ou par quelque autre obstacle.

Son désir de recevoir Notre-Seigneur était si violent (1), que souvent il n'attendait pas pour s'unir à elle le moment de la Communion. La sainte Hostie s'échappait de l'autel, et allait combler les désirs de la Sainte. Cela arrivait très souvent. Le bienheureux Raymond la voyant un jour toute transfigurée pendant la messe, dit intérieurement avant de prendre entre ses mains la sainte Hostie : « O Seigneur, allez à votre Epouse ! » A peine eut-il formulé cette pensée, qu'avant qu'il eût touché l'Hostie, celle-ci se mit en mouvement et s'approcha de lui l'espace de trois doigts, jusqu'à ce qu'elle fût sur la patène qu'il tenait entre ses mains. Les confesseurs de la Sainte et plusieurs autres prêtres ont affirmé qu'après la consécration, la sainte Hostie volait souvent d'elle-même dans la bouche de Catherine ; dès qu'ils s'approchaient d'elle, l'Hostie sacrée s'échappait de leurs mains, et rapide comme une flèche, elle se précipitait au-devant de la Sainte. Une chose semblable arriva un jour au bienheureux Raymond. Au moment du *Pater*, il divisa la sainte Hostie, comme cela se fait ordinairement ; une des parcelles quitta l'autel, sans qu'il y fit attention, et vola dans la bouche de Catherine.

(1) *Acta Sanctorum*, loc. cit. et passim, et *Leg. min.*, CAFFARINI. Ce fait et tous les suivants sont tirés de la *Lég.* du B. Raymond et de celle de Caffarini.

Plein d'inquiétude, quand il eut remarqué l'absence de la parcelle, il la chercha longtemps pendant et après sa messe ; il était fort perplexe ; quand sa fille spirituelle fut sortie de son extase habituelle, elle le consola en lui révélant ce qui était arrivé. « On » m'avait conseillé, » ajouta-t-elle, « de ne pas communier aujourd'hui pour éviter les murmures ; j'y avais consenti, afin de » n'être à charge à personne, mais Notre-Seigneur qui voyait ma » peine m'a communiee lui-même avec cette parcelle, dont la » perte vous a causé de si grands tourments. » Un jour de la fête de la Conversion de saint Paul, rebutée par tous les prêtres qui dirent ce jour-là la sainte messe dans l'église où elle se trouvait, elle demeura sans pouvoir satisfaire l'ardente faim de son âme ; mais Dieu, par une merveille plus grande que le vol de la parcelle sacrée jusqu'à la bouche de Catherine, l'attira à Lui d'une manière ineffable, de sorte que son âme étant unie au Seigneur, son corps demeurait suspendu en l'air, et Dieu la communia miraculeusement ; puis, pour qu'elle eût un signe qu'elle avait réellement reçu Notre-Seigneur, elle sentit pendant plusieurs jours le même parfum délicieux dont elle était souvent imprégnée après ses communions ordinaires.

Le spectacle des communions de Catherine était ravissant, au dire de tous ceux qui en ont été témoins, et les remplissait des sentiments de la piété la plus profonde. Un jour de la Circoncision, la Sainte demeura pendant quelques heures totalement plongée en Dieu, après avoir reçu la sainte Eucharistie. Quand elle franchit la porte de l'église pour retourner dans sa maison, elle eut la glorieuse vision de Celui qui venait d'entrer en elle et dont son cœur n'était jamais séparé. Il jeta sur sa fille un regard d'une ineffable tendresse et lui dit : « Viens à moi, ma bien-aimée » fille ! » Catherine s'approcha respectueusement et reçut le baiser de l'Épouse du Cantique. Depuis ce moment, la Vierge répandit un suave parfum qui l'embaumait, elle et tous ceux qui se trouvaient en sa présence.

Souvent, au moment où elle avait reçu la sainte Hostie, il se produisait sur son visage des effets merveilleux. On lui avait défendu de recevoir la communion de la main d'aucun autre prêtre que de celle de son confesseur, qui était alors frère Thomas della Fonte. Un jour, elle était venue à l'église, mais frère Thomas ne devait pas dire la messe ce jour-là, et il ignorait que

la Sainte attendit qu'il offrît le saint Sacrifice. Tout à coup il se sentit rempli d'une ferveur inaccoutumée et d'un grand désir de dire la sainte messe. Il se rendit donc à l'église, célébra les saints Mystères et communia Catherine. Pendant qu'elle était à la Table sainte, son visage apparut tout à coup rouge, lumineux et tout inondé d'une grande abondance de larmes et de sueurs ; puis elle demeura ravie en Dieu, et la douceur de son union avec Lui était si grande que pendant toute la journée elle ne put dire un mot à qui que ce fût. Son confesseur lui demanda le lendemain des explications sur le changement de son visage. « Mon père, » lui répondit-elle, « je ne sais de quelle couleur était alors mon visage, » mais ce que je sais bien, c'est qu'au moment où j'ai reçu de vos » mains la sainte Eucharistie, mes sens n'ont rien vu de corporel » et de coloré, mais mon âme a contemplé une beauté, a savouré » une douceur, qu'aucune expression ne peut rendre. Tout in- » digne et malheureuse que je suis, mon Epoux m'a tellement » attirée en Lui-même, qu'excepté Lui, tout ici-bas me paraît en- » nuyeux et pénible, non seulement les biens temporels et les » délices du monde, mais toutes les consolations et tous les plai- » sirs, quels qu'ils soient. Et je le dis, je demandai à Dieu d'être » complètement privée de tout ici-bas, afin de ne pouvoir plaire » qu'à Lui et ne posséder que Lui. » Souvent aussi on s'apercevait qu'elle souffrait une passion mystérieuse dans les extases qui suivaient ses communions ; ce qu'elle éprouvait alors inondait tellement son âme d'amour et de félicité, qu'elle pouvait à peine retourner dans sa cellule, à cause de sa faiblesse. Dès qu'elle y était arrivée, elle se couchait sur ses pauvres planches et y demeurait longtemps sans mouvement ; son corps s'élevait alors de terre et restait ainsi, sans être aucunement soutenu. Et quand elle était redescendue sur sa couche, elle disait des choses si admirables et si douces, que ceux qui l'entendaient ne pouvaient retenir leurs larmes. Ces élévations de son corps au-dessus du sol arrivaient fréquemment après ses communions.

Toute sa joie et toute sa vie étaient dans l'adorable mystère de nos Autels. Dès qu'elle avait reçu Notre-Seigneur, son cœur battait avec une rapidité extraordinaire, et ses mouvements étaient si forts, que ceux qui étaient présents pouvaient l'entendre s'agiter dans la poitrine de Catherine. Frère Thomas della Fonte, son premier confesseur, vérifia le fait avec soin, et affirma que c'était un

battement non pas ordinaire, mais tout à fait surnaturel; c'était la jubilation d'un cœur qui tressaillait dans le Dieu vivant.

Quand elle n'avait pu communier, la vue d'un prêtre qui venait d'offrir le saint Sacrifice suffisait à la rendre heureuse. La seule présence de l'adorable Sacrement ranimait et fortifiait son corps lui-même. Le plus souvent, quand elle était privée de la communion, son pauvre corps souffrait comme s'il eût été longtemps tourmenté par une violente maladie, qui l'eût mise en danger de mourir; une tristesse profonde s'emparait d'elle, et, si elle ne pouvait absolument recevoir le Corps de son Bien-Aimé, elle faisait la communion spirituelle, pour donner un aliment à ses ardents désirs, ou plutôt sa vie était une communion spirituelle qui ne se terminait jamais, parce que cette communion se fait par des désirs vifs et véritables, et que ces désirs ne s'éteignaient jamais dans l'âme de la Bienheureuse. Et en ce point encore la dévotion de Catherine à la sainte Eucharistie était d'accord avec la doctrine de saint Thomas d'Aquin, qui distingue trois moyens de recevoir Notre-Seigneur : la communion purement sacramentelle, la communion spirituelle, et la communion tout à la fois sacramentelle et spirituelle. Or, ces désirs ardents de s'unir au Seigneur, qui dans la doctrine de sainte Catherine constituent la communion spirituelle, sont aussi, dans celle du Docteur angélique, l'essence de ce genre de communion. « La communion spirituelle consiste, » dit-il, « dans un appétit de l'âme, qui lui donne une faim ardente du Christ, et la fait désirer de toute la force de son cœur » de le recevoir (1). » Et cette faim ardente qui tourmentait l'âme de sainte Catherine, et qu'elle essayait d'assouvir par la communion spirituelle, était accompagnée de miracles non moins extraordinaires que ceux qui suivaient ses communions sacramentelles. C'est ainsi qu'un jour où son extrême faiblesse l'avait empêchée de quitter sa chambre pour aller recevoir la sainte Eucharistie, elle s'était résignée à la volonté de Dieu, et elle priait dans sa cellule. Elle avait à peine commencé son oraison, qu'il lui sembla qu'elle était transportée dans un magnifique sanctuaire. Elle y vit rassemblés des saints en très grand nombre, qui paraissaient assister au saint Sacrifice offert par un évêque à un autel brillamment illuminé. Quand vint le moment de la commu-

(1) *Opusc. de Sacr. altaris.*

nion, il lui sembla que l'évêque lui donnait une hostie ; en même temps elle eut l'intelligence que cette communion n'était pas sacramentelle, mais elle fut remplie de la même douceur intérieure et des mêmes grâces qu'elle recevait, quand elle avait le bonheur de communier sacramentellement.

La communion spirituelle était donc la consolation de Catherine, quand il lui était impossible de recevoir la sainte Eucharistie, mais pour contenter son âme affamée de la présence du Sauveur en elle, elle employait tous les moyens. Son grand remède au tourment de son âme était d'aller à celui qui avait toute sa confiance, au bienheureux Raymond, et de lui dire : « Mon père, je vous en supplie, offrez le saint Sacrifice ; j'ai faim ; » donnez à mon âme la nourriture qu'elle désire. » Le Bienheureux lui répondit une fois : « L'heure de célébrer la messe est » presque passée, et je suis si harassé qu'il m'est bien difficile de » me préparer à la dire. » Catherine demeura un moment silencieuse, mais bientôt, incapable de faire taire son désir, elle dit de nouveau à son confesseur : « Mon père, j'ai bien faim. » Le bienheureux Raymond se rendit à sa prière, la confessa et s'habilla pour dire la sainte messe.

Dieu lui-même avait pitié d'elle et lui facilitait la réception de l'adorable Eucharistie. Maintes fois en effet, quand elle avait essuyé des refus de la part des prêtres auxquels elle avait demandé la communion, ces prêtres, touchés et pleins de regret, lui envoyaient dire de s'approcher de la sainte Table, avant qu'ils eussent terminé les saints Mystères. Et alors son âme était plongée dans la joie ; son corps lui-même était fortifié ; car, nous l'avons vu, les jeûnes de Catherine étaient si merveilleux, que son pauvre corps ne pouvait être soutenu que par une action toute surnaturelle. Si cette action fut une fois évidente, ce fut sans doute en l'année 1373, qui fut celle du jeûne miraculeux pendant lequel la Vierge ne put se nourrir que de la sainte communion. Catherine, qui n'avait rien mangé depuis le mercredi des Cendres, ne put prendre absolument aucun aliment depuis le dimanche de la Passion jusqu'à la fête de l'Ascension. Pendant les jours des Rogations, son état de faiblesse fut tel qu'elle ne put aller à l'église. Le Seigneur prit alors pitié d'elle, et lui envoya un ange qui lui apporta une Hostie consacrée sur un voile précieux ; cette sainte Hostie la fortifia et la ranima tellement, qu'elle revint à la vie,

mais pendant ces trois jours, elle ne put prononcer une seule parole. Frère Barthélemy de Sienne la jugeait si malade, qu'il pensait ne plus la revoir. Le lendemain, jour de l'Ascension, au lever du soleil, Catherine demanda ses souliers et sa chape, et s'en alla avec Alessia à l'église. Elle se présenta à la communion avec les autres sœurs, fut ravie en extase comme d'habitude, et sortit au moment où les Frères entraient au chœur pour les grâces. Elle se leva joyeuse et pleine de gaieté, et les remplit de consolation, tant étaient grandes la douceur et la bienveillance avec lesquelles elle leur adressa la parole.

Tels étaient les premiers effets produits par la sainte Eucharistie sur Catherine de Sienne : l'illumination de son esprit, une faim qui ne pouvait être rassasiée, et le soutien de son corps. Il y en avait un quatrième : c'était l'union de sa volonté avec celle de Dieu, union si parfaite, qu'il semblait qu'elle n'eût d'autre volonté que celle de son Epoux divin. Après avoir fait cette communion, qui eut pour effet le changement merveilleux de son visage, elle avait demandé au Seigneur qu'il voulût bien lui enlever sa volonté et lui donner la sienne. Sa demande fut exaucée : « Voici, ma fille, » lui dit le Sauveur, « que je te donne ma » volonté, par la vertu de laquelle tu seras si fortifiée, que quoi » qu'il t'arrive dorénavant, tu ne seras jamais ni ébranlée ni » changée, mais tu résisteras à tous les chocs. » Et Dieu accomplit sa promesse ; car tous ceux qui la connaissaient s'aperçurent que depuis ce moment la Sainte paraissait toujours contente dans tous les événements et toutes les circonstances ; les contradictions les plus pénibles étaient impuissantes à la troubler. Mais l'union de sa volonté avec celle de Dieu devait être plus intime encore. Le lendemain, pendant l'extase que produisait infailliblement dans notre Sainte la réception de l'adorable Eucharistie, Dieu prit le cœur de son Epouse et lui donna le sien. Comme le cœur est le siège de la volonté, il était dès lors vrai de dire que Catherine n'avait plus sa volonté, mais celle de Dieu. Et quand à cette union intime ainsi formée entre le Seigneur et Catherine, venait s'ajouter l'union quotidienne produite par la réception des Sacrements, quand la divine Eucharistie lui avait communiqué le Corps et le Sang de Jésus, ce Corps et ce Sang dont elle parlait avec une éloquence qui lui était propre et qui montrait que son âme était sans cesse plongée en lui, quand ce Sang répandu par l'amour appelait dans

le cœur de la Sainte l'effusion de son propre sang par un désir ardent du martyr, nul obstacle, nul danger, nul ennemi n'eussent été capables de l'arrêter; elle avait en elle la nourriture de la vie, par laquelle la Providence la soutenait; sa volonté surnaturalisée s'imprégnait de plus en plus de la divinité; l'aliment céleste la rendait plus forte que ses ennemis, et nul ne pouvait lui nuire (1). La sainte Eucharistie, en touchant Catherine, en faisait une héroïne. Et en même temps que soutenue par le Sacrement adorable, elle montait aux plus hauts sommets de l'amour, elle descendait par l'humilité jusque dans les abîmes de son néant, et elle trouvait une force nouvelle dans ces anéantissements. Car à mesure qu'elle contemplant dans les ravissements de la divine charité l'infini de Dieu, dans lequel la sainte Eucharistie plongeait son âme, les quelques légers péchés qu'elle avait commis pendant sa vie si sainte lui apparaissaient dans des proportions qui la remplissaient de terreur. Elle s'abîmait dans les larmes d'une amère contrition, et elle sentait qu'elle n'avait que sa bassesse pour répondre aux torrents de grâces que l'adorable Sacrement faisait couler dans son âme. Elle sentait Dieu en elle et elle se sentait en Dieu, comme le poisson est dans la mer. Son âme était en Dieu, « l'océan de la paix, » ainsi qu'elle l'appelait elle-même; la grâce de Dieu l'inondait, et l'empreinte de la grâce demeurait en elle, comme celle du sceau qu'on pose sur la cire chaude, de sorte qu'elle possédait la chaleur de la divine charité, la lumière de la sagesse céleste, la clémence du Saint-Esprit et la force de Dieu même (2). L'union était telle entre Dieu et Catherine, que le bienheureux Raymond atteste qu'il vit un jour la face du Seigneur à la place de celle de la Sainte qui lui parlait. Il s'écria, rempli de terreur : « Oh ! qui me re- » garde ainsi? » Et Catherine répondit : « Celui qui est. » Un jour qu'il disait la messe, au moment où il se tournait vers les fidèles pour leur donner l'absolution ordinaire avant la communion, le Bienheureux vit le visage de la Vierge transformé en celui d'un ange, tout illuminé, et tellement transfiguré, qu'il lui semblait que ce n'était plus celui de sa fille spirituelle. Il se disait en lui-même : « Ce n'est pas là la figure de Catherine. — Mais si, Sei- » gneur, » continua-t-il, « c'est bien là cependant votre fidèle et

(1) *Dial.* cxxxv.

(2) *Id.* cxii.

» bien-aimée Epouse. » Ces changements du visage de notre Sainte en la ressemblance de Notre-Seigneur, d'un séraphin ou d'un ange, arrivèrent plus d'une fois, et ils causaient toujours une grande terreur à ceux qui assistaient à ce spectacle.

Ainsi ce que Notre-Seigneur avait enseigné à Catherine sur les effets de transformation produits dans les fidèles par la sainte communion, se vérifiait pleinement en elle. Elle recevait le Christ, l'unique aspiration de son âme, et son âme était remplie de la grâce divine, suivant l'expression de saint Thomas chantant les effets de la sainte Eucharistie. L'amour divin la transportait. On l'entendit s'écrier un jour après une de ses communions : « O amour, ô mon » très doux amour, je succombe ! » En même temps elle répandait un torrent de larmes, et elle suppliait Dieu de s'emparer tellement d'elle-même, qu'elle n'appartint qu'à lui. Souvent aussi elle recevait la sainte Eucharistie des mains de Notre-Seigneur entouré d'anges qui portaient des flambeaux, et quand elle possédait Dieu dans son cœur, elle demeurait tellement enivrée du Sang divin, qu'elle ne pouvait détacher ses dents du calice dans lequel on lui donnait le vin de l'ablution, suivant l'usage de l'époque ; deux de ces calices ont été conservés, dans lesquels on voit l'empreinte des dents de Catherine.

Est-il nécessaire, en finissant, de parler de la foi de notre Sainte en ce mystère adorable, extension de l'insondable mystère de l'Incarnation ? Vive et pénétrante comme une pure lumière, qui fait fuir toutes les ténèbres, la foi lui montrait le Christ, son Epoux, sous les voiles sacramentels ; à nos yeux sensuels, ces voiles sont opaques ; aux yeux illuminés de Catherine, ils étaient transparents. Aussi n'approchait-elle jamais de la sainte Table sans être témoin de choses d'un ordre tout à fait surnaturel, surtout quand c'était pour recevoir la sainte communion. Elle voyait souvent entre les mains du prêtre la figure d'un bel enfant, ou bien une fournaise ardente dans laquelle le prêtre paraissait entrer, quand il consommait les saintes Espèces. Quelquefois elle voyait l'autel tout resplendissant, ou le prêtre et l'autel environnés de feu. Tantôt elle apercevait dans la main du prêtre tenant l'Eucharistie trois faces dans une seule substance. Quand le prêtre divisait l'Hostie, elle voyait comment toute l'humanité du Sauveur résidait dans chaque partie, ou bien la sainte Trinité lui apparaissait sous différents symboles. Quelquefois, à la place des saintes Espèces, elle voyait

celles du feu, de la chair ou du sang, ou bien Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même. Sans doute, ces apparitions ne tombaient pas sous ses sens corporels, mais elle les voyait des yeux de son âme ; car elle ne pouvait lever la tête pendant la messe et regarder le Corps du Seigneur, sans être immédiatement ravie en extase. Une fois on l'entendit dire après une de ses communions : « J'ai vu les secrets de Dieu. » Et ces secrets étaient tellement ineffables, qu'elle ne put répondre au bienheureux Raymond, qui lui demandait ce qu'elle avait vu. Elle se contenta de lui dire qu'elle se croirait coupable, si elle essayait d'exprimer des choses aussi ineffables par des paroles humaines.

Ces effets merveilleux produits par la sainte Eucharistie aux yeux intérieurs de Catherine et dans son âme déjouaient toutes les fourberies. On ne pouvait la tromper ; l'œil de sa foi était trop lumineux. Pendant un de ses voyages à Lucques, elle tomba malade, et envoya auprès d'un prêtre de la ville, pour lui faire dire qu'elle désirait vivement recevoir la sainte communion, de laquelle seule elle attendait le remède à ses souffrances. Le prêtre promit d'aller auprès de Catherine, mais en même temps il forma la coupable résolution de s'assurer par lui-même s'il était vrai que la Vierge ne pouvait recevoir d'autre aliment que la sainte Eucharistie. Il se rendit donc auprès de la malade, accompagné de plusieurs personnes qui tenaient des cierges allumés et chantaient des psaumes, et il portait une hostie non consacrée. Quand il fut entré dans la maison, tous les assistants s'agenouillèrent, pour adorer ce qu'ils croyaient être le Saint Sacrement. Catherine seule ne donnait aucun signe de dévotion. Le prêtre lui en fit des reproches, mais aussitôt elle lui répondit : « N'avez-vous pas honte, mon » père, de m'apporter un morceau de pain ordinaire et d'être » cause que toutes ces personnes font un acte d'idolâtrie ? Si elles » ne sont pas coupables, moi je le serais, parce que Dieu m'a dé- » couvert la fraude dont vous avez usé envers moi. » Le prêtre se retira plein de confusion, et eut dès lors une grande vénération pour Catherine. Notre Sainte eût été trompée en cette circonstance, si Dieu ne lui avait donné une lumière surnaturelle. Le fait que nous venons de rapporter est arrivé en 1375.

Dieu lui dicta, en l'année 1378, deux ans avant sa mort, dans son *Dialogue*, des pages admirables sur la présence réelle de Notre-Seigneur dans le Sacrement de nos autels. « Les sens du

» corps, » lui dira-t-il, « sont complètement trompés ; le sens du
» toucher l'est, de même que celui de la vue. L'œil ne voit que
» la blancheur du pain ; la main semble ne toucher que du pain ;
» la langue ne perçoit que le goût du pain ; mais les sens de l'âme
» ne peuvent être trompés. Ce sont eux qui voient, touchent et
» goûtent l'adorable Sacrement. Quel est l'œil qui voit ? C'est celui
» de l'intelligence illuminé par la foi. Il voit, sous la blancheur
» du pain, la divine nature unie à la nature humaine ; il voit le
» Corps, le Sang et l'Âme du Christ, l'Âme unie au Corps, et le
» Corps et l'Âme unis à la nature divine. » Ces paroles ne sont-
elles pas la traduction du chant de saint Thomas :

Visus, gustus, tactus in te fallitur,
Sed auditu solo tuto creditur.

Dans l'ordre des choses surnaturelles, comme dans celui des choses naturelles, plus on connaît, plus on aime. Catherine connaissait bien Notre-Seigneur ; elle le voyait clairement sous les voiles sous lesquels il se cache ; aussi son âme était-elle pénétrée d'un amour tellement vif, que les larmes seules pouvaient la soulager. Elle pleurait des larmes de joie, quand elle possédait son Dieu par l'Eucharistie ; elle eût pleuré des larmes de sang, s'il l'avait fallu ; elle eût répandu son sang jusqu'à la dernière goutte, si Dieu l'eût exigé, pour lui montrer combien elle l'aimait. Elle était unie à son Maître chéri, et quand il descendait dans son âme, il semblait, suivant sa propre expression, qu'elle le touchait avec les mains de l'amour, comme elle le touchait avec les mains de ce même amour, quand il se présentait à elle sous la forme du pauvre ou celle du malade. Aussi Notre-Seigneur n'a jamais marchandé ses faveurs à sa chère Epouse. Quelquefois il ouvrait à ses lèvres altérées du Sang divin d'autres sources que celles du saint autel ; il approchait la tête de Catherine de la plaie de son côté, et lui permettait d'y boire un breuvage qui inondait de forces et de délices et son âme et son corps (1).

Elle en avait besoin pour faire ce que Dieu exigeait d'elle sur la terre ; il lui fallait la force du Christ pour souffrir et travailler pour l'Epouse du Christ, la sainte Eglise, qui va réclamer ses services.

(1) *Acta Sanctorum*, avril, III^e vol. Venet., 1738. *Leg. minore* de Th. CAF-FARINI. *History of S. Cath. of Siena*, passim.

CHAPITRE VIII

RÉCONCILIATIONS POLITIQUES

Action publique de sainte Catherine. — Les réconciliations politiques. — Sainte Catherine comprend les maux de son époque. — Le plan de sainte Catherine. — L'œuvre des pacifications. — Esprit de conciliation de Grégoire XI. — Les légats du Saint-Siège. — Le duc Barnabé Visconti. — Il prend les armes contre Grégoire XI. — Il fait la paix avec lui. — Sainte Catherine lui écrit. — Elle écrit à la duchesse. — Jugement de sainte Catherine sur les légats. — Leurs excès. — Florence déclare la guerre à Grégoire XI. — Sainte Catherine écrit à Nicolas Soderini. — Efforts de Grégoire et de sainte Catherine en vue de la paix. — Elle écrit à Grégoire. — Défection des villes du Patrimoine de saint Pierre. — Prophétie de sainte Catherine. — Elle écrit aux magistrats de Lucques. — Elle se rend à Pise. — Elle plaide auprès de Grégoire pour les révoltés. — Le Pape envoie trois députés à Florence. — Bologne est entraînée dans la révolte. — Les négociations sont rompues. — Sainte Catherine les renoue. — Le bienheureux Raymond de Capoue part pour Florence. — Ambassade des Florentins auprès de Grégoire. — Excommunication de Florence. — Sainte Catherine en profite pour ramener les Florentins au devoir. — Elle est appelée à Florence. — Elle écrit au Pape. — Elle part pour Avignon. — Déclaration de guerre à Florence par le Saint-Siège. — Sainte Catherine chargée par le Pape des négociations de la paix. — Elle écrit aux *Huit de la guerre*. — Duplicité des Florentins. — Rupture des négociations. — Elle écrit à Buonacorso de Lapo. — Le Pape quitte Avignon. — Massacre de Césène. — Sainte Catherine écrit au Pape. — Sainte Catherine fait respecter l'interdit à Florence. — Conversation du bienheureux Raymond avec Nicolas Soderini. — Les *Huit de la guerre* violent l'interdit. — Sainte Catherine écrit aux Florentins. — Le Pape envoie sainte Catherine à Florence. — Elle écrit au cardinal Pierre de Lune, à Guillaume d'Angleterre, à frère Thomas della Fonte. — Son action sur le gouvernement de Florence. — Congrès de Sarzane. — Mort de Grégoire XI. — Urbain VI. — Sainte Catherine lui écrit. — Les *Ammoniti*. — Dangers que court sainte Catherine. — Elle écrit au bienheureux Raymond. — Sainte Catherine revient à Florence. — Ses lettres aux Florentins atteints par l'émeute. — La paix est conclue.

Réconciliation de Sienne avec le Saint-Siège. — Causes de la rébellion de Sienne contre le Saint-Siège. — Grégoire XI revient à Rome. — Sainte Catherine écrit aux magistrats de Sienne. — Elle écrit au Pape. — Ambassade des Siennois à Rome. — Lettre de sainte Catherine à Grégoire XI. — La réconciliation avorte. — Urbain VI réconcilie les Siennois avec le Saint-Siège.

Réconciliation de Florence avec le Saint-Siège

On ne pourrait expliquer comment Catherine a été capable d'accomplir les incroyables travaux et de supporter les peines innombrables que lui imposa la volonté de son Epoux divin, si on ne l'étudiait, comme nous venons de le faire, unie à ce doux Sauveur, puisant sa force dans l'adorable Mystère où il se cache, et dans lequel elle trouvait par une participation presque quotidienne d'ineffables consolations. Ce que Catherine a fait pour la réconciliation des pécheurs avec Dieu était sans doute difficile ; les obstacles ont été plus sérieux devant ses pas, quand elle eut à rapprocher tant de familles italiennes si profondément divisées au xiv^e siècle ; mais voici que des travaux gigantesques pour son âge et son sexe vont s'imposer à elle, quand, fidèle à la devise inscrite sur son drapeau : l'honneur de Dieu et le salut des âmes, elle devra descendre dans l'arène de la vie publique, se jeter au milieu des partis, et ramener à l'autorité du Souverain Pontife des républiques puissantes, comme celle de Florence, qui avaient brisé avec la papauté. Nous arrivons au moment où Notre-Seigneur révèle à sainte Catherine, comme il le fit autrefois à saint Paul (1), tout ce qu'elle doit souffrir pour son nom. Dans ce siècle de l'histoire de l'Eglise, pendant lequel des maux sans nombre semblaient la menacer d'une ruine funeste, notre Sainte, dans sa cellule, étudie les dangers qui environnent cette chère Eglise. Aux pieds de son céleste Epoux, animée de son Esprit, elle promène autour d'elle ses regards que la foi surnaturalise, et elle aperçoit d'un coup d'œil les plaies qu'il faut guérir et les remèdes par lesquels elles doivent être fermées. Elle sonde la profondeur du mal qui résulte pour l'Eglise de la translation du Saint-Siège à Avignon ; elle voit l'Italie livrée aux factions les plus haineuses par le fait de la disparition du Pape de la Ville Eternelle ; tant que dureront ces factions ambitieuses, elle comprend que le rétablissement de la Papauté à Rome est difficile, pour ne pas dire impossible. A ses yeux, il ne suffisait pas que le recouvrement des provinces composant le domaine du Saint-Siège eût été accompli par le talent et les travaux de l'illustre cardinal Albornoz ; il fallait

(1) Act., ix, 16.

que les esprits se rapprochassent dans une fraternelle union, que les peuples oubliassent leurs vieilles querelles, qu'ils fissent abnégation de leur égoïsme, qu'ils étouffassent leurs ambitions, que leurs intérêts se confondissent dans un commun et suprême intérêt, le triomphe de la Religion, que la paix régnât par la concorde entre tous, et que l'Eglise, reconquérant ses droits, retrouvât sa prépondérante influence.

Le plan de Catherine était donc immense, et attestait une intelligence vaste et illuminée d'une surnaturelle lumière. Il se résume dans ces grandes œuvres : pacifier l'Italie, pour rendre dans sa patrie son honneur et sa puissance à l'Eglise ; réunir les armes des seigneurs italiens, pour éteindre leurs haines et sauver la civilisation menacée en Europe par le mahométisme, en les lançant contre les Turcs ; replacer la Papauté sur le trône de Rome, pour lui restituer cette majesté que lui avait donnée saint Grégoire VII, et qui avait encore brillé d'un vif éclat sous Boniface VIII ; réformer les mœurs, pour faire refleurir la religion ; prévenir le grand Schisme, qu'elle prophétisa ; offrir sa vie en holocauste pour le salut de l'Eglise, telles étaient les grandes œuvres que Catherine jugeait nécessaires. Elle les désira de tous ses vœux ; elle chercha à les accomplir par l'ordre exprès de Notre-Seigneur et sous la direction du Saint-Esprit ; pour ces œuvres elle renonça à ses goûts de vie cachée ; elle quitta le silence de sa solitude et de son oraison, afin d'obéir aux Souverains Pontifes et de s'immoler pour le salut des âmes et le triomphe de l'Eglise.

L'œuvre des pacifications était celle qu'il fallait tout d'abord continuer. L'Esprit de Dieu est étouffé par la haine ; les divisions l'affaiblissent, parce qu'il est l'Esprit de l'union. L'Eglise, Epouse du divin Paraclet, a les mêmes ennemis. La paix aide son action ; la haine l'entrave. Elle prêche la paix, parce qu'elle est la fille de Celui qui est amour ; elle la prêche aussi, parce que la paix est l'atmosphère dans laquelle elle se développe, grandit et ombrage la terre de ses rameaux bienfaisants. Dans les siècles dans lesquels a régné la discorde, l'Eglise a fait ce qu'elle a pu pour la vaincre, mais les divisions ont trop souvent rendu son action stérile. Quand la concorde, au contraire, a réuni les peuples, elle s'est avancée pleine de gloire à travers le monde, prêchant l'Evangile, qui lui-même n'est autre chose que la paix annoncée aux hommes, la paix avec eux-mêmes, la paix entre eux, la paix avec

Dieu. Or, qui a mieux compris, aux temps agités dans lesquels a vécu Catherine, la nécessité de la paix et l'obligation de la procurer; qui l'a désirée plus vivement que cette Vierge de Sienne, dont l'âme était toujours plongée dans le calme du recueillement et de la contemplation, parce qu'elle avait la paix avec elle-même; dont le cœur brûlait d'amour pour ses frères, parce que n'ayant jamais connu la haine, elle avait la paix avec tous; dont la vie se consumait dans cette ineffable union avec Dieu que produit la charité, parce que toute sa personne, innocente et pure, était en paix avec Lui ?

Nous avons déjà vu ce que Catherine a fait pour réconcilier ses concitoyens, et comment sa bienfaisante influence s'était étendue, pour procurer le même bien, à un grand nombre des villes italiennes. Or, ce bien de la paix qu'elle a déjà procuré avec un si admirable dévouement, le successeur d'Urbain V s'efforçait de le promouvoir de son côté. C'était Pierre Roger de Beaufort, qui, élu le 30 décembre 1370, avait pris le nom de Grégoire XI, et apportait sur le Trône Pontifical, entre beaucoup d'autres qualités, une exquise bonté et un grand amour de la paix. Nous le verrons bientôt en relation avec Catherine pour l'œuvre si importante des réconciliations politiques. Notre Sainte avait su s'attirer l'affection de ce Pontife, avant qu'il eût eu l'occasion de la voir, et elle mérita de devenir son conseil et son bras droit, toutes les fois qu'il s'agit de faire triompher la charité là où régnait la haine. L'affaire des pacifications politiques, dans lesquelles Catherine va se trouver engagée, donnera un nouvel aliment à son zèle, et les nombreux travaux que cette œuvre lui imposera la mettront en rapport avec une multitude de puissants personnages. Dieu le disposait ainsi, pour donner à la Sainte les moyens d'accomplir le bien qu'il voulait procurer au monde par son intermédiaire.

Le commencement du règne de Grégoire XI fut en effet occupé par des réconciliations et des pacifications, sans lesquelles ses bonnes intentions fussent restées sans effet, parce que la paix est la condition du bien. Grégoire XI, en premier lieu, travailla à renouer les liens brisés qui unissaient la France à l'Angleterre, à réconcilier entre eux les princes Espagnols, à rapprocher Naples et la Sicile. Heureux quand il pouvait réussir, il agissait avec une sage prudence pour ne pas troubler la paix là où elle régnait. Ses efforts tendaient surtout à ne pas éveiller les susceptibilités soup-

çonneuses de Florence, toujours avide du pouvoir et déjà si éprouvée par les querelles qu'elle avait eues avec les Républiques ses voisines. Malheureusement il ne put réussir à conserver les bonnes grâces des ambitieux Florentins.

Le cardinal d'Estaing, Pierre d'Ostie, gouverneur du Patri-moine de saint Pierre sous le Pape précédent, ayant réussi à se faire nommer seigneur de Pérouse, avait pris possession de cette ville au nom du Souverain Pontife. Or, les Florentins ne virent pas sans un vif dépit la puissance de l'Eglise s'étendre sous le règne de Grégoire XI. Le Pape, pour calmer les Florentins, fit passer Pierre d'Ostie de Pérouse à Bologne, où il l'assigna en qualité de légat. Le cardinal Philippe de Cabassole fut envoyé à la place de Pierre d'Ostie pour gouverner Pérouse, mais il mourut au bout d'une année; son successeur fut Gérard du Puy, abbé de Montmajour, en Touraine. Le gouvernement de ce légat suscita de nombreux embarras au Saint-Siège. Catherine, qui n'ignorait pas les vues humaines de Gérard, lui écrivit pour l'inviter à s'élever au-dessus des choses terrestres. Elle le prie, dans sa lettre, de laisser croître en lui l'amour du Christ, de ne considérer, dans toutes ses démarches, que la gloire de Dieu et le bien de ses administrés, et surtout elle le supplie de conseiller au Saint-Père de ne pas s'arrêter à des considérations humaines, ni à la chair et au sang, pour choisir des pasteurs et des cardinaux, mais de ne nommer que des hommes vraiment vertueux et capables de rendre des services à l'Eglise. C'était là le grand point, et c'était aussi une leçon indirecte donnée à Gérard. Le cardinal d'Estaing, de son côté, ne demeura pas longtemps à Bologne; il en fut rappelé par le Pape et remplacé par le cardinal de Saint-Ange, Guillaume Noëlle. Ce n'était pas l'homme qu'il fallait à ce poste dangereux; car le nouveau légat irrita, par ses exactions, des populations naturellement portées à la révolte et disposées à secouer la domination du Saint-Siège.

En ce même temps, un des hommes qui, au xiv^e siècle, ont le plus agité la péninsule italienne, Barnabé Visconti, l'irréconciliable adversaire de la Papauté et de l'Eglise, opposait de sérieux obstacles, à cause de son ambition, au rétablissement de la paix en Italie. Il n'avait cessé d'inquiéter Innocent VI et Urbain V; il continuait à susciter des embarras à Grégoire XI, et à rendre difficiles les œuvres par lesquelles le Souverain Pontife voulait inau-

gurer son règne. C'était un homme ambitieux, rusé, plein de mauvaise foi et d'une rare impiété. Se moquant du Pape et de ses excommunications avec un cynisme révoltant, il ne se laissait arrêter par aucune considération dans l'accomplissement de ses iniques desseins. Petit seigneur italien, il renouvelait dans ses étroits domaines du Milanais toutes les fourberies et les méchancetés des empereurs d'Allemagne. Sa malice était servie par de grands talents, une rare finesse, beaucoup d'habileté, et une profonde science de tous les détours et des roueries d'une politique dans laquelle la conscience n'entraît jamais pour rien. Il lui était d'autant plus facile de troubler l'Italie, que cette pauvre péninsule voyait alors le gouvernement de ses différentes républiques tomber en des mains faibles et impuissantes. Le duc avait déjà profité, avec son incontestable talent, de la situation politique de sa patrie, pour courber sous le joug de fer de son autorité presque toute la Lombardie. L'ambition et l'astuce de cet homme seront une des causes des graves complications dans lesquelles se trouvera engagée l'Eglise dans les premières années du règne de Grégoire XI. Nous allons dire à quelle occasion.

Le seigneur d'Este, marquis de Ferrare, avait tenté de se rendre maître de Castel-Reggio, ville qui appartenait à Feltrino de Gonzague et que celui-ci gouvernait comme feudataire du Saint-Siège. Feltrino, n'osant se fier à ses armes contre le marquis, avait appelé à son secours Barnabé Visconti, qui s'empessa d'accourir; mais le rusé duc, loin de défendre celui à la solde duquel il s'était mis, acheta pour son compte la ville de Castel-Reggio, et s'empara en même temps de quelques autres possessions de l'Eglise. A cette nouvelle, Grégoire XI fulmine l'excommunication contre Barnabé. Celui-ci s'en moque, prend les armes contre le Pape, et, aidé de son fils, il obtient d'abord quelques succès. Mais Grégoire avait agi de son côté. A sa sollicitation une ligue s'était formée entre l'empereur, le roi de Hongrie et la reine de Naples. Obéissant aux sollicitations du Pontife, le fameux condottiere anglais, Jean Hawkood, qui était au service de Visconti, avait abandonné le parti de celui-ci, pour passer à la solde de l'Eglise, de telle sorte que les troupes dont disposait le duc étaient notablement diminuées (1). Catherine n'était point restée inactive; elle avait écrit au

(1) CHRISTOPHE, *Hist. de la Papauté au XIV^e siècle.*

cardinal d'Ostie, qui était alors légat à Bologne, une lettre dans laquelle elle lui montre combien la guerre est funeste, et comment tous les actes de son gouvernement devaient être rendus surnaturels par l'intention ; elle l'engage à être prêt à donner mille fois sa vie, s'il le fallait, pour procurer la paix et l'union dans tout le pays qu'il a sous ses ordres. Le cardinal avait été fidèle aux conseils de la Sainte. Après avoir vaincu Barnabé, il avait fait la paix avec lui et attaché les seigneurs d'Este au Saint-Siège. Les lettres écrites par Catherine au légat Gérard du Puy et au cardinal d'Estaing nous montrent de quelle autorité elle jouissait déjà. Elle ne connaissait pas encore Grégoire XI, et n'avait pas encore eu de relations directes avec lui, et cependant il semble que le Souverain Pontife veut déjà s'appuyer sur ses conseils. Pierre d'Estaing les reçoit, et Gérard du Puy les lui avait sans doute demandés, puisque la lettre qu'elle lui écrit est une réponse.

La paix déjà faite avec le cardinal d'Estaing, Visconti jugea qu'il était dans ses intérêts de la demander au Pape. La ligue formée contre lui était le signal de sa déroute, s'il ne mettait bas les armes ; cerné qu'il était de tous côtés, il ne pouvait aller plus loin. Usant donc de son hypocrisie habituelle, il négocia avec le Souverain Pontife une trêve qui fut signée le 6 juin 1374. Il nous reste des lettres de sainte Catherine à Barnabé. Ce fut sans doute à cette époque qu'elle les lui adressa. Visconti avait écrit à notre Sainte, espérant que des rapports avec elle lui donneraient une apparence de piété et lui gagneraient les bonnes grâces de la cour d'Avignon. Catherine lui avait répondu pour l'engager à se conduire d'une manière plus respectueuse vis-à-vis du Père commun des fidèles, et à faire enfin la paix avec lui. Elle lui montre dans sa lettre combien l'orgueil est un vice funeste ; l'humilité seule convient à l'homme, s'il se connaît véritablement lui-même. « Nous » devons, » lui dit-elle, « redouter la puissance et la grandeur humaines, puisqu'elles ne sont qu'un néant et que la mort peut » nous en priver au premier jour. » Elle lui dit que son âme est la seule vraie richesse, qu'il peut la perdre par le péché mortel, mais que si la cité de son âme est fermement unie à Dieu, elle devient inexpugnable et méprise la fange des richesses et des plaisirs mondains. Il s'est révolté contre le Pape ; comment peut-il dans cet état communiquer au Sang de l'Agneau, sans lequel il n'y a pas de rédemption ? Qu'il cesse ses hostilités contre

le Saint-Père ; qu'il ne méprise plus les ministres de l'Eglise. C'est un des plus grands crimes que l'homme puisse commettre. Cette lettre est courageuse et libre. Celle qui l'écrit ne connaît pas la crainte. Catherine est vraiment un apôtre. On sent en elle l'amour de Dieu qui brûlait Pierre et ses frères, quand ils affirmaient qu'il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.

La Sainte écrivit aussi à Béatrix della Scala, femme du rusé seigneur, qui n'était ni moins mauvaise ni moins ambitieuse que lui. Elle l'engage dans sa lettre à inviter Barnabé à faire sa paix avec l'Eglise. Elle lui propose des motifs surnaturels d'agir. Qu'elle se laisse guider par l'amour de Dieu et l'imitation de Jésus crucifié ; qu'elle ramène son mari à la pratique de la vertu ; qu'il devienne, en se soumettant au Saint-Père, le vrai fils du Christ mort par obéissance. Le temps passe vite ; les biens de ce monde sont éphémères ; le compte qu'il faudra rendre à Dieu est terrible.

Les conseils de Catherine avaient-ils été entendus ? La prudence humaine avait-elle décidé Barnabé à les écouter ? Quoi qu'il en fût, la trêve avait été conclue. La paix, que la Sainte considérait avec ses yeux toujours illuminés par la grâce, allait empêcher une nouvelle effusion du sang et de nouveaux empiétements sur les droits du Saint-Siège. Sans doute, dans l'intention de Barnabé, ce n'était pas la paix, ou du moins les circonstances l'imposaient au rusé seigneur ; car nous verrons bientôt que les paroles de Catherine eurent peu d'influence sur une conscience aussi cautérisée que celle du duc ; mais les vues surnaturelles de la Vierge de Sienne triomphèrent alors ; la bonté et la patience de Grégoire XI éclatèrent dans l'offre de la paix à son ennemi, qui, loin d'être vaincu, n'était qu'affaibli. Une autre détermination Pontificale eût été sans doute plus politique. Car, si le Pape, victorieux jusqu'alors, eût continué la guerre, Barnabé aurait été terrassé, et par suite Florence eût été moins à craindre. Ces considérations n'entrèrent pas dans l'esprit du doux Pontife. Visconti fut épargné, grâce à la trêve que le Pape lui accorda. Pendant ce temps, de noirs nuages s'amoncelaient à l'horizon ; l'Eglise va bientôt se trouver aux prises avec un redoutable adversaire ; cet adversaire, c'est la république de Florence. L'orgueilleuse cité est sur le point de déclarer au Saint-Siège une longue guerre qui entraînera bien des maux, et mettra en relief la charité et l'héroïsme de sainte Catherine. Quelle fut la cause de cette guerre ?

Les Florentins voyaient de mauvais œil le développement de la puissance Pontificale en Italie, et d'un autre côté, la mauvaise gestion des légats envoyés par le Pape dans le territoire de l'Eglise les irritait profondément contre lui. De fait, ces légats exerçant leur pouvoir loin du Souverain Pontife, étrangers à l'Italie, et ne cherchant dans l'exercice de leur autorité que la satisfaction de leurs intérêts privés, avaient mécontenté les habitants des Légations. Saint Antonin, dans ses *Chroniques*, stigmatise les exactions dont ils souillèrent leur gouvernement. Il les dépeint comme des hommes d'un intolérable orgueil, préférant la guerre à la paix, et maintenant leurs peuples, du haut de leurs citadelles, dans un triste esclavage. Leurs sujets les haïssaient, et de toutes parts ils étaient redoutés. Sainte Catherine, d'accord avec saint Antonin (1), les accusait auprès du Souverain Pontife, comme étant une des principales causes des maux qui affligeaient l'Eglise en Italie. Elle les dépeint en termes très sévères. Tout en recommandant au Saint-Père de veiller aux choses de l'ordre spirituel, elle le supplie d'employer le remède aux maux causés par les légats, c'est-à-dire de mettre de bons pasteurs et de bons gouverneurs dans les villes du Patrimoine. Car ce sont, assure-t-elle, les mauvais pasteurs et les mauvais gouverneurs, auxquels il faut attribuer la révolte des sujets du Saint-Père. Elle les appelle des démons incarnés, dont la vie répand l'infection tout autour d'eux, des pères dénaturés, qui font endurer à leurs subordonnés toutes sortes d'injustices, de peines et d'extorsions. Dans une autre lettre à Grégoire, elle se plaint qu'à son époque les péchés, les vices, l'orgueil et l'impureté règnent parmi les chrétiens, et surtout parmi les prélats, les pasteurs et les chefs de la sainte Eglise, qui perdent et dévorent les âmes. Loin de faire du bien à leurs ouailles, ils les tuent, parce qu'ils sont ravagés par l'amour-propre. Que Grégoire ne mette pas des loups à la tête de ses brebis, mais des prélats bons et vertueux, c'est-à-dire des agneaux qui nourriront les enfants de l'Eglise et leur feront du bien. C'est ainsi que Catherine jugeait ces prélats avec une sévérité tout évangélique, moins à cause de leurs crimes, pour lesquels elle n'eût pas craint de s'offrir comme une victime, qu'à cause du mal qu'ils faisaient et de la ruine éternelle des âmes,

(1) *Chronic. sancti Anton.*

dont leur conduite pouvait être trop facilement la conséquence. Elle manifeste dans une autre lettre ses craintes au Saint-Père, qui venait de créer de nouveaux cardinaux ; elle semble craindre que ces nouveaux élus ne soient pas des hommes d'une vertu éprouvée ; s'il ne donne pas de bons pasteurs à son Eglise, le Pape encourra le blâme de Dieu, fera du mal à sa divine Epouse, et appellera sur la terre les châtimens du ciel. C'est ainsi que jugent les Saints. Ils flagellent partout les vices, alors même qu'ils les trouvent dans les princes de l'Eglise, parce qu'ils ne voient, comme Catherine, qu'une chose : l'honneur de Dieu et le salut des âmes.

Ces excès des légats pontificaux au xiv^e siècle, l'histoire les a enregistrés dans ses annales. A Sienne, on accusait Gérard du Puy, abbé de Montmajour, en Touraine, d'entretenir des relations dangereuses pour la république avec la famille des Salimbeni, ennemis du peuple et du gouvernement démocratique. A Bologne, après la peste et pendant la disette de 1373, le légat Guillaume de Noëllet, cardinal de Saint-Ange, avait défendu l'exportation des grains, mesure qui avait mécontenté surtout Florence, parce que la disette l'avait plus durement atteinte. Les sujets des Légations se plaignaient tous qu'ils étaient accablés d'impôts prélevés sur leurs biens par leurs maîtres avides. Barnabé Visconti, qui brûlait de prendre sa revanche sur le Souverain Pontife, excitait à son profit les mauvaises dispositions des sujets pontificaux contre les légats. Il cherchait à persuader aux Florentins que Grégoire XI voulait asservir la Toscane, et enlever aux villes de cette province leur indépendance. Il leur montrait la manière d'agir des légats comme étant essentiellement hostile au bien de leur pays. Ceux-ci avaient aux yeux des Florentins le défaut de n'être pas Italiens, et de plus une sordide ambition inspirait tous leurs actes ; aussi étaient-ils surveillés avec soin, et chacune de leurs fautes fournissait un argument au rusé Barnabé contre le gouvernement du Saint-Siège. De son côté, le condottiere anglais Hawkood, qui avait défendu par ses armes la cause du Pape contre Visconti, une fois délié de ses engagements, s'était mis à faire la guerre à Florence pour son propre compte, d'accord peut-être avec le cardinal de Saint-Ange, qui avait eu à se plaindre des Florentins, ou du moins le cardinal leur déclara qu'il n'était pas en son pouvoir d'arrêter les envahissemens d'Hawkood, parce que celui-ci n'était plus à la solde de l'Eglise, et qu'en conséquence il ne

pouvait que le laisser faire (1). Catherine écrivit au chef anglais pour le dissuader de faire ainsi une guerre de contrebandier et l'inviter à se battre plutôt pour l'honneur de Jésus-Christ et la gloire de son nom. Le condottiere avait mis le siège devant Prato, petite ville située non loin de Florence. Bien que le cardinal n'eût pas eu sans doute le projet arrêté de déclarer la guerre à la république Florentine, celle-ci négocia avec Hawkood, qui leva le siège et passa à la solde des Florentins. Florence déclara aussitôt la guerre à Grégoire XI, et fit appel à toutes les autres cités Toscanes pour les entraîner dans sa rébellion contre l'Eglise. Ce fut une insurrection véritable; les couvents et les églises furent investis; les inquisiteurs mis à mort dans les rues; le clergé déclaré ennemi de l'Etat. Des décrets furent portés, qui concédaient au gouvernement civil la nomination à tous les bénéfices et les jugements dans les causes ecclésiastiques. Florence était en hostilité ouverte contre le Saint-Siège.

La formation de cette ligue contre le gouvernement de Grégoire XI remplit Catherine d'une profonde douleur. Elle connaissait à Florence un personnage considérable qui jouissait d'une très grande influence dans les affaires politiques. En 1371, il avait été gonfalonier de la justice, et à cette époque, c'est-à-dire en 1375, il était Prieur des Arts; cette dignité introduisait celui qui en était revêtu dans la magistrature suprême, chargée de présenter les lois et de déclarer la guerre. Ce Prieur, qui affectionnait vivement la Sainte, était Nicolas Soderini. Catherine lui écrivit comme à son fils spirituel, pour le supplier de se servir de son pouvoir afin de rétablir la paix entre Florence et le Pape : « Quel plus grand mal » que la guerre, » lui dit-elle, « surtout quand elle nous met en » désunion avec la sainte Eglise. Le plus grand des biens, c'est la » paix; si vous avez une crainte véritable de Dieu, vous ferez » tout votre possible pour la procurer. Sinon, Florence tombera » dans une ruine plus affreuse qu'on ne peut l'imaginer. »

Si cette guerre devait avoir des conséquences si redoutables pour la république Florentine, elle constituait aussi sans doute un très grave danger pour l'Eglise. Le doux Grégoire fut effrayé de l'orage que la mauvaise gestion de ses légats avait déchaîné en Italie contre la papauté. Il se hâta de rapporter les décrets qui

(1) CHRISTOPHE, *Histoire de la Papauté au XIV^e siècle.*

avaient irrité ses sujets, et en particulier la défense faite par le légat de Bologne d'exporter le froment de la Romagne dans les provinces que désolait la famine; mais le mal était fait; les habitants du Patrimoine de saint Pierre étaient disposés plus que jamais à la révolte, et les légats refusaient d'obéir aux ordres de leur chef. Guillaume Noëllet ne publia pas les bulles Pontificales, et maintint les décrets qu'il avait portés de son autorité privée. Les Florentins prirent les armes, et appelèrent à leur secours Barnabé Visconti, le vieil ennemi de la papauté. Un comité de huit membres, qu'on appela les *Huit de la guerre*, fut choisi parmi les Gibelins les plus violents, pour diriger les hostilités; un autre comité fut formé, qui avait pour but de soulever les villes Italiennes contre l'Eglise, en leur promettant l'amitié des Florentins. Des députés furent envoyés dans les principales villes; ils portaient des drapeaux rouges, sur lesquels était inscrit le mot : Liberté. « Secouons le joug de l'étranger, » criaient-ils; « le temps est venu; tous ceux qui prennent les » armes contre l'Eglise sont les amis et les alliés de Florence. » Tout le mal était là, Catherine l'avait deviné. En quittant Rome, les papes étaient devenus des étrangers pour l'Italie. La révolte prit d'énormes proportions. Les légats furent obligés de s'enfuir. Cita di Castello fut la première ville que Florence gagna à sa cause contre le Saint-Siège. Viterbe, Montefiascone, Narni, Spolète, Urbino et Radicofani la suivirent bientôt. Le Patrimoine de saint Pierre se souleva presque tout entier.

L'orage était déchaîné. Les passions politiques l'avaient formé. Qui eût osé prédire alors où et quand il se calmerait? Catherine voyait avec effroi quels maux pouvaient résulter de cette prise d'armes contre l'Eglise pour les villes qui avaient abandonné la houlette du premier pasteur et pour les âmes de ceux qui les habitaient. Elle fit tous ses efforts pour arrêter la guerre. Un grand nombre de ses lettres datent de cette époque, et ont été écrites pour conseiller aux brebis de revenir au bercail de l'Eglise, pour intercéder en leur faveur auprès du Souverain Pontife et apaiser sa juste colère. Elle affirme au Saint-Père que la volonté de Dieu est qu'il fasse la paix; la guerre serait la ruine des âmes et leur perte éternelle; or, Dieu l'a placé au premier rang, pour qu'il sauve les âmes. Sans doute il a le droit de réclamer; il est juste qu'il cherche à recouvrer les biens temporels de l'Eglise, que le

malheur des temps lui a enlevés, mais elle le supplie de faire tous ses efforts pour vaincre ses enfans par la douceur et par l'amour. La paix est le seul moyen de sauver les âmes et de réformer l'Eglise. La Sainte veut que Grégoire fasse la paix pour l'amour de Jésus crucifié ; par la paix il vaincra la guerre et la haine qui désunit les cœurs. Comment avec la guerre pourrait-il être tranquille ? Que d'argent l'on dépense pour nourrir des soldats qui répandent le sang, et de cet argent les pauvres sont privés. La guerre est aussi un obstacle à son désir de donner de bons pasteurs à l'Eglise, parce qu'il est tenté de flatter les princes dont il attend des secours. Par la paix, l'Eglise reviendrait à sa première beauté ; la paix serait bien vite obtenue, si les pasteurs s'appliquaient à pratiquer la vertu.

Pendant les nouvelles reçues chaque jour de la défection successive des villes appartenant au Saint-Siège n'étaient point faites pour calmer l'irritation de Grégoire. Pérouse, à la fin de l'année 1375, se détacha à son tour du Souverain Pontife. A la nouvelle de la défection de cette dernière ville, le bienheureux Raymond, confesseur de sainte Catherine, fut saisi d'une si vive douleur, qu'il ne put s'empêcher de pleurer en l'annonçant à sa fille spirituelle. La Sainte, qui lisait dans l'avenir, lui conseilla de ne pas se livrer à son émotion, mais de calmer sa douleur, parce qu'il aurait dans un avenir prochain à répandre des larmes plus amères sur des maux bien plus affreux, qui devaient fondre sur l'Eglise. Sans doute, aux yeux de Catherine, cette guerre était un scandale et un grand danger pour les âmes, mais ce malheur, elle le considérait disait-elle, comme du lait et du miel en comparaison de ce qui devait arriver. « Certes, » lui dit le bienheureux Raymond, « c'est » un grand malheur de voir les chrétiens se séparer de l'Eglise, » ne pas redouter ses censures et s'en moquer. Vont-ils encore » renier le Christ lui-même ? » Et Catherine lui répondit : « Vous » verrez que le clergé se rendra plus coupable encore que les laï- » ques. » « Comment, » lui dit le bienheureux Raymond, « est-ce » que le clergé se révoltera, lui aussi, contre le Pontife Romain ? » Et la Sainte lui répondit : « Vous le verrez ; quand le Pape vou- » dra réformer les mœurs, le clergé sera une pierre de scandale » dans l'Eglise ; les clercs la ravageront comme des hérétiques. » « Ma mère, » lui dit son confesseur, « aurons-nous encore une » nouvelle hérésie ? » « Ce ne sera pas précisément une hérésie, »

répondit Catherine, « mais toute la chrétienté sera divisée ; vous » serez témoin de ce malheur. » Catherine avait prophétisé le grand Schisme (1).

Bien que notre Sainte, comparant l'état de l'Eglise, au moment où elle parlait, à celui si triste et si funeste dans lequel le grand Schisme devait bientôt la jeter, estimât avec raison que les maux produits par la guerre étaient moins douloureux et auraient des conséquences moins dangereuses, il n'est pas moins vrai qu'à ses yeux la situation de l'Eglise n'était pas prospère. En deux ans le Souverain Pontife avait perdu quatre-vingts villes, malgré les efforts de Catherine, qui, déplorant la défection de toutes ces villes et leur rupture avec le Saint-Père, n'avait cessé de travailler pour empêcher ces soustractions d'obéissance et pour guérir cet esprit d'insoumission qui s'était si rapidement étendu dans les Etats ecclésiastiques. Ses lettres avaient porté de tous côtés ses bons conseils. Des menaces et des promesses étaient prodiguées à la ville de Lucques, pour l'obliger à entrer dans la ligue Florentine. Catherine écrit aux magistrats de cette ville une lettre dans laquelle elle les détourne de s'allier avec Florence contre le Saint-Siège. Elle leur montre combien est insensé celui qui veut agir contre un Souverain dont la vertu et la puissance ne peuvent pas disparaître. Dieu ne garde pas ceux qui combattent l'Eglise. Qu'ils ne se laissent pas égarer par le démon, en se séparant du Saint-Père, eux qui jusqu'à présent sont restés fermes et persévérants dans leur amour pour l'Eglise. Qu'ils demeurent des fils fidèles du Souverain Pontife, et qu'ils craignent de grands malheurs, s'ils viennent à se séparer de lui. Qu'ils ne se fient pas aux offres des Florentins, elles n'ont pas la paix pour objet ; s'ils les écoutent, ils attireront sur eux les maux d'une guerre plus sanglante et plus ruineuse que toutes celles qu'ils ont jamais soutenues. Il vaut mieux qu'ils restent alliés aux Pisans ; ils se défendront ensemble contre toutes les attaques.

Non contente d'écrire, Catherine se rend à Lucques, sur l'ordre du Saint-Père, auquel elle ne savait qu'obéir ; elle ne compte pour rien les difficultés qui s'opposent à des voyages si fréquents, surtout de la part de ses concitoyens, que ses continuels déplacements faisaient hautement murmurer. La réception enthous-

(1) *Acta Sanctorum*, 30 ap. In-f°, Venet., 1738. — *Lég.* du B. RAYMOND.

siaste qu'on lui fit à Lucques consola beaucoup Catherine, parce qu'elle lui fit concevoir l'espérance que sa mission ne demeurerait pas sans d'heureux résultats. Logée chez Barthélemy Barbani, elle trouva dans sa maison quelques pieuses dames réunies par son épouse, qui venaient lui demander de les recevoir au nombre de ses disciples. Sa présence à Lucques fut un véritable événement. Les nobles et le peuple lui donnèrent des marques du respect le plus profond. On l'entourait, quand elle passait dans les rues; tout le monde voulait la voir, tellement était grande dans cette ville la réputation de sa sainteté. Catherine eut le bonheur de maintenir Lucques dans la soumission au Saint-Siège.

Nous la voyons se rendre à Pise, en 1375, pour le même objet. Le Pape l'envoyait comme son ambassadeur auprès de ces villes; il la chargeait de les arracher à la révolte soufflée par l'orgueilleuse Florence, que son ambition coupable venait de changer, de Guelfe qu'elle était, en Gibeline acharnée. Catherine profite de son séjour dans ces deux villes pour le service de l'Eglise. Elle prie le Souverain Pontife de leur adresser des lettres contenant les paroles paternelles que Dieu lui inspirera; qu'il les encourage, autant qu'il le pourra; qu'il les invite à demeurer fermes et immobiles dans l'obéissance au Saint-Père. « Je suis restée longtemps, » lui dit-elle, « dans ces deux villes, et je les ai engagées de toutes » mes forces à ne pas s'allier avec les révoltés; mais, Saint- » Père, les habitants sont dans une vive inquiétude, parce qu'ils » ne reçoivent de vous aucun encouragement, et qu'ils sont tou- » jours relancés par vos ennemis. » Catherine fut moins heureuse dans ses négociations à Pise qu'à Lucques.

Tous ces efforts de sainte Catherine en faveur de l'Eglise nous montrent quel était son mode d'action dans la situation où se trouvaient alors les républiques Italiennes. Elle cherche à ramener Florence, la plus puissante de ces républiques, à sa politique traditionnelle de dévouement à l'Eglise. Elle conseille aux villes rebelles de rentrer sous la houlette du Souverain Pontife, et de lui jurer une obéissance pleine et entière, sans condition. Des membres qui sont séparés de leur tête ne peuvent attendre que la corruption, et supposé même que le père ait des torts, ces torts ne peuvent justifier la révolte de ses fils contre lui.

En même temps, toute disposée à donner mille fois sa vie, s'il le fallait, pour le rétablissement de la paix, elle plaide pour les

coupables auprès de Grégoire XI ; elle le prie de leur pardonner au nom de Celui dont il est le vicaire, qui a répandu tout son Sang pour sauver ses brebis, et elle lui rappelle la béatitude de l'Évangile : *Bienheureux les pacifiques* (1). Elle veut avant tout le salut des âmes, qui ordinairement courent de grands dangers pendant les guerres. Elle demande de bons pasteurs pour l'Italie ; elle rappelle au Pape qu'il est le ministre de Notre-Seigneur, qu'il doit procurer le règne de Celui qu'il représente et le faire triompher par la paix. Et cette paix, Catherine la désirait tellement, qu'elle ne craignait pas d'inviter Grégoire à affronter tous les dangers, et à revenir à Rome, pour la procurer plus facilement par sa présence. Elle envoyait ses lettres au Pape par ses disciples, qui pouvaient le renseigner de vive voix sur les affaires et l'état de l'Italie. Elle lui recommandait ses chers voyageurs, tels que Néri de Landoccio, jeune Siennois, que la Sainte guérira miraculeusement de la peste, à Gènes, en 1376. « Donnez-lui audience, » Saint-Père, » dit-elle au Pape, « écoutez-le avec bienveillance, et » ajoutez foi à ses paroles ; vous savez qu'on ne peut pas tout dire » par écrit. » Non contente d'écrire au Pape, elle adressait aussi des lettres aux membres de la cour Pontificale ; de ce nombre était Nicolas d'Osimo, ancien protonotaire apostolique, secrétaire de Grégoire XI, et plus tard d'Urbain VI. C'était un homme d'une grande vertu, qui dans la suite s'employa pour décider Grégoire à revenir à Rome. Elle le supplie de faire en sorte que le Pape prenne tous les moyens pour arrêter la guerre. Qu'il agisse sans négligence ; autrement Dieu le punirait sévèrement.

Les arguments et les instances de Catherine faisaient une vive impression sur les résolutions d'un Pontife aussi doux que l'était Grégoire. Lui-même voulait terminer la querelle ; il ne demandait pas mieux que d'entrer en accommodement avec ses fils révoltés. Il y mettait tant d'empressement, et il était si bien disposé à user d'indulgence pour mettre fin à cette guerre, qu'il préparait déjà les clauses de la paix. Pour obéir à ses propres inspirations, et aussi pour suivre les conseils de Catherine, il se détermina à envoyer trois députés à Florence, afin d'essayer de ramener à lui cette ville, avant d'en venir à la triste nécessité de tenter la fortune des armes. Les bons citoyens de la République, fatigués de l'hostilité

(1) *Matth.*, v, 9.

de leur ville contre le Saint-Siège et désireux d'étouffer la révolte, applaudirent aux résolutions pacifiques du Saint-Père, tout disposés qu'ils étaient pour leur part à un accommodement. C'était au commencement de 1376. Les conditions de la paix offertes par Grégoire XI étaient loin d'être exorbitantes. Si les Florentins voulaient mettre bas les armes et renoncer à entraîner Bologne dans leur rébellion, Pérouse et Cita di Castello devenaient villes libres (1).

La paix allait enfin aboutir, quand les *Huit de la guerre*, qui ne la voulaient pas, soulevèrent Bologne, en chassèrent les troupes pontificales et retinrent le légat prisonnier. Le nonce du Pape, prieur d'un couvent de Chartreux, fut saisi par leurs soldats et mis à mort dans les rues de la ville avec une horrible atrocité. A cette nouvelle, le Pape excommunia les auteurs du crime et lança l'interdit sur Florence. C'était un coup terrible porté à la ville révoltée (2).

Dès lors tout était rompu. La défection de Bologne arrêtait les négociations ; les procédés haineux du gouvernement de Florence contre le Saint-Siège rendaient inutiles les efforts combinés de Grégoire et de Catherine. Tout autre eût désespéré, mais la Sainte, dont toute la confiance était en Dieu, ne savait ce que c'était que le découragement. Elle s'arme de la prière, et fait de nouvelles tentatives pour renouer les négociations rompues. Elle s'adresse particulièrement à ses disciples de Florence pour les prier de répandre des semences de paix là où règne l'esprit de vengeance et de haine. Elle les supplie, dans des lettres affectueuses, de se montrer ses vrais disciples, en unissant leurs efforts pour rapprocher du Saint-Père les cœurs égarés des Florentins. Les conseils de Catherine ne furent pas sans résultat. Le gouvernement de Florence, qui n'ignorait pas quelles conséquences désastreuses l'interdit pouvait entraîner pour la république, se détermina à envoyer à Avignon un homme assez influent pour calmer le Pape et le préparer à rendre ses bonnes grâces à la ville révoltée. Le choix des Florentins tomba sur le bienheureux Raymond de Capoue. Sainte Catherine ne le laissa pas partir sans lui donner pour Grégoire XI une lettre dans laquelle elle le prie de pardonner

(1) CHRISTOPHE, *Histoire de la Papauté au XIV^e siècle*.

(2) *Ibid.*

aux *Huit de la guerre* la défection de Bologne, que leur malice avait causée. Qu'il ne se laisse pas arrêter dans ses désirs de la paix par les scandales et les révoltes des villes, dont il reçoit tous les jours les tristes nouvelles. Que ce qui est arrivé à Bologne ne change pas son dessein d'accorder la paix à ses fils coupables.

Ce que l'humble Catherine demandait, le Pape ne le lui refusa pas. Il voulut bien attendre encore avant d'infliger de nouveaux châtimens à la ville orgueilleuse, et il se contenta de citer les Florentins à son tribunal, pour qu'ils eussent à se justifier des excès et des crimes qu'ils avaient commis contre l'autorité de l'Eglise. En conséquence le gouvernement de Florence envoya à Avignon une ambassade, dont Donato Barbadori était le chef et l'orateur. Ces députés se présentèrent devant le Souverain Pontife; mais, au lieu de demander la paix avec l'humilité et la soumission qui convenaient à une république coupable d'avoir lésé le Saint-Siège dans ses droits les plus sacrés, Barbadori fit au Pape d'amers reproches. Il se plaignit hautement, et en des termes très violents, des injustices que les légats envoyés par Grégoire avaient commises dans les villes italiennes; il lui reprocha d'avoir oublié tout ce que Florence avait fait pour l'Eglise Romaine, et il protesta que si les Florentins n'avaient pas été menacés dans leurs plus chers intérêts, jamais ils n'auraient songé à prendre les armes contre le Saint-Siège.

Grégoire XI n'eut pas de peine à reconnaître dans le discours de Barbadori une hypocrite finesse, jointe à une inconvenante fierté. Le fond des paroles du député, c'était le mensonge. Si quelques vérités étaient sorties de sa bouche, elles avaient été orgueilleusement exprimées, mais le reste n'était qu'un tissu de fausses allégations. Le Pape ne put accepter d'aussi hautaines excuses. Il déclara la guerre à Florence, et la frappa d'excommunication. Barbadori, entendant l'anathème tomber des lèvres du Souverain Pontife sur sa patrie, se tourna vers un crucifix suspendu dans la salle et s'écria : « Juste Ciel, nous en appelons à toi et à ta justice » de l'injustice de ton Vicaire ! Protège la liberté de Florence ; » réduis au néant les malédictions qui viennent d'être lancées » contre elle ! » Le coup porté par Grégoire à l'orgueilleuse cité eut un immense retentissement dans ses murs. Le parti le plus avancé voulait briser définitivement avec le Pontife et établir une Eglise nationale.

L'excommunication devait avoir en effet de bien funestes résultats pour Florence. Au moyen âge, une ville sous le poids des censures de l'Eglise était mise au ban de l'Europe. Son commerce devenait presque impossible, parce que les débiteurs se croyaient dégagés de tous leurs engagements vis-à-vis des excommuniés. Les Florentins éprouvèrent bientôt les effets désastreux de la juste colère de Grégoire XI. On les poursuivit partout ; les habitants d'Avignon leur intimèrent l'ordre de quitter leur ville ; permission fut donnée de confisquer leurs biens et de les emprisonner, partout où on les trouverait. C'était la ruine pour Florence. Elle comprit que son intérêt n'était pas de demeurer en lutte ouverte avec le Saint-Père ; les *Huit de la guerre* se décidèrent en conséquence à traiter sérieusement de la paix avec lui.

Sainte Catherine étudiait soigneusement les différentes phases que traversait la lutte et les modifications que les événements produisaient dans l'esprit des Florentins. L'excommunication les ayant fait rentrer en eux-mêmes, les ramenait forcément à des sentiments d'humilité et de soumission. Elle se hâta de profiter de la réaction causée à Florence par la juste sévérité du Pontife, pour prêcher de nouveau la paix et peser de toute son autorité sur la décision que les révoltés avaient à prendre. Elle ne se doutait pas qu'elle, la pauvre Catherine, l'humble fille d'un teinturier de la ville Italienne la plus acharnée contre Florence, allait apparaître elle-même sur la scène, et que les magistrats de la grande ville Toscane étaient sur le point de la jeter entre eux et les légitimes colères de Grégoire XI.

Elle venait de recevoir les sacrés stigmates de la passion du Sauveur dans la ville de Pise, dans laquelle nous l'avons vue se rendre, afin de travailler pour les intérêts de l'Eglise, et empêcher autant qu'elle le pourrait la défection des villes pontificales et leur refus d'obéissance au Saint-Siège. Sa réputation était faite à cette époque, si vif avait été l'éclat dont ses vertus avaient déjà brillé, si magnanimes avaient été ses efforts pour le salut des âmes et le triomphe de l'Eglise. Elle fut mandée à Florence par les magistrats de la République. C'était en 1376. Catherine s'exposait certainement, en se rendant, pauvre jeune fille qu'elle était, dans une ville dans laquelle bouillonnaient la haine et les passions politiques. L'opinion publique, sans doute, voulait la fin de la guerre, mais les chefs de la ville, livrés à eux-mêmes, étaient disposés à se laisser

aller à toute leur rancune contre l'Eglise, bien loin de prendre une détermination tendant à la paix. Ce qui augmentait les difficultés pour Catherine, appelée officiellement par le gouvernement Florentin, c'est que ce gouvernement avait cela de commun avec toutes les nations dans lesquelles ne règne pas la concorde, qu'il était travaillé par la compétition des partis. Les deux plus puissantes familles de la ville étaient les Ricci et les Albizzi. Ceux-ci avaient sur les Ricci la prépondérance dans le gouvernement; aussi pouvaient-ils être amenés à faire une paix sérieuse avec le Saint-Siège, tandis que les Ricci trouvaient leur intérêt à faire de l'opposition à un arrangement avec la papauté, parce qu'ils pouvaient espérer que la guerre déclarée à l'Eglise leur fournirait l'occasion de l'emporter sur leurs rivaux. La multiplication des rouages du gouvernement Florentin était aussi un obstacle à ce que l'entente se fit. Plus les pouvoirs sont nombreux et l'organisme compliqué, plus difficile est l'accord (1).

Que pouvait donc une pauvre jeune fille dans une pareille situation et contre des irritations si violentes? Quelle digue sa petite-tesse pouvait-elle opposer aux colères d'une puissante République? Ces considérations eussent pu affaiblir un courage qui n'aurait pas été trempé comme celui de Catherine, et sanctifié au contact de Jésus crucifié. Quant à elle, elle n'avait pas l'habitude de mettre en ligne de compte le danger, quand il s'agissait de procurer le bien. Toutes ses œuvres, elle les accomplissait dans des vues supérieures à des intérêts purement humains; c'était là toute sa force. La paix était un motif suffisant à ses yeux, pour qu'elle s'interposât afin de la procurer, mais ce n'était pas à la manière des hommes qu'elle voulait en traiter. Elle désirait procurer une paix d'autant plus solide, qu'elle serait appuyée sur un principe surnaturel. En un mot, elle n'accepta de se rendre auprès des Florentins, que parce qu'elle voulait les préparer à rentrer en grâce avec le Saint-Père, en s'efforçant de les ramener à des sentiments de piété et à la pratique de la religion, et leur prêchant la charité fraternelle. Elle voyait le bien de l'Eglise en tout et avant tout, et en cette occasion elle cherchait à la faire triompher, en s'entremettant pour procurer le bien temporel et spirituel des Florentins. Afin de l'encourager dans sa difficile mission, Dieu lui avait révélé le

(1) CAPECEFLATRO, *Storia di santa Caterina da Siena e del papato del suo tempo.*

mystère de la persécution que son Eglise souffrait alors; il lui avait fait connaître pourquoi il avait permis les scandales qui obscurcissaient la splendeur de son Epouse. « Cette persécution, » lui avait-il dit, « a pour but d'enlever les épines dont » l'Eglise est couronnée. J'ai fait un fouet de cordes, et je châtie » les marchands impurs et avarés qui trafiquent des dons du Saint-Esprit. » Et alors Catherine s'était vue environnée d'un grand nombre de Saints, parmi lesquels se trouvaient saint Dominique et saint Jean l'Evangéliste. Notre-Seigneur mit une croix sur les épaules de la Sainte, et dans ses mains une branche d'olivier, et il lui commanda de porter ce rameau aux partis qui étaient en guerre. Elle recevait ainsi officiellement la mission de porter la paix aux ennemis, comme Dominique reçut la sienne des deux apôtres Pierre et Paul, qui lui donnèrent un bâton et un livre en lui disant : « Va et prêche, » et dès lors elle brûla de l'accomplir.

Catherine partit donc au mois de mai 1276, pour Florence. Dès qu'elle approcha des portes de la ville, les magistrats allèrent à sa rencontre. Elle fut reçue avec beaucoup d'honneur, et logea chez Nicolas Soderini, avec lequel elle était déjà depuis longtemps en relations suivies. Aussitôt arrivée, elle se mit à l'œuvre et prêcha la concorde avec le Souverain Pontife. Les Florentins sont ses enfants; il faut qu'ils s'humilient en demandant pardon; qu'ils montrent à leur père qu'ils l'aiment, et leur père se laissera toucher. Ils ont besoin de se rapprocher de lui, parce que sans lui leur salut est impossible. C'est entre ses mains que Dieu a mis les clefs du Ciel; c'est lui qui l'ouvre et le ferme, parce qu'il est le dépositaire des trésors de la Rédemption. Ces raisons devaient agir puissamment sur le peuple de Florence, qui était meilleur que son gouvernement.

En même temps Catherine s'efforçait d'amener le Pape à des sentiments de douceur et de bonté envers la ville coupable. Elle lui rappelle ce qu'a fait Notre-Seigneur pour le salut des âmes, comment il les a aimées en se livrant à la mort pour elles. Elle lui montre dans le Sauveur le modèle qu'il a à suivre; ce que le Christ Jésus a fait pour tous les hommes, que Grégoire le fasse pour les Florentins, et si sa justice ne peut être satisfaite que par un châtiment, qu'il fasse tomber les coups de sa vengeance sur sa pauvre servante, qui n'est qu'une misérable pécheresse. La paix doit se faire. Dieu ne veut pas que des âmes qu'il a rachetées

par son précieux Sang soient toujours divisées. Cette paix se ferait sans beaucoup de difficulté, si le Souverain Pontife attaquait vigoureusement les scandales qui affligent la sainte Eglise, pour la guérir. Qu'il mette à la tête du troupeau qui lui est confié des pasteurs uniquement préoccupés de donner le bon exemple et d'embaumer de leurs vertus le jardin de l'Epoux. Qu'il revienne à Rome, avant tout ; c'est là seulement qu'il pourra faire le bien et ramener à lui les républiques de la Péninsule.

Sainte Catherine le dissuade aussi de lancer une armée sur l'Italie, comme c'était l'intention du Pontife. Pour tenir tête à la ligue de Florence, Grégoire avait pris à sa solde une compagnie de Bretons, commandée par deux courageux chevaliers, Jean de Malestroit et Sylvestre de Bude, et composée d'environ six mille hommes (1). C'étaient des soldats indisciplinés, presque sauvages, rançonnant tous les pays qu'ils traversaient, et affirmant qu'ils entraient tout aussi sûrement que le soleil dans les villes qu'ils mettaient en état de siège. Catherine ne veut pas que le Pape lance ces hordes sur l'Italie ; elle le supplie de pas revenir à Rome, entouré de ces soldats sans aveu. Qu'il vienne tout seul et sans crainte au milieu de ses enfants. Il les ramènera à lui, dès qu'il sera au milieu d'eux. Qu'il vienne sans entourage militaire ; c'est assez qu'il ait la Croix à la main. Ce conseil vraiment sage, Pétrarque l'avait déjà donné à Grégoire XI.

Mais ce n'était pas du côté du Pape que devaient venir les difficultés pour la conclusion de la paix ; il la voulait ; d'ailleurs il était pieux et bon, et de plus Catherine exerçait sur ses résolutions une puissante influence. Quant aux Florentins, il y avait pour eux une nécessité urgente de traiter avec le Pontife, sinon dans des vues surnaturelles, au moins dans un intérêt tout temporel. Ainsi la transaction pouvait aboutir avec un intermédiaire tel que notre Sainte. Les Florentins traitèrent donc avec elle, la priant de s'entremettre entre eux et le Pape, et ils la chargèrent des négociations de la paix, l'assurant qu'elle pouvait promettre au Saint-Père qu'ils étaient prêts à se soumettre, qu'ils accepteraient toutes les conditions que Sa Sainteté voudrait leur imposer, et la priant de lui porter leur regret sincère de tout ce qui s'était passé. Catherine douta-t-elle de la bonne foi de quelques-

(1) CHRISTOPHE, *Histoire de la Papauté au XIV^e siècle.*

uns des magistrats de Florence, c'est fort possible, mais elle accepta pour le bien de la paix une mission si délicate, à une condition cependant, ainsi que les révoltés venaient de le lui affirmer, c'est qu'elle pourrait déclarer de leur part à Grégoire qu'ils voulaient oublier leurs griefs, qu'ils se soumettaient docilement à lui comme des fils égarés, qu'ils lui obéiraient dorénavant, en un mot, qu'ils reconnaissaient leurs torts. En outre il fut convenu que quand Catherine, usant des pleins pouvoirs que la République mettait entre ses mains, aurait préparé les voies à la paix, des ambassadeurs partiraient de Florence pour Avignon, munis de la commission de traiter avec le Pape, d'accord avec elle. Catherine écrivit aussitôt toutes ces choses au bienheureux Raymond, qui était déjà à Avignon; elle lui dit combien elle serait heureuse de terminer ce scandale, et de donner sa vie pour le bien de la paix et le triomphe de la sainte Eglise. « Dites au Pape, » ajoute-t-elle, « que quand je l'aurai vu, je chanterai mon *Nunc dimittis*. »

Catherine partit donc pour Avignon au commencement de juin, accompagnée de plusieurs de ses disciples. Elle avait alors vingt-neuf ans. Elle fit probablement ce voyage par la voie de terre, et fut en conséquence obligée de traverser les Alpes; il dura vingt-six jours. Si jeune encore, elle allait affronter une cour brillante, composée de cardinaux peu favorables à l'affaire qu'elle venait traiter; elle allait se soumettre, en tant qu'elle représentait Florence, à la juste indignation du chef de la chrétienté. Car, encore que le Pape fût animé d'intentions pacifiques, il n'était pas seulement père, il était roi aussi, et la république Florentine avait indignement agi envers lui; mais Catherine va le supplier avec son angélique douceur et son inaltérable patience. Elle avait écrit à Grégoire XI, pour lui notifier son départ. Elle lui annonce dans sa lettre la soumission des Florentins, l'invite à accepter leurs excuses, et lui dit qu'elle va arriver à Avignon, pour les ramener humiliés à ses pieds. Dieu avait ses secrets desseins en la conduisant dans cette ville; il voulait la mettre en relation directe avec le Saint-Père qui ne l'avait pas encore vue, pour la charger bientôt d'une mission plus difficile et plus importante que celle qu'elle avait à accomplir de la part des Florentins.

Pendant que ces choses se passaient à Florence, et que les derniers arrangements pour la négociation de la paix étaient pris avec Catherine par les magistrats, on en était éloigné plus que

jamais à Avignon. L'insolent discours de Donato Barbadori avait allumé le feu de l'indignation pontificale, au lieu de la calmer, et, comme nous l'avons vu, les foudres de l'excommunication étaient tombées sur Florence, en même temps que les cardinaux tenaient un conseil, dans lequel ils traitaient de la déclaration de la guerre. L'avis des cardinaux Français prévalut, et la guerre fut déclarée aux Florentins. Grégoire XI lui-même avait opiné comme la majorité; il croyait que, malgré ses intentions pacifiques, il devait venger son autorité outragée et méconnue. En conséquence, Robert, le trop fameux cardinal de Genève, qui devait être plus tard l'antipape Clément VII, franchit les Alpes le 27 mai, par les ordres du Souverain Pontife, à la tête d'une armée de dix mille hommes environ, dont le plus grand nombre se composait de ces indomptables Bretons, qui s'étaient mis à la solde de l'Eglise (1).

Ainsi, au moment où l'armée de Grégoire partait pour l'Italie, Catherine, la messagère de la paix, arrivait à Avignon. C'était le 18 juin 1376. Les habitants de l'opulente cité jetèrent sans doute un regard d'indifférence, peut-être même de mépris, sur cette fille jeune et pauvre, qui traversait humblement leurs rues bruyantes et tumultueuses; il n'y avait rien dans son extérieur qui pût permettre à leurs regards de découvrir en elle l'ambassadrice de la plus puissante République de l'Italie, et que dut penser de son côté Catherine. quelle poignante douleur dut remplir son âme, quand elle vit, à des signes qui ne pouvaient la tromper, le péché trônant comme un dominateur au milieu des splendeurs de la cité, et ce luxe effréné, cette vanité dans les habits, cette légèreté de mœurs, qui n'annonçaient sans doute pas la présence de celui qui s'appelle le Vicaire du Christ sur la terre? Ce fut dans la maison d'un riche Florentin, nommé Jean Reggio, que Catherine et ses disciples furent logés par le Saint-Père.

La prévention avec laquelle la Sainte fut reçue à Avignon n'échappa point à ses disciples et en particulier à frère Barthélemy, qui le raconte, mais elle cessa bien vite, deux jours après l'arrivée de la Sainte, à la première audience que le Pape lui donna. En effet, dès que le doux et pieux Grégoire eut vu Catherine, il sentit son affection et son respect redoubler pour elle. La sainteté qui resplendissait sur le visage de l'angélique Vierge im-

(1) CHRISTOPHE, *Histoire de la Papauté au XIV^e siècle.*

primait dans le cœur du Pontife une profonde vénération à l'égard de cette jeune fille pauvre et sans lettres, qui se présentait devant lui, et commandait sa confiance. La présence de Catherine à Avignon calma Grégoire XI; il se montra plein de simplicité et de bonne volonté, pour accorder la paix si désirée au peuple des intérêts duquel elle était chargée. Il n'hésita pas à remettre entre ses mains toute l'affaire de la réconciliation de Florence avec le Saint-Siège, et l'assura que tout ce qu'elle ferait serait approuvé par lui. « Vous voyez bien, » lui dit-il, « que je veux la paix, » comme vous la voulez vous-même. Je vous donne la commission » d'en régler les conditions. Tout ce que je vous recommande, c'est » de sauvegarder l'honneur et les intérêts de l'Eglise. » Catherine fut remplie d'une sainte joie. Elle prit congé du Pape et s'empressa de voir pour ce même objet les cardinaux et les conseillers du Saint-Père. Peu de jours après, ses espérances de procurer la réconciliation s'étaient presque changées en certitude. Elle écrivit aussitôt à Sano de Maco, l'un de ses disciples : « La grâce de Notre-Seigneur » a beaucoup avancé l'affaire qui m'a amenée ici. Réjouissez-vous » en Notre-Seigneur Jésus-Christ, et soyez plein de confiance. »

Sans doute la sainteté et l'entraînante parole de la messagère de Florence avaient éloquemment plaidé en faveur de cette coupable ville, et fait tomber les obstacles qui s'opposaient à la conclusion de la paix, mais les indociles Florentins entravèrent ses courageux efforts en lui créant de nouvelles difficultés. Les *Huit de la guerre*, qui s'étaient toujours montrés peu disposés à la paix, faisaient tout ce qu'ils pouvaient pour vexer le Pape et empêcher la réconciliation. Ils imaginèrent de frapper d'un impôt les biens du clergé. Catherine, qui se défiait d'eux en particulier, leur écrivit pour leur reprocher de s'attirer par des actes injustes la légitime indignation de Grégoire, alors que les circonstances dans lesquelles se trouvait leur ville vis-à-vis du Saint-Siège étaient si graves et si délicates. « Si vous avez imposé les » clercs, » leur dit-elle, « c'est un grand malheur pour deux rai- » sons : d'abord, parce que c'est une offense envers Dieu; car » vous savez bien que vous ne pouvez pas agir ainsi. Ensuite, si » vous le faites, vous n'arriverez pas à la paix. Le Saint-Père ne » pourra plus traiter avec vous, si vous l'offensez de cette ma- » nière. Les cardinaux ne comprennent pas qu'au moment même » où vous êtes sur le point d'arriver à un arrangement, vous l'em-

» pêchiez par des obstacles. Vraiment on croit ici que vous voulez
» la guerre. D'un autre côté, je suis couverte de confusion, moi
» que vous avez envoyée auprès du Pape, pour hâter votre récon-
» ciliation avec lui. Vous m'envoyez et vous agissez contraire-
» ment à la commission que vous m'avez donnée. Le Saint-Père
» est tout disposé à faire ce que vous désirez; il veut bien tout
» oublier; il vous tend les bras; je vous en supplie, ne l'indis-
» posez pas en ce moment contre vous (1). »

L'affaire de l'impôt ne fut pas le seul obstacle que rencontra Catherine. Elle avait compté sans la ruse et la duplicité des magistrats de Florence. Ils s'étaient engagés envers notre Sainte à la faire suivre à Avignon par une ambassade qui devait s'entendre avec elle, et n'agir que d'après ses inspirations. Cette ambassade se mit en route si tard, que tout espoir de la voir arriver paraissait perdu et pour le Saint-Père et pour la Sainte. Ceux qui étaient opposés à la réconciliation du Saint-Siège avec Florence tiraient, de ce long retard, des arguments pour combattre les bonnes intentions du Pape et discréditer cette affaire. De son côté, le Souverain Pontife disait à Catherine : « Croyez-moi, ma
» pauvre enfant, ils vous ont trompée, et ils vous tromperont en-
» core. Ces ambassadeurs ne viendront pas, ou s'ils viennent,
» leur mandat sera inutile (2). » En effet, quand les députés arrivèrent enfin à Avignon, Catherine leur demanda une entrevue, et alla les trouver, accompagnée du bienheureux Raymond, de qui nous tenons ces détails. Elle leur dit quels pouvoirs elle avait reçus des magistrats; elle leur déclara que le Saint-Père avait bien voulu remettre entre ses mains les autorisations nécessaires pour conclure la paix, qu'ainsi les négociations dont ils étaient chargés arriveraient facilement par son intermédiaire à une heureuse issue, que les conditions qu'elle obtiendrait du gouvernement pontifical seraient très favorables, et que d'ailleurs ils devaient compter sur son affection pour l'Italie et son dévouement à tout ce qui intéressait sa chère patrie. Mais les hypocrites ambassadeurs déclinèrent les offres de Catherine, ne voulurent pas ajouter foi à ses paroles, et lui affirmèrent qu'ils n'avaient reçu aucun ordre pour traiter avec elle. C'était le comble de la fourbe-

(1) CAPECELATRO, *Storia di santa Caterina da Siena e del papato del suo tempo.*

(2) CHRISTOPHE, *Histoire de la Papauté au XIV^e siècle.*

rie. Ils venaient à Avignon pour traiter de la paix, et ils avaient l'air d'hommes dont le moindre souci est de rentrer en grâce avec le Saint-Siège. Catherine ne put se refuser à les accuser de mauvaise foi, et la justesse du jugement porté par Grégoire XI, qui ne put rien terminer avec eux, fut claire à ses yeux. Elle n'eut pas de peine non plus à reconnaître que tout ce qui venait d'arriver était une machination des *Huit de la guerre*, pour mettre à néant les efforts faits par Nicolas Soderini et les citoyens du parti modéré de Florence dans le but de terminer le conflit avec le Souverain Pontife.

Ainsi Catherine échoua dans ses courageux efforts pour réconcilier le Pape avec la république Florentine. Sans perdre courage, et sans ressentir aucun mouvement d'amour-propre blessé, elle renvoya à une autre époque la conclusion de cette affaire, que les ambassadeurs de Florence venaient de rendre impossible pour le moment. Cet échec fut un triomphe pour la charité et l'humilité de notre admirable héroïne ; c'étaient ces deux vertus qui la guidaient et l'inspiraient ; elles étaient ses uniques motifs d'action ; aussi sa bonne volonté et sa bienveillance vis-à-vis de la trompeuse République et de ses députés ne furent aucunement altérées. Elle écrivit à Buonacorso de Lapo, pour lui annoncer le résultat de son voyage et l'inutilité de ses efforts (1). C'était un des membres les plus influents du gouvernement de Florence. Catherine le connaissait particulièrement, parce qu'il avait été l'un des députés envoyés à Sienne, pour terminer le différend entre cette ville et la famille des Salimbeni, après la défaite du parti de l'aristocratie. Elle lui expose dans sa lettre combien la conduite des Florentins dans leur négociation avec le Pape l'avait affligée. Elle les croyait repentants des fautes qu'ils avaient commises et prêts à s'humilier. L'humilité était la porte par laquelle ils devaient entrer pour arriver au cœur du Saint-Père, mais ils ont voulu suivre une voie qui n'était pas droite, et ils n'ont abouti qu'à irriter davantage celui qu'ils devaient apaiser. Ils ont trompé ceux par qui ils devaient agir. Ce n'est pas l'humilité qui les a inspirés, mais la peur des conséquences de la guerre. Ils n'ont pas compris leur crime envers le Souverain Pontife, et ils n'ont point vu le mal qu'ils se faisaient à eux-mêmes. Qu'ils réfléchissent, et qu'ils brisent les filets

(1) BURLAMACCHI, *Lettere di santa Caterina*.

de l'orgueil. Qu'ils aillent se jeter aux pieds du Pape, pour lui demander pardon, qu'ils sollicitent sa miséricorde, jusqu'à ce qu'ils l'aient obtenue, et qu'ils n'appellent pas sur leur tête la colère divine.

Ce que Catherine conseillait aux Florentins, elle le fit elle-même en leur faveur auprès de Grégoire XI. Malgré leurs torts, elle ne cessa d'importuner le doux Pontife, pour qu'il se rapprochât de ses enfants coupables, et qu'en la considération de son humble Servante il voulût bien ne pas briser tout à fait avec eux.

Mais, si notre Sainte échoua à cette époque dans l'œuvre si difficile de la réconciliation de la république Florentine avec le Saint-Père, elle était entrée en relation directe avec lui, et comme son intelligence surnaturalisée avait compris les maux qui travaillaient son siècle, elle traita avec Grégoire d'autres questions très importantes, qui regardaient le bien général de l'Eglise. Avant de raconter les travaux que notre Sainte entreprit pour accomplir les œuvres que lui indiquaient son zèle et son amour du Sauveur son Epoux, terminons l'histoire de la réconciliation si désirée et si souvent empêchée de la grande république Toscane avec la Papauté, et des peines que cette œuvre si difficile coûta à Catherine.

Grégoire XI n'était plus à Avignon. Il avait quitté la France, et replacé le siège de la papauté dans cette ville, dans laquelle l'a fait asseoir la Providence divine, aux premiers jours de l'Eglise. C'était un grand pas fait vers le bien et le triomphe de la religion, une résolution énergique exécutée pour l'honneur de la papauté et le bien de l'Eglise, mais ce n'était pas assez. Comment le Pape pourra-t-il étendre sa bienfaisante influence en Italie, si les républiques de cette nation ne sont pas en paix avec lui ? Quel bien lui sera-t-il permis de faire, comment exercera-t-il sa puissance pour le procurer, si le bruit des armes retentit toujours dans la Péninsule ? Les pacifications étaient donc le premier et le plus pressant devoir qui s'imposait au Saint-Père, et en particulier celle de Florence. Florence s'était montrée indigne des bontés de Grégoire, qui avait quitté Avignon sans pouvoir pardonner à l'orgueilleuse République. Mais, comme il voulait sérieusement la paix, grâce aux conseils et à la puissante influence de Catherine, il avait dit aux ambassadeurs Florentins qu'il les reverrait dans la Ville Eternelle. Le Pape à Rome était plus près de Florence ; il lui était

plus facile de poursuivre sur les bords du Tibre sa politique de conciliation, mais les nouveaux efforts que sa bienveillance le porta à faire, dès qu'il fut rentré dans sa ville, n'aboutirent à aucun résultat. Pendant qu'il invitait à la paix la coupable cité, et qu'il faisait les premières avances, la guerre ne cessait pas, bien au contraire. Le cardinal de Genève n'avait-il pas été mis par le Pape lui-même à la tête d'une armée qui avait envahi l'Italie? Parti d'Avignon, après la rupture des négociations, avec une puissante armée composée en grande partie de Bretons indisciplinés, il parcourait l'Italie, portant partout la désolation, et semant des ruines sur son passage. A Césène surtout, les excès que ses soldats commirent furent horribles. Hawwood, le condottiere anglais, avait été envoyé dans cette ville par le cardinal à la solde duquel il s'était engagé, et pour y entrer il avait fait couler des torrents de sang. Les Césénais, qui connaissaient la barbarie du redoutable condottiere, s'étaient défendus avec vigueur. Ce ne fut qu'après trois jours et trois nuits d'un combat opiniâtre que le chef anglais put pénétrer dans la ville avec ses Bretons. Quatre mille habitants furent massacrés; on n'épargna ni les enfants ni les vieillards, qui ne pouvaient se dérober par la fuite au triste sort que leur réservaient les vainqueurs⁽¹⁾. Était-il alors question de la paix? Les soldats pontificaux, lancés à travers l'Italie comme un torrent furieux, et voyant, non pas l'intérêt de l'Eglise, mais le leur propre, dans les combats qu'ils livraient, étaient loin sans doute de ramener les populations désolées à l'obéissance du Saint-Siège; tout au contraire, ils les en détournaient. La révolte parcourait les Etats de l'Eglise, semblable à un vaste incendie, et refoulait pied à pied l'autorité du Saint-Père.

Sainte Catherine avait quitté Avignon presque en même temps que le Pape, et était rentrée dans sa chère ville de Sienne. Les bons citoyens de Florence avaient vu avec la plus grande peine les négociations rompues avec le Saint-Siège par la fourberie des *Huit de la guerre*. A peine eurent-ils appris que la Sainte avait retrouvé sa cellule et la paix de la solitude, qu'ils lui envoyèrent trois des Florentins les plus recommandables, pour la mander dans leur ville, afin qu'elle y fit de nouveaux efforts dans le but de mener à bonne fin la difficile affaire de la conclusion de la paix.

(1) CHRISTOPHE, *Histoire de la Papauté au XIV^e siècle*.

C'étaient Nicolas Soderini, Pierre Canigiani, et Bindo Altovito, braves et loyaux citoyens, qui voulaient le bien de leur pays et sa réconciliation avec l'Eglise. Catherine ne répondit pas à leur invitation. Elle jugea avec une grande sagesse que l'état de surexcitation, dans lequel se trouvait la ville coupable, ne lui permettait pas de s'y rendre; elle y envoya Etienne Maconi, pour rendre compte aux magistrats de ce qu'elle avait fait à Avignon, et leur conseiller de faire la paix avec le Pape. Etienne s'acquitta de sa commission avec tout le zèle dont il était capable, mais ce fut sans succès. On était tellement irrité à Florence contre le Saint-Siège, que, loin de l'entendre, on chercha à lui ôter la vie. Il fut obligé de quitter précipitamment Florence.

Désolée de voir l'inutilité de ses efforts et la ruine des âmes, Catherine écrivit à Grégoire XI, pour le supplier d'accorder enfin la paix à ses enfants révoltés. Dans cette lettre, elle offre au Pontife, comme modèle de ce qu'elle voudrait le voir accomplir, le Verbe divin, qui ne s'est point laissé arrêter par l'ingratitude des hommes et le mépris dont ils l'ont accablé, mais qui a couru avec générosité et ardeur pour leur salut à la mort de la Croix. Elle le supplie de suivre l'exemple de Celui dont il est le vicaire. « La » paix, la paix, très Saint Père, » lui dit-elle. « Ne regardez pas » la misère de vos enfants! Soyez bon, et que votre indulgence » triomphe de leur méchanceté! C'est le démon qui veut la » guerre, parce qu'il se plaît dans la haine, mais écoutez Dieu, qui » conseille la paix. Ce n'est pas étonnant que nous ayons la guerre; » tous les péchés qui ravagent l'Italie en sont la cause. Travaillez » à détruire la guerre en faisant la paix, mais surtout en rame- » nant vos brebis à la pratique de la vertu. Soyez généreux, » Saint-Père; acceptez la paix, telle qu'elle peut être faite en » ce moment, bien entendu en sauvegardant les droits et la liberté » de l'Eglise. »

Telles étaient sans doute les intentions de Grégoire XI; les supplications de Catherine arrivaient sans peine jusqu'au cœur d'un Pontife tout disposé à renouer les négociations déjà deux fois rompues. Il eût même été heureux d'avoir la Sainte à Rome auprès de lui, mais elle avait fait par ses lettres tout ce qu'elle pouvait faire en ce moment; ses paroles avaient incliné le Saint-Père vers la clémence et la miséricorde, et celui-ci ne demandait pas mieux que de suivre les conseils de sa céleste inspiratrice;

quant à elle, elle crut qu'il était mieux qu'elle demeurât à Sienne ; elle y avait trouvé à son retour tant d'œuvres de charité à faire, qu'elle dut les préférer à un voyage à Rome.

Une des premières conditions de la paix, c'était sans doute que l'autorité pontificale fût respectée par les Florentins. Or, il y avait plus d'un an déjà que pesait sur Florence l'interdit prononcé contre cette ville après la rupture des négociations à Avignon. Catherine comprenait qu'il ne suffisait pas de plaider pour la paix auprès du Pape, mais qu'elle devait s'efforcer d'obtenir des Florentins qu'ils se soumissent au châtement que leur révolte avait mérité. Elle pensait avec raison que Grégoire XI serait d'autant plus disposé à la paix, qu'il verrait Florence se soumettre docilement aux exigences de sa justice. Les tentatives de la Sainte auprès des Florentins ne furent pas sans succès. Nous trouvons dans le recueil de ses lettres une missive adressée à Ange de Ricasoli, archevêque de Florence, qui avait une vive affection et un grand respect pour la Sainte (1). Il avait quitté la ville, pour ne pas se voir contraint, par la violence, de désobéir aux ordres du Saint-Père, au sujet de l'interdit. Catherine lui recommande dans sa lettre les intérêts de l'Eglise, et le félicite en même temps de sa fermeté à faire respecter l'interdit. Elle lui dit qu'elle désire le voir un homme de plus en plus fort et sans crainte, servant avec courage la douce Epouse du Christ, et travaillant à l'honneur de Dieu, suivant les circonstances dans lesquelles se trouve maintenant cette chère Epouse. « Oh ! quelle joie j'ai ressentie, » lui dit-elle, « de la bonne persévérance et de la constance que vous avez montrée. Je vous en prie, ne tournez pas la tête en arrière jusqu'à la mort. Soyez un homme vertueux, une fleur parfumée dans le jardin mystique de la sainte Eglise, considérant que ceux qui ne sont pas fermes dans la vertu ne peuvent être constants. Aussi je vous répète que je désire vous voir un homme ferme et sans crainte, afin qu'en tout vous puissiez accomplir la volonté de Dieu. »

Mais les *Huit de la guerre* étaient loin d'être dans les mêmes dispositions. La tristesse et le découragement des citoyens succombant sous le poids de l'interdit, c'était ce qu'ils redoutaient le plus ; car si le peuple venait à presser le gouvernement de se sou-

(1) BURLAMACCHI, *Lettere di santa Caterina*.

mettre au Saint-Père, une révolte pouvait bien vite éclater contre eux, et alors ils avaient à craindre de perdre leur pouvoir. Ils résolurent donc de violer l'interdit, et ils commandèrent aux prêtres de revenir à leurs églises sous des peines très graves. Leur audace réussit ; plusieurs églises furent rouvertes, et les offices y furent célébrés, comme si l'excommunication n'eût pas été lancée, et que la ville n'eût encouru aucune censure. On maltraitait les ecclésiastiques qui se refusaient à obéir aux magistrats ; on imposait de fortes amendes les églises paroissiales et conventuelles qui demeureraient fermées. Ce décret fut rendu par le gouvernement de Florence le 8 octobre 1377. Les *Huit de la guerre* accentuaient ainsi de plus en plus leur animosité contre Grégoire ; la méchanceté dont ils usaient envers lui rendait infructueux tous ses efforts pour la paix. Leur résolution paraissait inébranlable ; ils voulaient la guerre avec le Pape, et ils y excitaient le bas peuple en faisant tout ce qu'ils pouvaient pour l'irriter contre l'Eglise.

C'était le petit nombre qui voulait la guerre, mais c'était entre les mains de ce petit nombre que résidait l'autorité. Si l'on eût réussi à éloigner du pouvoir quelques-uns des meneurs, c'eût été faire un grand pas vers la paix, et ainsi combler les vœux des citoyens modérés et pieux. L'un d'eux, ce Nicolas Soderini, que le parfum des vertus de Catherine avait attiré dans le sein de sa famille spirituelle, s'en était ouvert au bienheureux Raymond, qui parle de lui comme d'un homme pieux et très attaché à l'Eglise. Dans un entretien qui avait roulé sur les dispositions de la république Florentine à l'égard du Saint-Siège, Raymond lui avait manifesté son étonnement de voir que d'un côté Florence semblait faire des efforts pour se réconcilier avec Rome, et que de l'autre naissaient sans cesse des obstacles à la paix. Nicolas avait expliqué au bienheureux Raymond le secret de cette énigme. Il lui avait dit que les hommes de bien et tous ceux qui étaient honnêtes à Florence ne voulaient pas la guerre, pas plus que les *popolani*, qui jouissaient depuis plusieurs années déjà d'une grande influence politique. Les obstacles venaient de quelques mauvaises têtes qui étaient au pouvoir. Nicolas voulait parler des *Huit de la guerre*. Raymond avait demandé si l'on ne pourrait faire tomber cet obstacle. A quoi Soderini avait répondu que cela serait possible, si quelques honorables citoyens, décidés à faire prévaloir la cause de Dieu, s'entendaient avec les principaux du parti Guelfe, pour ôter

le pouvoir au petit nombre de ceux qui empêchaient la conclusion de la paix. Mais ce n'était pas facile.

Il y avait donc difficultés sur difficultés entassées contre le rétablissement de la bonne entente entre Florence et le Saint-Siège. Pouvait-elle se faire, cette paix si désirée par les bons citoyens, après la défection de tant de villes pontificales entraînées par Florence dans sa révolte contre l'autorité de l'Eglise, après que l'orgueilleuse République eut foulé aux pieds les droits et l'autorité du Souverain Pontife ? Sainte Catherine voyait avec la plus grande douleur combien il était difficile de conclure cette paix si désirée, mais sa charité ne se lassait pas plus que ne s'était lassée celle du doux Agneau à la recherche de ses ingrates brebis égarées. Elle écrivit en conséquence aux Florentins des lettres dans lesquelles elle les engage à rentrer enfin en eux-mêmes, et à rendre possible cette paix que leur Père et Pontife leur offrait avec tant d'indulgence. « C'est la paix, » leur dit-elle, « que Notre-Seigneur a » laissée aux Apôtres dans son testament. Pourquoi ne l'accepte- » riez-vous pas vous-mêmes ? Puisque le Christ vous a laissé la » paix, vous êtes bien coupables, si vous ne voulez pas l'avoir » avec son Vicaire. Le Sauveur est le Christ du Ciel ; le Pape est » le Christ de la terre. C'est à lui qu'ont été confiées les clefs du » Royaume des Cieux. Désobéir à l'un, c'est désobéir à l'autre, et » demeurer en état de révolte contre l'Eglise, c'est devenir un » membre corrompu de cette même Eglise. Si vous vous mettez » ainsi en désaccord avec votre mère, à quoi vous servira toute » votre puissance ? Pensez-vous que vous aurez jamais raison » contre votre Père ? Et croyez-vous qu'en continuant la guerre » vous n'amassez pas des trésors de colère sur vos têtes ? Humiliez- » vous donc, et allez vous jeter dans les bras de votre Père. » Rendez-vous à son appel ; alors vous aurez la paix dans votre » pays et dans vos consciences, et toute la Toscane sera dans » la paix, comme vous-mêmes. »

Mais il ne suffira pas à Catherine d'écrire. Chargée par son divin Epoux de porter partout en Italie des paroles de paix, elle va descendre encore dans la lice, et affronter de nouvelles peines pour la réconciliation de la république Florentine avec Grégoire XI. Quelque temps après son retour en Italie, le Souverain Pontife avait mandé à Rome le bienheureux Raymond. Ce départ avait été pour le cœur de la Sainte la cause d'une vive affliction ; mais, quand il

s'agissait de la gloire de Dieu et du bien de l'Eglise, elle savait s'oublier elle-même. Elle l'avait fait d'autant plus volontiers en cette circonstance, que Raymond, qui avait étudié les besoins de l'Eglise là où elle était le plus violemment attaquée, avait à proposer au Pape plusieurs projets, qui eussent procuré un grand bien, si on y eût donné suite. Il lui serait surtout facile de causer longuement avec le Saint-Père des affaires de Florence, de lui raconter sa conversation avec Soderini, et de lui faire entrevoir que la paix ne serait peut-être pas si difficile à conclure que les événements pouvaient le faire supposer.

Catherine ne se trompait pas. Le Pape eut de longs entretiens avec Raymond, et il se décida à tenter un dernier effort pour ramener à la paix ses fils révoltés. Il résolut d'envoyer sainte Catherine à Florence, et à cet effet il manda le Bienheureux, qu'il invita à sa table. Après le dîner, le Saint-Père dit à Raymond : « J'ai » reçu des lettres dans lesquelles on m'assure que si Catherine se » rend à Florence, la paix se fera. » Raymond répondit : « Non » seulement Catherine, mais nous tous nous sommes prêts à obéir » à Votre Sainteté, et à souffrir, s'il le faut, le martyre. » Le Pape lui répondit : « Je ne veux pas que ce soit vous qui alliez à Flo- » rence, parce que vous pourriez y être l'objet de mauvais traite- » ments, mais, quant à Catherine, c'est différent ; c'est une » femme, et de plus on l'y respecte. Je crois qu'elle ne courra au- » cun danger. Examinez quels pouvoirs il faudra lui donner. Je » les signerai demain, afin de terminer cette affaire le plus promp- » tement possible. » Raymond fit ce que le Pape lui avait commandé. Les lettres témoignant de la commission qu'elle recevait du Saint-Siège furent expédiées à la Bienheureuse. Il paraît que le Pape, tout en chargeant Catherine de cette commission, s'était montré mécontent. Il était triste à Rome, où il ne recueillait pas de suite les fruits de l'acte courageux qu'il avait accompli en y ramenant la papauté ; sans doute aussi il avait vu avec une certaine impatience ses offres généreuses méprisées par les Florentins. Notre Sainte en écrivit au bienheureux Raymond, dans une lettre que nous citerons en racontant le retour de Grégoire XI à Rome. Elle s'humilie profondément devant le Souverain Pontife, et se prépare à accomplir la mission dont il venait de la charger. L'obéissance qu'elle pratiquait comme sa vertu favorite, et son désir de voir enfin les fils réconciliés avec leur père, ne lui permet-

taient pas de reculer devant cette mission difficile et délicate. Elle se hâta de partir pour Florence en qualité de légat du Souverain Pontife. C'était au commencement de l'année 1378.

Elle était connue, aimée et respectée à Florence. Elle fut reçue avec honneur par tous les bons citoyens, et logea dans une maison que Soderini lui avait fait bâtir de ses deniers et de ceux de quelques-uns de ses amis. Ce qu'elle venait faire dans cette ville de la part du Saint-Siège, elle l'avait fait quelques mois auparavant auprès du Souverain Pontife de la part des Florentins. Aussi fut-elle écoutée, et elle prit de suite une puissante influence sur les décisions de la République.

Mais à son arrivée, elle fut témoin des funestes effets de la révolte des Florentins contre l'interdit. Il y avait dix-sept mois qu'il pesait sur cette malheureuse cité. Les bons citoyens, meilleurs que leur gouvernement, se désolaient de voir les églises fermées, les cloches silencieuses, les offices interrompus. Inspirés par les disciples de Catherine, qui étaient nombreux à Florence, ils faisaient des processions dans la ville, et chantaient des cantiques en langue vulgaire. On reconnaissait là la secrète influence de la Sainte, qui par ses enfants spirituels suggérait aux Florentins les moyens de ne pas perdre leur piété (1). Le gouvernement, au contraire, se targuait de désobéir au Saint-Siège et de mépriser ses censures. Catherine en écrivit de Florence même au cardinal Pierre de Lune ; elle se plaint que les ministres de l'Eglise ne connaissent pas la vérité, qu'au lieu de l'annoncer, ils ne prêchent que des fables et des mensonges, et désobéissent ouvertement au Souverain Pontife. « Je puis vous assurer, mon très cher Père, » lui dit-elle, « que les choses en sont ainsi. Car dans la ville de Florence où je suis actuellement, les séculiers sont méchants, et il y en a très peu de bons ; mais, hélas ! les religieux, qui devraient prêcher partout la vérité par leurs paroles et leurs exemples, l'oublient et lui lancent l'injure. Ils ont eu le malheur de violer l'interdit. Cette désobéissance est très coupable, mais ils vont jusqu'à enseigner que l'on peut célébrer les offices en toute sécurité de conscience, que les fidèles ont le droit d'y assister, que ceux qui ne s'y rendent pas commettent un péché. Ils ont ainsi fait tomber le peuple dans un tel désordre, que c'est triste de le

(1) *History of S. Cath. of Siena*. London, 1880.

» penser et surtout de le voir. » C'était, en effet, le jour de la fête de sainte Réparate, patronne de la cathédrale de Florence, qu'étaient arrivés les scandales dont parle sainte Catherine dans sa lettre, et qui duraient encore quand elle y arriva, de telle sorte qu'elle en avait été témoin.

La Sainte se mit de suite à l'œuvre. Sous l'influence de ses conseils, les révoltés revinrent à des sentiments d'humilité et de soumission, et ils se décidèrent à obéir au Souverain Pontife, en respectant l'interdit. Catherine s'en félicite dans une lettre qu'elle écrit de Florence à frère Guillaume d'Angleterre, religieux olivétain, du célèbre couvent de Lecceto, près de Sienne. Elle lui dit combien est grande la miséricorde divine, et lui communique son espoir que les ténèbres qui obscurcissent l'esprit des hommes seront enfin dissipées par l'humilité qui les fera revenir à l'obéissance. Elle se réjouit encore dans une lettre adressée à la sœur Alessia, dans laquelle elle lui dit que le jour commence à luire, et que les ténèbres du péché mortel vont disparaître. « Prie Dieu, » lui dit-elle, « qu'il fasse bientôt aboutir la paix, et alors nous » nous reverrons, pour chanter ensemble les miséricordes du Sei- » gneur. Fais prier dans cette intention notre mère Prieure et » toutes nos sœurs ; qu'elles prient aussi pour moi, afin que je » sois prête à mourir, s'il le faut, pour la vérité ; car je ne retour- » nerai pas à Sienne avant que la paix soit signée. » Elle écrit aussi à frère Thomas della Fonte, pour lui annoncer que les couvents recommencent à respecter l'interdit et à se débarrasser des étreintes du démon. En effet, grâce à l'autorité de notre Sainte, le retour à la houlette du suprême pasteur paraissait sérieux cette fois. Etienne Maconi, son fils spirituel, qui l'accompagnait à Florence, nous a laissé ce témoignage de la puissance de sa bien-aimée mère : « La grâce divine agit si puissamment par Catherine, » que ceux qui avaient audacieusement méprisé le Saint-Siège, en » violant l'interdit, revinrent à de meilleurs sentiments, grâce aux » exhortations de notre mère. »

Quand Catherine eut réussi à faire respecter l'autorité du Pape, elle s'occupa de rétablir la paix, si souvent sur le point d'aboutir et si souvent rompue. Les partis étaient toujours en présence. C'était, comme depuis si longtemps, la vieille querelle entre les Guelfes et les Gibelins. Florence était agitée par ces deux factions, qui, dans les circonstances où elle se trouvait alors, représentaient

la paix et la guerre. Les *Huit de la guerre* ne voulaient pas entendre parler d'un accommodement pacifique, parce que la commission dont ils étaient membres ayant été créée à cause de la guerre, celle-ci cessant, leurs pouvoirs cesseraient aussi. Les chefs du parti Guelfe, au contraire, voulaient la paix, mais ils n'étaient pas populaires, parce qu'ils se servaient de leur pouvoir plutôt pour la satisfaction de leurs intérêts personnels, ou l'assouvissement de leurs rancunes politiques, que pour le bien de la République. Appuyée par Nicolas Soderini, Catherine entra en rapports avec quelques bons citoyens, auxquels elle persuada de ne pas faire plus longtemps opposition au pasteur de leurs âmes, et de signer de suite la paix avec lui. Elle vit aussi les chefs du parti Guelfe, et leur déclara que ceux qui entretenaient la rébellion entre le père et les enfants devaient être suspendus de leurs fonctions, qu'ils ruinaient la ville plutôt qu'ils ne la gouvernaient, que la paix était nécessaire à la conservation de leurs vies et de leurs fortunes, qu'ils devaient faire tous leurs efforts pour amener le gouvernement à la soumission au Saint-Père.

La Sainte plaida surtout la cause de la paix, en invoquant des motifs surnaturels. Comme toujours elle appuyait son plan d'action sur des principes qu'elle puisait en Dieu. La paix, leur dit-elle, est nécessaire au salut de leurs âmes. Il est impossible que des enfants demeurent séparés de leur père. Les villes enlevées au Saint-Siège, les actes commis par le gouvernement de Florence, constituent de véritables injustices qu'il est nécessaire de réparer. Les droits de l'Eglise Romaine sont incontestables ; ils ont violé ces droits ; quand bien même ce ne seraient que des droits privés, les Florentins ne sont pas moins obligés de restituer ce qu'ils ont pris ou laissé prendre.

L'opinion publique, se formant sur les conseils de Catherine, se déclara contre les *Huit de la guerre*, et le parti Guelfe l'emporta. Les considérations de la Sainte étaient en effet si justes, qu'il semblait difficile de ne pas s'y rendre. Les gouverneurs de la ville furent en conséquence sommés de travailler sérieusement et par des actes au rétablissement de la paix. L'évêque d'Urbino, envoyé par le Pape à Florence, profita de ce moment de calme pour faire des propositions et jeter les bases d'un accommodement. Il était chargé par Grégoire, si ses efforts aboutissaient, de faire accepter par les Florentins un arbitrage qui devait être confié à Barnabé

Visconti, le vieil ennemi de la Papauté (1). C'était sans doute de la part du Souverain Pontife une résolution hardie ; mais en remettant la cause de l'Eglise entre les mains de celui qui avait été son plus farouche adversaire, il prenait, en se fiant à lui, le meilleur moyen de le ramener à elle, et en cela le gouvernement Pontifical se montrait fort habile. La tentative de l'évêque d'Urbino réussit. On décida de réouvrir un congrès à Sarzane, pour traiter de la paix et en préparer les conclusions. Le Pape y envoya deux ambassadeurs. Le roi de France et la reine de Naples s'y firent représenter ; Gênes et Pise y envoyèrent leurs délégués ; Florence y eut aussi les siens, bien que les *Huit de la guerre*, qui ne voulaient pas la paix, eussent fait tous leurs efforts pour entraver le congrès et ses travaux. Barnabé y vint en qualité d'arbitre. Catherine déploya alors une activité prodigieuse, pour amener définitivement les esprits à terminer cette querelle, qui déjà lui avait coûté tant de peines et d'efforts. L'affaire était en bonne voie ; car le Souverain Pontife ne s'était pas trompé en confiant l'arbitrage au duc de Milan. Visconti montra qu'il avait à cœur de réparer ses torts envers l'Eglise. Il se déclara en faveur du Saint-Siège, et condamna les Florentins à payer la somme de quatre mille florins. Ainsi le congrès s'était décidé en faveur de la paix, et le succès allait couronner les efforts simultanés de Grégoire et de Catherine, quand la mort du Pontife vint arrêter les négociations. Grégoire XI mourut le 27 mars 1378 (2). Le conclave s'assembla aussitôt, et les cardinaux élurent le Napolitain Barthélemy Prignano, archevêque de Bari, qui prit le nom d'Urbain VI, et s'assit sur le Trône Pontifical, le 8 avril 1378.

Il était important qu'en succédant à Grégoire XI, le nouveau Pape continuât à travailler pour la pacification et le bien de l'Eglise dans le même sens que son prédécesseur. Catherine, qui avait vu à Avignon le cardinal Prignano, écrivit aussitôt après son élection à ceux qui l'approchaient, pour s'efforcer de l'amener à accomplir les œuvres qu'elle avait tant à cœur, et qui devaient rendre à la papauté son prestige dans l'Italie et dans le monde entier. Elle adressa en particulier une lettre au cardinal Pierre de Lune, un de ceux qui s'étaient rangés avec le plus de fermeté du côté d'Ur-

(1) CHRISTOPHE, *Histoire de la Papauté au XIV^e siècle*.

(2) *Ibid.*

bain VI, au moment de son élection, et qui devait être bientôt l'opiniâtre Benoît XIII, à Avignon, pendant le grand Schisme. Elle le supplie de conseiller au Pape qu'il veuille bien se hâter de pacifier l'Italie. Aucun bien ne peut se faire sans cela. Qu'il déracine les vices et fasse fleurir partout les vertus. Qu'il choisisse de bons ministres, et flagelle les fautes pour sauver les âmes.

Si la mort de Grégoire ne rendit pas impossibles les négociations pour la paix, du moins elle les retarda; quant à la mission de Catherine à Florence, loin de la terminer, elle la rendit plus difficile; car c'est à ce moment que nous allons la voir déployer tout l'héroïsme de sa charité pour rapprocher de leur père des fils révoltés.

Que se passait-il en effet à Florence, pendant que se tenait le congrès de Sarzane, et qu'Urbain VI succédait à Grégoire XI? Les Guelfes décidés à la paix s'étaient ouvertement déclarés contre le gouvernement des *Huit*. L'opposition fut violente de la part de ceux-ci, parce que leur comité ayant été créé à l'occasion de la guerre, leur pouvoir eût cessé au moment où la paix aurait été signée. Mais ils éprouvèrent une vive résistance de la part des chefs du parti contraire, qui chassèrent de la ville un grand nombre de ceux qui entravaient le plus puissamment les négociations pour la paix. Jean Dino, un des *Huit*, fut même privé de sa charge. Ces procédés violents dont on usait vis-à-vis des leurs irritèrent profondément les Gibelins. Si des considérations politiques avaient été la cause du bannissement de quelques-uns d'entre eux, personne n'ignorait que la satisfaction de vengeances personnelles avait déterminé l'exil de plusieurs autres, et malheureusement les chefs du parti Guelfe proclamaient bien haut qu'ils n'avaient agi qu'au nom de Catherine, tant était grand le prestige de son autorité; mais c'était un mensonge; car jamais la Sainte n'eût conseillé à ceux qui s'étaient emparés du pouvoir de s'en servir pour leur profit personnel. Elle était la messagère de la charité; elle ne pouvait fomenter les haines des citoyens entre eux. Les bannis furent bientôt si nombreux, que de sourdes colères commencèrent à fermenter dans la ville. Des troubles sérieux éclatèrent bientôt, et comme Catherine était la plus ardente inspiratrice de la paix, ceux qui voulaient la guerre amentèrent le peuple contre elle. Sans doute Catherine était Guelfe, c'est-à-dire elle appartenait au parti qui soutenait les droits du Souverain Pontife, dont elle

défendait elle-même la cause, mais la politique n'entraît pour rien dans son esprit ni dans ses déterminations ; c'est dire qu'elle était étrangère à tout ce qui se passait. Elle s'était contentée de prêcher la paix, et voyant les obstacles que les entêtés faisaient sans cesse surgir, elle avait simplement été d'avis que ceux-là devaient être *ammoniti* (1), c'est-à-dire *avertis*, puis exclus du gouvernement de la cité, qui voulaient continuer la guerre, s'ils refusaient de changer de politique. Mais, quant aux excès qui se commettaient sous ses yeux, elle les blâmait dans les deux partis. Elle déplorait les haines qui divisaient les citoyens, et les abus de pouvoir dont les chefs se rendaient coupables. Elle en gémissait et faisait dire de sa part, à tous ceux qui voulaient l'entendre, que c'était très mal agir de frapper un si grand nombre de personnes, et qu'on ne devait pas, sous prétexte de terminer la guerre, satisfaire ses rancunes personnelles. Catherine était donc calomniée, elle qui ne voulait que la paix, rien que la paix, elle qui dans toute sa conduite à Florence ne s'était laissé guider que par des vues surnaturelles, elle qui avait proclamé qu'on ne devait user de procédés sévères qu'à l'égard de ceux qui étaient un sérieux obstacle à cette réconciliation tant désirée.

L'irritation augmentait chaque jour, et avec elle le désordre. On était au mois de mai 1378. C'était l'époque de l'élection du gonfalonier de justice (2). Les votes se décidèrent en faveur de Sylvestre de Médicis, homme loyal et ferme, dont le premier acte fut de réprimer les excès des chefs du parti Guelfe. Catherine, de son côté, avait fait tous ses efforts pour les amener à des sentiments de douceur et de conciliation. Etienne Maconi, qui se trouvait à Florence avec la Sainte, témoigne qu'elle lui avait ordonné de proclamer le scandale des *avertissements* (3), afin qu'on y remédiât sans délai. Mais, pendant que la Sainte prêchait à ces chefs la charité fraternelle, ils arrivaient au terme de leurs pouvoirs, qui ne duraient que deux mois, et les citoyens qui furent nommés à leur place n'avaient jamais été avec elle en relations d'amitié ni de direction spirituelle. Ils sortaient des rangs des plus fanatiques du parti, et, loin de s'en tenir aux règles fixées par Sylvestre de Médicis et aux

(1) *History of S. Cath. of Siena*. London, 1880. *

(2) *Ibid.*

(3) L'*avertissement* n'était pas autre chose qu'un acte par lequel on excluait du gouvernement de la ville celui qui le recevait.

conseils de Catherine, ils recommencèrent à envoyer des *avertissements* avec une haine furieuse. Le peuple était profondément irrité. Aussi les officiers de la ville, qui recrutaient une armée, n'eurent pas de peine à le soulever contre les auteurs du bannissement de tant de citoyens. Toute la cité fut bientôt sur pied; la colère des *popolani*, trop longtemps contenue, brisa ses digues comme un torrent furieux; ce fut le signal du désordre et de l'émeute. Les rues de la ville se remplirent de *popolani* armés, qui poursuivaient avec fureur les chefs du parti Guelfe. Ils réussirent à les chasser, et ils pillèrent leurs biens. Nicolas Soderini fut un des premiers sur lesquels s'acharna la colère du peuple; un grand nombre virent leurs maisons brûlées, entre autres Pierre Canigiani, un des principaux citoyens de la république Florentine. Quelques-uns furent mis à mort. Ainsi ce furent les bons qui eurent le plus à souffrir; ceux qui avaient davantage travaillé pour la paix furent obligés de quitter Florence, sous peine de perdre la vie. Catherine courait donc des dangers sérieux, elle qui, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, avait si activement travaillé à l'œuvre de la pacification. Les principaux d'entre les Gibelins l'accusaient d'être la cause de leur éloignement des affaires de la République, et la signalaient à la colère du peuple. De tous côtés des cris se faisaient entendre contre elle : « Saisissons-nous de cette méchante femme ! » Brûlons-la ! Coupons-la en morceaux. » Ceux chez qui elle était logée s'effrayèrent et la mirent dehors avec ses disciples. La Sainte, forte de son innocence, fit ce que Notre-Seigneur avait recommandé à ses Apôtres; elle endura joyeusement toutes ses souffrances pour le salut de la sainte Eglise, sans se laisser aucunement troubler. Elle souriait et fortifiait ceux qui souffraient avec elle. Comme le Sauveur le fit la veille de sa mort, elle se réfugia dans un jardin, et s'y mit en prière.

Sur la fin du jour, les émeutiers, qui la cherchaient, s'approchèrent du jardin, armés d'épées et de bâtons. Ils vociféraient : « Où est cette maudite femme ? Où est-elle ? » Catherine entendit leurs cris, et se prépara au martyre, comme à un repas délicieux. Puis elle se présenta devant celui des soldats qui paraissait le plus furieux; il avait à la main une épée nue et criait plus fort que les autres : « Où est Catherine ? » La Sainte se jeta à genoux toute joyeuse, et lui dit : « C'est moi qui suis Catherine ! Faites sur

» moi tout ce que Dieu vous permet de faire, mais, en son nom,
» je ne veux pas que vous fassiez du mal à aucun des miens. » En
entendant ces paroles, le soldat se troubla, et se sentit tout à coup
si faible, qu'il ne pouvait supporter la présence de la Sainte. Il
s'éloigna, en lui disant : « Retirez-vous ; » mais elle, qui brûlait du
désir du martyre, lui répondit : « Où voulez-vous que j'aie ? Je
» suis bien ici ; je ne demande pas mieux que de souffrir pour
» Dieu et pour l'Eglise. C'est mon plus ardent désir. Pourquoi
» chercherais-je à éviter en ce moment ce après quoi j'aspire depuis
» si longtemps ? Je m'offre à mon Epoux comme une hostie
» vivante. Si vous avez l'ordre de me tuer, frappez sans crainte,
» je ne m'enfuirai pas ; mais ne faites pas de mal à ceux qui sont
» avec moi. »

Dieu protégea visiblement sa Servante. Le soldat qui l'avait menacée s'éloigna tout confus avec ses compagnons. Les disciples de Catherine accoururent aussitôt auprès d'elle, heureux de la retrouver vivante, et délivrée des mains des méchants. Mais elle, tout au contraire, remplie de tristesse, gémissait et disait : « Que mon sort est à plaindre ! Je pensais qu'aujourd'hui Dieu
» comblerait mes vœux. Il a voulu dans sa bonté m'accorder la
» rose blanche de la virginité ; j'espérais qu'il me donnerait aussi
» la rose rouge du martyre. Mais, hélas ! mes désirs ne sont pas
» satisfaits. Ce sont mes nombreux péchés qui m'ont privée de
» cette immense félicité. Oh ! que j'aurais été heureuse, si j'eusse
» pu répandre mon sang pour l'amour de Celui qui a versé le sien
» pour moi ! »

Catherine écrivit au bienheureux Raymond les détails de cette lutte qu'elle aurait voulu couronner par le martyre, objet de tous ses vœux. On sent, aux paroles enflammées de la Sainte, quelle joie elle eût éprouvée, s'il lui eût été donné de répandre son sang pour la cause de Jésus-Christ, à l'exemple des martyrs, qui avec leur sang uni à celui du Sauveur ont fondé les murailles de la sainte Eglise. Au risque de nous répéter, nous citerons quelques passages de cette lettre magnifique : « Oui, » dit-elle, « j'e veux
» commencer une vie nouvelle, pour que je ne sois pas privée, à
» cause de mes péchés, du bonheur d'être immolée pour Jésus
» crucifié. Car c'est bien à cause d'eux que je n'ai pas mérité cette
» gloire jusqu'aujourd'hui. Je désirais ardemment de mourir pour
» l'honneur de Dieu, le salut des âmes et le bien de l'Eglise. Et

» tout à la fois j'étais heureuse et je souffrais à cause de ce désir.
» J'étais heureuse, parce que j'aurais glorifié Dieu ; je souffrais,
» parce que je voyais une multitude d'âmes que le péché tenait
» plongées dans les ténèbres. Je craignais et je frémisais à la
» pensée des nouveaux obstacles qui pouvaient surgir et empê-
» cher la conclusion de la paix. Mais Dieu et la douce Marie nous
» ont couverts de leur protection ; car dans cette émeute et cette
» révolution, il n'y a à déplorer que la mort de ceux qui ont été
» punis. Quant à moi, hélas ! je voulais donner ma vie pour
» l'Eglise et pour la vérité, et je n'ai pas été exaucée. Aussi je
» me désole, parce que je n'ai pu mériter, à cause de mes pé-
» chés, que mon sang rendit la vie et la lumière à ces pauvres
» aveugles ; mon sang n'a pas réconcilié les fils avec leur Père ;
» mon sang n'a pas affermi la pierre dans le corps mystique de
» l'Eglise. Je m'écriais : — Je suis Catherine ! Saisissez-vous
» de moi, et laissez aller ceux qui sont avec moi ! — Mais il
» semblait que mes paroles étaient des flèches qui les trans-
» perçaient. O mon père, soyez plein de joie ; car je n'ai jamais
» ressenti une si ineffable consolation. C'était la suavité de la vé-
» rité, la félicité d'une conscience libre et sans tache ; c'était l'odeur
» enivrante de la bonne Providence de Dieu ; c'était le bonheur
» des martyrs, qui leur a été promis et annoncé par la divine
» Vérité. Je sentais si bien ce que je devais à mon Dieu, que si
» j'avais pu livrer mon corps, afin qu'il fût brûlé, je n'eusse pas
» encore été assez reconnaissante des grâces que j'ai reçues. Oh !
» que j'eusse été heureuse, s'il m'eût été donné de répandre mon
» sang pour l'Eglise et pour le Christ ! Je vous en prie, que le
» Christ de la terre ne pense plus à ce qui vient d'arriver ; qu'il
» ne soit pas arrêté dans ses désirs de faire la paix ; qu'il la fasse
» promptement, pour qu'il puisse s'occuper des grands intérêts de
» l'Eglise ; car tout est fini, et la ville est tout à fait tranquille main-
» tenant. Qu'il fasse vite la paix ! C'est le moyen de mettre un
» terme aux offenses nombreuses qui se commettent contre Dieu. »

Catherine ne se contenta pas de recommander la douceur et la miséricorde à Urbain VI par l'intermédiaire du bienheureux Raymond. Elle le fit par elle-même, en adressant au Pape une première lettre, qui contient une éloquente prière en faveur des Florentins : « O mon père, » lui dit-elle, « ne tardez pas, par amour » pour ce Sang dont vous êtes le ministre, de leur tendre vos bras

» avec amour et bonté. Soyez plein d'indulgence, et suppléez à ce
» qui manque à leur douleur de vous avoir offensé ! Prenez pitié
» de tant d'âmes qui périssent ! Ne pensez plus au scandale qui
» a eu lieu à Florence ! Les habitants sont rentrés dans une parfaite
» tranquillité, et ils vous supplient de leur accorder leur pardon. »

Catherine, après l'émeute, avait été cachée par un homme craignant Dieu. Puis elle s'était retirée à quelque distance de Florence, auprès des ermites de Vallombreuse ; car elle courait, elle et ses disciples, de sérieux dangers dans la ville. Tous les citoyens étaient effrayés, et elle eût trouvé difficilement à se loger. Ses fils spirituels lui conseillaient de quitter définitivement le pays, pour retourner à Sienne. Mais Catherine, qui méprisait les conseils de la prudence humaine, affirma qu'elle n'abandonnerait pas Florence, avant que les enfants fussent réconciliés avec leur Père, parce que Dieu le voulait ainsi, et qu'elle serait heureuse de mourir, si le sacrifice de sa vie devait être le signal de la paix. Dès que la tempête fut un peu calmée, elle rentra dans la ville. Elle s'y tint cachée d'abord, à cause de la haine que lui avaient jurée les chefs du gouvernement, mais peu à peu elle révéla sa présence. Il lui tardait de voir aboutir les négociations qui devaient amener la paix ; elle se remit donc à l'œuvre avec activité. Cependant, tout en s'occupant de cette affaire qui était à ses yeux la principale, elle n'oubliait pas ceux qui avaient eu à souffrir durant les quelques jours de l'effervescence populaire. On avait pillé la maison de Nicolas Soderini ; elle lui écrit pour le consoler, et le fait en l'exhortant à pratiquer la vertu de patience et lui rappelant que ce que nous possédons est moins à nous qu'à Dieu. « Dieu, » lui dit-elle, « vous a montré son amour de prédilection, puisqu'il vous a jugé digne de
» souffrir pour lui. Souffrez donc patiemment. Acceptez et pratiquez la doctrine de Jésus crucifié. Soyez heureux dans vos tribulations, bien loin de les fuir, afin d'être semblable à Celui qui
» a tant souffert pour nous. Vous manifesterez ainsi votre patience ;
» comment, en effet, la montreriez-vous, sinon dans le moment des
» afflictions ? Vous aurez plus tard votre récompense, mais pour
» aujourd'hui, acceptez courageusement et patiemment ce remède
» que Dieu vous a donné pour le salut de votre âme. »

On avait brûlé la maison de Pierre Canigiani. Catherine le console, en l'engageant à aimer Dieu véritablement. « On éprouve à
» l'aimer, » lui dit-elle, « une si grande douceur, qu'aucune amer-

» tume ne peut troubler celui qui aime. La peine ne le trouble pas,
» mais le fortifie et l'unit à Dieu, parce qu'il est persuadé que tout
» ce que Dieu permet ou envoie est pour le bien de celui auquel il
» l'envoie. Celui qui aime véritablement ne s'afflige pas outre me-
» sure de la perte de sa fortune, parce que tous ses désirs sont
» réglés sur la sainte volonté de Dieu, et sa volonté est immolée,
» parce que c'est elle qui cause toutes nos peines et nos tristesses. »

Ristoro Canigiani, fils de Pierre, avait eu aussi à souffrir de l'émeute. Elle lui écrit, à lui encore, pour le consoler : « Les choses
» du monde, » lui dit-elle, « passent aussi rapidement que le
» vent. Elles ne durent pas autant que nous le voudrions. Elles
» ne sont pas à nous, mais nous sont prêtées seulement, afin que
» nous ne les possédions pas avec un amour dérégulé. Si nous
» sommes vraiment patients, nous supporterons toutes les peines
» que Dieu nous enverra, uniquement pour l'honneur de son nom.
» Ces misères passagères sont bien petites, mais la récompense
» sera bien grande. Dieu veut nous sanctifier, en nous envoyant
» des tribulations, pour connaître si nous l'aimons véritablement,
» et éprouver notre patience. Ne vous attristez donc pas trop des
» peines que vous avez eues à supporter ; car ces peines sont pour
» le salut de votre âme et l'augmentation de votre vertu. »

La divine Providence, qui avait inspiré à Catherine de ne pas quitter la ville coupable, allait enfin couronner par le triomphe les courageux efforts de sa Servante dévouée. La tempête se calma tout à coup ; ceux qui l'avaient causée furent obligés de quitter la ville, poursuivis par les magistrats.

Urbain VI ne fut pas sourd aux conseils de Catherine. Ce qui avait été conclu au congrès de Sarzane, en faveur de la paix, au moment de la mort de Grégoire XI, fut ratifié. Florence eut la paix, à condition qu'elle paierait cent cinquante mille florins d'or au Saint-Siège. La forteresse de Talamon dut être restituée à la ville de Sienne⁽¹⁾. Cette clause du traité ne fut remplie que plus tard et grâce aux efforts de Catherine, qui donna en cette occasion une nouvelle preuve de son affection à sa ville natale. Deux légats envoyés de Rome par le Saint-Père relevèrent les Florentins de l'excommunication.

(1) Talamon était une forteresse qui défendait Sienne du côté de la mer. Les chevaliers de Saint-Jean de Pise s'en étaient emparés en 1375.

La joie de Catherine fut d'autant plus grande qu'elle avait ressenti plus de peine, chaque fois que la malice des hommes avait fait échouer les négociations, à cause de l'injure qui était faite à Dieu. Elle s'empressa d'annoncer cette bonne nouvelle à ses disciples de Sienne. Elle écrivit à eux tous, en s'adressant à Sano de Maco, avec lequel nous avons déjà fait connaissance : « O très chers » fils, » leur dit-elle, « Dieu a enfin exaucé les cris et les prières » de ses serviteurs, qui pleuraient depuis si longtemps et gémissaient sur ceux qui étaient morts, mais maintenant les voilà » ressuscités. Oui, ils ont la paix. Quel bonheur de voir des enfants redevenir soumis à leur Père, et le Père rendre son affection à ses enfants, qui se sont enfin réconciliés avec lui ! Les enfants maudissaient leur Père, et aujourd'hui ils le bénissent. » Soyez donc pleins de joie et remerciez Notre-Seigneur. Oui, la paix est faite, malgré les nombreux obstacles qu'on a suscités » pour l'empêcher. Le démon est vaincu. Samedi, à une heure de la nuit, l'olivier de la paix a paru, et aujourd'hui, à Vêpres, tout » a été terminé. »

Ce fut le 1^{er} octobre 1378 que la paix fut ratifiée à Rome par Urbain VI, après qu'elle eut été signée dans le courant de juillet. Catherine dit alors à ses disciples : « Nous pouvons maintenant » quitter cette ville, parce qu'avec la grâce de Notre-Seigneur » Jésus-Christ, j'ai accompli ce que Lui et son Vicaire m'avaient » ordonné. Ceux que j'avais trouvés révoltés contre la sainte Eglise, » je les laisse soumis à cette bonne et tendre Mère. Retournons » donc à Sienne. »

Sainte Catherine se hâta, en effet, de quitter Florence pour revenir dans sa chère ville de Sienne, où elle devait trouver encore tant de bien à faire. Les Florentins reçurent bientôt les lettres du Pape ratifiant la paix conclue par les efforts de la Sainte. Lecture publique en fut faite le 24 octobre."

C'est ainsi que se termina cette si épineuse affaire. Notre plume a été impuissante à raconter les travaux et les souffrances que Catherine endura, les dangers qu'elle dut braver, comme l'invincible soldat de la cause de Jésus-Christ ; mais Dieu l'avait soutenue, et sa divine Justice l'avait soustraite aux mains des méchants qui voulaient répandre son sang. Le courage et la force dont elle eut besoin dans ces difficiles circonstances, elle n'aurait pu les trouver dans sa seule volonté, quelque richement dotée que nous la sup-

positions de toutes les qualités qui font les grandes âmes, humainement parlant, mais elle les avait puisés dans un inébranlable attachement à la divine Providence et un parfait amour de Dieu. Le triomphe était acquis à la cause de Dieu ; les anges du Ciel avaient terrassé les démons de l'enfer. Le bienheureux Raymond, qui raconte une partie des choses que nous venons de relater dans ce chapitre, ne l'a fait, nous dit-il, que pour montrer l'admirable patience de Catherine, la sagesse de ses conseils qui dirigèrent toutes les négociations, l'abandon de sa volonté au bon plaisir et à la sainte volonté de Dieu, et la persévérance de ses prières qui obtinrent enfin pour l'Eglise et pour Florence une paix si désirée. Car, par delà le bien temporel de la république Toscane, elle en voyait un autre plus grand et plus nécessaire. La paix seule pouvait frayer le chemin à la sainte Eglise, faire cesser les cris des séditions qui étouffaient la voix du Pontife Romain, en même temps que la victoire remportée sur une ville que l'orgueil et l'ambition avaient égarée, rehaussait l'autorité de la papauté, méconnue en Italie depuis si longtemps. Dans cette œuvre si difficile, la charité n'avait pas seule guidé Catherine ; notre Sainte l'avait encore été par son dévouement à l'Eglise, et ce triomphe de l'Eglise, la Vierge n'eût-elle pu le procurer que par l'effusion de son sang, elle l'aurait procuré à ce prix ; elle avait appelé de tous ses vœux la grâce du martyr, au moment où la sédition était plus furieuse ; mourir pour Jésus-Christ, c'était là son désir et l'unique vœu de son cœur. Son sang, versé pour la cause de l'Eglise, se serait glorieusement mêlé au Sang du Christ, qui avait répandu le sien pour créer l'Eglise. Mais Dieu ne lui accorda pas cette gloire, parce qu'elle avait encore à travailler pour son nom. Elle avait vu, comme un autre Isaac, le glaive un moment brandi sur sa tête ; mais, par l'ordre du Ciel, ce glaive était miraculeusement rentré dans le fourreau, et Catherine va s'acheminer à de nouveaux travaux.

Réconciliation de Sienne avec le Saint-Siège

Florence ne fut pas la seule ville que sainte Catherine eut à réconcilier avec le Saint-Siège. La bienfaisante influence de la Vierge de Sienne se répandait sur toute l'Italie, à cette époque à laquelle le transport de la Papauté en France avait causé tant de

maux dans la Péninsule. « Grégoire XI était doux et bon, » dit Muratori (1), « mais ses légats étaient si rapaces et si avares, qu'ils » avaient attiré sur eux-mêmes et sur le gouvernement Pontifical » la haine et la désapprobation de tous, » de sorte que les villes qui n'étaient pas Gibelines l'étaient devenues par la force même des événements ; elles avaient insensiblement cédé au mouvement général qui les entraînait à l'insurrection contre le bon Pontife trahi par ses ministres. Parmi ces villes il faut compter Sienne, la patrie de notre Sainte. Or, nous ne pouvons terminer ce chapitre, si long déjà, traitant des réconciliations politiques opérées par Catherine, sans dire comment elle s'entremet entre sa ville et le Pontife. Sans doute il suffit, pour montrer le caractère de pacificatrice dont était revêtue notre Sainte, que nous ayons raconté avec quelle énergie et quelle puissance elle avait agi au milieu des colères de la capitale de la Toscane, mais puisqu'elle apparut dans un grand nombre de villes Italiennes comme l'ange de la charité et de la concorde, serait-il possible que nous gardions le silence sur les événements qui avaient arraché Sienne à la houlette du premier pasteur, et sur les efforts de la Vierge pour rapprocher du Saint-Siège sa chère patrie ?

Sienne avait participé au mouvement insurrectionnel de l'Italie contre l'autorité du Pape. Telle était la cause qui avait semé la discorde entre cette République et l'Eglise. Nous avons déjà dit que la ville de Catherine, longtemps avant ces funestes dissensions qui ont troublé l'Italie au xiv^e siècle, avait embrassé le parti Gibelin par esprit d'opposition à Florence, sa rivale, qui était Guelfe. Les citoyens Siennois qui étaient demeurés Guelfes, c'est-à-dire fidèles au Pape, n'avaient pas été assez puissants pour contre-balancer l'opposition faite par le gouvernement de leur ville à l'autorité Pontificale. Aussi, quand en 1375 Florence donna le signal de la révolte contre le Saint-Siège, Sienne n'avait pu rester neutre au milieu de l'ébranlement général. Elle avait un moment oublié ses anciennes hostilités contre la cité Florentine, pour se ranger du côté des ennemis du gouvernement de l'Eglise. La chronique de Sienne (2) nous dit que non seulement le fameux Barnabé Visconti, contre lequel Grégoire XI avait renouvelé les hostilités

(1) *Annal. d' Italia*, ann. 1375.

(2) MURATORI, t. XV, *Ann. rer. Italic.*

en 1375, et la reine de Naples entrèrent dans la ligue contre la Papauté, mais que les Florentins, les Siennois, les Pisans, les Lucquois et les Arétins se soulevèrent pour se venger des clercs iniques qui opprimaient leurs villes. La situation était d'autant plus grave pour les cités Italiennes, que celles qui n'entraient pas dans le mouvement insurrectionnel restaient isolées et sans appui, la ligue ne soutenant que celles qui lui donnaient leur adhésion.

Sienna en particulier croyait avoir des motifs de se plaindre de ces légats, que Catherine elle-même avait appelés de mauvais pasteurs, et sur le compte desquels elle n'avait cessé d'éclairer Grégoire XI. L'abbé de Montmajour, Gérard du Puy, gouverneur de Pérouse, avait saisi, en 1374, l'occasion d'un des nombreux désaccords survenus entre le gouvernement populaire de Sienna et les Salimbeni, pour se déclarer contre le peuple et soutenir la cause de l'aristocratie. Les secours fournis par le légat de Pérouse aux Salimbeni prouvaient-ils qu'il avait voulu attenter à l'indépendance de Sienna? Non, sans doute, mais il n'en est pas moins vrai que la conduite de Gérard est difficile à justifier; du moins agit-il avec une grande imprudence, et dut-il éveiller les susceptibilités des Siennois contre le Saint-Siège. D'un autre côté, la conduite de Guillaume Noëllet, légat de Bologne, qui avait laissé les soldats du condottiere anglais Hawkood se jeter sur le territoire Toscan, dut envenimer le gouvernement de Sienna contre le Souverain Pontife, et le rapprocher de Florence. Il est certain que Guillaume n'avait pas eu l'intention de se servir des bandits d'Hawkood au profit de l'Eglise contre la Toscane. Il eût fallu, pour mener à bonne fin une pareille entreprise, au légat de Bologne un caractère plus trempé, et surtout un autre génie et un autre courage que ceux qui le distinguaient; mais le fait était là : les troupes anglaises avaient envahi la Toscane, et le gouvernement Pontifical n'avait pu être absolument étranger à ces hostilités. S'il n'avait pas été actif dans cette circonstance, du moins il avait laissé faire. Voici d'ailleurs ce que dit à ce sujet la chronique de Pise (1) :

« Le Pape, faisant la guerre à Barnabé Visconti et à son fils Galeazzo, envoya au mois de mai 1374 des nonces à Pise, à Sienna, et à toutes les villes confédérées, pour demander des subsides, afin d'entretenir les troupes que l'Eglise avait à sa

(1) *Cronica di Pisa*, t. XV, p. 1667.

» solde. Or, ces subsides ne furent pas envoyés par ces villes. Le
» Pape indigné fit sa paix avec le seigneur de Milan, et envoya
» en Toscane la compagnie des Anglais. » Cette expédition n'aurait donc été qu'un châtement infligé par Grégoire XI aux cités Toscanes, qui lui avaient refusé des secours. Quoique Florence eût été plus directement attaquée par le chef des Anglais, parce que celui-ci avait assiégé Prato, ville voisine de la cité Florentine, Sienne, en tant que ville Toscane, avait été atteinte, elle aussi, par l'intention du Pontife; en conséquence, elle s'était certainement associée aux colères de Florence et avait pris parti contre le Saint-Siège. Aussi les foudres de l'excommunication étaient-elles tombées sur la cité Siennoise, et, comme Florence, elle se trouvait sous le coup de l'interdit.

Catherine n'ignorait pas les dispositions hostiles de sa patrie envers Grégoire XI. Aussi le retour de sa chère cité à l'obéissance au Saint-Siège coûta bien des peines à notre Sainte. Car ce n'était pas seulement l'adhésion de Sienne au parti Gibelin qui rattachait cette ville à la cité Florentine, c'était encore la reconnaissance. Les Siennois n'avaient pas oublié qu'à l'époque où la guerre civile avait éclaté dans le sein de leur république entre les nobles et le peuple, les Florentins appelés en qualité d'arbitres lui avaient rendu la paix. Mais notre Sainte, qui connaissait les sentiments de sa chère patrie, était convaincue que ni son intérêt ni sa foi traditionnelle ne lui permettaient de demeurer en hostilité avec le Saint-Siège. En effet, avant que Catherine, revenant d'Avignon, fût rentrée dans sa ville, Lapa et la mère d'Etienne Maconi n'avaient pas été les seules à se plaindre de sa longue absence; les seigneurs défenseurs de la ville de Sienne avaient, eux aussi, réclamé avec instance le retour de leur bien-aimée et illustre concitoyenne. Elle avait alors vingt-neuf ans. Ils avaient besoin d'elle; ils voulaient qu'elle fût au milieu d'eux, pour qu'elle leur fournit les moyens de conclure la paix avec l'Eglise. Catherine leur répondit que l'amour-propre était la cause de tous leurs maux. Il les empêche de suivre les conseils de ceux qui ne veulent que le bien de leur ville, et leur fait prêter l'oreille aux conseils des méchants. Ceux-là seuls leur diront la vérité, qui veulent l'honneur de Dieu et le salut des âmes. C'est à ceux-là qu'il faudrait qu'ils se confiassent en toute humilité, au lieu de les persécuter et de les poursuivre de leurs injures; car ceux-là seuls leur pro-

cureront le vrai bien. Que les chefs Siennois réfléchissent donc à ce qu'ils font ; qu'ils considèrent où est la justice et où est l'injustice, pour accomplir l'une et éviter l'autre. Qu'ils gouvernent avec une sainte crainte, et surtout un grand respect envers Dieu, qui leur a donné le pouvoir. « Vous savez, » leur dit Catherine en finissant, « combien je vous aime ; c'est ce qui me fait gémir de » votre conduite devant Dieu ; je pense que vous voudrez bien » m'excuser de vous parler ainsi. »

Dès que Catherine eut quitté Pise, où des réconciliations à faire et le désir de maintenir cette ville dans l'obéissance à l'Eglise l'avaient appelée à son retour d'Avignon, et qu'elle fut rentrée à Sienne, elle se mit aussitôt à l'œuvre pour arrêter le mouvement insurrectionnel, désarmer le parti Gibelin, et rendre ses concitoyens au Souverain Pontife comme des enfants soumis à leur Père. Les circonstances la servirent heureusement et l'aidèrent à rattacher Sienne au Saint-Siège.

En effet, en 1377, l'Italie allait saluer le Souverain Pontife, Grégoire XI, qui rentrait enfin dans ses Etats. Le long séjour de la papauté sur les bords du Rhône, loin de la Ville Eternelle, n'avait pu faire oublier à la coupable Péninsule la grandeur du Pontificat suprême, et la majesté du Vicaire de Jésus-Christ brillait toujours aux yeux des républiques Italiennes, comme la lumière du représentant de Dieu. Le Pape rentrant à Rome redevenait ce qu'il avait été jusqu'à Clément V : le ciment qui unissait toutes les cités de l'Italie. Aussi, quand le Pontife revint s'asseoir sur le trône de saint Pierre, il y eut comme un ébranlement dans la nation, qui tout entière avait les yeux fixés sur Rome et applaudissait au grand acte accompli par Grégoire.

Pour hâter la réconciliation, notre Sainte se hâta d'écrire au Pape, au mois de janvier 1377, une lettre dans laquelle elle recommande sa ville à l'indulgence Pontificale. Le Pape était alors sur le point d'arriver à Rome. Catherine prie Grégoire de se hâter et de venir s'asseoir sans crainte sur le siège de saint Pierre. Elle lui rappelle qu'une vertu éprouvée est absolument nécessaire à celui qui est appelé à gouverner les autres, et que le Vicaire de Jésus-Christ doit porter comme son Maître la couronne d'épines des tribulations, mais la patience le rendra invincible. Puis elle le supplie pour sa ville, qui veut rentrer en grâce avec son Père ; elle affirme que ses concitoyens sont bien disposés et qu'ils recon-

naissent leurs torts. Sienne, malgré ses infidélités, a toujours été la fille bien-aimée du Souverain Pontife. Elle a pu lui déplaire, mais les circonstances ont été si graves ! Il lui eût été bien difficile de résister à l'entraînement général. Que Grégoire veuille bien excuser les Siennois et les attirer à lui par le pardon qu'il leur accordera. Ainsi la première joie du Pape, rentrant à Rome, fut l'humble suppliche des Siennois lui demandant leur pardon, et cette joie lui fut procurée par les efforts de Catherine ; c'étaient comme les prémices du bien que devait produire le grand sacrifice accompli par Grégoire.

Cependant, quelles que fussent les bonnes intentions du Pape et l'autorité dont Catherine jouissait auprès de lui, les choses n'allèrent pas aussi vite qu'on l'eût voulu des deux côtés. Sur la fin de cette même année 1377, une ambassade partit de Sienne pour Rome. Elle était composée de trois citoyens, Andréa Piccolomini, Simon Ferrino et Barthélemy Guelfucci (1). Ces députés étaient chargés de féliciter le Pape de son heureux retour à Rome, de lui demander pardon pour Sienne qui avait embrassé le parti hostile à la papauté, et de le prier de rendre à leur République le territoire occupé par les troupes pontificales. Catherine ne laissa pas partir ses trois concitoyens sans leur remettre une lettre qui les recommandait au Saint-Père. C'était au mois de décembre 1377, trois mois avant la mort de Grégoire XI. Elle le prie, dans cette lettre, de faire la paix avec les Siennois qui se repentent, lui dit-elle, et veulent rentrer dans l'obéissance. Elle l'assure que la charité et l'oubli des injures sont les vrais moyens de terminer cette guerre impie, qui est venue des fautes commises contre la bonté de Dieu et celle de son Vicaire sur la terre. La pacification complète de l'Italie ne se fera pas attendre, si le Pape exauce la prière des ambassadeurs Siennois. Qu'il soit patient ; qu'il ne se laisse pas arrêter par les défauts de ses enfants ; qu'il punisse, s'il croit devoir le faire, mais qu'il pardonne. Ainsi la justice, la miséricorde et la charité termineront les inimitiés. Si le Saint-Père est bon, il fera des Siennois tout ce qu'il voudra. Elle les connaît, ils se laissent facilement vaincre par l'arme de la bonté. C'est là leur caractère, et de plus ils sont repentants. Que le Saint-Père prête donc l'oreille

(1) GIGLI, *Diario Sanese*, part. I, p. 21.

à leurs excuses; qu'il pardonne; il en résultera un grand bien pour l'Eglise.

La prière de Catherine pour sa coupable patrie disposa favorablement Grégoire XI envers les Siennois. Il accueillit avec bonté l'ambassade et reçut les excuses de Sienne à cause de la vénération qu'il professait pour la Sainte. Les ambassadeurs avaient pour mission de déposer aux pieds du Saint-Père la soumission de leur ville, de le prier de daigner la relever des censures qu'elle avait encourues, et de demander la restitution de cette place forte de Talamon, dont la possession lui avait été enlevée par la ville de Pise. Quelle que fût la bienveillance avec laquelle le Pape reçut les députés, leur mission n'eut cependant pas de succès; ils ne rapportèrent pas à Sienne le pardon demandé. Quant à la restitution de la forteresse de Talamon, elle ne fut promise aux Siennois que l'année suivante par Urbain VI, et exécutée beaucoup plus tard, bien que Catherine eût fait tous ses efforts pour que cette clause du traité de paix fût accomplie le plus tôt possible.

Pourquoi la ville de sainte Catherine ne fut-elle pas relevée des censures par Grégoire, les historiens ne le disent pas. Giacomo Toloméi, évêque de Narni, étant venu à Sienne en 1379 dans le but de prendre des dispositions pour l'absolution de la ville et la remise de la place de Talamon entre les mains des Siennois, plusieurs citoyens, qui souffraient de ne pouvoir assister à la messe et accomplir leurs devoirs religieux, s'imaginèrent de se soustraire à l'interdit, en se faisant agréger au nombre des familiers de l'évêque, parce que ceux-ci n'étaient pas atteints par les censures. Etienne Maconi, un des disciples de Catherine, avait usé de ce moyen. Cependant il ne voulut pas assister aux saints mystères avant d'en avoir prévenu Catherine, qui goûta peu cette manière d'agir, bien que le motif en fût louable. Ce moyen paraissait, aux yeux de la Sainte, contraire à la franchise avec laquelle on doit toujours se comporter. Elle dit à son disciple qu'elle aimerait mieux qu'il attendît patiemment le moment où Sienne aurait fait sa paix avec le Saint-Siège; elle doutait d'ailleurs de la légitimité des pouvoirs dont jouissait l'évêque de Narni pour agréger ainsi des Siennois parmi les gens de sa suite, puis elle recommande à Etienne de n'agir en cela que s'il a une pleine et entière bonne foi. Mais tout en prêchant à ses concitoyens leur devoir strict de garder l'interdit, elle s'efforce d'obtenir pour eux d'Urbain VI,

qui avait succédé à Grégoire XI, des faveurs et des privilèges, et de terminer au plus tôt cette pénible affaire. Urbain conclut enfin la paix avec Sienne. L'interdit fut levé, et Talamon rendu aux Siennois. Ce fut pour eux une double joie, qu'ils devaient à leur illustre concitoyenne; ce fut aussi une grande consolation pour Urbain VI, au milieu des croix qui l'accablaient, de voir rentrer dans l'obéissance de l'Eglise une ville que sa jalousie contre Florence et plus tard son alliance avec cette coupable République avaient longtemps détachée du Saint-Siège. Cette consolation dut être bien douce au cœur paternel d'Urbain VI, qui avait appris par de très dures leçons à pratiquer la charité et la miséricorde, et elle lui était offerte par Catherine, sa fille bien-aimée.

CHAPITRE IX

LA RÉFORME DES MŒURS

Sainte Catherine a l'intelligence de ce que c'est que l'Eglise. — La pureté de Catherine lui a donné cette intelligence. — L'Eglise demande la pureté dans tous ses enfants, et surtout dans ses ministres. — Abaissement de la foi au xiv^e siècle. — Le clergé du xiv^e siècle. — Ses mœurs. — Concile de Vienne en 1311. — Plaintes de Clément V au sein du concile sur les mœurs des clercs. — Efforts des papes d'Avignon contre ce mal. — Peste de 1348. — Sainte Catherine comprend les maux de son époque. — Dieu les lui révèle. — Elle prie pour la guérison de l'Eglise. — Avignon, au moment où sainte Catherine y arrive. — Elle écrit à des prêtres. — Elle fait des reproches aux prélats. — Elle écrit à l'Evêque de Florence, à l'Archevêque de Pise, à Gérard du Puy. — Elle signale les défauts de Grégoire XI. — Elle adresse ses conseils au Pape. — Caractère de Grégoire XI. — Urbain VI. — Son caractère. — Sainte Catherine pose de nouveau la question de la réforme des mœurs. — Elle écrit au cardinal Pierre de Luno. — Vertus d'Urbain VI. — Sainte Catherine en augure bien. — Elle le prémunit contre ses défauts. — Elle lui écrit. — Elle lui conseille le choix de bons prélats. — Elle écrit aux cardinaux les plus influents. — Maux qui produisirent les mauvaises mœurs au point de vue de la doctrine. — Wief. — La *Bulle d'or* de Charles IV. — Les autres souverains de l'Europe. — Sainte Catherine a rendu au Pape le respect des peuples en le ramenant à Romo. — Elle continue de rappeler aux clercs leurs devoirs. — Elle écrit à l'Archevêque de Venise. — Elle invite de saints personnages à venir à Rome, pour aider Urbain VI dans l'œuvre de la réforme des mœurs. — Elle adresse une dernière lettre à Urbain VI. — Les décrets de réforme du concile de Constance.

L'Eglise a été le principal objet de l'amour de sainte Catherine sur la terre. Elle y voyait la charité de Dieu pour les hommes, comme nous voyons la puissance de Dieu dans les œuvres magnifiques de la création. Elle y voyait renfermés tous les biens qui nous sont venus par l'Incarnation : l'éternelle Vérité, qui illumine nos intelligences, et le Sang de Jésus, qui, sous la forme du remède sacramentel, s'unit à nos âmes pour les diviniser. Elle y

voyait, sous la douce autorité du Souverain Pontife, la bienveillante direction du divin Maître. Elle y voyait briller le sceptre du Roi des rois sous la forme d'un gouvernement humain. L'Eglise était à ses yeux le jardin fermé de l'Epoux céleste, où murit la moisson que le Père de famille recueillera dans ses greniers. Elle y voyait briller la lumière de Dieu qui ne s'éteint jamais. Elle y entendait la parole qui ne peut tromper, toujours suspendue à des lèvres infailibles. Elle y admirait l'effusion continuelle de tous les trésors du Ciel. Elle y contemplait la main de Dieu traçant à l'homme sa voie, et le Saint-Esprit couronnant les âmes d'un diadème d'honneur. Elle y voyait le commencement et la consommation de toute chose, parce que l'Eglise est sainte et pure, et que seule elle a la puissance de purifier les âmes ici-bas pour les préparer à leur éternelle glorification dans les cieux.

Aussi n'y a-t-il rien sur la terre de plus noble et de plus grand que l'Eglise, et partant rien de plus respectable. Elle est le plus digne objet de la vénération des peuples, et ceux qui ont reçu l'onction sacrée du Sacerdoce ne doivent approcher de cette Arche sainte et toucher de leurs mains les trésors qu'elle contient qu'avec un saint tremblement. S'il en eût été toujours ainsi, l'Eglise eût passé, à toutes les époques de son histoire, comme une triomphatrice à travers le monde; tous eussent senti sa maternelle influence; élevée au-dessus de toutes les institutions humaines par ce qu'elle est, par ce qu'elle fait parmi les hommes, et par Celui qui l'a fondée, elle eût reçu un nouveau lustre de la vénération universelle.

Telle n'a pas toujours été l'attitude des peuples en face de l'Eglise. L'Eglise a été souvent méconnue, et l'indifférence, pour ne pas dire le mépris avec lequel elle a été traitée à différentes époques de l'histoire, a eu pour principe souvent l'ambition des puissants, d'autres fois, le sensualisme qui se refusait à porter les chaînes sous lesquelles elle voulait l'étreindre, quelquefois enfin l'indignité de ses ministres, peu soucieux de se rappeler la sublimité de leurs fonctions et la pureté qu'elles exigent.

Plus les âmes sont pures, plus elles connaissent l'Eglise, et plus elles la connaissent, plus elles l'aiment. C'est là toute notre illustre Sainte. Sans doute, la vocation de Catherine à la défense de l'Eglise par la lutte contre les maux qui désolaient son siècle, a dû être une des raisons qui la lui firent tant aimer; mais la virgine pureté

de son âme fut aussi une des sources de l'amour de l'Eglise en Catherine ; car Notre-Seigneur l'a dit : « *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu* (1). » Et qui, plus que Catherine, était pur ? Comme un lis immaculé, elle resplendit à nos yeux au milieu de la corruption de son époque. Elle connaissait le prix de la vertu ; elle estimait que les luttes les plus opiniâtres contre la nature ne sauraient acheter trop cher cette pureté et cette sévérité de mœurs qui conviennent à l'âme d'un chrétien lavée dans le Sang divin. L'histoire a conservé le souvenir de deux fautes commises par sainte Catherine : un acte de vanité qui, d'après l'avis de son confesseur, constituait à peine une faute vénielle, et un léger mensonge. Elle lava ces fautes si peu graves dans l'eau de ses larmes, et des gémissements sortant du plus profond de son cœur attestaient la douleur d'une malheureuse créature qui, notre Sainte le disait elle-même, était si coupable, que l'enfer seul eût pu expier ses crimes. Nous avons dit de quelles terribles austérités elle avait entouré sa virginité, et si nous les rappelons à cette occasion, c'est parce qu'elles sont l'éloquente expression du peu de cas qu'elle faisait de ce corps mortel, source de tant de corruptions et de tant de hontes.

Ainsi la pureté de Catherine, défendue comme un précieux trésor par tant de larmes et de mortifications, lui permettait de voir des yeux de son âme cette merveilleuse beauté de l'Eglise, que la faiblesse de notre foi et les souillures de nos sens cachent à nos yeux obscurcis, et comme l'Eglise touche par tous ses points à Notre-Seigneur, et que Notre-Seigneur avait fait de notre Sainte son Epouse bien-aimée, comment n'eût-elle pas profondément senti le contre-coup des injures faites à l'Eglise par l'ingratitude de ses enfants ? Comment n'eût-elle pas plongé ses regards jusque dans les profondeurs de cette terrible blessure faite à l'Eglise par la corruption des mœurs ? Comment ce mal qui dévorait les brebis du Sanctuaire, « les Ministres du précieux Sang, » n'eût-il pas été la cause d'une amère souffrance pour une Sainte, dans l'esprit de laquelle la lumière de la Foi n'était obscurcie par aucun nuage ? Si la vue d'une créature en état de péché mortel est le plus douloureux spectacle aux yeux d'une âme qui aime véritablement Dieu, de quelle amertume a dû être inondé le cœur de Catherine, qui

(1) *Matth.*, v, 8.

vivait au milieu des corruptions de son siècle, et voyait l'abomination de la désolation triomphant dans le lieu saint? Quelles larmes de sang n'a-t-elle pas dû répandre sur ces évêques, sur ces prêtres, oublieux de leur vocation, qu'elle appelait avec sa vive foi des calices consacrés, des vases précieux qui contiennent toutes les richesses de l'éternité, des canaux qui apportent aux fidèles les flots du Sang du Christ?

Telles furent les causes des efforts faits par sainte Catherine contre la corruption des mœurs, une des plaies les plus douloureuses de l'époque à laquelle elle vécut. Le xiv^e siècle laissa se ternir la gloire que le siècle précédent lui avait léguée. L'histoire en est triste; ses pages nous racontent de nombreux scandales qui attirèrent sur lui ce fléau de Dieu qu'on appela la peste noire, et tant d'autres. A quoi faut-il attribuer tous les maux qui désolèrent cette époque? Est-ce que Dieu voulut punir le crime de lèse-majesté commis sur la personne de Boniface VIII par Philippe le Bel, ou bien les scandales que donna ce roi de France? Voulut-il châtier l'Italie, dont les dissensions politiques avaient engagé Clément V à transporter la papauté sur les rives du Rhône, la jetant comme une proie dans les mains du descendant dégénéré de saint Louis? Faut-il en rendre responsable cet esprit nouveau, qui pénétrait peu à peu dans l'Europe chrétienne, refroidissait son zèle chevaleresque, et tendait à la rendre incapable des grandes œuvres auxquelles les Papes avaient convié les peuples, auxquelles les peuples, au siècle précédent, avaient répondu? Nous n'avons pas à pénétrer jusqu'au fond de cette question; seulement nous constatons un fait: c'est que la foi avait baissé; c'est que, si les Papes d'Avignon ont été de bons Papes, ils étaient environnés de cardinaux fastueux et superbes; c'est que c'était un mauvais exemple pour les peuples habitués à ne regarder qu'à la surface des choses, et que ce mauvais exemple relâchait les liens de l'obéissance au Souverain Pontife servi par d'indignes ministres; c'est que les mœurs avaient suivi la décadence générale; c'est que la corruption avait gravi les marches du sanctuaire. Le clergé du xiv^e siècle, loin de dominer le mal par la puissance de la sainteté, avait perdu son prestige. Il était dégénéré et vicieux. Trois maux surtout lui enlevaient son autorité sur les peuples: c'étaient la simonie, le luxe et la débauche. Clément V, qui en 1305 avait délaissé les rivages sévères du Tibre, pour les bords plus riants du

Rhône, s'était préoccupé de ce déplorable mouvement qui entraînait les chrétiens sur la voie fatale du sensualisme, et il avait convoqué un concile œcuménique, qui se tint dans l'antique cité de Vienne en Dauphiné, en l'année 1311.

Parmi les questions capitales qu'on y agita, celle de la réforme des mœurs ne fut pas la moins importante. Le Pape s'y plaint que les jours de dimanches et de fêtes on tient des marchés et des foires ; les tavernes se remplissent pendant ces saints jours ; on y entend du bruit, des rixes, des querelles et des blasphèmes, pendant que les églises restent vides. Ce n'est plus Dieu qui est servi, mais on honore le démon. Dès lors les fidèles tombent dans l'oubli de la loi de Dieu, des articles de la foi et de tout ce qui concerne la religion et le salut. Un grand nombre de prêtres sont engourdis dans l'ignorance, de sorte que la discipline ecclésiastique a perdu toute sa force ; les sacrements ne sont plus fréquentés par les fidèles ; les censures sont méprisées. Des clercs simoniaques, poussés par l'amour des biens de ce monde, achètent et vendent les bénéfices, et trafiquent des choses saintes comme d'une vile marchandise. Le concubinage désole le sanctuaire. Le faste dans les mœurs des prélats a amené la grossièreté dans celles des simples clercs. Leurs tables sont chargées de mets succulents et bien apprêtés. Des hommes odieux sucent le sang des peuples par des prêts usuraires. Des évêques courtisans abandonnent le soin de leurs églises pour suivre la Cour Pontificale ou celles des princes séculiers ; d'autres, sans rester à la Cour, n'en sont pas moins étrangers à la direction du troupeau qui leur est confié. Des clercs avides, qui ne peuvent se contenter d'un seul bénéfice, en accaparent plusieurs, au risque de ne remplir les obligations d'aucun, tandis que des sujets pleins de mérite languissent dans le besoin. Un grand nom est souvent l'unique titre à une charge importante dans l'Eglise. La splendeur de l'habit ecclésiastique cache des habitudes mondaines et une éducation toute séculière. Les religieux et les écoliers des Universités méprisent la simplicité et la sévérité de leurs habits. Les moines, pleins de dégoût pour la solitude de leurs monastères, en franchissent les portes et se mêlent aux choses séculières. Leur règle est pour eux un objet de mépris ; le chœur de leurs églises est muet ; ils passent leur temps à faire du commerce dans les foires et les marchés.

Les clercs, remplis d'ambition, aspirent tous aux premières di-

gnités; la vanité les aveugle tellement, que les élections aux charges, loin d'être faites, comme elles le doivent, par l'inspiration du Saint-Esprit, sont faussées par la ruse et le mensonge. Aussi, dès que ces clercs sont arrivés au bénéfice qu'ils désirent, ils vivent comme des laïques sensuels. Le désir de paraître les pousse à transformer la coupe de leurs habits, ou plutôt à les déformer; ils soignent leur chevelure et leur barbe; leur démarche et leurs manières sont pleines d'affectation. Ils font des dépenses superflues; ils aiment à donner des repas de fêtes et à passer de longues heures à table, tandis qu'ils abandonnent la prière (1).

Tel est le sommaire des vices auxquels le concile œcuménique de Vienne avait à remédier. Clément V, dans le sein même du concile, résolut de dresser des Constitutions, pour opposer une digue au mal toujours croissant. Il les promulgua en 1313. Les Papes, ses successeurs, continuèrent son œuvre et firent tous leurs efforts pour arrêter le torrent dévastateur.

Catherine avait un an, quand Dieu fit éclater sa colère sur l'Europe, pour venger son nom outragé, son culte presque abandonné et les mœurs si universellement et si honteusement dépravées. Une affreuse maladie, qu'on appela la peste noire, éclata en Chine, en 1348. Des navires de commerce l'apportèrent dans l'île de Chypre, dans le port de laquelle étaient mouillées des galères Génoises. Sur ces galères, le mal passa en Sicile, et il se répandit rapidement en Corse, en Sardaigne, sur le littoral de la Méditerranée, et enfin en Toscane. Les symptômes étaient affreux, la maladie terrible, et le danger si grand, que les malades abandonnés mouraient seuls et sans consolation. Florence perdit cent mille habitants; Venise, autant; Pise, sept sur dix; quarante mille moururent à Gênes; cent soixante mille, à Rome; autant, à Naples; Sienne perdit quatre-vingt mille de ses citoyens en quatre mois (2). Ce juste châtiment du Ciel avait été le signal d'un retour sérieux au bien. Un grand nombre de personnes, converties par la crainte des jugements de Dieu, s'étaient livrées aux exercices de la pénitence et avaient ouvert leurs cœurs à la miséricorde et leurs bourses à l'aumône. Mais telle est la misère de la

(1) *Hist. des conc.* LABBE, in-folio, Lut. Par., 1672, t. XI, p. 1538.

(2) CANTU, *Hist. des Italiens.*

pauvre humanité, que ce qui avait été pour les victimes de la peste le principe d'une conversion sérieuse suivie d'une bonne mort, fut pour les survivants la cause de nouveaux désordres. Ceux que le fléau avait épargnés trouvèrent dans les biens laissés par ses nombreuses victimes la source d'abondantes richesses. Dès lors reparurent le luxe, l'avarice, les querelles et les procès ; les Ordres religieux eux-mêmes se relâchèrent de leurs observances, et l'édification qu'ils devaient donner se changea en de scandaleux exemples (1).

Ainsi Catherine grandit au milieu des maux que la justice de Dieu infligeait à l'Europe coupable, et principalement à l'Italie. Jeune encore, elle avait déjà reçu dans son âme la lumière d'une science surnaturelle, et elle contemplait avec effroi les ravages faits par les vices à son époque, à cause des blessures que recevait l'Eglise et de la perte des âmes. Comment l'Eglise n'eût-elle pas souffert des péchés de ses enfants et de ces crimes qui la ravalèrent aux yeux des peuples, empêchaient sa bienfaisante action, et surtout amoindrissaient l'autorité qu'elle a reçue du Christ, pour conduire les hommes dans les voies de la vérité et de la vertu ? Catherine, en grandissant, appréciait toute la gravité de ces maux, et elle les a sévèrement stigmatisés pendant toute sa vie, moins pour condamner les coupables que pour les guérir.

Et comment ne les eût-elle pas connus, ces maux, puisque Notre-Seigneur les lui révéla lui-même dans les conversations intimes qu'il avait avec elle, et lui fit sonder la profondeur des plaies dont souffrait son Eglise ? Le *Dialogue* qui nous reste d'elle, et qui forme son œuvre principale, a été approuvé par le pape Pie II, comme contenant une doctrine très pure et très vraie. Dieu fait à son Epouse, dans ce *Dialogue*, le tableau de la dépravation des mœurs au XIV^e siècle. Catherine connaissait donc les vices de son temps par une double voie : en premier lieu, par les révélations que Dieu lui avait faites, et ensuite, parce que la part qu'elle a prise à toutes les affaires ecclésiastiques de son siècle ne lui permettait pas de les ignorer. Dieu lui avait parlé, parce qu'il voulait qu'elle agit ; en conséquence, elle ne pouvait se taire. Le silence n'eût pas été en Catherine la vraie charité. Ce que l'Eglise condamne, Dieu donne à ses Saints la mission de le condamner

(1) CANTU, *Hist. des Italiens*.

aussi, et quand l'Eglise, sous l'inspiration du Saint-Esprit, assemble ses conciles, pour mettre à nu les plaies de ses membres corrompus, chercher à les guérir et condamner les principes du mal, les Saints, conduits par le même Esprit, élèvent la voix, montrent les blessures qu'il faut fermer, afin que ceux qu'elles infectent en conçoivent une vive horreur, et que cette horreur soit le commencement de leur guérison. Ecoutons donc la voix de Catherine, s'adressant de la part de Notre-Seigneur aux brebis corrompues du bercail de l'Eglise, et principalement aux prêtres du xiv^e siècle; nous entendrons comme un écho du concile de Vienne.

Dieu lui-même parle à son Epouse; c'était à Sienne, en 1378, sur la fin de l'été. Elle avait alors trente et un ans. Catherine était toujours ravie en extase, aux moments où Notre-Seigneur s'entretenait avec elle, et elle dictait à des secrétaires ce que l'Eternelle Vérité lui disait. Nous ne pouvons donner ici que le résumé de ces discours. Tout dire nous ferait perdre la trame des œuvres de sainte Catherine. Nous devons même l'avouer : les maux de l'époque de Catherine sont si grands, et la peinture qu'elle en a laissée est si vive, que nous avons été tenté de passer complètement sous silence les lignes qui la contiennent. Mais nous nous sommes décidé à écrire, parce que nos pages sont des pages d'histoire, et que, quand nous contemplons les vertus vraiment sacerdotales et l'attitude forte et courageuse du clergé séculier et du clergé régulier de notre époque, la miséricorde divine et la puissance de la grâce nous apparaissent d'autant plus manifestes, et Dieu révèle à nos yeux la force de son bras, qui a pu tirer l'Eglise de si grandes misères, et faire reflourir toutes les vertus sur un sol que les passions humaines avaient desséché.

Dieu se plaint à Catherine des excès coupables de ses ministres. Partout où la Sainte porte ses regards, elle n'aperçoit que la honte du péché mortel, dont sont couverts les séculiers, les religieux, les clercs, les prélats, les petits et les grands, les jeunes gens et les vieillards. « L'amour d'eux-mêmes, » dit le Père Eternel à sa fille bien-aimée, « les empêche de voir où est la vérité, et ils s'attachent aux créatures, à la gloire, au faste et aux dignités qu'ils ambitionnent. Le désir de posséder et d'augmenter sans cesse leurs richesses les rend avides, impitoyables à l'égard des pauvres, et leur fait oublier les âmes dont ils doivent répondre

» devant moi. Loin de prier et de se dévouer pour elles, ils leur
» vendent les grâces des sacrements ; tout leur est bon pour se
» procurer de l'argent, même les choses spirituelles que je vous ai
» données gratuitement, afin que les fidèles les reçoivent gratuite-
» ment. Ils sont un perpétuel scandale dans l'Eglise qu'ils devraient
» édifier. Loin de le faire, ils font mourir les âmes, en les éloig-
» nant par leurs mauvais exemples de la voie de la vérité et de
» la vertu. Aussi sont-ils très injustes envers moi, qu'ils n'ho-
» norent pas ; envers les fidèles, qu'ils ne font pas marcher dans les
» voies du bien ; envers eux-mêmes, parce qu'ils se perdent par
» le péché. Ils sont la cause pour laquelle le jardin de l'Eglise ne
» produit plus de fruits de salut, mais se remplit des ronces et des
» épines du péché. La sensualité les tue. Loin de se nourrir à la
» table de la sainte Croix, ils vont dans les tavernes, et n'ont pas
» honte de montrer leurs vices en plein jour. Ils ne récitent plus
» l'office, ou seulement du bout des lèvres. Comme ils n'aiment
» pas à passer leur vie dans le temple, ils se mettent peu en peine
» de l'orner. Les péchés les plus honteux ne les empêchent pas
» de s'approcher du sacrement de l'Eucharistie, qui demande ce-
» pendant une grande pureté. Tu te souviens, ma fille, que je t'ai
» fait sentir l'infection de ce péché, qui rend l'homme semblable
» à la bête. Hélas ! ils devraient maintenir sévèrement leur chair
» dans les liens de la pénitence ; au contraire, ils s'enfoncent dans
» des ténèbres si profondes, qu'ils ne comprennent plus même la
» sainte Ecriture.

» Ils sont sans courage et sans zèle pour faire triompher la jus-
» tice, et d'ailleurs ils ont perdu tout prestige sur les âmes, à
» cause de leurs vices. Ils ne s'opposent pas au mal par les œuvres
» des vertus.

» Les religieux ne pratiquent plus la sainte vertu de l'obéis-
» sance. Leurs prédications sont inutiles, parce qu'ils pensent
» moins à faire du bien aux âmes qu'à charmer les oreilles de
» leurs auditeurs. Ils parlent bien, mais ils n'arrachent pas les
» vices des cœurs des fidèles. Comment d'ailleurs pourraient-ils
» extirper les ronces des âmes de leurs ouailles, quand les leurs
» en sont remplies ? Ils se plaisent à soigner leur toilette, et à cou-
» rir aux nouvelles dans les villes. On les voit sans cesse dans les
» rues, parce qu'ils ne gardent pas leurs cellules. Leurs supérieurs,
» aussi relâchés qu'eux, leur laissent toute liberté, au lieu de les

» reprendre. La charité n'habite point en eux ; ils haïssent la pauvreté ; ils veulent tous être les premiers. Ils se mettent peu en peine de leurs vœux. Ils sont trop sensuels pour pratiquer leur règle. Ils méprisent les constitutions de leurs Ordres, aiment à être bien vêtus, et fuient leurs réfectoires, pour aller là où ils peuvent trouver des repas délicats. Et comment, cherchant en tout le luxe et la satisfaction de leur sensualité, peuvent-ils conserver la chasteté ? Hélas ! ils vivent dans le désordre, et font des chutes honteuses.

» Ils devraient être le sel de l'Eglise, et ce sel est affadi. Ils devraient donner l'exemple aux ecclésiastiques séculiers, et ils ne le font pas. Ceux-ci leur ressemblent malheureusement, et se laissent aller comme eux à l'impureté, à l'orgueil et à la cupidité. Adonnés à toutes sortes de superstitions, parce que le démon est leur père et qu'ils le suivent, ils pratiquent des sortilèges, et se servent des choses les plus saintes pour composer des maléfices ; ils livrent au vice impur cette chair dont je me suis revêtu, et que j'ai élevée au-dessus des chœurs des anges, en l'unissant à ma nature divine. Je l'ai consacrée par des onctions saintes ; je l'ai lavée dans mon Sang répandu au Calvaire, et voici ce qu'ils en font ! Placés pour donner l'exemple de la pureté, ils deviennent des pierres de scandale.

» Les yeux de mon Fils ont été bandés, et ils ouvrent les leurs pour empoisonner leurs âmes. Mon Fils a été abreuvé de fiel et de vinaigre, et ils font un dieu de leur ventre. Leurs lèvres devraient enseigner la vérité et prêcher la doctrine de mon Verbe, et elles ne prononcent que des paroles frivoles et blasphématoires. Les mains de votre Sauveur ont été enchaînées pour vous délivrer ; celles de mes ministres font toutes les œuvres de l'iniquité. Les pieds de mon Fils ont été percés, et les leurs les portent partout où le démon les appelle. Son cœur a été ouvert, pour qu'il fût pour vous un asile où il vous fût possible de contempler l'amour que j'ai eu pour les hommes, et eux me ferment le leur. J'ai fait, du Sang de mon Fils dont ils sont les ministres, un bain pour vous purifier de vos iniquités, et ils ont fait de leurs membres les serviteurs du démon. Leur mémoire devrait leur rappeler sans cesse mes bienfaits, et elle n'est remplie que de pensées mauvaises. Leur intelligence devrait contempler Jésus crucifié à la lumière de la foi, et ils

» l'appliquent à penser aux joies et aux honneurs de ce monde.
» Ils devraient m'aimer sans partage, et ils me préférèrent les créa-
» tures.

» Aussi l'amour des richesses est-il le mouvement qui les en-
» traîne. Non contents de vendre les sacrements de mon Fils, ils
» dépouillent les pauvres ; ils prêtent à gros intérêts ; ils trafiquent
» des bénéfices ecclésiastiques pour s'enrichir. C'est pour cela que
» l'Eglise est si désolée ; c'est qu'elle est remplie de mauvais pas-
» teurs.

» Mes ministres sont, hélas ! aussi remplis d'orgueil. Et vrai-
» ment, comment peuvent-ils s'enorgueillir, quand ils voient mon
» Fils s'être si profondément humilié pour leur salut ? Le Verbe
» incarné m'a obéi avec joie, et s'est soumis à la mort honteuse
» de la Croix ; il a incliné sa tête pour donner aux hommes le
» baiser de paix ; elle a été couronnée pour vous glorifier ; ses
» bras ont été étendus pour qu'il pût vous embrasser, et ses pieds
» ont été percés, parce qu'il ne veut pas vous quitter. Et mes mi-
» nistres sont légers et impatientes, parce qu'ils sont dévorés par
» l'amour d'eux-mêmes. Ils sont sans douceur, ceux qui offrent à
» l'autel le Sang du doux Agneau. Comme des béliers, ils frap-
» pent avec leurs cornes, et ces cornes sont leur orgueil. Ils mé-
» prisent les pauvres et les humbles ; ils sont environnés de
» ténèbres, et leur jugement est faussé sur toute chose. Leurs
» fautes sont tellement pesantes sur leurs consciences, que quand
» ils sont à l'autel, ils n'osent pas consacrer le pain et le vin, et
» ainsi ils exposent les fidèles à prodiguer leurs adorations à un
» pain qui n'est pas transsubstantié.

» Comment ces prêtres pourraient-ils être appelés de bons pas-
» teurs ? Ne se corrigeant pas eux-mêmes, ils ne corrigent pas les
» fidèles ; ils ne portent point la verge de la justice. Ils se perdent
» eux-mêmes et perdent les brebis confiées à leurs soins (1). »

Ainsi Dieu avait parlé à sainte Catherine. Il lui avait découvert une des plus tristes blessures faites à son Eglise. Il lui avait montré toute l'étendue du mal contre lequel elle avait déjà fait tant d'efforts. Aussi s'était-elle empressée de combattre ce fléau qui ravageait le champ du père de famille. Peu de temps avant de partir pour Avignon, elle écrit à Grégoire XI, qu'elle ne con-

(1) *Dialogue de sainte Catherine de Sienna.*

naissait pas encore. Elle avait appris qu'il avait créé neuf cardinaux, sur lesquels trois étaient ses parents, et les autres, Français : « J'ai appris, » lui dit-elle, « que vous avez nommé des » cardinaux. Je crois que l'honneur de Dieu et nos intérêts de- » mandent que vous vous appliquiez à choisir des hommes ver- » tueux. Si vous faites le contraire, vous encourez le blâme de » Dieu et vous nuirez à la sainte Eglise. »

Puis elle avait prié selon son habitude. La prière était son arme favorite. Elle savait bien que Dieu se laisse toucher par les gémissements de ses serviteurs. Le Christ ne nous l'a-t-il pas dit : « *Le » Père lui-même vous aime* (1). » Et quand celle qui le priait était sa bien-aimée Catherine, quand les cris de la supplication sortaient du cœur embrasé de l'Épouse de son Fils, comment ces prières eussent-elles pu ne pas être entendues ? En arrivant, en 1376, à Avignon, elle avait éprouvé un douloureux étonnement, quand elle sentit, elle le dit elle-même, la mauvaise odeur des péchés dont était infectée la cour Pontificale. De fait, les villes Italiennes valaient peut-être mieux qu'Avignon par leurs mœurs et leurs vertus. Cités qui ne dépendaient que d'elles-mêmes ; guerrières, parce qu'elles avaient à se défendre sans cesse contre l'ambition de leurs voisins ; commerçantes, parce que tous leurs habitants n'étaient pas riches, elles avaient conservé une certaine austérité de mœurs, qu'elles devaient aux conditions dans lesquelles elles se trouvaient ; mais c'était d'Avignon qu'étaient partis pour l'Italie ces légats qui avaient si fort mécontenté cette nation, qui l'avaient scandalisée par leurs vices. Avignon était une ville toute mondaine. L'austérité qui convient à la majesté de la Cour Pontificale avait peu à peu disparu, pour faire place au luxe et à la mollesse d'une cour de souverain profane. Les riches marchands Italiens s'y étaient donné rendez-vous ; la noblesse Française y était représentée par de gais chevaliers et des dames qui étalaient une magnificence vraiment orientale. La resplendissante lumière du soleil de Provence et la douceur de son climat invitaient au plaisir. Les environs de la ville Papale s'étaient enrichis de nombreux palais. Une multitude de prélats accouraient auprès du Souverain Pontife pour y jouir des magnificences de la Cour. Les cardinaux Français vivaient dans un faste somptueux et rem-

(1) *Joann.*, xvi, 27.

plissaient les rues de la cité du bruit de leurs équipages. Le luxe, les plaisirs et les fêtes semblaient animer seuls cette ville, au milieu de laquelle était assis le représentant de Jésus-Christ. Qu'avait dû penser Catherine, quand elle en franchit les portes pour plaider la cause des Florentins ?

Sans doute elle avait compris davantage, s'il était possible, la nécessité de guérir l'Eglise du mal qui la dévorait. Aussi elle ne tarda pas à aborder cette grave question devant Grégoire XI, qu'elle voyait pour la première fois, à l'occasion de la réconciliation de Florence avec lui. Elle sait bien que les Florentins sont coupables ; elle ne vient pas pour les excuser ; mais les gouverneurs que le Pape a envoyés en Italie ne sont-ils pas une des causes de la guerre de Florence contre l'Eglise, à cause de leurs exactions et de leurs cruautés, de leur amour du luxe et des richesses ? Que les légats de Grégoire soient de bons et saints gouverneurs, la paix se fera plus facilement ; car, si elle ne se fait pas, si la discorde règne entre le père et les enfants, comment lui, le Souverain Pontife, obligé par sa dignité suprême de procurer le salut de tous les hommes, pourra-t-il accomplir son devoir en réformant les abus et les mauvaises mœurs qui souillent l'Epouse du Christ ? La paix est la condition de la guérison de l'Eglise.

Catherine s'adressait ainsi courageusement au Saint-Père, puis elle se recueillait dans une ardente oraison, parce qu'elle savait que sans le Christ nous ne pouvons rien faire (1), et elle laissait son âme monter vers Dieu sur les ailes d'une humble prière :
« Châtiez moi pour mes péchés, ô Dieu Eternel, mais écoutez les
» prières de votre pauvre servante, qui vous supplie d'élever vers
» vous les volontés des ministres de notre mère la sainte Eglise,
» afin qu'ils suivent votre divin Fils sur le chemin de sa Croix par
» l'imitation de sa pauvreté, de sa mansuétude et de ses anéantis-
» sements. Qu'ils soient ici-bas comme des anges, puisqu'ils doivent
» consacrer et donner à vos fidèles le Corps et le Sang de votre
» Verbe incarné. Qu'ils ne s'en rendent pas indignes, comme des
» animaux privés de raison, mais qu'ils demeurent dans votre
» amour ; qu'ils se baignent dans les eaux pacifiques de votre
» douce miséricorde. »

(1) *Joann.*, xv, 5.

Et puis Catherine, fortifiée par la prière, faisait de nouveaux efforts ; car dans cette œuvre de la réforme des mœurs, comme dans toutes celles qui occupèrent l'héroïque vierge de Sienne, on voit toujours briller le même caractère, et on la reconnaît aux mêmes traits : c'est vraiment une femme apostolique ; elle parle, pour montrer aux hommes qu'ils font fausse route ; elle agit, pour préparer et offrir les remèdes à ceux qui sont travaillés par la maladie du péché. Dominant toute son époque par sa sainteté, brillant comme une pure lumière au milieu de son siècle corrompu, brûlée par le feu de l'Esprit-Saint, duquel elle reçoit la mission qu'elle exerce, elle donne de salutaires conseils aux évêques et aux prêtres coupables de sa patrie, et son doigt leur montre les affreux précipices dans lesquels ils vont tomber, s'ils ne réagissent vigoureusement contre les tendances sensuelles auxquelles ils cèdent, et s'ils n'aident leurs ouailles à sortir de la fange dans laquelle elles sont plongées.

Elle s'adresse aux prêtres pour leur rappeler la suréminente dignité dont ils sont revêtus.

« O prêtre, » écrit-elle à un ministre du Seigneur, « ô prêtre, » que me rend cher l'auguste Sacrement que vous avez à administrer, soyez le miroir des vertus, et pénétrez-vous de respect pour le sublime état que vous avez embrassé ! Les anges n'ont pas l'honneur dont vous êtes revêtu. Hélas ! ô ministres de Jésus-Christ, qu'avez-vous fait de votre pureté ? Vous voulez qu'il soit très pur, le calice dont vous vous servez à l'autel, et vous ne songez pas que Dieu demande que vos âmes soient sans souillures et dégagées des liens du péché, surtout du péché honteux. Ceux qui par leur état doivent être les temples du Saint-Esprit, portent des âmes qui ressemblent à l'étable des plus vils animaux. Ils y entassent péchés sur péchés. Quelle honte de voir les oints du Christ descendus dans une pareille décadence ! Hélas ! ne savez-vous pas que Dieu vous voit, et qu'un jour il vous jugera ? »

Catherine revient sans cesse à ce glorieux honneur du sacerdoce, qui ne peut être entretenu que par la véritable charité et la ruine de l'amour-propre. « L'amour d'eux-mêmes, » écrit-elle à un autre prêtre, « rend impure la vie des chrétiens, parce que le principe de leurs actes est impur lui-même. S'ils sont séculiers, il leur fait commettre de nombreuses injustices, et la sensualité

» les fait descendre jusqu'au rang des bêtes. S'ils sont dans la clé-
» ricature, loin de vivre comme les anges, ils descendent souvent
» plus bas que les séculiers. Ils deviennent de vrais démons qui
» ruinent les âmes au lieu de les sauver. S'ils avaient l'amour de
» Dieu, ils seraient humbles, ne se sépareraient pas de leur livre
» d'offices, feraient du bien aux pauvres, et prieraient pour les
» brebis qui leur sont confiées ; mais, parce qu'ils s'aiment eux-
» mêmes, ils veulent faire les grands seigneurs, jouir et être ho-
» norés, vivre dans le luxe, passer leur temps dans de grands fes-
» tins. Ils ne sont jamais contents ; s'ils ont un bénéfice, ils en
» veulent deux ; s'ils en ont deux, ils cherchent à en posséder
» trois. Au lieu de vivre dans l'humilité des soldats de Jésus-
» Christ, ils portent des armes comme des soldats séculiers. Ah !
» malheureux amour de nous-mêmes, combien tu nous trompes !
» O prêtre, connais ton néant ! Souviens-toi de toutes les grâces
» que Dieu t'a faites ! Conçois une sainte haine de toi-même, et
» reporte sur Dieu tout l'amour que tu as pour toi. C'est là le seul
» moyen de te guérir de tes maux. »

La charité tout apostolique de Catherine et son zèle pour l'Eglise et le salut des âmes enlèvent toute crainte de son cœur. Elle fait entendre sa parole et donne ses conseils partout où il y a lieu de les donner. Elle adresse courageusement des reproches partout où il y a des abus à réprimer. Elle ne voit que les âmes, et ces âmes, elles sont souillées ; il faut les guérir, parce qu'elles répandent l'odeur infecte du péché, au lieu d'exhaler le suave parfum de la vertu. Sans doute il y a eu toujours des Saints dans l'Eglise ; au xiv^e siècle, comme dans tous les autres, il y avait de très vénérables prélats, parce qu'ils étaient très vertueux. Ceux-là, Catherine les loue, elle les exalte comme étant de bons jardiniers dans le jardin de l'Epoux, mais son zèle l'anime contre ceux trop nombreux, hélas ! qui ne se conduisaient pas bien.

C'est ainsi que dans le recueil des lettres de notre Sainte, nous en trouvons une adressée à l'évêque de Florence, Ange de Ricasoli. Elle lui montre l'ardent Paul imitateur du Christ, tout brûlant du feu de la charité. Elle l'engage à suivre ces vrais pasteurs, qui ont marché sur les traces du Sauveur : « Tout rem-
» plis de l'humilité qui les faisait se haïr eux-mêmes et échauffés
» par le feu de l'amour divin qui enlevait toute crainte de leurs
» cœurs, ils faisaient à leurs brebis les reproches qu'elles méri-

» taient, parce qu'ils n'avaient pas oublié la parole du Christ : *Ne*
» *craignez pas ceux qui peuvent tuer le corps* (1), mais craignez-
» moi. C'est qu'ils ne recherchaient nullement les biens terres-
» tres, mais seulement l'honneur de Dieu et le salut des créatu-
» res. Ils se gardaient bien de vendre les grâces qu'ils avaient
» reçues gratuitement; ils avaient horreur de l'argent et de la
» simonie, mais ils travaillaient comme de bons jardiniers dans le
» jardin de l'Eglise. Ils n'aimaient pas le jeu, les suites nombreu-
» ses, les fortunes considérables; ils eussent eu honte de con-
» sommer, en commettant le péché, le bien de l'Eglise et les res-
» sources des pauvres. Hélas! combien les ministres de l'Eglise
» sont tout autres aujourd'hui! C'est parce qu'ils se conduisent
» comme des mercenaires; ils rapportent tout à eux-mêmes; il
» faut qu'ils obtiennent un gain tout matériel; ils volent, parce
» qu'ils vendent et achètent la grâce du Saint-Esprit. Ils se met-
» tent peu en peine de remédier aux abus. Le démon emporte les
» brebis sous leurs yeux comme un loup, et ils ne s'en aper-
» çoivent pas, tellement ils sont travaillés par l'amour d'eux-
» mêmes. Eux-mêmes sont des loups. Comment pourraient-ils
» réformer, quand ils n'agissent que pour détruire? Ah! ne
» dormez plus, mon Révérend Père! Il faut que vous ayez tou-
» jours les yeux ouverts, parce que vous êtes responsable de vos
» brebis, et que la chair, le démon et le monde vous entourent de
» toute part. »

Catherine s'adresse ensuite à François Moricotto, archevêque de Pise, qui fut créé cardinal et vice-chancelier de l'Eglise en 1378. C'était le neveu de ce cardinal Barthélemy Prignano, qui devait être le successeur de Grégoire XI. Elle le prie de donner sa vie pour ses brebis. Qu'il détruise les vices et plante les vertus dans les âmes de ceux qui lui sont soumis, sans craindre les peines, les opprobres, les mépris. Qu'il reprenne ses ouailles avec courage et un ardent désir de leur salut. Qu'il ait toujours ses yeux ouverts comme un évêque vigilant. Qu'il fasse tous ses efforts, et ne paraisse pas ne pas voir les abus qui déshonorent son troupeau. Ils doivent agir ainsi, lui et les autres prélats de la sainte Eglise : « Hélas! » lui dit-elle, « ne tardez plus; car par le » défaut de correction, les vertus et la vie de la grâce disparaissent

(1) *Matth.*, x, 28.

» dans les âmes ; les vices et l'amour-propre s'y développent et le
» monde périt. Les fidèles sont couverts de blessures et d'infir-
» mités, et les médecins qui les soignent, c'est-à-dire, les prélats,
» ont employé tant d'onguent, que les plaies sont toutes corrom-
» pues. Non, plus d'onguent, pour l'amour de Dieu, mais servez-
» vous un peu du feu, brûlant et détruisant le vice par une sainte
» et vraie justice toujours unie à la miséricorde. »

Notre Sainte envoie surtout ses conseils à ceux qui approchent le Pape de plus près et qui participent à son autorité. Il nous reste d'elle une lettre adressée à Gérard du Puy, que Grégoire XI avait envoyé en qualité de gouverneur à Pérouse, en 1372, et nonce en Toscane. Elle lui montre le divin Amour dans la personne du Verbe, ne choisissant sur la terre ni les dignités, ni les plaisirs, ni la gloire, ni les satisfactions de l'amour-propre, mais ne recherchant en tout que l'honneur de Dieu et le salut des âmes ; aussi il a vécu au milieu des calomnies, des opprobres et des injures, et enfin il est mort sur la Croix. Le feu de cet amour a la force de faire fondre la glace du vice, du péché et de l'orgueil. Il se communique au bois sec de notre pauvre volonté, afin que tout ce qui est mauvais en elle soit consumé. Il la ressuscite, et alors l'homme ressuscité a la force de suivre les traces de son maître, comme l'ont fait les Saints : « Oui, ne l'oubliez pas, » lui dit-elle, « si vous ne voulez pas vous enfoncer dans les ténèbres, il faut » suivre Jésus par le chemin de sa Croix, et alors combattez vi-
» goureusement l'impureté, l'avarice et l'orgueil qui règnent dans
» l'Épouse du Christ, c'est-à-dire dans les mauvais prélats. Réa-
» gissez contre tous les abus, afin que l'Église soit délivrée de tout
» ce qui lui enlève sa force et sa vigueur. Eloignez de la bergerie
» ces prélats qui, comme des loups, ne songent qu'à se bien nour-
» rir et à avoir de splendides maisons et des suites brillantes. Que
» ce ne soient pas la flatterie et l'argent qui fassent nommer les
» pasteurs, mais appliquez-vous à ne choisir que ceux qui se
» recommandent par leur vertu et leur bonne réputation. » Puis Catherine découvre à Gérard deux défauts du Souverain Pontife : un trop vif amour pour ses parents, et une excessive faiblesse provenant d'une trop grande indulgence. « J'espère, » continue la Sainte, « que le premier abus, le trop grand amour pour ses pa-
» rents, commence à disparaître dans le Pape, grâce aux ardentes
» prières des serviteurs de Dieu. L'Église du Christ peut être per-

» sécutée, mais, j'en suis persuadée, elle conservera sa beauté.
» Vous me parlez du grand nombre de nos iniquités ; je prie Dieu
» à ce sujet qu'il vous manifeste l'abondance de sa miséricorde.
» Pour moi, pauvre petite misérable, je demanderai à Dieu qu'il
» fasse tomber sur ma tête les châtiments que tous vos péchés
» méritent, et nous brûlerons les vôtres et les miens dans le feu
» de la divine Charité. Quant à ce travail dont je vous ai parlé,
» que vous devez entreprendre pour le bien de la sainte Eglise,
» j'avais peu en vue les choses temporelles, mais bien plutôt je
» voulais vous dire qu'il faut que vous vous entendiez avec le
» Saint-Père, pour chasser de la Bergerie ces loups, ces démons
» incarnés, qui dépensent en plaisirs coupables ce que le Christ a
» gagné sur la Croix, dût-il vous en coûter la vie. Pressez le Saint-
» Père qu'il mette un terme à toutes ces iniquités. »

Le Pape lui-même sollicite et reçoit les conseils de Catherine. Elle le supplie instamment de s'occuper sans délai de cette grave affaire de la réforme des mœurs. Mais si, pour obtenir ce grand bien, elle déployait une merveilleuse activité, son zèle était dirigé par une prudence non moins admirable. Elle avait étudié à fond les deux Papes, Grégoire XI et Urbain VI, sous lesquels elle eut à s'occuper des affaires de l'Eglise. Elle les connaissait parfaitement, et elle a toujours cherché à agir sur leur esprit, en les conseillant suivant le caractère de chacun d'eux.

Grégoire XI avait un tempérament maladif. Il était bon, aimable et doux, mais très timide. Son corps était faible ; son caractère aussi (1). Ce n'était pas un homme de combat et de lutte ; il ne paraissait pas avoir les qualités convenables pour régner sur le monde, à une époque aussi troublée que celle à laquelle il prit les rênes du gouvernement de l'Eglise ; mais Dieu avait mis à ses côtés Catherine, la Vierge forte, pour lui servir d'appui. La piété de Grégoire l'inclinait vers notre Sainte. Son âme tendre la lui faisait aimer ; il l'aimait, parce qu'il comprenait la sainteté. Il avait confiance en elle et l'écoutait toujours avec bienveillance. La grande intelligence de l'illustre Vierge de Sienne élargissait les horizons devant les yeux du Pontife ; sa générosité et son courage l'animaient et le soutenaient.

Tout en intéressant au bien qu'elle voulait procurer ceux qui

(1) CHRISTOPHE, *Histoire de la Papauté, au XIV^e siècle.*

pouvaient avoir de l'influence sur l'esprit de Grégoire, elle leur indiquait avec une sage prudence la conduite à tenir pour arriver au résultat qu'elle désirait. Non contente de le faire par les autres, elle excitait elle-même le Pontife à prendre des mesures rigoureuses contre les clercs qui se conduisaient mal. Sa parole était éloquente, quand elle faisait à Grégoire le tableau des vices de l'époque. Ses lettres traçaient devant les yeux du Pontife, en traits de feu, les excès qu'il avait à combattre dans les prêtres et les fidèles, et elle ne manquait jamais de le prémunir contre sa faiblesse, qui lui faisait accorder des places à ceux qui ne les méritaient pas, et contre sa timidité, qui l'empêchait de guérir les âmes, parce qu'il n'osait les reprendre. Ces deux défauts étaient, aux yeux de Catherine, le grand obstacle à la persévérance du Pape dans ses desseins. Elle eût voulu le voir entre les mains de Dieu comme un instrument docile, par lequel la paix aurait été rendue au monde : « Oui, mon tendre Père, » lui dit-elle, « agissez » avec zèle ; vous avez la puissance. Extirpez du jardin de l'Eglise » les fleurs qui exhalent l'odeur de l'impureté, de l'orgueil et de » l'amour des richesses, c'est-à-dire les mauvais pasteurs qui ré- » pendent le poison dans ce jardin. Eloignez-les, afin qu'avant de » commander aux autres ils apprennent à se commander à eux- » mêmes. Remplacez-les par de bons pasteurs. Hélas ! ceux qui » devraient donner l'exemple du détachement et de l'humilité » aiment plus que les séculiers les grandeurs et les vanités de ce » monde. Vous voyez comment Dieu, qui est juste, punit les vices » de notre époque par beaucoup de persécutions et de tribulations. » Mais soyez sans crainte ; Dieu nous envoie ces maux pour ra- » mener son Eglise à la parfaite sainteté. »

Catherine revient toujours à ce double devoir du Pontife : mettre de bons Pasteurs dans l'Eglise, et arracher la mauvaise herbe du champ du Père de famille. Elle ne laisse pas Grégoire s'endormir ; elle lui rappelle sans cesse ce grand devoir : « Il me » semble, » lui dit-elle en 1377, alors qu'elle demandait la paix pour les Florentins, « que le démon a pris possession du monde. » De quelque côté que je me tourne, je vois que chacun porte la » clef du libre arbitre avec une volonté corrompue. Les sécu- » liers, les religieux, les clercs, poursuivent avec ardeur les délices, » les honneurs et les richesses du monde à travers le désordre et » la corruption. Hélas ! rien ne m'afflige tant, rien n'est plus abo-

» minable devant Dieu, que de sentir l'odeur infecte du péché
» répandue par ceux-là mêmes qui devraient goûter et aimer
» l'honneur de Dieu et le salut des âmes. Hélas! nous sommes
» tombés sous la loi de la mort, et nous avons fait la guerre à
» Dieu! Saint-Père, vous négociez la paix, mais auparavant recon-
» ciliez les enfants rebelles avec Dieu leur Père. Pour cela il faut
» que vous arrachiez le pouvoir des mains du démon, c'est-à-dire,
» il faut que vous travailliez à détruire la corruption des ministres
» de la sainte Eglise. »

Tout en montrant au Pape ce qu'il doit faire, elle combat sa timidité et sa trop grande indulgence, et en même temps elle l'encourage et le fortifie : « Soyez, » lui dit-elle, « un homme cou-
» rageux, délivré de toute crainte, de tout amour sensible de vous-
» même et de tous ceux qui vous sont unis par les liens de la
» parenté. Car je vois et je reconnais, en la douce présence de
» Dieu, que rien n'est plus opposé à votre saint désir, à l'honneur
» de Dieu, à la réforme et à l'exaltation de la sainte Eglise. Aussi
» mon âme souhaite avec un ardent désir que Dieu, dans son
» infinie miséricorde, vous délivre de toute passion et de toute
» faiblesse de cœur; qu'il fasse de vous un homme nouveau, tout
» brûlant de zèle pour la réforme. Dieu vous demande que vous
» fassiez justice de cette multitude d'iniquités commises par ceux
» qui se nourrissent dans le jardin de la sainte Eglise. Puisque
» l'autorité et la puissance vous ont été données, et que vous les
» avez acceptées, vous devez en user. »

Grégoire XI mourut en 1378. Son successeur, Barthélemy Prignano, archevêque de Bari, qui prit le nom d'Urbain VI, était un homme d'une austère vertu, mais d'un caractère absolument opposé à celui du timide Grégoire. Quand eut lieu son élection, Catherine était à Florence, occupée à la difficile affaire de la pacification de cette ville avec le Saint-Siège. Ce travail si épineux, qui semblait devoir l'absorber, ne put cependant lui faire oublier la question si importante de la réforme des mœurs. Elle puisait sa force en Dieu, et la grâce, qui est la source des œuvres que font les Saints, lui donnait la puissance de se multiplier, et de mettre à la fois, par un surnaturel effort, sur toutes les plaies de la sainte Eglise, sa main qui portait les remèdes divins. Cette question qui avait déjà si sérieusement occupé Clément V au commencement du xiv^e siècle, Catherine l'avait posée en même temps

que Grégoire XI; elle la reprend dès le commencement du règne d'Urbain VI, en s'adressant, aussitôt que le nouveau Pape fut élu, au cardinal espagnol Pierre de Lune, qui devait être plus tard le pape Benoît XIII à Avignon, pendant le grand Schisme. Catherine écrit de Florence au cardinal qu'elle regarde la réforme des mœurs comme l'affaire la plus urgente, et elle le supplie de s'en occuper de suite avec le Souverain Pontife. Elle le prie de dire au Saint-Père qu'il faut qu'il termine promptement la guerre avec Florence, afin que la paix puisse enfin régner au dedans et au dehors : au dehors, par le pardon accordé aux Florentins; au dedans, par la réforme de l'Eglise. « Hélas! » lui dit-elle, « il n'y a » point de temps à perdre; que le Pape n'attende pas, pour porter » remède au mal, que la pierre lui tombe sur la tête. » Elle prie aussi le bienheureux Raymond de s'intéresser auprès du Pontife pour la même affaire. Elle voudrait qu'il le suppliât de terminer au plus tôt l'affaire de Florence, afin qu'il pût ensuite s'occuper uniquement de ses grands projets pour la réforme des mœurs et les mener à bonne fin.

La vertu et la pureté de vie d'Urbain VI le disposaient à poursuivre vigoureusement cette œuvre. Il aimait la chasteté d'un amour de prédilection, et il s'efforçait de la garder en lui par une sévère sobriété. Il avait horreur de la simonie et de la sensualité dans les clercs. Ses historiens disent qu'il était modeste, retenu, mortifié. Ses habits pontificaux cachaient un cilice; il jeûnait tout l'Avent et depuis la Septuagésime jusqu'à Pâques. Quelque temps après son élévation, Catherine exaltait les vertus du Pape, et louait sa ferme résolution de procurer la réforme des mœurs. Elle écrit, en 1378, à frère Guillaumé de Lecceto, appelé à Rome par Urbain pour travailler à cette œuvre, et elle le prie de se hâter de s'y rendre : « Dieu, » lui dit-elle, « a daigné mettre à la tête de la » sainte Eglise un pasteur bon et saint, qui aime les serviteurs de » Dieu et les appelle à lui. Il s'applique à anéantir et à extirper » les vices, et à développer les vertus sans aucun respect humain. » Il agit avec justice et avec courage. » Elle écrit dans le même sens à dom Barthélemy, prieur des Chartreux de l'île de la Gorgone, près de Livourne : « Notre excellent Saint-Père, le Pape » Urbain VI, le vrai Souverain Pontife, veut prendre les moyens » nécessaires pour réformer la sainte Eglise. Il est plein de cou- » rage et de générosité; il agit en vue de l'honneur de Dieu; le

» zèle de la maison de Dieu le dévore. » Ces lettres sont datées de décembre 1378, époque à laquelle Urbain VI avait écrit un bref à la sollicitation de sainte Catherine, et l'avait adressé à un grand nombre de saints personnages, pour les appeler à Rome, afin de s'appuyer de leur influence et de leurs conseils. La Sainte avait écrit de son côté à Guillaume et à Barthélemy, et à plusieurs autres personnes, que leur position dans l'Eglise rendait très puissantes, pour les engager à obéir à l'appel du Souverain Pontife. Nous aurons occasion de citer plus amplement ces lettres, quand nous raconterons les efforts faits par Catherine pour prévenir le grand Schisme. Elle supplie tous ces saints personnages de venir entourer le Saint-Père, de lui aider à extirper les mauvaises plantes du jardin de l'Eglise. Qu'ils travaillent comme de bons jardiniers ; qu'ils soient enflammés du feu de la charité, et décidés à faire la volonté d'Urbain, en se méprisant totalement eux-mêmes ; qu'ils se consacrent tout entiers au service de l'Eglise, en réformant ses membres et fermant ses blessures.

Malheureusement Urbain était dur et fort sévère. Cette sévérité avait semblé augmenter en lui, quand il eut été élevé au Pontificat suprême ; les procédés dont il usait vis-à-vis des cardinaux et du clergé lui attirèrent de nombreux ennemis, et furent même un des principes du grand Schisme, comme nous le verrons en son lieu. Les représentations qu'il adressait n'étaient pas des conseils qui ramenaient les pécheurs ; au contraire, elles étaient des violences qui rendaient les plaies plus profondes. S'il reprochait aux clercs qui pouvaient en être coupables l'abandon de leurs Eglises, leurs mœurs trop légères, leur amour désordonné des biens de ce monde, il insultait, au lieu d'avertir comme un père. Il irritait, au lieu de corriger. Son but était excellent, mais il envenimait les blessures qu'il voulait guérir, parce qu'il s'y prenait mal (1).

Sainte Catherine avait porté un jugement exact sur le caractère du Pontife, tout en admirant son zèle. Elle le trouvait trop rigide, et pensait que sa sévérité ferait plus de mal que de bien ; aussi, ce qu'il y avait de plus utile à son avis, pour réussir à réformer les mœurs, c'était d'employer tous les moyens possibles pour adoucir Urbain, et de lui conseiller la patience, comme la voie la plus sûre

(1) CHRISTO HE, *Histoire de la Papauté au XIV^e siècle.*

pour arriver à son but. C'est là ce qu'elle fit toujours dès les premiers rapports qu'elle eut avec lui. Elle ne cesse de lui montrer l'état de l'Eglise au moment de son élévation au trône pontifical, les crimes et les iniquités plus nombreux que jamais dans le clergé et parmi tous les chrétiens. Elle lui recommande sans cesse d'user de beaucoup de ménagement et de travailler à procurer le bien, comme un bon Pasteur, tout rempli de l'Esprit de Celui qu'il représente sur la terre. S'il veut le bien, il faut qu'il emploie les moyens pour le procurer.

Ah ! si la Sainte eût pu agir par elle-même, elle avait la sévérité nécessaire pour poursuivre et condamner les vices, et la douceur pour attirer les volontés au bien, mais elle n'avait pas l'autorité. Cette autorité résidait dans le Pape, et le Pape pouvait tout perdre par son caractère dur et emporté. Urbain VI a compris Catherine. Une étincelle partie du cœur embrasé de la Sainte s'est communiquée à celui du Pontife. Ses manières de faire intempestives rendront-elles stériles les efforts de la Vierge de Sienne ? Elle lui représente avec une sainte liberté les dangers de son caractère : « Sans doute, » lui dit-elle, « il faut la sévérité de la » justice, mais il faut aussi le haume de la miséricorde, parce que » sans elle vous arriveriez bien vite à la cruauté ; mais je ne » vous dis pas qu'il faille être miséricordieux sans être juste ; car » alors vous traiteriez la plaie avec de l'huile, quand il faudrait la » traiter avec un fer rouge. Unissez la justice à la miséricorde, et » surtout reprenez patiemment, autant de fois qu'il le faudra et sans » colère. Réformez avec courage ; extirpez les vices ; plantez les » vertus ; soyez prêt à donner votre vie, s'il le faut, pour le salut » de l'Eglise. » Elle lui recommande en même temps le calme et la bienveillance, pour écouter ceux qui sont en mesure de lui donner de bons conseils, et le supplie de nouveau d'adoucir, pour l'amour de Jésus crucifié, les mouvements de promptitude que la nature produit en lui.

Elle eût voulu aussi que le Pape, au lieu de condamner si sévèrement les cardinaux, diminuât le mal, en en créant de nouveaux pris parmi les prélats les plus vertueux. C'était là un des principaux moyens indiqués par Catherine. Elle revient sans cesse à cette idée dans ses lettres à Grégoire XI et à Urbain VI : « Je ne » vois d'autre moyen de réussir, » écrit-elle au Souverain Pontife, « qu'en renouvelant entièrement le jardin de la sainte Eglise,

» et vous environnant de saintes personnes qui ne craignent pas
» la mort. Ne regardez pas à la naissance. Faites attention seule-
» ment à la vertu de ceux sur lesquels vous jetez les yeux. Créez
» un collège de bons cardinaux, qui seront comme de solides co-
» lonnes, et qui vous aideront, avec la grâce de Dieu, à porter votre
» fardeau. » Du Sacré-Collège ainsi peu à peu reconstitué serait
parti le mouvement qui eût amené la réforme si désirée du clergé.
La Sainte fait tous ses efforts pour engager le Pape dans cette
voie. Urbain, animé d'ailleurs de bonnes intentions, eût bien fait
d'écouter sa prudente conseillère, qui ne voyait, dans les conseils
qu'elle lui donnait, qu'un moyen pour hâter la paix et le triomphe
de l'Eglise. Elle eût voulu aussi que le Pape ne perdît pas de temps :
« O très Saint Père, » lui écrit-elle en 1378, « voici le moment
» de tirer le glaive de la haine du vice et de l'amour de la vertu.
» Attaquez et détestez le vice en vous, dans vos sujets et dans les
» membres du clergé. Eloignez de vous ceux qui vivent dans les pé-
» chés et dans les crimes. Ne souffrez plus tant de débauches. Vous
» pouvez les empêcher ; empêchez-les. Ne tardez pas ; au contraire,
» marchez plus vite encore que vous ne le faites. Courez, fortifié
» par la foi, par la connaissance de la vérité et l'assistance des servi-
» teurs de Dieu. Recherchez avec zèle les conseils et l'appui de ceux
» qui sont vraiment saints. Puissé-je me trouver, moi aussi, avec
» vous sur le champ de bataille, supportant les peines et luttant
» auprès de vous jusqu'à la mort pour la vérité, l'honneur de Dieu,
» le salut des âmes et la réforme de la sainte Eglise. »

Le Pape écoutait les conseils de Catherine, mais il ne se pres-
sait pas assez. La Sainte prit alors d'autres moyens. Elle travailla
à intéresser à l'œuvre si désirée les cardinaux les plus influents ;
puis revenant à Urbain VI, elle se plaint de nouveau à lui qu'il
n'apporte pas à la réforme de l'Eglise tout le zèle dont il pourrait
être animé, et l'invite à se mettre courageusement à l'œuvre.

Si ce que l'âme magnanime de Catherine avait conçu pour le
bien de l'Eglise eût été accompli sans retard, l'Eglise se fût levée
dans toute la force et la beauté de l'Epouse du Christ, et la bouche
de l'orgueilleuse hérésie eût été fermée. Qu'eût pu dire Wiclef,
ce pénitent hypocrite, qui demandait la réforme des mœurs, parce
qu'il y voyait un moyen d'attaquer l'Eglise, aux hautes dignités
de laquelle il n'avait pu arriver, et dont l'orgueil aboutit à la né-
gation de l'Incarnation et à un audacieux panthéisme ? Eût-il

osé, pour venger son ambition non satisfaite, ressusciter dans sa personne le présomptueux Occam, qui, dans la vue de favoriser les projets de l'empereur Louis de Bavière et pour flatter son orgueil, n'avait pas craint de proclamer que c'est le peuple qui est infail-
lible, et non pas le Pape, ni un concile général? Eût-il pu donner la main à Marsile de Padoue, ce professeur de l'Université de Paris, qui, tirant les funestes conséquences contenues dans les affirmations d'Occam, eut l'audace de saper la hiérarchie ecclésiastique, nia l'institution divine de la Papauté, et transporta à la personne de l'empereur tout pouvoir sur l'Eglise et par conséquent le droit de la réformer? Excités par ces sectaires, et acceptant volontiers des doctrines si flatteuses pour le pouvoir séculier, les souverains avaient fini par les mettre en pratique. La *Bulle d'or* de Charles IV avait soustrait au Pape le Saint-Empire Romain. Les rois de France s'étaient affranchis de la tutelle du Pontife suprême; les princes étrangers, se laissant aller à ces influences mauvaises, avaient senti leur vénération diminuer envers la Papauté.

Pour une âme dévouée à l'Eglise, comme l'était celle de Catherine, il y avait donc un double devoir à remplir dans le grave danger que courait cette divine Eponse du Verbe incarné. Il fallait ramener les peuples à l'obéissance au Souverain Pontife, et surtout combattre cette indépendance coupable, à laquelle la déchéance de la foi et l'ambition avaient poussé les princes de l'Europe. Catherine a fait l'une de ces œuvres, nous le verrons bientôt, en rendant à Rome la majesté de la Papauté, et elle travaillera de toutes ses forces à conserver, pendant le grand Schisme, l'unité d'obéissance. Il fallait aussi ramener à de meilleurs sentiments les prêtres et les fidèles, briser par un repentir sincère leurs cœurs coupables, rappeler aux prélats qu'ils étaient évêques, c'est-à-dire chargés de veiller au salut des âmes, et ranimer leur zèle, afin qu'ils fussent des guides pour leurs ouailles, des lumières parmi les peuples, des gardiens jaloux et sévères de la discipline de l'Eglise. Deux ans avant sa mort, en 1378, Catherine écrit à l'archevêque de Venise, Ange Corraro, le futur pape Grégoire XII, qui eut la gloire d'abdiquer sa dignité au concile de Constance pour le bien de l'Eglise. Elle lui dit que jamais l'Eglise n'a eu plus besoin de secours, jamais le monde n'a été plus infecté par les vices : « Ne vous laissez pas tromper par le » démon, qui voudrait vous faire croire qu'il vaut mieux vivre

» comme tous vivent, et que ce n'est pas le moment de corriger
» les vices de ceux qui vous sont soumis, surtout les honteuses
» débauches des clercs. N'évitez pas les difficultés que pourra sus-
» citer devant vous la réforme; embrassez courageusement les
» peines qu'elle doit entraîner avec elle. Travaillez au salut de
» ceux qui vous sont confiés. Soyez un vrai et parfait jardinier,
» qui arrache les vices et plante les vertus dans le jardin de
» l'Eglise. C'est votre devoir; accomplissez-le avec courage. Ne
» taisez pas la vérité par crainte, mais soyez toujours généreux et
» prêt à donner votre vie, s'il le faut. J'espère de la bonté de Dieu
» qu'il guérira la corruption des membres gangrenés de l'Eglise,
» et cela se fera par les efforts des vrais serviteurs de Dieu qui
» aiment la vérité, au milieu des peines, des sueurs, des larmes
» et d'une humble et fidèle prière. »

Sur la fin de sa vie, Catherine adressa une nouvelle lettre à Urbain VI au sujet de cette grande affaire de la réforme des mœurs, que la dureté du caractère du Pape lui semblait devoir faire avorter. Elle répand ses plaintes dans le cœur du Pontife, et lui donne ses derniers conseils. Ils sont tout imprégnés de l'esprit de foi de la Sainte, de son amour de l'Eglise et de son zèle pour le salut des âmes. C'est une dernière prière à celui qui représente le Christ sur la terre, l'expression du désir surnaturel de Catherine, et la manifestation d'une volonté que guidait l'Esprit-Saint.

« Très Saint Père, » lui dit-elle, « reprenez courageusement les
» vices qui se commettent aujourd'hui. Vous êtes obligé d'avoir
» les yeux ouverts sur vos enfants, et d'établir des gardiens, pour
» veiller sur les brebis, quand elles sont malades de la maladie
» du péché mortel. Ne souffrez pas ces malades dans l'Eglise;
» corrigez-les, afin qu'ils ne commettent plus le mauvais péché.

» Dieu se plaint, parce que son Epouse est appauvrie par les
» anciennes plantes qui ont vieilli dans les vices, l'orgueil, l'ava-
» rice, la simonie et la débauche, et les nouveaux cardinaux, qui
» devraient confondre ces vices par les vertus, commencent à
» s'égarer eux-mêmes. Oui, le Sauveur se plaint de ce que l'Eglise
» n'est pas purifiée de ses vices et de ce que vous n'apportez pas
» tout le zèle nécessaire à les corriger. Vous ne pouvez tout
» faire à la fois, mais commencez avant tout par purifier le cœur
» de la sainte Eglise, c'est à-dire, guérissez ceux qui sont auprès

» de vous, et entourez-vous d'hommes vraiment vertueux. Si le
» cœur de l'Eglise est réformé, tout le corps le sera bientôt. La
» pureté des mœurs étouffera l'hérésie, et vous attirerez à vous
» tous les fidèles, parce que vous détruirez les vices et planterez
» les vertus.

» Le premier remède, c'est que vous vous entouriez de saints
» ministres. Sachez-le bien, Dieu veut absolument réformer son
» Epouse ; si vous ne faites pas ce que vous pouvez pour guérir
» cette lèpre qui la rend malade, il le fera lui-même par de
» grandes tribulations ; il redressera le bois tordu. N'attendez pas
» qu'il en soit ainsi. Commencez de suite ; faites tout avec ordre ;
» écoutez ceux qui vous donnent de bons conseils et vous mon-
» trent le mal qui est autour de vous.

» Pour rendre le bien possible, je vous en prie, très Saint Père,
» adoucissez les mouvements trop violents de votre caractère. Ré-
» sistez à la nature par la vertu. Que votre cœur, déjà si grand na-
» turellement, le devienne aussi surnaturellement. Soyez fort et
» viril, et ne voyez que l'honneur de Dieu et le salut des âmes.
» Je prie sans cesse Notre-Seigneur de vous armer de courage,
» parce que nous avons actuellement besoin d'un bon et valeureux
» pilote.

» Pour moi, votre pauvre et ignorante petite fille, je ne cesserai
» jamais d'agir, tant que Dieu me le permettra. Je veux que ma
» vie s'use pour vous et la sainte Eglise, dans les larmes et les
» veilles, dans une humble et continuelle prière. Vous, de votre
» côté, vous ferez ce que vous pourrez ; ainsi nous désarmerons
» la colère de Dieu et vous consolerez les fidèles. Encore une fois,
» que Votre Sainteté veuille bien s'entourer de personnes vrai-
» ment saintes et sincères. Pardonnez-moi, Saint-Père, mais vous
» savez ce qu'il faut faire, et nous devons le faire, dussions-nous
» sacrifier notre vie. »

La sévérité intempestive d'Urbain VI rendit malheureusement inutiles ses bons désirs et les travaux de Catherine pour la réforme des mœurs. Loin que l'Eglise fût sur le point de voir ses plaies se fermer, elle venait d'en recevoir une nouvelle, la plus cruelle de toutes, dont nous aurons à parler bientôt. Le concile de Constance, qui mit fin au grand Schisme d'Occident, ne se termina pas sans avoir élaboré des décrets de réforme qui furent promulgués par Martin V. Ces décrets mettaient des armes contre

les mauvaises mœurs entre les mains de la Papauté redevenue forte et puissante. Le concile ne fit pas tout sans doute ; il y avait beaucoup à faire ; le mal était grand et invétéré ; il fallait prendre les malades par la douceur et user d'une grande patience. Les Pères demandèrent moins pour obtenir plus ; ils ouvrirent la voie à la correction des mœurs, laissant à d'autres Pontifes et à d'autres conciles le soin de continuer le bien commencé.

CHAPITRE X

LA CROISADE

Nécessité d'une Croisade aux yeux de sainte Catherine. — Quels maux elle eût conjurés. — Quels biens elle eût produits. — Le résultat des Croisades précédentes. — Sainte Catherine, pour promouvoir la Croisade, se place au point de vue d'Innocent IV. — Obstacles que trouvait la Croisade en Occident. — Ce que sainte Catherine attendait de la Croisade. — Efforts de la Sainte pour la faire réussir. — Grégoire XI. — Œuvre des pacifications. — Congrès de Thèbès. — Lettres de sainte Catherine à Grégoire XI. — Elle écrit au cardinal d'Estaing. — Grégoire XI décrète la Croisade. — Sainte Catherine écrit à Barnabé Visconti. — Prédicateurs de la Croisade en Italie. — Sainte Catherine écrit à Nicolas Soderini. — Efforts de Grégoire XI. — Sainte Catherine écrit au cardinal de Porto, à Jacques Orsini, à la reine de Naples. — Jeanne de Naples. — Jeanne promet son concours à la Croisade. — Joie de sainte Catherine. — Elle écrit à la reine de Hongrie, à des jeunes gens pour qu'ils s'enrôlent. — Sainte Catherine à Pise. — Elle y travaille pour la Croisade. — L'ambassadeur de la reine de Chypre. — Sainte Catherine écrit à l'archevêque d'Otrante. — Le Juge de la Sardaigne promet à la Sainte le concours de ses armes. — Sainte Catherine écrit à l'épouse du fils aîné de Visconti. — Les condottieri. — Sainte Catherine écrit à Hawkwood. — Promesses du condottiere. — Soulèvement des États de l'Église contre Grégoire XI. — Lettres de sainte Catherine à Grégoire XI, à Thomas d'Alviano. — Effet de ces lettres. — Elle écrit au prieur de Saint-Jean de Jérusalem, à une multitude de princes. — Elle envoie dans plusieurs villes le bienheureux Raymond et Jean dello Celle de Vallombreuse. — Désaccord de sainte Catherine avec Grégoire XI sur le moment de commencer l'expédition. — Les raisons de sainte Catherine. — Elle anime le Pape, rentré à Rome, à s'occuper activement de la Croisade. — Erreur des femmes à l'occasion de la Croisade. — Mauvaise interprétation des paroles de sainte Catherine. — Deux lettres de Jean dello Celle à ce sujet. — Lettre de frère Guillaume de Lecceto. — Le duc d'Anjou. — Sainte Catherine l'encourage à se croiser. — Son influence sur le duc. — Elle le convertit à de meilleurs sentiments. — Elle va à son château. — Elle le décide à prendre la conduite de l'expédition sainte. — Elle en écrit à Grégoire XI. — Le duc d'Anjou veut emmener sainte Catherine en France. — Elle se contente d'écrire au Roi de France. — La Croisade échoue. — Sentiments de sainte Catherine à cet égard.

L'affaire de la réconciliation des Florentins avec le Saint-Siège avait amené sainte Catherine à Avignon en 1376. Elle était venue dans cette ville pour plaider devant Grégoire XI la cause d'une république orgueilleuse, et pendant qu'elle s'était entremise entre le Souverain Pontife et ses fils coupables, la duplicité de ceux-ci avait fait échouer ses tentatives. La cause de Florence avait été perdue devant Grégoire XI, mais Catherine n'avait pas voulu que son voyage en France fût sans résultat. Comme elle se trouvait aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, elle lui ouvrit son âme sur les dangers que courait alors la sainte Eglise, et sur les moyens de les conjurer. Or, une chose préoccupait grandement alors l'âme généreuse de notre Sainte : c'était la prédication d'une Croisade. La puissance Musulmane était une menace continuelle pour la chrétienté. Enhardis par leurs succès, les Mahométans s'avançaient de jour en jour vers cet Occident qu'ils convoitaient avec une passion barbare ; et que deviendrait l'Eglise, si leurs nombreuses galères devaient flotter un jour sur ces eaux qui baignent les rivages non loin desquels le Vicaire du Christ est venu poser la pierre angulaire de l'édifice du catholicisme ? D'un autre côté, le mal de la haine et des divisions, que Catherine avait combattu par sa charité dans les familles et les villes Italiennes, étendait ses ravages dans l'Europe tout entière. Il fallait, pour que l'Eglise pût accomplir son œuvre de la sanctification des peuples, que les souverains, ayant oublié leurs querelles, s'embrassassent pour servir une même cause, et se réunissent sous un même drapeau, le drapeau du Christ. Or, quelle plus sainte cause que celle qui, depuis le xi^e siècle, avait dirigé les armes catholiques vers l'Orient ? Et puis Catherine voulait sanctifier, autant que faire se pouvait, les armes de ces compagnies d'aventuriers qui désolaient alors et ravageaient l'Italie et la France, en les enrôlant sous une bannière sainte, et justifier en quelque sorte leur humeur guerrière, en leur montrant comme l'objectif de leurs attaques le Turc infidèle, menace continuelle pour la foi, le Turc belliqueux, menace imminente pour la civilisation de l'Europe.

Une Croisade, pendant ce xiv^e siècle, qui fut si fertile en maux pour l'Eglise, eût changé les idées, eût donné une direction tout autre aux volontés ; la foi et la charité eussent été réveillées, les intérêts temporels de l'Europe eussent été sauvegardés ; l'Eglise, trop oubliée, méconnue même au milieu de l'affaissement général

des caractères et des mœurs, eût retrouvé cette prédominance dont elle ne se sert que pour le bonheur des peuples ; le drapeau sous lequel ils eussent marché, c'était le sien, et leurs victoires eussent été de glorieuses victoires, parce qu'ils auraient été les soldats de Dieu.

C'était là en effet le but que s'était proposé l'Eglise en lançant, dès le xi^e siècle, contre les barbares de l'Asie, les peuples de l'Europe. La foi était vive dans ces siècles. La question religieuse primait toutes les autres. A la voix du Souverain Pontife, l'univers catholique s'ébranlait, la cause du Christ était la grande cause. L'Orient, où était apparue la vraie lumière, l'avait laissée s'éteindre ; cette lumière brillait sur les rivages de l'Occident. L'Europe tout entière se levait, quand le Pape lui montrait le flambeau de la foi, qu'il fallait protéger, les ténèbres de l'infidélité, qu'il fallait éloigner.

Certes, c'était là une cause glorieuse ; et pour qu'aujourd'hui l'opinion ait pu s'accréditer que les Croisades n'ont pas réussi, il faut que l'histoire ait été étrangement faussée, et que notre siècle ne soit plus capable de cet enthousiasme tout à la fois religieux et chevaleresque, qui a produit un des plus grands faits de l'histoire de l'Eglise. Comment se pourrait-il faire que cette noble ardeur, qui a soulevé les chrétiens depuis Charles-Martel jusqu'à saint Pie V, n'ait rien produit, que ce dévouement inouï enfanté par la foi soit resté sans fruit ? Veut-on dire que les Croisés n'ont jamais fait de fautes dans la conduite de leurs expéditions, qu'ils n'ont jamais essayé de défaites ? Sans doute, ils n'ont point été irréprochables ; mais n'est-ce pas une coupable erreur de juger une chose dans ses détails, quand il la faut regarder dans son ensemble ? Considérées à ce point de vue, les Croisades ont arrêté l'essor impétueux du Mahométisme vers l'Occident, elles ont retrempé la foi des peuples, et les ont réunis dans une commune étreinte. Elles ont sanctifié ceux qui y ont pris part, et, pour ne parler que de notre pauvre nation, n'ont-elles pas acquis à la France, dans l'Orient, une influence qu'elle n'a pas encore perdue malgré ses fautes ?

Les Croisades ont été la solennelle affirmation de la foi des peuples catholiques, qui couraient à la conquête du tombeau du Christ mort pour tous les hommes ; elles ont été un acte magnifique d'amour envers ce Dieu fait chair dont le sépulcre est gardé par la vénération universelle ; elles ont été un acte essentiellement

civilisateur, une mission organisée pour aller replanter la Croix là où elle avait été élevée au jour de la Rédemption, et pour rendre la vérité aux peuples qui l'avaient perdue. N'étaient-ce pas là des œuvres capables de faire palpiter le cœur de sainte Catherine, elle qui n'eut jamais en vue que l'honneur de Dieu et le salut des âmes ?

Les motifs qui nécessitaient la sainte guerre, Catherine les avait étudiés à la lumière de Dieu. Arracher aux Mahométans le tombeau du Christ, et les éloigner de l'Europe au moment où la vieille cité de Byzance tremblait déjà devant leur marche toujours victorieuse ; faire cesser les dissensions intestines qui travaillaient l'Italie ; donner aux chevaliers, qui avaient tant de fautes à expier, une occasion solennelle de purifier leurs âmes ; terminer la querelle qui avait mis la France aux prises avec l'Angleterre ; chasser de la France les compagnies d'aventuriers pillant et rançonnant les villes et les campagnes, voilà le bien multiple qu'il fallait procurer à l'Europe. Une Croisade sous le drapeau de l'Eglise eût facilement réalisé toutes ces œuvres. C'était ce que voulait Catherine. Cachée dans sa petite cellule, elle avait porté sur son époque les mêmes jugements que les Souverains Pontifes ; elle se trouvait d'accord avec eux sur les remèdes qu'il fallait apporter aux maux existants. En présence des graves dangers qui menaçaient la chrétienté au *xiv^e* siècle, les Papes d'Avignon ont fait de généreux efforts pour opposer une digue au torrent de l'Islamisme envahissant l'Occident. Quel bien n'eût été pour l'Europe, si les princes eussent compris leur rôle dans ces solennelles circonstances ! Les Papes et les Saints ont compris seuls ce qu'il fallait faire ; ils voulaient sauver le monde par l'Eglise ; car c'était de l'Eglise seule que pouvait venir le salut.

Mais les efforts de Catherine, unis à ceux des Souverains Pontifes, seront-ils couronnés par le succès ? Ces lettres remplies de la plus ardente charité, qu'elle va adresser aux souverains de l'Europe et à une multitude de seigneurs, seront-elles entendues ? Hélas ! quels motifs seront assez puissants pour déterminer à prendre la Croix ces chevaliers du *xiv^e* siècle, pour la plupart desquels le mystère de cette Croix était devenu une folie ? Nous l'avons vu déjà, en traitant la question de la réforme des mœurs, elles étaient fort dépravées à cette époque ; aussi Catherine avait-elle un double but en prêchant la vertu ; sans doute elle se propo-

sait de réconcilier les âmes avec Dieu, mais elle voulait aussi relever les caractères, rouvrir les cœurs des puissants de ce monde à l'amour des grandes choses, et les rendre capables de dévouement pour les accomplir.

A l'époque à laquelle appartient notre Sainte, il n'y avait donc pas beaucoup de chances de mener à bonne fin une pareille entreprise ; il y en avait peut-être moins qu'en d'autres siècles ; mais c'était le remède, et dussent les efforts des Papes et des âmes généreuses ne pas aboutir, leur devoir était de les faire ; leur devoir était de réveiller les courages endormis, d'ouvrir aux chrétiens une voie qui devait les conduire à la glorification de Dieu, au salut de leurs âmes, à la paix et à l'union ; leur devoir était de leur montrer les confins de l'Occident, de les y envoyer pour y bâtir une digue capable de résister aux flots de la barbarie menaçante. Mais ce n'était pas assez de leur dire ce qu'il fallait faire ; il fallait les aider à le réaliser. Or, de même que la sainte Eglise puise dans la charité du Christ, qui ne se dément jamais, cette persévérance avec laquelle elle travaille à faire du bien aux hommes, ainsi Catherine a puisé à la même source ce qu'il lui fallut de générosité et d'oubli d'elle-même, pour promouvoir une œuvre qui paraissait nécessaire, au moment où tout était à faire, où il fallait marcher à travers des obstacles surgissant de toute part. Le monde catholique n'avait pas encore pour Pontife saint Pie V, coulant à fond par le très saint Rosaire, dans les eaux de Lépante, la puissance Ottomane, et ses nombreuses galères.

L'état de l'Eglise en Orient préoccupait vivement le nouveau Pontife, Roger de Beaufort, qui avait succédé à Urbain V en 1370, sous le nom de Grégoire XI. Sainte Catherine était alors âgée de vingt-trois ans. Dès le commencement de son règne, ce Pontife avait dû s'occuper de réconcilier les souverains de l'Europe. Il fallait rapprocher la France de l'Angleterre, les différents princes de l'Espagne les uns des autres, et la Sicile, du royaume de Naples. Dans la pensée du nouveau Pape, ces pacifications n'étaient pas seulement une œuvre de charité et de paix, mais encore elles devaient rendre possible la Croisade, dont ses prédécesseurs avaient reconnu la nécessité. Aussi avait-il écrit, dès le commencement de son règne, aux grandes puissances et aux principales Républiques. Le roi d'Angleterre, le comte Louis de Flandre, les doges de Venise et de Gênes avaient reçu ses lettres, les invitant

à la défense de l'Eglise contre les Turcs. Il avait écrit aussi aux chevaliers de Rhodes, leur concédant Smyrne, pour qu'ils fissent de cette ville un avant-poste contre les Musulmans, et ses revenus, qu'ils devaient consacrer à l'équipement d'une flotte nombreuse. Il avait encore invité à la sainte entreprise le prince d'Antioche, gouverneur de Chypre, Louis de Sicile, Jeanne, reine de Naples, et le prince de Tarente (1).

De plus, afin que tous ces princes, auxquels il avait envoyé ses lettres, fussent à même de s'entendre, il leur avait mandé à tous, et à Frédéric de Sicile, à Jean Paléologue, empereur de Constantinople, aux évêques, aux prélats, et aux seigneurs de la Grèce et de l'Archipel, qu'ils eussent à se réunir à Thèbes, en octobre 1372, pour y tenir un congrès, dans lequel serait organisée la ligue contre les Ottomans. Dans cette assemblée, les chrétiens de l'Orient et de l'Occident seraient réunis comme dans une seule famille, et ils se concerteraient ensemble sur les moyens à prendre pour la réussite de cette sainte entreprise. Ainsi Grégoire ne négligeait rien pour sauvegarder les intérêts des chrétiens de l'Orient, malgré tous les embarras qu'il avait d'ailleurs sur les bras (2). Mais les Génois et les Vénitiens n'écoutèrent pas la voix du Pontife. Le doge de Venise envoyait sa flotte mouiller dans les eaux de Chypre, et rallumait la guerre que le Pape voulait étouffer. Les querelles futiles qui armaient les princes les uns contre les autres empêchèrent le congrès de se réunir. Le Turc profitait de ces divisions, et son audace allait croissant.

Grégoire XI, devant tous ces obstacles, ne se décourageait pas. Il voulait la Croisade, comme l'avaient voulue ses prédécesseurs. Catherine la voulait aussi ; mais, il faut l'avouer pour être un historien fidèle à la vérité, ce n'est point elle qui a inspiré cette œuvre au Pontife ; ils ont agi de concert, Grégoire, pour promouvoir la sainte expédition ; Catherine, pour aider le Pape de tout son pouvoir et de tous ses efforts dans cette œuvre éminemment sociale. La Croisade a été l'objet de communications actives et incessantes entre elle et lui. Quand nous consultons les lettres adressées par la Sainte à ce Pontife, nous en trouvons en effet bien peu dans lesquelles elle ne lui parle pas de cette grande affaire, et

(1) CHRISTOPHE, *Hist. de la Papauté au XIV^e siècle.*

(2) RAYN., *Ann. Eccl.*, ann. 1372.

quand elle voyait le Pape plein d'ardeur et de courage pour mener à bonne fin cette expédition, une douce joie inondait son âme, parce qu'elle ne vivait que pour la gloire de Dieu, le salut des âmes et l'exaltation de la sainte Eglise. Aussi frère Thomas de Sienne, qui avait connu beaucoup Catherine, a déposé, dans le procès de sa canonisation, que la Croisade avait été une de ses préoccupations dominantes, qu'elle n'épargna rien pour la faire réussir, ni ses peines, ni ses lettres, ni ses prières, ni ses discours (1). Elle saisissait toutes les occasions de prêcher cette œuvre sainte. Elle y engageait tous ses disciples capables de porter une épée. Néri, un de ceux qu'elle aimait davantage, lui avait amené un jour un homme qui portait un nom illustre dans l'Eglise et dans les armes. C'était Gabriel de Davino Piccolomini, dont la famille avait donné à l'Eglise quatre cardinaux, quatorze archevêques, vingt et un évêques et deux papes. On avait vu aussi des Piccolomini parmi ces valeureux hommes de guerre qui avaient conduit les armées de la république Siennoise (2). Gabriel était rempli de cet esprit militaire qui avait animé ses ancêtres, et il désirait la proclamation d'une nouvelle Croisade, pour s'enrôler et défendre la cause de l'Eglise. Ces dispositions du jeune Piccolomini devaient le faire chérir de Catherine, dont l'âme était ardente comme la sienne. Elle lui écrit, en empruntant ses comparaisons aux choses de la guerre, pour l'engager à combattre ses passions, et finit sa lettre en lui disant : « Je t'ai parlé d'armes, pour que tu sois prêt, quand » se lèvera l'étendard de la très sainte Croix. J'ai voulu t'ap- » prendre quelles sont les meilleures, et il faut que tu commences » à en faire usage, maintenant que tu es encore parmi les chré- » tiens, afin qu'elles ne soient pas rouillées, quand tu marcheras » contre les infidèles. »

Toute joyeuse qu'elle était de voir les bonnes dispositions de Grégoire XI, elle travaillait de toutes ses forces à le confirmer dans le saint désir de faire réussir cette œuvre, et à encourager son âme naturellement hésitante. Avant comme après qu'elle fût entrée en relations personnelles avec le Pape, on la voit veiller sur lui, comme une mère sur son enfant. Elle a peur qu'il ne faiblisse. Elle soutient sa résolution, et réchauffe son courage au

(1) *Processus contestationum*, etc.

(2) *History of S. Cath. of Siena*. London, 1880.

contact de sa propre ardeur. Elle se place à des hauteurs tout à fait surnaturelles, d'où elle fait descendre sur lui de sublimes conseils, et lui trace le tableau des biens qu'il produira, si son courage demeure à la hauteur de sa tâche. Elle écrit en même temps à tous ceux qui pouvaient faciliter la réussite de l'entreprise, et leur donne les meilleures raisons, afin de les décider à concourir à la sainte guerre. En 1372, elle adresse deux lettres au cardinal d'Estaing, Pierre d'Ostie, légat du Pape à Bologne. Elle le supplie, s'il veut faire du bien dans sa légation, de se tenir uni au Christ par les liens de la charité, et de déclarer la guerre à l'amour-propre. C'est ainsi qu'il accomplira dignement la mission dont il est chargé. S'il le fait, il sera dévoré du désir de voir lever l'étendard de la sainte Croix. Dans une autre lettre, elle lui recommande de procurer la paix et l'union dans tout le pays qu'il a à gouverner. Le cardinal suivit les conseils de la Sainte. La paix entra dans les conseils de Catherine pour faire réussir la Croisade; car le succès de cette expédition était impossible sans l'union des princes et des seigneurs guerroyant pour une même cause, et mettant au service de l'Eglise des troupes qui jusqu'alors avaient défendu un autre drapeau que le sien. Catherine, engagée dans le courant des affaires et de la politique à cause des conseils qu'on réclamait de toute part de sa sagesse, s'adressa elle-même aux soldats de la ligue qui avait été formée contre Visconti, pour les engager à se dévouer à la sainte entreprise. Elle déplore les malheureuses divisions, fléau de son époque, et surtout la guerre que les hommes font à Dieu par la multitude de leurs péchés. Tous les fidèles devraient s'unir, affirme-t-elle, pour aller combattre les infidèles et les mauvais chrétiens.

Catherine attendait de la Croisade un résultat si fécond en fruits, elle croyait si fermement que cette entreprise guérirait tous les maux, qu'elle conseilla au Saint-Père de décréter la Croisade sans plus tarder (1). Grégoire le fit en 1373, plein de confiance dans les conseils de la Sainte, et jugeant d'ailleurs le moment propice, parce qu'il y avait une accalmie dans l'orage; la paix régnait alors en Europe. En conséquence, il invita solennellement à l'expédition l'empereur, les rois de Hongrie et de Bavière, et les chevaliers de Saint-Jean de l'univers entier.

(1) RAYN., *Ann. Eccles.*, ann. 1373.

Le Souverain Pontife ayant ainsi lancé son appel à la chrétienté, Catherine, l'enfant dévouée de l'Eglise, sentit que son devoir était plus que jamais d'animer tous les fidèles à répondre à la voix du Pontife, de les inviter à se ranger sous la bannière sainte qu'il déployait, de décider les volontés rebelles encore d'abaisser les obstacles, et de faire triompher la volonté du Christ Jésus, qui avait parlé par la bouche de son Vicaire. C'était là tout ce qu'elle pouvait faire, et c'est ce qu'elle fit sans peur et avec une fermeté qui n'était pas celle de son sexe. Dévorée par les ardeurs de son zèle, elle éleva la voix ; elle s'adressa à tous ceux qui avaient des crimes à expier, et leur montra la sainte expédition comme le plus puissant moyen de se réhabiliter devant Dieu.

L'année même qui suivit la proclamation de la Croisade, elle écrivit avec une sainte audace à celui qui était alors le plus farouche adversaire de la Papauté, à Barnabé Visconti. Le méchant seigneur de Milan, qui avait déclaré la guerre au Saint-Siège, se trouvait menacé, en 1374, par une ligue redoutable formée contre lui, à la sollicitation de Grégoire, entre l'empereur d'Allemagne, le roi de Hongrie, la reine de Naples, et Hawkowd, chef des bandes des condottieri anglais. Effrayé du danger dans lequel le jetait cette ligue, le duc, auquel le cardinal d'Estaing avait déjà fait essuyer une défaite, fut assez adroit pour demander au Souverain Pontife et obtenir de lui une trêve. Sans doute, nous l'avons déjà vu, la paix avec Visconti était une faute au point de vue politique ; il fallait écraser cet ennemi puissant, qui avait au service de sa méchanceté la force, le talent et la ruse ; mais la faute fut commise, et l'habile Catherine profita de cette interruption dans les hostilités, pour chercher à vaincre l'obstination de ce seigneur dans le mal, et lui offrir les moyens de mieux employer ses armes. Elle le fit avec une liberté tout évangélique. Son langage est plein de foi et de grandeur. Elle reproche à Barnabé les torts qu'il a envers son âme et le Saint-Père, lui démontre qu'il n'a aucun droit à tourner ses armes contre l'Eglise, alors même qu'il peut avoir des griefs à lui reprocher, et elle l'invite à la Croisade. « Revenez à votre Père, » lui dit-elle, « avec lequel il y a si » longtemps que vous êtes en guerre. Vous avez exposé votre vie » et votre fortune à porter les armes contre lui. Faites enfin la » paix avec Grégoire, et déclarez la guerre aux infidèles, tout » disposé à immoler votre vie et à dépenser vos biens pour l'amour

» de Jésus crucifié. Secourez votre Père qui lève l'étendard de la
» sainte Croix. C'est là le projet qui lui tient le plus au cœur.
» Hâtez-vous de vous offrir à lui, afin qu'il puisse accomplir bien-
» tôt son dessein. N'est-ce pas une honte que nous laissions
» posséder par les infidèles ce qui appartient de droit aux chré-
» tiens ? Hélas ! que nous sommes coupables ! Nous sommes divi-
» sés par des haines les uns contre les autres, au lieu de nous
» réunir par les liens d'une ardente charité. Soyez donc brûlé du
» désir de donner votre vie pour Jésus-Christ crucifié, et de verser
» votre sang en reconnaissance de celui qu'il a répandu pour
» vous. Oh ! quelle joie pour votre âme, si vous donniez votre vie
» pour l'amour de votre divin Sauveur ! Votre plus grand bon-
» heur serait de la lui sacrifier. Vous avez travaillé beaucoup jus-
» qu'aujourd'hui pour le monde et contre l'Eglise. Travaillez main-
» tenant pour Dieu et pour la glorification de cette même Eglise.
» Obéissez à Jésus-Christ ; participez à son Sang ; soyez tout prêt à
» mourir pour lui. »

Non content d'avoir promulgué la Croisade, Grégoire XI avait donné commission de la prêcher en Italie aux deux Provinciaux des Frères Prêcheurs et des Frères Mineurs, et au bienheureux Raymond, confesseur de sainte Catherine. Le choix de ces religieux par le Pontife prouve la puissance que la Sainte exerçait sur son esprit. Deux Dominicains étant ainsi chargés officiellement de cette mission dans la Péninsule, Catherine usa de toute son influence sur ses disciples les plus considérables, pour les déterminer à aider les missionnaires du Souverain Pontife. Elle avait alors à Florence un disciple dévoué, homme d'une grande piété et jouissant d'une autorité prépondérante dans sa République. C'était Nicolas Soderini. La Sainte avait eu déjà recours à lui dans l'affaire de la réconciliation de Florence avec le Saint-Siège. Elle lui écrit pour l'inviter à ébranler la Toscane et à la décider à s'enrôler dans l'armée du Christ contre les Turcs. Elle lui parle du sacrifice de notre vie, que nous devons toujours être prêts à faire pour Notre-Seigneur, et, après avoir comparé la Croisade à une fleur qui commençait alors à s'épanouir, elle lui donne ce conseil : « Je parle, » lui dit-elle, « de la sainte Croisade, au sujet de laquelle le Saint-Père » voudrait être renseigné sur les bonnes dispositions et la résolu-
» tion des fidèles. Il est tout prêt à les aider de son autorité, s'ils
» sont disposés eux-mêmes à sacrifier leurs vies pour conquérir la

» Terre Sainte. Il le dit dans la Bulle qu'il vient d'envoyer à notre
» Provincial, au Ministre des Frères Mineurs et à frère Raymond.
» Il les charge de se rendre un compte exact de la faveur avec la-
» quelle on envisage cette expédition en Toscane et ailleurs, et il
» veut être informé du nombre de ceux qui approuvent le saint
» projet, afin de pouvoir préparer et mener cette guerre à bonne
» fin. Soyez donc tout disposé à donner votre vie pour Notre-
» Seigneur, qui vous a donné la sienne, et décidez le plus de Tos-
» cans que vous pourrez ; car on ne doit pas aller seul aux noces
» de l'Agneau. Je vous en prie, ne vous découragez pas. »

De son côté, Grégoire mettait tout en œuvre pour faire réussir la sainte guerre. Il écrivait des lettres ardentes et toutes pleines de l'émotion qui le dominait, au roi de Hongrie, au roi de Bavière et à l'empereur Charles IV. Il invitait l'Allemagne à se lever tout entière contre le Croissant, comme au temps de Conrad de Germanie. Il faisait faire des quêtes, lever partout des subsides, et accordait des indulgences à tous ceux qui concourraient au succès de l'entreprise, de quelque manière que ce fût. Il écrivait aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem répandus dans tous les pays de l'Europe, et, pour les exciter à la sainte expédition, il leur dépeignait vivement, dans ses lettres, l'état de l'Archipel Grec infesté par les Turcs, l'empire de la Grèce plus qu'affaibli, Constantinople sur le point de devenir la proie des infidèles, l'Arménie inondée par des flots de barbares.

Catherine voyait avec joie les efforts de Grégoire, mais, craignant toujours que ses bons désirs ne s'éteignissent, elle intéresse les cardinaux à l'œuvre qui lui tient tant au cœur, afin qu'ils agissent par eux-mêmes suivant l'étendue de leurs moyens d'action, et que tous ensemble ils pressent le Souverain Pontife. Elle écrit en 1374 au cardinal de Porto, Pierre Corsini, créé par Grégoire en 1370. Elle le supplie d'aimer le Saint-Père, comme le doit faire un cardinal ; s'il l'aime, il le soutiendra dans son pénible travail. Le Pape veut la Croisade ; que les cardinaux l'aident à réaliser son projet, et à lever enfin l'étendard de la sainte Croix contre les infidèles. Les chrétiens se sont soulevés comme des fils ingrats envers leur bon Père. Par la Croisade, ils redeviendront des enfants soumis.

Mais il faut aussi que le Saint-Père se rende bien compte que la Croisade suppose la paix parmi les fidèles, et ce ne sera pas le

moindre bien qu'elle est appelée à produire. Il faut donc qu'il soit animé de sentiments pacifiques, et, puisqu'il est environné de bruits de guerre, qu'il élève le premier la voix pour appeler ses enfants révoltés et les serrer contre son cœur. C'est dans ce sens que Catherine écrit à Jacques Orsini, créé cardinal par Grégoire XI en 1371 : « Demandez, » lui dit-elle, « au Saint-Père qu'il veuille » bien faire la paix avec les membres corrompus qui sont ses fils » et qui lui ont déclaré la guerre. Qu'il fasse toutes les avances » possibles; car la réconciliation vaut mieux que la guerre. La » paix est le plus grand des biens; elle nous permettra, si nous » l'obtenons, d'aller ensuite courageusement donner notre vie » pour le Christ. La paix qui aura été procurée par la réconcilia- » tion à cause de la Croisade sera affermie par cette même Croi- » sade, parce que les Chrétiens seront réunis pour une même » cause, et la guerre deviendra juste et sainte, parce qu'elle sera » détournée sur les infidèles. »

Non contente d'écrire aux cardinaux, l'ardente Catherine emploie son autorité auprès des personnages politiques les plus puissants de son époque. Elle avait acquis déjà une très grande influence en Italie; dans les autres nations de l'Europe, sa parole trouvait aussi des échos. Les affaires dont elle eut à s'occuper l'avaient mise en lumière; en aucune circonstance on ne l'avait vue chercher à faire prédominer une idée terrestre, ou procurer un profit purement humain; aussi tous avaient confiance en elle, parce qu'elle ne s'était jamais occupée des choses de ce monde que pour l'honneur de Dieu et le salut des âmes, et qu'elle puisait ses raisons d'agir uniquement dans une sphère surnaturelle. Catherine alla donc frapper à la porte des souverains pour les encourager à la sainte expédition. En agissant ainsi, elle travaillait en même temps à restituer à la Papauté son ancienne splendeur et à la replacer à la tête des peuples. Car la Croisade une fois commencée, les princes de l'Europe eussent été réunis pour une même cause, et le chef du mouvement, dans une guerre destinée à délivrer la Terre Sainte, eût été le Souverain Pontife. La grande entreprise, s'accomplissant sous son inspiration, eût rappelé aux peuples qu'ils devaient lever la tête du côté du siège de l'apôtre Pierre, pour demander au Pape la direction et l'appui de ses conseils.

Catherine s'adressa tout d'abord à la reine Jeanne de Naples. Elle fondait de grandes espérances sur cette princesse pour la

réussite de la sainte entreprise. Jeanne, en effet, était capable de l'appuyer puissamment. Le royaume de Naples était riche; il pouvait mettre à la disposition des Croisés beaucoup de troupes et de nombreux vaisseaux. Puissance maritime de premier ordre, il commandait par sa position la mer Méditerranée, et offrait un port et des entrepôts commodes aux vaisseaux des Croisés se rendant en Palestine. Jeanne exerçait aussi une puissante influence sur les résolutions de la cour de France, parce qu'elle était mariée à André de Hongrie, de la maison d'Anjou. Il était donc plus facile à la reine de Naples qu'à tout autre d'entraîner la France dans l'expédition.

Malheureusement c'était une mauvaise reine. Amie des plaisirs, voluptueuse et environnée de courtisans qui la flattaient, elle eut bientôt fait, aussitôt que Robert, roi de Naples, son père, fut mort en 1342, de se déclarer publiquement contre André, son époux, qui condamnait la conduite de la reine par ses mœurs graves et sévères. Clément VI, aux oreilles duquel ces scandales étaient venus, avait frappé de nullité les actes de Jeanne, en qualité de suzerain du royaume de Naples, et avait envoyé le légat de Toscane, Ayméric de Chatelus, pour y prendre les rênes du gouvernement. Jeanne se soumit par force au légat, mais celui-ci fut bientôt obligé de se retirer, à cause des nombreuses tracasseries que la cour royale lui suscitait. Il fut remplacé par Philippe de Cabassoles, évêque de Cavailhon, qui ne fit rien en faveur du roi. Elisabeth, reine de Hongrie, mère d'André, avertie de ce qui se passait, accourut auprès de son fils. Jeanne se contraignit en présence de sa belle-mère, et lui fit de telles promesses, que celle-ci se décida à laisser André à Naples. Mais à peine eut-elle quitté cette ville, que les mauvais procédés de Jeanne recommencèrent envers le roi. Il fut enfin assassiné, probablement par les ordres de la reine. Clément VI informa contre les meurtriers, et de son côté Louis de Hongrie se mit en marche contre Jeanne et lui déclara la guerre. Jeanne effrayée quitta précipitamment sa ville et s'enfuit vers la Provence. Elle se présenta à Avignon devant Clément VI, qui voulut bien l'écouter. Ses larmes, sa jeunesse, ses malheurs, plus encore que les raisons qu'elle donna, lui gagnèrent la faveur du Pape, qui ne la condamna point. Redemandée par les Napolitains, qui ne pouvaient s'habituer aux sévérités de leur nouveau maître, Louis de Hongrie, elle vendit au Pape Avignon, qui lui appartenait, pour se

faire de l'argent, et retourna à Naples. On dit que Jeanne se maria quatre fois. Ce qu'il y a de certain, c'est que ne pouvant supporter son veuvage, elle songea à convoler à de nouvelles noces pendant les premières années du règne de Grégoire XI. Mais celui-ci, lui rappelant les décisions que Clément VI avait prises à l'égard du royaume de Naples, lui défendit de le faire sans l'autorisation du Saint-Siège, de peur qu'un époux choisi par une reine pareille ne fût un ennemi pour la sainte Eglise.

Telle était cette reine que Catherine entreprenait de décider à la Croisade. La Sainte pouvait espérer de ramener Jeanne, qui politiquement n'était pas encore tout à fait désbonorée; car elle avait soutenu les droits du Saint-Siège contre Barnabé Visconti, elle était vassale du Souverain Pontife et Clément VI lui avait accordé un généreux pardon. Catherine se sert habilement de ces raisons pour ramener la reine à des sentiments d'amour et de respect envers l'Eglise, et lui montre dans la Croisade un moyen d'expier ses crimes et sa vie licencieuse. Elle lui écrit avec cette liberté apostolique et cette autorité surnaturelle, qui forment un des principaux caractères de ses lettres; elle ne la craint pas, mais elle la traite comme une mère justement irritée traiterait sa propre fille; elle lui parle au nom de Dieu, auquel elle est tellement unie, qu'il semble que c'est Dieu qui parle par sa bouche.

En premier lieu, elle lui reproche ses crimes et lui rappelle la sévère justice de Dieu, qui punit le mal et récompense le bien. Toute reine qu'elle est, elle ne peut, pas plus que personne, s'affranchir de ce maître, de quelque puissance, de quelque fortune, de quelque génie qu'elle puisse jouir. Elle l'engage à cette douce et sainte servitude de la charité, qui met un frein aux affections mauvaises, dirige l'âme dans les voies du bien, l'empêche de tomber dans l'esclavage du péché, et lui fait éviter tout ce qui pourrait la porter au mal. Elle cherche à lui inspirer une sainte crainte de Dieu et de ses jugements, parce que la crainte est le commencement de la vraie conversion. Elle lui parle ensuite de la Croisade : « J'ai, » lui dit-elle, « de bonnes et suaves nouvelles » à vous apprendre. Le Saint-Père a donné à trois religieux » l'ordre de rechercher et de lui faire connaître tous ceux qui ont » le désir de combattre les infidèles et de mourir pour le Christ » au delà des mers. Il veut avoir la liste de tous les grands de ce » monde, qui sont disposés à aider les croisés par leur puissance,

» leur fortune et leurs armes. Je vous en supplie de la part de
» Jésus crucifié, enflammez-vous d'un ardent désir, et déterminez-
» vous à fournir les soldats et les secours nécessaires pour retirer
» le tombeau du Sauveur des mains des infidèles, et convertir ces
» pauvres pécheurs. »

Jeanne répondit à Catherine par des promesses en faveur de la Croisade. Notre Sainte en ressentit une grande joie. Elle écrivit de nouveau à la reine, pour lui dire combien elle avait été consolée d'apprendre dans quelles bonnes dispositions elle paraissait être d'accomplir des sacrifices pour l'amour de Notre-Seigneur. « Oui, » s'écrie-t-elle, « soyez prête à donner votre vie pour son
» honneur. Il a répandu son Sang pour nous ; soyons heureux,
» s'il nous appelle à verser le nôtre pour sa gloire. Vous portez le
» titre de reine de Jérusalem ; à vous donc il appartient surtout
» de faire réussir cette sainte entreprise. Le Souverain Pontife
» serait heureux d'apprendre par vous-même le saint projet que
» vous nourrissez dans votre âme. Ecrivez-lui, et dites-lui que
» vous êtes décidée à marcher la première à la tête de la sainte
» armée. Car, si vous vous décidiez d'une manière ouverte et pu-
» bliquement, votre influence est telle que vous entraînez beau-
» coup de monde. Montrez donc votre zèle ; je supplie Notre-
» Seigneur qu'il vous enflamme et vous fortifie de plus en plus
» dans vos bonnes résolutions. » Pour l'encourager davantage en-
core, elle lui montre que toutes les grandeurs passeront, parce qu'elles sont humaines ; il n'y a qu'une couronne, qu'un royaume, qu'un héritage, qui soient éternels ; ce sont ceux de la Jérusalem céleste.

Catherine se sert habilement dans cette lettre, pour flatter Jeanne, de ce titre de reine de Jérusalem qu'elle portait, bien qu'il ne fût qu'un vain titre. Les souverains de Naples l'avaient reçu en 1272, parce qu'ils descendaient de Jean de Brienne, un des derniers rois de Jérusalem.

« Non, ne dormez plus, » dit Catherine à la reine dans une autre lettre, « car le temps ne dort pas, mais il fuit comme le vent.
» Elevez dans votre âme par l'amour l'étendard de la Croix ; puis
» vous aurez à le déployer extérieurement ; car le Souverain Pon-
» tife va le lever contre les Mahométans. Soyons tout prêts à
» aller mourir pour le Christ. Je vous en supplie par le Sauveur
» crucifié ; aidez de vos biens et de votre personne l'Eglise qui a

» besoin de vous, et montrez que vous êtes sa vraie et fidèle en-
» fant. »

Après avoir reçu les promesses de Jeanne de Naples, Catherine se tournait du côté de la Hongrie, et s'adressait à la reine. La Hongrie était un vieux pays catholique, dernier et puissant boulevard de la chrétienté contre les Turcs. Après ce que nous venons de raconter des différends survenus entre ce pays et Naples, par suite de la mauvaise conduite de Jeanne, il était sans doute invraisemblable que deux royaumes, hostiles comme ils l'étaient, pussent se réunir sous une même bannière ; mais Catherine considérait les choses à un point de vue tout surnaturel, et ce qu'aucun intérêt humain ne pouvait unir, elle croyait que la charité du Christ le réunirait. Or, au point de vue auquel se plaçait sainte Catherine, la Croisade inspirée par l'amour de Notre-Seigneur ne devait pas seulement réunir les peuples divisés, mais elle était une condition et un moyen pour faire cesser les divisions. La Sainte écrivit donc à Elisabeth reine de Hongrie, fille de Ladislas roi de Pologne, veuve de Charles Robert, et mère de Louis roi de Hongrie, qu'elle voulait donner pour chef à la Croisade. Cette lettre est une des plus belles qui soient sorties de la plume de Catherine ; elle nous montre son cœur tout transporté d'amour pour la sainte Eglise.

« La sainte Eglise, » dit Catherine à Elisabeth, « est le jardin
» dans lequel se nourrissent tous les fidèles chrétiens ; c'est dans
» ce jardin qu'est planté l'arbre de la Croix, où est attaché le
» fruit divin, l'Agneau immolé pour nous par l'amour. Oui, nous
» devons nous passionner pour la sainte Eglise. Hâtez-vous de
» porter secours à cette Epouse de l'Agneau, et voyez que tout le
» monde lui fait du mal, les chrétiens comme les infidèles. Vous
» savez que l'amour se montre, quand l'objet aimé est dans la
» souffrance. L'Eglise a besoin de vous, et vous avez besoin d'elle ;
» elle a besoin de votre secours humain, et vous, de son secours
» divin. Très chère et vénérable mère, nous devons donc tous,
» vous, moi, et toutes les créatures, l'aimer, la servir toujours,
» mais surtout dans les moments difficiles. Pauvre malheureuse
» que je suis ! Je n'ai rien pour l'aider, mais si mon sang pou-
» vait la secourir, je le répandrais avec bonheur de toutes les par-
» ties de mon corps. Je lui donnerai le peu que Dieu me per-
» mettra de lui offrir : des pleurs, des gémissements, des prières

» continuelles ; mais vous, ô reine, et le roi, votre fils, vous pouvez la secourir, non seulement par vos larmes et vos prières, mais vous pouvez aussi l'aider temporellement.

» Pour l'amour de Dieu, ne laissez pas passer cette occasion de lui être utile ; saisissez-la pour votre bien et en vue de votre salut. Priez et suppliez le roi, votre fils, d'aider et de secourir la sainte Eglise, et, si le Pape le juge à propos et veut le charger de la Croisade, priez-le d'accéder à ses désirs. Qu'il se présente lui-même ; qu'il encourage Grégoire dans sa détermination d'envoyer une armée contre ces méchants infidèles, qui détiennent ce qui nous appartient et menacent d'envahir une partie de la chrétienté. N'est-ce pas honteux pour les chrétiens de laisser entre les mains de ces malheureux ce lieu, le plus saint et le plus vénérable de tous les lieux, qui nous appartient, à nous, qui sommes les enfants de l'Eglise ? Nous ne devons plus endurer cette honte, mais, comme le feraient des fils pleins du désir d'honorer leur père, levez-vous et rendez à l'Eglise le bien qui lui appartient. Si on s'était emparé d'une de vos cités, vous voudriez la reprendre, et vous vous exposeriez pour cela à la mort. Agissez donc ainsi avec plus de zèle encore, parce qu'il n'est pas ici question d'intérêts matériels, mais du tombeau du Christ et du salut des âmes. Vous ne pouvez ignorer avec quelle haine les Turcs attaquent et persécutent les fidèles, avec quelle avidité ils cherchent à étendre leurs domaines dans les pays chrétiens. Le Saint-Père organise à cause de cela une Croisade contre eux. Aidez-le et fortifiez-le dans ce saint projet. Animez-le de toutes vos forces. J'ai écrit déjà beaucoup de lettres à des personnages importants, à des souverains, et surtout à la reine de Naples. Tous ont bien voulu écouter ma prière, et ils m'ont promis de payer de leurs personnes et de leurs biens. Ils voudraient que l'armée fût déjà partie, afin qu'il leur fût possible de donner leurs vies pour le Christ. Suivez leur exemple et glorifiez le Christ en combattant pour lui. »

Après avoir frappé aux portes des puissants du monde, Catherine ne négligeait pas de chercher des simples soldats pour la sainte expédition. Avant de se rendre à Pise, comme nous le verrons bientôt, elle avait écrit à trois des fils d'un noble Pisan, Nicolas de Buonconti, qui tous étaient ses disciples. Elle les pré-munit fortement contre le péché, les engage à vivre dans une par-

faite pureté de mœurs, et leur montrant Jésus-Christ comme l'unique bien véritable de leurs âmes, elle les invite à sacrifier leurs vies pour l'honneur et l'amour du Sauveur crucifié.

Ce fut chez Gérard, l'un des fils de Buonconti, que Catherine descendit, quand elle alla à Pise pour les affaires de la Croisade. Elle y renouvela ses instances auprès des trois jeunes fils de Nicolas, et les fortifia dans la résolution de s'enrôler sous l'étendard de la sainte Croix. Catherine avait amené avec elle à Pise quelques sœurs du Tiers Ordre de Saint-Dominique, le bienheureux Raymond et plusieurs autres Dominicains. La ville, qui connaissait déjà sa vertu et sa sagesse, lui avait fait une solennelle réception. Une multitude de citoyens très honorables, des ecclésiastiques et des religieux étaient venus à sa rencontre. La Sainte donna à tous de bons conseils, et soutint dans les difficultés qui s'opposaient à sa vocation Tora, fille de Gambacorti, seigneur de la ville, qui mourut plus tard en odeur de sainteté sous le nom de Claire, et vêtue de l'habit dominicain. L'autorité de la Sainte fut vraiment merveilleuse à Pise. Ses mortifications et les fatigues qu'elle avait endurées en prodiguant à Sienne ses soins aux pestiférés, avaient orné son corps de cette majesté surnaturelle que donne la domination incontestée de l'esprit sur la chair. On connaissait les nombreux miracles que ses mains avaient faits. On savait les prodiges d'abnégation qu'elle avait accomplis, les réconciliations qu'elle avait opérées, et devant cette femme, merveille de la charité chrétienne, les dissentiments qui divisaient Sienne et Pise s'évanouissaient. Catherine était la citoyenne d'une ville ennemie, mais en elle on ne voyait pas la Siennaise, on ne voyait que la Sainte, l'Ange du Seigneur. Et comme sa puissance de thaumaturge se révéla à Pise aussi bien que partout où elle passait, son autorité devint irrésistible. Elle seule ne s'en apercevait pas. Comme toujours elle s'abîmait dans son néant, mais du fond de la poussière de son humilité, elle courbait les volontés et remportait des victoires. Elle se servit surtout à Pise de sa puissance, pour avancer les affaires de la Croisade. Elle tenait beaucoup à engager les Pisans dans la sainte entreprise. Pise était une république maritime, qui avait été naguère très puissante. Bien qu'affaiblie par ses fréquentes hostilités avec les Génois, elle était loin cependant d'avoir perdu son importance comme ville de mer. Ses traditions historiques devaient lui faire embrasser avec ardeur la

cause de l'Occident contre les infidèles. Pierre Gambacorti, alors Capitaine du peuple, avait à Pise une grande autorité. L'influence personnelle de ce chef sur ses concitoyens était assez puissante pour les décider à entrer dans la sainte ligue contre l'Orient. Catherine le savait et en écrivit à Grégoire XI, le priant d'adresser lui-même à Pierre une lettre pressante et douce, pour le décider en faveur de l'expédition.

Dans cette cité se trouvait en même temps que Catherine l'ambassadeur d'Eléonore, fille du prince d'Antioche, et reine de Chypre, ou plutôt régente de cette île pendant la minorité de son fils, Pierre II. Chypre était alors comme un poste avancé de la chrétienté contre les envahissements des hordes musulmanes. Grégoire XI, qui n'ignorait pas l'importance de cette position et les dangers qui menaçaient cette île, avait mis la reine sous la protection de Raymond Bérenger, grand maître de Rhodes. L'ambassadeur se rendait en France auprès du Saint-Père, et attendait à Pise un vent favorable pour continuer son voyage. Il avait hâte d'arriver à Avignon, où la reine l'avait envoyé, parce que, les Turcs s'avancant de plus en plus vers Chypre, il était nécessaire de fortifier cette place contre une invasion probable. Désireux de voir Catherine, il la fit prier de vouloir bien le recevoir. Celle-ci fut très heureuse de l'entretenir, et aussitôt après avoir reçu sa visite, elle en envoya tous les détails dans une lettre adressée à deux de ses sœurs de Sienne : « Les affaires de la Croi- » sade vont de mieux en mieux, » leur dit-elle, « et l'honneur » de Dieu grandit de jour en jour. Ces jours-ci est arrivé l'ambas- » sateur de la reine de Chypre ; j'ai causé avec lui ; il va prier le » Pape de hâter la sainte expédition. J'ai appris que Grégoire XI » s'occupe sérieusement de cette affaire ; car il fait des instances » auprès des Génois. » La conversation que Catherine eut avec l'ambassadeur de Chypre lui démontra de plus en plus la nécessité de la Croisade, et l'enflamma d'une nouvelle ardeur pour la promouvoir. Les Turcs devenaient de plus en plus menaçants ; ils convoitaient la possession de Chypre, qui eût bientôt vu le Croissant remplacer la Croix au sommet de ses tours. Eléonore était une pauvre veuve, gouvernant au nom de son jeune fils encore mineur ; il fallait se hâter contre les Musulmans. D'un autre côté. l'état de la reine inspirait à la Sainte une profonde pitié. Catherine encouragea l'ambassadeur à faire tous ses efforts pour arriver

au succès, lui raconta tout ce qui avait été fait déjà, et se promit à elle-même d'user de toute son autorité, d'employer toutes ses forces, pour faire aboutir l'expédition et encourager le Saint-Père, qui, lui aussi, agissait avec vigueur, malgré les nombreuses affaires qui réclamaient son attention. Ainsi les désirs que nourrissait Catherine de répandre son sang pour la cause du Christ s'allumaient plus ardents en elle, et faisaient palpiter son cœur d'héroïne. Et comme elle ne pouvait aller le verser sur les champs de bataille pour l'honneur du Christ, elle eût voulu voir tous les nobles et braves chevaliers arborer l'étendard de la Croix, et elle les y excitait de toutes ses forces. Ses conseils et ses lettres au Pape, aux souverains, aux chefs de troupes, aux simples particuliers, portaient à travers l'Europe entière la sainte ardeur dont elle était embrasée.

Toutes ces lettres ne restaient pas sans réponse. Comment ceux à qui elle s'adressait eussent-ils pu rester sourds aux pressantes exhortations de la Sainte ? Sans doute elle put se réjouir souvent d'avoir, par ses demandes et ses prières, procuré de l'argent et des soldats à la sainte expédition. Le Juge de la Sardaigne (c'était ainsi que s'appelaient alors les gouverneurs de cette île) avait reçu un envoyé de la part de la Sainte, pour l'animer à la Croisade. Ce député, qui était un religieux et se nommait frère Jacomo, était allé à Arboré, petite ville Sarde, porter au Juge une invitation à la sainte guerre. Jacomo avait rapporté à Catherine une excellente réponse de la part de ce gouverneur, et elle en écrivit à un de ses plus aimés disciples, frère Guillaume, des ermites de Saint-Augustin, du couvent de Lecceto, près Sienne. « Oh ! » lui écrit-elle, « Notre-Seigneur va peut-être nous donner en ce » moment l'occasion de mourir pour son nom. J'éprouve quelque » chose de semblable à ce qui se passerait en moi, si mon âme » voulait sortir de mon corps. Le temps semble rapidement ap- » procher, où Dieu nous demandera de nous immoler pour lui ; » partout nous trouvons d'excellentes dispositions dans ceux qui » peuvent aider la Croisade. Le Juge d'Arboré a bien voulu me ré- » pondre qu'il était décidé à payer de sa personne, et à fournir » pendant dix ans deux galères, mille cavaliers, trois mille piétons » et six cents arbalétriers. » Catherine annonce à frère Guillaume, dans la même lettre, que Gênes est dans l'enthousiasme, que tous les habitants offrent leurs fortunes et leurs personnes. « Dieu, »

ajoute-t-elle, « trouvera sa gloire à tout cela, il n'en faut pas douter. » Elle ne veut pas que sa ville natale ignore les affaires de la Croisade, et dans une lettre qu'elle écrit au sénateur de Sienne, le marquis de Mont-Sainte-Marie, elle lui manifeste la joie que lui font éprouver les adhésions à la Croisade et en particulier celle du Juge d'Arboré.

A cette même époque, Catherine écrivit aussi pour la même cause à Elisabeth, fille du duc de Bavière, et épouse du fils aîné de Visconti. Il paraît que la Sainte avait été sur le point de faire un voyage à Milan pour assurer à la cause de la Croisade l'adhésion du duc. Car la princesse répond à Catherine que sa visite dans la capitale de la Lombardie eût été pour toute sa famille le sujet d'une vive joie et d'une grande consolation.

D'autres motifs encore engageaient Catherine à travailler à la Croisade. La France, sous les règnes de Jean II et de Charles V, et l'Italie, pendant le pontificat d'Urbain V à Avignon, étaient infestées par des bandes de soldats indisciplinés, toujours en course à travers ces deux pays, sous la conduite de chefs presque barbares, qui n'obtenaient la soumission de leurs soldats qu'à la condition de leur permettre la rapine et le pillage. Ces aventuriers, pour la plupart Allemands, Anglais, Français et Italiens, se nommaient *condottieri* dans la Péninsule, routiers et tard-venus en France. Pillards et ravageurs des lieux qu'ils parcouraient, ils se battaient, parce qu'ils aimaient la guerre, et sans aucun souci de la justice, ils s'approprièrent ce que leur gagnaient leurs armes, s'appuyant sur la fausse maxime que la force prime le droit. Soldats sans aveu, ils se louaient au premier qui les payait, pour le soutenir de leurs armes, se mettant fort peu en peine si la cause qu'ils allaient défendre était bonne ou mauvaise, passant, sans avoir souci de l'honneur, d'un camp dans un autre, si celui qu'ils combattaient leur promettait une solde plus forte que celle payée par son adversaire, et faisant la guerre pour leur compte, quand aucun prince ne les employait. Bandits qui ne savaient que se battre, et qui se battaient partout, ils étaient l'effroi des pays qu'ils parcouraient ; le vol et la cruauté souillaient leurs armes ; la justice et l'injustice avaient la même valeur à leurs yeux. C'était la guerre réduite à une question d'argent. Avec ces bandes toujours en mouvement, il n'y avait aucune sécurité, aucune assurance de vivre en paix. Elles laissaient partout sur leur chemin des traces d'orgies et de

cruautés barbares. On appelait ces troupes des compagnies ; la plus célèbre était celle des Anglais, commandée par Jean Hawkood, homme d'une cruauté et d'une luxure que rien n'arrêtait, mais qui avait le génie militaire et une intelligence bien supérieure à celle des autres chefs de bandes.

Ces scandales donnés par des soldats sans aveu, ces orgies, ces cruautés, ces vols, ces injustices, remplissaient de douleur l'âme de Catherine. Elle faisait tous ses efforts pour convertir les chefs de ces compagnies, leur montrait l'iniquité de leur conduite, et les menaçait des sévères jugements de Dieu, qu'ils attireraient sur leurs têtes. Elle pensa à les engager à la guerre sainte. C'était certes de la part de Catherine un chef-d'œuvre de bonne politique. Si elle eût réussi, elle chassait de l'Europe une multitude de bandits, et elle lançait de nombreux soldats contre l'Islamisme. C'était là aussi la pensée de Grégoire XI. En décrétant la Croisade, il ouvrait la voie à des troupes belliqueuses qui ne savaient que se battre, et associait des armes longtemps ennemies. Pendant que Jean Hawkood ravageait la Toscane à la tête de ses Anglais, Catherine avait eu l'idée de lui écrire, pour le ramener à de meilleurs sentiments, et l'inviter à consacrer ses armes à la cause de Jésus-Christ. Elle lui disait dans sa lettre : « Rentrez en vous-même, cher fils ; considérez les peines et les tourments que vous endurez, maintenant que vous êtes à la solde du démon. Changez de drapeau ; venez vous abriter sous celui de la Croix de Jésus immolé, vous et vos soldats, pour former une compagnie du Christ, et marcher contre les infidèles. Puisque le Saint-Père organise une Croisade, et que la guerre et les combats vous plaisent si fort, ne combattez plus les chrétiens, car c'est pécher contre Dieu, mais déclarez la guerre à leurs ennemis. Vous êtes chrétiens, membres de la sainte Eglise, et vous faites la guerre à vos frères. Non, qu'il n'en soit pas ainsi, mais ne voyez plus qu'une chose : la guerre contre les Mahométans. N'aviez-vous pas déjà promis d'aller combattre pour le Christ ? Comment se fait-il que vous continuiez la guerre en Toscane ? Vous ne pouvez faire les deux choses à la fois. Donner votre vie pour le Christ est une chose glorieuse ; vous devez vous y préparer par la pratique des vertus. Alors, vous serez un vrai et généreux chevalier. »

Le bienheureux Raymond porta cette lettre à Hawkood de la

part de Catherine. Raymond, dont la Sainte louait la prudence dans sa lettre à ce chef de bande, agit si fortement sur son esprit, et lui rappela en termes si éloquents la promesse qu'il avait déjà faite de consacrer ses armes au Christ, qu'il eut raison de lui. Hawkood promit, ainsi que sa compagnie, de faire ce que lui demandait la lettre de la Sainte. Ils le jurèrent tous sur le très saint Sacrement, et ils envoyèrent à Catherine un écrit, signé de leurs mains et scellé de leur sceau, dans lequel ils affirmaient qu'ils étaient disposés à accomplir leur serment (1).

Ainsi Catherine préparait des soldats à la cause du Rédempteur, et offrait à des pillards de profession l'occasion de se réhabiliter et de payer la dette de leurs crimes ; mais ce qu'elle n'avait pas mentionné dans sa lettre, c'était un autre bien qu'elle voulait procurer à l'Europe : celui de la débarrasser d'eux. C'est pour cela qu'après avoir comparé la vie à un immense champ de bataille, dans lequel il faut combattre nos vices et remporter les victoires des vertus, elle leur montre au delà des mers un autre champ de bataille, celui qui a bu le sang des valeureux croisés des siècles précédents. Elle les engage à partir promptement : « Dieu, » leur dit-elle, « veut que vous soyez les premiers à frapper ; car voilà la Croisade » qui commence. Le Saint-Père appelle les chevaliers de Rhodes » et tous ceux qui voudront les suivre Allez donc, revêtez la cuirasse du précieux Sang, et mêlez votre sang à celui de l'Agneau. » Accomplissez la sainte volonté de Dieu et le désir de son humble » servante. »

Hawkood et ses compagnons ne s'étaient engagés qu'à la condition que la Croisade commencerait de suite, mais, comme cette sainte expédition ne put pas réussir, les soldats de la compagnie anglaise furent dégagés de leur serment. Cependant les conseils et l'appel de Catherine à ces hommes sanguinaires ne furent pas entièrement perdus ; car, bien que nous ne puissions affirmer que Hawkood et ses soldats se fussent sincèrement convertis, du moins l'histoire ne nous les montre plus, à partir de cette époque, guerroyant pour des causes iniques, mais toujours s'employant dans des guerres justes et régulières ; ils servirent la république de Florence ; ils furent aussi à la solde de Grégoire XI, et plus tard, à celle d'Urbain VI.

(1) BURLAMACCHI, *Lettere di santa Catarina*.

On était à l'année 1376. Le soulèvement des Etats de l'Eglise contre le Saint-Siège prenait d'énormes proportions, nous l'avons dit en traitant de la réconciliation de Florence avec le Saint-Siège.

Plus que jamais, en ces circonstances si graves pour l'Eglise et pour la papauté, il était nécessaire de donner aux armes des révoltés une autre destination, et de rendre la paix aux pays qu'avait envahis la guerre, en la déplaçant. Si à ce moment la Croisade eût été prête à partir, si l'on eût pu vider les champs de bataille de la Péninsule, pour remplir ceux de l'Orient, qui pourrait calculer le bien qui en serait résulté ? Qui saurait dire les maux qui eussent été évités ? Catherine le sentait ; aussi fit-elle de nouveaux efforts, et se dépensa-t-elle plus que jamais, pour hâter l'organisation de cette guerre si désirée par le Pape et par elle, et qui ne pouvait aboutir que par la paix rendue à l'Italie et à l'Europe.

C'est de cette année 1376 que sont datées les magnifiques lettres de notre Sainte à Grégoire XI, toutes parfumées de l'Esprit de Dieu, et dans lesquelles elle donne à ce Pape des raisons décisives et surnaturelles de hâter la sainte expédition.

« Levez l'étendard de la sainte Croix, très Saint Père, » lui écrit-elle ; « nous avons été rendus libres par la Croix, dit saint » Paul ; c'est en se croisant, en marchant sous ce drapeau protec- » teur, que les chrétiens seront délivrés de la guerre, de leurs di- » visions, de leurs iniquités, et la lumière de la vérité sera portée » aux infidèles. » Quand Catherine écrivait ces lignes à Grégoire XI, elle ne le connaissait pas encore, mais le Pontife avait déjà une haute idée de la vertu de la Sainte. Cette lettre avait été portée au Saint-Père par le bienheureux Raymond de Capoue, confesseur de Catherine, qui allait bientôt elle-même partir pour la France, chargée par les magistrats Florentins de réconcilier leur République avec le Saint-Siège. Elle était donc sur le point d'entrer en relations directes avec Grégoire. Catherine quitta, en effet, Florence au commencement de juin 1376, et le 18 du même mois, elle arrivait à Avignon. Nous avons raconté déjà comment les ruses des chefs de la république Florentine firent échouer les négociations de la paix, mais Catherine, qui voulait utiliser son voyage en France, traita de vive voix avec le Pape entre autres questions celle de cette Croisade dont la réussite lui paraissait si né-

cessaire, et pesa de tout le poids de l'autorité que lui avait acquise sa sagesse surnaturelle sur l'esprit du Pontife, pour lui faire hâter cette affaire. Comme cette expédition entrait dans les vues du Pape lui-même, celui-ci écouta avec déférence les avis de sainte Catherine, et, il faut le dire à la louange de Grégoire, qui dans un corps grêle et maladif portait une âme grande et généreuse, bien qu'il fût timide et souvent irrésolu, il mit tout en œuvre pour la réussite de cette sainte entreprise. Il eût voulu rapprocher tous les cœurs, ne faire des Etats de l'Europe qu'un faisceau, pour les lancer comme l'armée d'une seule nation contre les ennemis du Christ ; mais c'était surtout la France, la fille aînée de l'Eglise, dont il voulait faire le soldat de Dieu ; il croyait que sans elle les efforts qu'il multipliait en vue de la sainte guerre seraient stériles. Aussi ne cessait-il de presser le roi de cette chevaleresque nation de pardonner, en vue du bien de l'Eglise, les torts que l'Angleterre pouvait avoir envers elle.

Catherine encourageait sans cesse le Souverain Pontife. « Saint-Père, je vous en supplie. » lui écrit-elle de nouveau, « entreprenez promptement la glorieuse Croisade. Il ne faut pas différer ; il y a déjà trop de retards, et les retards ne font que créer de nouveaux embarras. Le démon fait tout ce qu'il peut pour empêcher l'accomplissement de votre volonté, parce que cette guerre serait une ruine pour lui. Soyez généreux, Saint-Père, et agissez sans négligence. Levez l'étendard de la Croix ; je prie Dieu qu'il bénisse vos efforts. »

La Sainte était en relations avec Jacques d'Itri, archevêque d'Otrante, qui était alors à Avignon. Elle avait reçu de lui à cette époque une lettre à laquelle elle s'empresse de répondre, pour le remercier des bonnes nouvelles qu'il lui donne de la sainte expédition. Elle le prie de ne pas laisser refroidir son zèle, et d'encourager le Saint-Père. Quoique la révolte des Etats de l'Eglise paraisse devoir empêcher la Croisade, il faut surmonter cette difficulté, loin de se laisser arrêter par elle. Les affaires réussirent par les obstacles qui semblent s'opposer davantage à ce qu'elles soient menées à bonne fin.

Catherine revient de nouveau à son idée de sanctifier les armes des condottieri et de les chasser de l'Italie, en les envoyant en Terre Sainte. Elle en parle au Pape dans une nouvelle lettre : « Notre doux Sauveur, Saint-Père, veut que vous déployiez l'éten-

» dard de la sainte Croix contre les infidèles. Que tout homme
» armé se lève et marche contre eux. Conservez les troupes qui
» sont à votre solde ; mais gardez-vous bien de les faire venir en
» Italie ; car elles mettraient le désordre dans les affaires, bien
» loin de les arranger. »

Et toujours préoccupée des intérêts de l'Eglise, elle dit au Pape que s'il était à Rome, il ferait beaucoup plus de bien ; il pacifierait l'Italie, et la réussite de la Croisade deviendrait beaucoup plus facile : « Allons, mon Père, » lui dit-elle, « réalisez le projet de
» votre retour et de la Croisade. Ne voyez-vous pas les conquêtes
» que font les infidèles dans des pays qui vous appartiennent ?
» Soyez disposé à donner votre vie pour le Christ. Oh ! oui, soyons
» prêts à la donner mille fois, s'il le faut, pour l'amour de Jésus
» crucifié ! Il a donné sa vie sur la Croix ; vous êtes son lieute-
» nant ; pourquoi ne vous immolerez-vous pas comme lui ? Venez
» vite à Rome, afin de pouvoir faire la guerre contre les infidèles.
» Ne vous laissez pas arrêter par vos fils désobéissants, qui vous
» ont déclaré la guerre. »

Elle revient à ce même sujet dans toutes ses lettres. C'est le devoir du Souverain Pontife de fournir à ces pauvres incroyants les moyens de boire le Sang de l'Agneau dont il a la clef. Les raisons que le Pontife a de retourner dans la Ville Eternelle sont très décisives. La grande question de la Croisade sera plus facilement résolue à Rome. C'est de Rome qu'il faut montrer au monde l'étendard de la sainte Croix ; c'est dans la cité sainte qu'il faut le lever. C'est de Rome que doit partir cette expédition vraiment catholique, qui portera le nom de Jésus-Christ aux infidèles dans les plis de son drapeau.

Toujours excitée par la flamme de l'amour de Dieu, et puisant une force nouvelle dans les paroles qu'elle adressait au Saint-Père, Catherine multipliait ses démarches pour la réalisation de la grande œuvre.

Après avoir triomphé d'Hawkood, elle écrit, en cette même année 1376, au condottiere Thomas d'Alviano, dont les bandes soutenaient alors en Toscane la cause du Souverain Pontife. Elle lui dit que personne ne doit rester inactif dans le jardin de l'Eglise, et que ceux-là surtout doivent travailler en ce moment, qui peuvent aider temporellement le Pape, en mettant à sa disposition leurs biens et leurs personnes : « Vous le faites, messire,

» actuellement, » lui dit-elle, « mais faites-le avec un vrai désir de
» servir votre mère l'Eglise, avec une pure et droite intention, et
» surtout en purifiant votre âme par le sacrement de pénitence ;
» puis, quand cette malheureuse guerre avec Florence sera ter-
» minée, nous irons tous à de beaux combats contre les infidèles.
» Ce sera une grande joie pour moi ; car je suis très affligée de
» voir que les chrétiens combattent les uns contre les autres, que
» les fils se révoltent contre leur Père, et persécutent le Sang de
» Jésus crucifié. »

Elle encourage ceux qui se déterminent à prendre la Croix pour l'honneur de Dieu. Elle les loue, parce qu'ils vont délivrer le sépulcre du Christ, mais elle les engage à se disposer à ce saint voyage par une bonne confession. Qu'ils n'attendent pas d'être en route pour cela. S'ils n'étaient pas en état de grâce, il vaudrait vraiment mieux qu'ils ne partissent pas.

Ces conseils n'étaient pas sans effet. Par ses lettres, son autorité, sa sainteté, Catherine remuait les cœurs de tous ceux auxquels elle s'adressait. Les relations qu'elle avait eu l'occasion de nouer avec les personnages les plus influents de son époque lui permettaient d'étendre au loin le réseau de son action. Un grand nombre de personnes animées par les brûlantes paroles de la Sainte s'engageaient à prendre part à la sainte expédition. A sa voix, quantité de chevaliers oubliaient leurs haines, étouffaient leurs ressentiments ; le feu de la guerre civile s'éteignait en présence d'une œuvre si catholique et si grande, prêchée par un tel missionnaire. C'était là le commencement du bien que Catherine attendait de la Croisade : l'extinction des haines. Si cette grande œuvre avait réussi, la charité eût réuni les nations de l'Europe dans un commun embrassement sur les lieux sanctifiés par l'amour du Sauveur, et la puissance de la Papauté inspiratrice de la sainte guerre aurait éclaté aux yeux de tous les peuples.

En cette année 1376, au moment où les menaces des Turcs devenaient plus terribles, Catherine écrit encore à Nicolas, prieur des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, en Toscane, et le presse de s'enrôler sous l'étendard du Christ. Elle lui décrit dans sa lettre le grand combat de la vie, dans lequel il faut qu'il entre avec les armes spirituelles. « L'autre combat est celui vers lequel vous devez
» vous avancer, » lui dit-elle, « ceint des armes de l'amour et de
» l'honneur de Dieu. Car vous avez les armes matérielles, mais

» elles vous serviront peu, si vous n'avez pas le désir de conqué-
» rir la cité des âmes de ces malheureux infidèles, qui n'ont pas
» de participation au Sang de l'Agneau. Regardez donc Jésus cru-
» cifié, et avec lui vous atteindrez le noble but que vous vous pro-
» posez. Si vous le regardez avec amour, comment ne deviendrez-
» vous pas courageux contre ses adversaires ? Oui, que personne
» ne soit assez lâche pour fuir ! Le Christ a triomphé, en donnant
» sa vie. Vous avez à faire la même chose. Vous avez à combattre
» contre la mort de l'infidélité avec la lumière de la foi. Alors même
» que vous tomberiez, vous serez victorieux ; car votre sang pro-
» curera la vie aux infidèles. Je vous en supplie, accomplissez la
» sainte volonté de Dieu, et prenez pour bouclier la très sainte
» Croix. »

Non contente d'écrire, elle envoie pour la même cause, en plu-
sieurs villes d'Italie, son confesseur, le bienheureux Raymond, et
Jean delle Celle, moine de Vallombreuse, un de ses bien-aimés
fils spirituels ; tous deux se dévouèrent généreusement à l'œuvre
chère à leur mère. Par l'ordre de Catherine, quelques autres de
ses disciples parcouraient l'Italie, pour allumer partout le feu sacré
de la Croisade. Elle écrit de nouvelles lettres à une multitude de
seigneurs, de princes et de simples chevaliers. Elle s'adresse aux
souverains eux-mêmes. Elle voudrait que dans tous les cœurs
brûlât la flamme qui la dévore, que toutes les âmes fussent péné-
trées de ce profond amour pour la sainte Eglise, qui est un des
grands caractères de sa vie.

C'est ainsi que Grégoire XI usait de la haute autorité dont il
était revêtu, et Catherine, de l'immense ascendant que lui donnait
sa sainteté, pour promouvoir la Croisade. Ils étaient cependant
en désaccord sur un point. Le Pape s'en expliqua un jour avec la
Sainte. Grégoire XI, témoin des nombreuses difficultés que ren-
contrait à chaque pas l'entreprise, à cause des querelles qui
divisaient les principaux souverains de l'Europe, et des guerres
allumées entre les républiques italiennes, ne croyait pas que la
Croisade pût réussir, si l'on ne commençait par rétablir la con-
corde, et c'était là l'œuvre par laquelle il avait voulu inaugurer
son Pontificat. Or, c'était précisément cette raison qu'invoquait
Catherine, pour qu'on se hâtât de commencer la guerre. Ce bien
que Grégoire XI regardait comme la condition de la Croisade,
la Vierge de Sienne le considérait comme devant en être la con-

séquence. Quand Catherine traita de cette grande entreprise avec le Pape, celui-ci lui objecta les divisions qui agitaient l'Europe. Mais laissons ici la parole au bienheureux Raymond, confesseur et historien de la Sainte : « Catherine avait toujours vivement » désiré une Croisade, et elle a beaucoup travaillé pour réaliser ce » désir. Cette œuvre la conduisit à Avignon, bien que la princi- » pale raison pour laquelle elle se rendit dans cette ville fût la » réconciliation des Florentins avec le Saint-Siège. Elle s'est tou- » jours efforcée d'encourager le Pape à organiser promptement la » Croisade, et elle le fit, je puis en rendre témoignage, avec l'ardeur » qu'elle mettait à tout ce qui regardait l'honneur de Dieu et le » salut des âmes, avec une foi si vive que le Pape oubliait sa timi- » dité, et sentait renaître son courage, en entendant les paroles de » feu de la céleste messagère. Quand elle entretenait le Saint-Père » sur ce sujet, ce qui lui arrivait très souvent, je lui servais d'in- » terprète. Grégoire XI s'exprimait en latin, et Catherine, en » toscan. Le Souverain Pontife lui dit un jour : — Il faudrait avant » tout remettre la paix parmi les chrétiens, et nous pourrions en- » suite nous occuper de la Croisade. — Catherine lui répondit : — » Saint-Père, il n'y a pas de moyen plus efficace de rétablir la paix » parmi les chrétiens que d'organiser la Croisade. Tous les hommes » d'armes qui entretiennent la division parmi les fidèles s'en » iront de bon cœur combattre pour la cause sainte ; bien peu re- » fuseront de servir Dieu dans la profession qui leur plaît, et ce » sera un moyen d'expiation leurs crimes. Alors le feu s'éteindra, » faute d'aliment. Vous ferez, très Saint Père, plusieurs choses » très bonnes à la fois. Vous donnerez la paix aux chrétiens qui la » demandent, et vous sauverez les pécheurs, en les éloignant de » l'Europe ; s'ils remportent de grandes victoires, vous pourrez » agir ensuite auprès des princes chrétiens ; si, au contraire, ils ont » essuyé des défaites, vous aurez procuré le salut à leurs âmes » qui se perdent, et de plus beaucoup de Sarrasins pourront se » convertir. — Ces paroles montrent avec quel zèle la bienheureuse » Catherine travaillait à organiser la Croisade. »

Et cette opinion, elle l'a maintenue dans toutes les lettres qu'elle a écrites à Grégoire XI au sujet de cette expédition, toujours avec le plus profond respect pour l'autorité pontificale. C'est que, nous l'avons déjà vu, elle ne se proposait pas seulement comme but de cette guerre la délivrance du saint Sépulture, mais

le bien de la charité, qui est aux yeux de Dieu le plus grand de tous les biens. « C'est l'odeur de la Croix, » écrit-elle à Grégoire, « qui vous donnera la paix. Levez l'étendard de la Croix ; invitez » les rebelles à une sainte paix, pour que toute la guerre se tourne » contre les infidèles. Gagnez par le pardon vos fils corrompus, » afin de faire ensuite une guerre sérieuse contre les Mahométans. » O doux Père, triomphez par votre bonté de la malice de vos en- » fants rebelles. Si vous faites ainsi, ils accourront tous sur votre » sein, comme des enfants qui reconnaissent leurs torts ; alors » vous accomplirez votre désir et la sainte volonté de Dieu ; vous » ferez cette Croisade, que je vous engage de sa part à commencer » le plus tôt possible et avec un grand zèle ; ils s'y prépareront » de leur côté avec la même ardeur ; car ils veulent répandre leur » sang pour le Christ. Au nom de Dieu, élevez, ô Père, le drapeau » de la sainte Croix, et vous verrez les loups se changer en » agneaux. La paix, la paix, la paix, pour que la guerre ne vous » fasse pas perdre cette saison favorable. » Et elle ne cesse d'encourager le Pape à arborer l'étendard de la Croix, en même temps qu'elle le presse de retourner à Rome. C'est à cause de ces nobles sentiments, que Corneille la Pierre, dans ses commentaires sur l'Écriture sainte, et en particulier dans celui sur le prophète Zacharie, appelle Catherine : *Theodictata*, enseignée par Dieu, et ailleurs : *Portentum omnium sæculorum*, la merveille de tous les siècles.

Un fait capable de nous montrer quel poids considérable avait l'autorité de sainte Catherine, c'est que cette Croisade ordonnée par Grégoire XI, prêchée par de très saints religieux et préconisée par notre héroïne, excita à une certaine époque un tel enthousiasme, que des femmes elles-mêmes voulurent en faire partie et suivre l'armée des Croisés. C'eût été sans doute très inconvenant pour des femmes de s'attacher aux pas des soldats d'une armée, encore que ces soldats fussent ceux de l'armée du Christ, et ce serait bien peu connaître sainte Catherine de penser qu'elle donna jamais un semblable conseil. Le bienheureux Raymond, son confident, et celui de tous qui la connut le mieux, dit seulement qu'elle avait un ardent désir de faire un pèlerinage à Jérusalem, à l'exemple de plusieurs autres Saintes, qui avaient entrepris de longs voyages pour des motifs religieux, telles que sainte Paule et sainte Eustochie. Frère Thomas de Sienne dit, de son côté, que Catherine espérait que la Croisade lui fournirait les moyens de

visiter les Saints Lieux, en ce sens que les victoires des chrétiens ouvriraient aux pèlerins une route jusqu'au Calvaire et au saint Sépulcre. Sans doute les expressions dont Catherine se sert dans quelques-unes de ses lettres traitant de la Croisade, pourraient être interprétées autrement, si on ne connaissait pas l'inspiration enthousiaste qui la faisait parler, et si on n'avait, pour expliquer ce qu'elle voulait dire, l'autorité du bienheureux Raymond, que nous venons de citer. Les paroles de Catherine furent mal comprises par ces femmes, qui non seulement se ridiculisèrent, mais attirèrent sur elles les reproches et le blâme des hommes les plus recommandables et des disciples de sainte Catherine. Jean delle Celle, ce disciple de la Sainte, dont nous avons déjà parlé, écrivit à ces femmes et s'opposa avec fermeté à leur désir intempestif, qui venait de l'ennemi du genre humain, dont les séductions ont trompé Eve et l'ont chassée du paradis terrestre. Puis, prenant la défense de Catherine, il affirme que la Sainte n'a pu donner un pareil conseil, et que, si elle l'avait fait, il serait obligé de se mettre en opposition formelle avec elle. Et tout en montrant quel tort aurait eu sainte Catherine de donner aux femmes de l'Italie un conseil aussi imprudent, il se dit persuadé que les paroles de sa mère spirituelle ont été mal comprises, et loue en termes magnifiques la prudence et la sagesse ordinaires de la Vierge. « Catherine, » dit-il, « n'a pu arriver à la sainteté que par la » solitude, le silence et la prière. » Quand ces femmes imprudentes et indiscrettes auront atteint la perfection de Catherine par ces mêmes moyens, il leur donnera la permission de traverser les mers. Cette lettre, qui n'avait pour but que de blâmer un zèle indiscret, et nullement de jeter un blâme sur la Sainte, eut un certain retentissement, et arriva aux oreilles de frère Guillaume de Lecceto, des ermites de Saint-Augustin, fervent disciple de Catherine. Il fut de l'avis de plusieurs autres fils spirituels de la Sainte, qui trouvaient que la lettre de Jean n'était pas assez explicite. Gaillanne, fidèle à sa mère parmi les plus fidèles, ne put supporter l'affront qu'il croyait lui avoir été fait, et écrivit à Jean une lettre dans laquelle il s'étonne que celui-ci ait pu supposer au seul moment dans notre Sainte une pareille détermination, et lui adresse de sévères remontrances. Jean lui répondit aussitôt par une lettre toute empreinte de tristesse et de chagrin. Il s'étonne qu'on ait pu le supposer capable d'incriminer les inten-

tions de sa mère, et il adresse de magnifiques louanges à la Sainte. A ses yeux, Catherine est un ange. « Je l'aime, » dit-il à Guillaume, « je la loue autant que je le puis, et je serais heureux que vous » voulussiez bien me recevoir au nombre de vos fils, parce que je » vois, d'après ce que vous m'écrivez, que votre volonté est la » sienne, et que la sienne est la vôtre. » Frère Guillaume répondit à Jean de Vallombreuse une lettre fort aimable, que celui-ci jugea digne d'une réponse non moins aimable. Cette lettre porte la date du 10 octobre 1376, et en suppose une, écrite par Catherine, qui, ayant appris le sujet de la discussion des deux religieux, avait cherché à les mettre d'accord; elle y réussit. D'ailleurs les actes de Catherine parlaient pour elle, malgré les malices du démon, toujours disposé à jeter le discrédit sur les œuvres d'une Sainte qu'il appelait sa plus mortelle ennemie.

Le duc d'Anjou se trouvait à Avignon en même temps que Catherine. Elle eut l'occasion d'entrer en relations avec lui. C'était le second fils de Jean, roi de France, et par conséquent le frère de Charles V. Charles l'avait envoyé auprès du Saint-Père, qui se disposait à exécuter son projet de retourner à Rome, pour essayer de le retenir en France. Dès que la Vierge eut fait connaissance avec lui, elle l'encouragea à lever l'étendard de la sainte Croix, et à mépriser pour cela tous les plaisirs, toutes les ambitions et les jouissances du monde.

Ainsi parlait Catherine, que sa vertu rendait toute-puissante dans une cité livrée au luxe et aux plaisirs. Alors même que les mondains ne cédaient pas à l'autorité de ses exemples, pouvaient-ils ne pas faire un retour sur eux-mêmes et ne pas entendre les cris de leurs consciences en présence de l'austère et céleste Sainte? Pendant que le plus grand nombre des seigneurs d'Avignon ne jetaient sur elle qu'un regard distrait et indifférent, le duc d'Anjou se laissa vaincre par la douce influence de l'envoyée de Dieu. Incapable de résister à la puissance de la sainteté de Catherine, il sentait sa foi se réveiller auprès d'elle, et son cœur se remplir de sentiments nobles et élevés que jusqu'alors il ne s'était pas connus. La parole de la Vierge de Sienne était plus ardente que ses lettres, et elle agit si fortement sur le duc, que, venu à Avignon pour combattre l'influence que Catherine exerçait sur l'esprit du Pape et l'autorité avec laquelle elle le pressait de retourner à Rome, non seulement il ne put changer la détermination

de Grégoire XI, mais, vaincu lui-même, il se rendit aux pressantes sollicitations de la Sainte au sujet de la Croisade, et il promit d'obéir à Dieu, qui l'appelait à la Croix, lui disait-elle. Ce fut là une des plus merveilleuses victoires de Catherine. Mais elle voulait plus encore. Il fallait un chef capable de diriger heureusement l'entreprise. La Sainte, qui n'avait pu décider le roi de Hongrie à accepter la conduite de l'expédition, jeta les yeux sur le frère du Roi de France. Il était alors âgé de trente-neuf ans. Plein d'ardeur et de jeunesse, il avait de l'attrait pour la gloire, et ne pouvait se rappeler sans une secrète émotion cette vaillante race de ses ancêtres, dont les armes avaient défendu le christianisme contre les Turcs. En qualité de Français, il était catholique et plein de respect pour la Papauté, mais il aimait le luxe et les plaisirs. Pendant son séjour à Avignon, un pan de muraille était tombé, qui avait écrasé plusieurs personnes invitées à une fête qu'il donnait dans sa demeure. Catherine se servit habilement de cet accident pour le faire réfléchir, et tourner son cœur du côté de Dieu, qu'il avait offensé par la mollesse de sa vie et ses coupables plaisirs. Le prince écouta les paroles de la Sainte, dont l'ascendant augmentait tous les jours sur lui. Il la pria même de venir passer quelques jours à son château de Villeneuve, pour consoler son épouse encore tout en larmes, tellement elle avait été effrayée par l'accident que nous venons de rapporter.

Catherine se rendit à la prière du duc, qui était devenu son ami, presque son disciple. Elle fit avec lui une connaissance plus intime pendant les trois jours qu'elle demeura en sa compagnie. Il lui ouvrit son cœur; il lui avoua qu'il était las des vanités du monde qui l'environnaient comme une chaîne, et il désirait ardemment la briser. La Croisade, s'il s'enrôlait, ne le délivrerait-elle pas de ces liens? La gloire qu'il trouverait sur les champs de bataille de l'Orient ne serait-elle pas une vraie gloire, une sainte gloire? Catherine, qui cherchait avant tout le salut des âmes, ne trouva dans ces confidences si honorables pour elle, qu'un moyen de gagner à Dieu le cœur du frère de Charles V. Elle voyait avec joie l'œuvre de Dieu se faire dans ce cœur que le péché avait rendu malade. Elle pria pour lui, afin que la grâce l'échauffât, qu'elle le rendit fort contre lui-même, et le déterminât à s'armer de la Croix; elle s'efforçait de briser cette volonté jusqu'alors rebelle, et de la soumettre enfin à celle de Dieu.

Comme le duc était attaché par des liens très étroits à la couronne de France, Catherine le pressa d'accepter la conduite de l'expédition, parce qu'elle croyait avec raison que la réussite de cette affaire dépendait de la part qu'y prendrait cette noble et chevaleresque nation. Elle lui écrivit quelques jours après l'avoir quitté, pour ranimer son zèle. « Je suis sûre, » lui dit-elle, « que si vous » jetez les yeux sur l'Agneau immolé sur la Croix par l'amour, il » vous excitera à accomplir votre saint projet, et à bannir de votre » cœur toutes les vanités et les plaisirs coupables du monde. Ils » passent comme le vent, et laissent la mort dans les âmes de ceux » qui s'y sont livrés. Ces malheureux ont tout en abondance, et » ils vivent dans le luxe, pendant que les pauvres meurent de » faim. Ils veulent que rien ne leur manque, et ils ne pensent » jamais que leur pauvre âme est affamée. Ils paraissent beaux et » magnifiques dans toute leur splendeur, et ils ont la mort dans » leurs âmes. Si vous voulez décidément changer de vie, on ne » pourra pas vous appliquer le mot du Sauveur aux Juifs, qu'il » appelait *sépulcres blanchis*. Vous lèverez le saint étendard de » la Croix ; vous laverez votre âme de toutes ses fautes passées, et » Dieu vous dira : — Bien-aimé fils, tu as travaillé et souffert pour » moi ; viens maintenant aux noces éternelles de l'Agneau. — Bien » différentes sont les joies du monde ; elles coûtent beaucoup, et » ne rapportent rien. Plus on en jouit, plus on est vide. On croit » jouir, et elles ne produisent que la tristesse. Embrassez donc la » Croix ; répondez aux désirs du Saint-Père avant son départ » d'Avignon ; entendez-vous définitivement avec lui. Le plus tôt » sera le meilleur pour le peuple chrétien et pour les infidèles. Je » vous en supplie, ne tardez pas. Que le temps vous manque plu- » tôt pour cette sainte entreprise que Dieu vous a confiée, et ren- » dez-vous digne de ce dont la Bonté infinie veut bien charger ses » grands serviteurs. »

Catherine fut assez heureuse pour décider le duc à prendre la conduite de la Croisade, et celui-ci autorisa la Sainte à le présenter au Saint-Père comme chef de l'expédition. Catherine écrivit donc à Grégoire XI au mois d'août 1376, pour le prier d'accepter le duc d'Anjou comme un chef très capable de couronner cette sainte entreprise par de brillants succès. Elle commence sa lettre en fortifiant le Pontife dans sa volonté de procurer la gloire de Dieu par la délivrance du sépulcre du Sauveur ; puis elle ajoute :

« Je crois que vous m'avez dit, quand j'ai eu l'honneur de voir
» Votre Sainteté, qu'il fallait trouver un prince capable de conduire
» l'expédition, et qu'à cette condition seule vous pensiez qu'on
» pourrait réussir. Je vous offre ce chef, Saint-Père ; c'est le frère
» du roi de France, le duc d'Anjou, qui veut bien, à cause de sa piété
» envers le tombeau du Christ et pour la sainte Eglise, se charger
» des soucis de cette guerre ; mais l'amour de la Croix les lui
» rendra légers, si vous voulez bien, très Saint Père, l'accepter.
» Oui, Saint-Père, je vous le dis encore de la part de Notre-
» Seigneur : que le duc d'Anjou lève l'étendard de la sainte Croix
» contre les infidèles. Je sais qu'il vous verra pour vous entretenir
» de la Croisade ; il la désire ; veuillez ne pas rejeter sa bonne
» volonté, mais accueillez-le avec honneur pour l'amour de Dieu. »

Le duc d'Anjou, plein d'affection et de respect pour Catherine, et sachant, par ce qui lui était arrivé à lui-même, quelle autorité elle puisait dans sa sainteté, avec quelle force elle persuadait les esprits et triomphait des volontés les plus rebelles, crut qu'il ferait une très bonne œuvre en l'amenant en France, pour aider le roi, son frère, à se réconcilier avec celui d'Angleterre. Charles V, qui avait à venger le long emprisonnement du roi Jean, son père, par les Anglais, et la victoire qu'ils avaient remportée sur l'armée française à Poitiers, entretenait une haine profonde contre l'Angleterre et un ardent désir de relever l'honneur national, en lavant cette tache faite à son drapeau. Catherine ne crut pas devoir se rendre aux prières du duc Louis. Elle pensait que la mission dont elle était chargée auprès du Saint-Père et les différentes questions qu'elle voulait traiter avec lui pour le bien de l'Eglise, ne lui permettaient pas de quitter Avignon. D'ailleurs, son humilité et le mépris qu'elle professait pour les vanités de ce monde lui interdisaient d'affronter le luxe des cours. L'obéissance seule l'eût forcée à se rendre en France ; or, elle n'avait reçu aucun ordre à ce sujet. Elle se contenta d'écrire à Charles V une belle lettre, dans laquelle elle lui démontre que la paix avec ses ennemis faciliterait la Croisade, qui devait être la première de ses préoccupations, à cause du bien qui en résulterait pour l'Eglise. Après lui avoir recommandé de mépriser le monde et ses fausses joies, d'abandonner tout ce qu'il possédait au bon plaisir de Dieu et de faire régner la justice dans tout son royaume, elle le supplie de pratiquer la doctrine que le Sauveur lui-même a donnée aux hommes, quand

il était étendu sur la Croix : « Voilà, » lui dit-elle, « ce qui me » tient le plus au cœur, et cette doctrine, c'est l'amour de votre » prochain, avec lequel vous êtes en guerre depuis si longtemps. » Oui, sans la charité, votre âme ne peut porter de fruits ; elle se » desséchera ; la sève de la grâce ne pourra point monter en elle, » si vous demeurez dans la haine. Hélas ! vous le savez bien, la » Vérité éternelle vous a laissé ce commandement : — Il faut ai- » mer Dieu par-dessus toute chose, et le prochain comme vous- » même. — Lui-même vous en a donné l'exemple sur sa Croix, » quand il priaït son Père pour ses bourreaux : — Mon Père, par- » donnez-leur ; car ils ne savent ce qu'ils font. — Prenez garde » que, en haïssant le prochain, vous ne vous haïssiez vous-même, et » que vous ne vous donniez la mort avec le glaive de la haine. Sui- » vez plutôt l'exemple de Jésus Crucifié, qui par amour pour son » Père et pour nous, a bien voulu se livrer à la mort. Vous croirez » perdre, et cependant vous gagnerez beaucoup, en réconciliant » votre âme avec votre frère. Et que de bien vous ferez ! Car la » guerre entraîne toujours tant de maux avec elle : la perte de tant » d'âmes, la mort de tant de personnes, les dangers que courent » tant de religieux, de femmes et d'enfants. La guerre produit en- » core un mal général pour les chrétiens, et un autre pour les » infidèles ; car votre armée est occupée, et par là même la Croi- » sade est empêchée. Ce mal n'est-il pas suffisant déjà, pour que » vous ayez à craindre les jugements de Dieu ? Arrêtez tant de » maux ! N'empêchez plus le bien que produirait la délivrance de » la Terre Sainte, et le salut de ces pauvres âmes qui ne parti- » cipent pas au Sang du Fils de Dieu. Vous devriez avoir honte, » vous et les autres princes chrétiens. N'est-ce pas abominable de » combattre son frère et de laisser en paix ses ennemis ? Ainsi, » au nom de Dieu, hâtez-vous de faire la paix, et de tourner vos » armes contre les infidèles. Déployez et défendez l'étendard de la » sainte Croix ! Prenez garde au compte que Dieu vous deman- » dera ! Réveillez-vous ; il vous reste peu de temps. Le duc d'An- » jou, votre frère, veut, pour l'amour du Christ, se consacrer à » cette sainte entreprise ; ne l'arrêtez pas par votre faute, mais » accomplissez la volonté de Dieu. »

Il semble que Catherine usait de son don de prophétie, quand elle écrivit cette lettre. Ce roi de France, auquel elle affirme qu'il lui reste peu de temps, mourut en effet en 1380, la même année

que la Sainte ; mais il n'écouta pas ses conseils. Et cependant, si la paix se fût faite entre les rois de France et d'Angleterre, ils devenaient les champions de la foi, rendaient la tranquillité à l'Europe et faisaient triompher la chrétienté en Orient !

Cependant le pape Grégoire XI avait ramené la Papauté à Rome. Dès qu'il fut assis sur le trône du Pontificat romain, Catherine lui rappela la grande affaire de la Croisade et le supplia de tenter de nouveaux efforts pour l'organiser. Au moment où elle partit pour Florence une seconde fois, sur l'ordre de Grégoire XI, c'est encore la Croisade qui la préoccupe. La mission qu'elle a à accomplir parmi les Florentins est excessivement délicate et difficile ; elle désire réussir, surtout pour rendre possible la sainte expédition. Elle s'annonce à la république Florentine ; elle invite les Florentins à faire la paix avec leur Père. « Ce n'est » pas avec lui, » leur dit-elle, « qu'il faut avoir la guerre. » Quand ils auront obtenu le pardon du Souverain Pontife, ils feront une autre guerre, une guerre contre les infidèles, et tous ils suivront l'étendard de la sainte Croix. L'Italie est en guerre contre le Souverain Pontife, son roi. C'est elle qui oppose le plus grand obstacle à la sainte Croisade.

Mais, d'un autre côté, le duc d'Anjou ne pouvait réunir une armée, parce que les souverains employaient leurs soldats à vider des querelles particulières. Les efforts de Grégoire XI restèrent donc sans effet, et les travaux de Catherine, infructueux. Fit-elle des tentatives auprès d'Urbain VI, pour reprendre cette question si grave, et donner un dérivatif aux sourdes colères qui allaient amener le grand Schisme ? C'est possible ; mais les esprits étaient alors très préoccupés, et le Pontife se trouvait aux prises avec trop de difficultés pour écouter la voix de celle qui fut jusqu'à sa mort sa dévouée conseillère. Quoi qu'il en fût, la Croisade n'eut pas lieu. Si sainte Catherine ne réussit pas, elle eut du moins devant Dieu le mérite de ses travaux et des souffrances qu'elle endura pour la grande cause de l'Eglise. Tel a été d'ailleurs un des caractères de la vie de notre Sainte : les œuvres auxquelles elle la consacra ne furent pas toutes couronnées de succès, bien que ces œuvres eussent pour unique but la gloire de Dieu, le bien de l'Eglise et le salut des âmes. Si Catherine a fait tant d'efforts pour promouvoir la Croisade, c'est qu'elle croyait qu'un grand bien en résulterait. Cependant elle n'a jamais affirmé que cette expédition aurait lieu.

Elle n'a rien négligé pour la faire réussir, remettant tout d'ailleurs entre les mains de Dieu. C'était son habitude ; elle comptait sur la Providence, et quand la Providence laissait ses œuvres avorter, elle se contentait de faire des actes d'espérance, et elle s'humiliait, en demandant à Dieu qu'il voulût bien jeter un regard de miséricorde sur son peuple, et sauver les âmes des fidèles et des infidèles.

CHAPITRE XI

RETOUR DE LA PAPAUTÉ A ROME

Désordres produits par le transport du Saint-Siège à Avignon. — Sainte Catherine a l'intelligence de ces désordres. — Causes qui amenèrent la Papauté en France. — Clément V. — Jean XXII. — Benoît XII. — Clément VI. — Innocent VI. — Principe qui a fait agir sainte Catherine pour accomplir l'œuvre de la restauration de la Papauté à Rome. — Difficultés qui s'opposaient à la rentrée des Papes à Rome. — Urbain V revient à Rome. — Il retourne à Avignon et y meurt. — Grégoire XI. — Sainte Catherine écrit au cardinal Orsini. — Sainte Brigitte. — Grégoire XI veut retourner à Rome. — Il notifie son départ aux souverains de l'Europe. — Sainte Catherine écrit au cardinal Corsini, à Jacques d'Itri, archevêque d'Otrante, à Nicolas d'Osimo, secrétaire d'Urbain V, à Grégoire XI. — Les Romains disposés à se soulever contre le Pape, s'il ne revient pas. — Sainte Catherine arrive à Avignon. — Sa manière de voir dans la question du retour du Pape à Rome. — Caractère de Grégoire XI. — Révélation faite par sainte Catherine au Pape. — Vénération de Grégoire XI pour sainte Catherine. — Hostilité des Cardinaux contre le retour à Rome. — Sainte Catherine combat leurs arguments. — Elle prie en extase. — Ses lettres à Grégoire XI. — Mensonge des Cardinaux. — Sainte Catherine le découvre. — Obstacles au retour à Rome de la part de la France. — Le duc d'Anjou vient à Avignon. — Sainte Catherine anéantit son influence. — Elle lui écrit comme à un de ses disciples. — Elle va dans son château. — Grégoire XI part pour Rome. — Le Pape à Marseille. — Le Pape à Gènes. — Sainte Catherine quitte Avignon. — Elle voit le Pape à Gènes. — Elle prie pour lui. — Elle écrit à Lapa, sa mère. — Dangers qu'elle court sur mer. — Elle arrive à Sienne. — Tempêtes qui assaillent le vaisseau du Pape. — Il s'arrête à Cornoto. — Sainte Catherine lui écrit. — Grégoire XI arrive à Rome. — Il s'y ennuit. — Il exprime son mécontentement au bienheureux Raymond. — Sainte Catherine écrit au bienheureux Raymond et au Pape. — Mort de Grégoire XI. — Dangers qui menacent l'Eglise.

Catherine était à Avignon. Envoyée dans cette ville, où résidait le Souverain Pontife, pour essayer de réconcilier les Florentins avec le Saint-Siège, et d'éteindre un incendie qui promenait ses ravages sur l'Italie tout entière, elle avait échoué par le mauvais

vouloir de ceux qui lui avaient confié leur cause. Elle venait de quitter un pays divisé par les factions, ravagé par les guerres civiles ; elle y avait entendu les cris de la haine ; elle y avait vu des frères faire couler le sang de leurs frères, et ce pays était sa patrie ; c'était l'Italie, c'était la nation que Dieu a donnée, pour lui servir d'escabeau, à la plus haute puissance qui soit sur la terre, la puissance de la Papauté. Remédier à ces maux, c'était tout le désir de notre Sainte. Comment eût-elle pu supporter de voir la vengeance armer les bras des Italiens les uns contre les autres, elle qui était toute pénétrée de la charité de son Dieu ? Comment eût-elle pu vivre en contact avec ses concitoyens irrités par l'ambition les uns contre les autres, elle qui se baignait chaque jour dans le Sang divin répandu pour la paix et la réconciliation ? Voilà pourquoi, toute brûlante des ardeurs dont le Saint-Esprit la remplissait, et oubliant les douceurs de sa cellule auxquelles Notre-Seigneur lui-même l'avait arrachée, nous l'avons vue voyageant avec ses disciples sur les grandes routes de l'Europe, allant de Sienne à Florence, de Florence à Avignon, affrontant une cour brillante, qu'elle parfumait de la bonne odeur de ses austères vertus, au milieu de la corruption, du faste et du luxe. Elle porte dans les plis de sa robe la paix qu'elle vient demander pour une ville ingrate, et comme elle ne peut étouffer la haine dans les étreintes de sa charité, elle cherche à ouvrir une issue à l'ardeur belliqueuse des nations, en leur montrant l'Asie aux mains des Barbares, et le tombeau du Christ possédé par les infidèles.

Mais était-ce là l'unique objet des préoccupations de Catherine ? N'y avait-il pas un premier mal, source de tous les autres ? Et pour les guérir plus facilement, ne fallait-il pas remédier tout d'abord à ce mal ? La papauté avait déplacé son siège ; depuis soixante-dix ans, elle n'habitait plus sa ville, elle avait abandonné la garde des cendres de Pierre et de Paul, et comme c'est à Rome que, sous l'égide de la papauté, se trouve le nœud qui réunit toutes les choses humaines et toutes les nations dans une harmonie et un ordre divins, le Pape disparaissant, ce nœud sacré s'était promptement relâché ; dès lors l'Italie était livrée à l'anarchie et au désordre, et le monde tout entier voyait se lever devant lui le plus terrible de tous les ennemis : le schisme. Au premier regard que nous jetons sur l'histoire du xiv^e siècle, nous aperce-

vons ces plaies funestes. Or, Catherine avait sondé ces plaies; elle les avait étudiées à la lumière de Dieu, et elle signalait le déplacement de la Papauté comme la source de tous les maux de son époque. A ses yeux, les mœurs eussent été plus facilement réformées, si la Papauté, se réformant elle-même, eût brisé les chaînes d'un triste exil; la Croisade ne présentait plus qu'un intérêt secondaire, alors que le Pape, revenant au lieu où les dissensions avaient été le plus sanglantes, eût pu les conjurer par l'autorité de sa parole et la majesté de sa présence. Le retour du Pape à Rome était nécessaire, et Catherine, qui va traiter cette grave question, qui va mêler sa voix à celles de l'empereur d'Allemagne et des personnages les plus considérables de son époque, ne fera que communiquer au Pontife la volonté de Dieu, si évidemment d'accord avec celles de toutes les nations catholiques. Or, afin de montrer quelle grande âme avait Catherine, et comment elle savait les remèdes qu'il fallait appliquer aux maux qui désolaient alors le monde, afin de faire briller à tous les yeux la sagesse, la puissance et la force surnaturelles dont elle eut besoin pour remuer ce colosse qui s'appelle la Papauté, il est important de rechercher quelles circonstances avaient éloigné le Pape de Rome et combien, le Pape une fois sorti de la Ville Eternelle, il lui était difficile d'y rentrer. Il faut donc reprendre les choses de plus loin.

Après la mort de Benoît XI, successeur du grand Boniface VIII, dans la personne duquel la Papauté avait reçu de Philippe le Bel un sanglant affront, deux partis s'étaient dessinés au sein du conclave : celui des Guelfes, et celui des Gibelins inspiré par le roi de France. Les Guelfes voulaient un Pape fidèle à la mémoire de Boniface VIII; les Gibelins en voulaient un décidé à servir les intérêts de Philippe le Bel et à soumettre son action aux exigences de la politique française. Philippe sentait combien il lui importait de peser sur l'élection du Pape futur. Il le fit de tout son pouvoir; mais bien qu'il eût des intelligences dans le conclave, les cardinaux se laissèrent bien davantage guider par leur ambition, qu'ils n'obéirent aux menées du roi de France, et l'élection ne se faisait pas. Deux fois le Sacré-Collège se sépara sans pouvoir s'entendre. Enfin, dix mois après l'ouverture du conclave, les habitants de Pérouse, où il se tenait, voyant que les cardinaux ne donnaient pas d'Epoux à l'Eglise, les menacèrent

de les priver des choses nécessaires à la vie, s'ils ne se hâtaient d'élire le Pape. La pression ainsi exercée sur les conclavistes réussit, mais Philippe le Bel ne fut peut-être pas étranger à cette machination. Les deux cardinaux Pietro et Jacopo Colonna, dégradés naguère par Boniface VIII, travaillaient pour le roi ; le roi promettait de l'or, pour récompenser le choix du sujet sur lequel il avait jeté ses vues. Les circonstances le servirent ; les cardinaux décidèrent en effet, pour couper court à toutes les prétentions, de prendre le Pape en dehors du Sacré-Collège. Les Colonna mirent aussitôt en avant le nom de l'archevêque de Bordeaux, créature de Philippe le Bel. Ce choix fut agréé, et le 5 juin 1305, Bertrand de Got fut élu. Les cardinaux écrivirent aussitôt au nouveau Pape pour lui notifier son élection, et le presser de venir à Rome ; ils lui montraient la barque de Pierre agitée par les flots, la paix menacée par de furieuses tempêtes, les domaines de l'Eglise désolés par de haineuses hostilités.

C'était justement ce que craignait Bertrand. Il était Français ; il avait été témoin, pendant son séjour en Italie, des factions qui agitaient cette malheureuse nation ; il eut peur d'aller se fixer au milieu de rivalités dont il pouvait à juste titre redouter de devenir le jouet et la victime. Sans donc prêter attention à la prière des cardinaux, il leur ordonna de se rendre à Lyon, où il avait décidé de se faire couronner sous le nom de Clément V. Les cardinaux obéirent avec répugnance ; Philippe le Bel, au contraire, se réjouit ; il espérait avoir ainsi le Pape à sa discrétion. Il est certain qu'il fit tous ses efforts pour amener Clément à prendre cette détermination, mais sans doute aussi le Pape n'eût jamais consenti à subir une pareille pression de la part du roi de France. Si Clément se fixa en 1308, à Avignon, ville de Provence, enclavée dans le Comtat Venaissin, qui depuis 1228 appartenait au Saint-Siège, c'est que d'une part les agitations de l'Italie, dont il voulait éviter les effets désastreux, lui fermaient les portes de Rome, et de l'autre, Avignon appartenant au royaume de Naples, dont le Souverain Pontife était suzerain, il pouvait échapper plus facilement dans cette ville aux menées de Philippe, qui voulait faire de son ancien ami l'instrument de ses aveugles vengeances contre la mémoire de Boniface VIII.

Jean XXII, successeur de Clément V, vit sur la fin de son règne se calmer l'orage qui agitait alors l'Eglise. Le parti Guelfe était

partout victorieux, et celui des Gibelins, ruiné. Louis de Bavière avait perdu beaucoup de son autorité. Le schisme de l'antipape Raynalluccio, créé par l'empereur, avait fini par la soumission des révoltés. Homme de devoir et aimant l'Eglise d'un amour tendre et fort, Jean XXII comprenait combien nécessairement s'imposait au Pape le retour à Rome. C'était son plus ardent désir, mais au moment où il aurait pu le réaliser, il était nonagénaire. Incapable de répondre aux vœux ardents des Romains, il mourut à Avignon. Les Gibelins se relevèrent bientôt et les factions se réveillèrent. C'était une occasion perdue.

Benoît XII, successeur de Jean XXII, comprit, lui aussi, en montant sur le trône pontifical, quel devoir impérieux c'était pour le Pape de retourner dans la Ville Eternelle. Les deux lettres que Pétrarque lui écrivit, pour le décider, ne le trouvèrent pas insensible. Une ambassade solennelle avait été envoyée de Rome auprès de lui, pour le prier de revenir au milieu de son peuple, qui le désirait et le recevrait comme un père. Il avait répondu favorablement aux vœux des Romains, mais, redoutant Rome, il s'était décidé à se fixer d'abord à Florence ou à Bologne, pour être plus à même de faire sentir en Italie la bienfaisante influence de la Papauté. Il ne connaissait pas assez les Bolonais, qui avaient bien des torts à se reprocher envers Jean XXII ; ils étaient d'ailleurs toujours disposés à la rébellion. D'un autre côté, les cardinaux, qui aimaient les rivages du Rhône, étaient devenus politiquement les agents du roi de France, et celui-ci avait intérêt à maintenir la Papauté dans une certaine dépendance. Ils travaillèrent activement contre le projet de Benoît XII. Benoît XII ne quitta pas la France, malgré son désir de retourner en Italie ; bientôt visité par la maladie, il y vit un châtement de Dieu qui le punissait, parce qu'il n'avait pas fait ce qu'exigeaient les intérêts de l'Eglise.

Pendant le pontificat de Clément VI, le retour à Rome, humainement parlant, était presque impossible. Quand ce Pontife s'assit sur le siège de saint Pierre, il put s'apercevoir que l'autorité papale était à peu près détruite en Italie. Une peste affreuse avait décimé les villes de la Péninsule ; les légats du Saint-Siège s'étaient rendus indépendants dans les cités qu'ils gouvernaient en son nom ; Rome était livrée à l'anarchie. Clément VI pouvait-il lutter contre de si grands maux ? Il préféra Avignon calme et paisible à Rome turbulente et indocile.

Quand Innocent VI monta sur le trône en 1352, la puissance pontificale n'était plus qu'une ombre en Italie. Deux villes seulement la reconnaissaient encore. Des compagnies d'aventuriers désolaient la Péninsule, et Barnabé Visconti, le plus farouche adversaire de la Papauté au xiv^e siècle, succédait à son oncle Giovanni. Innocent VI eût-il désiré revenir à Rome, il ne l'aurait pas pu.

Innocent VI mourut en 1362 ; il eut pour successeur Guillaume Grimoard, qui prit le nom d'Urbain V. Ce fut un saint Pontife. Dès le commencement de son règne, il reçut la visite de l'empereur Charles IV. Charles venait traiter avec le nouveau Pape la grande affaire du retour de la Papauté à Rome. Pétrarque, de son côté, avait adressé à Urbain des lettres éloquentes, dans lesquelles il le suppliait de revenir en Italie. Urbain ne resta pas sourd à ces prières. Lui-même reconnaissait la nécessité de rendre à Rome le siège de la Papauté ; c'était son opinion, et il l'avait soutenue, n'étant encore que cardinal. Ainsi Rome pouvait espérer de revoir bientôt son Pontife ; l'Italie comptait sur Urbain, parce qu'il était un saint. Son désir de quitter Avignon ne fit en effet que s'accroître, dès qu'il eut été élevé sur le siège de saint Pierre. En 1366, il lui était relativement facile de mettre son projet à exécution. L'Italie était tranquille, les bandes qui afflamaient la France avaient été emmenées en Espagne par Bertrand Duguesclin, pour guerroyer contre Pierre le Cruel. Le Pape vit dans ces circonstances un moyen que lui offrait la divine Providence d'accomplir son dessein, qui était celui de tous les catholiques. En conséquence, il fit publier qu'il partirait pour Rome dans le courant de l'année suivante, 1367. Il partit en effet le 30 avril de cette même année, accompagné des membres du Sacré Collège. Le 16 octobre, il entra à Rome aux applaudissements de tout son peuple, qui lui fit un magnifique triomphe.

Dès son arrivée, il réussit à se ménager avec les Florentins une alliance qui fit plier l'orgueil du farouche Visconti ; la souveraineté de Rome fut bientôt reconquise ; tout le domaine ecclésiastique rentra peu à peu sous la houlette du Pontife ; Charles IV, empereur d'Occident, était à ses pieds ; l'empereur d'Orient, Jean Paléologue, venait aussi s'agenouiller devant lui ; les Grecs faisaient leur soumission entre ses mains, dans la personne de leur souverain, qui lui remit humblement la profession de foi catholique de son peuple. Tels étaient les heureux fruits du retour d'Urbain dans

la Ville Eternelle. Ainsi se produisait le bien, dont Catherine voyait la réalisation attachée au retour du Pape en Italie.

Catherine intervint-elle dans le retour d'Urbain V à Rome ? Eut-elle dans cette grande œuvre sa part d'action ? Sans doute, les Saints de cette époque priaient pour que Dieu voulût bien enfin rendre le Pape au siège de saint Pierre, parce qu'ils déploraient la déchéance de la puissance Pontificale éloignée du lieu que la Providence a choisi pour l'y établir, et leurs prières ont certainement pesé d'un grand poids dans la balance de la divine Miséricorde. Il ne faut pas douter que Catherine, animée de l'Esprit de Dieu dès sa plus tendre jeunesse, ait applaudi au grand acte accompli par Urbain V, puisqu'elle affronta tant de peines pour déterminer le retour de son successeur dans la Ville Eternelle. Quelques historiens ont affirmé qu'elle a travaillé à décider Urbain à revenir à Rome, et parmi eux, nous devons citer Malavolti, auteur recommandable d'une *Etude* sur Sienne, mais l'histoire contemporaine de sainte Catherine n'en dit absolument rien. En 1367, notre Sainte n'avait encore que vingt ans, et il est certain qu'à cette époque elle ne s'était pas encore occupée officiellement des affaires de l'Eglise. Elle ne descendit sur la scène du monde que vers 1370 ; d'ailleurs, dans le recueil de ses lettres, nous n'en trouvons aucune qui soit adressée à Urbain V. A ce moment de sa vie, elle n'avait pas encore quitté la Toscane ; ses jours se partageaient à Sienne entre la prière et les œuvres de charité ; son humilité et son amour de la retraite ne lui auraient pas permis de paraître en public, ou seulement de se faire connaître, avant que Notre-Seigneur lui en eût donné l'ordre formel. Ces considérations ne sont pourtant pas des preuves absolues, et, bien que l'histoire n'ait enregistré aucun document qui puisse nous convaincre que notre Sainte ait eu des rapports avec Urbain V, nous n'oserions pas le nier.

Cependant la pacification complète de l'Italie ne pouvait suivre immédiatement le retour d'Urbain V à Rome. Il fallait du temps pour guérir tous les maux, éteindre toutes les haines, faire taire tous les mécontentements et rendre au Saint-Siège la confiance des peuples si profondément ébranlée. Urbain s'attristait et perdait patience, parce que tout le bien qu'il espérait ne s'accomplissait pas assez vite au gré de ses désirs. Un profond découragement s'empara de lui, et tout d'un coup il se décida à revenir sur les bords du Rhône. Le 26 août 1370, il quittait Rome, et

Avignon le revoyait au mois de septembre de la même année, après trois ans d'absence. Il ne jouit pas longtemps de la paix qu'il était revenu demander à sa patrie. Il tomba malade à la fin de septembre, et reconnut la main de Dieu qui le frappait. Il demanda pardon à Celui qu'il représentait sur la terre, rejetant la faute sur les mauvais conseillers qui l'avaient poussé à quitter la ville de Rome, et protesta de sa volonté d'y retourner, s'il guérissait; mais il mourut le 20 décembre 1370.

Dans les circonstances difficiles dans lesquelles se trouvait la Papauté, les moyens humains étaient impuissants pour la ramener définitivement dans la Ville Eternelle. Il fallait l'action d'un principe surnaturel. Il fallait aussi un courage surnaturel au Pape qui devait avoir l'honneur de rendre à Rome cette splendeur du Saint-Siège, sans lequel elle n'est qu'une ruine. Sainte Catherine devait avoir la gloire de poser ce principe; elle devait avoir l'autorité et la sainteté nécessaires pour communiquer au Pape les ardeurs dont elle était embrasée, en faire le chevalier du Christ, et chasser de son cœur toute peur et toute crainte. Nous allons la voir apparaître, pour rouvrir à la Papauté la route de Rome. Grâce à la force qu'elle recevra d'En haut, et aux conseils qui sortiront de sa bouche, elle sera plus éloquente que Pétrarque et l'empereur d'Allemagne, et réparera par sa puissante influence la faute du Pape qui vient de mourir.

Quel était au fond le mobile qui faisait agir sainte Catherine dans l'œuvre si difficile qu'elle entreprit en 1376? C'était son amour pour l'Eglise. Les conditions de l'Eglise ici-bas sont celles dans lesquelles se trouve son chef auguste. Si le Souverain Pontife est attaqué, si son autorité est mise en question par les princes de ce monde, s'il n'est plus à la tête du mouvement des nations, l'Eglise accomplit difficilement son œuvre sur la terre. Si, au contraire, le Pape est aimé comme un père, obéi comme un roi, écouté comme le plus sage de tous les conseillers, l'Eglise apparaît comme une reine, et parce qu'elle est libre et souveraine dans la personne de son chef, elle est puissante pour faire le bien et repousser le mal. Or, tel n'était pas l'état de l'Eglise à l'époque à laquelle Catherine fut suscitée de Dieu pour accomplir ses grandes œuvres. L'Eglise était faible, parce que la Papauté était une puissance déchue; donc, pour Catherine, aimer l'Eglise, c'était essayer la tâche importante de rendre tout son éclat à la Papauté. Or, le principe de l'affaiblis-

sement de l'Eglise, c'était la translation du Saint-Siège loin du lieu où Notre-Seigneur a voulu qu'il fût posé ; c'était l'abandon, par le Pape, de Rome dont il est l'évêque, de ce Siège qui le constitue évêque du monde entier, puisque Pierre, le Pasteur universel, l'a occupé le premier, et y a attaché en mourant son autorité suprême. Cette translation qui, au point de vue politique, a été la source de maux affreux pour l'Italie, a été un vrai désastre pour l'Eglise. Car, pas plus alors que jamais, le siège Pontifical ne peut être impunément arraché de Rome, pour être transporté à l'ombre du trône d'un roi, quand bien même ce roi est celui de la nation qui se fait gloire de s'appeler très chrétienne. Et qui était alors ce roi ? C'était Philippe le Bel, prince au caractère haineux et rusé, heureux de posséder en France le chef de la religion, pour opprimer à son aise, et en faveur de ses intérêts, la liberté apostolique. A Avignon, la Papauté était en exil, parce que ce n'est pas Avignon qui est la ville des Papes, et une puissance exilée perd sa force et sa majesté. A Avignon, les Papes n'étaient pas à leur place, parce que les Papes ne sont pas les évêques d'Avignon. A Avignon, les Papes étaient Français ; les cardinaux aussi ; la Papauté y était trop inféodée à une nation, pour pouvoir dominer le monde, être impartiale, et obtenir le respect de tous les gouvernements. Elle y était vassale d'un souverain, et ce souverain lui-même, qui se sentait plus fort que le Pape auquel il donnait asile, était pour cette raison disposé à avoir pour lui moins de vénération. De leur côté, les cardinaux, faits moins par le Pape que par le roi, enchaînaient la liberté du Pontife, parce qu'ils servaient les intérêts de celui auquel ils devaient leur promotion.

Tels étaient les vices contre lesquels il fallait lutter, les maux qu'il fallait conjurer ; Catherine les connaissait et les déplorait ; elle va se mettre à l'œuvre. Réduisant au néant tous les arguments contraires avec la logique vigoureuse et surnaturelle de la vérité, elle ébranlera l'Arche sainte transportée sur une terre étrangère ; nouveau David, elle la replacera sur ses antiques fondements, et elle le fera, armée d'une autorité toute divine, parce que le talent et la puissance humaine, quelque supérieurs qu'on les imagine, ne pouvaient avoir raison des obstacles qu'il fallait renverser, et accomplir une œuvre qu'une habitude, vieille déjà de soixante-dix ans, avait rendue bien difficile. Catherine le fera, parce que toute chose n'est forte qu'autant qu'elle est à sa place et qu'elle a son

point d'appui naturel ; or, la Papauté n'étant pas à sa place, c'était un désordre qui l'affaiblissait et qu'il fallait détruire. Elle le fera, parce qu'il était nécessaire qu'il y eût à Rome un bras capable de s'étendre sur la Péninsule pour y faire régner la paix, et ce bras ne pouvait être que celui de la Papauté. Elle le fera, parce que ramener le Pape à Rome, c'était lui rendre sa liberté d'action et toute sa puissance. Elle le fera, parce que la réforme de l'Eglise, et surtout de la cour Pontificale, ne pouvait être procurée efficacement qu'à Rome. Elle le fera, parce qu'elle prévoyait des maux affreux pour l'avenir, si la Papauté demeurait en exil. Elle le fera, parce qu'elle aimait l'Eglise, et que l'amour de l'Eglise, qui est le plus saint de tous, puisque c'est celui de Dieu même, a été le premier amour de Catherine, et celui qui a occupé dans son cœur la plus large place. C'est celui qui a dévoré notre Sainte, comme le feu dévore sa proie, et a marqué le dernier tiers de sa vie des glorieux stigmates qu'impriment les travaux et les souffrances sur le corps et l'âme d'un Saint ; il a été le consécuteur de toutes ses peines, l'inspirateur de la plus grande de ses œuvres, de celle qui lui a coûté le plus, et qui a semblé donner les résultats les moins heureux. En un mot, Catherine a aimé l'Eglise, comme le Christ l'a aimée, et, comme lui, elle s'est livrée pour l'Eglise.

La question n'était donc pas de savoir si les Papes devaient rentrer à Rome ; ils en sentaient eux-mêmes la nécessité, mais Rome les épouvantait ; ils n'osaient y revenir, parce qu'ils étaient convaincus qu'en s'en approchant ils allaient au-devant de la mort, que tout au moins leur action serait entravée par l'anarchie et les factions.

A Urbain V avait succédé le cardinal Pierre-Roger de Beaufort, de Limoges ; c'était le neveu de Clément VI. Il fut élu le 30 décembre 1370, prit le nom de Grégoire XI, et fut couronné dans le palais apostolique, le dimanche 3 janvier 1371, veille de l'Épiphanie. Il portait une âme timide dans un corps maladif. Sa piété était admirable ; sa pureté, vraiment virginale ; son cœur était généreux et bon. Homme de grand talent, il possédait la science des affaires ; sa jeunesse avait été studieuse ; la théologie, la philosophie et la jurisprudence lui étaient familières ; il était pénétré des besoins de l'Eglise ; car, avant son élection, pendant la vacance du Saint-Siège, il avait fait le vœu que, si les votes tombaient sur lui, il reviendrait à Rome. Telle fut toujours sa volonté, mais son

courage n'était pas à la hauteur de la tâche que lui imposait sa promotion; sa timidité, et plus encore les difficultés de son époque, rendirent infructueux les talents dont Dieu l'avait doué.

Catherine, qui déplorait l'état dans lequel se trouvait l'Eglise, avait prié pour demander à Dieu un bon et saint Pontife. La première démarche extérieure qu'elle fit pour agir sur l'esprit de Grégoire XI, nous la trouvons dans une de ses lettres, adressée à Jacques Orsini, fils du comte de Nole, créé cardinal par le nouveau Pape, dès le commencement de son Pontificat. En allant à Avignon, probablement à la fin de 1371, pour recevoir le chapeau, il s'était arrêté à Sienne, où il avait fait la connaissance de la Sainte. Rome lui était chère, parce qu'il y était né. Il devait donc plus que tout autre regretter l'état dans lequel se trouvait sa ville natale. Catherine lui écrit la même année; elle avait alors vingt-quatre ans. Elle lui recommande de pratiquer les vertus à l'exemple du Christ Jésus, de se pénétrer de l'amour qui a poussé le Sauveur à s'immoler lui-même, pour tuer dans son âme la volonté sensitive, qui est perverse. Dès que cette volonté sera tuée, il deviendra une fleur embaumée dans le jardin de l'Eglise, et ne craindra plus rien. Celui qui s'est ainsi immolé est disposé à tout souffrir, parce qu'il n'aime plus que Dieu. Elle le prie de reconnaître son néant, de rendre toujours le bien pour le mal, et de ne travailler qu'à l'honneur de Dieu et à l'exaltation de la sainte Eglise. « Cela ne peut se faire, » lui dit-elle, « que si vous ne » comptez pas votre peine, et si vous faites tous vos efforts pour » décider le Pape à revenir à Rome, sans tarder davantage. »

C'était bien l'intention du Souverain Pontife, d'autant plus que les Romains lui avaient fait savoir par des lettres et des ambassadeurs que, s'il revenait en Italie, il pourrait recouvrer tout le domaine de l'Eglise, que l'ordre se rétablirait et que cesseraient toutes les machinations et les complots contre la Papauté et l'Eglise. De son côté, sainte Brigitte, qui déjà avait adressé des paroles éloquentes à Urbain V pour le presser de revenir à Rome, avait supplié Grégoire XI, dès qu'il eut ceint son front de la tiare, de quitter enfin la France. Elle lui avait envoyé à différentes reprises, pour hâter son retour, des personnages considérables. Les paroles et les démarches de Brigitte émurent profondément le timide et doux Grégoire. Cependant il ne voulut pas obéir de suite aux injonctions de la Sainte. Il pensait sans doute qu'avant

tout il fallait aviser aux moyens d'accomplir ce grand projet, mais il le fit avec tant de lenteur et de négligence, que Brigitte mourut sans avoir vu se réaliser le vœu qui lui tenait le plus au cœur.

En 1372, Grégoire notifia enfin au monde catholique qu'il avait pris la détermination de revenir à Rome ; en octobre 1374, il déclara à tous les souverains de l'Europe que sa résolution était arrêtée, et qu'il quitterait Avignon au mois de septembre de l'année suivante. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour la cour du roi Charles V ; celui s'empressa d'adresser au Pape une lettre dans laquelle il lui témoignait la douleur que lui causait cette détermination. Mais Grégoire répondit que les convenances, l'intérêt de l'Eglise Romaine et le bien de tous les fidèles exigeaient qu'il prît cette résolution, que Rome est la vraie et unique résidence de la Papauté, que ce devoir s'imposait à lui.

Catherine, à la nouvelle de cette notification faite à tous les souverains de l'Europe, se hâta d'écrire aux personnages qui étaient plus capables d'influencer le Pape et de le maintenir dans ses bonnes résolutions. Elle s'adresse à Pierre Corsini, de Porto, créé cardinal par Grégoire XI, en 1370 ; elle le supplie de manifester son amour envers le Christ de la terre, en lui conseillant de ne pas oublier sa sainte détermination : « Priez-le qu'il revienne à » Rome, » lui écrit-elle, « qu'il prenne courage, et vous, n'ayez » aucune crainte, quoi qu'il arrive. »

En 1375, Grégoire notifia de nouveau sa volonté de quitter Avignon aux rois d'Angleterre, de Portugal, d'Aragon, de Navarre et de France. Catherine écrivit à cette occasion à Jacques d'Itri, archevêque d'Otrante, vers la fin de la même année. Elle l'engage à être plein d'ardeur pour l'honneur et l'exaltation de la sainte Eglise : « Ne craignez rien, » lui dit-elle, « de ce qui est, ou de » ce qui peut arriver ; car tout cela n'est qu'une illusion du » démon, qui veut empêcher les bonnes et saintes résolutions. » Encouragez et fortifiez notre Saint-Père ; ne craignez rien, » agissez avec vigueur, et vous renverserez les obstacles. Faites- » moi bien voir que vous êtes une colonne ferme, qu'aucun vent » ne peut jamais ébranler. Parlez hardiment et sans crainte, et » dites la vérité sur tout ce qui vous paraît intéresser la gloire de » Dieu et la réforme de la sainte Eglise. J'ai eu une grande joie » de la bonne nouvelle que vous m'annoncez du départ du Christ » de la terre. Que ce qui est arrivé (c'était la révolte de tous

les Etats de l'Eglise et de la république de Florence contre le Pape) » ne soit pas une cause de refroidissement et de crainte pour le » Saint-Père et pour vous ; les choses se feront par ce qui paraît » leur être le plus contraire. »

Catherine écrit encore à Nicolas d'Osimo, de Rome, protonotaire et secrétaire d'Urbain V, et plus tard de Grégoire XI, qui travailla beaucoup au retour du Pape en Italie. « Soyez, » lui dit-elle, « une pierre ferme et solide, fondée sur la Pierre vive, qui » est le Christ, cherchant toujours l'honneur de Dieu, la réforme » et l'exaltation de la sainte Eglise. Je vous prie de ne pas faiblir » dans votre désir et votre zèle à presser le Saint-Père de venir » bien vite. Qu'il ne craigne pas, mais qu'il persévère avec courage, et qu'il réalise bientôt ses bonnes et saintes résolutions, » malgré les attaques qu'il éprouve de la part du démon et des » créatures. Dites toujours la vérité, fallût-il perdre la vie. J'ai » ressenti une grande joie du bon désir et de la résolution du Pape » au sujet de son retour. Du zèle, pas de négligence, ne cherchez » jamais que l'honneur de Dieu. »

C'était sans doute déjà beaucoup que Grégoire, timide comme il l'était, eût ainsi pris, aux yeux de toute l'Europe, la résolution de retourner à Rome. Le difficile pour lui, c'était de l'accomplir. Mais Dieu, dans sa miséricorde, lui préparait un appui dans la présence de notre Sainte. Catherine va arriver à Avignon, pour reprendre l'œuvre de sainte Brigitte interrompue par la mort. Au milieu d'une multitude de difficultés et d'obstacles, elle va rester comme une solide colonne auprès du Saint-Père, qui, dès qu'il l'aura vue, l'entourera de son respect et de son affection, et elle attachera à son nom la gloire d'avoir définitivement rendu la Papauté à Rome.

Le Souverain Pontife la connaissait déjà de réputation. Le bruit de sa sagesse et de sa sainteté était parvenu jusqu'à ses oreilles, et elle n'avait pas attendu de le voir pour se mettre en rapport avec lui au sujet de la grave affaire de son départ d'Avignon pour Rome. Avant que les Florentins l'eussent chargée de traiter devant le Pape l'affaire de leur réconciliation avec lui, elle avait écrit à Grégoire des lettres pénétrées de l'amour du Christ et de son Eglise, pour lui rappeler les devoirs qu'il avait contractés envers sa sainte Epouse, en montant sur le trône de saint Pierre.

Déjà par deux fois, Grégoire avait annoncé au monde son in-

tention de quitter Avignon. Catherine avait saisi ces occasions d'encourager le Pape par des lettres pressantes : « Cherchez, très » Saint Père, » lui dit-elle, « des hommes bons et vertueux pour » leur donner le soin de vos brebis. Je vois bien, mon bon Père, » que vous êtes comme l'agneau au milieu-des loups, mais prenez » courage, espérez en la divine Providence qui ne vous abandon- » nera pas, et ne renoncez pas à votre doux et saint désir de » retourner à Rome ; qu'il s'enflamme, au contraire, de jour en » jour. Allons, mon Père, réalisez le projet de votre retour ; ne » craignez rien, soyez prêt à donner mille fois votre vie, s'il le » faut, pour l'honneur de Dieu et le salut des âmes. Le Christ » l'a fait, et vous, son Vicaire, vous allez le remplacer. N'est-ce » pas l'usage que le lieutenant suive les traces de son capitaine et » son exemple ? Venez, venez donc, ne tardez plus, afin que vous » puissiez faire tout le bien que vous avez à faire. »

« Venez, venez, mon père, » lui écrit-elle dans une autre lettre, « et ne résistez plus à la volonté de Dieu qui vous appelle. » Vos brebis affamées attendent que vous veniez prendre la place » de votre prédécesseur et de votre chef, l'apôtre saint Pierre. » Votre qualité de Vicaire du Christ vous oblige à vous asseoir sur » votre siège. Venez donc, venez, ne tardez pas davantage, et ne » craignez rien de ce qui pourrait vous arriver, parce que Dieu » sera avec vous. Pardonnez à ma présomption. »

Quand Raymond était parti de Florence pour Avignon, afin de préparer les voies à la réconciliation de cette République avec le Pontife, Catherine lui avait remis une lettre, dans laquelle, non contente de demander au Saint-Père « de passer de la guerre à » une très grande paix, » elle lui rappelle de nouveau ce grand devoir, qui est la condition de la pacification de Florence : qu'il revienne à Rome. « La paix se fera difficilement, très Saint » Père, » lui dit-elle, « si vous ne détournez les armes des re- » belles sur les infidèles, et si vous ne revenez à Rome. Ne vous » laissez pas arrêter dans vos saints désirs par les scandales et » les révoltes des villes, que vous voyez ou que vous apprenez. » Soyez, au contraire, plus ardent à les réaliser. Ne croyez pas » le démon, qui voit la perte qui le menace, et qui s'applique à » vous troubler et à vous faire changer d'avis, pour que vous per- » diez la charité, et que vous ne reveniez pas dans votre Ville. Je » vous le dis, mon Père, dans le Christ Jésus, venez bien vite

» comme un agneau plein de douceur. Répondez à l'Esprit-Saint
» qui vous appelle. Je vous le dis, venez, venez, venez ; n'attendez
» pas le temps qui ne vous attend pas. Alors vous ferez comme
» le doux Agneau immolé, dont vous tenez la place. Sa main
» désarmée a tué nos ennemis, et il ne s'est servi que des forces
» de l'amour. Il n'a songé qu'aux choses spirituelles ; il n'a pensé
» qu'à rendre la vie de la grâce à l'homme qui l'avait perdue par
» le péché. Hélas ! mon très doux Père, je vous le dis et je vous en
» conjure, venez vaincre vos ennemis au nom de Jésus crucifié. Je
» vous le répète, n'écoutez pas les conseils du démon, qui veut
» arrêter votre sainte et bonne résolution. Soyez un homme géné-
» reux et sans crainte ; répondez à Dieu qui vous invite à venir
» habiter la ville de saint Pierre, le glorieux chef dont vous êtes
» le successeur. »

Le Pape devait en effet donner l'exemple de la résidence dans son propre diocèse. Plusieurs évêques, à cette époque, avaient abandonné leurs ouailles, pour venir habiter Avignon et jouir des splendeurs de la cour Pontificale. C'était un grand malheur pour leurs diocèses, de même que le séjour du Souverain Pontife à Avignon était une désolation pour Rome, la cité des Papes. Grégoire faisait un jour des reproches à un évêque étranger, qui était venu se fixer près de lui. « Que faites-vous ici ? » lui disait-il, « pourquoi vous êtes-vous éloigné de votre Eglise ? » « Et vous-même, très Saint Père, » lui répondit l'évêque, « pourquoi n'allez-vous pas rejoindre votre Epouse si riche et si belle ? » Il fallait que l'exemple partît d'en haut, que le Pape se montrât un bon Pasteur, en retournant à son troupeau. Alors seulement il pourrait reprendre les évêques, et les évêques rentreraient dans le devoir. « Tout le bien que vous avez à faire, » affirmait Catherine à Grégoire, « vous l'obtiendrez plus facilement à Rome. » « Oui, ayez confiance, et venez, mon Père, ne faites plus attendre les serviteurs de Dieu, qui se consomment de désirs. »

Peu de temps avant de partir pour Avignon, Catherine avait écrit au Pape une lettre plus pressante encore : « Si jusqu'à présent vous n'avez pas été bien courageux, » lui disait-elle, « je vous demande et je vous prie, pour le temps que vous avez encore à vivre, d'agir en homme plein de force et de vertu, et de suivre le Christ dont vous êtes le Vicaire. Ne redoutez pas, ô Père, les tempêtes furieuses qui ont été déchaînées, ni ces en-

» fants dénaturés qui se sont révoltés contre vous. Veillez aux
» choses spirituelles ; mettez de bons pasteurs et de bons gouver-
» neurs dans vos villes. Appliquez vite le remède ; confiez-vous
» dans le Christ Jésus, et ne redoutez rien. Avancez donc et ac-
» complissez avec une sainte ardeur vos résolutions. Revenez à
» Rome ; vos lenteurs dans tout ce que vous avez à faire pour le
» bien de l'Eglise, ont fait naître déjà beaucoup d'embarras. Le
» démon a travaillé et travaille encore, pour empêcher ce que vous
» devez faire, parce qu'il y trouve sa ruine. Courage ! oui, venez
» consoler les pauvres serviteurs de Dieu, vos fils. Nous vous at-
» tendons avec un tendre et ardent désir. »

Mais Grégoire ne se pressait pas, et Catherine, qui était en Italie et qui voyait combien la présence du Pape y était nécessaire, lui adresse une nouvelle lettre, avant de partir pour la France. C'était dans les derniers jours du mois de mai 1376 : « Mon doux
» Père, vous me demandez mon avis sur votre retour, et je vous
» répons : Je vous dis de la part de Jésus crucifié : venez le plus
» tôt que vous le pourrez : si vous le pouvez, venez avant le mois
» de septembre ; mais si vous ne le pouvez pas, ne laissez pas au
» moins passer ce mois. Ne vous arrêtez pas aux contradictions
» que vous rencontrerez ; venez en homme courageux et sans
» crainte, et surtout gardez-vous bien, par amour de la vie, de
» venir avec un entourage militaire, mais venez la Croix à la main,
» comme le doux Agneau. En agissant ainsi, vous accomplirez la
» volonté de Dieu ; en venant d'une autre manière, vous la trans-
» gresserez et ne l'accomplirez pas. »

Il était important que le Pape arrivât à Rome sans appareil militaire, mais comme un Père plein de mansuétude et de douceur. Tous les personnages les plus sages de l'époque étaient d'accord sur ce point, et le considéraient comme la condition indispensable du bien que le Pape avait à faire en Italie. Catherine, dans sa simplicité et son humilité, était, sans le savoir, l'écho des pensées et des désirs de tous ceux qui voulaient le triomphe de l'Eglise. Malheureusement, le cardinal de Genève quittait à ce moment même Avignon, pour entrer en Italie avec une nombreuse armée. La Sainte écrit de nouveau au Saint-Père ; ses paroles sont pressantes ; le désir de réconcilier les rois de France et d'Angleterre faisait hésiter le Pape sur la convenance d'un retour précipité à Rome ; il ne voyait pas assez qu'il était nécessaire qu'il quittât tout pour rentrer dans

sa Ville le plus vite possible. Les Romains étaient lassés de demander le retour du Pape comme une grâce ; on tramait à Rome des complots contre l'Eglise. Catherine les connaissait par des voies naturelles, ou peut-être surnaturellement. De concert avec elle, les légats et les amis que Grégoire avait en Italie le suppliaient de se hâter de revenir, pour que sa présence fût le gage de la paix et de l'ordre dans la Péninsule, et prévint de graves scandales. Car un schisme pouvait éclater d'un jour à l'autre ; les Romains, las de ne pas avoir leur souverain, voulaient s'en donner un ; les esprits étaient très montés. L'abbé du Mont-Cassin, consulté s'il accepterait la tiare, avait répondu affirmativement, et des députés avaient été envoyés à Avignon, pour dire à Grégoire que, s'il ne revenait, le peuple de Rome ne reconnaîtrait plus son autorité. Grégoire ne pouvait hésiter sur la détermination qu'il avait à prendre.

Catherine arriva à Avignon sur ces entrefaites ; c'était le 18 juin 1376. Elle venait au Pape de la part des Florentins qui voulaient la paix, mais nous avons vu que leur duplicité fit échouer les négociations dont ils l'avaient chargée. La Sainte n'avait pas réussi, mais elle se garda bien de perdre courage. Elle saisit avec empressement l'occasion qui lui était offerte, de traiter verbalement avec le Saint-Père la grave question de son retour à Rome, de la prompte exécution duquel elle lui avait déjà montré la nécessité dans ses lettres. Le Saint-Père était prévenu en faveur de Catherine, parce que la réputation de sa sainteté l'avait précédée à Avignon, et déjà il la respectait et l'aimait ; mais ce qui augmenta l'autorité dont la Vierge Siennoise devait jouir auprès du Pape, ce fut l'éloquence avec laquelle elle plaida la cause de l'Eglise Romaine, veuve de son Pontife. La fermeté manquait au Pape, et il était heureux de la trouver en Catherine. Aussi, dès que notre Sainte eut commencé à entrer en relations avec Grégoire, son influence fut visible sur lui. Il sentait qu'ayant à ses côtés la céleste messagère, il était plus facilement dominé par l'Esprit d'En haut, parce que celle qui le soutenait était une femme vraiment forte. C'est que Catherine, faible par son sexe, et anéantie par les macérations dont elle accablait son corps, avait reçu du Ciel une énergie surnaturelle, capable de triompher d'un Pape, et de mettre à néant les arguments du Sacré Collège contre le retour à Rome. Notre Sainte avait cette énergie. Et pourquoi ? C'est que

Dieu a choisi ce qu'il y a de plus faible sur la terre, pour confondre ce qui paraît le plus puissant (1). Et quel moment que celui choisi par la divine Providence, pour mettre la faiblesse de cette jeune Vierge en face d'une œuvre hérissée d'obstacles si difficiles à surmonter? Le moment qui semblait le plus inopportun, quand Rome était livrée à une bande d'énergumènes, quand Florence, dans la personne de ses ambassadeurs, venait d'offenser gravement le Saint-Père, quand l'Italie donnait la main aux ennemis de la Papauté, et qu'elle était convoitée comme une proie par l'empereur d'Allemagne et le seigneur de Milan !

Parmi ceux qui approchaient le Souverain Pontife, plusieurs pensaient qu'il fallait préparer à la Papauté une Italie dans laquelle la paix permît d'opérer le bien ; qu'en conséquence, on devait commencer par guérir les maux qui désolaient l'Eglise. Catherine était de l'avis contraire, parce qu'elle ne se laissait guider par aucune crainte, aucune considération humaine. Elle croyait que la présence du Pape à Rome était le seul moyen capable de faire cesser ces maux. La cause du bien étant posée, les effets suivraient nécessairement. Il fallait donc à tout prix poser cette cause, c'est-à-dire, remettre le Pape sur son siège de Rome, et tout d'abord enlever les obstacles qui s'opposaient au départ d'Avignon. Et quels étaient ces obstacles, aux yeux d'une Vierge dans laquelle la grâce agissait en maîtresse ? Beaucoup de pusillanimité, des instincts tout humains, de la sensualité, l'amour du pays mis au-dessus de l'amour de l'Eglise, des peurs et des craintes puérides. Bon, mais faible, le Pontife se laissait facilement dominer par les influences de ceux qui ne voulaient pas que la Papauté quittât la France. Il hésitait sans cesse, et sa volonté faiblissait devant les volontés étrangères. Jamais pressé, il avait toujours de plausibles raisons de rester à Avignon. Quand il était cardinal sous le Pontificat précédent, sainte Brigitte avait publié les menaces que Dieu lui avait révélées contre Urbain V, s'il retournait en France. Grégoire n'avait pas ignoré ces menaces, et il n'avait osé engager le Pape à rester à Rome. Effrayé par les prédictions que la célèbre Sainte avait proférées contre lui-même après son élection, il voulait agir, mais il retombait bientôt dans ses incertitudes, et sa résolution était toujours à prendre, parce qu'il n'avait pas d'énergie.

(1) *I. Cor.*, 1, 27.

Il sentait dans le for intime de sa conscience ce qu'il avait à faire ; il était persuadé qu'il pécherait, s'il ne le faisait pas, mais de nouvelles difficultés se hérissaient sans cesse en France et en Italie contre son projet, et il ne savait pas les surmonter.

Tels étaient les défauts que Catherine reprochait à Grégoire. Elle ne cesse de le mettre en présence de lui-même ; elle lui dit, elle lui écrit que ses manières de voir sont trop naturelles, qu'il n'a pas assez de courage, que ses affections sont trop humaines, qu'il ne se propose pas assez la gloire de Dieu et le salut des âmes. Il ne comprend pas assez que les seules armes avec lesquelles il remportera la victoire sur les Romains sont la douceur, l'humilité, la charité et la patience. Il faut qu'il les emploie, et il les emploierait sans crainte, s'il obéissait davantage à l'Esprit de Dieu. En lisant ces lettres, il semble qu'on entend saint Bernard écrivant à Eugène III. C'est le véritable esprit de l'Évangile. Tout y revient à ces paroles du Sauveur : « *Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît* (1). » C'est la vraie et bonne politique, la seule vraie et la seule bonne pour bien gouverner.

Sainte Brigitte, en mourant, avait donc laissé le Pape entre bonnes mains. Nous lisons dans la déposition du frère Barthélemy de Sienne, insérée dans le procès de canonisation de la Sainte, avec laquelle il avait été en relations très intimes, que le Pape, ne pouvant vaincre ses propres hésitations, demanda un jour à Catherine ce qu'elle pensait de son retour à Rome. Sainte Catherine s'excusa humblement, disant qu'il n'appartenait pas à une pauvre petite femme, comme elle l'était, de donner des conseils au Souverain Pontife. Le Saint-Père lui répondit : « Je ne vous demande pas de me donner des conseils, mais de me faire connaître la volonté de Dieu. » Et comme elle s'excusait toujours, il lui commanda, au nom de la sainte obéissance, de lui dire si elle savait la volonté de Dieu à ce sujet. Or, le Pape avait fait secrètement le vœu de partir pour Rome, mais il n'osait l'accomplir, dans la crainte de déplaire à une Cour plus française que romaine. A cet ordre du Pape, Catherine baissa humblement la tête, et dit : « Qui connaît mieux la volonté de Dieu que Votre Sainteté, qui s'est engagée par un vœu ? » En entendant ces mots, le Saint-

(1) *Matth.*, vi, 33.

Père fut extrêmement étonné; car personne ne connaissait le vœu qu'il avait fait de rendre à Rome la Papauté. Cette circonstance augmenta beaucoup la vénération qu'il avait pour Catherine, et ce fut à ce moment qu'il prit la résolution de quitter au plus tôt Avignon (1). Les motifs uniquement surnaturels que lui donnait la Sainte pour l'exciter à accomplir la volonté de Dieu durent, en effet, produire une profonde impression sur le Pontife, quand il vit le miraculeux moyen dont Notre-Seigneur s'était servi pour lui intimor sa volonté qu'il quittât la France.

Après avoir triomphé des hésitations du Saint-Père, Catherine rencontra des obstacles plus sérieux et des contradictions plus hostiles de la part des cardinaux. Il lui fallait un courage et un appui vraiment surhumains, pour renverser victorieusement leurs oppositions obstinées, une sagesse et une force toutes célestes, pour réfuter leurs arguments et raffermir le Pape contre les menées de ceux dont le devoir était de le soutenir, au lieu d'ébranler ses bonnes intentions. Vaincre les résistances du Sacré-Collège, ce fut sans doute le plus difficile des travaux de notre Sainte dans la grande œuvre qu'elle avait entreprise, d'ouvrir à Grégoire les portes de Rome. La volonté des cardinaux était hostile au retour de la Papauté en Italie, leurs arguments, subtils et pleins d'une ruse méchante. Ils entouraient le Souverain Pontife, le pressaient de leurs reproches, combattaient sa résolution en l'intimidant; pourquoi? Parce qu'ils préféraient leur bien particulier au bien général de l'Eglise. Sur vingt-six cardinaux il y en avait un Espagnol, et quatre Italiens; les autres, au nombre de vingt et un, étaient Français, ainsi que les employés de la Cour Pontificale. Ils aimaient leur patrie et leur souverain, auquel ils devaient leur position. Le beau ciel de la Provence leur plaisait; ils y jouissaient doucement de leur fortune, et vivaient tranquilles dans leurs châteaux de Villeneuve. Rome, avec sa campagne sévère, eût été pour eux l'exil. Y aller, c'était quitter leur repos et se soumettre à toutes les agitations et aux dangers, conséquences nécessaires des dissensions sanglantes auxquelles l'Italie était alors en proie. Il s'agissait donc pour eux de traverser les résolutions du Pape par tous les moyens.

Ils profitèrent, en premier lieu, de l'impression que le retour

(1) *Acta Sanct.*, avril. In-folio, 1738.

d'Urbain V à Avignon avait faite sur l'esprit du Saint-Père. Pourquoi Grégoire XI irait-il à Rome ? Son prédécesseur n'avait pu y demeurer. C'était cependant un saint homme. Devait-il, lui, Grégoire, déplacer une seconde fois la Papauté, pour la ramener là où elle n'avait pu se fixer ? L'exemple de son prédécesseur, lui disaient-ils, doit lui être utile. Il connaît les circonstances du départ d'Urbain et de son retour à Avignon. Ne serait-ce pas une légèreté de tenter un nouvel essai, quand le premier avait si mal réussi ? Eux, les cardinaux, conseil du Saint-Père, sont opposés au départ du Pape ; ils y voient de graves inconvénients. Que Grégoire se souvienne de Clément IV, qui n'a jamais pris de décision sans avoir assemblé ses cardinaux (1).

Ces raisonnements, et surtout l'exemple allégué de Clément IV, étaient un piège tendu à la bonne foi du Souverain Pontife, et comme il était déjà évident qu'il y avait un coup monté par les cardinaux français contre la résolution de Grégoire, une seule chose était à faire ; c'était de ne pas tenir compte de leurs remontrances et de leurs arguments. Catherine n'ignorait ni leurs ruses ni leur malice. Elle les combat, en affirmant au Saint-Père qu'il faut qu'il agisse sans s'inquiéter des raisons qu'on formule contre son projet. Et surtout elle éclaire le Saint-Père sur le peu de valeur de l'argument tiré de l'exemple de Clément IV. Elle lui écrit à cette occasion une lettre pendant son séjour à Avignon. C'était ainsi qu'elle faisait, quand elle avait à traiter avec le Pape. Comme Grégoire ne connaissait pas l'italien, Catherine écrivait dans sa langue, et un interprète traduisait en français les lettres de la Sainte : « Soyez, » lui dit-elle, « une pierre solide et inébranlable dans » ce que vous avez résolu de faire. Résistez aux vents contraires, » c'est-à-dire aux hommes animés d'un mauvais esprit qui vous » poursuivent de leurs conseils, et à la méchanceté du démon qui » veut s'opposer au bien que votre retour produira. Ils vous ob- » jectent la conduite du pape Clément IV, qui ne voulut jamais » rien faire sans ses cardinaux. Reconnaissons aussi qu'il renonça » souvent à son avis, qui paraissait le meilleur, pour suivre » celui des autres. Ils vous citent l'exemple de ce Pape, mais ils » ne rappellent pas à votre souvenir celui d'Urbain V, qui, dans » les choses douteuses, demandait conseil à ses cardinaux, pour

(1) CIACCONII *Vita Clementis IV.*

» savoir si elles étaient bonnes, ou non, mais qui, dans les choses
» évidentes, comme l'est la nécessité de votre départ, ne s'arrêtait
» pas à leur avis, mais suivait le sien, sans se mettre en peine de
» leur opposition. L'avis des bons, qui est toujours pour l'hon-
» neur de Dieu, le salut des âmes et la réforme de la sainte Eglise,
» leur est inspiré par tout autre amour que celui d'eux-mêmes,
» et il est bien préférable au conseil de ceux qui ne pensent qu'à
» eux-mêmes, et ne désirent que ce qui flatte leur sensualité et leur
» ambition. Veuillez vous hâter, Saint-Père ! Trompez-les, faites
» comme si vous ne vouliez pas partir encore, et partez tout à
» coup. Vous aurez d'autant moins à souffrir, que votre départ sera
» plus prompt. Vous avez pris votre résolution, vous avez brisé le
» filet dans lequel les cardinaux voulaient vous enlacer. C'était
» l'œuvre du démon, qui ne veut que le mal, en vous retenant à
» Avignon, mais l'Esprit-Saint vous inspirera, et vous ne vous
» laisserez pas tromper. Hâtez-vous donc, et ne vous abandonnez
» à aucune crainte. Dieu est avec vous, personne ne peut être
» contre vous. Allez à votre Epouse, qui vous attend frêle et mou-
» rante, et vous lui rendrez la vie. »

Les cardinaux, voyant que leurs premiers arguments avaient été détruits par la Sainte, dont l'ardente foi protestait qu'un prompt retour à Rome était la volonté de Dieu, imaginèrent d'effrayer le Saint-Père, en lui représentant le danger qu'il y avait à se rendre dans une ville livrée à toutes les factions politiques, au milieu d'un pays agité par des ambitieux avides du pouvoir, et travaillé par un esprit hostile à la Papauté. Ils ne répondaient pas de sa vie, s'il partait. Nul doute qu'on ne cherchât à le faire mourir. Ces menaces étaient pour l'âme timide et peu courageuse de Grégoire un argument puissant contre son départ. Environné de ses mauvais conseillers, et redoutant son manque de fermeté habituel, le Pape avait commandé à Catherine de prier pour lui. Elle obéit à Grégoire XI, en adressant à Dieu une magnifique prière qui lui fut dictée par l'Esprit-Saint dans une de ses extases, et que recueillit Thomas Petra, secrétaire du Pontife. Elle supplie le Seigneur de jeter un regard de bonté et de tendresse sur l'Eglise, son unique Epouse : « Eclaircz, » s'écrie-t-elle, « votre Vicaire en ce » monde, afin qu'il ne vous aime pas et qu'il ne s'aime pas pour » lui-même, mais qu'il vous aime et qu'il s'aime pour vous. » O Dieu, voici ma chair et mon sang ; frappez, détruisez, réduisez

» mes os en poussière, mais accordez ce que je vous demande pour
» le Souverain Pontife, l'unique Epoux de votre unique Epouse.
» Qu'il connaisse toujours votre volonté, qu'il l'aime et qu'il la
» suive, afin que nous ne périssons pas ! »

Après avoir ainsi supplié Dieu, elle demeura quelques instants en extase, puis elle recommença à prier, dit son disciple Thomas Buonconti de Pise. Son extase dura à peu près une heure, et ses bras étaient croisés sur sa poitrine.

Notre Sainte ainsi illuminée par la prière adressa à Grégoire une nouvelle lettre, dans laquelle elle le prémunit contre les fantômes qu'on agitait devant ses yeux. Elle ne veut pas qu'il craigne la mort ; personne n'en veut à sa vie ; d'ailleurs il s'agit du bien de l'Eglise. Il faut que tous les intérêts cèdent à celui de l'Eglise, et quand on travaille pour elle, on doit bannir toute crainte. « Très Saint Père, » lui dit-elle, « votre misérable et indigne » petite fille vous encourage dans le précieux Sang de Jésus, avec » le désir de vous voir sans aucune crainte servile ; car celui qui » craint perd toute la force des bonnes résolutions. Je prie Dieu » qu'il vous rende courageux, que la charité divine vous empêche » d'entendre la voix des démons incarnés qui, parce qu'ils » s'aiment eux-mêmes, voudraient mettre obstacle à votre retour, » en vous faisant peur et vous assurant que vous courez à une » mort certaine. Et moi, je vous dis de la part du Christ : Ne » craignez rien ; venez en toute assurance, en vous confiant en » Lui. Faites votre devoir et vous serez fort, et personne ne pourra » rien contre vous. C'est si vous ne faisiez pas ce que vous avez » à faire que vous auriez à craindre ; c'est votre devoir de venir ; » venez donc. Venez avec douceur, sans rien redouter, et si » quelqu'un de ceux qui vous entourent voulait vous en empêcher, » répondez-lui sans hésitation ce que le Christ répondit à saint » Pierre, qui voulait, par un faux amour pour lui, lui faire éviter » la passion : — Retire-toi de moi, Satan ; tu es pour moi un » scandale, parce que tu recherches un intérêt tout humain plutôt que l'intérêt de Dieu ; tu ne veux pas que j'accomplisse la » volonté de mon Père. — Dites de même, Saint-Père : — Quand » même je devrais mourir mille fois, je veux accomplir la volonté » de Dieu. — Supposons que vous vous exposiez au danger de » perdre la vie du corps, ne faut-il pas que vous soyez disposé à » la sacrifier, puisque l'obéissance à la volonté de Dieu est un

» moyen certain d'acquérir la vie de la grâce? Mais vous n'avez
» rien à craindre. Armez-vous de la Croix; laissez parler autour
» de vous, et restez ferme dans votre sainte résolution. Vous
» m'avez fait recommander par frère Raymond de prier Dieu à
» votre intention; je l'ai fait, et après la sainte Communion, je
» n'ai vu ni mort, ni péril, ni aucun des dangers dont vous me-
» nacent des conseillers perfides. Ayez une foi vive, et confiez-
» vous dans le Christ. J'espère que Dieu ne méprisera pas tant
» de prières faites avec un désir si ardent, avec des larmes et des
» sueurs si abondantes. »

Mais il fallait que Catherine répandît encore bien des larmes et des sueurs, il fallait qu'elle continuât de gémir devant le Christ son Epoux, qu'elle offrit de nouveau sa vie pour l'accomplissement des choses que le bien de l'Eglise nécessitait absolument. Sa générosité était à la hauteur de sa tâche. Elle ne cessait de répandre ses supplications devant Dieu, et un jour qu'elle avait vu dans une lumière plus claire la volonté divine, elle annonça à Grégoire la révélation qu'elle avait reçue de Dieu : « Mon père, » lui dit-elle, « pendant que je priais pour vous notre doux Sauveur, Dieu » m'a révélé que je devais vous dire qu'il fallait vous mettre en » route; je m'excusais, parce qu'il me semblait que j'étais indigne » de vous faire une pareille commission, et je disais : Mon Dieu, » si c'est votre volonté que le Pape parte, je vous conjure d'ac- » croître et d'enflammer de plus en plus son désir. Notre doux » Sauveur eut la bienveillance de me dire : — Assure-le qu'il faut » qu'il parte. Voici la marque la plus manifeste que je lui donne » de ma volonté : plus il trouvera d'oppositions et d'obstacles à » son départ, plus il sentira croître en lui une force que personne » ne pourra lui enlever; l'appui que je lui enverrai sera ainsi évi- » demment surnaturel. »

Ces paroles de Catherine firent sur Grégoire une profonde impression. Il se sentait d'autant plus ébranlé par ces nouvelles instances de sa céleste inspiratrice, qu'il se persuadait tous les jours davantage que son devoir était de partir. Quand il méditait devant Dieu, la chose lui paraissait claire et évidente, mais il avait toujours avec lui ses mauvais conseillers les cardinaux, qui ne cessaient d'amonceler des obstacles contre sa bonne résolution. Plus la volonté du Pape s'affermissait dans l'idée du sacrifice qu'il devait accomplir, plus violents devenaient les efforts de tous ceux qui

avaient intérêt à ce que la Papauté restât à Avignon. Les cardinaux en vinrent à employer le mensonge pour détourner Grégoire d'accomplir son projet. Ils imaginèrent de composer une lettre, au bas de laquelle ils mirent le nom d'un personnage saint et très sage. C'était un moyen diabolique, une ruse d'une habileté vraiment infernale. Car ils espéraient ruiner l'autorité de Catherine, en lui opposant l'autorité d'un Saint. Le personnage qu'ils supposèrent était sans doute ce Pierre d'Aragon (1), qui avait eu une si grande influence dans l'affaire du retour d'Urbain V à Rome. Ce choix était fort habile; car si le saint disciple de François d'Assise avait pu déterminer Urbain à quitter Avignon (2), il devait avoir assez d'autorité pour déterminer Grégoire à n'en pas sortir. Après avoir rappelé au Pape les différentes raisons déjà mises en avant, l'ingratitude de l'Italie envers la Papauté, la force du parti Gibelin qui dominait presque toutes les Républiques de la Péninsule, le mauvais vouloir de la puissante république de Florence contre le Saint-Siège, ils agitaient de nouveau devant les yeux de Grégoire le fantôme de l'empoisonnement. Le poison était prêt; si le Pape retournait en Italie, on attenterait sans doute à sa vie. « On vous fera, » disaient-ils, « ce qu'on a déjà » fait à Urbain V, quand il fut sur le point de repartir pour Rome; » on cherchera à vous enlever la vie; car l'état des esprits est » toujours le même. »

Cette lettre était un obstacle nouveau, obstacle satanique, capable de ruiner dans la volonté de Grégoire tout ce que Catherine avait déjà gagné par sa céleste influence. Elle se hâta de reprendre la plume, pour démontrer au Pape que cette lettre était l'œuvre du père du mensonge, qu'elle était une méchante et indigne supercherie. Elle le fit d'une manière victorieuse : « Saint- » Père, » lui dit-elle, « persistez dans votre bonne et sainte réso- » lution malgré les vents contraires, qui pourraient vous en em- » pêcher, malgré le démon et les hommes. Les loups affamés se » couvrent souvent de la peau des agneaux. Vous avez des en- » nemis qui ont agi ainsi à votre égard par le moyen d'une lettre. » Il me semble que l'auteur de cette lettre a fait envers vous ce » que le démon fait envers les âmes, quand il veut les empoi-

(1) BURLAMACCHI, *Lettere di santa Catarina*.

(2) CAPECELATRO, *Storia di santa Caterina da Siena e del papato del suo tempo*.

» sonner en les trompant par les apparences de la vertu. S'il leur
» présentait le mal sans déguisement, il ne pourrait le leur faire
» accepter. Des hommes méchants et inspirés par le démon vous
» ont écrit cette lettre, soyez-en sûr, et ils l'ont composée de telle
» manière, qu'elle paraît venir d'un homme vraiment saint.
» Examinez-la, mon Père ; pour moi, je la trouve fausse et com-
» posée par tout autre que par un serviteur de Dieu. Celui qui l'a
» écrite n'est même pas très habile ; il devrait aller à l'école ; car
» il en sait moins qu'un enfant. Remarquez que d'abord il vous
» prend par votre faible ; il sait que vous êtes craintif et que vous
» vous écoutez vous-même ; c'est la première raison qu'il vous
» donne ; mais vous savez bien que vous devez préférer le salut de
» vos brebis et l'honneur de Dieu à votre tranquillité. Pour vous
» tromper plus sûrement, il vous dit que votre retour à Rome est
» une chose très bonne et très sainte ; puis il vous recommande
» de bien prendre garde, et d'envoyer avant vous des hommes de
» confiance, qui découvriront le poison qu'on a préparé pour
» vous. Et pourquoi ne trouveriez-vous pas du poison sur les
» tables d'Avignon, aussi bien que sur celles de Rome, dans
» quelques jours, ou dans un mois, ou dans un an ? Et à quoi sert
» d'envoyer quelqu'un avant vous, sinon parce qu'on veut vous
» faire différer votre voyage ?

» Ce mauvais conseiller suppose que par ce moyen la justice
» divine aura le temps d'atteindre les coupables qui veulent at-
» tenter à votre vie ; qu'il craigne lui-même ; car il infecte l'Eglise
» du plus terrible des poisons. Il veut vous empêcher de faire votre
» devoir et d'accomplir la volonté de Dieu. Vous comprenez bien
» que si vous ne partez pas, comme il vous y engage, ce sera un
» grand scandale, et on vous accusera de mensonge, vous qui êtes
» assis sur le trône de la vérité. Caïphe prophétisait en disant
» qu'il fallait qu'un homme mourût pour tout le peuple, afin que
» le peuple ne pérît pas. Il disait la vérité, sans le savoir.
» Cet homme est un autre Caïphe. Il vous dit que celui que vous
» enverrez trouvera du poison. C'est vrai : il trouvera du poison
» dans tous les cœurs et dans toutes les bouches. Je m'étonne que
» cet homme vous prie de bien faire, et qu'ensuite il vous en em-
» pêche, en vous menaçant de craintes tout humaines. Est-ce là
» la manière d'agir des serviteurs de Dieu ? Est-ce que ceux qui
» aiment vraiment Dieu abandonnent ce qu'ils doivent faire pour

» une crainte toute naturelle ? S'ils agissaient ainsi, ils n'attein-
» draient jamais leur but ; c'est la persévérance seule qui triomphe
» et qui sera couronnée. Ainsi, mon Père, soyez tout à fait résolu
» et inébranlable dans votre détermination. De cette manière, vous
» arriverez à procurer la paix et la réforme de l'Eglise. »

Catherine avait montré au Pape le venin caché sous les raisons proposées dans la lettre, pour l'empêcher de quitter Avignon ; mais, de peur que ses arguments n'eussent pas assez d'influence sur l'esprit du Saint-Père, le faussaire en avait fabriqué d'autres qui avaient l'apparence du bien. Il continuait dans sa lettre à presser Grégoire de demeurer à Avignon, parce qu'il était fort nécessaire de rétablir la paix entre les rois de France et d'Angleterre ; il alléguait aussi la bonne réussite de la Croisade, dont les intérêts seraient bien mieux traités à Avignon qu'à Rome. Il allait jusqu'à conseiller au Pape d'accompagner les troupes des Croisés dans les pays infidèles. C'était, disait la lettre, pour favoriser la Croisade, mais au fond le faussaire faisait tout ce qu'il pouvait pour tromper le Pape et l'éloigner de Rome.

Catherine combattait ces raisons, en revenant toujours au même principe : la cause des maux que l'on déplorait alors étant enlevée, les effets disparaîtraient bientôt. Or, la cause qu'il fallait enlever, c'était le déplacement de la Papauté ; le Pape rentrant à Rome, son autorité pesait aussitôt d'un poids capable d'entraîner le plateau de la balance dans les grandes questions et les grands intérêts qui agitaient alors le monde.

« Très Saint Père, » continuait Catherine, « employez votre
» pouvoir à ces choses. Quant au conseil que vous donne la lettre,
» d'accompagner les Croisés en Terre Sainte, je ne vous conseille
» pas d'abandonner les enfants légitimes, pour des enfants bâtards
» qui ne sont pas encore légitimés par le baptême. En faisant un
» appel aux fidèles, vos enfants, vous réussirez par votre autorité
» et avec le secours des hommes de cœur, à ramener les infidèles à
» notre mère la sainte Eglise. Cela serait bien plus utile à la gloire
» de Dieu et à l'exaltation de l'Eglise, que de suivre l'étrange conseil
» de cet homme, qui préférerait vous voir habiter avec les Sarra-
» sins infidèles, plutôt qu'avec les Romains. Il a sans doute moins
» de zèle pour le salut des fidèles, qu'il n'a le désir d'enlever leur
» père aux enfants légitimes et leur pasteur aux brebis. Il veut
» vous forcer à abandonner votre devoir, en vous effrayant par les

» difficultés qu'il vous prédit, afin que la crainte vous prive de la
» joie que vous goûterez après votre retour. Non, Saint-Père, ne
» soyez pas timide, mais courageux. Il ne convient pas à Votre
» Sainteté de renoncer à la douceur des résultats, à cause de l'amer-
» tume des peines que vous pourrez rencontrer. Soyez ferme et
» inébranlable. Ne vous laissez troubler ni par vous-même, ni par
» le démon, ni par les mauvais conseils, mais faites la volonté
» de Dieu. Obéissez à vos saints désirs et aux bons avis qui
» vous sont donnés.

» Je termine en vous affirmant que la lettre ne vient pas du
» serviteur de Dieu qu'on vous nomme. Elle ne vient pas de lui,
» mais elle a été écrite par des serviteurs du démon qui sont près
» de vous. Si je pensais qu'elle vient de celui qu'on désigne, et si
» je ne le connaissais pas, je ne pourrais pas le considérer comme
» un serviteur de Dieu. Que Dieu me fasse la grâce de vous voir
» bientôt vous mettre en route avec la paix, le calme, le repos de
» l'âme et du corps. Je vous prie de vouloir bien me recevoir au-
» près de vous le plus tôt possible, parce que je désire beaucoup
» vous voir avant votre départ. »

Mais Catherine n'en avait pas fini avec les luttes et les combats pour ramener à Rome la Papauté. Elle avait vaincu les hésitations de Grégoire ; elle avait triomphé dans l'esprit du Pape des menées des cardinaux ; elle voit maintenant se dresser devant elle la politique de la France.

Dès que Charles V eut appris la résolution de Grégoire, il en fut vivement alarmé. Le départ du Saint-Père était à ses yeux un coup fatal porté à son royaume. La France possédait le chef de l'Eglise. C'était un honneur pour elle, sans doute, mais au point de vue politique, le séjour de la Papauté en France était de la dernière importance. On était bien plus maître du Pape à Avignon, que s'il habitait l'Italie ; les cardinaux se recrutant dans le pays étaient entre les mains du gouvernement une corde très puissante pour agir sur l'esprit du Pape ; de plus, en France on avait des Papes Français, ce qui n'était pas à dédaigner pour les intérêts du pays. Charles V crut donc qu'il était de son devoir de tenter tous les moyens et de mettre en jeu tous les ressorts de la politique pour retenir le Pape. Il envoya à Avignon son frère Louis, duc d'Anjou, avec la mission de faire à Grégoire de vives représentations, de réduire à néant les raisons qui le décidaient à retourner à

Rome, et d'essayer tous les moyens de le retenir en France. Les cardinaux virent arriver le duc avec une grande joie, espérant que, son influence se joignant à la leur, ils viendraient enfin à bout des résistances du Pontife. Le duc agit en négociateur très habile auprès de Grégoire. Il lui parla avec beaucoup d'éloquence, et employa tous les moyens et toutes les personnes qui avaient le plus d'autorité sur le Pape, pour le décider à renoncer à son projet. Mais Grégoire avait été fortifié par l'Esprit de Dieu. Les raisons surnaturelles de Catherine demeurèrent plus puissantes sur lui que les arguments tout humains du duc d'Anjou, parce que la Sainte voyait toutes choses avec l'œil d'une foi vive. Le Pape était convaincu ; son vœu le pressait ; il tint bon. Ne prenant conseil que de Dieu et de sa conscience, soutenu par Catherine qui lui montrait la faiblesse des motifs tout terrestres qu'on lui objectait, il répondit qu'il voulait aller à Rome, et qu'il y irait. Le duc d'Anjou, ne pouvant vaincre la résolution de Grégoire, lui dit en le quittant : « Très Saint Père, vous allez en pays et entre gens où vous êtes » petitement aimé, et laissez la fontaine de la foi, et le royaume » où l'Eglise a plus de voix et d'excellence qu'en tout le monde, et » par votre fait pourra l'Eglise choir en grande tribulation ; car, » si vous mourez par delà les monts, ce qui est bien apparent, » comme vos médecins le disent, les Romains, qui sont traîtres, » auront raison de tous les cardinaux, et feront Pape de force à leur volonté (1). » Le grand Schisme prouva bientôt la justesse de ces paroles. Le duc d'Anjou ne savait pas qu'il disait si vrai. Cependant ce serait une grave erreur d'attribuer la naissance du grand Schisme d'Occident au rétablissement du Saint-Siège à Rome par Grégoire XI. Le bien de l'Eglise demandait évidemment cette translation. Les raisons alléguées par sainte Catherine en faveur du retour du Pape à Rome étaient claires aux yeux de tous les hommes considérables de cette époque ; le Schisme eût sans doute éclaté, alors même que le Pape fût resté en France. Le retour du Pape en Italie le prévenait, autant que faire se pouvait, loin de le causer ; car les Romains étaient tout disposés à créer un antipape, si leur Pontife ne leur était pas rendu.

Le duc d'Anjou quitta donc Avignon sans avoir pu décider Grégoire. Venu pour vaincre les résistances du Pontife, il fut lui même

(1) *Chroniques de Froissart*, I. II.

subjugué par l'ascendant de la vertu de notre Sainte. Tout d'abord ce prince léger et frivole n'avait pas vu Catherine avec faveur ; mais, dit le bienheureux Raymond, il y avait tant d'autorité dans les paroles de la Sainte, et tant de grâce sur ses lèvres, qu'elle attirait à elle, et par elle à Dieu, les plus grands personnages (1). Ceux qui lui faisaient le plus d'opposition ressentirent bientôt sa douce influence, et devenaient ses disciples et ses amis. Pas plus que bien d'autres, le duc d'Anjou n'avait pu résister à la puissance surnaturelle de Catherine. Il était venu pour combattre l'influence de la Sainte sur Grégoire, mais il avait tellement été influencé lui-même, que les mauvaises dispositions dont il était animé contre notre bienheureuse s'étaient effacées dans son esprit, et il était devenu en quelque sorte son disciple. Jeune et ardent, il demanda des conseils à Catherine, pour prémunir sa faiblesse contre ses passions et les folles jouissances du monde. Il voulut que la duchesse sa femme fit connaissance avec la Sainte, qu'elle pût jouir de ses célestes entretiens, et recevoir les consolations dont elle avait alors besoin. Il fit même tous ses efforts pour décider la Vierge à le suivre en France ; mais Catherine refusa une pareille proposition, et se contenta d'écrire à Charles V une lettre dans laquelle elle le supplie de faire la paix avec le roi d'Angleterre, afin que nul obstacle ne s'oppose plus au départ du Pontife.

La résolution de Grégoire allait enfin se réaliser. Catherine, que les irrésolutions du Pontife remplissaient de crainte, tant que son départ n'était pas effectué, ne cessait de l'encourager. Sur son conseil, il fit amener secrètement, et sans dire pourquoi, une galère sur le Rhône, hors d'Avignon, afin de n'éveiller aucun soupçon. C'était peut-être la pieuse ruse dont Catherine parle au Pape dans une lettre que nous avons déjà citée. La Sainte triomphait ; le Pape, qui voyait que ses efforts pour le bien étaient frappés en France de stérilité, se décidait enfin à accomplir la volonté de Dieu. Quand il eut fait ses préparatifs, il ordonna aux cardinaux de se disposer à le suivre. Il y eut des murmures, et aux cardinaux mécontents vinrent se joindre le père, le frère et les neveux du Pontife, qui se jetèrent à ses genoux, le suppliant de ne pas accomplir son douloureux projet. Grégoire résista courageusement ; il avait auprès de lui sa vaillante conseillère. Prévoyant combien le mo-

(1) *Acta Sanct.*, avril. In-folio, 1738.

ment du départ serait pénible, et craignant que sa résolution ne vînt à chanceler, il n'avait pas voulu qu'elle quittât la France avant lui. Le Pape partit enfin d'Avignon le 13 septembre 1376, avec la plus grande partie des cardinaux ; six seulement restèrent à Avignon. Son vieux père se jeta à ses pieds pour le supplier une dernière fois, lui disant que, si son fils partait, il n'avait plus qu'à mourir. « Mon fils, » s'écriait-il, « où allez-vous ? Je ne vous verrai plus jamais ! » et ses larmes coulaient abondamment, mais toutes ses supplications furent inutiles. Le Pape se dégagea des étreintes de son père, en lui disant : « Il est écrit : tu marcheras sur l'aspic » et le basilic. » Il avait été fortifié contre ses propres hésitations, contre l'amour de ses parents et de son pays, contre le roi de France, contre les cardinaux. Catherine avait remporté la victoire. Triomphante et joyeuse, mais cachant sa gloire et sa joie sous le sombre voile de l'humilité, elle quitta de son côté Avignon, après avoir soldé ses dépenses et celles des vingt-deux personnes qui l'accompagnaient, avec la somme de cent florins d'or que le Pape lui avait fait donner sur la bourse pontificale, pour aider sa céleste conseillère à retourner en Toscane. Le duc d'Anjou, pour sa part, lui avait remis cent francs en argent.

La mission de Catherine n'était pas terminée avec le départ de Grégoire. Il avait quitté Avignon, mais il était environné d'une Cour tumultueuse, et il emportait un bagage bien embarrassant : sa timidité et ses continuelles hésitations. Notre Sainte l'accompagnera de ses vœux, de ses prières, de ses lettres ardentes ; elle le retrouvera à Gênes, comme nous allons bientôt le voir, et lui rendra le courage qui était prêt à lui manquer.

Les Avignonnais avaient vu partir leur Pontife en gémissant et en pleurant ; les cardinaux l'avaient suivi, non sans manifester leur mécontentement. Il avait été décidé que la première partie du voyage se ferait à cheval. Grégoire eut toutes les peines du monde à enfourcher la jument qui lui était destinée. Quand il fut assis sur elle, elle se cabra, et dès que le cortège fut sorti de la ville, elle refusa positivement d'aller plus loin. Le Pape fut obligé de changer de cheval. On tira de cet accident un mauvais augure, mais Grégoire continua résolument son voyage, s'arrêta à Saint-Maximin, pour vénérer les reliques de sainte Madeleine, et le 22 septembre, il arriva à Marseille. Les habitants de cette grande ville, les moines, le clergé, vinrent à sa rencontre. Tous étaient

tristes ; on déplorait la résolution du Pape ; il n'entendait autour de lui que des gémisses et des plaintes. Ces démonstrations le touchèrent ; il assura les Marseillais qu'il comprenait les regrets manifestés par les populations qui le voyaient s'éloigner de la France ; il protesta qu'il aimait cette nation qui était la sienne ; mais il porte, leur dit-il, un fardeau redoutable ; il est responsable devant Dieu de l'administration de l'Eglise, et il est persuadé qu'il accomplit la volonté divine en retournant à Rome. Il séjourna douze jours à Marseille.

Trente-deux galères attendaient le Pape dans le port. Réunies ensemble et d'un commun accord, toutes les républiques italiennes s'étaient empressées d'envoyer des vaisseaux à Grégoire. Des navires portant des pavillons étrangers à l'Italie mouillaient aussi dans les eaux de la Méditerranée. Florence elle-même avait sa galère à Marseille. Bien qu'elle fût en guerre avec le Saint-Père, elle était trop heureuse de le voir revenir en Italie, pour ne pas le lui prouver de cette manière, mais la plus grande partie des navires appartenait aux Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

Le Pape quitta Marseille le 2 octobre. Il ne put s'empêcher de verser des larmes, quand ses pieds ne touchèrent plus la terre de sa patrie qu'il ne devait plus revoir. Le grand maître des Hospitaliers, Jean-Ferdinand de Hérédia, avait le commandement de la flotte. Le Pape monta sur le vaisseau de ce preux chevalier. Dès que les navires eurent quitté les eaux de Toulon, des orages affreux éclatèrent, et rendirent la traversée très pénible. Ces tempêtes devaient accompagner le Pontife durant tout son voyage. Le 9 octobre, on fut obligé de relâcher au port de Villafranca près de Nice, d'où l'on ne put sortir que le 13. On mit trois jours pour atteindre la ville de Gènes, au port de laquelle on débarqua le 18 octobre, pour y séjourner onze jours.

Catherine, elle aussi, avait quitté Avignon. Très probablement elle côtoya les rivages de la Méditerranée, et la Sainte-Banme reçut sa visite. Sa dévotion à sainte Marie-Madeleine, qui lui avait été donnée par Notre-Seigneur lui-même pour patronne et pour mère, était une raison bien suffisante pour l'engager à gravir ces monts escarpés, dans le flanc desquels s'ouvre cette grotte célèbre, qu'habita plus de trente ans la pénitente bien-aimée du Sauveur. C'est à Toulon que nous rencontrons les premières traces certaines de son voyage. Elle descendit avec sa suite dans un hôtel, et, selon

sa coutume, elle se retira aussitôt dans une chambre; désirant passer tout à fait inaperçue, elle avait recommandé à ses compagnons de ne pas dire où elle était. « Mais, » dit le bienheureux Raymond, « les pierres elles-mêmes annoncèrent son arrivée. » D'abord les femmes, puis les hommes, accoururent à son habitation, demandant à voir la Sainte qui revenait de la Cour pontificale. Le maître d'hôtel ayant enfin avoué que Catherine était chez lui, il fut impossible de retenir la foule, et l'on fut forcé d'ouvrir la porte aux femmes. » L'une d'entre elles portait un enfant, dont le corps était affreusement enflé. La Sainte le guérit, en le pressant tendrement sur son sein. C'est ainsi qu'elle payait par des bienfaits surnaturels l'hospitalité qu'elle demandait humblement.

En quittant Toulon, Catherine continua son voyage par terre, et arriva à Varezza le 3 octobre. Elle y dit à cette date au bienheureux Raymond : « Dieu vient de me faire connaître que dans quelques années, ce même jour, veille de la fête de saint François, vous transporterez mon corps de vos propres mains d'une tombe dans une autre. » Raymond répéta le soir de ce même jour ces paroles à frère Barthélemy, et l'événement vérifia plus tard la prédiction. Les habitants de Varezza reçurent un signalé bienfait de la Sainte pendant son séjour dans leur ville, qui avait eu beaucoup à souffrir de la peste. Catherine leur conseilla de bâtir une chapelle en l'honneur de la sainte Trinité, de la bienheureuse vierge Marie et du bienheureux Jacques de Varezza. Depuis ce moment, la peste n'est jamais entrée dans la ville. La connaissance de ce bienfait accordé à Varezza se répandit si généralement dans toute l'Italie septentrionale, que maintes fois, quand des épidémies désolaient les lieux environnants, on se réfugiait dans cette cité, et la faveur obtenue par les prières de la Sainte devint ainsi de plus en plus manifeste; on a même vu des hommes atteints de la peste entrer dans la ville, et y mourir sans communiquer la maladie. Ces faits se sont produits en 1579, 1630 et 1706, et plus récemment, pendant les invasions du choléra. Aussi la reconnaissance des habitants envers Catherine est sans bornes, et ils ont ajouté aux noms des saints patrons de leur chapelle celui de leur sainte protectrice (1).

(1) *History of S. Cath. of Siena*. London, 1880.

Catherine arriva bientôt à Gênes, où sa réputation de sainte et de thaumaturge l'avait précédée. Elle y logea dans la maison d'une dévote et noble dame, nommée Orietta Scotta (1). Ce fut à Gênes que la Sainte guérit deux de ses plus chers disciples atteints de la fièvre, Néri de Landoccio et Etienne Maconi. La divine Providence avait sans doute disposé elle-même le voyage de Catherine, et l'avait conduite dans cette ville, où elle arriva quelques jours avant Grégoire. Le Pape avait besoin de sa céleste conseillère ; car il était tout découragé. Les tempêtes à travers lesquelles il avait accompli la première partie de son voyage passaient à ses yeux pour une manifestation que la volonté de Dieu n'était pas qu'il quittât Avignon. Il recevait d'ailleurs de Rome de mauvaises nouvelles. Le peuple, qui y était souverain, ne voulait à aucun prix se dessaisir de l'autorité. Les Florentins étaient loin d'être disposés à faire leur soumission. Grégoire était presque décidé à retourner en France. Mais il put voir Catherine et puiser un courage nouveau dans ses conseils inspirés par une vive foi et un ardent amour de Dieu. Le Pape se rendit une nuit auprès de la Sainte ; il avait deux raisons pour choisir un pareil moment. En premier lieu, il ne voulait pas mander Catherine auprès de lui, à cause de la vigilante jalousie de ceux qui l'entouraient, et il lui était également impossible d'aller chez elle le jour, sans que tout le monde le sût ; car la foule se pressait du matin au soir autour de la Sainte. En second lieu, il ne lui semblait pas prudent de laisser connaître aux personnes de sa suite qu'il voulait conférer avec elle. La Sainte, voyant entrer Grégoire, se jeta à ses pieds avec une très grande humilité. Mais le Pape la fit lever, et la salua avec bonté et beaucoup d'affabilité. Ils s'assirent ensuite, et le Pontife causa familièrement avec elle. Quand l'entretien fut terminé, il lui demanda une grâce avec de très vives instances. L'humble Vierge répondit qu'elle s'empresserait d'accomplir tout ce qu'il plairait au Pape de lui commander, et alors il la supplia de lui promettre de se souvenir toujours de lui dans ses prières. Catherine, tout enflammée d'une céleste charité, assura Grégoire qu'elle obéirait à sa requête, lui demandant à son tour, avec une grande simplicité et un filial abandon, de vouloir bien, lui aussi, se souvenir d'elle au saint sacrifice de l'autel. Ces promesses réciproques ayant été

(1) CAFFARINI, *Lég. min.*

ainsi faites et acceptées, le Pape continua de s'entretenir avec Catherine quelques instants encore. Puis il la laissa, très édifié de sa sagesse, après lui avoir donné la bénédiction apostolique (1). Cette page de l'histoire de notre Sainte, écrite par Caffarini, ne nous dit pas quel entretien le Pape eut avec elle, mais il ne faut pas douter que Catherine ait eu à raffermir le courage du Pontife, qui avait faibli devant les dangers courus par son vaisseau ; les insinuations frauduleuses de ceux qui voulaient lui persuader de retourner en France avaient sans doute aussi ébranlé sa résolution. Il est certain qu'elle lui parla en termes que sa foi rendit éloquents, puisque Grégoire, voyant clairement la volonté de Dieu dans la détermination qu'il avait prise, continua son voyage. Mais, comme Catherine avait trop d'humilité pour croire que ses paroles eussent été capables de décider le Pape, elle se munit de l'arme puissante de l'oraison. La prière qu'elle adressa à Dieu à Gènes, pour qu'il voulût bien accorder à Grégoire la persévérance dans son bon dessein, nous montre la foi qui l'animait, la hauteur de ses vues et sa générosité toute remplie d'abnégation ; car, si le bien ne peut se faire qu'à la condition de châtimens à infliger à ce peuple qu'elle veut sauver, elle prie Dieu de faire tomber sur elle-même et sur sa pauvre chair toutes ses colères et ses vengeances.

« O Amour incompréhensible, qui êtes toujours le même, » dit-elle à Dieu, « vous envoyez votre Vicaire, pour sauver vos enfants » qui périssent par leur révolte contre la sainte Eglise, votre » Epouse. Vous l'envoyez au milieu des dangers et des tribulations, comme vous avez envoyé votre bien-aimé Fils, notre Rédempteur, pour ressusciter vos enfants morts par le péché et la » désobéissance de notre premier père. Hélas ! ces misérables » hommes, que vous avez créés, se laissent tromper par l'orgueil » et la sensualité. L'ennemi les séduit, et ils ne veulent point » obéir à votre sainte volonté qui doit les sauver ; ils voudraient » empêcher le Souverain Pontife d'accomplir ses projets si profitables et si nécessaires à l'Eglise. O Amour éternel, ces infortunés craignent la mort du corps, et non celle de l'âme ; ils » écoutent leurs sens et leur volonté propre, et non la vérité de » vos jugemens et la profondeur de votre sagesse divine. Que » votre Vicaire se réjouisse de faire votre volonté et de mettre

(1) CAFFARINI, *Leg. min.*

» ses pieds sur les traces de ceux de Jésus-Christ. J'implore pour
» lui votre adorable bonté ; purifiez son âme, et que son cœur
» brûle du désir de ramener ceux qui se sont laissé tromper, et
» de les tirer de la mort par votre puissance. Si ses lenteurs vous
» déplaisent, ô Amour éternel, châtiez-les sur mon corps qui est à
» vous et que je vous offre, afin que vous l'immoliez et l'anéan-
» tissiez selon votre bon plaisir. Seigneur, j'ai péché ; ayez pitié
» de moi. O Dieu vrai, comment l'homme, que votre amour a ra-
» cheté au prix du Sang de votre Fils unique, n'a-t-il pas honte de
» se mettre en désaccord avec votre volonté, qui ne veut que
» notre sanctification ? O Dieu, vous avez établi votre Vicaire dis-
» pensateur des grâces nécessaires à notre sanctification et au sa-
» lut de vos enfants égarés. Faites, je vous en conjure, qu'il fasse
» en tout votre sainte volonté, qu'il n'écoute pas les conseils de
» la chair et de l'amour-propre, et qu'il ne soit arrêté par aucune
» frayeur, aucun obstacle. Hors de vous, Seigneur, tout est im-
» parfait. Aussi ne regardez pas mes péchés que je vous confesse,
» mais écoutez les prières de votre misérable servante, qui espère
» en votre bonté infinie. O Jésus, votre face s'est voilée, parce
» que vos créatures abusent de vos grâces et qu'elles dépouillent
» l'Eglise, votre unique Epouse ! O Bonté éternelle, faites que votre
» Vicaire ait soif de nos âmes, et qu'il soit tout enflammé du désir
» de procurer votre gloire ; guérissez par lui nos misères ; rendez
» la santé à votre Epouse par la sagesse de ses conseils et la puis-
» sance de ses œuvres. O mon Dieu, convertissez aussi ceux qui
» l'entourent, afin qu'ils ne voient plus que vous seul dans la sim-
» plicité de leurs cœurs et la perfection de leurs volontés. Ne con-
» sidérez pas l'indignité de votre pauvre servante qui vous prie
» pour eux, mais placez-les dans les jardins de votre volonté, qui
» seule est sainte et éternelle. »

C'est ainsi que Catherine accomplissait la volonté de Dieu. Devenue l'Ange gardien du Pontife suprême dans son voyage d'Avignon à Rome, elle le surveillait dans toutes ses voies, et en même temps elle travaillait au salut des âmes. En effet, pendant qu'elle était à Gênes, des hommes de lettres, des docteurs, des maîtres en théologie, vinrent en grand nombre pour l'entretenir. Tous ceux qui l'écoutaient, pleins d'admiration et de respect pour sa doctrine, étaient visiblement bénis de Dieu, mais, au contraire, ceux-là étaient punis sévèrement, qui la méprisaient et cherchaient à la

discréditer. Les personnages les plus considérables de la ville ne rougissaient pas de lui demander et de recevoir ses conseils toujours pleins de sagesse. On remarquait que tous ceux qui avaient causé avec elle la quittaient tout agités et remplis d'une sorte de terreur, comme si quelque chose d'extraordinaire leur était arrivé. Elle exhortait tous ses visiteurs à la pénitence avec beaucoup de douceur, et se conciliait leur respect par la sainteté de sa vie (1).

Cependant la longueur de l'absence de Catherine et la lenteur qu'elle mettait à revenir à Sienne remplissaient de douleur l'âme trop humaine de Lapa, sa mère, qui brûlait de la revoir et lui reprochait l'abandon dans lequel elle la laissait. Sa fille lui écrit de Gênes, et dans cette lettre on voit briller encore la vertu habituelle de la Sainte : son obéissance à la volonté de Dieu, et la docilité avec laquelle elle soumettait sa manière de voir à celle de Notre-Seigneur. « Ma chère mère dans le Christ, » dit-elle à Lapa, « je désire que vous soyez la mère véritable, non seulement de » mon corps, mais aussi de mon âme. Je pense que si vous aimiez » plus mon âme que mon corps, toute tendresse exagérée mourrait » en vous, et vous ne souffririez pas tant d'être privée de ma pré- » sence corporelle. Bien au contraire, vous en seriez consolée, et » vous voudriez pour la gloire de Dieu souffrir la peine que je vous » cause, en pensant qu'il s'agit de l'honneur de Dieu. Je veux que » vous pensiez à Marie, cette douce Mère, qui pour l'honneur de » Dieu et le salut de nos âmes, nous a donné son fils mort sur le » bois de la Croix. Et quand Marie fut seule après l'Ascension de » Notre-Seigneur, elle demeura avec les disciples. Ce fut pour eux » et pour elle une grande consolation, et ce fut aussi une grande » peine, lorsqu'il fallut qu'elle les quittât pour la gloire de son Fils » et le salut du monde, mais elle préféra la peine de leur départ » à la consolation de leur présence, à cause du bien qui devait en » résulter. Faites de même, ma très chère mère, vous savez qu'il » faut que je fasse la volonté de Dieu, et je sais que vous voulez » que je la suive. Sa volonté a été que je parte, et ce départ n'a pas » été sans un dessein secret de sa Providence et sans des résultats » bien utiles. Si je suis restée loin de vous, c'est par sa volonté, » non par la mienne, et celui qui penserait autrement serait dans » l'erreur. Il faut que j'aïlle, en suivant ses traces, de la manière

(1) CAFFARINI, *Leg. min.*

» et au moment qu'il plaira à sa bonté, et vous, comme ma bonne
» et douce mère, vous devez souffrir avec joie toutes sortes de
» peines pour l'honneur de Dieu, votre salut et le mien. Quand vos
» enfants vous quittaient dans l'intérêt de leurs biens temporels,
» que faisiez-vous ? Et maintenant que je me suis séparée de vous
» dans l'intérêt des biens surnaturels, vous me dites que vous allez
» mourir, si je ne reviens pas vite. C'est parce que vous aimez
» plus la partie de moi-même que j'ai tirée de vous, que celle
» qui me vient de Dieu. Elevez donc un peu votre cœur vers la
» douce et sainte Croix qui adoucit toute douleur. Consentez à
» sentir un peu de peine passagère, pour éviter la peine infinie
» que méritent nos péchés. Fortifiez-vous dans l'amour de Jésus
» crucifié, et ne croyez pas être abandonnée de Dieu ni de moi.
» Vous serez abondamment consolée. La peine aura été moins
» grande que ne le sera la joie. Dieu nous ramènera à vous ; nous
» serions déjà auprès de vous, sans la maladie de Néri. »

Catherine se sépara du Pape à Gênes, et gagna par mer, avec ceux qui l'accompagnaient, les côtes de Toscane. Ce voyage ne fut pas sans danger. Le vaisseau sur lequel elle était montée eut beaucoup à souffrir de la tempête, mais la Sainte eut le bonheur d'atteindre saine et sauve le rivage avec le bienheureux Raymond et tous ses disciples. Ce fut sans doute de cet orage que parle le confesseur de Catherine dans sa légende, pour faire ressortir la confiance de la Vierge dans la Providence, puisque c'est la seule circonstance dans laquelle le bienheureux Raymond voyagea sur mer avec sa fille spirituelle. On était dans un passage dangereux. Raymond avertit Catherine que le vaisseau courait de sérieux dangers. Elle lui répondit, comme à son ordinaire : « Pourquoi vous occupez-vous tant de vous-même ? » Un vent se mit à souffler, qui prit le vaisseau par le côté. Le bienheureux en prévint Catherine : « Que le pilote change le gouvernail, au nom de Dieu, » dit-elle, « et qu'il aille au gré du vent que le Ciel lui enverra. » Le pilote obéit, et ils retournaient en arrière, quand tout à coup le vent qui les avait abandonnés se mit à souffler de nouveau, et ils arrivèrent à l'heure de Matines en chantant le *Te Deum*, au port qu'ils désiraient. C'était celui de Leghorn (1). Catherine se retrouvait enfin sur le sol de sa patrie, et avait le bonheur d'embrasser Lapa,

(1) Livourne aujourd'hui. *Acta Sanct.*, avril. In-fol., 1738.

sa vieille mère, qui ne pouvant contenir son impatience de revoir sa fille, était venue à sa rencontre. Notre Sainte se rendit à Pise, où une affaire l'appelait, puis elle s'achemina vers Sienne, où l'attendaient de nouveaux travaux pour le service du prochain. Mais attachée désormais au Souverain Pontife par les liens que la Providence avait créés entre elle et lui, elle l'accompagnera toujours, sinon de corps, du moins par les sages conseils que lui porteront ses lettres. A Rome, comme à Avignon, son autorité et sa sagesse surnaturelles lui donneront entrée dans les conseils de Grégoire XI et de son successeur, et elle aura ainsi à s'occuper des grandes affaires qui intéressaient alors la chrétienté.

Cependant le Pape quitta Gênes avec toute sa suite le 29 octobre. De nouvelles tempêtes assaillirent les vaisseaux, et les obligèrent à relâcher à Porto-Fino. L'on ne put arriver à Livourne, ville située près de Pise, que le 7 novembre. Grégoire y séjourna neuf jours à cause du mauvais état de la mer. Les Pisans profitèrent de ce contretemps pour donner au Pape la preuve de leur dévouement et de leur joie de le voir revenir. Ils lui offrirent des veaux, des moutons, du pain, du vin, et beaucoup d'autres présents. Ils se montrèrent aussi très généreux envers les cardinaux. La flotte relâcha ensuite au port de Piombino, où l'on dut s'arrêter. Quand on remit à la voile, l'orage redoubla de violence, et les navires furent obligés de jeter l'ancre dans le petit port de Baccello, d'où l'on ne put sortir qu'au bout de quelques jours. On arriva enfin le 6 décembre au port de Corneto, non loin de Rome. Le Pape demeura dans cette ville cinq semaines avec sa suite. Le courage que Catherine lui avait rendu à Gênes s'était refroidi, et n'avait pu le conduire jusqu'à Rome. Mais la Sainte veillait sur le Pontife, et sentant combien il avait besoin d'être encouragé, elle lui envoya de Sienne le bienheureux Raymond. Celui-ci lui apportait de la part de Catherine une lettre qui devait lui rendre son ardeur et lui communiquer la force d'accomplir jusqu'au bout la volonté de Dieu. « Très Saint Père » dans le Christ, le doux Jésus, » lui dit-elle, « votre indigne fille » Catherine se recommande à vous dans le précieux Sang du » Sauveur, avec le désir de voir votre cœur ferme et inébranlable » dans la véritable et douce patience, considérant qu'un cœur » faible, mobile et impatient n'arrivera jamais à accomplir les » grandes œuvres de Dieu. Toute créature raisonnable, si elle

» veut servir Dieu et se revêtir de la vertu, doit avoir cette cons-
» tante et parfaite patience. Sans cela, Dieu ne sera jamais en elle.
» Ce n'est qu'à cette condition que l'homme sera le serviteur du
» Christ; autrement il deviendrait l'esclave de la sensualité, qui
» ôte la constance et rend le cœur étroit, faible et pusillanime.
» Mais si la vertu est nécessaire à chaque homme, combien plus
» l'est-elle à vous, qui avez à gouverner et à nourrir le corps
» mystique de la sainte Eglise. Combien vous avez besoin de
» patience, de force et de constance, vous qui êtes devenu, jeune
» encore, une plante du jardin de la sainte Eglise! Maintenant
» vous êtes le Vicaire du Christ, et si votre fardeau est devenu
» pesant, votre cœur doit être fort, courageux et sans crainte à
» l'égard de ce qui peut vous arriver. En épousant l'Eglise, vous
» n'ignorez pas que vous vous êtes engagé à souffrir pour elle les
» vents contraires, les peines, les tribulations qui vous attaqueront
» à son occasion. Allez donc en homme généreux au-devant de
» ces tempêtes, avec force, patience et persévérance. Que la peine
» ne vous fasse jamais regarder en arrière, par surprise et par
» peur, mais persévérez et réjouissez-vous au milieu des dangers
» et des combats, afin que votre cœur soit plein de joie, en voyant
» l'œuvre de Dieu se faire au milieu des obstacles présents et
» futurs. Soyez sans crainte; car toujours les persécutions et les
» tribulations finissent par la paix, que méritent la patience et la
» persévérance. Souffrez avec amour pour Jésus crucifié, et vous
» verrez que cette grande guerre conduit à une grande paix. Allez,
» mon Père, le plus vite que vous pourrez, prendre la place des
» glorieux apôtres Pierre et Paul; marchez avec fermeté de votre
» côté, et Dieu, du sien, vous donnera tout ce qui est nécessaire,
» à vous et au bien de votre Epouse. »

Grégoire XI obéit à Catherine. Il se remit en route le 13 janvier 1377. Les Romains étaient dans la joie, parce qu'ils allaient enfin revoir leur Père et leur Pontife. La flotte arriva à Ostie le 14. Le gouvernement de Rome s'était engagé, par un acte en date du 21 décembre précédent, à remettre au Pape la pleine et entière seigneurie de sa ville, dès qu'il serait à Ostie. Il n'y demeura qu'un jour, et arriva le 15 à Saint-Paul hors les murs. Le surlendemain, 17 janvier, Rome revit enfin le Souverain Pontife, et salua son Roi. L'entrée du Pape dans la Ville Eternelle fut très solennelle et majestueuse. Les Romains firent éclater leur joie et leur

enthousiasme. Grégoire, vainqueur de tous les obstacles et de tous ses ennemis, s'assit enfin sur le trône de Pierre, que les Papes n'ont jamais abandonné depuis, sinon pour des exils passagers. Car la destinée de l'Eglise n'est pas qu'elle soit tranquille ici-bas ; elle doit toujours être persécutée.

Catherine seule n'assistait pas à cette solennité. Elle avait ramené le Pape dans la cité des Apôtres qui réclamait son Pontife, et elle ne l'accompagnait pas pour le voir s'asseoir glorieusement sur le siège de saint Pierre. Elle avait été à la peine, elle ne voulait pas être au triomphe ; il lui suffisait d'avoir accompli la volonté de Dieu. Son amour de la solitude et son humilité lui commandaient de se cacher, dès que l'œuvre était faite, à laquelle elle avait été appelée. La joie du triomphe était une joie passagère, et parce qu'un fait ne peut produire de suite ses conséquences, elle prévoyait toutes les peines et les difficultés que le Pape allait rencontrer dans les premiers temps de son séjour à Rome. Aussi, cachée dans sa petite cellule de Sienne qu'elle avait enfin retrouvée, elle adressait à Dieu ses supplications ; elle lui demandait que le retour du Souverain Pontife en Italie portât des fruits abondants, et que l'Eglise y trouvât et sa gloire et sa paix. C'avait été le but de tous ses efforts. A ses yeux, le bien temporel qui devait résulter pour Rome et l'Italie du retour du Pape occupait le second rang. Avant tout, elle voulait celui de l'Eglise. Car il faut que chaque Eglise ait son Pasteur ; or, si le Pape est l'évêque de toute la terre, il est d'abord l'Evêque de Rome, parce qu'il occupe le siège de Pierre. Il faut que le Pape, premier de tous les Pasteurs, donne le bon exemple, et il ne peut le donner qu'autant qu'il est à sa place ; or, sa place est à Rome. Dans les circonstances dans lesquelles se trouvait la Papauté, il fallait que le Pape fût à même de donner de bons pasteurs aux Eglises Italiennes et de réformer les mœurs, et pour cela il était nécessaire qu'il dominât l'Italie de son autorité et de sa présence. Il fallait que la Papauté recouvrât toute sa liberté, et la Papauté ne pouvait être libre, tant que le Pape n'aurait pas débarrassé son autorité de la tutelle du gouvernement de la France. Il fallait que les cardinaux fussent absolument dévoués au Souverain Pontife, et cela était impossible, tant que leur élection dépendait en partie d'un monarque qui cherchait à dominer le Saint-Siège par ses créatures. Il fallait que le Pape pût réchauffer continuel-

lement son ardeur sur cette terre de Rome, glorifiée par le tombeau des saints apôtres Pierre et Paul et rougie du sang de tant de martyrs. Il fallait et il faut perpétuellement que Rome existe, parce que Rome est le siège indéfectible de Pierre ; or, Rome doit tout ce qu'elle est à la présence de son Pontife.

Voilà ce que comprenait Catherine ; c'est là ce qu'elle voulait sous l'inspiration du Saint-Esprit dont elle était remplie ; c'est là ce qu'elle a procuré par une puissance surnaturelle et divine. Dante et Pétrarque l'avaient demandé. Ils n'ont pas eu l'autorité nécessaire pour l'obtenir. Les Saints se sont mis à l'œuvre, et ils l'ont obtenu. Pierre d'Aragon et sainte Brigitte ont porté les premiers la parole ; il était réservé à l'humble fille du teinturier Benincasa de rendre le Pape à Rome et la liberté à l'Eglise.

Si Grégoire XI eut le courage de retourner à Rome, il ne put y cueillir aussitôt les fruits de sa généreuse résolution. Car les maux que devait guérir le retour de la Papauté dans la ville de saint Pierre, ne pouvaient cesser au moment même où le Pape s'asseyait de nouveau sur son siège. Il trouvait Rome toute remplie de ruines, ruines matérielles et ruines morales. De nombreux monuments étaient détruits, parce que la main qui seule eût pu les soutenir avait été absente. La pauvreté et la misère avaient dégradé la malheureuse cité, parce qu'elle n'avait plus dans ses murs la source de sa richesse et de sa prospérité. Autrefois habitée par un peuple nombreux, elle était assise maintenant dans la solitude comme une reine désolée. On entendait souffler dans la ville Pontificale le vent de la discorde qui éclatait souvent en séditions sanglantes. Le parti Gibelin était tout-puissant à Florence. A Rome, le gouvernement était instable et démocratique. Il ne se pressa pas d'accomplir les promesses faites au Pape ; il donna moins que ce à quoi il s'était engagé ; il avait de la peine à reconnaître les droits de l'Eglise. Des symptômes de dissensions nouvelles éclataient chaque jour. Aucune modification n'était apportée à l'état des choses. Au milieu de tant de maux, le Pape souffrait et se lamentait. Mais avant de cueillir des fruits, ne fallait-il pas qu'il ensemencât ? Ces fruits, il eût voulu les cueillir de suite, et comme ils ne mûrissaient pas assez vite, il se repentit d'être venu à Rome, et son courage l'abandonna.

En suivant les conseils de Catherine, il avait fait ce qu'il fallait faire, mais sans doute il avait sacrifié son repos. Sa santé s'affai-

blissait ; une tristesse profonde accablait le pauvre Pontife. Toute la ville le savait ; le bienheureux Raymond, qui ne pouvait l'ignorer, en fit part à Catherine. La Sainte répondit au bienheureux par une lettre dans laquelle elle rejette toute la faute sur elle, suivant son habitude, et s'excuse auprès du Pape, tout en affirmant qu'il avait fait la volonté de Dieu. « J'ai appris, » écrit-elle à son confesseur, « que vous avez eu à souffrir de grands combats, et que votre âme » est dans les ténèbres par les artifices et les illusions du démon, « qui veut vous faire voir droit ce qui est de travers, et de travers » ce qui est droit. Il agit ainsi pour arrêter vos progrès et vous » faire manquer votre but. Mais prenez courage, parce que Dieu » veille sur vous, et que sa Providence vous couvrira toujours. Je » sais que des religieux et des séculiers vous ont persécuté, et » qu'ils vous persécuteront encore. Je sais que vous avez éprouvé » des ennuis, et que vous avez reçu des reproches du Vicaire de » Jésus-Christ. Vous avez souffert de la part de tout le monde, et » pour vous, et pour moi, mais ne contestez pas, et supportez » tout avec patience. Si vous voyez le Pape, recommandez-moi » humblement à lui ; demandez-lui pardon de toutes les fautes » que j'ai commises par ignorance et par négligence contre Dieu. » Ce sont sans doute mes fautes qui lui ont attiré les persécutions » qu'il a souffertes, et on peut attribuer à mes iniquités les maux » de la sainte Eglise. Il a bien raison de se plaindre de moi et de » me punir de mes fautes. J'espère de la bonté de Dieu qu'il jet- » tera un regard de miséricorde sur l'Epouse du Christ, sur son » Vicaire, et aussi sur moi. Il m'ôtera mes défauts et mon igno- » rance ; il donnera à son Epouse la consolation et la paix ; il la » renouvellera au milieu des souffrances ; car il est impossible » d'arracher sans peine les épines et les abus qui étouffent tout » dans le jardin de la sainte Eglise. Pour le Saint-Père, Dieu » lui fera la grâce d'être courageux, et de ne pas tourner la tête » en arrière ; quelque difficulté qui survienne, quelque persécu- » tion que lui fassent souffrir des enfants coupables, il aura la » persévérance, il ne fuira pas le travail, mais il se jettera comme » un agneau au milieu des loups, avec la faim et le désir de l'hon- » neur de Dieu et du salut des âmes, sans s'inquiéter aucunement » des choses temporelles. S'il imite la bonté de Dieu, l'agneau » deviendra le maître des loups, et les loups deviendront dès » agneaux, et alors il en sortira la gloire de Dieu et la paix de

» l'Eglise. Oui, ce n'est que par la paix, la douceur et les peines
» spirituelles que le père doit punir ses enfants, et non par la
» guerre. »

Puis Catherine s'adresse directement au Saint-Père. Elle le supplie de continuer le bien qu'il a commencé et d'agir avec douceur; car c'est le seul moyen, croit-elle, de procurer le bien : « Hélas! tous ces malheurs et toutes vos peines, Saint-Père, » viennent de moi, misérable, de mon peu de vertu et de mes » nombreuses désobéissances. Voyez ce que vous avez à me repro- » cher, non pour me punir, mais pour me plaindre. A qui irai-je, » si vous me délaissez? Qui sera mon abri, si vous refusez de me » recevoir? Mes persécuteurs me poursuivent, et je me réfugie » vers vous. Si vous vous irritez contre moi, et que vous ne vouliez » plus de moi, je me cacherai dans les plaies de Jésus crucifié, et » je sais qu'il me recevra, parce qu'il ne veut pas la mort du » pécheur, et quand il m'aura reçue, vous ne me chasserez pas, » et nous resterons à notre poste, pour combattre généreusement » avec les armes de la vertu pour la douce Epouse du Christ. C'est » là que je veux terminer ma vie dans les larmes, les sueurs, les » soupirs, et donner pour elle mon sang et la moelle de mes os. » Et si tout le monde me chasse, je ne m'en tourmenterai pas, » mais je me reposerai, en pleurant et en souffrant, sur le sein de » ma douce mère l'Eglise. Pardonnez-moi, Saint-Père, toute mon » ignorance et les offenses dont je puis être coupable envers Dieu » et Votre Sainteté. C'est la Vérité éternelle qui m'excuse et me » rassure. »

Et revenant au bienheureux Raymond, Catherine le prie d'être auprès du Saint-Père plein de courage, sans inquiétude et sans crainte. « Ayez, » lui dit-elle, « une foi vive et une ferme volonté » de souffrir; puis marchez en assurance et faites tout ce que vous » pourrez pour l'honneur de Dieu et le salut des âmes jusqu'à la » mort. Communiquez au Pape ce que je vous écris, selon que » l'Esprit-Saint vous l'inspirera. »

Cette lettre de l'héroïque Vierge de Sienne contient les derniers conseils qu'elle a adressés à Grégoire XI. Toujours vigilante, elle sentait qu'il fallait prémunir le Pontife contre sa timidité, qui pouvait détruire tout le bien acquis déjà par le retour de la Papauté à Rome. Que le bienheureux Raymond soit persécuté, ce n'est pas étonnant; car il a été fréquemment l'intermédiaire de la Sainte

auprès du Pontife. Que Catherine soit accusée par Grégoire, elle le supportera sans se plaindre. Mais que le Pape ne tourne pas-la tête en arrière; bien au contraire, qu'il se glorifie de souffrir à Rome, comme saint Pierre y a souffert. Ces conseils arrivaient à temps à Grégoire; car il était sur le point de retourner à Avignon. Il en fut empêché par sa mort, qui arriva le 27 mars 1378. Ce Pape fut savant, pieux, très dévot à la sainte Vierge, prodigue envers les pauvres. Il eût été un excellent Pontife, s'il eût moins aimé sa famille, s'il eût appelé aux dignités des clercs qui en eussent été vraiment dignes, surtout, s'il eût été moins exclusivement Français dans le gouvernement de l'Eglise. C'est là d'ailleurs un défaut dont il ne fut pas seul coupable parmi les Papes qui ont siégé à Avignon. Ils ont été tous bons, mais trop Français; ce défaut, le Sacré-Collège l'avait encore plus qu'eux. Hélas! la conduite des cardinaux français, après la mort de Grégoire XI, ne fut-elle pas la première cause de ce Schisme, qui allait attirer d'incalculables maux sur l'Eglise et le monde?

CHAPITRE XII

LE GRAND SCHISME

Le grand Schisme. — Sainte Catherine en a eu la révélation. — Ce que les Cardinaux auraient dû être. — Ce qu'ils étaient. — Démarche des magistrats de Rome auprès des Cardinaux après la mort de Grégoire XI. — Les Cardinaux n'étaient pas d'accord. — Quel Pape voulait Catherine. — Election d'Urbain VI. — Comment se fit son élection. — Les Cardinaux lui rendent hommage. — Sainte Catherine augure bien d'Urbain VI. — Sa brusquerie et sa sévérité éloignent de lui les Cardinaux. — Sainte Catherine lui écrit. — Elle écrit au cardinal Orsini. — Le mécontentement des Cardinaux s'accroît. — Les Cardinaux à Anagni. — Honoré Gaëtan. — Les Cardinaux répandent des doutes sur la validité de l'élection d'Urbain VI. — Conclusions des jurisconsultes Lignano et Baldo. — Les Cardinaux se créent une armée. — Affaire du pont Salaro. — Emeute des Romains. — Pierre Rostaing, commandant du fort Saint-Ange. — Les Cardinaux se prononcent contre Urbain VI. — Urbain VI à Tivoli. — Sainte Catherine revient de Florence à Sienne. — Elle écrit à Urbain VI, au cardinal Pierre de Lune, de nouveau à Urbain VI. — Urbain VI envoie les Cardinaux Italiens aux Français. — Protestation de ceux-ci contre Urbain VI. — Ils déclarent nulle son élection. — Protestation d'un magistrat de Florence, du cardinal Tebaldeschi. — Les Cardinaux Français à Fondi. — Jeanne, reine de Naples. — Défection des Cardinaux Italiens. — Les Cardinaux écrivent au Roi de France. — Ils n'acceptent pas la convocation d'un concile. — Urbain VI crée vingt-neuf cardinaux. — Sainte Catherine lui écrit. — Election de Clément VII. — Sainte Catherine écrit à Urbain VI. — Elle prie pour l'Eglise. — Elle écrit à Jeanne de Naples. — Clément VII envoie partout des légats. — La France. — Sainte Catherine mandée à Rome par Urbain VI. — Prudence de la Sainte. — Arrivée de sainte Catherine à Rome. — Ce qu'elle pense de Rome. — Elle établit ses disciples en communauté. — Multiplication des pains. — Sainte Catherine parle devant les Cardinaux. — Elle écrit aux Cardinaux Italiens. — Elle conseille à Urbain VI de faire venir des Saints autour de lui. — Elle écrit à plusieurs serviteurs de Dieu. — Zèle de sainte Catherine pour la cause d'Urbain VI. — Les deux Papes s'anathématisent mutuellement. — Jugement de sainte Catherine sur Clément VII. — Clément VII lance une armée sur Rome. — Massacre au Capitole. — Urbain VI se crée une armée. — Urbain VI et sainte Catherine écrivent à tous les Souverains de l'Europe. — Joie éphémère de

sainte Catherine. — Elle rattache à la cause d'Urbain VI Florence, Pérouse, Bologne, Venise et surtout Sienna. — Le cardinal Bonaventure de Padoue. — Sainte Catherine demande des subsides à Sienna. — Elle écrit à André Cavalcabo et à beaucoup d'autres personnes. — Le royaume de Naples. — Sainte Catherine de Suède. — Projet d'envoyer à Naples les deux Saintes. — Le projet avorte. — Chagrin de sainte Catherine de Sienna. — Elle écrit à la reine de Naples. — Elle écrit au comte de Fondi, à Urbain VI, et lui envoie des oranges. — Les armées des deux Papes se rencontrent. — Défaite des Clémentins à Marino. — Reddition à Urbain VI du château Saint-Ange. — Procession à l'église Saint-Pierre. — Le Pape la suit pieds nus. — Sainte Catherine lui écrit. — Puissance de sainte Catherine. — Ses conseils. — Elle envoie plusieurs lettres. — Elle écrit à Jeanne de Naples, aux confidents de la Reine. — Clément VII va de Fondi à Gaëte. — Il est reçu à Naples par la Reine. — Soulèvement des Napolitains. — La Reine fait semblant de se soumettre à Urbain VI. — Joie de sainte Catherine. — Othon soumet les Napolitains. — La Reine rentre dans le parti de l'antipape. — Sainte Catherine écrit à Jeanne, à plusieurs personnes de Naples. — Les Napolitains restent fidèles à Urbain VI. — Urbain VI envoie le bienheureux Raymond à Charles V, roi de France. — Le bienheureux va voir sainte Catherine. — Prophétie de la Sainte. — Adieux de sainte Catherine à son confesseur. — Elle lui écrit à Pise. — Le bienheureux court des dangers. — Son voyage est interrompu. — Il revient à Gènes. — Sainte Catherine lui écrit. — Elle veut se rendre auprès de Charles V. — Urbain VI le lui défend. — Le Cardinal de Limoges envoyé par Clément VII à Paris. — Sainte Catherine écrit au Roi. — La France adhère à Clément VII. — Clément VII à Avignon. — Urbain VI s'adresse au roi de Hongrie. — Sainte Catherine écrit à ce Roi. — Charles de Durazzo. — Sainte Catherine lui écrit. — Jeanne de Naples excommuniée. — Jeanne et Clément VII opposent le duc d'Anjou à Charles de Durazzo. — Celui-ci s'empare du royaume de Naples. — Jeanne prisonnière. — Sa mort. — Scission de l'Europe en deux obédiences. — Force de l'Eglise pendant cette épreuve. — Comment finit le grand Schisme.

Les travaux de sainte Catherine allaient-ils être couronnés par le succès? Ses efforts pour la pacification de l'Italie et la réforme des mœurs allaient-ils aboutir, et fermer enfin les plaies de l'Eglise? Hélas! à mesure que la vie de notre séraphique héroïne s'avance vers son déclin, il semble que Dieu lui prépare des souffrances plus poignantes et des tristesses plus amères. Non, l'Eglise n'était pas près de voir ses blessures guéries. Au contraire, elle allait en recevoir une plus cruelle que toutes les autres; l'unité de son gouvernement était sur le point d'être brisée par un schisme, dont Catherine verra la naissance, avant de s'en aller à son céleste Epoux. Mal funeste, qui empêchera le bien commencé, consommera les divisions et les haines, et mettra la sainte Eglise

aux prises avec un ennemi capable de la faire périr, si elle n'avait les paroles de la vie éternelle. Le grand Schisme d'Occident commença en 1378. Le concile de Constance le termina en 1418, mais non sans laisser dans les esprits le germe d'une opinion qui portait dans ses flancs une hérésie, jusqu'au jour où le glorieux Pontife Pie IX la terrassa, en définissant l'infailibilité pontificale.

Catherine avait reçu la révélation du Schisme, et avait communiqué au bienheureux Raymond la douleur dont elle était pénétrée, à l'époque où celui-ci déplorait l'indigne conduite de Pérouse, qui s'était détachée du Saint-Siège en 1375. Au moment même où le Schisme commença, Dieu lui avait révélé la défection de plusieurs princes de l'Europe, et elle en fit part à son confesseur : « Je vous disais, il y a quelque temps, que tout ce qui se » passait alors était du lait et du miel ; je puis vous dire actuel- » lement que tout ce qui se passe aujourd'hui est peu de chose » en comparaison de ce qui arrivera dans les pays voisins (1). »

Les conséquences du grand Schisme furent désastreuses pour l'Eglise. De la rupture de l'unité au sein du Sacré-Collège naquirent de nouvelles divisions dans l'Europe déjà si profondément agitée. L'union, d'autant plus solide qu'elle est assise sur la charité, Catherine l'avait toujours conseillée comme l'unique moyen de salut, et toute prête à s'étendre sur son lit pour y mourir, elle répéta ce qu'elle avait toujours dit, ce qu'elle tenait de Dieu lui-même : « Ma fille, dis aux Cardinaux, aux colonnes de la sainte » Eglise, que s'ils veulent réparer tant de ruines, ils doivent s'en- » tendre ensemble, et être comme un manteau pour couvrir ce » qui paraît défectueux en leur père. Qu'ils soient réguliers dans » leur vie et leur entourage ; qu'ils me craignent et qu'ils m'ai- » ment ; qu'ils soient toujours d'accord en triomphant d'eux- » mêmes ; s'ils le font, moi qui suis la Lumière, je leur donnerai » la lumière qui sera nécessaire à la sainte Eglise, et lorsqu'ils » auront vu entre eux ce qu'il y a à faire, ils le proposeront tous » avec ardeur et promptitude à mon Vicaire, qui alors ne pourra » pas résister à leur bonne volonté, parce que ses intentions sont » bonnes et saintes. »

Les Cardinaux n'avaient pas suivi cette voie, parce qu'ils s'aimaient eux-mêmes plus qu'ils n'aimaient l'Eglise, et consultaient

(1) *Acta Sanct.*, avril. In-folio, 1738.

avant tout leur intérêt personnel. Presque tous Français, ils avaient vu de fort mauvais œil le départ de Grégoire XI pour la Ville Eternelle. Ils se déplaçaient en Italie, et guettaient la première occasion de ramener le Saint-Siège sur les rives du Rhône, décidés à la saisir avec empressement.

Grégoire XI, qui était à Rome depuis le commencement de l'an 1377, y était mort le 27 mars 1378. Le nombre des cardinaux s'élevait alors à vingt-trois, dont dix-huit étaient Français, un Espagnol et quatre Italiens. Seize seulement se trouvaient à Rome, parce que Grégoire en avait laissé six à Avignon, et que celui d'Amiens assistait au Congrès de Sarzane. Etaient-ce des hommes vraiment animés de l'Esprit de Dieu, et capables de rendre à l'Eglise tous les services qu'elle avait droit d'attendre d'eux? Catherine s'était posé cette question, et elle y avait répondu par un doute formel. Car dans une lettre qu'elle écrivait à Grégoire XI au commencement de l'an 1376, elle semble lui reprocher les choix qu'il avait faits le 20 décembre précédent. « J'ai » appris, » lui dit-elle, « que vous avez nommé des Cardinaux. Je » crois que l'honneur de Dieu et les intérêts de l'Eglise vous » obligent à mettre tous vos soins à choisir des hommes vertueux. » Si vous n'agissez pas ainsi, Dieu ne pourra que vous blâmer, » et vous ne prendrez pas les intérêts de l'Eglise. Pourquoi vous » montrer surpris ensuite que la justice de Dieu nous châtie par » des fléaux? Faites ce que vous dit votre conscience, sans trem- » bler et en vue de Dieu seul. »

Sainte Catherine voyait-elle juste? Les événements qui vont se dérouler à nos yeux nous le diront.

Après la mort de Grégoire XI, le peuple de Rome avait manifesté sa volonté bien arrêtée d'avoir un Pape Romain, ou au moins Italien, pour affermir le Saint-Siège à Rome, et prévenir les malheurs qu'avait causés l'abandon de la Ville Eternelle par les Souverains Pontifes depuis l'année 1305. Une députation s'était présentée aux cardinaux pour leur dire que le peuple entendait qu'il n'en fût pas autrement, qu'il en exigeait l'assurance, et que, si les conclavistes le mécontentaient sur ce point, ils le pousseraient certainement à des excès.

Les cardinaux ne voulurent prendre aucun engagement vis-à-vis des députés du peuple Romain, et protestèrent qu'en entrant au conclave ils étaient bien déterminés à garder toute leur liberté et

leur indépendance. Malheureusement il n'y avait entre eux aucune entente, et quand le conclave fut commencé, des ambitions particulières d'un côté, et de l'autre la formation de deux partis, le premier Français et le second Italien, créèrent entre les membres du Sacré-Collège des dissensions profondes. Cependant l'œuvre qu'ils avaient à accomplir était d'une immense importance au double point de vue des intérêts de l'Eglise et de la paix de l'Europe.

Il fallait qu'ils donnassent à l'Eglise un Pape capable de rasseoir solidement à Rome le siège de la Papauté, et exerçant du haut du trône de Pierre une salutaire influence sur les peuples ; il fallait un Pape tout à la fois ferme et tendre, doux et sévère, calmant par une autorité paternelle les justes ressentiments de l'Italie, et réunissant à ses pieds tous les peuples par le lien d'une unité consolidée par la charité.

C'était là le Pape que Catherine voulait pour l'Italie et le monde. Toutes les lettres que nous l'avons vue écrire à Grégoire XI à Avignon et l'action qu'elle eut sur lui tendaient à ce magnifique résultat. Le Pape était à Rome ; c'était un premier bien acquis. La pacification de l'Italie par la réforme des mœurs et la salutaire présence du Souverain Pontife, voilà ce qui restait à faire. L'œuvre de la restauration avait été commencée, et la voie, tracée par l'humble Vierge de Sienne. Cette voie, sera-t-elle suivie ?

La rivalité qui existait entre les diverses factions du Sacré-Collège rendant toute entente impossible, les chefs des deux principales factions avaient jeté les yeux, pour ceindre son front de la tiare, sur un prélat étranger au Sacré-Collège ; c'était Barthélemy Prignano, archevêque de Bari, dans le royaume de Naples, qui jouissait d'une grande réputation de sainteté et de science ⁽¹⁾. La part que prit plus tard sainte Catherine à la défense d'Urbain VI nous oblige à raconter son élection avec quelques détails.

Dès l'ouverture du conclave, les deux partis Limousin et Italien, acharnés l'un contre l'autre, avaient empêché une majorité de se former. Le cardinal Jacques Orsini voulait retarder l'élection, pour réussir dans ses ambitieux projets. Il représenta que le peuple Romain n'était pas tranquille, et dit à ses collègues : « Mes frères, vous entendez le peuple qui crie : — Nous voulons

(1) RAYN., *Ann. Eccl.*, ann. 1378, 23.

» un pape Romain. — Agissons avec prudence ; revêtons des habits pontificaux quelque frère Mineur, et disons aux Romains : — Voilà le Pape. — Ensuite nous en élirons un autre dans un moment meilleur. » Cette proposition ne plut pas au Sacré-Collège. Tous les Cardinaux tombèrent d'accord qu'ils ne devaient pas tromper les Romains, qu'en conséquence il fallait faire la vraie élection d'un Pape (1), et procéder au scrutin sans se mettre en peine des cris du peuple. Le cardinal de Florence proposa alors d'élire le cardinal de Saint-Pierre, le vieux Tebaldeschi ; mais, de l'avis de tous, ce choix fut repoussé, parce que le grand âge et les infirmités de ce Cardinal le rendaient incapable de porter le poids de la Papauté (2). Les suffrages des cardinaux de Limoges et d'Aigrefeuille se portèrent alors sur Barthélemy Prignano, archevêque de Bari, déjà désigné, et tous consentirent à son élection, excepté le cardinal Jacques Orsini et celui de Bretagne, qui auraient voulu que le Pape fût pris dans le Sacré-Collège. Le cardinal de Bretagne finit cependant par se rendre, et vota pour l'archevêque, qui eut les deux tiers des suffrages (3). A ce moment, la ville était tranquille ; car la sédition ne commença qu'après l'élection ; l'élection paraît donc avoir été faite librement et sans contrainte (4). On ne peut en effet appeler sédition les instances des Romains qui parcouraient la ville, entouraient le conclave et criaient : « Nous voulons un Pape Romain. »

Barthélemy Prignano, archevêque de Bari, fut donc élu le 8 avril 1378.

Ainsi, malgré toutes les menaces qui paraissaient suspendues sur les Cardinaux, ils n'avaient pas fait ce que voulait le peuple ; ils ne lui donnaient pas un Pape Romain, mais seulement Italien. Si le Pape élu avait été Romain, on pourrait les accuser de s'être laissé dominer par la crainte, mais, puisqu'ils ont agi suivant leur propre inspiration, on ne peut pas dire qu'ils n'ont pas conservé leur liberté (5).

L'élection ayant été ainsi faite, les conclavistes n'osèrent pas la publier de suite, parce qu'ils craignaient l'irritation des Romains,

(1) RAYN., *Ann. Eccl.*, ann. 1378, 5.

(2) *Id.*, 6.

(3) *Id.*, 5.

(4) *Id.*, 4.

(5) *Id.*, 7.

qui commençaient à s'impatienter et à s'agiter dans la ville. Ils mandèrent au conclave l'archevêque de Bari et lui notifièrent son élévation. Celui-ci se mit à pleurer, mais, sur les instances des Cardinaux, il accepta le poids de la Papauté, et prit le nom d'Urbain VI.

Le bruit s'étant alors répandu au dehors que l'élection était faite, les cris de la multitude éclatèrent furieux et menaçants. Des hommes armés ne quittaient pas les abords du conclave ; d'autres, se pendant aux cordes des cloches, sonnaient le tocsin ; la foule en tumulte vociférait dans la ville et aux oreilles des Cardinaux : « Nous voulons un Pape Romain. » Le désordre prenait des proportions considérables, et la colère du peuple augmentait de moment en moment. On entendait de toutes parts ce cri : « Qui est » le Pape ? Nous voulons le connaître, nous voulons qu'il soit Ro- » main ! »

L'évêque de Marseille effrayé s'écria, dans l'intention de détourner la foule d'un autre côté : « Allez à Saint-Pierre ; on vous dira » qui est le Pape. » Le peuple ne comprit pas ; quelques-uns crurent avoir entendu que le vieux Tebaldeschi, cardinal de Saint-Pierre, était le nouveau Pape. Les Cardinaux laissèrent s'accréditer ce bruit, pour faire cesser le tumulte, sauver leurs vies et celle du nouveau chef de l'Eglise (1).

Ils coururent au cardinal de Saint-Pierre, lui dirent que l'élection ayant été faite, ils ne pouvaient donner au peuple un autre Pape que celui qu'ils avaient élu, lui montrèrent le danger qu'ils couraient tous, parce qu'ils n'avaient pas fait la volonté des Romains, lui représentèrent que ceux-ci croyaient que les suffrages étaient tombés sur lui, et le supplièrent enfin, pour faire cesser la sédition, de laisser croire qu'il était le Pape élu. Aussitôt ils le revêtent des habits pontificaux, et le font asseoir sur le trône. Les Romains se précipitent dans la chapelle pour baiser les pieds de celui qu'ils croient être le nouveau Pape. Tebaldeschi, presque étouffé par la foule, proteste et finit par se faire entendre. Alors il affirme que ce n'est pas lui qui est le Pontife élu, mais bien l'archevêque de Bari.

Pendant que ces choses se passaient et que le tumulte était à son comble, les Cardinaux s'étaient empressés de fuir. Huit allèrent se cacher dans le château Saint-Ange, quatre quittèrent

(1) RAYN., *Ann. Eccl.*, ann. 1378, 9.

Rome ; quatre seulement eurent le courage de rentrer dans leurs habitations (1).

Dès que le peuple eut appris que le Pape n'était pas Romain, sa fureur se ralluma. Tous criaient : « Nous ne voulons pas de ce » Pape, nous en voulons un Romain ! Mort aux Cardinaux ! » Ils avaient mis les cloches en branle, et ils répandaient partout la terreur. Ils voulaient que le Sacré-Collège procédât de suite à une élection nouvelle ; mais les Cardinaux avaient élu le Pape ; ils ne pouvaient ni ne voulaient défaire ce qu'ils avaient fait (2). Si donc ils n'ont pas voulu revenir sur l'élection de l'archevêque de Bari, ne doit-on pas en conclure qu'ils l'avaient faite librement, d'autant plus qu'ils n'ont jamais craint d'affirmer en public et en particulier que ni la violence ni la crainte ne les avaient dominés, quand ils avaient élu le nouveau Pape (3) ?

Le nouveau Pape, de son côté, ne voulut pas céder devant l'effervescence populaire, pas plus que les Cardinaux ne l'avaient fait (4), parce que son élection lui paraissait canonique, et qu'aux yeux du Sacré-Collège aucun doute n'était possible.

La sédition fut enfin apaisée par les efforts de quelques prélats, et le Sacré-Collège, qui était de plus en plus résolu à ne pas refaire une élection qui avait été accomplie suivant toutes les règles canoniques, songea, le lendemain 9 avril, à revêtir le Pape des ornements pontificaux pour la cérémonie de l'intronisation (5). Urbain se trouvant au palais avec le cardinal de Saint-Pierre, qui y avait passé la nuit, le cardinal de Florence y vint de bon matin, et tous trois mandèrent les Cardinaux qui étaient rentrés dans leurs demeures. Ceux-ci répondirent à cette réquisition et se rendirent auprès d'Urbain. On envoya chercher ceux qui s'étaient réfugiés au château Saint-Ange, de sorte que les Cardinaux se trouvèrent réunis au nombre de douze, et la cérémonie de l'intronisation eut lieu solennellement (6). Ceux qui s'étaient enfuis en dehors de la ville, apprenant ce qui se passait, s'empressèrent de revenir et s'unirent à leurs collègues pour rendre au Pape les

(1) RAYN., *Ann. Eccl.*, ann. 1378, 11.

(2) RAYN., *loc. cit.*

(3) TH. DE NIEM., lib. I, cap. III.

(4) RAYN., *Ann. Eccl.*, ann. 1378, 11.

(5) *Id.*, 12.

(6) *Id.*, 13.

honneurs pontificaux. Le cardinal de Genève, qui devait être bientôt son ennemi acharné, se prosterna devant lui comme les autres.

L'élection était donc ratifiée par la conduite que tinrent les membres du Sacré-Collège. Ils s'étaient trouvés à l'intronisation du Pape; ils l'avaient assisté aux offices de la Semaine Sainte; aucun d'eux n'avait manqué à la cérémonie du couronnement qui eut lieu le jour de Pâques, à celle de la confirmation de l'élection et à la cavalcade. Ils le traitaient comme Pape légitime, lui demandant des dispenses et des grâces pour eux et leurs clients, l'entourant pendant les offices des grandes fêtes, et le nommant à la messe et aux autres prières de l'Eglise.

Non contents d'affirmer ainsi la légitimité de l'élection du nouveau Pape, les cardinaux s'empressèrent de la notifier à l'Empereur et aux souverains de l'Europe. Le cardinal de Genève adressa en son particulier des lettres à l'Empereur, dans lesquelles il affirmait que l'élection de l'archevêque de Bari avait été unanime et libre. Ils écrivirent aussi aux Cardinaux qui étaient restés à Avignon. « Le choix d'Urbain VI, » leur disent-ils, « a été fait » librement et à l'unanimité; il est donc canonique. C'est un » homme dont les mérites sont éminents, et dont la vertu brille » comme la lampe du sanctuaire. Nous vous écrivons ces choses » parce que, si la mort de Grégoire XI a été pour vous un sujet de » tristesse, ce don qui nous a été fait par le Seigneur d'un tel » père doit vous remplir de joie. » Les Cardinaux d'Avignon, apprenant l'élection d'Urbain, et la voyant revêtue de toutes les conditions de la validité, y acquiescèrent.

Urbain était donc universellement reconnu. Les Romains, qui voulaient un Pape au moins Italien, avaient un Pape Italien. Il devait plaire à la reine de Naples, dont il était le sujet, et par conséquent à la France, puisque la reine de Naples était alliée à cette nation par André, son mari, qui appartenait à la maison d'Anjou. Rome était redevenue tranquille. Personne, parmi les Romains, pas plus que parmi les Cardinaux, n'élevait le moindre doute ni la plus petite contestation sur la validité de l'élection (1), et il semble hors de doute qu'il serait resté paisible possesseur de son autorité, s'il avait su agir avec plus de prudence et une

(1) TH. DE NIEM., lib. I, cap. III. RAYN., *Ann. Eccl.*, ann. 1378, 17.

plus sage lenteur dans le bien qu'il voulut procurer tout d'abord : la réforme des mœurs.

Catherine le connaissait déjà ; elle l'avait vu à Avignon, quand il n'était qu'archevêque. Dès qu'il eut été élu, elle écrivit à frère Guillaume d'Angleterre, à Lecceto, pour lui dire tout le bien qu'elle attendait du nouveau Pontife, et l'espoir qu'elle fondait sur lui pour le salut de l'Italie, à un moment si troublé : « Dieu, » dit-elle, « nous a fait la grâce de donner à son Eglise un bon et » saint Pasteur, plein d'affection pour les amis de Dieu, et de » talents pour les attirer à lui. Il s'efforce de détruire et d'arracher » les vices, et de faire pratiquer les vertus. Il est courageux et ne » se laisse pas arrêter par la crainte ; il est vertueux et fort. »

Malheureusement, dans Barthélemy Prignano, le Pape ne ressembla pas à l'archevêque de Bari. Sans doute sa vertu ne se démentit pas, quand il fut assis sur le siège de saint Pierre, mais il devint trop brusque et trop sévère. Il aimait l'Eglise, et l'austérité de ses mœurs, qui ne pouvait s'accommoder du luxe et du relâchement du clergé, lui faisait désirer de guérir de suite une si horrible plaie. Les remèdes qu'il employa envenimèrent la plaie au lieu de la fermer. L'entêtement de sa volonté, la brusquerie de son caractère, sa précipitation dans le bien qu'il voulait accomplir, sa sévérité d'autant plus intempestive que le mal était plus grand et plus invétéré, devaient nécessairement aboutir à des effets absolument contraires à ceux qu'il se proposait. Il brisait au lieu de faire plier ; il éloignait au lieu de rapprocher ; il condamnait au lieu de convertir, parce que son austérité excluait la miséricorde, la douceur et la prudence. Il était inconvenant, grossier même vis-à-vis des clercs. Quelque désir qu'il eût du bien, il aurait dû se montrer plus longanime, et partant plus politique. vis-à-vis surtout des princes de l'Eglise que Grégoire avait ramenés malgré eux à Rome, et vis-à-vis des prélats, contre les excès desquels la patience et la douceur eussent été toutes-puissantes.

Les intentions d'Urbain étaient donc bonnes, mais il ne semblait pas comprendre les difficultés de sa situation, ni ce qu'il avait à faire pour s'attacher le Sacré-Collège et conjurer les dangers que courait alors l'Eglise. Tout le monde était mécontent autour de lui. Le bien que le retour de la Papauté à Rome devait produire était compromis ; un épouvantable orage pouvait éclater d'un jour à l'autre. Cependant le Pape, qui n'ignorait certainement pas

le peu de prestige dont il jouissait aux yeux des Cardinaux, parce qu'il n'était pas sorti des rangs du Sacré-Collège, savait bien aussi qu'au sein du conclave s'était formé un parti composé des Cardinaux français qui s'ennuyaient à Rome, et auraient désiré, en élisant un Pape national, tout à la fois conserver à leur pays sa suprématie et trouver l'occasion d'y rentrer. Il n'avait pu oublier qu'aux premiers jours de son Pontificat, ils avaient formulé devant lui le désir de le voir retourner à Avignon, et qu'il avait dû refuser d'accéder à leur demande, pour ne pas détruire l'œuvre laborieuse d'Urbain V et de Grégoire XI. S'il eût été un autre Grégoire XI, il eût pris les Cardinaux par la douceur; ceux-ci lui seraient certainement restés fidèles, et son élection n'eût jamais été contestée, d'autant plus que pendant environ trois mois, ils l'avaient tenu et considéré comme vrai et légitime Pape; tous les actes de la pénitencerie avaient été expédiés par le Cardinal de Limoges sous les dates du Pontificat d'Urbain VI; plusieurs des actes officiels de son gouvernement avaient été accomplis d'accord avec le Sacré-Collège, notamment la conclusion de la paix avec Florence. Les Cardinaux étaient mécontents, mais jusqu'alors leur mécontentement n'était pas tel, qu'il ne pût être contenu par le sentiment de leurs devoirs et celui de l'obéissance qu'ils devaient au Pape élu par eux-mêmes.

Sainte Catherine était à Florence, quand elle apprit l'élection d'Urbain VI. Elle s'y occupait de la réconciliation de cette République avec le Saint-Siège. Le peu de temps qu'elle avait passé à Avignon, où se trouvait alors l'archevêque de Bari, avait suffi à la Sainte pour pénétrer jusqu'au fond de lui-même par cette vision surnaturelle qu'elle avait des âmes. Tout en reconnaissant les qualités du nouveau Pontife, comme nous l'avons vu dans sa lettre à Guillaume des ermites de Lecceto, et les bonnes intentions qu'il fallait encourager en lui, elle n'ignorait pas ses défauts. Très persuadée de la validité de son élection, pénétrée d'admiration pour ses vertus, elle vit de suite que les bons désirs du Pape seraient ruinés, et ses vertus rendues stériles par sa trop grande sévérité et ses inconvenantes brusqueries. Elle crut en conséquence qu'il était de son devoir de faire de suite tous ses efforts pour prévenir les dangers que ces défauts pouvaient créer à la sainte Eglise. C'est de cette époque que sont datées ses premières lettres à Urbain, lettres dans lesquelles l'autorité qu'elle prend sur lui et la conviction avec laquelle elle lui trace sa voie ne peuvent

s'expliquer que par les inspirations qu'elle recevait directement du Saint-Esprit, l'amour sans bornes qu'elle avait pour l'Eglise, et l'ascendant de ses vertus.

Dès qu'elle eut appris l'élection de Barthélemy, elle lui écrivit de Florence une première lettre, pour lui recommander de hâter par son indulgence la réconciliation de cette République avec le Saint-Siège, affaire qui la tenait éloignée de Sienne, et que la duplicité des Florentins n'avait pas permis à Grégoire XI de terminer. Tout en plaidant leur cause, elle recommande au Pape la charité et la miséricorde. Elle le voudrait voir un bon Pasteur, décidé à donner sa vie pour l'Eglise et appuyé sur un amour d'autant plus vrai, qu'il sera plus uni à la perfection de la divine charité. Un tel pasteur serait à la fois juste et miséricordieux. Il guérirait sans cruauté ; il serait doux, tout en étant sévère ; car à quoi sert de mettre de l'huile sur une plaie qui a besoin d'être cautérisée ? Quand la justice et la miséricorde sont unies, le supérieur a la vraie charité, et l'inférieur peut être ramené à la santé, s'il n'est déjà tout entier entre les mains du démon. Qu'il ne se lasse pas de reprendre ceux qui font le mal, sans se rechercher lui-même ; qu'il n'ait en vue que Dieu, l'honneur de son nom et le salut des âmes ; qu'il suive toujours la doctrine de l'humble Agneau sans tache, le doux et bon Pasteur.

Jusqu'à ses derniers moments, Catherine mettra Urbain en garde contre les saillies de son caractère, et lui recommandera d'adoucir, pour l'amour de Jésus crucifié, les mouvements trop prompts que la nature faisait naître en lui.

Mais, si le Pape était entouré de bons serviteurs, sa force serait beaucoup plus grande, et en même temps la mauvaise influence que peuvent produire ses défauts serait de beaucoup diminuée. Catherine le comprenait ; aussi ne cessait-elle de supplier le Saint-Père de s'entourer de bons ministres, et elle aurait voulu voir les Cardinaux se passionner de plus en plus pour la Vérité. Elle recommande plus particulièrement la vertu à ceux dont elle craint l'ambition et les tendances tout humaines. C'est ainsi qu'elle écrit au cardinal Pierre de Lune, qui tomba plus tard si déplorablement dans le Schisme, pour lui recommander de se fortifier par l'amour de la vérité contre ses faiblesses et contre les persécutions qui menacent les ministres de la sainte Eglise, et quand les menées des Cardinaux français furent sur le point de faire éclater

le grand Schisme, elle lui montre les dangers et le crime de leurs discordes, et le supplie par le Sang du Christ qui a été répandu avec tant d'amour, de ne jamais se séparer de son chef. Catherine prévoyait-elle alors l'orgueilleux Benoît XIII, mourant abandonné, dans son opiniâtre orgueil, dans le château espagnol de Paniscola?

Elle avait aussi écrit au cardinal Jacques Orsini, lui recommandant de ne pas s'endormir, quand le démon caché sous les mauvais pasteurs dévore les âmes des brebis, et d'aider Urbain à mettre partout de bons ministres. Elle s'était déjà plainte à Corsini, cardinal de Porto, de ces évêques qui, par une orgueilleuse vanité, volent l'Eglise, pour se parer de ses ornements, tandis qu'ils ne devraient rechercher que son bien et sa gloire. Elle les appelle des loups, qui ne suivent pas le signe de l'Agneau, parce qu'ils se mettent peu en peine que l'Eglise tombe en ruine, pourvu que leur ambition soit satisfaite.

Les conseils de notre Sainte arrivèrent-ils à temps aux oreilles d'Urbain VI, ou bien ne put-elle réussir à vaincre la rudesse de son caractère? Toujours est-il que le Pape ne se relâcha pas de sa sévérité; aussi le mécontentement des Cardinaux s'accroissait de jour en jour, et ils s'éloignaient toujours davantage de leur chef. Enfin ne pouvant plus supporter les attaques et les brusqueries d'Urbain, ils formèrent le projet de se séparer de lui. Les menaces que le Cardinal de Genève avait faites au Pape allaient recevoir leur accomplissement.

Il y avait deux mois qu'Urbain VI était assis sur la chaire de saint Pierre. Le mois de juin était donc commencé. Or, à cette époque, les chaleurs sont très fortes à Rome, et les Cardinaux français en souffraient d'autant plus cruellement, qu'ils n'étaient pas habitués au climat de la Ville Eternelle. Ils saisirent avec empressement ce prétexte, pour réaliser leur désir de se séparer du Souverain Pontife. Ils demandèrent, en conséquence, à Urbain et obtinrent la permission de quitter la ville, pour aller chercher un séjour plus agréable; ils se retirèrent dans la petite ville d'Anagni. Treize Cardinaux quittèrent Rome, remplis des intentions les plus hostiles contre le Saint-Père. Ils devaient rencontrer sur leur route des hommes capables de servir leur haine; car ils n'étaient pas les seuls à se plaindre d'Urbain. Othon de Brunswick, dernier mari de Jeanne de Naples, venu à Rome pour offrir au Pape ses félicitations à l'occasion de son élévation, avait

été fort mal reçu, et la reine Jeanne s'était vu refuser impitoyablement la demande qu'elle avait adressée au Pontife, de lui accorder un délai de deux mois pour le paiement du tribut qu'elle devait à l'Eglise Romaine, bien que les Cardinaux eussent consenti à ce retard pour ce qui les concernait.

Ce n'est pas tout. Les Cardinaux furent reçus à Anagni par Honoré Gaétano, comte de Fondi, ville située près de Naples, et gouverneur de la province de Campanie. Honoré était animé contre le Pape de la haine la plus vive, parce que celui-ci lui avait refusé le remboursement d'une somme de vingt mille florins prêtés au Pontife défunt, sous le prétexte que Grégoire XI avait employé cette somme, non dans l'intérêt de l'Eglise, mais à des usages personnels, et comme Urbain craignait Gaétano et ses colères, il l'avait dépouillé du comté de Campanie, pour donner le gouvernement de cette province à son plus mortel ennemi, Thomas de San-Severino. Le comte, furieux, se déclara ouvertement contre Urbain et l'Eglise, s'empressa de donner un asile aux Cardinaux révoltés, et demeura plus tard uni aux ennemis du Pape, comme un des plus ardents fauteurs du Schisme. La protection d'Honoré Gaétano rendait bien forts les membres rebelles du Sacré-Collège, qui surent encore gagner à leur cause un autre mécontent, le préfet de Viterbe, Francesco di Vico.

Ainsi appuyés, ils commencèrent à répandre des doutes sur la validité de l'élection d'Urbain VI, déclarèrent qu'elle avait été faite sous l'empire de la crainte, que par conséquent elle était nulle, et que le Saint-Siège était vacant. Pour donner plus de poids à leurs assertions, ils imaginèrent de recourir à l'autorité de deux savants économistes, nommés Jean Lignano et Baldo (1). Mais ces deux docteurs conclurent de prime abord contre les Cardinaux, en soutenant que l'élection était valide, et qu'Urbain était vrai et légitime Pontife.

Les Cardinaux ne se rendirent pas à cette affirmation des deux savants. Agissant en vrais rebelles, ils se mirent en mesure de défendre leur cause par les armes, s'il fallait qu'ils en vinsent à cette extrémité. En conséquence, ils firent venir de Viterbe cette troupe de Bretons et de Gascons, que le Cardinal de Genève avait amenés d'Avignon contre les Florentins révoltés sous le Ponti-

(1) RAYN., *Ann. Eccl.*, ann. 1378, 36.

ficat de Grégoire XI, et qui s'étaient rendus si malheureusement célèbres par les massacres de Césène. Ces condottieri arrivèrent à Anagni sous la direction de Sylvestre de Bude et de Malestroit, après avoir rencontré les soldats Romains, qui essayaient de les arrêter; ils les culbutèrent au pont Salaro, près de Rome, et leur tuèrent huit cents hommes.

Une réaction furieuse des Romains contre les Français fut la conséquence de cette affaire; mais ils furent obligés de calmer leur courroux, parce que le commandant du château Saint-Ange, qui était lui-même Français, Pierre Rostaing Gontelin de Saint-Crispin, se déclara pour le parti des Cardinaux révoltés. Ce gentilhomme avait reçu de Grégoire XI le commandement de la forteresse, et ce Pape lui avait fait jurer de n'en rendre les clefs que sur la permission des Cardinaux restés à Avignon, sans doute parce que, craignant le caractère séditieux du peuple Romain, il voulait ménager un abri au Sacré-Collège. Fidèle à sa promesse, Rostaing avait toujours refusé de céder aux sollicitations d'Urbain VI qui réclamait la reddition du château, et celui-ci avait dû recourir aux Cardinaux d'Avignon; ces prélats, qui ne doutaient aucunement alors de la légitimité de son élection, s'étaient empressés d'expédier l'ordre de rendre la forteresse au Pape, mais cet ordre n'avait pas été exécuté, parce que les Cardinaux français, s'étant séparés du Pontife, avaient opposé leur *veto*, et Rostaing l'avait respecté.

Les déclarations déjà faites par les Cardinaux d'Anagni n'étaient que le prélude d'une autre plus significative encore, qui fut adressée à tous les fidèles, et dans laquelle ils affirmaient que l'élection de l'archevêque de Bari n'était pas valide, qu'en conséquence nul ne devait le reconnaître comme étant le chef de l'Eglise. Comment concilier ces actes si menaçants pour Urbain avec la soumission que les Cardinaux lui avaient d'abord montrée, et la décision des deux canonistes qu'eux-mêmes avaient consultés?

Le Pape n'avait pas paru se préoccuper beaucoup jusqu'à ce moment des événements qui s'étaient précipités, mais voyant que l'attitude du Sacré-Collège devenait menaçante, il se prit à regretter ses sévérités et ses rigueurs, et commença à concevoir des craintes sérieuses sur les conséquences que pourrait avoir la défection des Cardinaux français. Pour les surveiller de plus près, il se rendit à Tivoli; il se serait sans doute rapproché d'eux davan-

tage, s'il n'eût appris que, non contents de contester la validité de son élection, ils tramaient des complots contre lui.

Pendant Catherine avait quitté la cité de Florence en juillet 1378. La réconciliation de l'orgueilleuse République avec le Saint-Siège était terminée, et notre Sainte se dirigeait pleine de joie vers sa ville natale, pour y goûter les douceurs du silence et de la paix dans l'union avec Dieu et d'ardentes prières. Car les nuages de la tempête s'amoncelaient rapidement sur la sainte Eglise de Jésus-Christ. L'isolement d'Urbain VI était un danger imminent qui menaçait l'unité du gouvernement ecclésiastique, et Catherine, l'enfant dévouée de l'Eglise, ne retrouvait sa chère cellule que pour la remplir de ses amers gémissements. Elle répandait jour et nuit devant Dieu ses supplications amoureuses, pour que le Christ se souvînt de son Eglise, qu'il laissât à Urbain VI le temps de suivre les conseils qu'elle lui avait donnés, de réparer le mal déjà fait en ramenant les Cardinaux par la douceur, et qu'il voulût bien soutenir la barque de Pierre en ce moment critique. Elle suppliait Dieu de ne pas laisser le Pape livré à lui-même, mais de susciter autour de lui des hommes vraiment saints, capables de l'encourager et de l'aider par leurs bonnes paroles. C'était ce qu'il y avait de plus pressé.

Elle ne se contente pas de prier; car elle comprend que les circonstances sont trop solennelles, pour qu'une âme dévouée à l'Eglise ne doive pas agir.

Au mois de juin, quand avait commencé le conflit entre Urbain et le Sacré-Collège, elle avait supplié le Pape de s'entourer d'un grand nombre de saints personnages pratiquant la vertu et ne craignant pas la mort, de mettre de bons Pasteurs dans l'Eglise et de créer des Cardinaux vertueux, ne s'aimant point eux-mêmes et fermes comme des colonnes pour l'aider à soutenir le fardeau de ses peines. Elle en revient toujours là; elle estime que ce qui manque à l'Eglise, ce sont des chefs capables de la défendre et de la sauver par l'influence de leurs vertus. Pour arriver à ce résultat qu'elle juge absolument nécessaire, elle adresse des lettres à ceux qui entourent le Pontife et peuvent agir sur sa volonté. Elle écrit au cardinal Pierre de Lune pour le prier de dire au Pape qu'il veuille bien ne pas négliger de préparer de bonnes colonnes à son Eglise, en nommant des Cardinaux courageux qui ne craignent pas la mort, mais qui soient prêts à souffrir pour la vérité et la

réforme de l'Eglise, et à donner leur vie, s'il le faut, pour l'amour de Dieu. Elle écrit de nouveau à Urbain, en juillet 1378, une lettre dans laquelle elle cherche à raffermir le terrain glissant sur lequel se trouvait alors le Pape, en lui conseillant une fois encore de nommer de bons Cardinaux.

Le mal empirait chaque jour. Urbain était définitivement abandonné par les Cardinaux français. Privé d'appui et de conseils, irritable comme il l'était, il avait tout à craindre, et l'Eglise avec lui. Catherine lui écrit de nouveau à cette époque et revient sur la question des Cardinaux à nommer. « Très Saint Père, » lui dit-elle, « vous avez à nourrir vos brebis du Sang de Jésus-Christ » crucifié. Que Votre Sainteté voie à qui et par qui elle le distribue. » Quand vous avez à mettre des pasteurs dans le jardin de l'Eglise, » que ce soient des hommes qui cherchent Dieu et non les hon- » neurs. Que la voie qu'ils choisissent pour arriver soit la vérité » et non le mensonge. » La Sainte voudrait qu'il étendit sa confiance à tous les saints personnages capables de lui donner de bons conseils. L'Esprit de Dieu parle intérieurement aux âmes saintes; les humbles et ceux qui se sont dépouillés d'eux-mêmes reçoivent ses inspirations. Pourquoi Urbain repousserait-il les conseils des Saints? Un père qui gouverne une grande famille ne peut tout voir, et si ses enfants ne veillent pas à son honneur et à ses intérêts, il sera souvent trompé. « Ainsi en est-il de vous, » Saint-Père, » continue-t-elle, « vous êtes le père et le chef de » toute l'Eglise, mais votre vue est bornée comme celle de » l'homme. Il est bon que vos enfants voient et fassent, dans la » simplicité de leurs cœurs et sans aucune crainte servile, ce qui » doit procurer l'honneur de Dieu, le vôtre, et le salut des brebis » qui vous sont confiées. Il vous faut des auxiliaires qui puissent » vous servir, mais vous devez les écouter avec patience. »

Le Pape suivit enfin les conseils de Catherine. Il ne pouvait se dissimuler que ses brusqueries et sa sévérité avaient éloigné de lui les membres du Sacré-Collège. Il s'efforça de les ramener par les voies de la douceur. Sur son ordre, les Cardinaux italiens, à l'exception du vieux Tebaldeschi, allèrent trouver les Cardinaux français, pour essayer d'arriver à un accommodement. Ils étaient trois, Simon de Brossano, Jacques Orsini et Pierre Corsini. Ils firent tout ce qu'ils purent et promirent tout de la part d'Urbain VI. Les ultramontains se moquèrent des avances du

Souverain Pontife, et la mission des Italiens ne fut suivie d'aucun heureux effet. Au contraire, la scission ne parut que plus profonde. Car les Cardinaux français profitèrent de la présence des Italiens pour leur déclarer que l'archevêque de Bari avait été élu sous le coup de la crainte, qu'en conséquence il n'était point véritablement Pape, et que le Saint-Siège devait être considéré comme vacant. Ne mentaient-ils pas, puisqu'ils avaient eux-mêmes reconnu que l'élection était canonique, et qu'ils avaient traité le Pape comme ayant été légitimement élu ?

Ces protestations des Cardinaux français contre la légitimité de l'élection du Pape ne furent pas assez puissantes pour détacher les Italiens d'Urbain VI. De retour à Rome, ils continuèrent à l'aider de leurs conseils, et à tenir avec lui, comme auparavant, des consistoires publics et privés. Le cardinal de Saint-Pierre, qui vint alors à tomber malade, déclara par un acte public qu'il tenait le pape Urbain VI pour canoniquement élu, intronisé et couronné, et il l'affirmait, parce qu'il avait été témoin dans le conclave de la manière dont les choses s'étaient passées (1); néanmoins, les trois Cardinaux italiens se sentaient ébranlés par les raisons qu'avaient fait valoir ceux d'Anagni. Appelés par une citation de leurs collègues à une réunion pour pourvoir ensemble l'Eglise d'un Pape légitime, ils se déterminèrent enfin à se séparer d'Urbain, et à se retirer à Vicovaro, chez le cardinal Orsini; cette séparation n'était cependant point encore une défection.

Les Cardinaux français, de leur côté, avaient quitté, au commencement d'août, la ville d'Anagni, dans laquelle ils ne se trouvaient pas assez en sûreté, pour se fixer à Fondi, où ils étaient attirés par les instances du comte Honoré et de la reine de Naples, qui commençait à embrasser leur parti. Devenus plus audacieux, parce qu'ils étaient plus appuyés, ils essayèrent d'amener les Cardinaux italiens à une défection complète, et voici le stratagème qu'ils employèrent pour les séparer définitivement d'Urbain VI. Ils leur écrivirent à chacun en particulier une lettre, dans laquelle ils leur promettaient le souverain Pontificat, s'ils se joignaient à eux. La ruse réussit; les Cardinaux italiens ne manquaient pas d'ambition, ils furent sensibles à cette promesse, et partirent pour Fondi. Ils ne devaient plus revenir. Urbain VI restait seul.

(1) RAYN., *Ann. Eccl.*, ann. 1378, 41.

Les Cardinaux français cherchèrent de plus à s'appuyer sur l'autorité de Charles V, roi de France. Ils lui écrivirent pour l'informer que l'élection d'Urbain VI avait été faite sous le coup de la violence, et lui demander du secours contre Urbain. Ils allèrent jusqu'à lui offrir la tiare. Charles, sur l'avis des Docteurs de son royaume, proposa aux Cardinaux la convocation d'un concile œcuménique, pour régler cette affaire (1).

Urbain ne se refusait pas à cette voie d'accommodement ; il la fit proposer aux Cardinaux ultramontains, mais les rebelles rejetèrent bien loin l'emploi de ce moyen, alléguant qu'un concile dans ces conditions était chose dangereuse et impossible, de sorte qu'en condamnant Urbain et en refusant un concile, les Cardinaux français s'érigeaient juges dans leur propre cause, et ne voulaient relever que d'eux-mêmes.

Catherine, nous allons le voir, découvrit leurs ruses tout humaines, et les accusa. Ses lettres jettent une vive lumière sur les causes du grand Schisme. Sans doute, la France, servie par ses Cardinaux, était travaillée par la funeste et coupable ambition de garder la Papauté chez elle, mais Rome, que Dieu a élue pour posséder le siège de saint Pierre, avait absolument besoin du Pape ; car les effets de l'abandon de la Ville Eternelle par les Souverains Pontifes avaient été lamentables pour l'Italie et pour l'Eglise. Les Cardinaux français l'eussent compris, si leur ambition nationale ne les avait pas aveuglés, s'ils avaient su sacrifier leurs rancunes personnelles contre le Pape, et le Schisme eût été prévenu ; il l'eût été aussi, ajoutons-le, si Urbain, appréciant les difficultés de sa situation en face des Cardinaux mécontents d'avoir quitté la France, les eût attachés à lui par sa douceur et sa bonté.

Des deux côtés des fautes avaient été commises : du côté des Cardinaux, la rébellion ; du côté d'Urbain, une sévérité intempestive, et une fatale négligence à s'entourer d'hommes sages, dévoués et aimant l'Eglise, alors qu'il lui était si facile de prévoir que les Cardinaux italiens, mécontents et hostiles, pouvaient au premier jour le laisser seul. Ainsi soutenu, il eût pu lutter avec avantage contre ses ennemis, et contre-balancer la force qu'ils avaient demandée à des appuis humains. Catherine avait senti de suite l'importance d'employer ces moyens ; elle les avait souvent con-

(1) *ΒΛΥΝ.*, *Ann. Eccl.*, ann. 1378, 42.

seillés a Urbain ; malheureusement celui-ci n'avait pas obéi immédiatement aux conseils de la Sainte. Trop de temps s'était déjà écoulé. Enfin, se voyant livré à lui-même, reconnaissant sa faute, et effrayé du malheur qui menaçait l'Eglise, il créa vingt-neuf Cardinaux le 18 septembre 1378 (1).

C'était trop tard ; car le danger était imminent. Cette création n'eut aucune influence sur les résolutions prises par les Cardinaux de Fondi ; peut-être la nouvelle ne leur en parvint pas de suite. Catherine gémissait devant le Seigneur ; elle multipliait ses prières et ses lettres. Elle qui venait de prêcher la paix, et qui l'avait procurée avec tant de peines, de souffrances et de dangers pour sa vie, elle qui avait voulu éteindre toutes les divisions par la Croisade, elle qui aimait tant l'Eglise, comment eût-elle pu voir sans une profonde douleur le commencement d'une division plus triste que toutes les autres et plus redoutable dans ses conséquences ? Cette unité de l'Eglise qui faisait l'admiration de notre Sainte, et pour laquelle elle eût donné mille fois sa vie, allait-elle donc se briser ? La robe sans couture du Christ allait-elle être déchirée ? Oui, et bientôt. On était au 18 septembre. Le surlendemain devait voir le Schisme éclater. Urbain était effrayé. Catherine lui écrivit ce jour même du 18 septembre pour le soutenir dans la lutte.

S'il se revêt de la charité, la peine dans laquelle il se trouve lui deviendra douce et suave. « En supportant, » lui dit-elle, « les » coups des méchants qui avec le bâton de l'hérésie veulent vous » frapper, vous serez libre et dans la lumière ; car la vérité est que » vous avez été choisi par le Saint-Esprit et par les Cardinaux ré- » voltés. Vous êtes le Vicaire de Jésus-Christ. Les ténèbres de leur » mensonge ne peuvent rien contre cette lumière. Hâissez le vice » en vous et dans tous ceux qui vous entourent. Hélas ! mon Père, » je vois autour de vous tout un enfer d'iniquités empesté par l'or- » gueil, qui pousse vos ennemis à s'élever contre vous et à ne plus » vouloir vous soutenir ; mais demeurez dans la charité, et vous » résisterez à tous les coups. »

Pendant ce temps, les Cardinaux rebelles qui avaient gagné les Italiens, et s'étaient assuré l'assentiment de ceux d'Avignon, consommèrent le Schisme en élisant un Pape à Fondi. L'élection se fit le 20 septembre 1378. Leur choix tomba sur le trop

(1) RAYN., *Ann. Eccl.*, ann. 1378.

fameux Robert de Genève, le Cardinal sanguinaire du massacre de Césène, qui prit le nom de Clément VII. Telle fut la funeste conséquence des vices que Catherine avait tant de fois stigmatisés. Si la réforme des mœurs eût été entreprise sans retard par un bras vigoureux et prudent, l'impureté, l'avarice et l'orgueil qui régnaient dans l'Eglise eussent été une arme moins redoutable entre les mains du démon. Sans doute l'Eglise conservera sa beauté au milieu des horreurs du Schisme, parce que le principe de son unité n'a jamais été mis en question au XIV^e siècle, mais cette funeste division l'ébranlera jusque dans ses fondements. Cet ébranlement profond, Catherine l'avait prophétisé dans une lettre au cardinal Gérard du Puy, abbé de Montmajour.

Urbain fut atterré à la nouvelle de l'audace des Cardinaux de Fondi. Quant à Catherine, est-il besoin de dire qu'elle fut saisie d'une vive douleur? Elle ne pouvait douter de la validité de l'élection d'Urbain, mais en même temps, elle voyait en Dieu les maux qui allaient fondre sur l'Eglise et sur le monde, et elle sentait combien il serait difficile de lutter contre le torrent, dont les fautes du Souverain Pontife venaient de provoquer les fureurs. Elle se hâta donc de lui écrire, afin de soutenir son courage abattu par un coup si formidable. Sa lettre est du 5 octobre 1378. Elle lui conseille de revêtir son âme d'une ardente charité, afin qu'il soit invincible et que les traits de ses ennemis ne puissent lui nuire; au contraire, les tribulations qu'il endurera le fortifieront, en développant en lui une sainte patience. « Les coups de vos » ennemis, » lui dit-elle, « ne pourront vous blesser, si vous êtes » vraiment patient, pas plus qu'ils ne pourront ôter la vie à la » sainte Eglise, mais ils nuiront à ceux qui les auront portés. » O Saint-Père, ne craignez pas les tribulations; soyez prêt à » donner votre vie pour l'Eglise, s'il le faut. Ils vous ont opposé » un antechrist; fortifiez-vous pour combattre, en vous cachant » dans le côté de Jésus crucifié et en vous baignant dans son » Sang. Mais, tout en ayant confiance en Dieu, il ne faut pas » tenter Dieu; c'est pourquoi je vous prie de faire garder votre » personne, parce que les méchants ne s'endorment pas, et font » tous leurs efforts pour vous ôter la vie. Pardonnez, mon Père, » si je vous parle ainsi, mais je suis excusable, parce que j'ai » une vive douleur et un grand amour de la sainte Eglise, dont » vous êtes le chef sur la terre. »

Puis elle recourait à l'oraison. Parmi les prières de Catherine pour l'Eglise, qui nous ont été conservées, nous en trouvons une qui a été probablement adressée à Dieu par son humble servante au mois d'octobre 1378, pendant qu'elle était chez les Salimbeni, au château de la Rocca, près de Sienne, occupée sans doute à des réconciliations. Son âme pleine de foi et de charité traduisait sa douleur par des paroles ardentes, dans lesquelles éclatait sa vertu favorite, génératrice de toutes ses immolations : l'amour de l'Eglise. « O Dieu Eternel, je reconnais que votre puissance est assez » grande pour délivrer votre Eglise, pour retirer votre peuple des » griffes du démon, pour faire cesser les persécutions dirigées » contre votre sainte Epouse et la faire triompher de tous ses » ennemis. Je reconnais que la sagesse de votre Verbe peut éclairer » votre peuple et dissiper les ténèbres répandues sur votre Eglise. » Je reconnais que la bonté du Saint-Esprit peut unir tous les » cœurs et les enflammer du feu de votre amour. Puisque vous le » pouvez, ô Dieu, je vous supplie d'avoir pitié du monde et d'aug- » menter dans l'Eglise l'union, la paix et la charité. Ne tardez » pas, je vous en prie, ne fermez pas vos yeux miséricordieux » sur votre sainte Epouse. Doux Jésus, Jésus Amour ! »

En même temps, elle ne cesse de démontrer au Pape la nécessité d'avoir de bons et saints Cardinaux. Elle se plaint à lui, dans une de ses lettres, de ce que les nouveaux élus commencent à s'égarer et à prendre les habitudes de ceux qui se sont séparés de lui.

Mais il fallait aussi agir, et Catherine, dont l'âme était plongée dans la divine charité, connaissait assez cette vertu pour ne pas ignorer qu'elle demande des actes, et que les actes sont la condition de son existence dans les cœurs. Elle fortifie donc sa volonté, et s'adresse aux souverains de l'Europe qui étaient encore attachés à Urbain, pour les confirmer dans leur fidélité au Pape de Rome. Sans doute, Urbain était encore presque universellement reconnu dans toute la chrétienté, mais, comme Catherine voyait les deux obédiences commencer à se former, elle travaillait de toutes ses forces, pour enlever à Clément l'appui des souverains qui étaient portés à le favoriser.

Il y avait d'abord la reine Jeanne de Naples, qu'il fallait rattacher à Urbain. Catherine la connaissait déjà ; elle était entrée en relations avec Jeanne, pour l'inviter à fournir des soldats et des subsides à la Croisade. La reine avait d'abord accueilli avec une

grande joie l'élection d'Urbain VI, parce qu'il était son sujet. Les Napolitains avaient fait de brillantes fêtes à l'occasion de ce sublime honneur conféré à leur compatriote. Jeanne lui avait envoyé quarante mille écus en argent, et une garde d'honneur de trois cents soldats, commandés par le noble comte Caracciolo. Elle s'était crue ensuite offensée par Urbain et avait pris parti contre lui, en s'alliant aux Cardinaux français. Comme Catherine croyait avec raison que Jeanne, alliée aux maisons royales de Hongrie et de France, serait un solide appui pour Urbain VI, elle lui écrivit, le 7 octobre 1378, une lettre dont les termes montrent la grande autorité dont elle jouissait auprès de la reine. Elle lui recommande de dissiper le nuage de l'amour-propre qui obscurcit notre intelligence, et nous rend désobéissants à l'Eglise. C'est un poison qui prive de la vraie lumière ceux qui l'ont avalé. Hélas ! il y en a actuellement beaucoup, même dans le corps mystique de l'Eglise, qui distribuent ce poison. Ils ne méritent pas le nom de clercs, mais bien plutôt celui de démons incarnés, parce que loin d'être les colonnes de la sainte Eglise, comme ils le devraient, ils répandent le venin de l'hérésie qui les empoisonne, ainsi que ceux qui sont autour d'eux.

Puis Catherine parle, comme si elle s'adressait directement aux Cardinaux : « O hommes, dont l'orgueil et la sensualité ont » fait des démons, le Vicaire du Christ voulait corriger votre vie ; » vous l'aviez élu d'une manière régulière, et maintenant vous » affirmez le mensonge, en disant qu'il n'est pas le vrai Pape, » parce que vous l'avez nommé par crainte et sous le coup de la » violence. C'est donc la crainte des hommes, et non la crainte » de Dieu, qui vous aurait fait agir. Mais vous n'avez pas agi ainsi. » Vous ne pourriez le prouver. Ce que vous avez fait par crainte, » ce n'est pas difficile de le connaître ; c'est quand vous avez revêtu » de la chape le cardinal de Saint-Pierre, en disant que vous l'aviez » élu. Ce n'était pas la vérité, comme on l'a vu quand l'émeute » a été terminée. Il a protesté qu'il n'était pas le Pape, mais que » le Pape élu était l'archevêque de Bari. Si l'archevêque de Bari » n'était pas Pape, pourquoi l'avez-vous couronné avec une si » grande pompe et de si magnifiques solennités ? Et maintenant, si » vous dites le contraire, n'est-ce pas à cause de votre amour- » propre, qui ne peut supporter les réprimandes ? Vous nous avez » dit qu'Urbain VI était le vrai Pape, et depuis qu'il vous a acca-

» blés de ses reproches, vous niez ce que vous avez dit. Donc vous
» êtes des menteurs. Vous avez pris le poison, et vous voulez le
» donner aux autres. Vous écartez de la bergerie une multitude
» de brebis. Vous devez répandre la foi, et vous l'obscurcissez
» par le schisme, auquel vous donnez naissance; vous êtes la
» cause d'une multitude de maux, et prenez garde que la justice
» de Dieu ne vous châtie éternellement. Vous serez punis davan-
» tage, parce que vous êtes Cardinaux, comme un enfant qui
» outrage sa mère mérite un plus grand châtiment. Hélas! ren-
» trez en vous-mêmes, pour aimer et reconnaître la vérité! »

Puis Catherine revient à la reine : « Très chère mère, soyez la
» fidèle servante de la sainte Eglise à qui vous devez tant. Je vous
» l'ai dit, les Cardinaux veulent faire à votre égard l'œuvre du
» démon, en vous poussant à vous révolter contre Urbain VI, le
» Christ de la terre. Tout autre qui se présenterait comme Pape
» serait pire que l'Antechrist. Cela est évident, et ceux qui ont fait
» l'élection et qui maintenant la nient, ont avoué eux-mêmes sa
» légitimité. S'il n'était pas Pape, pourquoi lui ont-ils demandé
» des grâces? Si vous ne croyez pas qu'Urbain VI est le vrai Pape,
» vous vous aveuglez et vous agissez en aveugle, en protégeant
» ces malheureux. Je respecte leur dignité, mais j'attaque leur
» malice. Car ils ont élu un autre Pape, et l'on a dit que vous y
» aviez prêté la main, et que vous lui aviez fait votre soumission.
» Cet aveuglement sera la cause de votre perte et de la leur, parce
» que Dieu punit toujours les crimes, surtout ceux que l'on commet
» contre la sainte Eglise. Prévenez les vengeances de la justice
» divine; il vaut mieux mourir que de se mettre en opposition
» avec le Pape. Si vous ne voulez pas aider de votre puissance le
» vrai Pape, vous en rendrez compte à Dieu; mais au moins n'a-
» gissez pas contre lui, si la vérité n'apparaît pas encore claire à
» votre esprit. Si vous le souteniez, on verrait que vous n'êtes pas
» dans les ténèbres, que vous avez perdu votre faiblesse de femme,
» et que vous avez le courage d'un homme. Sinon, vous mon-
» trerez votre irrésolution, et vous serez faible, parce que vous
» serez séparée du Christ de la terre, votre chef, qui peut seul
» vous fortifier. La saine doctrine est celle que distribue le Vicaire
» du Christ à ceux qui aiment l'Eglise. Votre conduite montre
» que cette doctrine vous paraît mauvaise, et que vous préférez la
» doctrine et la conduite criminelle de ceux qui sont livrés à leur

» amour-propre. Car, loin de les quitter, vous vous êtes associée
» à eux, en les protégeant et les appuyant. Revenez à la vérité et
» laissez le mensonge. Après avoir pris le poison vous-même,
» n'empoisonnez pas vos sujets.

» Revenez donc à la lumière ; si vous n'abandonnez pas votre
» Père Urbain VI, on reconnaîtra que vous avez la vie, parce que
» vous aurez l'obéissance, dans laquelle se trouve la vie de la grâce.
» Sinon, vous porterez les fruits de la désobéissance, qui vous con-
» duira à la mort éternelle. Je désire votre salut, parce que je vous
» aime, et je vous écris pour vous prier de sortir de ces ténèbres
» qui vous environnent. Veuillez m'excuser, si cette lettre vous a
» importunée ; je vous l'ai adressée à cause du désir que j'ai de
» votre salut, et de la douleur que me cause ce qui se passe dans
» la sainte Eglise. Si je le pouvais, je travaillerais plus par mes
» actes que par mes paroles contre les auteurs d'une pareille hé-
» résie. Mais je prierai avec les autres serviteurs de Dieu ; leurs
» prières lieront les mains de la justice divine, et Dieu fera misé-
» ricorde au monde ; il brisera les cœurs de ces Pharaons, afin qu'ils
» reviennent à une vraie et sainte obéissance. »

Ces avertissements devaient exercer sur Jeanne une salutaire influence et la ramener à de bons sentiments, si elle n'eût été entourée de mauvais conseillers, dont le principal était son chancelier, Nicolas Spinelli, animé d'une haine profonde contre Urbain VI, parce qu'il s'était cru humilié par lui (1). Ces courtisans noircissaient le Pape dans l'esprit de Jeanne, le lui montrant comme son ennemi personnel (2), résolu à la priver de son trône. Après avoir animé la reine contre lui, ils n'eurent pas de peine à profiter de sa mauvaise volonté, pour l'attacher au parti de Clément VII.

Il y avait encore la France, qui, par l'obéissance qu'elle choisirait, pouvait enrayer les progrès du Schisme, ou l'étendre au contraire. Catherine avait eu déjà des rapports avec Charles V ; elle lui avait écrit à l'occasion de la Croisade, et bien qu'il eût fait tous ses efforts pour retenir en France la Papauté, elle savait que, loin de vouloir la rupture de l'unité par un schisme, il était dominé par des sentiments de foi et de piété envers l'Eglise. Mais Clément VII

(1) CHRISTOPHE, *Histoire de la Papauté au XIV^e siècle*.

(2) RAYN., *Ann. Eccl.*, ann. 1378, 46.

n'était pas homme à s'endormir. Aux premiers jours de son élection, il n'avait que Naples, la Provence et la Savoie. Pour étendre son autorité, il s'était hâté d'envoyer des légats dans les principaux royaumes. En Angleterre, en Belgique et en Espagne, ces légats avaient eu peu de succès. Le Cardinal de Limoges était venu en France. L'élection du successeur de Grégoire XI avait eu un grand retentissement dans ce pays catholique, à cause des circonstances dans lesquelles elle s'était faite. Une vive inquiétude s'était emparée de tous les esprits; cependant la nation était restée attachée à Urbain VI. Charles V avait pris conseil, et s'était décidé à rester neutre dans cette grave question. Mais, quand les Cardinaux eurent lancé leur déclaration contre Urbain, quand ils eurent élu Clément VII, le roi fut très perplexe. Il convoqua aussitôt une assemblée de prélats et de docteurs, dont l'avis fut qu'il fallait embrasser l'obédience de Clément VII. En même temps des affidés de Clément répandaient le bruit en France qu'Urbain épousait contre cette nation la cause du roi d'Angleterre, pendant qu'en Italie on gagnait à celle de l'antipape les envoyés de Charles V, chargés par lui de prendre des renseignements exacts sur la manière dont l'élection avait été faite. Cependant le roi ne voulut rien décider pour son royaume, avant d'avoir consulté l'Université de Paris et de connaître la décision de cet illustre corps.

Pendant que ces choses se passaient à Naples et en France, Urbain songeait à s'appuyer, pour le triomphe de sa cause, sur l'humilité et la sainteté de l'héroïne du xiv^e siècle. Ce n'était pas assez, dans les desseins de Dieu, que Catherine, cachée derrière les murs de sa pauvre cellule de Sienne, se consumât dans une continuelle prière, et entretenît une correspondance active pour ramener les fils désobéissants de l'Eglise, en leur proposant des raisons surnaturelles; c'est au pied du trône d'Urbain que nous allons la voir; elle va monter sur la brèche, et devenir plus que jamais l'ange gardien et le soutien de la Papauté. Catherine connaissait l'intention qu'avait le Pape de la mander auprès de lui, puisque, peu avant de quitter Sienne sur son ordre afin de se rendre à Rome, elle lui avait écrit une lettre dans laquelle elle se montre toute disposée à donner sa vie pour sa cause, à lui obéir et à souffrir même la mort, s'il le fallait, pour proclamer la vérité partout où le voudraient Dieu et Sa Sainteté, et elle supplie le Saint-Père de s'entourer de bons et vertueux pasteurs.

En faisant venir sainte Catherine à Rome, le Pape appelait auprès de lui une Sainte capable de sanctifier les pasteurs de l'Eglise. Il voulait l'avoir à ses côtés, c'était sa volonté personnelle, pour s'appuyer de ses conseils et respirer le parfum odorant de ses vertus. Il avait en conséquence prié le bienheureux Raymond de lui signifier ce qu'il désirait d'elle, et celui-ci avait aussitôt écrit à la Vierge au nom d'Urbain VI, le 26 octobre 1378.

Sainte Catherine était humblement soumise au Christ de la terre, ainsi qu'elle appelait le Souverain Pontife. Elle lui avait demandé, dans la lettre que nous venons de citer, de lui faire connaître clairement sa volonté, afin qu'elle agit en tout suivant ses ordres et pour l'honneur de Dieu, et elle proteste qu'elle veut obéir au Pape jusqu'à la mort, autant que Notre-Seigneur lui en fera la grâce; mais, quand elle reçut la lettre du bienheureux Raymond, la prudence qui sied à une vierge sage et lui fait aimer la vie cachée, pour conserver plus sûrement sa vertu dans la solitude et le silence, lui dicta cette réponse à son confesseur : « Mon » père, plusieurs habitants de Sienne et quelques sœurs du Tiers » Ordre trouvent que je fais trop de voyages; ils se scandalisent, » parce que, disent-ils, une religieuse ne doit pas être toujours sur » les routes. Je ne crois pas que ces reproches doivent m'inquiéter, » parce que mes voyages n'ont été entrepris que pour obéir à » Dieu et au Saint-Père, et pour le salut des âmes, mais afin » d'éviter toute occasion de scandale au prochain, je crois qu'il » vaut mieux que je ne quitte pas Sienne, à moins que le Vicaire » de Jésus-Christ ne m'ordonne absolument de partir. Dans ce cas, » sa volonté se fera, et non pas la mienne. Veuillez donc me » transmettre ses ordres par écrit, afin que ceux qui se scanda- » lisent voient que ce n'est pas par ma volonté que j'entreprendrai ce voyage. »

Le bienheureux Raymond fit part au Saint-Père de la lettre de Catherine. Celui-ci ordonna à Raymond de la faire venir au nom de la sainte obéissance. La Vierge, docile parce qu'elle était humble, abandonna donc de nouveau sa cellule, où elle venait de retrouver la paix et le repos de la contemplation, et partit pour Rome, accompagnée d'une suite nombreuse de ses disciples, qui l'eût été beaucoup plus, si elle ne s'y était opposée. Ils voyageaient, comme elle, dans la pratique de la pauvreté, et avec une confiance entière dans la divine Providence, à laquelle ils remettaient le

soin de les nourrir. Ils mendiaient en route, et cependant il y avait dans cette famille spirituelle des hommes nobles et de dignité, mais ils aimaient mieux manquer de beaucoup de choses, que d'avoir tout chez eux, à la condition d'être privés des doux et dévots entretiens de leur sainte mère.

Catherine arriva à Rome le 28 novembre 1378, et fixa d'abord sa résidence dans le Rione di Colonna, puis elle se logea dans la Via del Papa, entre l'église de la Minerve et le Campo di Fiore. Quel ne dut pas être son bonheur, quand elle aperçut pour la première fois les clochers de la Ville Eternelle, et qu'elle entra dans la Cité dont le Pape est l'évêque, dans cette Cité, des collines de laquelle coulent sur le monde entier les flots de la vérité, dans cette Ville, dont le sol a été abreuvé et sanctifié par le sang de ses innombrables martyrs? Pour le comprendre, il faudrait aimer l'Eglise comme l'aimait Catherine; mais on sent l'émotion qui la transportait, quand, faisant les stations aux basiliques principales, elle disait, en foulant avec respect le sol de la cité des Papes : « Je marche sur le sang des martyrs (1). » Elle traduit l'émotion que sa foi lui faisait éprouver à Rome, dans une lettre qu'elle écrit à Etienne Maconi, les premiers jours de son arrivée auprès du Pape : « Le sang des glorieux martyrs, qui sont morts dans cette Ville » avec tant d'ardeur, et qui ont donné leur vie pour l'amour de la » vraie vie, ce sang bout encore, et vous appelle, toi et les autres, » auprès du tombeau des Apôtres, afin d'y souffrir pour l'honneur » de Dieu et de la sainte Eglise. Oui, venez pratiquer la vertu » sur cette terre sanctifiée, que Dieu a choisie et glorifiée, pour » qu'elle fût son jardin, et où il vous appelle, parce que le temps » est venu d'éprouver la solidité de la vertu des Saints. Ecoutons » cette voix, et si le froid de notre cœur nous empêche d'en- » tendre, prenons ce sang brûlant d'amour, et lavons-nous-en, » pour que nous ne soyons plus sourds. » Et en même temps, elle conjure Etienne de parler aux seigneurs de Sienne et aux membres de la Compagnie de la Sainte-Vierge-Marie de l'Hôpital (2), au nom de Jésus crucifié, afin qu'ils fassent tout leur possible pour aider la sainte Eglise et le Pape Urbain VI. Qu'ils ne

(1) CORN. A LAP., *Comm. sur Isaïe*, ch. xxvi.

(2) Cette confraternité de la Sainte-Vierge avait son siège à l'hôpital de la Scala, dont elle avait pris le nom. Elle réunissait les personnages les plus recommandables de Sienne par leur noblesse et leur piété.

soient pas tièdes. S'ils étaient ce qu'ils doivent être, ils enflammeraient toute l'Italie.

Catherine avait établi ses disciples en communauté; ils vivaient dans le recueillement et la prière, mais surtout ils pratiquaient une exacte pauvreté. Le bienheureux Raymond raconte à ce sujet un miracle éclatant dû au crédit de Catherine auprès de Notre-Seigneur; il eut lieu aux premiers jours de l'arrivée de la Sainte à Rome. Elle avait alors vingt-quatre personnes dans sa communauté, et, dans sa bourse, ni or ni argent, mais son cœur était rempli d'une invincible confiance en Dieu. Une de ses compagnes devait chaque semaine, à tour de rôle, pourvoir par la quête aux besoins du ménage, afin que les autres demeurassent libres, pour accomplir les œuvres et les exercices de piété pour lesquels ils étaient venus à Rome. Un jour que Jeanne de Capo, disciple de la Sainte, était chargée de la quête, le pain manqua, et Jeanne oublia d'avertir Catherine. Quand vint l'heure du repas, il y avait du pain tout au plus pour quatre personnes. Jeanne s'empressa d'en informer Catherine, et s'excusa de ne l'avoir pas fait plus tôt. La Sainte la reprit de sa négligence, lui rappelant qu'elle lui avait donné l'ordre de lui faire savoir un jour à l'avance quand le pain manquait; la pauvre fille se désolait et demandait une pénitence. Catherine lui dit : « Faites mettre à table les serviteurs de Dieu; » qu'ils commencent à manger le peu de pain qu'il y a, en attendant que Dieu pourvoie à leurs besoins. » Et elle se mit en prière. Les convives trouvaient leurs parts bien légères; car leurs jeûnes quotidiens les affaiblissaient beaucoup; mais à mesure qu'ils mangeaient, ils avaient toujours du pain. Chacun s'étonnait; tout à coup, on pense à Catherine. Que faisait-elle? On la cherche; elle était absorbée dans une ardente oraison. Ses disciples comprirent alors à qui ils devaient le pain qu'ils avaient mangé. Ce pain suffit abondamment à ceux qui se trouvaient dans la maison, et on put même faire de copieuses aumônes avec les restes du repas (1).

Urbain fut très heureux de voir Catherine. Il la fit venir devant les Cardinaux, et voulut qu'elle parlât sur le Schisme. Elle s'excusa d'abord, puis le fit longuement et avec connaissance des choses, et elle exhorta les Cardinaux à la confiance et à la persévérance.

(1) *Acta Sanct.*, avril. In-folio, 1738.

Elle montra l'action de la Providence sur le monde entier, mais spécialement sur ceux qui souffrent pour l'Eglise, et affirma qu'il ne fallait pas craindre, mais faire courageusement l'œuvre de Dieu. Après le discours de la Sainte, Urbain tout encouragé s'écria : « Voyez, mes frères, combien notre timidité nous rend » coupables devant Dieu. Cette femmelette nous confond. Je » l'appelle femmelette, non que je la méprise, mais à cause de son » sexe. Alors même que nous serions sans crainte, elle devrait » craindre, et quand nous craignons, c'est elle au contraire qui » nous remplit de courage. N'est-ce pas pour nous un grand sujet » de honte ? Oui, que doit craindre le Vicaire de Jésus-Christ, » alors même que le monde entier serait contre lui ? Le Christ est » plus fort que le monde ; il sera toujours avec son Eglise. »

Les Cardinaux auxquels Catherine venait de parler étaient ceux qu'Urbain avait créés à la fin du mois de septembre précédent. Leur dévouement à la cause d'Urbain ne pouvait faire un contre-poids suffisant aux dispositions hostiles des rebelles. Les trois Italiens n'étaient pas revenus, après l'élection de Clément VII, auprès d'Urbain VI ; celui-ci eût remporté une vraie victoire, s'ils étaient rentrés dans son obédience, mais ils avaient décidé qu'ils demeureraient dans la neutralité. Une tentative auprès d'eux était donc la chose la plus pressée à faire. Catherine, sans laquelle le Souverain Pontife ne faisait rien, à cause de la vénération qu'il avait pour elle et de la sagesse de ses conseils, se hâta de leur écrire, pour les ramener à leur chef légitime, et les déterminer à ne plus demeurer neutres, ce qui constituait une véritable trahison dans les circonstances où l'on se trouvait.

La lettre que la Sainte leur écrit est remplie d'excellentes raisons, très décisives contre le Schisme, et jette une vive lumière sur son origine. Catherine leur manifeste son désir de les voir revenir à la lumière et sortir des ténèbres qui les environnent. Car ils ne vivent plus maintenant de la vie de la grâce, puisqu'ils sont séparés de leur chef, Urbain VI, qui leur donnait la vie. L'amour-propre les fait vivre de la vie des sens et leur cache la vérité, pour ne leur laisser voir que le mensonge. Qu'ils sont malheureux, les hommes ainsi enfoncés dans les ténèbres de l'amour-propre, et surtout ceux que Dieu a tirés de la fange de ce monde, pour les honorer de la plus haute dignité, puisqu'ils sont les ministres du Sang de l'Agneau ! Ils devaient embaumer l'Eglise du parfum de

leurs vertus ; ils devaient être posés comme des colonnes pour soutenir la barque de Pierre et le Vicaire de Jésus-Christ, comme des chandeliers pour éclairer les fidèles et faire briller la lumière de la foi.

« Hélas ! mes pères, » continue Catherine, « l'amour-propre » vous a empêchés de faire ce que vous deviez faire, et vous avez » été des ingrats envers l'Eglise, votre Epouse, qui vous avait » nourris sur son sein. Vous la persécutez, cette chère Epouse, au » moment où vous devriez la défendre contre les coups de l'hérésie. » Vous savez bien qu'Urbain VI est le vrai Pape, canoniquement » élu, non dans la peur, mais par l'inspiration du Saint-Esprit, » plus que par vos suffrages. Vous-mêmes, vous nous l'avez dit, » et puis vous lui avez tourné le dos. Comme de lâches chevaliers, » vous avez eu peur, et vous vous êtes attachés au mensonge qui » vous a privés de la grâce, parce que vous avez été travaillés par » l'amour-propre. Aussi vous êtes devenus faibles comme la paille ; » vous avez caché la lumière sous le boisseau, et vous répandez » une odeur infecte. Vous étiez comme des anges, chargés de ra- » mener les brebis au bercail et à l'obéissance, et vous faites ce » que font les démons. Vous voulez nous donner votre mal, en » nous soustrayant à l'obéissance du Vicaire de Jésus-Christ, pour » nous jeter entre les bras du démon, comme vous y êtes vous- » mêmes, tant que vous resterez dans cette hérésie. Et ce qui vous » rend plus coupables, c'est que vous n'êtes pas dans l'ignorance ; » car vous nous avez dit vous-mêmes où était la vérité, et main- » tenant vous voulez l'obscurcir. En effet, qui avez-vous nommé » par crainte ? Ce n'est pas Urbain VI, mais bien le cardinal de » Saint-Pierre. Vous vous êtes éloignés de la vérité, ce qui fait que » nous ne devons pas vous croire, maintenant que vous vous êtes » détachés d'Urbain VI. Car vous avez commencé par nous dire » qu'il était vraiment Pape. Vous l'avez couronné ; vous lui avez » rendu les honneurs pontificaux ; vous lui avez demandé des » grâces ; vous avez agi envers lui comme envers un pape ; vous » ne pouvez le nier, ce qui fait que maintenant vous êtes tombés » dans la contradiction. En effet vous revenez sur ce que vous » avez affirmé ; vous êtes donc des menteurs ; en lui rendant hom- » niage, vous avez donc été des idolâtres ; en lui demandant des » faveurs, vous avez donc été des simoniaques. Vous avez as- » sisté à l'élection de Clément VII ; deviez-vous alors taire la

» vérité ? Vous avez été les complices des démons ; ils ont élu un
» de leurs membres ; car autrement, celui qui a été élu n'aurait
» pas consenti à une si grande iniquité. Vous avez fait l'œuvre du
» mensonge, et si vous ne vous convertissez, le châtement tom-
» bera sur vous. Que vous êtes aveugles ! Vous ne voyez pas que
» c'est la crainte qui vous a fait changer et que c'est la colère qui
» vous a fait abandonner la vérité, parce que vous êtes des orgueil-
» leux habitués à de vaines complaisances en vous-mêmes. Vous
» n'avez pu vous soumettre à de justes réprimandes, ni à une pa-
» role sévère qui vous montrait vos fautes ; avant que le Pape vous
» ait fait des reproches, vous le reconnaissiez comme le Vicaire de
» Jésus-Christ. Oui, les arbres de vos âmes sont plantés dans la
» terre de l'amour-propre. Hélas ! reconnaissez votre faute, et sou-
» mettez-vous, afin que vous ne soyez pas condamnés ! Vous rece-
» vrez l'indulgence du Pape Urbain, si vous obéissez enfin aux re-
» mords de votre conscience. Oh ! que je voudrais vous voir reve-
» nir à la lumière, vous trois en particulier, dont la défection m'a
» causé plus de peine que celle de tous les autres ensemble. Quand
» ils ont abandonné leur père, vous deviez être son soutien ;
» vous deviez supporter ses reproches, et ne pas vous révolter
» contre lui. Humainement parlant, vous êtes de la même patrie
» que le Pape ; c'est une raison de plus pour lui demeurer fidèles.
» Ah ! revenez ! Nos fautes ne sont jamais impunies, surtout celles
» que nous commettons contre la sainte Eglise ; mais je prierai et
» je pleurerai pour vous devant Dieu. Revenez seulement à votre
» père, et je ferai la moitié de votre pénitence. Mon âme est exces-
» sivement affligée, quand je vois que ceux qui étaient placés
» pour illuminer les fidèles sont devenus des voleurs de l'hon-
» neur de Dieu, des loups qui dévorent les brebis. Oui, consolez-
» moi par votre retour. Baignez-vous dans le Sang de l'Agneau ;
» vous y perdrez la crainte servile ; vous y trouverez une sainte
» crainte. »

Cette magnifique lettre était pressante, et dut faire sur les Car-
dinaux une forte impression, mais sans doute, ainsi que le leur
disait Catherine, ils craignaient Clément VII, et n'osaient revenir
à Urbain VI, de sorte que la Sainte ne réussit pas. Les Cardinaux
italiens restèrent définitivement dans la neutralité, et répon-
dirent qu'ils croyaient que cette affaire ne pouvait être réglée
que par un concile général.

La cause du Pape de Rome devait trouver un appui plus solide dans la sainteté de Catherine. En mettant à ses côtés cet ange dont la foi et l'humilité faisaient toute la force, Dieu paraissait se déclarer pour Urbain, dont l'élection était absolument légitime aux yeux de tous ceux qui y avaient pris part et lui étaient restés fidèles. Mais la Servante de Dieu s'abîmait dans son néant, bien éloignée de se croire une sainte, et par conséquent une force pour le Pontife. Cependant, tout en ne professant pour elle-même qu'un profond mépris, elle affirmait que dans les circonstances malheureuses dans lesquelles se trouvait le Pape, les Saints devaient être son plus ferme appui contre la tempête qui mugissait autour de lui. Elle l'engagea donc à s'entourer des hommes les plus recommandables par leur piété, parce qu'à ses yeux l'humilité, les vertus et les prières des Saints jouissaient d'une force qu'elles empruntent à Dieu lui-même. Déjà Catherine avait écrit de Sienne à Urbain, pour lui donner ce conseil et le prier de se fortifier en s'entourant des serviteurs de Dieu. « Ils sont, » lui dit-elle, « pleins de foi et de simplicité dans leurs conseils ; ils les » donnent sans passion et sans amour-propre. » Elle le supplie de se procurer leur appui, parce que de cette manière il marchera dans la vérité. Elle croit que c'est l'unique moyen de faire fleurir la vertu parmi ceux qui lui sont soumis.

C'est ainsi que Catherine conseillait à Urbain de répondre aux actes du sanguinaire Clément. Elle voulait qu'il opposât à l'orgueilleux entêtement du Pape français les vertus des Saints. Les moyens de défense qu'elle préparait et dont elle voulait que le Saint-Père s'entourât, c'étaient la prière, l'amour de l'Eglise, le désintéressement, la patience, le dévouement au premier Pape élu et la prudence que l'Esprit de Dieu inspire, moyens tout-puissants, parce qu'ils sont surnaturels. Elle croyait avec raison que ce n'était pas seulement sur des bras de chair que l'Eglise devait s'appuyer, mais sur la force du Ciel, dont l'assistance lui a été promise, puisque le Christ doit demeurer avec son Epouse jusqu'à la consommation des siècles. Sans doute, elle ne négligeait rien pour étayer le siège de Pierre avec des soutiens humains, mais elle estimait que les vertus devaient être le premier et le plus puissant contrefort de l'Eglise. Urbain s'empressa de mander auprès de lui plusieurs saints personnages, et la Vierge leur écrivit elle-même pour les supplier de répondre aux désirs du Saint-Père.

Elle s'adressa en premier lieu, le 15 décembre 1378, à dom Barthélemy Serafini, prieur des Chartreux de l'île de la Gorgone, près de Livourne; elle lui dit qu'elle désirait le voir plein de zèle pour le salut de l'Eglise, le prie de secouer sa torpeur, et lui annonce que le Saint-Père veut s'entourer de serviteurs de Dieu et profiter de leurs conseils. Elle l'avertit qu'il va lui envoyer une Bulle, par laquelle plusieurs personnes sont convoquées, et le conjure d'agir sans retard et avec zèle sur toutes ces personnes, parce que le temps presse et que le jardin de l'Eglise a besoin d'être cultivé.

Elle parle dans le même sens à dom Jean de Vallombreuse, le conjurant de se laisser consumer par le feu de la charité, et de venir humblement et en toute hâte, à cause des malheurs que souffre l'Eglise, pour secourir le Souverain Pontife. Il faut tout laisser, même les consolations de la solitude, obéir au Saint-Père, et prouver qu'on aime véritablement Dieu et la sainte Eglise.

Elle mande encore frère Guillaume d'Angleterre et frère Antoine de Nice, ermites de Lecceto; elle les supplie d'exciter en eux la faim de l'amour de Dieu, du salut des âmes et de la réforme de l'Eglise. Pour la secourir, il faut abandonner sa paix, c'est-à-dire la solitude, se donner soi-même et accourir sur le champ de bataille. Toutes ces lettres sont de la même date.

Et à trois saints ermites de Spolète, frère André de Lucques, frère Baldo et frère Lando, elle écrit encore, en 1379, pour les prier d'être zélés et prompts à faire ce que Dieu veut, et à obéir à son Vicaire qui les appelle pour secourir l'Eglise. Cette chère Eglise est maintenant désolée, persécutée, attaquée par des méchants pleins d'amour-propre, qui veulent souiller la foi par le schisme. Si le berger principal appelle les chiens vigilants qui soignent les brebis, ils doivent aboyer par la prière et par des paroles courageuses; quoi que leur demande le Pape, ils ne doivent pas refuser. Rien ne doit les effrayer, ni le manque de repos, ni les peines, ni les persécutions, ni les affronts, ni les mépris, ni les souffrances, pas même mille morts: « Le vrai pas- » teur craint de dormir, » leur dit-elle, « il ne se fie pas à sa vigi- » lance; il veut avoir auprès de lui des chiens fidèles, pour être » toujours éveillé. Vous êtes de ceux qu'il a choisis. Je vous en » supplie, au nom du Christ, venez donc faire la sainte volonté » de Dieu. Vous ne trouverez ici que la Croix, mais n'importe,

» venez vite afin de combattre pour la vérité. Ne vous laissez pas
» arrêter par ceux qui vous diront que cela ne servira de rien. Si
» nous ne faisons pas tout, nous aurons préparé la voie au bien,
» et si rien ne se fait, nous n'aurons rien à nous reprocher, parce
» que nous aurons fait tout notre devoir. Ce sont les meilleures
» œuvres qui coûtent le plus et qui rencontrent le plus de diffi-
» cultés. »

Catherine, ayant appris que ni Antoine de Nice ni Guillaume de Lecceto ne viendraient, écrit au premier une lettre, pour lui faire de graves reproches de ce qu'il ne veut pas abandonner la consolation, et choisir la fatigue et la peine pour l'amour de Dieu. Avant tout, il faut le servir; c'est dans le temps des afflictions et du malheur qu'il faut se montrer, non quand il n'y a rien à souffrir. S'ils ne viennent ni l'un ni l'autre, ils tiennent bien peu à l'honneur de Dieu et au salut des âmes. Frère Guillaume ne peut pas s'appuyer sur la raison de l'obéissance à Dieu pour refuser de venir; car ce n'est pas obéir à Dieu que de ne pas obéir au Souverain Pontife. « C'est une grave imperfection, et une trom-
» perie du démon, » ajoute-t-elle. « Il vous trompe en vous faisant
» croire que le Pape agit d'après un conseil tout humain en vous
» appelant, et que, si vous quittiez votre cellule, vous perdriez
» votre dévotion. Il faut alors qu'elle soit bien peu solide. Nous
» désirons la réforme de l'Eglise, et nous ne voulons pas qu'on
» nous tire de notre solitude pour nous appeler au secours de la
» barque de Pierre! C'est vous peut-être qui ne voulez pas être
» troublés dans votre repos; car il y a déjà bien des saints qui
» sont à Rome, et qui ne veulent pas se soustraire à l'obéissance
» et aux souffrances qu'ils endurent. Que la miséricorde de Dieu
» purifie votre jugement et vous fasse entrer dans la voie de la
» vérité. »

La Sainte fait de nouvelles instances pour décider frère Antoine à obéir; elle lui dit que ce n'est pas le temps de chercher des consolations. Si frère Guillaume ne veut pas venir, il faut qu'il soit bien simple, pour penser que la solitude et la paix sont préférables à l'humilité et à l'obéissance au Souverain Pontife. Frère André de Lucques et frère Paulin sont bien venus. Ceux-là ont obéi, et ils ont la véritable vertu. Guillaume ne se laissa pas persuader par les prières de Catherine; loin de venir à Rome, il se retira dans une solitude plus profonde au delà de la forêt de Lecceto. Frère

Antoine se rendit aux désirs de la Sainte, et il eut la gloire de souffrir beaucoup pour la cause de l'Eglise. A tous ceux qui obéirent à la prière du Souverain Pontife, Catherine donna une généreuse hospitalité dans la maison qu'habitaient ses disciples.

L'ardente Catherine se multipliait ainsi, pour entourer l'Eglise d'appuis sûrs et solides. Elle adresse des lettres à tous ceux qui la connaissent en Italie. Les personnages influents, les hommes considérables avec qui elle a eu des relations, reçoivent tous d'elle de pressants appels pour appuyer la grande cause qui s'agite. Partout où elle connaît des cœurs qui ne sont pas insensibles aux maux de l'Eglise, elle en fait vibrer les cordes par ses lettres pleines de foi et de transports d'amour. Tous entendent ses éloquentes paroles, depuis les rois catholiques jusqu'à la plus humble des femmes, à laquelle elle demande des prières pour l'Epouse souffrante de Jésus-Christ. Tous les enfants de l'Eglise doivent lui être dévoués dans ce moment difficile. Ceux qui peuvent agir doivent agir; ceux qui ne peuvent que prier doivent prier. Elle montre à Danielle d'Orvieto les ténèbres qui entourent l'Eglise, et l'invite à invoquer le secours d'En haut avec les autres servantes de Dieu. C'est le temps de veiller; car l'ennemi est à la porte, attentif pour voir si les gardiens de la ville sont plongés dans le sommeil. Les colonnes de l'Eglise en sont devenues les persécuteurs. Aux sœurs Jeanne de Capo et Françoise, tertiaires de Saint-Dominique, elle recommande d'offrir à Dieu leurs saintes et ardentes prières pour l'Eglise, qui est en butte à de graves persécutions. Elle veut que Catherine de l'Hôpital, à Sienne, s'arme de la prière; car elle ne voit d'autre moyen pour conjurer la ruine des serviteurs de Dieu.

Cependant Clément et ses Cardinaux excitaient la révolte contre Urbain avec une haine furieuse, et faisaient des efforts inouïs pour rattacher à leur parti toutes les Cours qui n'avaient pas encore fixé leur obéissance. Urbain se décida en conséquence à lancer une lettre comminatoire contre Clément, les Cardinaux et les seigneurs qui avaient trempé dans le Schisme (1). Il menace les premiers de les dépouiller de leur dignité cardinalice; il édicte des peines sévères contre les autres, s'ils ne se hâtent de faire leur soumission. Aucun ne se présenta. Alors Urbain termine sa lettre par la

(1) RAYN., *Ann. Eccl.*, ann. 1378, 105.

condamnation des coupables. A son tour, Robert de Genève lança une excommunication contre Urbain et ses fauteurs. Triste spectacle que celui de ces deux Pontifes s'anathématisant mutuellement !

Clément ne se borna pas à ces moyens, qu'il ne trouvait probablement pas assez expéditifs. Son ambition était servie par une cruauté dont nous lui avons vu donner des preuves à Césène, sous Grégoire XI. C'était un homme de sang. Catherine le connaissait. Dans une lettre écrite à Jeanne de Naples, en décembre 1378, elle le juge sévèrement. Elle l'appelle un méchant, un criminel, un démon ; car il fait l'office des démons. Comme eux, il s'efforce d'éloigner les fidèles de la vérité. S'il eût été un homme juste, il se serait bien gardé d'accéder à la demande des Cardinaux, qui ont voulu l'opposer à Urbain, mais il est un démon et un menteur.

Il n'est pas étonnant qu'un tel homme se soit décidé à soutenir ses prétentions par la force des armes. Son audace était d'autant plus grande, qu'il était maître d'une partie de Rome, grâce à Rostaing, commandant du château Saint-Ange, qui ne voulait rendre cette forteresse qu'aux Cardinaux de Grégoire XI. Aussi il n'hésita pas à lancer sur Rome son armée composée de ces Bretons et de ces Gascons, avec lesquels il avait ravagé l'Italie et qu'il avait rappelés, dès que la scission avec le Pape de Rome eut été consommée. L'audacieux Sylvestre de Bude, capitaine des Bretons, protégé par les projectiles du château Saint-Ange, osa pénétrer dans Rome, et s'avancer jusqu'au Capitole ; il y trouva les principaux citoyens qui délibéraient. Plein de fureur, il tombe sur ces hommes désarmés, et réussit à en passer deux cents au fil de l'épée. Le lendemain, les gens du peuple, ivres de colère, descendirent dans les rues de Rome, et attaquant tous les étrangers qu'ils rencontraient, en firent un horrible carnage.

Pendant que ces horreurs s'accomplissaient, que faisait Catherine ? Retirée dans sa demeure, son cœur saignait sans doute bien cruellement : au mal du Schisme, déjà si grand, s'ajoutaient les crimes des divisions et des haines, et le sang des catholiques rougissait ce sol arrosé par un sang dont les flots avaient coulé treize siècles auparavant pour la plus sainte des causes. La Vierge de Sienne devait répandre devant Dieu des prières et des larmes bien amères.

Urbain était attaqué par les armes de l'antipape. Il dut se

défendre par les mêmes moyens, et sa céleste conseillère ne put que se soumettre à cette triste nécessité que les circonstances imposaient, bien que ce fût pour son âme la cause d'un inexprimable déchirement. Le Pape prit à sa solde la célèbre compagnie anglaise, que nous avons déjà vue guerroyer en Italie sous la conduite de Jean Hawkood. Les Romains, de leur côté, se montraient pleins d'ardeur pour repousser les attaques des ennemis de leur Pontife. Ils s'offrirent à lui comme soldats. Pour renforcer ses troupes, Urbain s'attacha encore la compagnie de Saint-Georges, dont le chef était Albéric de Balbiano. Cette compagnie était composée de huit mille hommes environ, tous Italiens, décidés à expulser les étrangers du sol de leur patrie. Ainsi les deux Papes avaient remis leur cause à la fortune des armes.

Cette levée de troupes n'empêchait pas Urbain de continuer à faire, d'accord avec Catherine, des tentatives énergiques auprès des souverains de l'Europe, pour les rattacher à sa cause. L'empereur d'Allemagne, le roi de Hongrie et celui d'Angleterre demeurèrent fidèles à Urbain. La Sainte s'en réjouit dans une lettre qu'elle écrit au commencement de 1379, à son disciple Etienne Maconi. « La sainte Eglise et le Pape Urbain VI ont reçu dernière-
» ment des nouvelles excellentes. Il y avait longtemps que cela
» n'était arrivé. Dieu commence à verser ses faveurs sur son
» Epouse chérie. Sa bonté est si grande, qu'il continuera, et que
» ses grâces tomberont de plus en plus abondantes sur l'Eglise. Il
» a promis de la réformer par les tribulations, les prières et les
» larmes de ses serviteurs. Frappons avec persévérance à la porte
» de sa miséricorde, et il nous sera ouvert. »

Catherine travaillait en même temps à rattacher à la cause d'Urbain les principautés de l'Italie, non seulement pour fortifier le parti du Pape de Rome, et les rendre plus fortes elles-mêmes en les réunissant pour soutenir une même cause ⁽¹⁾, mais aussi pour écarter le fléau de la guerre, qui eût été bien plus à craindre pour elles, si elles n'avaient pas combattu sous le même drapeau. Il fallait, dans les vues de Catherine, que toute l'Italie demeurât fidèle à Urbain, afin que cette nation conservât à la fois la paix et la vérité.

Notre Sainte avait été la bienfaitrice de Florence, en la réconci-

(1) CAPECELATRO, *Storia di santa Caterina da Siena e del papato del suo tempo.*

liant avec le Saint-Siège; pouvait-elle oublier en ce moment critique les liens qui l'unissaient à cette République, et ne pas lui montrer, dans le parti d'Urbain, le parti du droit et de la vérité? Florence réconciliée par Catherine avec le successeur de Grégoire XI ne se détachera jamais de lui, parce qu'elle sera soutenue par les conseils de la Sainte. A la fin de 1379, les seigneurs de cette ville reçoivent une lettre de Catherine. Elle les prie d'oublier leurs divisions, pour se réunir dans l'amour et la défense d'Urbain VI, le Christ de la terre, et leur rappelle toutes les grâces qu'ils ont reçues de Dieu. « Il faut demeurer, » leur dit-elle, « soumis et » obéissants à la sainte Eglise, et l'aider de toutes nos forces. » Rappelez-vous que vous avez reçu la miséricorde d'Urbain VI, et » que vous avez été remis par lui sur le sein de l'Eglise, puisqu'il » vous a pardonnés et absous avec tant de charité, vous traitant, » non pas comme des enfants qui se sont révoltés contre leur père, » mais comme si vous ne l'aviez jamais offensé. Et maintenant » que vous le voyez dans de si graves difficultés, vous ne l'assistez » pas, vous n'accomplissez pas les promesses que vous lui avez » faites. Je vous prie donc de fortifier votre cœur pour qu'il ne » demeure plus dans le doute, et qu'il soit convaincu qu'Urbain VI » est le vrai Souverain Pontife. Il y a de grandes tempêtes qui » soufflent en ce moment sur le monde; votre reconnaissance et » votre fidélité à Urbain vous feront éviter bien des dangers. Soyez » dévoués, comme de vrais fils, envers la sainte Eglise, combattez » pour la vérité et pour la foi, en dissipant tout ce qui pourrait » leur porter atteinte, et hâtez-vous de faire ce que vous avez pro- » mis à la sainte Eglise et au Pape. »

Les Florentins s'étaient en effet engagés, à l'époque de leur réconciliation avec la Papauté, à payer quinze mille florins au gouvernement Pontifical, et le Pape avait alors grand besoin de ressources. Mais Florence fit commuer sa dette par Urbain, et s'engagea à lui céder le fameux condottiere Jean Hawkood, dont elle avait payé bien cher les services. Docile aux conseils de Catherine, cette ville resta fidèle à la cause d'Urbain VI (1).

La Sainte fit aussi des instances auprès des gouverneurs de Pérouse, pour qu'ils ne se séparassent pas d'Urbain. Elle leur écrivit, dans la seconde moitié de 1379, une ardente lettre, pour les sup-

(1) RAYN., *Ann. Eccl.*, ann. 1378.

plier de défendre Urbain VI. Elle leur dit qu'elle a un grand désir de les voir utiles à leur Père et à eux-mêmes. En le faisant, ils travailleront pour leur salut temporellement et spirituellement : temporellement d'abord, parce qu'ils se sont révoltés contre le Saint-Père, qu'il leur a pardonné et leur a rendu leurs droits; ils sont donc obligés à la reconnaissance; spirituellement ensuite, parce qu'ils sont redevables envers la sainte Eglise, leur mère, qui leur accorde tant de bienfaits par le Pape, puisqu'il est le seul distributeur des biens célestes et véritables, en tant qu'il tient les clefs du Sang de l'Agneau immolé par l'amour. « Nous devons donc, » ajoute-t-elle, « désirer de lui être utiles, et lui donner notre fortune, comme des fils doivent agir envers leur père. Les biens que nous donne le Pape sont en effet d'un ordre bien supérieur à ceux que nous pouvons lui donner. Montrons donc maintenant notre reconnaissance, puisque nous voyons qu'on jette de la boue sur notre foi; car, si nous ne secourions pas Urbain, nous serions contre lui. Assistons-le; nous trouverons notre intérêt à l'aider. Vous savez en effet que nous sommes exposés maintenant à de grands embarras, et que l'Italie est menacée par de puissants ennemis. Nos fautes et nos divisions nous ont affaiblis. Si nous nous séparons de notre Père, nous diminuerons encore notre force, et nous nous exposerons beaucoup. Si, au contraire, nous l'assistons, vous savez que le bras de la sainte Eglise est affaibli, mais qu'il n'est pas brisé; c'est cette faiblesse qui fait sa force et celle de ceux qui s'appuient sur elle. Autrement Dieu nous punirait de notre ingratitude, si nous ne nous efforcions de dissiper les ténèbres que des hommes de mensonge ont voulu répandre sur la vérité pour l'obscurcir. Hâtez-vous donc de faire tout ce que vous pourrez pour la sainte Eglise. Ne reculez par aucun motif de crainte servile. Ne soyez pas comme des insensés, ne donnant pour tout secours que vos paroles. Unissez-vous ensemble par Jésus crucifié, et ne craignez rien; car le secours de Dieu, pour l'amour duquel vous servirez l'Eglise, vous délivrera. »

Catherine avait aussi cherché à attacher définitivement à Urbain VI la ville de Bologne, aux magistrats de laquelle elle avait adressé une lettre pressante, après que cette cité eut fait la paix avec Grégoire XI, en 1377. Elle les supplie de se dépouiller de tout amour-propre. « Vous le ferez, » leur dit-elle, « en ne jamais manquant au respect que vous devez à la sainte Eglise, et en

» vous acquittant fidèlement envers elle, vous conserverez votre
» République. »

Venise ressentit aussi les heureux effets du zèle ardent de Catherine pour le Pape de Rome. Si elle ne put agir directement, bien que son nom ne fût pas inconnu dans cette République, elle le fit par les conseils qu'elle donna à Ange Corrario, évêque nouvellement nommé au siège de la ville. Ce prélat, qui devait être bientôt Grégoire XII, professa toujours une grande dévotion envers la Sainte, et ce fut peut-être aux vertus solides dont cette admirable Vierge avait laissé la trace dans son âme, qu'il dut de faire un acte sublime d'abnégation, pendant le concile de Constance, en déposant la tiare et préférant la paix de l'Eglise aux honneurs du Pontificat suprême. Catherine lui avait écrit, en septembre 1378, une lettre dans laquelle elle l'invite à être un bon Pasteur et à donner à son troupeau l'exemple de toutes les vertus. Puis elle le supplie d'être l'apôtre de la vérité à Venise, de proclamer courageusement qu'Urbain VI est le vrai Souverain Pontife, et de s'appliquer à maintenir les fidèles dans la foi, l'obéissance et le respect de la sainte Eglise et du Pape.

Mais c'était surtout sa chère ville de Sienne qu'elle tenait à sauver du Schisme, et à conserver pure de toute participation à l'erreur. Déjà, à la fin de 1378, elle avait écrit à Etienne Maconi, son disciple, une lettre qu'elle le chargeait de remettre aux seigneurs, et une autre, à la compagnie de la Vierge-Marie de l'Hôpital. Elle le prie de lire ces lettres, de les remettre, et de parler à chacun selon les circonstances, conjurant tous ses concitoyens, de la part de Jésus crucifié et de la sienne, de travailler avec courage et de faire tout ce qu'ils pourront pour la sainte Eglise et le Vicaire du Christ, le Pape Urbain VI. Elle s'étonne qu'il faille tant supplier les Siennois, lorsqu'il s'agit de l'honneur de Dieu et de l'intérêt temporel et spirituel de la ville. Qu'Etienne ne soit pas tiède, mais qu'il excite tous ceux que cela regarde, à faire ce qu'elle conseille. En étant ce qu'ils doivent être, ils enflammeront toute l'Italie, chose qui n'est pas si difficile (1).

Au commencement de 1379, le cardinal Bonaventure de Padoue était venu à Sienne, envoyé par Urbain VI pour l'affaire de la restitution aux Siennois de la place forte de Talamon, qui dé-

(1) *History of S. Cath. of Siena*. London, 1880.

fendait leur ville du côté de l'ouest, et qui leur avait été enlevée par les Chevaliers de Saint-Jean, dont le prieur était alors Nicolas de Pise. Bonaventure avait prêché à Sienne, sur la demande de Catherine, pour fortifier ses chers concitoyens dans l'amour d'Urbain VI et la fidélité à son obéissance. La Sainte lui avait écrit déjà au mois de septembre précédent; elle l'invite à défendre vaillamment les droits d'Urbain VI, afin que la fermeté et la constance des bons prélats affermissent la foi, exaltent la vérité et confondent le mensonge; que par leur dévouement, la barque de l'Eglise navigue en sécurité au milieu de la tempête du Schisme; que, quant à lui, il se fortifie dans les vraies et solides vertus, afin qu'il fasse dans la sainte Eglise tout ce qu'il est appelé à y faire, et qu'il ne soit pas confondu au jour du jugement. Qu'il s'efforce de faire triompher la cause d'Urbain VI, et il suivra de cette manière la doctrine de Jésus crucifié. Le Cardinal n'avait pas été sourd aux conseils de Catherine; il eut la gloire de mourir à Rome cette même année pour la cause d'Urbain VI, dont il avait continué à défendre les droits contre François de Carrare, seigneur de Padoue, qui le fit assassiner sur le pont Saint-Ange (1).

A la fin de 1379, Catherine écrit, à la prière d'Urbain VI, aux gouverneurs de Sienne, dans la crainte qu'ils ne portent atteinte à la fidélité des Siennois au Saint-Siège. Elle les supplie de rendre justice à l'Eglise et au Vicaire de Jésus-Christ. Ils doivent avoir pour lui un respect profond, un amour filial, et il faut qu'ils le témoignent non seulement par des paroles, mais en assistant leur Père, quand il le faut, comme des enfants véritables, regardant l'injure qui lui est faite comme faite à eux-mêmes, et l'aidant à vaincre ses ennemis. Ils ne doivent pas considérer la personne du Pape et dire : il est bon ou mauvais, digne ou non de respect. Le respect qui lui est dû ne se rapporte pas à lui, mais au Sang du Christ, à la dignité et à l'autorité que Dieu lui a données; ses défauts ne lui enlèvent pas son pouvoir. En l'aidant, ils se rendront service à eux-mêmes; car, alors même qu'il ne serait pas parfait, ils ont besoin de lui. Il faut donc qu'ils fassent tout leur possible pour être utiles à la sainte Eglise et à Urbain, auquel Dieu a confié son autorité. Et s'il faut agir ainsi envers un Pape, en supposant qu'il soit coupable et plein de dé-

(1) GIGLI, *Diario Senese*.

faits, que ne doivent-ils pas faire envers Urbain VI, Pape légitime, homme juste, vertueux, craignant Dieu et ayant des intentions droites et saintes? Il faut l'aider par justice, parce qu'il nous distribue les grâces spirituelles et qu'il nous aime d'un amour particulier. N'a-t-il pas traité les Siennois comme ses chers enfants? Autrement Dieu les châtierait à cause de leur ingratitude, s'ils recevaient des grâces, comme des mercenaires auxquels elles sont dues. Qu'ils restent soumis à Urbain VI et à la sainte Eglise, plutôt que d'obéir à des maîtres étrangers. Qu'ils s'appuient sur la colonne inébranlable que frappent des persécutions nombreuses, mais qui n'est jamais brisée, plutôt que sur une paille sans consistance, et que le moindre vent peut emporter.

Qu'ils ne fassent donc pas semblant de ne pas apercevoir les besoins de leur Père. Ses ennemis sont les leurs; il faut le secourir. Il leur demande des subsides pour défendre leur foi, confondre le mensonge, exalter la vérité et arracher les âmes aux mains du démon. Ils sont donc tenus d'acquitter ce qu'ils doivent à l'Eglise et à leur Père. Qu'ils ne paient plus de paroles le Souverain Pontife, mais qu'ils lui prouvent leur amour par des actes. Il leur a pardonné, il leur a fait rendre Talamon par les Pisans; qu'ils ne soient pas ingrats, et qu'ils sachent que le Pape distingue bien quels sont ses vrais fils. Un jour viendra, où il montrera qu'il les connaît.

Les Siennois purent avec raison trouver cette demande de secours bien hardie. Leurs finances étaient obérées; car il leur avait fallu payer huit mille florins d'or, quand ils avaient recouvré Talamon, et ils ne se pressèrent pas de répondre (1). Catherine leur écrit de nouveau à la fin de 1379. Sa lettre est adressée aux gouverneurs de Sienne. Elle voudrait les voir fidèles à la sainte Eglise et unis intimement à leur chef; qu'ils l'assistent comme des fils fidèles, parce qu'il est dans des nécessités plus grandes que jamais. Il faut qu'ils fassent leurs efforts pour détruire le mensonge, mourir même, s'il en est besoin. « Vous ne pouvez, » ajoute-t-elle, « offrir à Dieu un sacrifice plus agréable. Si vous tra- » vaillez contre Dieu et la justice, vous n'aboutirez qu'à la ruine » de vos âmes et de vos biens, au remords et à la honte; n'est-ce » pas bien plus pénible? Ainsi ne tardez plus, et renoncez à tenir

(1) *History of S. Cath. of Siena.* London, 1880.

» des promesses auxquelles vous ne pourriez être fidèles sans péché.
» Ne faites rien contre Urbain VI; car celui qui ne le reconnaît pas
» est un hérétique repoussé de Dieu. N'hésitez pas; ne dites pas :
» — Peut-être il est le Souverain Pontife, peut-être il ne l'est pas.
» — Croyez fermement qu'il est le Pape, et assistez-le. Pour moi,
» je confesse, et je confesserais devant le monde entier jusqu'à la
» mort que le Pape Urbain VI est le vrai et légitime Souverain
» Pontife. Faites comme moi, je vous en prie, et n'hésitez plus à
» secourir la douce Epouse du Christ. Que Dieu vous fasse accom-
» plir votre devoir! »

Et pour presser le gouvernement de Sienne d'envoyer de suite des secours à Urbain VI, elle écrit encore le même jour à la compagnie de la Sainte-Vierge de l'Hôpital; car les confrères de cette Congrégation jouissaient d'une grande puissance dans la ville (1). Elle les invite à user de leur influence sur les gouverneurs de la cité. Elle compare leurs âmes à une vigne; cette vigne a été plantée dans le jardin de la sainte Eglise, dont le Souverain Pontife est le vigneron. « Etes-vous unis véritablement, » leur dit-elle, « à la vigne de l'Eglise? Vous le verrez, si dans ces temps de » calamité, vous assistez le vigneron, le pape Urbain VI, vrai » Vicaire de Jésus-Christ, par vos prières, et aussi en décidant les » magistrats de la République à lui venir en aide, comme ils le » doivent. N'êtes-vous pas obligés de le faire, et ne devez-vous » pas aimer votre foi? Ainsi mettez la main à l'œuvre, et servez » la vérité avec un grand zèle. »

Catherine écrit encore à la fin de 1379 à un sénateur de Sienne, Andréa Cavalcabo, qui avait encouru l'excommunication majeure; elle ne veut pas qu'il demeure dans l'inimitié de Dieu, et elle le prie de venir se faire absoudre à Rome; elle désire qu'il pratique la vertu de justice dans l'exercice du pouvoir qui lui est confié, et qu'il mette sa science militaire au service d'Urbain. « Le Souve- » rain Pontife le désirerait, » lui dit-elle; « s'il vous y oblige, » vous en retirerez plusieurs biens. D'abord, votre âme sera » délivrée; ensuite vous vous lierez au service de l'Eglise, et ce » service sera fort agréable à Dieu, surtout en ce moment où le » Pape a si grand besoin de secours. Ne vous découragez donc » pas, et prenez votre décision le plus tôt possible. »

(1) *History of S. Cath. of Siena*. London, 1880.

Les conseils de la Sainte portèrent leurs fruits ; car elle se réjouit dans une lettre à Maconi des choses qu'il lui écrit au sujet de la bonne disposition des seigneurs de Sienne et de ses concitoyens à l'égard du Pape Urbain. Les Siennois demeurèrent fidèles à ce Pape et lui envoyèrent des troupes.

Les efforts de Catherine ne demeuraient donc pas stériles. L'Italie ne se détachait pas d'Urbain, malgré les trames ourdies contre lui par Clément VII. Les gémissements et les larmes, les prières et les supplications, les travaux et les peines de la Vierge de Sienne étaient comme le ciment qui maintenait dans la fidélité au Pape de Rome les différentes Républiques de la Péninsule. Elle avait tant travaillé pour la cause de la vérité ! De son cœur avaient débordé les flots d'une véritable éloquence dans les nombreuses lettres que nous l'avons vue écrire pour cette sainte cause, et ses arguments, elle les avait appuyés sur une logique si serrée et si surnaturelle, qu'il eût été difficile de lui résister. Les lettres que nous avons citées ne sont qu'un petit nombre, en comparaison de toutes celles qu'elle a écrites à cette occasion ; elle y prêche sans cesse et la justice, qu'elle supplie tous les Italiens de rendre à l'Eglise, et la charité, qui doit nous faire aimer l'Eglise comme le Christ lui-même. Consultée par une célèbre pénitente, Monna Agnès de Toscanella, sur un voyage que celle-ci voulait faire à Jérusalem, Catherine n'est pas d'avis que Monna le fasse, mais plutôt qu'elle gémisses en présence de Dieu avec une grande amertume de le voir tant offensé, surtout par l'hérésie qu'ont fait naître des hommes coupables, pour souiller la foi.

C'est là l'œuvre qui préoccupe surtout Catherine : rendre la paix à l'Eglise, en lui rendant l'unité. Sauver l'Eglise, en sauvant la Papauté par l'extinction du Schisme, c'est là l'unique but de ses travaux, et pour produire ce bien, elle eût donné mille fois sa vie, s'il l'eût fallu. Hélas ! deux blessures profondes vont encore être faites à son cœur par deux souverains, dont elle ne pourra vaincre les volontés rebelles. De quel poids sont dans la balance de l'éternelle Miséricorde les souffrances des Saints, quand elles sont endurées pour le bien de l'Eglise, et quand ce bien semble n'être pas procuré, Catherine le sait, maintenant que les secrets de Dieu lui sont révélés dans la glorieuse éternité.

Nous l'avons déjà vu, il y avait deux nations qui, par leur décision pour ou contre Urbain, pouvaient donner au Schisme un appui

solide et le faire triompher, ou amener sa ruine complète. C'étaient la France et le royaume de Naples, dont la reine était cette Jeanne qui avait permis que l'élection de Clément se fit dans ses Etats, qui lui avait donné asile, et s'était laissé éloigner du parti d'Urbain par les ruses et la malice de ses courtisans. Il fallait la ramener.

Urbain VI ne crut pas pouvoir mettre sa cause en de meilleures mains que celles de sainte Catherine, et d'une autre sainte qui portait le même nom que la Vierge de Sienne. C'était Catherine de Suède, fille de sainte Brigitte, dont la vertu jetait alors à Rome un vif éclat. Elle ne faisait aucun doute qu'Urbain eût été canoniquement élu, et Raynald (1) raconte qu'elle avait été invitée à en fournir des preuves, ce qu'elle avait fait victorieusement. Urbain, dès l'arrivée de Catherine de Sienne à Rome, avait formé le dessein de l'envoyer à Naples avec Catherine de Suède, et le lui avait proposé dès les premières entrevues qu'il avait eues avec elle. Car sa confiance en notre Sainte était inébranlable. Bien que la Vierge de Sienne fût déjà en correspondance avec Jeanne pour essayer de la rattacher à Urbain, elle était animée d'un grand désir d'aller trouver la reine, espérant que sa présence et ses paroles auraient sur elle une plus puissante influence. Cette ambassade n'eut point lieu. Catherine de Sienne ne voyait aucun obstacle, dès qu'il s'agissait du bien de l'Eglise, mais la fille de sainte Brigitte fit quelques objections au bienheureux Raymond, qui avait été chargé de négocier ce voyage. Evidemment une nature moins chevaleresque et moins fortement trempée que celle de notre Catherine devait hésiter devant les périls de tout genre qui s'opposaient à une pareille entreprise. Le bienheureux Raymond lui-même taxait d'imprudencé le projet du Souverain Pontife. Il pensait que l'honneur des personnes consacrées à Dieu est si délicat, qu'il faut éviter tout ce qui peut le ternir, ne fût-ce que l'apparence, même le moindre soupçon du mal. Qui sait si Jeanne, entourée de méchants, comme elle l'était, n'eût fait insulter en route ces deux Vierges pour les empêcher d'arriver à Naples? Le bienheureux Raymond présenta ces observations à Urbain VI; le Pape les accepta, et décida que les deux Saintes ne partiraient pas.

Catherine de Sienne fut fort attristée de cette décision du Saint-

(1) RAYN., *Ann. Eccl.*, ann. 1379, 20.

Père ; elle se soumit, tout en demeurant disposée à répandre son sang pour l'Eglise ; cependant cet acte d'obéissance lui coûta beaucoup. « Si Agnès, Marguerite, et tant d'autres Vierges avaient » fait toutes ces réflexions, » dit-elle au bienheureux Raymond qui lui annonçait la décision d'Urbain, « elles n'auraient jamais » obtenu la couronne du martyr. N'avons-nous pas un Epoux » qui peut nous arracher des mains des impies et conserver notre » pureté au milieu des libertins ? Tous ces arguments sont sans » valeur ; ils viennent, non de la prudence, mais d'une foi qui » n'est pas solide. » Raymond rougit en lui-même de sa faiblesse, et admira dans le secret de son âme la force et la grandeur de la foi de la Sainte (1).

Catherine, ainsi obligée de demeurer à Rome, se contenta d'écrire à la reine de Naples, devenue un des principaux auteurs du Schisme ; sa lettre porte la date de décembre 1379 ; elle chargea son disciple Néri de Landoccio de la lui porter. Ce ne fut pas sans peine que Néri fit ce voyage. La Sainte le dit à Etienne Maconi dans une lettre qu'elle lui écrit au commencement de 1380. « Néri a été envoyé à Naples avec l'abbé Lisolo ; je crois qu'ils » souffrent beaucoup, à cause des crimes qu'ils voient commettre » contre Dieu. »

La lettre de Catherine à Jeanne est très sévère. Il n'y avait plus que la menace des châtimens de Dieu qui pût faire revenir la reine de sa coupable obstination : « Ma chère mère, » lui dit la Sainte, « je ne pourrai plus vous appeler ainsi, si vous ne revenez pas de » votre égarement. Hélas ! de reine que vous étiez, vous êtes » devenue l'esclave du mensonge et de son père le démon. Ra- » meau de la vraie vigne, vous vous en êtes séparée par le cou- » teau de l'orgueil. Vous étiez la fille bien-aimée du pape » Urbain VI, et vous avez délaissé le sein de votre mère, qui vous » avait nourrie. Hélas ! on peut vous pleurer comme morte ; vous » n'avez pas connu la vérité ; vous avez suivi de mauvais conseils. » Vous étiez catholique et pleine de vertus, et vous avez renié » votre foi. Je vous en prie, ne vous laissez plus guider par vos » passions, et redoutez le moment de la mort. Reconnaissez le » mensonge qu'on vous a dit, quand on vous a affirmé qu'Ur- » bain VI n'est pas le vrai Pape. Les Cardinaux ont menti comme

(1) *Acta Sanct.*, apr. Ia-folio, 1378.

» des démons. Si ce qu'ils disent était vrai, ils seraient des imposteurs. S'ils l'avaient élu par peur, et nous l'avaient ensuite présenté comme le vrai Pape, ils seraient des menteurs. Mais ils l'ont élu, puis ils l'ont reconnu, et lui ont demandé des grâces, et ils les ont reçues de lui comme du Pape légitime. Ainsi, quand ils disent que l'élection n'a pas été libre, ils sont coupables et menteurs. S'il y en a eu un nommé par crainte, c'est le cardinal de Saint-Pierre, qui en homme vertueux a refusé les hommages qu'on lui rendait, et a affirmé que l'archevêque de Bari était le vrai Pape.

» Mais enfin, dans la supposition où vous ne seriez pas parfaitement convaincue, au moins restez neutre. Tant que vous n'aurez pas des preuves évidentes, obéissez à Urbain et ne vous laissez pas aller à la haine. Ne vous obstinez pas non plus ; car votre entêtement vous empêche de voir les châtimens qui pèsent sur votre tête. Prenez garde ; si vous ne vous convertissez pas, le souverain Juge vous frappera de manière à épouvanter tous ceux qui deviennent les ennemis de l'Eglise. N'attendez pas qu'il vous châtie ; car la mort peut vous surprendre ; alors ni vos richesses, ni votre puissance, ni vos honneurs, ni vos sujets, ne pourront vous défendre des coups de la justice divine. Votre peuple se tournera contre vous, parce qu'il voit qu'il a une reine faible comme la feuille que le vent emporte. Il se rappelle que quand Urbain a été élu, vous avez fait des fêtes, vous lui avez envoyé de magnifiques présents et vous avez ordonné qu'on lui obéit. Et maintenant vous éloignez vos sujets de la vie pour les conduire à la mort ; vous les séparez du Christ pour les donner au démon.

» Ah ! conjurez l'orage qui vous menace, et n'appellez pas sur vous les jugemens divins ! Pauvre brebis, revenez au bercail, afin que les loups ne vous dévorent pas ! Laissez-vous guider par les serviteurs de Dieu, plutôt que de vous mettre entre les mains des démons incarnés. Revenez à l'obéissance de l'Eglise ; voyez le mal que vous avez fait : humiliez-vous, et Dieu vous pardonnera. Ainsi vous ferez votre salut. Je désire de toute mon âme que vous vous convertissiez. »

La reine de Naples résista encore à cette nouvelle prière de sa céleste conseillère.

Catherine se tourna alors vers le comte de Fondi, qui, par son

obstination contre Urbain VI, pouvait confirmer dans sa révolte la reine de Naples. Elle lui écrit pour lui montrer le malheureux état dans lequel il se trouve, en demeurant dans l'inimitié d'Urbain. La vigne de son âme ne peut donner des fruits de vie, puisqu'elle est séparée de la vérité. Il n'a que de la haine pour le Pape son chef, et il oublie que Dieu ne ferme jamais ses yeux sur nous. « Vous » savez bien au fond, » lui dit-elle, « qu'Urbain est le vrai Pape, » alors même qu'il a pu être sévère envers vous, vous injurier et » vous priver des biens de la terre. Cela n'empêche pas que la vé- » rité existe. Mais vous n'avez pas pu supporter ces choses, et » bien que vous soyez à même de connaître la vérité, la passion » et la colère vous ont aveuglé. Vous avez été autrefois un fidèle » serviteur de l'Eglise ; aujourd'hui vous vous perdez vous-même, » et vous perdez des âmes dont vous aurez à rendre un compte » terrible. Ah ! rentrez en vous-même, humiliez-vous devant votre » Père qui vous attend à bras ouverts. Il en est temps. Je vous en » supplie, laissez là votre erreur ; car si vous ne saisissez pas le » moment opportun, il n'y aura plus de remède. La mort vient » vite, et sans que nous y pensions. Comment pourrions-nous » résister à notre juge, quand nous serons entre ses mains ? »

Pas plus que la reine de Naples, le comte de Fondi n'écouta sainte Catherine, et il persévéra dans le Schisme.

C'était sans doute en partie le fruit des intempestives sévérités d'Urbain. On était à la fin de 1378. Catherine envoya au Saint-Père, pour les fêtes de Noël, cinq oranges confites et dorées, avec une lettre dans laquelle elle saisit l'occasion des oranges pour lui dire une fois encore d'adoucir son caractère. « Ce fruit, » lui dit-elle, « est d'abord amer, mais quand on retire ce qui est dedans, » et qu'on le met confire, l'eau et le feu lui enlèvent son amer- » tume. Il en est ainsi pour l'âme qui conçoit l'amour de la vertu. » Les commencements lui paraissent amers, mais si elle s'applique » le remède du Sang de Jésus crucifié, l'eau de la grâce et le feu » de la charité lui enlèvent cette amertume, et elle se couvre de » l'or de la pureté et de la patience, en se nourrissant de la dou- » leur que doivent nous faire ressentir le péché et la perte des » âmes. »

Cependant les armées des deux Papes ne tardèrent pas à commencer les hostilités. Les troupes qu'Urbain avait réunies étaient pleines d'ardeur, et le Pontife crut qu'il fallait profiter de cet en-

train. Le comte Albéric offrit la bataille aux soldats de Clément qui étaient campés à Marino, tout près de la Ville Eternelle, et parcouraient en la désolant la campagne Romaine. C'était le 29 avril 1379, juste un an avant la mort de Catherine. Les soldats d'Urbain se jetèrent avec tant d'impétuosité sur les Clémentins, que ceux-ci plièrent au premier choc. Albéric entraîna par son ardeur toutes ses troupes, qui accablèrent les ennemis et en firent un horrible carnage. Leur déroute fut complète. De nombreux prisonniers, parmi lesquels on comptait beaucoup de chefs, restèrent entre les mains d'Albéric. Celui-ci rentra à Rome le soir même ; on lui fit un magnifique triomphe, mais, sans perdre de temps, il se porta sur Anagni, dont il se rendit maître. Urbain recouvra toutes les places que Clément occupait dans les domaines de l'Eglise (1). De son côté, Jean Hawkood battait les Bretons et faisait leur chef prisonnier. La puissance de Clément était anéantie en Italie. La victoire de Marino causa un tel découragement parmi les ennemis d'Urbain, que Rostaing, qui retenait le château Saint-Ange pour le compte des Cardinaux révoltés, n'osa persister plus longtemps et en remit les clefs au Pape. Ainsi Urbain rentrait en possession du Vatican et de l'église de Saint-Pierre. Ce fut un triomphe complet et une immense joie pour les Romains. Catherine fut aussi grandement consolée, en voyant couronner par le succès les instances qu'elle avait faites pour la reddition de ce château, dont la possession est nécessaire à la Papauté. Dès son arrivée à Rome, en effet, elle avait supplié le sénateur Jean Cenci d'entamer des négociations avec Rostaing. Bien qu'elles n'eussent pas abouti, les Romains auraient dû se montrer reconnaissants envers le sénateur ; la Sainte se plaint de leur ingratitude dans une lettre aux seigneurs de la ville (2).

Cependant les Romains étaient dans l'enthousiasme à cause de leur victoire ; mais la joie de Catherine était mêlée d'une grande amertume ; car, bien que cette victoire fût un triomphe pour l'Eglise, il lui paraissait triste de voir les intérêts de cette chère Eglise entre les mains de barbares qui ne demandaient qu'à faire couler le sang.

Les Romains, transportés de joie, attribuaient leur bonheur

(1) RAYN., *Ann. Eccl.*, ann. 1378.

(2) *History of S. Cath. of Siena*. London, 1880.

moins à la valeur de leurs soldats qu'à la protection de Dieu. Ils connaissaient la sainteté de Catherine, et ils l'acclamaient comme l'Ange qui avait décidé Dieu à faire miséricorde à son peuple. Sans doute les prières de l'humble Vierge étaient montées jusqu'au pied du trône de Dieu pendant la bataille. Comme Moïse, elle avait prié, pendant que les soldats combattaient, parce que, pendant que Moïse priait, le peuple triomphait. Le bienheureux Raymond raconte en effet qu'à cette époque les larmes de la Sainte étaient devenues son pain du jour et de la nuit, et qu'elle ne cessait de crier vers le Seigneur, pour qu'il rendît la paix à son Eglise.

Catherine, qui rapportait tout à Dieu, et qui ne voulait pas laisser passer une pareille occasion d'élever vers le Ciel les âmes des Romains, ses nouveaux concitoyens, les engagea à remercier solennellement le Seigneur de cette victoire. D'après ses conseils, Urbain ordonna qu'une procession se ferait de Sainte-Marie in Transtevere jusqu'à l'église de Saint-Pierre, et il la suivit nu-pieds. Tout le peuple accompagna le Pontife avec une grande dévotion, pour remercier Dieu du bienfait qu'il venait de lui accorder et de la tranquillité que l'Eglise allait enfin goûter. Après cet acte solennel d'humilité accompli par Urbain, Catherine lui écrivit pour lui dire combien elle se réjouissait de l'avoir vu s'abaisser ainsi, et l'assurer que cette procession avait été très agréable à Dieu et très pénible aux démons, « qui ont fait, » lui dit-elle, « tout ce qu'ils ont pu pour causer du désordre. Mais les anges » n'ont pas permis que les colères infernales s'assouvissent. Que » le Pape compte sur le secours de Dieu, qui a envoyé Marie et » Pierre, le Chef des Apôtres, pour le remettre en sa place. Qu'il » connaisse et évite tous les pièges du démon, et qu'il remplisse » le jardin de l'Eglise de vrais serviteurs de Dieu. C'est avec ces » soldats qu'il remportera définitivement la victoire. »

Albéric avait triomphé par ses armes ; Catherine avait vaincu par ses gémissements et ses prières. Soutien d'Urbain VI, elle apparut dès lors aux yeux du peuple comme la protectrice de la ville et du gouvernement. Plus que jamais on était disposé à suivre ses conseils, mais, comme toujours, la Sainte ne se servit de sa puissante autorité que pour l'honneur de Dieu et le salut des âmes. Elle veut qu'on se réjouisse, mais en Dieu ; elle veut qu'on triomphe, mais en reconnaissant que Dieu est le premier triomphateur. Son activité est prodigieuse à cette époque ; elle dicte à

ses disciples plusieurs lettres à la fois, sans hésiter aucunement, et aussi vite que si elle ne dictait qu'à un seul. Le 6 mai, elle écrit aux chefs de l'armée victorieuse, pour les encourager à demeurer fidèles à l'Eglise et à Urbain VI. Ils sont venus sur le champ de bataille pour répandre leur sang par amour pour celui de Jésus crucifié. Ils sont de nouveaux martyrs et Dieu les récompensera par la vie éternelle. La foi catholique a été souillée par des méchants qui sont les suppôts des démons, puisqu'ils disent qu'Urbain n'est pas le vrai Pape. Que les chefs de l'armée d'Urbain combattent pour la vérité avec une conscience pure. Qu'ils donnent à leurs soldats l'exemple, en se confessant les premiers. Rome est le jardin du Christ et le trône de la foi. Qu'ils la défendent, qu'ils combattent pour la sainte Eglise; ils rachèteront leurs péchés.

En même temps et le même jour, elle écrit aux magistrats de Rome pour les inviter à rendre à Dieu les actions de grâces qu'ils lui doivent, à cause des bienfaits qu'ils ont reçus de lui. Elle leur montre combien l'ingratitude est un horrible vice, et leur conseille de payer à Dieu leur dette par une vraie charité et l'amour du prochain, et surtout par la fidélité à la sainte Eglise et à Urbain. La victoire de Marino est une grande miséricorde; Dieu a fait un vrai miracle pour eux; leurs seuls efforts n'auraient pu aboutir au magnifique résultat qui a été obtenu; le danger était immense, et il faut attribuer tout le succès à la bonté de Dieu. Qu'ils soient aussi reconnaissants envers les membres de la compagnie de Saint-Georges, dont le Christ a bien voulu se servir pour humilier leurs ennemis. Qu'ils soient pleins de charité pour les blessés. Qu'ils les secourent et les assistent.

En même temps qu'elle donnait ces conseils, Catherine pouvait-elle oublier ce qu'elle avait fait autrefois dans les hôpitaux de Sienne? Sa charité ne s'était pas refroidie. Aussi, non contente de recommander les pauvres blessés, elle descendit sans doute auprès d'eux avec ses disciples, pour les encourager par d'affectueuses et saintes paroles, panser leurs plaies et les animer à élever leurs yeux plus haut que la terre, en leur montrant la grande œuvre pour laquelle ils avaient combattu.

Les événements se précipitaient; il fallait se hâter; Catherine ne cessait pas, au milieu de ses nombreuses préoccupations, de traiter avec Jeanne de Naples, comme si elle n'avait eu que cette malheureuse reine devant les yeux de son âme.

Notre Sainte pouvait en effet présumer que les malheurs de Clément VII, qui anéantissaient sa fortune, feraient sur Jeanne une impression capable de la faire revenir à l'obéissance d'Urbain. Elle profita donc de la défaite de Clément pour essayer de fléchir la reine, et elle lui écrivit, ce même jour du 6 mai, une nouvelle lettre. Elle l'y engage à avoir compassion de son âme, et voudrait donner sa vie pour la sauver. « Je vous l'ai déjà dit, » lui écrit-elle, « ce que vous croyez être la vérité est un mensonge, et si vous » n'abandonnez pas cette fourberie, la justice de Dieu est prête à » vous frapper. Vous ne recherchez pas ceux qui pourraient seuls » ne pas vous tromper. Je voudrais qu'il me fût possible d'aller » auprès de vous pour vous enflammer de l'amour de la vérité. Ah ! » ne comptez pas sur le temps ; vous n'êtes pas sûre de l'avoir. » Que je serais malheureuse, si j'avais bientôt à pleurer sur votre » pauvre âme perdue ! J'espérais, quand le schisme a éclaté, que » notre foi serait annoncée par vos soins, avec la grâce de Dieu, » parmi les infidèles, et que vous la défendriez comme une vraie » catholique, mais vous vous êtes laissée aller à de mauvais con- » seils, et vous aurez à en rendre compte devant le souverain Juge. » Vous n'avez pas péché par ignorance, et votre amour-propre vous » empêche de revenir sur ce que vous avez fait. Si vous reveniez » sur vos pas, on vous honorerait, tandis qu'on vous méprise. Et » ne voyez-vous pas que vous courez le risque d'être privée même » de vos biens temporels, et d'être déclarée publiquement hérétique ? Vous méritez justement tous ces maux ; car Urbain est le » Pape légitime ; il pourrait avec raison vous condamner, mais, » comme un bon père, il veut vous donner le temps de vous cor- » riger ; votre persévérance dans le mal finira par le forcer à vous » punir. Je ne dis pas cela sans savoir ce que je dis. Vous avez » beau vous fier en votre puissance ; qu'est la puissance de celui qui » n'a pas Dieu pour lui ? Le Pape, au contraire, appuie sa faiblesse » sur le Christ, et, si Dieu est pour lui, qui sera contre lui ?

» Tremblez donc et corrigez-vous. Pensez à toutes ces âmes qui » périssent par votre faute et dont vous aurez à rendre compte. » Publiez qu'Urbain VI est le vrai Pape, ainsi que cela a déjà été » annoncé à tous les souverains. Au moins demeurez neutre, et » prenez vos informations auprès des véritables serviteurs de » Dieu. »

Catherine s'adresse en même temps aux personnes qui avaient

à Naples le plus d'influence sur la reine. Elle écrit à trois dames napolitaines; elle les prie de bien s'attacher à connaître la vérité, pour l'annoncer et la fortifier dans les cœurs des autres, sans se laisser arrêter par la crainte servile. Qu'elles se préparent à souffrir, qu'elles gémissent dans une supplication continuelle, jusqu'à ce que disparaissent les ténèbres dans lesquelles sont plongés ceux qui devraient éclairer la sainte Eglise.

Elle prie une confidente de la reine de dépouiller toute crainte, afin qu'elle puisse faire librement et courageusement son devoir auprès de Jeanne. Qu'elle sème la vérité dans le cœur de la reine, pour que cette malheureuse n'éprouve pas les rigueurs de la justice divine, et qu'elle n'afflige pas davantage l'Eglise et tous les chrétiens.

Ces nouvelles tentatives de Catherine auprès de Jeanne devaient être infructueuses. La défaite que venaient de subir ses troupes remplit Clément d'épouvante. Il quitta Fondi, et se dirigea en toute hâte sur Gaëte; de là il envoya une supplique à la reine de Naples pour lui demander un asile. Celle-ci s'empressa de le lui accorder. Quand l'antipape arriva à Naples, Jeanne le reçut avec une grande solennité, célébra des fêtes magnifiques en son honneur, le vénéra comme le chef suprême de l'Eglise, et se montra pleine de bienveillance envers lui. Toute la Cour assista à la réception et aux fêtes. Mais les Napolitains n'étaient point de l'avis de leur reine. Ils voyaient le Schisme avec peine et affectionnaient Urbain, leur compatriote. Les fêtes offertes à Clément les irritèrent au dernier degré. Des cris séditieux se firent entendre dans la ville, menaçant de mort l'antipape, et une émeute éclata au milieu des réjouissances royales. Clément, effrayé, s'empressa de quitter Naples pour retourner à Fondi (1).

Jeanne trembla à son tour, en voyant son peuple hostile à ses idées schismatiques et irrité contre elle. Eut-elle vraiment alors un remords de conscience et un désir sérieux de rentrer sous l'obéissance d'Urbain, ou plutôt voulut-elle seulement calmer la colère de ses sujets, et échapper par un semblant de soumission aux dangers qui la menaçaient? Quoi qu'il en fût, elle se hâta d'envoyer des ambassadeurs à Urbain VI, et fit publier qu'elle voulait rentrer dans les bonnes grâces de ce Pape. Elle l'annonça en particulier à Catherine. La Sainte, incapable de croire à une

(1) RAYN., *Ann. Eccl.*, ann. 1378.

fourberie de la part de la reine, s'en réjouit du fond du cœur, et écrit à ce sujet, en juin 1379, une lettre joyeuse à des dames de Naples. Elle y manifeste sa satisfaction des signes de repentir que Jeanne venait de donner ; elle est heureuse du retour de la lumière dans le pays Napolitain. Le cœur de Pharaon s'est enfin adouci. La reine, demeurant dans un entêtement coupable, s'était séparée d'Urbain son chef, pour s'unir à l'antechrist membre du démon. Elle revient au pasteur légitime. Il faut donc se réjouir et remercier Notre-Seigneur qui a fait en elle des choses admirables, et qui l'a retirée du borbier par la force ou par l'amour.

Pendant que Jeanne traitait avec Urbain, l'époux de la reine, Othon, à la tête des troupes allemandes, allumait à Naples la guerre civile pour faire rentrer dans l'ordre les habitants, coupables de leur fidélité à Urbain. Victorieux après un violent combat, il chassa l'évêque de son palais et le pilla. La reine n'attendait que la pacification de sa capitale pour rentrer dans le parti de l'anti-pape, et elle le fit ostensiblement.

La joie de Catherine ne fut donc pas de longue durée, et l'espoir qu'elle avait mis dans la franchise de Jeanne ne fut pas plus tôt conçu qu'elle fut obligée de l'abandonner. Cependant elle voulut tenter un dernier effort, et elle écrivit à la reine une fois encore, à la fin de 1379. Elle lui dit courageusement dans sa lettre qu'elle n'est plus digne d'amour ni de respect, parce que, n'ayant pas acquis la connaissance d'elle-même, elle s'est livrée à l'orgueil et ne suit pas la doctrine de la vérité. Elle lui rappelle qu'en combattant Urbain VI, elle combat la sainte Eglise et la vérité de Dieu, et elle perd le fruit du Sang de Jésus-Christ. Qu'elle regarde ce qui se passe dans ses Etats ; parce qu'elle ne connaît plus et ne respecte plus la vérité, ses sujets se font la guerre et s'entre-déchirent comme des bêtes féroces. L'un tient pour la rose rouge ; l'autre, pour la rose blanche ; celui-ci, pour la vérité ; celui-là, pour le mensonge. Hélas ! n'ont-ils pas tous été créés par la rose de la volonté de Dieu, et régénérés dans la rose ardente du pur Sang du Christ ? Et ces deux roses glorieuses, personne ne peut les donner que la sainte Eglise par le moyen du Souverain Pontife. Si elle réfléchit, comment son cœur ne se brise-t-il pas ? En combattant Urbain VI, elle prive son peuple du fruit du Sang du Sauveur, qu'elle ne peut lui donner elle-même, et elle en rendra compte devant Dieu. Elle vient de reconnaître la vérité et sa faute, et main-

tenant elle fait pire qu'auparavant. Hélas ! l'Eglise de Rome est restée longtemps veuve de son Epoux, et les Romains, privés de leur Père. Quand le Pape est rentré en Italie, la reine était la colonne qui le soutenait, le bouclier qui parait les coups dirigés contre lui. Et aujourd'hui elle se déclare l'ennemie de son père, qui est en même temps son fils, puisque Urbain est son sujet. « Non, » ajoute Catherine, « je ne puis porter en cette vie une croix plus pesante. » Je vous en prie, confessez sérieusement votre faute, ô ma mère. » Satisfaites à ce que vous devez en rendant hommage à Urbain VI, que vous avez d'abord reconnu. Obéissez maintenant » et que votre bouche royale ne soutienne plus le mensonge. C'est » vraiment pitié que l'œil de votre âme soit ainsi obscurci par » l'amour-propre, le démon et les mauvaises influences, et que » vous ne pensiez ni à la damnation de votre âme, ni à celle de » vos sujets. Rentrez en vous-même, n'attendez pas le temps, qui » peut-être ne vous sera pas donné, et ne laissez pas la patience de » Dieu. Vous n'êtes plus jeune, vous n'échapperez pas à la mort, » et vous savez que votre âme ne mourra jamais. Revenez à Dieu » avec zèle ; obéissez-lui en obéissant à Urbain VI, et ne rendez » pas inutiles tant de prières qui sont faites pour vous. »

Cette lettre fut la dernière de Catherine à Jeanne, contre l'obstination de laquelle tous ses efforts vinrent se briser. Jeanne s'était irrévocablement attachée au parti de Clément ; mais, si cette pauvre reine demeura dans son infidélité, le scandale qu'elle donna à ses sujets n'eut pas la puissance de les arracher au parti d'Urbain, auquel ils demeurèrent fidèles. Catherine consola ceux qui, par leur fidélité au Pape légitime, avaient encouru la disgrâce de la reine. Nous la voyons écrire à la Signora Lariella, femme du comte Caracciolo de Naples. Elle lui conseille de mettre sa confiance en Dieu, et non dans les créatures. « Vous » voudriez voir, » lui dit-elle, « votre mari récompensé de ses » services et un peu enivré de la fumée de la gloire humaine. Son » avantage est-il qu'il possède les honneurs du monde ? Qu'il ne » pense qu'à servir fidèlement le Pape et la sainte Eglise, sans » penser à l'avancement, aux grandeurs et à l'intérêt temporel. » Alors ses services seront agréables à Dieu, glorieux et utiles à » vous, à cause des grâces que Dieu vous fera. Pourvu que vous » possédiez Dieu, ne vous inquiétez de rien, ne recherchez que » lui. Aimez tout en lui et rien sans lui. »

Elle prémunit aussi contre la défection de la reine les familles les plus considérables qu'elle connaît à Naples. Elle écrit à la comtesse de Milet, l'invitant à conduire sa famille dans les voies de la vertu et dans l'obéissance à l'Eglise, ainsi qu'au Pape Urbain VI, jusqu'à la mort (1).

Il y avait encore la France, dont l'adhésion à Urbain VI était d'une immense importance pour l'extinction du Schisme. Cette nation hésitait. Urbain, qui était convaincu que sa cause triompherait, s'il gagnait Charles V, se hâta de lui envoyer un nonce. Celui qu'il choisit fut le confesseur de Catherine, le bienheureux Raymond, dans la prudence et les lumières duquel il avait une grande confiance. C'était en décembre 1378. Dès que Raymond eut connaissance du projet du Saint-Père, il vint en causer avec sa fille spirituelle. Catherine éprouva d'abord une grande peine à voir s'éloigner son confesseur (2), mais elle était habituée à toutes les immolations ; elle les aimait, et combien plus, quand il s'agissait de souffrir pour le bien de l'Eglise ! Aussi lui conseilla-t-elle sans hésitation d'obéir aux ordres du Souverain Pontife. Elle lui dit : « Tenez pour certain, mon Père, que c'est Urbain qui est bien véritablement Vicaire de Jésus-Christ. Je désire que vous vous exposiez pour le soutenir, comme vous devez vous exposer pour la foi catholique elle-même. » Raymond avait les mêmes convictions que Catherine, mais les paroles de la Sainte lui donnèrent un tel courage pour combattre le Schisme, qu'il se dévoua dès lors à la défense des droits d'Urbain VI. Le souvenir de ce qu'elle lui dit à cette occasion le fortifia toujours puissamment au milieu des difficultés et des peines qu'il eut à endurer. Il suivit donc le conseil de celle qu'il appelait sa mère, et obéit à l'injonction du Souverain Pontife.

Quelques jours avant le départ de Raymond, Catherine, qui lisait dans l'avenir, voulut l'entretenir des révélations et des consolations qu'elle avait reçues de Dieu ; elle fit sortir les personnes qui se trouvaient auprès d'elle et lui parla pendant plusieurs heures. C'est probablement alors qu'elle lui fit cette magnifique prophétie de la résurrection de l'Eglise : « Quand tous ces troubles seront passés, Dieu purifiera son Eglise par des moyens inconnus

(1) CAPECELATRO, *Storia di santa Caterina da Siena e del papato del suo tempo*.

(2) *Acta Sanct.*, avril. In-folio, 1738.

» aux hommes. Il réveillera les âmes de ses élus, et le renou-
» vellement de la vie dans l'Eglise sera si parfait, que la seule
» pensée de cette résurrection suffit pour émouvoir mon âme et
» la remplir d'une immense joie. J'ai souvent déploré avec vous
» les blessures et la nudité de l'Epouse du Christ, mais alors elle
» apparaîtra brillante de beauté, couverte de bijoux précieux et
» couronnée d'un diadème de vertus. Tous les fidèles se réjouiront
» d'avoir de bons et saints pasteurs, et les infidèles, attirés par la
» bonne odeur de Jésus-Christ, retourneront au vrai bercail et re-
» viendront humblement à la tête et à l'évêque de leurs âmes.
» Remerciez donc Dieu pour la paix bénie qu'il donnera assuré-
» ment à son Eglise, quand cette furieuse tempête sera passée. »
Puis elle lui dit : « Allez maintenant où Dieu vous appelle. Je
» pense que nous ne nous reverrons plus dans cette vie, comme
» nous venons de le faire. » Le bienheureux Raymond, en effet,
ne revit plus Catherine. C'est sans doute dans cette prévision
que, désireuse de lui dire adieu encore une fois, elle se rendit au
port où il devait s'embarquer sur le Tibre, et quand il fut sur le
point de partir, elle s'agenouilla pour prier, et fit en pleurant le
signe de la Croix sur son confesseur, comme si elle lui eût dit :
« Allez, mon fils, soyez sans crainte sous la protection de ce
» signe sacré, mais ici-bas vous ne verrez plus votre mère. »
Raymond raconte que cette bénédiction protégea les passagers
d'une manière visible. Bien que la mer fût parcourue en tous
sens par les pirates, le vaisseau arriva heureusement à Pise.

Raymond y reçut de la Sainte une lettre dans laquelle elle
l'encourage à remplir sa mission, parce qu'elle connaissait son
caractère timide et peu entreprenant; elle souhaite pour lui la
lumière de la vérité, qui le mettra en garde contre la sensualité
et rendra son cœur ferme, invariable et patient dans les épreuves.
« Appliquez-vous, mon Père, » lui dit-elle, « autant que vous le
» pourrez, à accomplir la volonté de Dieu et le désir de mon âme.
» Car il n'est plus temps de dormir ni d'être négligent. Il faut
» annoncer la vérité et ne pas la taire par crainte. On doit être
» prêt à donner courageusement sa vie pour la sainte Eglise. Elle
» est maintenant toute démeublée, mais la bonté de Dieu gué-
» rira ses enfants de leurs infirmités, et nous verrons avec joie
» le renouvellement de la chère Epouse du Sauveur. »

De Pise le bienheureux Raymond fit voile pour Gênes, malgré

les graves difficultés et les sérieux dangers qu'offrait ce voyage. Les partisans de Clément, qui ne voulaient pas qu'on influençât en faveur d'Urbain le roi Charles V encore hésitant, avaient envoyé de nombreuses galères dans les eaux de la Méditerranée, afin d'empêcher les communications avec la France. Un des compagnons de Raymond ne put échapper aux embûches des schismatiques, et fut fait prisonnier. Le bienheureux rendit grâce à Dieu de ce qu'il n'avait pas été pris et quitta bientôt Gènes, continuant son voyage par terre jusqu'à une ville nommée Vintimiglia. Mais la route par terre était encore moins sûre que la voie de mer. Comme les partisans de l'antipape savaient que Raymond était chargé d'une mission de la part d'Urbain pour Charles V, ils l'empêchèrent de passer la frontière. Lui-même raconte que, s'il avait continué son voyage, il serait certainement tombé avec ses compagnons dans les embuscades des Clémentins qui en voulaient à sa vie, et il attribua à une intervention divine sa délivrance des ennemis qui le menaçaient. « Car, » dit-il, « nous nous arrê- » tâmes un jour à Vintimiglia par la permission de Dieu, et un » religieux de mon Ordre, qui était de ce pays, m'envoya une lettre » pour me dire de ne pas avancer au delà de cette ville, parce » qu'on me préparait des embûches, et que si j'y tombais, per- » sonne ne pourrait m'arracher à la mort. »

D'après cet avis, Raymond prit conseil du compagnon que le Souverain Pontife lui avait donné, et revint à Gènes, d'où il écrivit à Catherine les péripéties de son voyage. Il faut qu'il se soit chaudement félicité dans cette lettre d'avoir échappé à la mort ; car sa fille lui répond comme à un enfant qui se nourrit de lait et aime les consolations, mais qui est incapable de combattre sur le champ de bataille. Qu'il laisse le lait : qu'il se nourrisse de pain ; qu'il le broie avec les dents de l'amour de Dieu et de la haine de lui-même ; tant mieux, si ses gencives saignent. Qu'il se glorifie avec l'ardent apôtre Paul, au milieu des tribulations qu'il supporte pour la vérité. « Ceux qui refusent le lait, » lui dit-elle, « font briller sur eux les stigmates du Christ. Ils sont d'autant » plus unis à Dieu qu'ils sont plus déchirés par les hommes. En » souffrant les persécutions, ils s'engraissent davantage de la nour- » riture de l'immortalité. Ils trempent dans le Sang du Christ le » pain aigre des tribulations. Ils montrent au milieu de leurs » épreuves qu'ils ont une vraie vertu, et ils ne travaillent que pour

» l'honneur et pour la gloire de Dieu. Ainsi, mon Père, sacrifiez-
» vous plus complètement pour l'exaltation de la sainte Eglise et
» du vrai Vicaire de Jésus-Christ, Urbain VI. Ne vous confiez pas
» dans les hommes, mais seulement dans le secours de Dieu. Il
» vous a fait connaître votre imperfection ; car, si vous eussiez été
» fort, il vous eût donné des tribulations, comme à vos com-
» pagnons. Vous n'étiez pas encore digne de combattre ; vous avez
» été mis par derrière comme un enfant ; vous avez fui, et vous
» avez pris cela pour une grâce.

» O mon pauvre père, que vous eussiez été heureux, et moi aussi,
» si avec votre sang vous aviez consolidé une pierre de la sainte
» Eglise ! Votre peu de vertu vous a privé d'un si grand honneur.
» Prenez donc la cuirasse de la charité et le bouclier de la foi, et
» courez au combat comme un homme. Soyez ferme avec une
» croix devant vous et une croix derrière, afin que vous ne puis-
» siez fuir. Pour obtenir cette grâce, répandez devant Dieu vos
» larmes et vos saints désirs. Déplorez votre faiblesse et noyez-la
» dans le Sang de l'Agneau. Fortifiez-vous dans ce Sang, afin de
» courir comme un vrai chevalier, pour procurer l'honneur de
» Dieu, le bien de l'Eglise et le salut des âmes. »

Le bienheureux Raymond, de retour à Gênes, envoya au Saint-
Père un messager pour lui rendre compte des obstacles qu'il avait
rencontrés, et le prier de lui envoyer ses ordres. Urbain lui manda
de s'arrêter à Gênes et d'y prêcher la Croisade contre les schis-
matiques. Catherine écrivit de nouveau à son confesseur, pour
lui exprimer son regret et son désir qu'il eût pu achever sa mis-
sion. Elle attribue au démon et à la sensualité les peines qu'il a
éprouvées. « Vous avez jugé, » lui dit-elle, « que le fardeau était
» au-dessus de vos forces ; ainsi la charité a diminué en vous ;
» car vous avez trouvé le moyen de jeter par terre le poids
» qui vous gênait pour retomber dans la faiblesse et l'infidélité.
» Où est donc la foi qui a toujours brillé en vous ? Où est cette
» conviction qui trouvait que tout ce qui arrive est disposé
» par la divine Providence ? Si vous aviez gardé votre foi, vous
» n'auriez hésité ni avec Dieu ni avec moi. Comme un fils obéis-
» sant, vous eussiez fait tout ce que vous pouviez faire ; si vous
» n'aviez pu marcher droit, vous auriez marché avec les pieds et les
» mains ; si vous n'aviez pu voyager comme un religieux, vous eus-
» siez voyagé comme un pèlerin ; si vous n'aviez pas eu d'argent,

» vous eussiez demandé l'aumône. Cette obéissance aurait plus
» avancé les choses que la prudence et les précautions humaines.
» Je sais cependant que vous avez toujours en un bon et saint désir
» d'accomplir la volonté de Dieu et celle d'Urbain VI, mais je n'au-
» rais pas voulu que ceux dont le dessein était de vous arrêter
» eussent si facilement réussi; bien au contraire, que j'aurais été
» heureuse de vous voir poursuivre votre mission, suivant la voie
» qui vous avait été indiquée! Mon père, soyez comme un mort. Un
» mort n'entend pas, ne voit pas, ne sent pas. Tuez-vous avec le
» glaive de l'amour de Dieu; alors vous n'entendrez pas les injures
» que les persécuteurs de l'Eglise vous adressent. Vous ne verrez
» pas les choses comme étant impossibles, ni les peines qu'elles
» entraînent avec elles. Hélas! que nous sommes malheureux! Car
» nous n'avons pas été jugés dignes de verser notre sang! Que
» l'antechrist et ses suppôts cherchent à s'emparer de vous,
» c'est possible, mais Dieu n'est-il pas assez puissant pour leur
» ôter les moyens de le faire? Soyez courageux; vous êtes un
» homme, quand vous me promettez de mourir pour Jésus-Christ;
» ne soyez pas une femme, quand il s'agit d'accomplir votre pro-
» messe. »

Voyant que le bienheureux Raymond était arrêté à Gênes, où le Pape lui donnait une nouvelle mission à remplir, Catherine conçut le projet de se rendre elle-même auprès de Charles V. Elle avait sans doute du crédit à la cour de France. Quand le duc d'Anjou était venu à Avignon pour s'opposer de la part du roi au retour de Grégoire XI à Rome, il n'avait pu résister à l'autorité morale de Catherine. Il l'avait même invitée à se rendre auprès du roi, mais la Sainte s'y était alors refusée, se contentant d'écrire à Charles une lettre dans laquelle elle lui recommande de faire la paix avec l'Angleterre et la Navarre, et de tourner ses armes contre les infidèles. Le projet de ce voyage, dans les circonstances critiques que le Schisme avait fait naître, était digne d'une âme inaccessible à la crainte, comme l'était celle de notre Sainte. Dieu ne permit pas qu'il réussît, et parmi les obstacles que Catherine rencontra, il faut compter la volonté d'Urbain, qui ne voulait pas se séparer de sa sage conseillère.

Pendant que ces choses se passaient à Rome, le cardinal de Limoges envoyé par Clément VII arrivait en France, pour soutenir devant le souverain de cette illustre nation la cause du Pon-

tife élu à Anagni. C'était pendant le Carême de 1379. Il se présenta à Paris, apportant les procédures et les attestations des Cardinaux de son parti; il raconta, en présence d'une multitude de prélats et des docteurs de l'Université, les deux élections d'Urbain VI et de Clément VII dans le sens favorable à celui-ci, et il finit en affirmant sur son âme et conscience qu'il disait la vérité. Ses paroles firent une grande impression sur tous ceux qui les entendirent. Cependant l'Université voulut prendre son temps avant de donner une réponse définitive.

Catherine, qui ne pouvait partir pour la France et qui sentait combien il était pressant d'agir sur l'esprit de Charles V, se décida à écrire au roi, à cette même date du 6 mai, une lettre demeurée célèbre. Elle lui souhaite la vraie lumière pour connaître la vérité, et l'extinction de tout amour-propre pour accomplir la justice surtout envers l'Eglise, que les grands de la terre doivent soutenir de toutes leurs forces. « Il me semble, mon Père, » lui dit-elle. « que vous commencez à vous laisser conduire par ceux » qui sont dans les ténèbres. Je m'étonne qu'un catholique qui » veut craindre Dieu et être courageux, se laisse guider comme » un enfant et ne comprenne pas qu'il s'expose à la ruine, quand » il laisse s'éteindre la lumière de la foi par les conseils de ceux » qui sont les membres du démon, ces impies qui ont semé le » poison de l'hérésie, en disant qu'Urbain VI n'est pas le vrai » Pape. Ils mentent comme des effrontés; car l'élection d'Urbain VI » a été aussi canonique et régulière que celle de tout autre » Pape. » Elle continue en faisant à Charles V les mêmes raisonnements qu'elle avait déjà faits à Jeanne de Naples. Elle accuse de mensonge les cardinaux Clémentins, parce qu'ils nient la légitimité d'un Pape qu'ils ont reconnu; d'orgueil, parce qu'ils n'ont pas voulu accepter les reproches de leur chef; de cruauté, parce qu'ils tuent les âmes en les arrachant à leur légitime Pasteur. Elle le prie de ne pas croire à de mauvais conseillers et de revenir à de meilleurs sentiments. Qu'il se rende promptement à Urbain VI, et qu'il n'attende pas le temps, parce que le temps ne l'attendra pas. Que son royaume revienne à l'obéissance et qu'elle puisse enfin se réjouir de le voir délivré d'une si grande erreur.

Catherine voyait-elle dans l'avenir quand elle parlait au roi de la rapidité du temps? Sa lettre est du 6 mai 1379, et Charles V

mourait le 16 septembre 1380, suivant à six mois d'intervalle celle qui le fortifiait par des conseils si solides et si salutaires.

Mais ces conseils, le roi, quelque pieux qu'il fût, ne les suivit pas. Probablement la lettre de la Sainte fut interceptée et ne put arriver jusqu'à lui. Il s'était adressé à l'Université, source de la science, comme l'appelait Catherine, pour trancher la question, et l'Université avait fait, le 26 mai 1379, une déclaration par laquelle elle se rangeait à l'obédience de Clément VII. Hélas ! si saint Thomas, la gloire de l'Université de Paris, eût été là encore !

L'adhésion de la France à l'ennemi d'Urbain était la ruine de tous les efforts qu'avait faits Catherine pour conjurer ce qu'elle appelait l'hérésie. Ce fut la confirmation du Schisme dans l'Eglise de Dieu, et pour notre Sainte une immense douleur, parce qu'elle n'avait pu rapprocher du cœur de leur Père tant d'enfants rebelles, parce qu'elle n'avait pu les réconcilier avec lui, même au prix de son sang, si Dieu le lui eût demandé.

Charles V s'empressa de notifier cette décision à tout son royaume, pendant que Clément VII, expulsé de Naples par la colère des sujets de la reine Jeanne, et ne se trouvant pas assez en sûreté à Fondi, quittait cette ville pour rentrer en France, où il venait de remporter un éclatant triomphe sur Urbain. Là du moins, pensait-il, il pourrait vivre en paix. Le 10 juin 1379, il abordait à Marseille ; il ne fit qu'y passer. Il avait hâte d'arriver à Avignon, où il fut reçu avec une grande pompe et une vive joie. Il y trouvait une cour, des cardinaux, un palais, et surtout une nation heureuse de posséder de nouveau un Pape, dans la personne duquel elle reconnaissait son chef spirituel de par l'Université de Paris, et auquel elle venait de jurer obéissance. Telle était la conséquence de la décision de l'Université ; c'était le Schisme jetant en Europe de profondes racines. Si Charles V, pieux et dévoué à l'Eglise comme il l'était, eût suivi les conseils de l'humble Catherine, il aurait sans doute étouffé le serpent qui venait de naître, la paix eût été rendue à l'Eglise, et Avignon, l'ancienne ville des Papes, eût été fermée à Clément VII.

Mais tel n'était pas l'état des choses. L'adhésion de Charles de France et celle de Jeanne de Naples à Clément VII était une force immense acquise au parti de celui-ci, et par conséquent un coup fatal porté à la cause d'Urbain VI. Il fallait qu'Urbain cherchât des

appuis. Il tourna ses regards du côté du roi de Hongrie. C'était un vrai chevalier toujours prêt à tirer son épée pour combattre le Turc infidèle, et un fervent catholique qui déjà avait généreusement servi la cause de l'Eglise, et se serait cru déshonoré, s'il eût fait la moindre concession au parti contraire au Pape de Rome. Le noble sang de la famille royale de France coulait dans ses veines, le sang de saint Louis, dont il était l'arrière-neveu. La famille royale de Naples le comptait aussi au nombre de ses membres. Urbain retrouvait dans la fidélité et le dévouement de la nation Hongroise à sa cause dans ces circonstances critiques, la consolation et l'honneur que lui refusaient Charles V et Jeanne par leur adhésion au Schisme. Catherine connaissait le roi de Hongrie ; les lettres qu'elle lui avait écrites à l'occasion de la Croisade l'avaient mise en relation avec lui. Elle applaudit donc à la détermination du Pontife ; nul, à son avis, n'était plus digne que Louis de venir au secours de l'Eglise. Urbain, pressé par Catherine, se décida donc à lui envoyer une ambassade, dont les disciples de l'humble Vierge de Sienne devaient d'abord être chargés. Mais il paraît que le Pape prit une autre voie pour s'adresser à Louis de Hongrie ; car nous avons une lettre de Catherine, adressée au bienheureux Raymond à la fin de 1379, dans laquelle elle lui annonce que le projet d'une ambassade au roi de Hongrie avait été très goûté par le Saint-Père, et que lui et ses compagnons devaient en être chargés. « Je ne sais, » ajoute-t-elle, « ce qui » a fait changer le Pape de résolution, mais il veut que vous » restiez où vous êtes, et que vous fassiez le plus de bien possible. »

Catherine écrivit une longue lettre au roi de Hongrie pour le décider à venir au secours d'Urbain VI. Cette lettre est très pressante ; la Sainte montre à Louis son véritable rôle dans le moment présent, celui de défenseur de l'Eglise. Elle souhaite d'abord de le voir solidement établi dans la charité, puis elle lui rappelle la malice des Cardinaux, qui, au lieu de soutenir la vérité comme de fermes colonnes, l'ont obscurcie et combattue. Elle lui répète tout ce qu'elle a dit déjà à Jeanne et à Charles V, et le félicite de n'être pas tombé dans l'erreur. Puis elle plaide la cause d'Urbain VI. « Je » vous en conjure, » lui dit-elle, « venez sans tarder. Prenez cette » affaire en main. Puisque Dieu vous la confie et met ce fardeau » sur vos épaules, acceptez-le avec un amour respectueux. Prenez

» pitié de notre Père Urbain VI, qui se désole de voir ses brebis
» emportées par le loup infernal. Il espère sans doute en Dieu,
» mais aussi il compte que Dieu vous décidera à accepter le far-
» deau qu'il vous offre pour l'honneur de Dieu et le bien de l'E-
» glise. Accomplissez donc la volonté de Dieu. Oui, soyez le dis-
» ciple de ces glorieux martyrs, qui se renonçaient eux-mêmes et
» se livraient aux supplices et à la mort pour la foi. Le monde est
» divisé par le schisme ; la route de l'enfer est ouverte et personne
» ne résiste, parce qu'on ne voit que des hommes remplis de
» l'amour d'eux-mêmes, et non pas des âmes rachetées au prix du
» Sang de Jésus-Christ ; mais vous, ayez la vraie charité ; soyez
» généreux et prêt à tous les sacrifices. Abandonnez tout pour
» l'honneur de Dieu et pour la sainte foi. Que Dieu vous touche et
» que l'aiguillon de votre conscience vous pique, jusqu'à ce que
» vous fassiez ce qu'il vous demande. Un grand bien résultera de
» votre arrivée, la vérité sera peut-être victorieuse sans aucune
» force humaine, et la crainte ou l'amour fera sortir la pauvre reine
» Jeanne de son obstination. Urbain a été très condescendant en-
» vers elle ; il n'a pas voulu la condamner encore ; il a attendu
» qu'elle se repente, parce qu'il vous aime. Vous pourriez trouver
» peu honorable pour votre famille qu'elle fût déclarée hérétique,
» mais n'y a-t-il pas toujours de l'honneur à applaudir au triomphe
» de la justice ? Que Dieu répande en vous sa lumière et sa grâce !
» Montez dans la barque de la sainte Eglise, et travaillez à la con-
» duire au port de la paix et du repos. »

Louis ne fut pas sourd aux désirs du Pontife, mais, comme il était déjà vieux, et que le temps pouvait lui manquer pour mener à bonne fin une aussi importante affaire, il pensa que la proposition d'Urbain était une heureuse occasion qui s'offrait à l'ambition de son neveu, Charles Durazzo. Le roi de Hongrie présenta donc ce prince au Pape, le priant de vouloir bien lui envoyer un message pour lui offrir la couronne de Naples. Ce prince pouvait d'ailleurs prétendre à ce royaume, parce qu'il était allié à la dynastie de Naples, étant le petit-fils du frère de l'aïeul de Jeanne, le roi Robert ; de plus, la reine, ayant d'avoir encouru les colères et la condamnation d'Urbain, avait pensé à l'instituer son héritier. Charles se trouvait alors sur les rivages de l'Adriatique, occupé à une guerre contre Venise, et soutenant au nom du roi de Hongrie les droits du seigneur de Carrare contre cette répu-

blique (1). A la nouvelle que le pape Urbain l'appelait à conquérir le royaume de Naples, Charles fut rempli d'une grande joie, et se hâta de reprendre le chemin de la Hongrie, sur l'ordre du roi lui-même. Catherine écrivit à Durazzo, parce qu'il allait devenir le défenseur de l'Eglise au lieu et place de son oncle Louis. Elle veut le voir un chevalier courageux, prêt à combattre pour l'honneur et la gloire de Dieu, l'exaltation et la réforme de la sainte Eglise. « Mais vous ne pourrez faire le bien que Dieu demande de vous, » lui dit-elle, « si vous ne combattez vos passions. Un homme qui a » combattu ses vices est prêt à tout pour l'honneur de Dieu. Triomphant au dedans de lui-même, il peut combattre vaillamment à » l'extérieur pour l'Eglise.

» Dieu vous a choisi pour être une colonne dans la sainte » Eglise, pour extirper l'hérésie, confondre le mensonge, dissiper » les ténèbres et faire briller la lumière, en montrant que le Pape » Urbain VI est le vrai Souverain Pontife, qui nous a été donné » par le Saint-Esprit, malgré les hommes coupables et amis » d'eux-mêmes qui prétendent le contraire. Ce sont des impies et » des menteurs. Ils nous ont annoncé la vérité et maintenant ils » la nient; ils ont rendu des hommages à Urbain, et maintenant » ils les lui refusent. Quelle confusion de voir notre foi souillée par » une pareille hérésie, de voir combattre si méchamment la vé- » rité, de voir l'agneau poursuivi par les loups, les âmes livrées » au démon et l'Eglise démembrée ! Quel prince pourrait refuser » de consacrer toutes ses forces à la défense de la foi ! Pour ne » pas venir à son secours, il faudrait être endurci par l'amour- » propre, comme le Pharaon. Non, la bonté de Dieu ne veut pas » que votre cœur reste dur. Il vous appelle à secourir son Eglise. » Aimez donc l'Eglise, et soyez généreux. Ne tardez pas; car le » temps ne vous attend pas. Entrez dans l'arche de la sainte » Eglise, sous l'aile de son chef, Urbain VI, qui tient les clefs du » précieux Sang. Soyez courageux, et appliquez-vous à faire la » sainte volonté de Dieu. Je désire vous voir un vaillant chevalier » pour l'amour de Jésus crucifié. Quelle honte pour les rois de ce » monde et quelle offense à Dieu, que cette glace de leurs cœurs ! » Ils n'ont tenu encore aucune promesse pour secourir l'Eglise » du Christ. Ils ne veulent faire pour elle aucun sacrifice temporel ;

(1) CHRISTOPHE, *Histoire de la Papauté au XIV^e siècle.*

» comment lui sacrifieraient-ils leurs vies ? N'agissez pas comme
» eux, mais donnez la vôtre, s'il le faut. Je vous ai peut-être trop
» longuement parlé, mais la douleur que me cause le péché et
» l'amour de l'Eglise me serviront d'excuse devant Dieu et devant
» vous. »

Charles se prépara aussitôt à soutenir les droits d'Urbain ; la guerre qui l'occupait contre Venise étant terminée, il put disposer des troupes hongroises qui étaient employées à cette expédition, pour les lancer contre le royaume de Naples. Ainsi Catherine, qui avait horreur de l'effusion du sang et de la guerre, fut encore obligée, pour le bien de l'Eglise et le rétablissement de l'unité, d'approuver ce moyen. Entre deux maux, elle choisissait le moindre. Il valait mieux terrasser par les armes l'orgueil d'une reine, que de laisser l'Eglise aux prises avec le Schisme. A tout prix, il fallait que l'Eglise triomphât et pût accomplir dans la paix sa mission pour le bien de l'humanité. Tous les moyens avaient été tentés ; celui-là était le dernier, mais il revêtait les caractères d'une guerre sainte. C'était une croisade non plus pour délivrer le tombeau du Christ, mais pour arracher l'Eglise aux mains des méchants, et, en effet, Urbain VI fit prêcher cette guerre contre la coupable reine.

C'en était fait de Jeanne de Naples. Catherine avait inutilement fait tous ses efforts pour la ramener sous la houlette du Pasteur légitime, Urbain VI. Celui-ci avait longtemps attendu cette brebis rebelle, mais sa patience finit par se lasser. Sans doute les émissaires de la reine révoltée, dont parle le bienheureux Raymond dans la *Légende* (1), étaient alors à Rome, cherchant à s'emparer du Souverain Pontife et infligeant de cruels supplices aux Romains, fidèles à leur Pape, dont ils réussissaient à se saisir. Urbain ne crut pas devoir attendre plus longtemps ; le 21 avril 1380, les foudres de l'excommunication tombèrent enfin sur la tête de la reine infidèle. Le Pape, par une bulle solennelle, déclara Jeanne schismatique, hérétique, coupable de lèse-majesté, privée de tous ses domaines, et ses sujets déliés de leur serment de fidélité vis-à-vis d'elle.

Jeanne, furieuse contre Urbain qui précipitait un terrible ennemi contre le royaume napolitain, songea à opposer un rival à

(1) Part. III, ch. v.

Charles Durazzo. Elle jeta les yeux sur le duc d'Anjou, frère du feu roi Charles V, oncle du nouveau roi de France, Charles VI ; l'antipape avait su se l'attacher, en lui promettant de favoriser son ambition. Il lui avait, en effet, constitué un royaume, en dépouillant par un acte sacrilège la sainte Eglise de ses possessions temporelles, à l'exception de Rome, du patrimoine de Saint-Pierre et de la Sabine (1), et il approuva la disposition par laquelle la reine de Naples adoptait Louis d'Anjou comme son fils et son successeur dans la possession du royaume de Naples et de Jérusalem (2). Ce testament devait faire couler sur les champs de bataille de l'Italie des flots de sang français.

Charles Durazzo se rendit bientôt maître du royaume de Naples, et fit Jeanne prisonnière. Deux ans après, le 22 mai 1382, il ordonnait de la tuer dans le château qui lui servait de prison. Catherine l'avait prédit à la pauvre reine ; elle était restée rebelle à la voix de sa fidèle conseillère ; les châtimens de Dieu étaient tombés sur elle.

L'Eglise devait demeurer longtemps divisée. Parce que la voix de Catherine n'avait point été écoutée, le Schisme se fortifia, et l'Europe entière se partagea en deux camps. L'Allemagne, la Hongrie, la Pologne, la Suède, le Danemark, l'Angleterre, la Bretagne, la Flandre, l'Italie et le Portugal restèrent fidèles à Urbain VI, et écoutèrent la voix de l'humble Vierge de Sienne. Naples, la France, l'Ecosse, la Castille, l'Aragon et la Navarre se donnèrent à Clément VII. Ce fut comme une affreuse tempête, qui agita l'Eglise de ses vagues furieuses pendant une quarantaine d'années ; mais ce mal funeste, qui ne s'est jamais présenté qu'une fois depuis qu'elle existe, fut impuissant à l'ébranler. Il y eut des Saints dans chacune des obédiences, et les deux Papes, Clément VII et Benoît XIII, qui ont siégé à Avignon, ont rendu des décrets et accompli des actes qui ont été confirmés par les conciles de Pise et de Constance. Si Dieu a permis qu'alors le gouvernement de son Eglise fût scindé, il a montré par là même la force de cette divine institution. Les fidèles d'ailleurs ne se sont jamais partagés sur la grande question de l'unité dans le gouvernement ecclésiastique. La foi catholique dans le dogme fondamental de la Papauté

(1) D'ACHERY, *Spicilegium*, t. III. In-fol., p. 145.

(2) RAYN., *Ann. Eccl.*, ann. 1380, 11.

a traversé glorieusement cette époque malheureuse, sans être aucunement affaibli. Le grand Schisme a été une question de fait, non une question de droit.

On sait comment finit le grand Schisme d'Occident. Il y avait trente-quatre ans que sainte Catherine reposait dans la paix du Seigneur, quand le concile de Constance, qui s'ouvrit en 1414, le termina enfin. Grégoire XII et Jean XXIII y donnèrent leur démission, et l'opiniâtre Benoît XIII, déjà déposé par le concile de Pise, ayant été abandonné de tous ses partisans, les Pères élurent Martin V. Les divisions cessèrent alors et la paix fut rendue à l'Eglise.

CHAPITRE XIII

DOCTRINE DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE

Où, quand et comment fut écrit le livre du *Dialogue*. — Les prières de sainte Catherine. — Les lettres de sainte Catherine. — Le *Dialogue*. — Bases de la doctrine de sainte Catherine. — Grandes lignes de cette doctrine. — Ses points principaux. — Analyse du *Dialogue*. — Cercle qui circonscrit la doctrine de sainte Catherine. — Traité de *la perfection*. — La doctrine de sainte Catherine est divine. — Elle est pure et sûre. — Elle est théologique. — Importance de cette doctrine. — Sainte Catherine chef d'école. — Les hommes et les femmes ses disciples. — Puissance de cette doctrine. — Mystique de cette doctrine. — Style de sainte Catherine.

Après la réconciliation de Florence avec le Saint-Siège, sous le Pontificat d'Urbain VI, Catherine s'était hâtée de rentrer dans sa chère solitude de Sienne, et elle y accomplit une des grandes œuvres de sa vie, en écrivant un livre qui contient la doctrine qu'elle a laissée à ses disciples et les moyens de sanctification qu'elle leur a proposés. Nous allons étudier ce livre, en approfondir les enseignements; nous allons suivre cet aigle, qui d'un vol rapide s'est élevé vers le Ciel en pratiquant fidèlement les leçons que Dieu lui a données, et y a entraîné ceux qui l'ont voulu suivre, en marchant dans ses voies et obéissant à ses conseils.

Ce livre fut écrit par Catherine dans sa ville natale. Voici ce que le bienheureux Raymond nous dit à ce sujet : « Quand Urbain VI eut conclu la paix avec Florence, Catherine retourna dans sa maison et s'occupa activement à composer un livre qu'elle dicta sous l'inspiration du Saint-Esprit. Elle avait recommandé à ses secrétaires de ne pas la laisser seule pendant ses extases et d'écrire avec soin tout ce qu'elle dirait alors. Ils furent fidèles à cette recommandation, et firent ainsi un livre rempli de grandes et très profitables vérités. » Elle dicta ce

livre, pendant que son âme était ravie à la terre, et les sens de son corps étant tellement insensibles, qu'elle ne voyait rien, ni n'entendait rien, et que, si on était venu à la toucher, elle ne s'en serait nullement aperçue. Dieu voulait ainsi montrer que ce livre ne ressemblait en rien à ceux qui sortent de la plume des hommes, mais était uniquement inspiré par Lui. Il fut écrit en différents temps et différents lieux. Si nous consultons la Légende du bienheureux Raymond et celle de Thomas Caffarini, elles nous apprennent que Catherine commença à le dicter en 1378; une partie en a été certainement écrite à Sienne. Caffarini, qui était un des plus assidus disciples de la Sainte, nous dit qu'elle avait l'habitude d'aller visiter un ermite, nommé frère Santi, qu'elle avait guéri deux fois; elle y était accompagnée par ses fils spirituels. A l'ermitage attenait une petite chapelle, où elle aimait à se retirer loin du bruit de sa ville natale. Elle y vint très souvent en cette année 1378, surtout pendant les mois de juillet et d'octobre. C'est là qu'elle dicta la plus grande partie du *Dialogue*, et elle l'y termina le 13 octobre de cette même année. Caffarini y venait fréquemment avec elle, et raconte ce qu'il a vu lui-même. Dès qu'elle était entrée dans la chapelle, elle se mettait en prière; bientôt elle était ravie en extase, et commençait à s'entretenir avec Dieu. C'était comme un dialogue entre elle et son Créateur. Elle faisait au Seigneur quelques demandes, et le Seigneur lui répondait; voilà pourquoi ce livre, qui primitivement portait le nom de *Livre de la Doctrine divine*, a définitivement reçu celui de *Dialogue*. Quelques pages sont certainement de la main de Catherine; car Dieu lui avait appris miraculeusement à écrire; mais, comme ses extases étaient excessivement fréquentes, la plus grande partie a dû être écrite par ses disciples. Pendant qu'elle parlait, elle tenait quelquefois ses mains croisées sur sa poitrine; d'autres fois, elle se promenait dans sa chambre, s'agenouillant par moments, mais elle avait toujours ses yeux tournés vers le Ciel, et si elle était obligée d'interrompre ses dictées même pendant plusieurs jours, elle reprenait exactement à l'endroit où elle s'était arrêtée, comme s'il n'y eût eu qu'un moment qu'elle avait cessé de parler. Quand elle eut terminé son livre, elle le résuma tout entier sans le relire.

Disons d'abord quelques mots des prières et des lettres de notre Sainte.

Il nous reste de sainte Catherine un certain nombre de prières,

dont la plupart sont adressées à Dieu pour le salut de l'Eglise et la conversion des pécheurs. C'étaient les deux œuvres à l'accomplissement desquelles Dieu l'avait appelée à l'époque où il la tira de l'obscurité de la cellule qu'elle s'était faite dans l'appartement de son père. Quand on lit ces prières, dont la plupart ont été faites en extase, on voit en quelque sorte les horizons du temps s'abaisser devant les yeux de la Sainte, et l'éternité lui dévoiler ses secrets. Regardez la face rouge et transfigurée de Catherine ; entendez-la parler ; ne vous semble-t-il pas que Dieu lui apparait, et qu'elle lui adresse ses prières avec toute l'autorité que Lui-même lui a donnée, en lui promettant qu'il l'exaucerait toujours ? Ses paroles sont ardentes et embrasées, quand il s'agit de la conversion des âmes ; elle lutte avec Dieu, poussant des cris et répandant des torrents de larmes, faisant entendre des gémissements plaintifs, inondant le sol d'une sueur de sang ; son corps semble torturé par les horreurs d'une mystérieuse agonie. Quelquefois, après avoir fini de prier, elle demeurait, pendant une heure environ, silencieuse, immobile, raide et ravie à elle-même, ses bras en croix sur sa poitrine. Ses disciples lui jetaient alors de l'eau bénite sur la face, et invoquaient sur elle le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Quelques instants après, on l'entendait respirer, et elle se réveillait en disant : « Loué soit Dieu maintenant et toujours ! »

La foi de Catherine était si vive, son humilité si profonde, sa confiance en la divine Providence si inaltérable, ses supplications si ardentes, l'objet de ses demandes en si parfait accord avec la volonté divine, que son Epoux ne pouvait rien lui refuser. Elle était toute-puissante sur le cœur de Dieu. Qu'elles étaient pures les prières de cette âme, qui, au jour où elle apprit miraculeusement à écrire, saisit soudain par une inspiration divine une plume qu'elle trempa dans un peu de cinabre, et traça ces mots : « Esprit-Saint, venez dans mon cœur ! Par votre puissance attirez-le à Dieu ! Accordez-moi la charité et la crainte ! Gardez-moi, ô Christ, de toute pensée mauvaise ! Enflammez-moi et réchauffez-moi de votre très doux amour, afin que toute peine me semble légère ! Assistez-moi, je vous prie, et aidez-moi dans tous mes besoins ! Christ amour ! Christ amour ! »

Pénétrée de la flamme de l'Esprit-Saint, uniquement préoccupée des intérêts des âmes et de la gloire de son divin Epoux, le Christ Jésus, elle tirait de son cœur des accents qui montaient vers le

trône de Dieu, tout parfumés d'une humilité profonde, d'une douce tendresse pour les pécheurs, d'une foi vive, d'une invincible confiance dans le Sang du Sauveur, et les expressions dont elle se servait s'élevaient souvent jusqu'au sublime.

Citons quelques lignes d'une des prières de Catherine : « Main-
» tenant le monde s'affaisse dans la mort, et mon âme n'en peut
» supporter le douloureux spectacle. Quel moyen prendrez-vous,
» Seigneur, pour le ranimer, puisque vous ne pouvez plus souffrir
» et que vous ne descendrez plus des Cieux pour nous racheter,
» mais pour nous juger ? Comment nous rendrez-vous la vie ? Je
» crois, ô bonté infinie, que les remèdes ne vous manquent pas ;
» je sais que votre amour pour nous est toujours le même, et que
» votre puissance n'est pas plus affaiblie que votre sagesse. Vous
» voulez, vous pouvez, vous connaissez ce qui peut nous sauver.
» Je vous en supplie, montrez-moi ce remède, afin que mon âme
» ranimée reprenne courage. Seigneur, vous avez des serviteurs
» que vous appelez vos Christs, et avec eux vous pouvez sauver
» le monde et lui rendre la vie, parce qu'ils marchent avec cou-
» rage sur les traces de votre Fils, parce qu'ils brûlent du désir
» de vous glorifier, de sauver les âmes, et qu'ils supportent avec
» patience les peines, les tourments, les opprobres et les injures.
» Sauveur par excellence, donnez-nous donc des Christs, afin
» qu'ils répandent leur vie pour le salut du monde dans les
» jeûnes, les veilles et les larmes. J'ai péché, Seigneur, ayez pi-
» tié de moi ! »

Sainte Catherine a écrit un très grand nombre de lettres, que nous apprécierons en parlant de la puissance de sa doctrine. Trois cent soixanté-treize nous ont été conservées. Elles sont adressées à Grégoire XI et à Urbain VI, à des cardinaux, à des rois et à des reines, à des personnages politiques, à des religieux et à d'autres personnes sans notoriété. On voit, en les lisant, quelle grande part la Sainte a prise de son vivant aux affaires de l'Eglise et des Ordres religieux. Le seul but qu'elle se proposait en les écrivant, c'était la sanctification des âmes et le bien de l'Eglise. Toutes respirent une profonde humilité, bien que Catherine ne puisse parvenir à cacher l'autorité que lui donne sa sainteté. Son intelligence apparaît dans ses lettres aussi grande que sa charité s'y montre parfaite et ses affections spiritualisées. Quel que soit le sujet qu'elle aborde, elle part d'un principe surnaturel,

à l'aide duquel elle met son lecteur en présence de Dieu, et l'isole des passions et des intérêts passagers du monde. C'est du haut du Ciel qu'elle parle, plutôt que d'ici-bas.

Le livre qui contient officiellement, si je puis m'exprimer ainsi, la doctrine de sainte Catherine, c'est le *Dialogue*. Il se divise en cinq parties ; il s'ouvre par un prologue, suivi de quatre traités : celui de la Discretion, celui de la Prière, celui de la Providence, et celui de l'Obéissance. On retrouve dans ce livre cette progression qui fait le fond des œuvres ascétiques du moyen âge, et qui élève l'âme de degrés en degrés, en la conduisant par les voies de la vie purgative jusqu'aux hauteurs de la vie illuminative, pour la faire monter enfin sur les sommets de la vie unitive. Qu'est-ce, en effet, que la vie surnaturelle, sinon une élévation incessante de notre âme vers Dieu ? Qu'est-ce que l'état mystique d'une âme, sinon la marche progressive de cette âme vers sa fin dernière ? Et qu'est-ce que la doctrine mystique, sinon l'exposé des moyens par lesquels une âme peut s'élever jusqu'à Dieu, le chemin montré à cette âme, par lequel elle peut s'élancer du péché qui l'a éloignée de son Créateur, jusqu'à l'union avec Lui par l'amour ? C'est là toute la doctrine de sainte Catherine. Voyons quelles en sont les grandes lignes.

Si nous voulons servir Dieu véritablement, nous devons tout d'abord nous exciter à un désir ardent et sincère d'entrer dans les voies du salut, et de nous avancer sans relâche dans la perfection. Ce qui empêche l'essor de nos âmes vers Dieu, c'est le péché ; il faut donc qu'elles se purifient, et elles le feront par une sainte confusion et une horreur profonde pour le péché. Quand les vices seront extirpés de nos âmes, les lumières de la vie illuminative y brilleront, parce que les ronces du péché n'étouffant plus la bonne semence, les fleurs des vertus naîtront en nous, et nos âmes ainsi dégagées par l'exercice des vertus pourront s'unir à Dieu. Cette union se produira par l'amour ; car il est de la nature de l'amour d'unir et de faire un seul être de deux êtres. Nous devons donc nous abandonner tout entiers à ce don divin, et laisser la flamme de la charité prendre en nous une intensité telle, que rien ne s'oppose à une entière transformation de nous-mêmes en Dieu, afin que nos volontés soient comme un fer embrasé, qui, tout pénétré par le feu, paraît n'être plus que le feu lui-même.

La purification de l'âme, son illumination, et enfin son union

avec Dieu, tels sont les trois points principaux qui renferment toute la doctrine de sainte Catherine. Etudions maintenant l'organisme de cette doctrine, puis nous indiquerons brièvement les degrés que notre Sainte dispose, pour qu'une âme monte jusqu'à Dieu, de telle sorte que, après avoir vu l'ensemble de l'enseignement de la Vierge de Sienne, nous en apercevions les échelons d'un seul coup d'œil.

Dieu aime nos âmes, il veut les attirer à lui, se communiquer à elles, et il dispose toute chose de manière à entrer dans une relation très intime avec elles ; il les appelle à lui, dès qu'elles apparaissent dans le monde ; *hos vocavit* ⁽¹⁾ ; nous avons une vocation ; cette vocation, c'est que nous allions à Dieu. L'homme doit tendre à Lui de toutes les puissances de son âme, devenir un avec son Père céleste qui est la souveraine perfection, conformer sa volonté à la volonté divine, de sorte que sa volonté et celle de Dieu n'en fassent plus qu'une, et qu'il Lui obéisse, comme un enfant docile et soumis obéit à son père. Mais, si Dieu recherche et attire nos âmes à lui, il respecte leur liberté ; il frappe à leur porte, attendant qu'elles rentrent en elles-mêmes, qu'elles coopèrent à la grâce qu'il leur offre, et qu'elles lui ouvrent enfin, se débarrassant de tout ce qui obscurcit leurs yeux dirigés vers le Ciel, de tout ce qui les trouble et paralyse leur mouvement ascensionnel, afin que leur élan vers leur dernière fin, et l'influence que Dieu veut exercer sur elles ne soient aucunement gênés. Il faut donc tout d'abord enlever la rouille du péché. Le péché est entré dans nos âmes d'un côté par les sens, et de l'autre par l'orgueil. Les sens intérieurs et extérieurs doivent donc être domptés par l'humilité et purifiés par la pénitence. Dès que l'homme sensuel s'efface, l'ascension de l'âme commence. La volonté purifiée, ayant renoncé au péché et à tous les mauvais penchants, s'élance vers Dieu ; elle met un frein aux mouvements naturels qui la portaient vers les objets inférieurs, dans lesquels elle se complaisait. Elle renonce à l'amour des créatures. Elle ne cherche plus ses satisfactions propres, et regarde en haut pour y chercher Dieu et se soumettre à Lui.

Ainsi, l'âme débarrassée par la pénitence des étreintes de la nature et du péché, commence à devenir libre. Dès lors elle fait tous

(1) *Rom.*, VIII, 30.

ses efforts pour arriver à une pureté d'esprit et de cœur de plus en plus parfaite. Elle triomphe de ses sens, en les soumettant à la loi d'une mortification sévère, et tient les affections de son cœur recueillies et fixées en Dieu. A mesure que ses sens sont domptés davantage, la foi illumine son entendement d'une plus vive lumière, et sa volonté devient de plus en plus soumise à celle de son Créateur. Elle s'humilie de plus en plus, à mesure qu'elle se connaît davantage elle-même, parce qu'elle ne voit en elle que l'imperfection et le néant. La connaissance de sa misère abat son orgueil, et, parce qu'elle se juge plus sévèrement, elle apprend à juger plus favorablement le prochain. Ainsi l'humilité devient en elle la nourrice de la vraie charité, et lui apprend que le seul bien est dans la possession de Dieu, de telle sorte qu'elle conçoit une haine de plus en plus vive d'elle-même et des créatures. Elle les hait, parce qu'elle voit en elles le grand obstacle à son union avec Dieu, et qu'elles contrarient son recueillement en Lui avec toutes ses forces et ses facultés. Car l'âme ne peut être parfaite qu'autant qu'elle est un seul esprit avec Dieu, que sa mémoire est remplie du souvenir de Dieu, et que toutes ses affections se reposent dans la possession de Dieu. Ce sont ces trois puissances, l'intelligence, la mémoire et la volonté, qui reçoivent l'impression de l'image divine, comme la cire reçoit celle d'un cachet. Tant que ces trois facultés ne sont pas unies parfaitement à Dieu, il y a entre l'âme et Lui une dissemblance plus ou moins grande, et l'âme ne possède pas pleinement sa vie qui est Dieu. Pour que la similitude de l'âme avec Lui soit parfaite, il faut que la raison se laisse docilement éclairer par la lumière de la connaissance de Dieu qui est la souveraine vérité ; il faut que la volonté s'applique uniquement à aimer Dieu qui est la souveraine bonté ; il faut que la mémoire soit absorbée dans le souvenir de l'éternelle félicité, et qu'elle se repose en elle comme dans sa dernière fin. Dès lors notre âme est plongée tout entière en Dieu ; toutes nos pensées et nos actes sont dirigés purement et complètement vers Lui ; nous ne recherchons rien en dehors de Lui, parce que nous avons trouvé en Lui tout ce que nous désirons.

Notre âme ainsi dégagée s'élève vers Dieu, portée par les ailes d'un ardent désir. Elle a faim et soif de Dieu, et Dieu la rassasie de joies, de douceurs et de délices. Car il est Lui-même sa nourriture, et ce n'est pas cet aliment qui se transforme en elle, c'est

lui qui la transforme en Dieu ; plus elle le reçoit, plus le vide qu'elle éprouve se remplit, et plus elle est rassasiée, plus elle est affamée de cette nourriture qui illumine son intelligence des lumières de la foi, remplit sa mémoire du souvenir des merveilles du divin amour, et soumet sa volonté à la volonté divine par les liens de l'obéissance, qui est la clef de toutes les vertus, parce qu'elle a son principe dans la haine de nous-mêmes.

Ainsi se consomme l'union de notre âme avec Dieu, union céleste, à laquelle la sainte Ecriture dans de nombreux passages appelle l'âme fidèle ; elle l'invite à la contemplation de Dieu et du monde invisible (1), à la vie cachée en Dieu (2) ; elle lui dit que Dieu est la lumière de nos âmes (3), qu'il est amour (4), que celui qui persévère dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu en lui (5), qu'il devient un seul esprit avec lui (6).

C'est ainsi que la Providence de Dieu s'étend sur tous les hommes et dispose les échelons par lesquels nous pouvons nous élever jusqu'à Lui. Elle dirige nos pensées et élève nos cœurs. Elle s'étend à l'univers tout entier et à chaque être en particulier. Car le Seigneur sait qui sont les siens, et il ne veut pas qu'ils périssent ; il fait coopérer à leur salut les hommes et les choses, les maux et les biens, le bonheur et l'adversité.

Tels sont les principes de la doctrine de sainte Catherine. Ouvrons maintenant le livre du *Dialogue*, et voyons quels sont les degrés par lesquels cette doctrine fait passer une âme, pour qu'elle arrive à la sanctification. Il nous semble qu'ils sont au nombre de huit : 1° Sainte Catherine montre à l'âme la fin pour laquelle elle a été créée ; cette fin, c'est l'union avec Dieu ; 2° Le péché détruit cette union, ou il en relâche les liens ; il faut que l'âme se purifie par une sincère pénitence, dont l'essence doit être la contrition née de l'amour de Dieu ; 3° Les vertus nous préparent à cette union ; nous devons donc les pratiquer ; 4° Il faut passer par Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'unique médiateur pour aller à Dieu ; 5° L'âme doit s'approcher de Lui par la prière ; 6° Il faut qu'elle s'unisse à

(1) Rom., I, 20.

(2) Col., III, 3.

(3) Joann., VIII, 12.

(4) I. Joann., IV, 8.

(5) Id., IV, 6.

(6) I. Cor., VI, 17.

Lui par le moyen des sacrements, qui lui communiquent la lumière et la force ; 7° Dieu dispose l'homme à l'union avec Lui par sa Providence ; 8° L'homme l'atteint par l'obéissance.

Autour de ces traits principaux qui forment comme les points de repère de la doctrine de sainte Catherine, viennent se placer dans le *Dialogue* une multitude d'enseignements qui se rattachent à ces points ; il est difficile d'y trouver un ordre parfait, et un discours dont tous les aperçus s'enchaînent. La Sainte se laisse entraîner par le mouvement du Saint-Esprit qui souffle où il veut ; elle parle par son inspiration (1) et sans art humain, suivant ce qu'il murmure aux oreilles de son âme. Nous allons essayer d'analyser le *Dialogue* ; nous le ferons aussi brièvement que possible.

Catherine adresse quatre demandes à Notre-Seigneur : la première, pour elle ; la seconde, pour la réforme de l'Eglise ; la troisième, pour la conversion et le salut des hommes ; la quatrième, pour un cas particulier qu'elle ne dit pas. Dieu répond, dans le prologue du *Dialogue*, à la demande que la Sainte lui a adressée pour elle-même, et, comme Dieu veut bien s'entretenir avec elle, elle commence par s'anéantir en sa présence ; elle fonde son humilité sur la connaissance d'elle-même ; on ne peut se connaître sans connaître en même temps sa fragilité. Dès que l'âme se connaît, elle conçoit un vif mépris pour elle-même, et elle cherche à s'unir à Dieu. Elle le fait avec d'autant plus d'ardeur que non seulement elle sent sa faiblesse, mais encore elle voit la misère du monde, les dangers auxquels les âmes y sont exposées et les vices qui l'entourent comme un réseau. Comment l'âme brisera-t-elle les liens du péché ? Elle ne pourra le faire que par l'amour, qui est la source de la vraie contrition. Catherine demande à Dieu qu'il veuille bien lui faire le don de son amour ; en aimant Dieu, elle aimera aussi le prochain ; car les deux commandements de l'amour de Dieu et de celui du prochain n'en font qu'un seul, et elle formule le désir que l'éternelle justice punisse sur elle les

(1) En disant dans ce chapitre que sainte Catherine et sa doctrine ont été inspirées par le Saint-Esprit, nous n'entendons nullement mettre en parallèle les lumières dont le Saint-Esprit enrichit certaines âmes avec l'inspiration promise et donnée par Lui aux auteurs des livres saints. Cette inspiration a poussé ceux qui l'ont reçue à écrire et les a préservés de toute erreur, mais ce privilège n'a été accordé à aucun docteur ni à aucun Saint, alors même que l'Eglise n'a rien trouvé de contraire à la doctrine dans leurs écrits.

péchés des autres, et que la patience soit en elle le signe de la véritable charité. Car presque toutes les vertus et tous les défauts se développent en nous par le moyen du prochain ; nous ne pouvons aimer Dieu sans aimer les hommes, et il est peu de péchés qui n'aient le prochain pour objet. Ces enseignements de Dieu à Catherine et ces désirs qu'il crée dans son cœur sont comme le trait qui dessine toute sa vie : agir, souffrir et mourir pour l'Eglise et les pécheurs.

Dans le traité de la Discretion (1), Dieu traite la seconde question que la Sainte lui a adressée : la réforme de l'Eglise. Cette réforme ne peut s'accomplir que par les vertus des serviteurs de Dieu. Or, les vertus principales qui les rendront puissants contre le monde, c'est l'humilité, la charité, l'amour du prochain et la discrétion. Leurs âmes ainsi ornées de ces vertus seront des victimes de bonne odeur devant Dieu ; elles apaiseront sa colère, et il y aura une grande consolation dans l'Eglise, parce que ses ministres seront plus dignes d'elle.

Dieu répond ensuite à Catherine sur la troisième question : la conversion du monde. Il est irrité contre le monde, mais les larmes des Saints peuvent désarmer sa justice. Le Père céleste se plaint à sa fidèle Epouse de l'ingratitude des hommes ; ils ont été régénérés dans le Sang de son Fils, mais ils ne se souviennent plus des bienfaits de la Rédemption. La justice de Dieu est obligée de les punir ; car ils ne répondent à l'amour qu'il a eu pour eux que par l'amour d'eux-mêmes, et cet amour renferme tous les maux. Il a fait un pont du Verbe incarné, son Fils, et il a jeté ce pont sur l'abîme creusé par le péché entre la terre et le Ciel. Si l'homme veut se sauver, il faut absolument qu'il passe par ce pont, qu'il cultive la vigne de son âme, et qu'il fasse un bon usage de son libre arbitre, en puisant dans le Sang de Jésus-Christ sa force contre le péché. Dieu est le premier vigneron de nos âmes ; il en taille les rameaux par la tribulation ; il leur fait porter du fruit par la patience et l'amour du prochain. Ceux qui ne passent pas par le pont de l'humanité du Verbe sont des arbres de mort, qui produisent les fruits de l'impureté, de l'avarice, de l'injustice et des faux ju-

(1) Sainte Catherine entend par discrétion la vraie connaissance que l'âme doit avoir d'elle-même et de Dieu, connaissance qui la porte à se rendre un compte exact de ce qu'elle doit à Dieu, à elle-même et au prochain, et à s'en acquitter fidèlement.

gements. Les âmes qui portent ces fruits ne peuvent être sauvées, tandis que celles qui auront pratiqué les vertus jouiront de l'éternelle vision de Dieu.

Nous ne devons donc pas craindre pendant notre vie les tribulations ni les épreuves qui nous viennent des attaques du démon, parce que Dieu trouve sa gloire dans les combats que nous livrons par amour pour lui ; il faut que nous passions par le pont qui est Notre-Seigneur Jésus-Christ ; pour cela, il est nécessaire que notre intelligence, notre mémoire et notre volonté s'appliquent au bien souverain et ne soient pas détournées de leur objet véritable. Car notre mémoire doit retenir la bonté et les bienfaits de Dieu ; notre intelligence doit contempler l'amour ineffable qu'il nous a montré, en nous donnant son Fils unique ; notre volonté s'unira alors à notre mémoire et à notre intelligence, en aimant et désirant Jésus-Christ comme sa fin. Mais ces trois puissances pouvant être plus ou moins unies à Dieu, il y a des chrétiens imparfaits ; d'autres, simplement parfaits ; d'autres enfin qui arrivent au sommet de la perfection. Les imparfaits sont excités à servir Dieu par la crainte servile ; cette crainte ne suffit pas sans l'amour ; dès que l'âme possède la charité, elle entre dans les voies de la perfection.

Sainte Catherine continue dans le traité de la Prière à montrer comment se fait la vraie conversion de l'âme à Dieu. Dès que l'âme, dit-elle, est entrée dans le chemin de la perfection, elle s'y renferme par la prière, avec un désir ardent de résister à toute sensualité, et elle puise les ardeurs de la charité dans le Sang du Fils de Dieu immolé par l'amour. Il ne faut pas que cette prière soit purement vocale, parce qu'elle serait imparfaite, mais elle doit être accompagnée de la prière mentale, qui développe dans l'âme une si parfaite humilité et un si vif amour de Dieu, que cette âme arrive à aimer Dieu pour lui-même, sans désirer aucune consolation. Ainsi l'âme acquiert la patience ; aidée de cette vertu, elle demeure dans l'union avec Dieu, mais elle ne peut devenir vraiment patiente, qu'autant qu'elle s'attache à aimer et à suivre la doctrine de Jésus crucifié. Elle trouve dans l'amour de Jésus crucifié la ruine de la volonté propre, et, dès qu'elle est morte à elle-même, elle est parfaite. Fondée alors sur la charité, elle marche à la lumière de la Foi, elle s'excite par de saints désirs, et elle demeure dans la force et la persévérance ; Dieu descend en elle et y demeure continuellement par sa grâce, et elle désire d'être

séparée de son corps pour jouir de la glorieuse vision de Dieu dans l'éternité.

On ne peut arriver à cet état de perfection sans les larmes. Les premières larmes sont celles des chrétiens qui pleurent par crainte du châtement ; les secondes sont celles qui viennent de l'espérance du pardon, jointe à la douleur de la faute. Si l'âme répand des larmes uniquement parce qu'elle est privée des consolations divines ou poursuivie par les tentations, ces larmes sont sensuelles, parce qu'elles viennent de l'amour qu'elle se porte à elle-même. Quand au contraire l'âme se méprise, unit sa volonté à celle de Dieu et l'aime pour lui-même, les larmes qu'elle répand sont plus parfaites, parce qu'elles ont leur cause dans l'amour de Dieu et celui du prochain. Si enfin l'âme s'unit parfaitement à Dieu, en suivant la doctrine de Jésus crucifié, le sentiment de la présence de Dieu lui fait répandre de douces larmes, qui sont comme un lait pur dont elle se nourrit dans la patience. Plus l'union est intime entre l'âme et Dieu, plus ces larmes sont douces et précieuses.

Sainte Catherine adresse alors à Dieu quelques demandes sur la manière de faire au prochain un bien véritable ; car elle ne voudrait se tromper ni dans les jugements qu'elle peut avoir à porter sur lui, ni sur les moyens d'agir pour rapprocher efficacement les âmes de Dieu leur créateur. Dieu répond à son humble prière, en lui enseignant que les hommes sont guidés par trois lumières de plus en plus parfaites. La première est une lumière générale ; elle se nomme la raison, et elle devient d'autant plus brillante, qu'elle se laisse illuminer par la lumière de la foi. La seconde lumière est celle de la pénitence ; elle guide les âmes dans les voies de la mortification, mais ceux qui la possèdent sont encore travaillés par la volonté propre et l'amour d'eux-mêmes. La troisième lumière est celle des parfaits. Appuyés sur la doctrine de Jésus crucifié, ils courent à Dieu à la clarté de cette lumière, sans penser à eux-mêmes, sans chercher aucune consolation, comme ayant renoncé complètement à leur propre volonté.

Quant à la manière de se conduire vis-à-vis du prochain, Notre-Seigneur ne veut pas que son Epouse reprenne le prochain sur un vice, à moins qu'elle ne sache manifestement qu'il est travaillé par ce vice. Dans ce cas, qu'elle s'humilie ; l'humilité est le moyen de ne jamais se scandaliser. Qu'elle blâme en elle-même ce

vice, en produisant les actes des vertus qui lui sont contraires ; qu'elle commence à se reprocher à elle-même ce qu'elle veut reprocher au pécheur, et elle corrigera ainsi son prochain d'une manière plus efficace. Si elle voit une âme pleine de ténèbres, qu'elle ne juge pas que cette âme est en état de péché mortel ; car elle ne peut se rendre compte de la cause de ces ténèbres ; cette obscurité peut être le résultat d'une épreuve que la divine Providence envoie à cette âme pour son bien ; enfin qu'elle se garde de vouloir conduire par les voies qu'elle suit elle-même, ceux qui s'adressent à elle pour recevoir des conseils.

Puis Catherine prie pour la sainte Eglise, et Dieu, écoutant favorablement sa prière, lui parle des prêtres, ses ministres. Leur état les rend souverainement respectables ; car ils administrent le Soleil qui est le fils bien-aimé de Dieu, et ils distribuent son Sang précieux contenu dans le très saint Sacrement de l'Eucharistie. Les sens du corps sont absolument trompés dans ce Sacrement, mais ceux de l'âme voient, goûtent et touchent l'humanité du Verbe. Il fait un bien ineffable à celui qui le reçoit dignement, mais malheur au chrétien qui par ses mauvaises dispositions éteint dans son âme ce brillant Soleil ! L'âme qui reçoit bien ce Sacrement est en Dieu, et Dieu est en elle. Rien n'est si grand que la sainte Eucharistie ; aussi la dignité des prêtres qui l'administrent est au-dessus de toute dignité, et Dieu leur demande une bien plus grande pureté qu'aux autres créatures, parce que la chose qu'ils traitent chaque jour est très précieuse.

Après Jésus-Christ contenu dans l'adorable Sacrement, le Pape possède la plus grande dignité dans l'Eglise ; il en est le premier ministre et le chef. Ceux qui persécutent l'Eglise et ses ministres persécutent Dieu lui-même. Les ministres de l'Eglise sont des hommes ; ils ne sont pas impeccables ; mais Dieu n'a donné à personne la faculté de se révolter contre elle à cause des fautes de ses ministres. S'il y a des prêtres prévaricateurs, il y en a de fidèles. Ceux-là sont unis à Dieu qui est la lumière, et ils participent aux qualités de la lumière, parce que les puissances de leurs âmes sont remplies de Dieu, la vraie lumière. Leur vie sainte et pure édifie ; la chaleur de leur charité fait porter du fruit aux âmes stériles. Les évêques ont répandu la lumière divine par leur doctrine et leurs prédications ; les martyrs ont propagé la foi par l'effusion de leur sang ; les pasteurs ont offert à

Dieu un sacrifice de justice par la sainteté de leur vie, et ils ont cultivé les âmes, en les empêchant de se corrompre par le péché. Mais, hélas ! les ministres du Seigneur qui oublient leur vocation, se rendent bien coupables et dignes d'un châtement éternel. Dieu trace alors un terrible tableau des vices qui désolaient le sanctuaire au xiv^e siècle et appelaient une réforme sérieuse des mœurs du clergé. Nous n'y reviendrons pas ici, nous avons assez montré, en traitant de la réforme de l'Eglise, combien la corruption des clercs était grande à cette époque, et quels efforts sainte Catherine a faits, d'accord avec Grégoire XI et Urbain VI, pour remédier à un si grand mal.

Le Père céleste répond enfin, dans le traité de la Providence, à sainte Catherine, qui lui avait adressé une quatrième demande sur un cas particulier. Il montre à notre Sainte l'action de sa Providence dans ce cas particulier. Il s'agissait du salut d'un homme, et Dieu avait permis qu'une catastrophe inattendue lui arrivât, pour qu'il évitât l'éternelle damnation et que l'effusion de son sang, par la médiation de celui de Jésus-Christ, lui procurât la vie éternelle. A cette occasion, Dieu montre à Catherine l'action générale de sa Providence sur le monde, et en particulier sur les âmes, pour qu'elles arrivent au salut. Dieu veille toujours sur les hommes. Quand ils se sont éloignés de lui par le premier péché, il leur a donné son Fils unique par un acte de sa Providence infinie et de sa miséricordieuse bonté, et, à son tour, son Fils leur a donné l'ineffable Sacrement de l'Eucharistie qui le contient. S'ils ont la foi, ils apprécient ce trésor du Sang du Sauveur, d'où découlent pour eux la santé parfaite de l'âme, une espérance ferme et la certitude de leur salut. La Providence divine n'a jamais abandonné les hommes ; elle a commencé à se montrer dans l'Ancien Testament, mais combien plus magnifique elle est dans le Nouveau ! Elle règle toutes les choses et toutes les créatures pour faire arriver les hommes au salut : la vie et la mort, les choses tristes et les choses heureuses, les accidents, les injures et les affronts. Tous les jugements de Dieu sur les hommes, même lorsqu'ils paraissent être sévères, sont des effets de sa paternelle bonté à leur égard. Sa grâce, sa miséricorde, sa sagesse, sa tendresse, son pardon, Dieu a tout donné à l'homme, parce qu'il l'aime. Sa Providence le poursuit dans tous les états dans lesquels il peut se trouver. S'il est dans le péché mortel, elle le ré-

veille par l'aiguillon du remords et par d'autres moyens si variés que la parole humaine ne pourrait les dire. Souvent, quand l'âme est sur le point de tomber dans le péché, la bonté de Dieu lui ôte l'occasion et le temps de céder à sa volonté mauvaise. S'il rencontre des âmes imparfaites, Dieu permet qu'elles soient assaillies par des tentations nombreuses et des troubles pénibles, afin qu'elles se réveillent de leur négligence. Si, enfin, il a affaire à des parfaits, il veille sur eux pour augmenter leur perfection. Afin qu'ils portent plus de fruits, il les purifie par les contradictions, les humiliations et les tribulations. Ces épreuves les rendent patients et augmentent leur charité pour le prochain qui les fait souffrir; ainsi ils deviennent plus semblables au Fils de Dieu crucifié. Dieu leur donne des moyens pour arriver à une véritable humilité, afin qu'ils se tiennent en garde contre eux-mêmes et leurs faiblesses, ou il les laisse soumis, comme saint Paul, à l'aiguillon de la chair, pour qu'ils se sanctifient, et qu'unis au Verbe incarné, ils procurent le salut d'un grand nombre d'âmes; car l'amour de Dieu ne peut jamais être séparé de l'amour du prochain. Aussi Dieu a voulu que la charité s'exercât sans cesse parmi les hommes, en les créant de telle sorte qu'ils aient besoin les uns des autres. Lui-même nous donne l'exemple de la charité mutuelle, en aimant les pauvres et veillant sur eux d'une manière particulière. Il les aime tendrement, ce qui ne l'empêche pas d'exercer quelquefois leur patience, mais il ne leur fait jamais défaut.

Sainte Catherine fait à Dieu une dernière prière; elle Lui demande qu'il veuille bien lui expliquer en quelques mots la vertu d'obéissance, et le *Dialogue* se termine par la réponse que lui fait le Père éternel. La vertu d'obéissance, lui dit-il, se trouve d'une manière parfaite dans le Verbe incarné; c'est elle qui l'a fait s'élançer vers la mort ignominieuse de la Croix. La marque à laquelle on peut connaître qu'on possède la vertu d'obéissance, c'est la patience. Personne ne peut entrer dans la vie éternelle sans l'obéissance; elle est la clef qui a ouvert la porte du Ciel. Cette clef est entre les mains du Pape; personne ne peut se sauver, s'il ne lui obéit. L'obéissance qui a fait mourir le Fils de Dieu provenait de son amour pour la gloire de son Père et pour le salut des hommes. Cet amour avait son principe dans la claire vision de l'adorable Trinité, dans laquelle son âme était plongée; il était

accompagné de toutes les vertus, et en particulier de l'humilité, qui est la mère de l'obéissance.

L'homme doit recevoir du Verbe incarné la clef de l'obéissance ; il doit obéir à Dieu et observer ses commandements, dont les principaux sont l'amour de Dieu et celui du prochain. S'il n'obéissait pas, il n'aurait pas la clef qui ouvre la porte du Ciel, et il doit bien se garder de la perdre ; il ne la perdra pas, s'il a l'amour de l'abjection et le mépris de lui-même et du monde. Ceux qui gardent fidèlement l'obéissance demeurent dans la joie et la paix. Il y a plusieurs degrés dans cette vertu. Ceux qui ont un vif amour de l'obéissance ne se bornent pas à obéir aux préceptes, mais ils suivent aussi les conseils, et ils entrent dans la barque de la vie religieuse, qui est guidée par le Saint-Esprit. Dieu récompense ceux-là en leur donnant le centuple à la place de tout ce qu'ils ont laissé. Ils ont laissé leur volonté propre, et Dieu leur donne la charité ; avec cette charité, ils ont la vie éternelle, parce que la charité seule entre en maîtresse dans le Ciel, ornée du fruit des vertus pratiquées sur la terre.

Tel est le *Dialogue*, l'œuvre capitale de sainte Catherine de Sienne. En le considérant dans son ensemble, nous voyons que la doctrine de notre Sainte embrasse toutes les vertus qui conduisent le plus sûrement l'âme à la perfection. Le cercle dans lequel cette doctrine est circonscrite est assez restreint ; Catherine revient sans cesse à la dévotion au Sang de Notre-Seigneur. à l'humilité, à l'amour de Dieu et à celui du prochain, à la mort de la volonté propre. à l'abandon à la divine Providence, à l'obéissance, à la patience, à la lutte contre la sensualité, à l'oraison et enfin à une union intime qui doit s'établir entre notre âme et Dieu. Nous la verrons, à son lit de mort, laisser à ses disciples un testament spirituel, dans lequel elle trace les grandes lignes que nous venons d'étudier dans son *Dialogue* ; toute sa doctrine se résume en ces quelques mots : dépouiller notre cœur de tout amour sensible non seulement pour les personnes, mais aussi pour quelque créature que ce soit, afin de tendre à Dieu, notre Créateur, de toute la simplicité et la sincérité de notre âme, et pour atteindre ce but, nous livrer à l'oraison, parce que la prière nous aide à nous humilier, et qu'elle augmente et fortifie les vertus qui sans elle s'affaiblissent et disparaissent. Tout ce qui arrive à nous-mêmes ou aux autres vient de Dieu, et a sa cause dans le grand

amour qu'il a pour ses créatures, et de cet abandon à la divine Providence doit naître en nous la charité et la promptitude de l'obéissance aux ordres de Dieu et à ceux de nos supérieurs. Pour acquérir la pureté de l'esprit, nous devons nous garder de tout jugement sur le prochain, ne mépriser et ne condamner personne, et, si le mal est évident, prier Dieu pour celui qui l'a commis, voir et aimer Dieu en toute créature.

On attribue encore à sainte Catherine un traité de *la Perfection*, dont la doctrine est tout à fait celle du *Dialogue*. Notre Sainte réduit dans ce traité la perfection à l'humilité, à l'obéissance et au parfait renoncement à soi-même.

La doctrine de Catherine est essentiellement évangélique ; elle est le résumé substantiel de l'enseignement du Seigneur Jésus ; aussi nous n'hésitons pas à l'appeler une doctrine vraiment divine. Le bienheureux Raymond, confesseur de la Sainte, nous dit, au sujet du *Dialogue*, que deux ans avant la mort de sa fille bien-aimée, c'est-à-dire, quand il fut écrit, la Vérité éternelle inonda son âme d'une telle lumière, qu'elle fut obligée de la répandre au dehors, en dictant ce que Dieu lui inspirait. Quelques années avant cette époque, quand le Bienheureux lui demandait des explications sur ses merveilles relations avec Dieu, elle lui avait répondu : « Soyez bien persuadé, mon Père, qu'en ce qui concerne les voies » du salut, rien ne m'a été enseigné par les hommes ; c'est mon » Seigneur et mon maître, l'Époux bien-aimé de mon âme, Notre- » Seigneur Jésus-Christ, qui m'apprend tout ce que je sais, quand » il m'inspire et qu'il m'apparaît. Il parle avec moi, comme je vous » parle en ce moment à vous-même. » On ne peut en effet expliquer l'admirable doctrine de notre Sainte que par ses communications incessantes avec son divin Maître. En l'enrichissant du don de prophétie, Notre-Seigneur lui avait communiqué la science des choses divines. A une créature si privilégiée, à une femme à laquelle il avait donné une solennelle mission, à une brebis si fidèle, à une élève si docile et si désireuse d'apprendre, Dieu avait dû donner un pasteur et un maître ; ce maître et ce pasteur, ce ne fut pas un homme ; ce ne fut pas un ange ; ce fut Lui-même qui voulut guider sa fille bien-aimée. En étudiant les années de sa première jeunesse, nous avons vu que, dès qu'elle se fut renfermée dans sa cellule, Dieu lui apparaissait pour lui enseigner tout ce qui pouvait être utile à son âme. Les visions, les extases et les

communications célestes se multipliaient tellement que la plus active conversation entre deux amis n'aurait pu suffire à ce que se disaient Catherine et Notre-Seigneur. Dans ses oraisons, ses méditations, ses lectures, quand elle dormait ou qu'elle était éveillée, elle goûtait d'une manière ou d'une autre le même bonheur. Souvent même, quand elle causait avec quelqu'un, Notre-Seigneur se rendait visible à son âme, et entraît en communication avec son esprit, tandis qu'elle continuait de causer avec ceux avec qui elle avait affaire. Un jour que le bienheureux Raymond hésitait à croire ce qu'elle lui disait, tout à coup la face de la Sainte se changea en celle d'un homme sévère, qui fixait ses yeux sur lui et le faisait trembler. Tout effrayé, il s'écria, en levant les bras : « Oh ! qui » me regarde ainsi ? » Catherine répondit : « Celui qui est. » Puis, la Sainte reprit sa figure naturelle, et au même moment l'intelligence du bienheureux Raymond fut éclairée d'une vive lumière sur le sujet de sa conversation avec Catherine. Jusqu'à ce moment il s'était montré incrédule, mais Notre-Seigneur était venu, et s'était manifesté à lui, de telle sorte qu'il ne lui avait plus été possible de mettre en doute qui c'était qui parlait en la Vierge. Pie II, dans la bulle de canonisation de la Sainte, reconnaît ce caractère surnaturel de la doctrine de son illustre compatriote : « Sa » science, » dit-il, « n'a point été acquise, mais elle lui a été infuse. » Elle paraissait être une maîtresse qui n'avait jamais été élève. Personne ne venait auprès d'elle sans acquérir de la science et de la piété. Elle répondait avec une sagesse profonde aux professeurs de théologie et même aux évêques d'illustres Eglises, et ses réponses les satisfaisaient si pleinement, que ceux qui étaient venus à elle comme des loups ou des lions farouches devenaient, avant de la quitter, aussi doux que des agneaux. Aussi quelques-uns d'entre eux, pleins d'admiration pour la vertu céleste que montrait cette jeune Vierge, distribuaient tous leurs biens aux pauvres, et embrassant la croix de Notre-Seigneur, s'engageaient sous la conduite de Catherine dans la voie de la perfection évangélique. Les ignorants et les savants disaient : « Comment donc a-t-elle pu » acquérir une science si profonde, puisqu'elle n'a jamais étudié ? » Quelques-uns pensaient que les Frères Prêcheurs l'avaient instruite, et ceux-là se trompaient grossièrement, puisque c'était elle qui les instruisait et leur donnait un enseignement dont Dieu était l'unique source ; il venait certainement de Dieu par une voie

directe, puisqu'après la mort mystique de la Sainte (1) nous savons de sa propre bouche que Dieu lui dit : « Ma fille bien-aimée, je t'ai » ressuscitée pour te faire vivre d'une vie nouvelle ; j'illuminerai » ton intelligence et tu diras des choses savantes ; tu voyageras, tu » vivras au milieu du monde. J'enverrai beaucoup d'hommes vers » toi ; je t'enverrai vers beaucoup d'autres. Tu prêcheras mon » nom aux clercs et aux Pontifes, et ta faiblesse confondra les » superbes. » Ainsi Dieu lui-même a révélé que la doctrine de Catherine était céleste ; la Vierge recevait de Dieu ce qu'elle disait ; sa langue était comme la plume d'un écrivain qui écrit rapidement (2).

La doctrine de Catherine étant céleste, elle est pure et elle est sûre. Tout d'abord elle est pure ; la sensualité souille nos corps et le venin de l'amour-propre infecte nos âmes ; or, les deux bases principales de l'enseignement de la Sainte sont la pénitence et l'humilité. Elle veut que nous arrivions à la haine de nous-mêmes et partant à l'amour de Dieu par la connaissance de notre néant, que nous enlevions de notre cœur tout amour sensible, que nous commençons à réprimer en nous-mêmes les défauts qu'il nous semble voir dans notre prochain, et que nous tenions nos sens sous une garde sévère. Cette doctrine est essentiellement propre à nous élever au-dessus des choses de la terre pour nous porter à Dieu, et l'oraison que notre Sainte a pratiquée et si vivement recommandée à ses disciples tend à établir notre conversation dans le Ciel. Cette aptitude à saisir dans la doctrine du Seigneur les enseignements les plus propres à nous purifier, ceux qui nous détachent plus puissamment d'ici-bas et nous élèvent en haut, n'est-elle pas la conséquence de la pureté de Catherine ? La très innocente Vierge, dit Grenade (3), resplendissait d'une admirable pureté ; aussi les rayons de la lumière divine venaient se réfléchir sur le miroir de son âme, d'autant plus éclatants que le miroir était plus pur et plus net. Elle était bienheureuse de cette béatitude de la pureté, qui montre Dieu à l'homme, le lui donne pour docteur et pour maître : « *Bienheureux,* » dit le prophète, « *celui que vous* » *enseignez, Seigneur, et auquel vous apprenez votre loi* (4). »

(1) Voir *Légende du B. Raymond* dans les Bollandistes, au 30 avril.

(2) *Ps.* XLIV.

(3) GRENADE, *Sermoes in B. Catharinam Senensem.*

(4) *Ps.* LXV.

La doctrine de Catherine est sûre. La manière dont la Sainte a écrit le *Dialogue* nous est une preuve de l'inspiration divine qui la guidait toujours. Le bienheureux Raymond nous apprend qu'elle expliquait la sainte Ecriture avec une clarté étonnante, et ses interprétations surprenaient les docteurs les plus habiles. La science humaine disparaissait devant celle de Catherine, comme la neige se fond sous les rayons ardents du soleil. Elle fit des discours très éloquentes en présence de Grégoire XI, d'Urbain VI et des Cardinaux, et ceux-ci disaient : « Jamais homme n'a ainsi parlé ; ce » n'est pas Catherine qui parle ; c'est le Saint-Esprit qui parle par » sa bouche. » Trois docteurs l'interrogèrent un jour à Avignon avec la permission de Grégoire XI, et après les conférences qu'ils eurent avec elle, ils affirmèrent qu'elle expliquait les matières proposées avec plus de clarté et de précision que n'aurait pu le faire aucun docteur. « Nous n'avons jamais vu, » dirent-ils, « plus » d'humilité et de science que dans cette femme. » « Ces trois » docteurs étaient tels, » dit Grégoire XI, « que si on mettait » leur science dans le plateau d'une balance, et dans l'autre celle » de toute la Cour romaine, la science de ces trois savants ferait » pencher le plateau, et je puis dire que, s'ils n'avaient trouvé la » science et la vertu de Catherine vraiment solides, elle n'aurait » pas fait de toute sa vie une aussi mauvaise rencontre. »

Dans le *Dialogue* on voit briller l'amour de Catherine pour l'Eglise, mais cet amour est raisonné ; disons plus, il est doctrinal. Elle donne des aperçus très solides et très exacts sur l'Eglise : l'autorité du Pape, dit-elle, est absolument la même que celle de saint Pierre ; s'il péchait, la lumière qui lui est donnée de Dieu pour diriger l'Eglise ne s'éteindrait point en lui ; si les ministres de l'Eglise se rendent indignes de leur vocation, il faut toujours respecter en eux le caractère dont ils sont revêtus ; toute réforme de l'Eglise doit procéder de l'autorité de Notre-Seigneur exprimée par le Souverain Pontife. Cette doctrine est en opposition formelle avec celle des soi-disant réformateurs de l'époque de notre Sainte, qui condamnaient l'Eglise à cause des abus qui s'étaient formés dans son sein, et la reniaient, ainsi que l'autorité qu'elle possède, parce que ses ministres la déshonoraient comme si le péché dans les hommes pouvait altérer dans l'Eglise la vérité qui vient de Dieu.

Si maintenant nous essayons d'apprécier l'importance de la

doctrine de sainte Catherine, nous la voyons honorée de l'approbation de l'Eglise. Dieu lui-même ne l'a-t-il pas approuvée? Elle est donc capable de conduire les âmes dans les voies du salut et de la perfection, puisque notre Sainte a obtenu du Seigneur, pendant sa vie, qu'aucun de ses disciples ne verrait la mort éternelle. Sa doctrine a fait de Catherine un chef d'école, et l'a en quelque sorte décorée de l'auréole du docteur. Des hommes d'une très grande science et d'une sainteté déjà consommée sont venus se grouper autour d'elle, et ceux qui par leur sacerdoce et l'autorité que leur donnait sur elle la direction de sa conscience, devaient se nommer les pères de son âme, aimaient à l'appeler leur mère. Des femmes en grand nombre vinrent aussi lui demander les secrets de la vie surnaturelle; de tous côtés on lui adressait des lettres, auxquelles elle ne répondait que dans l'intention de glorifier Dieu et de sauver les âmes; elle écrivait à Grégoire XI et à Urbain VI, pour leur donner ces conseils qu'ils aimaient à puiser dans son âme éclairée d'en haut, dans son cœur échauffé par les flammes du divin Paraclet. Souvent même elle prenait les devants; elle attaquait les vices dans les Cardinaux, en les invitant à administrer le patrimoine de saint Pierre d'une manière plus équitable, et leur montrant Rome comme la ville du Pape, autour duquel ils devaient vivre et mourir. Elle poursuivait la haine et la sensualité dans les chefs des républiques Italiennes, et leur apprenait que l'obéissance à Jésus-Christ leur était absolument nécessaire pour bien gouverner. Elle écrivait aux personages les plus considérables de son époque, pour les exciter à promouvoir une guerre sainte contre les infidèles; aux chefs des Ordres religieux, pour les animer à la défense de l'Eglise et à la réforme de leurs frères; aux rois et aux reines, pour les rattacher au Pape de Rome, le vrai Vicaire de Jésus-Christ. Toujours elle écrit avec une liberté tout apostolique et une autorité vraiment surnaturelle. Conseillère des Souverains Pontifes, toute-puissante par l'influence de sa sainteté, qui attire sur elle les regards de tous sans qu'elle s'en doute, elle traite toutes les questions capitales qui agitent son époque, et elle le fait avec une sagesse consommée. Ses lettres sont tout imprégnées du parfum de sa doctrine. Quel bien se serait produit au milieu des désastres et des ruines morales qu'elle déplorait, si tous ceux à qui elles étaient adressées eussent mis en pratique ses célestes conseils! Du plus grand des personnages auxquels elle a

écrit, jusqu'au plus humble de ceux qui ont reçu ses lettres, sa sagesse se fût répandue dans l'Europe entière comme un courant plein de force et de puissance. Les hommes se seraient embrassés dans l'humilité, la paix et l'amour; la pénitence et l'abnégation eussent ramené la vertu sur la terre; l'Eglise eût grandi aux yeux des peuples reconnaissant Jésus-Christ dans la personne du Pontife suprême, et sous la houlette du premier pasteur, les princes de l'Europe, oubliant leurs querelles, eussent conduit leurs peuples dans les voies du véritable progrès.

Oui, le Saint-Esprit parlait par Catherine; ses lettres sont des leçons qui enseignent, des conseils qui fortifient, des reproches qui convertissent, des consolations qui ramènent la paix dans les cœurs attristés, des chants célestes qui émeuvent jusqu'aux larmes ceux qui les entendent, des remèdes qui aident à supporter les souffrances. L'histoire ne nous dit-elle pas que pendant une maladie que fit le bienheureux Raymond après la mort de sa fille bien-aimée, il se faisait lire ses lettres, pour y puiser le calme et le repos? Ainsi Catherine embrassait dans les filets de sa céleste doctrine tous les états et toutes les conditions, ses lettres étaient avant tout une lecture spirituelle pour ceux qui les recevaient. Elles étaient aux oreilles du corps une douce et puissante mélodie, qui allait réveiller les âmes et rendre aux cœurs ce mouvement vers Dieu, dont ils ne battaient plus.

Dieu dit à Catherine, dans le *Dialogue*, que l'admirable saint Thomas d'Aquin, de son Ordre, puisa sa science dans la prière, l'extase et la foi, plutôt que dans les études humaines: « Re- » garde, » continue-t-il, « le glorieux évangéliste saint Jean, vois » quelle lumière il puisa sur le sein du Christ, ma Vérité! Et avec » cette lumière combien longtemps il annonça ma vérité! » C'est dans la prière que notre Sainte puisa, elle aussi, la science des choses saintes. Elle avait demandé dans sa jeunesse la perfection de la foi; on s'aperçoit, quand on lit son *Dialogue*, que la lumière de la foi pénètre son intelligence et la conduit; sa volonté en est saturée, et toute brûlante de ses ardeurs. Elle n'a pas besoin de raisonner sur les dogmes; son âme contemple la vérité à travers les voiles de la foi qui ont perdu pour elle presque toute leur obscurité. Elle ouvre en quelque sorte les cœurs par son ardente parole; elle y fait briller les rayons de la vérité et y introduit Notre-Seigneur comme un maître. Elle aime Jésus-Christ, et ne peut se

résoudre à ne pas le voir aimer. Elle affirme aux âmes que si elles sont malades, c'est qu'elles n'aiment pas le Christ Jésus ; il faut qu'elles l'aiment pour retrouver la santé ; ses paroles tout enflammées par l'amour pénètrent dans les âmes et y font vibrer des fibres depuis longtemps paralysées par le péché. Elle transporte les personnes auxquelles elle adresse ses lettres d'une atmosphère naturelle dans une atmosphère toute surnaturelle ; elle leur montre que l'amour de Dieu par l'amour du prochain, et la pratique de toutes les vertus doivent être le commencement et la fin de toutes leurs œuvres. Elle oppose la charité à tous les maux, et son amour de Dieu l'excite à s'offrir comme victime pour sauver tous les hommes. Elle voudrait que tous ses disciples fussent embrasés du même amour dont elle brûle elle-même. Elle engage le frère Rainier, Dominicain de Pise, à s'armer de l'épée de la haine de lui-même et de l'amour de Dieu, et à se sacrifier, à l'exemple de Jésus crucifié. Quelles traces profondes devaient creuser dans les âmes ses paroles ardentes, quand elle écrivait des lettres semblables à celle-ci, adressée à ce Frère Prêcheur : « Avec cette arme » tenez ferme, résistez, et évitez tous les coups. Avec l'épée de la » haine et de l'amour vous viendrez à bout de tous vos ennemis. » Je veux que l'arbre de la Croix soit planté dans votre cœur et dans » votre âme ; devenez semblable à Jésus crucifié ; cachez-vous dans » les plaies de Jésus crucifié ; plongez-vous dans le Sang de Jésus » crucifié ; enivrez-vous de ce Sang ; revêtez-vous de Jésus cruci- » fié ; rassasiez-vous d'opprobres, d'humiliations et d'injures, en » souffrant pour l'amour de Jésus crucifié ; fixez votre cœur et vos » affections sur la Croix avec Jésus crucifié, parce que la Croix est » la nacelle et le port qui vous conduiront au salut. Les clous sont » des clefs pour ouvrir le royaume des Cieux. Courage donc. Ter- » minez votre vie sur la Croix. Demeurez dans la sainte et douce » dilection de Dieu. Doux Jésus, Jésus amour ! »

Le style de sainte Catherine se fait remarquer par sa simplicité et sa grandeur. Le langage de la Vierge de Sienne n'est pas étudié ; il est doux et suave ; souvent il est tendre ; toujours il est fort ; la parole de la Sainte vibre comme une flèche, et pénètre jusqu'au fond des cœurs ; l'expression est vive et ardente et ne manque jamais son but. Peu importait la forme à la Sainte ; car elle était fréquemment en extase, quand elle parlait ou qu'elle dictait des lettres. Ses lettres ne portent et ne peuvent porter aucun cachet

naturel. L'intelligence de Catherine est illuminée d'en haut ; son cœur, élargi par l'amour, est capable de tous les dévouements ; aussi, quand elle agit ou donne des conseils, la charité qui la presse la fait monter vers Dieu par des élans passionnés ; elle ouvre la bouche, parce que le Seigneur l'inspire ; il semble que Dieu lui-même parle à son oreille, et qu'elle se contente d'écouter. Dans ses écrits elle paraît être à sainte Térése ce que saint Jean est à saint Luc. On reconnaît le soin de l'expression dans saint Luc et sainte Térése ; on sent uniquement l'impression du Saint-Esprit dans saint Jean et sainte Catherine de Sienne. Le cœur de notre Sainte n'était-il pas celui de Notre-Seigneur, puisqu'il le lui avait donné ?

Les lettres de sainte Catherine sont toutes écrites sur la même forme. Elle imprime un sceau divin sur chacune d'elles, en les commençant par ces mots : « Au nom de Jésus crucifié et de la » douce Marie ; » puis elle fait un souhait spirituel, et établit un principe surnaturel auquel elle rapporte l'affaire dont elle s'occupe, de telle sorte que toutes les questions temporelles sont traitées d'une manière spirituelle, et toujours au point de vue du salut de celui à qui elle écrit ; elle finit toutes ses lettres par ces mots : « Doux Jésus, Jésus amour ! »

Terminons en citant le jugement porté par le bienheureux Raymond sur le style de notre Sainte ; en traduisant l'original du *Dialogue* en latin, il avoue les difficultés qu'il a rencontrées : « Le » style du dialogue, » dit-il, « est si élevé, qu'il est presque impos- » sible de trouver des expressions latines, pour traduire fidèle- » ment la pensée de Catherine. Les idées sont à la fois si hautes » et si profondes que, quand on les lit en latin, la pensée vous » vient qu'elles sont de saint Augustin et que lui seul a pu en être » l'auteur. »

CHAPITRE XIV

MORT DE SAINTE CATHERINE

La mort de sainte Catherine a été une de ses œuvres pour le salut de l'Eglise. — Les souffrances que sainte Catherine endura sur la fin de sa vie. — Elle promet un testament à ses fils spirituels. — Excès commis par Clément VII. — Dissensions intestines à Rome. — Tentative des révoltés contre la vie d'Urbain VI. — Sainte Catherine cherche à les ramener à de meilleurs sentiments. — Elle prie. — Les démons sont déchainés contre elle. — Elle apaise la sédition par ses prières. — Elle écrit à Urbain VI. — Nouvelles souffrances de sainte Catherine. — Elle prie avec plus de ferveur. — Le jugement porté par sainte Catherine sur ses souffrances. — Sa patience. — Elle prie encore. — Vision du vaisseau de l'Eglise. — Sainte Catherine écrit à Urbain VI. — Affaire de Francesco de Vico. — Nouvelles souffrances de sainte Catherine. — Son oraison. — Force miraculeuse de sainte Catherine pour aller à Saint-Pierre. — Elle écrit deux lettres au bienheureux Raymond, pour lui raconter ses souffrances et lui dire adieu. — Elle lui adresse ses derniers conseils. — Sa dernière prière pour l'Eglise. — Elle reçoit, malgré son épuisement, ceux qui viennent la voir. — Frère Barthélemy de Sienne la communique. — Elle le prie de faire la volonté de Dieu en se séparant d'elle. — Frère Barthélemy donne à Sienne des nouvelles de sainte Catherine. — Etienne Maconi part pour Rome. — Il sert de secrétaire à sainte Catherine. — Les derniers conseils de sainte Catherine à ses fils spirituels. — Elle confie ses filles à sœur Alessia de Sienne. — Elle fait son testament. — Ce qu'elle recommande à ses disciples. — Les vertus auxquelles elle les exhorte. — Elle les excite à l'amour de l'Eglise. — Elle les console. — Elle leur demande pardon. — Elle fait une confession générale. — Elle donne à ses fils de nouveaux conseils. — Etat corporel de sainte Catherine. — On lui donne l'indulgence. — On lui administre les derniers Sacrements. — Son agonie commence. — Sainte Catherine proteste contre la vaine gloire. — Ses autres paroles. — Elle s'accuse de toutes ses négligences. — Elle demande de nouveau l'absolution et l'indulgence. — Elle adresse ses fils au bienheureux Raymond. — Les forces de son corps baissent. — Sainte Catherine demande la bénédiction de sa mère. — Elle prie encore pour l'Eglise, pour Urbain VI. — Ses dernières paroles. — Elle expire. — Sainte Catherine fut une martyre. — Réforme de l'Ordre après la mort de sainte Catherine. — Elle se survit dans la personne du bienheureux Raymond qui accomplit cette œuvre.

Il semble que le cadre de notre travail ne devrait pas renfermer la narration du passage de Catherine des tristesses de cette terre aux joies de la patrie céleste ; car nous ne nous sommes proposé que de montrer le caractère des œuvres à l'accomplissement desquelles la divine Providence a bien voulu convier notre Sainte, et la relation de sa mort a dû déjà rapidement passer sous notre plume, quand nous avons dit les combats terribles que notre héroïne a eus à subir contre le démon, ces attaques et ces tentations furieuses qui sont comme un sceau imprimé à sa vie, et l'une de ses faces les plus merveilleuses. Cependant nous ne pouvons fermer notre livre, avant d'avoir raconté les détails de la mort de la Vierge de Sienne ; car nous étudions ses œuvres ; or, Catherine a officiellement offert à Dieu sa vie pour le salut de l'Eglise, et Dieu l'a acceptée. Sous ce rapport, la mort de notre Sainte a été, à proprement parler, une de ses œuvres, et le plan que nous nous sommes tracé ne serait pas complet, si nous omettions de chanter cet acte héroïque, qui a terminé la vie de notre héroïne, pacifié la ville de Rome et peut-être sauvé les jours d'Urbain VI.

Catherine avait accompli sa mission sur la terre, et sa vie usée au service de l'Eglise allait s'éteindre dans un dernier et douloureux combat. En l'étudiant, nous avons pu nous convaincre que tous les actes, toutes les peines, toutes les démarches, toutes les douleurs de cette vie si sainte, ont convergé vers un centre unique, l'Eglise, et au moment que nous avons atteint de cette céleste histoire, le grand Schisme, qui vient donner un terrible coup à la sainte Eglise et la déchirer, frappe du même coup la vie de Catherine et la déchire douloureusement. A mesure que le mal s'accroît, le feu de la tribulation consue la Vierge sainte. Il semble qu'elle vivait de la vie même de l'Eglise, et que tout ce que ressentait cette divine Epouse du Christ, elle le ressentait aussi. Son âme fut tellement torturée par les maux issus du Schisme, que son corps, ne pouvant supporter de si cruelles douleurs, s'affaissa sous les étreintes d'une cruelle maladie. En un mot, les maux de l'Eglise ont coûté la vie à notre Sainte. Semblable à son céleste Epoux pendant qu'elle vécut, elle devient, pendant les derniers jours de son pèlerinage ici-bas, plus semblable encore à Lui par les douleurs qui assaillent son corps et son âme ; elle s'unit à Lui en souffrant pour Lui ; elle s'appuie sur

la Croix de son Maître, pour quitter la terre et monter au Ciel joyeuse et triomphante ; elle paraît accablée par la mort, parce que les yeux de nos corps ne peuvent apercevoir la gloire de la Vierge prédestinée ; mais sa mort est une mort vraiment glorieuse, une mort victorieuse, qui couronne sa vie de la lumineuse auréole du martyr. Enivrée de délices, elle va s'élever du désert (1), du sein de cette ville de Rome, à laquelle sa mort aura rendu la paix, non loin d'Urbain VI, auprès duquel elle a passé le peu de temps qui lui restait à vivre après la pacification de Florence, ne cessant de l'affermir contre les maux qui s'accumulaient autour de lui et répandant devant le Seigneur ses larmes et ses prières pour qu'il Lui plût de rendre le calme à son Eglise.

Elle va mourir pour l'Eglise ; mais, loin d'oublier ses enfants spirituels en quittant cette vallée de l'exil, elle leur laissera son esprit, et dictera de ses lèvres, que la mort fermera bientôt, un testament spirituel qui sera comme le résumé de sa doctrine et le parfum de ses vertus. Cette demande lui avait été adressée par un de ses fils, Thomas Pétra, notaire du Souverain Pontife. « Dans les derniers temps de la vie de Catherine, » raconte Thomas, « Notre-Seigneur m'avait fait la grâce de m'attacher à elle » par les liens d'une pure et sainte amitié. Elle me nommait son » père, et je me trouvais souvent avec elle. Un jour, je la rencon- » trai dans le jardin d'une dame de Rome ; elle était très faible et » je lui dis : — Ma mère, il me semble que le Christ votre Epoux » veut vous enlever à la terre pour vous unir à Lui. Avez-vous fait » vos dispositions en conséquence ? — Quel testament, me répon- » dit-elle, peut faire une pauvre femme qui n'a rien ? — Vous en » feriez, lui dis-je, un bien beau, si vous marquiez à chacun de » vos disciples ce qu'il doit faire après votre mort. Je vous le » demande pour l'amour de Dieu, et je suis sûr que tous suivront » vos volontés comme je le ferai. — Elle me répondit : — Je le » veux bien, avec la grâce de Jésus-Christ. — Elle le fit, en effet, » au moment de sa mort, et toutes ses dispositions furent sui- » vies (2). » Mais avant de dire ce que la Vierge mourante fit pour ses disciples, voyons dans quelles douloureuses circonstances son Epoux la retira de cette terre.

(1) *Cant.*, VIII, 5.

(2) MARTÈNE., *Processus contestationum*, etc.

Catherine avait déjà beaucoup souffert pour la cause d'Urbain VI, mais ses souffrances étaient loin d'être terminées. L'antique serpent, déjà vaincu par l'humble Vierge, l'attaqua par des moyens plus dangereux et plus durs. Il renouvela toutes les douleurs de la Sainte, et se prépara à lui livrer de terribles assauts, sous la pression desquels la vie de son infatigable ennemie devait s'éteindre. Clément VII, qui avait fixé sa résidence à Avignon, poursuivait de sa haine et de ses vengeances les partisans d'Urbain VI (1). Ses soldats infestaient le territoire de l'Eglise et le désolaient par toutes sortes d'exactions et de pillages. Un grand nombre de bourgs, de châteaux et de villages tombèrent entre leurs mains. Beaucoup d'églises et de monastères furent désolés et renversés presque en entier par leurs armes. On eut aussi à déplorer de nombreux massacres. Les biens de l'Eglise, ses droits, ceux des maisons religieuses, furent ouvertement violés. A tous ces maux causés par les colères de l'antipape vinrent s'ajouter des dissensions intestines dans la Ville éternelle. Ce que le démon n'avait pu faire à Rome par les étrangers et les schismatiques, il l'essaya par ceux qui jusqu'alors étaient restés fidèlement attachés au Saint-Siège. Il fit naître la division entre le Souverain Pontife et son peuple (2). Les Romains, bien que n'ayant rien à craindre des ennemis de leur Pape, mais sans doute irrités du déplorable état de choses qui se maintenait en Italie, commencèrent à répandre des bruits très méchants sur le compte d'Urbain, et conçurent une haine très vive contre lui. Cette attitude hostile des habitants de Rome contre le Pontife eut-elle pour cause les manœuvres de Clément VII et de ses partisans? C'est probable. Les calomnies ne coûtaient rien à Clément; il n'est pas étonnant que des mensonges aient donné lieu à des commotions populaires suivies d'actes de cruauté. Le 2 février 1380, sainte Catherine nous l'apprend dans une de ses lettres au bienheureux Raymond, une conspiration était déjà formée dans Rome contre Urbain. Les révoltés en voulaient à sa vie, et les choses en étaient arrivées au point qu'on ne se gênait pas pour le dire ouvertement dans la ville. Cette tentative de meurtre n'était probablement pas la première. Car déjà notre Sainte, dans une lettre

(1) RAYN., *Ann Eccl.*, ann. 1379, 33, 34.

(2) *Acta Sanct.*, avril. In-folio, 1738.

écrite à Urbain le 5 octobre 1378, lui avait conseillé de faire garder sa personne, parce que, lui disait-elle, « il ne faut pas tenter » Dieu ; nous ne devons rien négliger de tout ce qu'il y a à faire » pour nous sauvegarder. » Elle veut qu'il prenne toutes les sûretés possibles pour sa conservation, parce qu'elle sait que les méchants, qui aiment le monde et s'aiment eux-mêmes, ne dorment pas, mais qu'ils cherchent à lui tendre des pièges pour lui ôter la vie. S'il faut en croire un auteur cité par Raynald (1), avant que ses ennemis eussent cherché à diriger contre le Pape un glaive homicide, ils avaient réussi à lui faire prendre du poison, à la force duquel il n'avait heureusement pas succombé.

Cette effervescence des Romains contre leur père et leur roi affecta profondément Catherine. Que fit-elle pour conjurer les dangers que la haine de ces ingrats faisait naître sous les pas du Saint-Père ? Ce qu'elle avait fait toujours : à Sienne, pour la réconciliation des familles divisées ; à Florence, pour la pacification de cette orgueilleuse république ; à Avignon, pour arracher à la France le trône du souverain Pontificat. Elle agit et elle pria. Il est certain qu'elle dut se servir de l'ascendant qu'elle avait à Rome, pour donner des conseils aux révoltés (2). Elle les reprit avec sa douceur ordinaire, et essaya de leur faire comprendre leur faute, en leur montrant combien ils avaient tort de profaner par de méchants discours contre le Pape leurs langues consacrées par les louanges de Dieu, et humiliées par la confession de leurs fautes au saint tribunal. Elle leur rappela sans doute aussi la victoire de Marino et la reddition du château Saint-Ange, pour réveiller dans leurs cœurs la reconnaissance envers Dieu, et y faire naître le sentiment de leur ingratitude à son égard.

Puis elle reconrut à la prière, comme elle en avait l'habitude. Nuit et jour elle suppliait avec ardeur son Epoux de ne pas permettre qu'un si grand crime fût commis sur la personne de son Vicaire. C'est sans doute à cette occasion qu'il faut rapporter la prière qu'elle fit le premier janvier 1380, à la recommandation d'un Cardinal dominicain, pour la conversion des pécheurs endurcis qui persécutaient l'Eglise : « O mon amour et mon Dieu, puisque » votre grâce m'a purifiée, je vous conjure d'avoir pitié du monde

(1) RAYN., *Ann. Eccl.*, ann. 1379, 34.

(2) *Id.*, 33, 34.

» et de l'éclairer, pour qu'il reconnaisse votre Vicaire dans la
» pureté de la foi, et qu'il le suive à la clarté de votre lumière.
» Donnez à votre Vicaire un cœur courageux et revêtu de votre
» sainte humilité. Que son âme virile brûle de vos saints désirs!
» Qu'elle agisse avec votre douceur, votre charité, votre pureté,
» votre sagesse! Qu'elle attire à Lui l'univers tout entier! Eclairiez
» aussi ceux qui combattent le Souverain Pontife, et qui résistent
» au Saint-Esprit et à votre toute-puissance par l'incirconcision de
» leurs cœurs. Frappez à la porte de leurs âmes; car ils ne
» peuvent se sauver sans vous. Pour les ramener à vous, ô mon
» Dieu, réveillez la vie en eux, et que votre amour infini vous
» décide en ce jour de grâce à amollir leur dureté, afin qu'ils se
» convertissent et ne périssent pas. Puisqu'ils vous ont offensé,
» ô Dieu souverainement clément, punissez sur moi leurs of-
» fenses. Voici mon corps! Je vous l'offre; je vous le livre
» comme une enclume où leurs fautes doivent être détruites.

» Seigneur, vous avez donné un cœur plein de force à votre
» Vicaire. Portez-le aussi à la vertu, et détruisez en lui tout le
» venin de l'orgueil. Anéantissez tout amour-propre en lui, en
» nous et dans nos ennemis, afin que nous puissions nous récon-
» cilier avec eux, lorsque vous aurez adouci leur dureté, et qu'ils
» seront rentrés dans votre obéissance. Je vous offre ma vie, main-
» tenant et quand il vous plaira. Utilisez-la pour votre gloire.
» Purifiez votre Epouse, et retranchez de son sein les rameaux
» stériles. Veuillez m'exaucer, ô Dieu, ô vous, le béni dans tous
» les siècles des siècles! »

Catherine avait offert sa vie pour le salut de l'Eglise et du Souverain Pontife. Elle voulait que le Christ frappât sur son corps virginal ces coups qu'elle attendait, il y a quelques années, des forcenés de Florence. Elle aspirait par ses désirs à la palme du martyr. Elle avait vécu pour l'Eglise : elle voulait mourir pour elle.

Si Dieu ne permit pas que le sang de Catherine coulât, du moins il laissa aux démons toute liberté de se déchaîner contre elle. Pendant la sédition du peuple de Rome contre le Pape, elle vit en esprit la ville toute remplie de démons, qui excitaient les habitants au parricide. Ils poussaient contre la Sainte des cris affreux, et lui disaient : « Maudite, tu veux nous empêcher d'agir,
» mais nous te ferons mourir d'une mort terrible. » Catherine ne

répondait pas, mais elle continuait de prier avec plus de ferveur encore, et demandait à Dieu que, pour sa gloire et le salut de l'Eglise agitée par un si violent orage, il daignât déjouer les complots de Satan, sauver le Pape de la mort et les Romains d'un si grand forfait. Le Seigneur lui répondit un jour : « Laisse ce peuple, » qui ne cesse de blasphémer mon nom, commettre ce crime, et » quand il s'en sera rendu coupable, je me vengerai et je le détruirai, parce que ma justice ne veut pas que je supporte plus longtemps ses iniquités. » Mais Catherine priait avec plus d'instance et suppliait le Seigneur : « O Dieu très miséricordieux, vous savez » combien l'Epouse que vous avez rachetée de votre précieux Sang » est outragée dans le monde presque tout entier. Vous savez combien elle a peu de soldats, et vous savez aussi que ses ennemis » désirent vivement l'humiliation et la mort de votre Vicaire. Si » cette iniquité est commise, tous en souffriront beaucoup, non » seulement les Romains, mais aussi tous les chrétiens et la » sainte Eglise. Veuillez donc apaiser votre colère, ô Dieu, et daignez ne pas mépriser votre peuple, pour lequel vous avez payé » une si riche rançon (1). »

Ce combat avec Dieu dura plusieurs jours et plusieurs nuits, et le faible corps de Catherine eut beaucoup à souffrir. Dieu opposait sa justice aux prières de sa Servante, et le démon ne cessait de pousser contre elle des cris furieux. La ferveur de la Sainte était alors si grande que si Dieu, comme elle avait l'habitude de le dire, n'eût cerclé son corps, elle aurait succombé et se serait affaissée sur elle-même. Enfin dans ce combat terrible, dans lequel les souffrances broyaient le cœur de Catherine, elle obtint ce qu'elle demandait, et ce fut elle qui triompha : « Seigneur, » dit-elle à Dieu qui alléguait toujours les droits de sa justice, « puisqu'il faut » qu'il en soit ainsi, ne rejetez pas, je vous en prie, les supplications de votre servante ; ce peuple mérite un châtimement, infligez-le à mon corps. Oui, pour l'honneur de votre nom et pour » la sainte Eglise, je boirai avec joie le calice de la douleur et de la mort ; votre vérité le sait. Je l'ai toujours désiré ardemment ; » c'est par votre grâce que mon âme a été embrasée de ce désir. »

Quand elle eut prononcé ces paroles dans le fond de son cœur, la voix intérieure de Dieu ne se fit plus entendre, et elle comprit

(1) *Acta Sanct.*, avril. 30.

à ce silence qu'elle était exaucée. En effet, à partir de ce moment, la sédition du peuple se calma peu à peu, et finit par s'apaiser complètement d'une manière qui tenait du prodige (1). Le peuple romain, plein d'irritation contre son Pontife, se rendait au palais apostolique avec un grand tumulte. On annonce à Urbain l'arrivée de la multitude ; on lui dit qu'elle accourt dans le délire de la colère. Le Pape ordonne d'ouvrir de suite les portes du palais ; il s'assoit sur son trône, revêtu des insignes de la Papauté, et imitant Celui dont il est le Vicaire, il renouvelle miraculeusement l'acte du Christ, terrassant par la majesté de sa présence les Juifs qui le cherchaient (2). Il regarde d'un œil calme et sévère les hommes armés qui se trouvent dans les premiers rangs de la foule tumultueuse, et dit aux séditeux : « Que voulez-vous ? » Remplis d'effroi et de respect, ils s'arrêtent en la présence du Pontife, ne sachant que lui répondre, et formant comme une barrière à la fureur de ceux qui les suivent. Urbain par sa présence d'esprit et son courage les avait apaisés, et il les renvoya, après leur avoir reproché leur méchanceté et leur ingratitude (3).

Lorsque le calme fut rétabli dans la ville, et que le peuple fut rentré dans l'obéissance qu'il devait au Pontife, sainte Catherine écrivit à Urbain une lettre dans laquelle elle lui rappelle tous les conseils qu'elle lui avait souvent déjà donnés : « Saint-Père, » lui dit-elle, « reprenez hardiment les crimes qui se commettent tous » les jours. Appliquez-vous à choisir de bons auxiliaires, pour » guérir les brebis, quand elles sont malades de cette grande ma- » ladie qui donne la mort, c'est-à-dire du péché mortel. La bonté » divine se plaint, parce que son Epouse est appauvrie par les » anciennes plantes qui ont vieilli dans les vices, l'orgueil, la dé- » bauche et l'avarice, et les nouveaux Cardinaux, qui devraient con- » fondre ces vices par les vertus, commencent à s'égarer et à » prendre les mêmes habitudes. Afin de ne pas charger votre cons- » cience, vous devez faire tous vos efforts pour purifier le cœur de » la sainte Eglise ; si vous agissez ainsi, vous guérirez bien vite » votre Epouse ; l'hérésie sera étouffée par les vertus, et tous s'em- » presseront d'accourir à Votre Sainteté. Mais si vous ne faites pas

(1) *Acta Sanct.*, apr. 30.

(2) *Joann.*, xviii, 4.

(3) RAYN., *Ann. Eccl.*, ann. 1379, 34.

» ce que vous pouvez, Dieu le fera lui-même, parce qu'il veut ab-
» solument réformer son Epouse. Il le fera au moyen de grandes
» tribulations ; il enlèvera le bois tordu, et le redressera à sa ma-
» nière. Mon Père, écoutez avec calme et bienveillance ceux qui
» craignent Dieu, et qui vous disent ce qu'il faut que vous fassiez.
» Estimez-vous heureux d'avoir auprès de vous de pareilles per-
» sonnes. Adoucissez, pour l'amour de Jésus crucifié, les mouve-
» ments trop prompts que la nature fait naître en vous. Résistez à
» la nature par la vertu. La nature livrée à elle-même ne produi-
» rait en vous que des mouvements de colère et d'orgueil. Pour
» moi, votre misérable et ignorante petite fille, je ne cesserai ja-
» mais d'agir, tant que Dieu m'en fera la grâce. Je veux terminer
» ma vie pour vous et pour la sainte Eglise dans les larmes et les
» veilles, dans une humble et persévérante prière. Supportez-moi
» avec patience, et je ne cesserai jamais, tant que je vivrai, de
» vous presser par mes prières, mes paroles et mes lettres, jus-
» qu'à ce que je voie en vous et dans la sainte Eglise tout ce que
» je désire et ce que je sais que vous désirez encore plus que moi,
» fallût-il-même sacrifier ma vie. »

Peut-on attribuer la miraculeuse délivrance d'Urbain VI à sa seule présence d'esprit ? N'y faut-il pas voir aussi la puissance des prières de Catherine ? Par la force de ses supplications et l'offrande d'elle-même, elle avait sans doute protégé le Pontife. Comme un soldat invincible, elle s'était interposée entre lui et le peuple romain, et Urbain avait été sauvé. Ce fut la dernière victoire que notre Sainte remporta sur Dieu par la prière dans ce suprême combat qu'elle Lui livra pour l'amour de l'Eglise. Mais Dieu avait réellement accepté la vie de Catherine, comme un holocauste qui devait être offert à son éternelle justice. Victime pure et innocente, la Vierge accomplit l'expiation qu'il réclamait. Les puissances de l'enfer eurent la permission de tourmenter son corps virginal, et elles assouvirent leur rage sur lui avec une telle fureur, que ceux qui en ont été les témoins dirent au bienheureux Raymond qu'il était impossible de s'en faire une idée sans l'avoir vu (1).

Un de ses plus fidèles disciples, Barduccio Canigiani, qui se trouvait auprès de la Sainte à l'époque de sa mort, nous raconte que vers la fête de la Circoncision, Catherine éprouva un boule-

(1) *Acta Sanct.*, avril. 30.

versement total dans son âme et dans son corps, au point qu'elle dut modifier complètement sa manière de vivre. Les aliments nécessaires à la vie lui causaient un tel dégoût, qu'elle se faisait une extrême violence pour y toucher, et quand elle mangeait, elle ne pouvait pas avaler. Il lui était même impossible de prendre une seule goutte d'eau pour se rafraîchir. Aussi elle était dévorée par une soif ardente, et sa gorge était tellement enflammée qu'il lui paraissait qu'elle respirait du feu.

Ces terribles souffrances augmentaient tous les jours et consumaient son pauvre corps. Sa peau était attachée à ses os, et ses membres étaient comme ceux d'une personne sortie du tombeau. Cependant elle continuait à se bien porter, et paraissait active et joyeuse comme d'habitude. Elle marchait, elle priaït, elle s'occupait continuellement, mais ceux qui étaient auprès d'elle la prenaient plutôt pour un fantôme que pour une personne vivante. Loin d'interrompre ses prières, elle les faisait plus longues et plus ferventes. Elle demandait instamment au Seigneur qu'il voulût bien secourir son Eglise. « J'espère, » disait-elle à Dieu, « dans » le feu de votre Charité et l'abîme de votre admirable Sagesse. » Dirigez vous-même la barque sainte ; dissipez la nuit de l'orage, » afin que l'aurore de votre lumière brille enfin sur les champs de » l'Eglise. O bon Père, les humbles prières de vos ardents servi- » teurs que vous avez promis d'exaucer, sont les liens qui enchaî- » neront votre justice. Je vous remercie, ô Dieu puissant, du re- » pos que vous voulez bien promettre à votre Epouse ; j'entrerai » dans ses jardins, et je n'en sortirai pas avant d'avoir vu l'accom- » plissement de vos promesses. Exaucez aussi les prières que nous » vous adressons pour le Pontife qui garde la Chaire sacrée ; ren- » dez-le l'imitateur et le digne successeur de votre vieillard Pierre, » et donnez-lui tout ce qui lui est nécessaire pour gouverner l'E- » glise. » Ces paroles, Catherine les adressait à Dieu au milieu des plus horribles souffrances. Ses fils spirituels, qu'elle avait enfantés au Seigneur, et qui dès lors ne la quittaient plus, apercevaient très bien les signes extérieurs des tortures dont l'enfer l'accablait, mais aucun d'eux ne pouvait lui donner du soulagement. La volonté de Dieu qui faisait de Catherine une victime d'expiation s'y opposait. Elle-même le reconnaissait pendant qu'elle était ainsi martyrisée : « Ces douleurs sont physiques, » disait-elle, « mais point du tout naturelles. C'est Dieu qui me laisse

» torturer de la sorte par les démons. » Il était facile de voir qu'elle disait vrai et que ses souffrances étaient intolérables. Mais elle pratiquait alors une patience inouïe. A chaque nouvelle douleur, elle élevait avec joie son cœur et ses yeux vers le Ciel, en disant : « Grâces vous soient rendues, ô mon divin Epoux, qui ne » cessez de combler de vos faveurs votre indigne servante. » C'est ainsi que malgré l'affaiblissement de son corps, elle allait gaiement et courageusement à la rencontre des souffrances. Elles augmentaient à mesure qu'elle priait, et elles ne cessèrent d'augmenter jusqu'à sa mort. Pendant qu'elle était ainsi torturée, elle entendait les démons qui lui criaient des malédictions et s'acharnaient contre elle avec une férocité extrême, mais les efforts des malins esprits étaient impuissants contre sa persévérance. Elle les méprisait et ne cessait de faire de nouveaux efforts, à mesure qu'elle approchait du terme de sa vie, pour atteindre le but et se rendre digne de la couronne qu'elle ambitionnait. Ses désirs devenaient de plus en plus vifs d'aller contempler face à face la Vérité éternelle, parce que son intelligence était chaque jour davantage éclairée par la lumière céleste dont Dieu illuminait son âme, et cette lumière lui faisait comprendre que la plus grande félicité est d'être avec Jésus-Christ, auteur, fin et perfection de tout bien. Depuis plusieurs mois déjà, ces flammes du désir dévoraient son âme, et tiraient de son cœur d'ineffables paroles sur la céleste patrie en ce mois d'octobre 1378, où elle finit de dicter son *Dialogue* :

« O éternelle Trinité, ô Dieu, qui, par l'union de la nature divine » à la nature humaine dans votre Fils unique, avez donné à son » Sang une valeur infinie, vous êtes un océan sans fond, où plus » je descends, plus j'en trouve, plus je trouve, plus je cherche. » Vous êtes l'infini, et en rassasiant nos âmes dans les abîmes » de votre divinité, vous ne les rassasiez jamais ; elles ont toujours » faim de vous. Eternelle Trinité, feu et abîme de charité, mon » âme veut vous contempler dans votre Lumière !

» Comme le cerf soupire après les sources d'eau vive, mon âme » aspire à sortir de la ténébreuse prison de son corps, pour vous » contempler dans la vérité de votre essence. Combien de temps » encore votre face sera-t-elle cachée à mes regards, ô Trinité » éternelle ! Flamme et océan de la charité, faites disparaître ce » nuage de mon corps ; car la connaissance que vous m'avez com- » muniquée de vous-même dans votre vérité, me fait vivement

» souhaiter d'être débarrassée du poids de mon corps et de donner
» ma vie pour l'honneur et la gloire de votre nom ! »

Les douleurs de Catherine s'accrurent ainsi jusqu'au dimanche de la Sexagésime, qui cette année tombait le 29 janvier. Il lui arriva le soir de ce jour, pendant qu'elle était en prières à Saint-Pierre, un accident si grave, que, depuis ce moment, tout espoir de la voir guérir s'anéantit (1). Ce fut une mystérieuse vision, qui lui révélait sa mort prochaine et la cause de sa mort. Non seulement elle vit, mais elle sentit le vaisseau de l'Eglise qui pesait sur ses épaules. Ecrasée par ce terrible poids, elle s'affaissa sur le sol et comprit qu'elle devait offrir sa vie pour l'Eglise comme une vraie victime; dès ce moment les forces de son corps l'abandonnèrent sensiblement. Pendant la nuit suivante, elle eut une crise si forte, que tous ses disciples la pleurèrent comme morte. Elle resta longtemps inanimée, puis tout à coup elle se leva et parut n'avoir rien éprouvé.

Le lendemain, elle recueillit toutes ses forces pour écrire au Souverain Pontife et lui donner ses derniers conseils. « Très » Saint Père, » lui dit-elle, « je voudrais voir en vous la prudence unie à la vérité, afin que vous suiviez les traces du glorieux saint Grégoire, et que vous gouverniez la sainte Eglise et vos brebis avec une parfaite sagesse. Armez-vous devant Dieu et devant les hommes d'une fermeté basée sur la vérité. »

Catherine parle ensuite au Pape de la réponse méprisante faite par le préfet de Rome aux ambassadeurs romains qu'il lui avait envoyés. Ce préfet était Francesco de Vico, seigneur de Viterbe dont il avait usurpé le gouvernement, et ennemi d'Urbain VI et de l'Eglise, contre laquelle il avait souvent pris les armes. Grégoire XI, qui avait fait tomber sur lui les foudres de l'excommunication, avait cherché à son retour d'Avignon à le ramener par la douceur. Urbain l'avait traité plus sévèrement. Par son ordre, des mesures avaient été prises pour le chasser de Viterbe, et reprendre cette ville dont la possession était nécessaire à la sécurité de Rome. Dans l'état des choses, Urbain choisissait sans doute un mauvais moment pour renouveler les hostilités avec un puissant ennemi comme Francesco (2). Catherine cherche à faire ren-

(1) TH. CAFFARINI. *Leg. min.*

(2) *History of S. Cath. of Siena*. London, 1880.

trer Urbain dans les voies de la prudence. Elle lui conseille de convoquer une assemblée générale des chefs de quartiers et des notables. Qu'il les voie souvent et qu'il les lie avec sagesse par les liens de l'amour et de la douceur.

« Vous savez, » lui dit-elle, « que ce sont les moyens par lesquels vous attirerez à vous vos enfants les Romains. De cette manière, vous conserverez votre peuple dans l'obéissance, ce qui est de la dernière importance pour Votre Sainteté. Soyez aussi assez prudent, Saint-Père, pour ne jamais promettre que ce vous pouvez accorder, afin d'éviter la honte et le mal qui pourraient résulter d'un refus. Si Francesco se montre insolent envers vous, ne craignez rien. Dieu n'est-il pas le maître du vaisseau de l'Eglise et de Votre Sainteté? Soyez ferme avec une sainte crainte de Dieu; soyez exemplaire dans vos paroles et vos actions, parce que vous êtes la lumière posée sur le candélabre de la sainte Eglise, qui doit éclairer le monde entier. »

Huit jours après avoir envoyé cette lettre, Catherine eut beaucoup de peine à en dicter une autre, qu'écrivait Barduccio Canigiani; car, à partir de la crise terrible qu'elle avait éprouvée le 30 janvier, elle avait continué à s'affaiblir, et à cet affaiblissement étaient venues s'ajouter de nouvelles épreuves et des souffrances corporelles extraordinaires. Quand arriva le Carême, bien qu'elle souffrit beaucoup, elle s'appliqua à l'oraison avec une si grande ferveur, qu'elle étonnait tous ses disciples par l'abondance de ses humbles soupirs et la vivacité de ses gémissements. Elle ne cessait de prier pour l'Eglise. Elle demandait au Seigneur la grâce de répandre des torrents de larmes, afin qu'elle pût obtenir miséricorde pour le monde et surtout pour l'Eglise, ce jardin fécondé par le sang des martyrs. « O Dieu, » s'écriait-elle, « protégez votre Eglise! Plongez nos cœurs dans votre Sang, afin qu'ils brûlent d'ardeur pour votre gloire et le salut des âmes! Fortifiez la volonté de votre Vicaire, afin qu'il suive les lumières que vous lui avez données! Qu'il devienne un autre vous-même! Donnez-lui la lumière dont il a besoin, puisqu'il doit la répandre sur les autres! »

Il arriva alors à notre Sainte une chose vraiment merveilleuse. Ordinairement sa prière était si fervente, qu'une heure d'oraison affaiblissait plus son corps délicat, que deux jours d'exercices spirituels continus ne fatigueraient une autre personne. Aussi elle avait coutume, à cause des douleurs de son côté et de quelques

autres infirmités qui ne la quittaient pas, de n'entendre la messe qu'après l'heure de Tierce, et, quand elle avait fait la sainte communion, il fallait la prendre par terre et la porter sur son lit comme une morte. Elle continua de faire ainsi pendant tout le Carême, mais ce qui se passa alors, et qui fut vraiment extraordinaire, c'est que, après une heure ou deux de repos, elle se levait de nouveau et allait à l'église de Saint-Pierre, éloignée d'un grand mille. Elle partait de son habitation située via del' Papa, entre la Minerve et le Campo di Fiore; arrivée dans l'église du chef des apôtres, elle y entendait la messe, et priaît plus longtemps que quand son corps n'était pas accablé par les terribles souffrances qui lui étaient survenues depuis quelques jours; elle criait à Dieu qu'il voulût bien faire miséricorde au monde, secourir son Eglise et son Vicaire, et elle demandait des grâces pour ceux que Dieu avait confiés à sa sollicitude. Puis elle retournait chez elle à l'heure de vêpres, presque sans vie. Ceux qui la voyaient alors sur son lit pensaient qu'elle ne pourrait se relever; cependant, dès que le jour paraissait le lendemain, elle quittait sa couche et partait pour aller à Saint-Pierre, comme la veille, en marchant si rapidement que cette course eût fatigué une personne jouissant d'une bonne santé.

Vers le 15 février, Catherine écrivit au bienheureux Raymond deux lettres dans lesquelles elle lui adresse ses dernières recommandations, lui raconte son martyre, ses souffrances pour la cause de l'Eglise et ses visions extraordinaires, et lui fait de touchants adieux.

Dans la première de ces lettres, elle veut le voir un chrétien fort et solide, se glorifiant dans ses adversités. Puis elle continue : « O mon père, je ne vous tairai pas les grands mystères de Dieu, » mais je vous les raconterai en peu de paroles, autant que ma » faiblesse me le permettra. Je vous dirai aussi ce que je désire de » vous, mais ne vous attristez pas de ce que je vais vous raconter ; » car je ne sais pas ce que Dieu, dans sa bonté, décidera à mon » sujet, si je resterai ou s'il m'appellera à Lui. Mon père, mon » fils chéri, Dieu a fait sur moi depuis le commencement de l'an- » née jusqu'aujourd'hui de si grandes choses, que je ne puis con- » venablement vous les dire ; mais venons au jour de la Sexagé- » sime, jour auquel arrivèrent les choses que je veux brièvement » vous raconter. Je ne sais comment j'ai pu résister à l'excès des

» souffrances surnaturelles que j'ai éprouvées. Mon corps a été
» torturé par une si grande douleur, que ma robe a été déchirée.
» Je succombais, et j'étais prise de convulsions terribles dans la
» chapelle. On m'aurait tuée, si on avait voulu arrêter cette
» crise. Le lundi soir, j'étais pressée d'écrire au Souverain
» Pontife et à trois Cardinaux. On m'aïda, et je me rendis dans ma
» cellule; mais quand j'eus fait une lettre, je ne pus travailler
» davantage, tant les douleurs que souffrait mon corps étaient
» vives. Les démons ne tardèrent pas à commencer leurs terribles
» attaques qui me bouleversaient. Ils étaient pleins de fureur
» contre moi, comme si je leur avais arraché, moi, pauvre petit
» ver de terre, ce qu'ils avaient longtemps possédé dans la sainte
» Eglise, et mes souffrances étaient accompagnées d'une si grande
» terreur, que je voulais quitter ma cellule et aller à la chapelle,
» comme si ma cellule eût été cause de mes douleurs.

» Je me levai donc, et comme je ne pouvais marcher, je pris le
» bras de mon fils Barduccio, et aussitôt je fus renversée par terre;
» il me sembla alors que mon âme s'était échappée de mon corps,
» non pas comme quand elle le délaissa, pour jouir de la gloire
» des Bienheureux, mais en ce moment il me paraissait que mon
» corps était bien séparé de mon âme. J'avais le sentiment que
» mon corps n'était pas à moi, mais à un autre, et mon âme, en
» voyant la souffrance de cet autre, voulait savoir si elle pourrait
» se servir du corps pour lui dire : — Mon fils, ne crains rien.
» — Mais je reconnus que la langue et les autres membres ne
» pouvaient agir, comme si le corps n'eût été plus qu'un cadavre.
» Je laissai donc ce corps, et mon intelligence plongea dans l'abîme
» de la Trinité. Ma mémoire était remplie du souvenir des maux
» de l'Eglise et de tous les chrétiens. Je criais en présence de
» Dieu, et je lui demandais avec confiance son secours, lui offrant
» mes désirs, et lui faisant violence par le Sang de l'Agneau et les
» peines qu'il avait endurées. Mes supplications étaient si fer-
» ventes, qu'il me semblait certain qu'il ne rejetterait pas ma
» demande. Je le priais ensuite pour vous tous, le conjurant d'ac-
» complir en vous sa volonté et mes désirs. Puis je le conjurais
» de me délivrer de la damnation éternelle, et je suis restée dans
» cet état si longtemps, que tous ceux qui étaient présents me
» pleuraient comme morte.

» Cependant la terreur des démons se dissipa; l'humble Agneau

» se montra alors à mon âme, et lui dit : — Tu peux être sûre
» que j'accomplirai tes désirs et ceux de mes autres serviteurs ;
» je veux que tu éprouves que je suis un bon maître. J'agis comme
» le potier qui brise ses vases et les refait suivant sa volonté. J'ai
» pris le vase de ton corps, et je le refais dans le jardin de la sainte
» Eglise ; il sera tout nouveau. — Et la Vérité éternelle me pressait
» par des grâces, et me disait des paroles qu'il m'est impossible de
» répéter. Mon corps commença alors à respirer un peu, parce que
» l'âme lui était revenue. J'étais alors tout agitée, et j'avais au
» cœur une vive douleur que je ressens encore. Je me sentis
» privée de toute joie, de toute consolation, de toute force, et la
» chambre dans laquelle je fus transportée me parut toute pleine
» de démons, qui se mirent à me livrer le plus terrible des com-
» bats que j'aie eus à soutenir, puisqu'ils voulaient me persuader
» que ce n'était pas moi qui étais dans mon corps, mais un esprit
» immonde. Je suppliais mon Dieu avec une grande ferveur de
» m'envoyer du secours.

» Ces orages durèrent deux nuits et deux jours ; mon esprit et
» mon désir ne changeaient pas ; mon âme était toujours unie à
» Dieu, son objet, mais mon corps paraissait réduit à rien. Le jour
» de la Purification, je voulus assister au saint sacrifice de la messe,
» et alors tous les mystères se renouvelèrent en moi. Dieu me fai-
» sait connaître le grand danger qui menaçait le Souverain Pon-
» tife. Rome était sur le point de se révolter ; de tous côtés écla-
» taient des injures et des outrages. Mais Dieu a bien voulu calmer
» les colères des hommes, et je pense que tout aura une heureuse
» issue. Dieu m'ordonna aussi pour tout le temps du Carême de
» faire célébrer la messe en présence de mes enfants spirituels, à
» l'intention de la sainte Eglise. Je devais aussi assister à une
» messe tous les matins. Cela m'était naturellement impossible,
» mais l'obéissance rend tout possible. Mon désir était si vif, que
» je considérais comme rien tout ce qui est ici-bas, et je ne me
» complaisais que dans la faim ardente de la gloire de Dieu
» qu'avaient les Bienheureux, quand ils étaient voyageurs sur cette
» terre. C'est dans ces pensées et ces désirs que se consume ma
» vie unie à l'Eglise, et aux glorieux martyrs qui sont morts
» pour elle. Quand arrive l'heure de Tierce, je finis d'entendre la
» messe, et je vais à Saint-Pierre comme une morte. Alors je con-
» tinue à travailler dans la barque de la sainte Eglise, et j'y reste

» ainsi jusqu'à l'heure de vêpres. Je ne voudrais sortir de ce lieu
» ni nuit ni jour, jusqu'à ce que je voie le peuple calmé et récon-
» cilié avec son Père. Je ne prends aucune nourriture, pas même
» une goutte d'eau. Mes souffrances me sont douces, quand bien
» même elles sont si cruelles, que je n'en ai jamais éprouvé de
» pareilles, et ma vie ne tient plus qu'à un fil. Je ne sais ce que
» Dieu dans sa bonté voudra faire de moi ; quand je souffre, je
» comprends bien sa volonté ; je pense que je dois couronner ma
» vie par un nouveau martyr pour l'Eglise. Peut-être ensuite
» Dieu me ressuscitera avec Lui. Il mettra un terme à mes souf-
» frances et à la vivacité de mes désirs, ou il redonnera la vie à mon
» corps. Je prie son infinie miséricorde qu'il accomplisse en moi
» toute sa volonté, qu'il ne vous laisse pas orphelins, mais qu'il
» vous dirige toujours dans la voie de sa vérité ; je suis sûre qu'il
» le fera. »

Puis Catherine recommande à Raymond, comme à un de ses bien-aimés fils, de renouveler sa vie et de mourir à tout, pour se consacrer uniquement au salut de l'Eglise. S'il est souvent occupé au dehors, qu'il soit souvent aussi dans la cellule de son cœur. Qu'il agisse toujours avec une vraie et sainte prudence ; que sa vie soit exemplaire, et qu'il ne la règle jamais sur les coutumes du monde. Que sa pauvreté et son amour des pauvres se renouvellent avec une vraie humilité. Que cette vertu ne soit jamais ternie en lui par les honneurs auxquels il pourra être élevé. Qu'il aime la Croix, les veilles, la prière, et qu'il célèbre autant que possible tous les jours la sainte messe. Elle le supplie de fuir les conversations inutiles et légères ; que sa conduite soit toujours grave ; qu'il se sèvre de toute faiblesse et de toute crainte servile, parce que l'Eglise n'a besoin que de personnes dures à elles-mêmes et dévouées à son service.

Elle le prie ensuite de recueillir tout ce qu'elle a écrit et d'en faire l'usage le plus utile à la gloire de Dieu. Elle lui confie sa famille spirituelle, pour qu'il en soit le père et le pasteur, et qu'il la conserve dans les liens de la charité. Qu'il ne s'attriste pas trop, quand sa fille spirituelle ne sera plus de ce monde ; elle lui sera plus utile après sa mort que pendant sa vie. Elle priera Dieu de répandre sur tous ses disciples ses plus abondantes bénédictions, afin qu'ils soient des flambeaux placés sur le candélabre. Elle s'humilie, en lui demandant pardon de toutes les désobéissances

dont elle a pu se rendre coupable envers lui, et l'encouragement à supporter d'être séparé de sa fille bien-aimée en des circonstances où c'eût été une si grande consolation pour l'un et l'autre d'être réunis. La joie la plus grande de son humble fille serait de voir les fruits qu'il doit produire dans la sainte Eglise et le courage avec lequel il supportera toutes les persécutions pour cette chère Epouse du Christ.

Quelle douleur dut éprouver le bienheureux Raymond, quand il reçut cette lettre qui lui apportait comme l'écho du dernier soupir de sa bien-aimée fille et de sa vénérable mère, et en même temps quelles forces et quelles consolations ne dut-il pas trouver dans ces dernières paroles de Catherine, dessinant à ses yeux le modèle du prêtre parfait et de la victime prête à donner sa vie pour la sainte cause de l'Eglise!

Notre sainte héroïne manifeste d'une manière plus éclatante encore dans sa dernière lettre à son confesseur, écrite sans doute le lendemain, 16 février, ces sentiments de dévouement à l'Eglise qu'elle aimait jusqu'à l'effusion de son sang, dont la pourpre, disait-elle, aurait si magnifiquement embelli sa robe blanche, si Dieu lui avait donné de le répandre. Elle communique à Raymond dans cette lettre les craintes que lui faisait concevoir le caractère emporté d'Urbain, comme si elle ne voulait pas cesser de protéger comme une mère le Souverain Pontife, dont elle avait été la fidèle conseillère depuis qu'il était assis sur le trône de Rome, et elle continue l'histoire de ses dernières souffrances et de ses dernières luttes.

« J'étais tourmentée sans cesse par le vif désir que j'avais nouvellement conçu en présence de Dieu, parce que l'œil de mon intelligence voyait dans l'abîme de l'éternelle Trinité la dignité de la créature raisonnable, la misère dans laquelle la fait tomber le péché mortel, et la nécessité de la sainte Eglise, qui m'apparaissait en Dieu. Je comprenais que personne ne peut voir et sentir la bonté de Dieu sans l'intermédiaire de cette douce Epouse du Christ; car tous doivent passer par la porte de Jésus crucifié, et cette porte ne se trouve que dans l'Eglise. Elle seule donne la vie, la force et la lumière. Et je voyais, hélas! que l'Eglise ne paraissait que par son vêtement extérieur; c'est celui que recherchent les hommes, parce qu'ils ne se mettent plus en peine d'acquérir la vie intérieure de l'Eglise, c'est-à-dire, le

» fruit du Sang, qui est la charité, avec la foi et l'humilité, vertus
» sans lesquelles il n'y a que la mort ; car le fruit du Sang est à
» ceux seuls qui ont le trésor de l'amour, parce que l'Eglise est
» fondée sur l'amour ; elle est l'amour même. Et Dieu se plaignait
» de ce que personne ne servait plus l'Eglise, et que tous l'aban-

» donnaient, mais il m'a affirmé qu'il y porterait lui-même remède.
» Ma douleur et la vivacité de mon désir s'accroissaient, et je
» criais devant Dieu : — O ineffable amour, que puis je faire ? —
» Et il me répondait : — Offre de nouveau ta vie et ne te donne
» jamais de repos ; c'est à cela que je t'ai appelée, toi et tous ceux
» qui te suivront. Que vos désirs augmentent sans cesse. Moi, je
» vous assiste continuellement de mes grâces, et pour que vous
» ne soyez pas occupés d'autre chose, j'ai rempli d'ardeur la per-
» sonne que j'ai choisie pour vous diriger. Elle agira par des
» moyens nouveaux et cachés ; elle se consumera pour servir
» l'Eglise, et vous, faites-le aussi par d'humbles et continuelles
» prières, et par toutes les œuvres nécessaires que j'inspirerai à
» chacun de vous. Consacre donc ta vie, ton cœur, ton amour, à
» cette Epouse, pour moi, sans penser à toi. Regarde en moi
» l'Epoux de l'Eponse, c'est-à-dire, le Souverain Pontife, vois ses
» saintes et bonnes intentions, et parce qu'il n'y a qu'une Epouse,
» il n'y a aussi qu'un Epoux. Je permets qu'il emploie des moyens
» violents, et que ceux qui lui sont soumis le craignent ; je per-
» mets cela pour purifier l'Eglise. Mais d'autres viendront qui la
» serviront et l'enrichiront par l'amour. Tout cela se fera en souf-
» frant avec douceur. Les souffrances sont douces à ceux qui se
» nourrissent sur le sein de l'Eglise. Dis à mon Vicaire qu'il s'adou-
» cisse autant qu'il le pourra ; dis aux Cardinaux qu'ils soient ver-
» tueux et unis, réguliers et pieux ; qu'ils cachent ce qui peut être
» défectueux dans leur Père.

» O mon Père, ma langue ne peut raconter les mystères que
» mon intelligence a contemplés et que mon cœur a sentis. Ce
» jour s'est écoulé pour moi dans l'extase, et le soir j'étais telle-
» ment enivrée d'amour, que j'étais comme portée au lieu de la
» prière. Je sentais que le moment de ma mort était proche, et je
» m'agenouillais, en me reprochant avec amertume d'avoir si mal
» servi l'Eglise, et d'avoir été cause des négligences des autres. Et
» voici que je fus mise en la présence de Dieu, non pas comme
» nous y sommes toujours, mais d'une autre manière, comme si

» ma mémoire, mon intelligence et ma volonté n'avaient rien à
» faire avec mon corps. Et je voyais la Vérité d'une manière si lu-
» mineuse, que dans elle m'apparaissaient les mystères de la sainte
» Eglise, toutes les grâces que j'ai reçues et le jour où Dieu a
» épousé mon âme. Et l'amour augmentait sans cesse en moi, et je
» ne pensais plus qu'à ce que je pourrais faire pour m'offrir à Dieu
» comme une victime pour l'Eglise, et pour détruire toute igno-
» rance et toute négligence dans ceux que Dieu m'a confiés. Alors
» les démons s'acharnaient sur moi, pour empêcher par la terreur
» la violence de mes désirs. Ils frappaient sur l'enveloppe de mon
» corps, mais mon désir augmentait de plus en plus, et je criais :
» — O Dieu éternel, recevez le sacrifice de ma vie dans le corps
» mystique de la sainte Eglise. Je ne puis vous donner que ce que
» vous m'avez donné vous-même. Prenez mon cœur et pressurez-
» le sur la face de votre sainte Epouse ! — Et Dieu, jetant sur moi
» des regards de clémence, prenait mon cœur et le pressurait sur
» la face de la sainte Eglise ; il le prit si violemment, que s'il ne
» l'eût pas fortifié pour l'empêcher de se briser, j'aurais perdu la
» vie. Les démons criaient plus furieux, comme s'ils avaient
» éprouvé d'épouvantables tourments ; ils s'efforçaient de m'ef-
» frayer, et m'assuraient qu'ils feraient en sorte de rendre inutile
» tout ce que je voulais faire ; mais l'humilité aidée de la lumière
» de la foi est toujours victorieuse de l'enfer. Plus les démons fai-
» saient d'efforts contre moi, plus je combattais, et Dieu me fai-
» sait entendre des paroles si aimables et de si belles promesses,
» que j'étais comblée de joie. J'étais dans un état si mystérieux,
» qu'une bouche humaine ne pourrait l'expliquer. Et je dis main-
» tenant : — Rendons gloire à Dieu, qui nous a envoyés sur le
» champ de bataille, pour combattre en vaillants chevaliers pour
» son Epouse, avec le bouclier de la très sainte Foi. La victoire a
» été pour nous, grâce à cette puissance qui a vaincu le démon, et
» qui est celle de Dieu. Oui, le démon sera et demeurera vaincu,
» non par les souffrances de nos corps, mais par le feu de la divine
» et adorable Charité ! »

Ce furent les dernières paroles de Catherine au bienheureux
Raymond, et la prière qu'elle fit le même jour pour l'Eglise est la
dernière qui nous ait été conservée : « O Dieu éternel, mon bon
» Maître, qui avez fait du limon de la terre les corps de vos créa-
» tures, ô très doux Amour, de quelle vile matière vous les avez

» formés, et cependant vous avez mis en eux le grand trésor de
» nos âmes faites à votre image, ô Dieu éternel ! Bon Maître,
» mon doux Amour, vous êtes le Créateur qui détruisez et qui rap-
» pelez à la vie ; vous brisez et vous réparez le vaisseau de nos
» corps à votre bon plaisir ! Moi, pauvre misérable, je vous offre
» de nouveau ma vie pour votre douce Epouse, de telle sorte que,
» autant de fois qu'il plaira à votre Bonté, vous l'enleviez de mon
» corps et vous la lui rendiez, et chaque fois avec plus de douleur
» que la fois précédente, afin qu'il me soit donné de voir la réforme
» de votre douce Epouse, la sainte Eglise ! O Dieu éternel, je vous
» recommande votre Epouse !

» Je vous recommande aussi mes bien-aimés fils, et je vous
» prie, Père tout-puissant et éternel, s'il vous plaît d'enlever mon
» âme de mon corps et de ne pas la lui rendre, de visiter mes fils
» par votre grâce, et, quand ils seront morts, de les faire vivre
» dans la vraie et parfaite lumière. Liez-les par les doux liens de
» votre charité, afin qu'ils meurent tout enflammés de l'amour de
» votre très douce Eglise, et je vous prie qu'aucun d'eux ne soit
» arraché de vos mains, mais veuillez leur pardonner toutes leurs
» iniquités, et pardonnez-moi aussi ma grande ignorance et mes
» négligences envers votre très douce Epouse, et toutes les omis-
» sions dont je me suis rendue coupable. J'ai péché, Seigneur,
» ayez pitié de moi ! Je vous offre et je vous recommande mes
» bien-aimés fils, qui sont comme mon âme ! Et s'il plaît à votre
» bonté de retenir encore mon âme dans le vase de mon corps,
» guérissez-le et fortifiez-le, ô souverain médecin, afin qu'il ne soit
» pas entièrement mis en pièces ! O Père éternel, donnez-moi votre
» douce bénédiction ! »

Dieu accorda à Catherine un peu de cette force qu'elle deman-
dait pour son corps ; car, bien que réduite à l'extrémité, elle rece-
vait tous ceux qui venaient la voir pour des affaires ou pour s'ins-
pirer de ses conseils, et elle le faisait toujours avec une grande
affabilité et une aimable politesse ; bien plus, soutenue par un
appui miraculeux (1), elle put aller chaque jour à Saint-Pierre,
jusqu'au troisième dimanche de Carême ; mais alors il lui fut im-
possible de résister au poids des souffrances qui accablaient son
corps épuisé, et à la vivacité des tourments qui déchiraient son âme,

(1) Lettre de BarJuccio Canigiani.

quand elle pensait aux péchés des hommes contre Dieu et aux dangers qui menaçaient de plus en plus la sainte Eglise. Elle souffrit ainsi dans son âme et dans son corps, tout le temps que dura sa maladie, c'est-à-dire huit semaines, sans avoir un seul moment de repos.

Sur ces entrefaites, frère Barthélemy de Sienne (1), qui connaissait beaucoup Catherine, fut envoyé à Rome par son provincial pour quelques affaires, et il y arriva le samedi saint; il courut aussitôt à la demeure de la bienheureuse pour la voir, mais il ignorait l'état dans lequel elle se trouvait. Quand il entra, il la vit étendue sur des planches, entourée de chaque côté par d'autres planches, de sorte que son lit ressemblait à un cercueil. Il s'approcha d'elle pour lui parler, comme il en avait l'habitude. Le corps de la pauvre malade était tellement amaigri, qu'on aurait pu facilement en compter les os; sa peau semblait avoir été exposée aux ardeurs d'un brûlant soleil qui l'aurait affreusement séchée. Le cœur de Barthélemy se brisa, et il dit à Catherine en pleurant : « Ma mère, » dans quel état vous trouvez-vous donc ? » Et elle, voyant son cher disciple, paraissait toute joyeuse, mais elle ne pouvait parler, et il fut obligé d'approcher son oreille de la bouche de la Sainte pour l'entendre murmurer que tout allait bien, grâce au Sauveur Jésus. Et Barthélemy lui dit : « Ma mère, c'est demain la fête de Pâques ; » je célébrerai la messe ici, pour vous communier, vous et vos » enfants spirituels. » Elle répondit : « Oh ! si Notre-Seigneur me » permettait de communier ! »

Le lendemain, le père revint comme il le lui avait promis; il s'approcha de la Sainte pour entendre sa confession et l'absoudre, mais on ne pensait pas qu'elle pourrait communier; car depuis longtemps déjà il lui était impossible de se mouvoir. Barthélemy lui donna pour pénitence de prier Dieu qu'il voulût bien permettre, pour la consolation de ses enfants spirituels, qu'elle pût communier à l'occasion de la grande fête de Pâques, puis il commença la messe dans sa chambre. Catherine ne fit pas un seul mouvement jusqu'à la communion. A peine l'adorable sacrifice fut-il terminé, que la Sainte se leva tout à coup, au grand étonnement de ses disciples qui pleuraient de joie. Elle s'avança seule vers l'autel, s'y agenouilla en baissant les yeux et en joignant les

(1) Déposition du frère Barthélemy.

mains, et elle demeura ainsi jusqu'à ce qu'elle eût reçu la sainte communion. Puis elle fut ravie en extase suivant son habitude. Quand elle revint à elle-même, elle ne pouvait faire un mouvement ; on la porta sur son lit, où elle demeura dans la plus complète immobilité. Mais on la voyait prier continuellement avec ardeur pour la paix de la sainte Eglise, et elle ne cessait d'offrir à Dieu son corps, pour expier les péchés des schismatiques. « Soyez sûr, » dit-elle à frère Barthélemy, « que si je meurs, la seule cause de » ma mort est le zèle qui me dévore pour la sainte Eglise. Je suis » heureuse de souffrir pour qu'elle triomphe de ses ennemis, » et je suis prête à mourir pour elle, si Dieu le veut. » Et elle continuait à donner des preuves de son parfait abandon entre les mains de Dieu.

Frère Barthélemy n'osait quitter Catherine dans l'état où elle se trouvait. La malade ne voulait pas qu'il restât à Rome, parce qu'il y avait terminé ses affaires. « Ma mère, » lui dit son disciple, « comment partir et vous laisser dans une telle extrémité ? Si » j'avais connu plus tôt l'état dans lequel vous êtes, j'aurais tout » quitté pour accourir. Non, je ne puis m'éloigner sans vous voir » rétablie, ou sans avoir des raisons sérieuses d'espérer que vous » le serez bientôt. » Catherine lui répondit : « Mon fils, vous sa- » vez combien je suis consolée de voir auprès de moi ceux que le » Seigneur m'a donnés et que j'aime dans la vérité. Je serais » heureuse de vous avoir près de moi avec le père Raymond ; mais » il plaît à Dieu que je sois privée de vous, et comme je veux que » sa volonté se fasse, et non la mienne, il faut que vous partiez. » Obéissez toujours au père Raymond, je vous l'ordonne, autant » que je le puis. » Barthélemy lui répondit qu'il désirait avant de partir la voir en meilleur état, et il la pria de demander à Dieu qu'elle fût rétablie avant qu'il quittât Rome, si c'était la volonté du Seigneur qu'il s'en allât. Elle promit de le faire, et le lendemain, en effet, il la trouva si calme et si contente, qu'il se sentit rempli d'espérance. Catherine, immobile jusqu'alors, étendit ses bras vers lui, et lui dit si affectueusement adieu, qu'il répandit des larmes de joie. Elle voulait ainsi lui faire connaître la volonté de Dieu et l'exhorter à partir, ce qu'il fit aussitôt.

Les nouvelles qu'il donna de Catherine, en arrivant à Sienne, alarmèrent tous les amis de la Sainte. Lapa était déjà auprès de sa fille ; Etienne Maconi était impatient de partir. Il avait appris

par des lettres de Rome l'état de sa vénérable mère et les péripéties de sa maladie. Aussi se hâtait-il de terminer ses affaires à Sienne pour être libre de courir auprès de Catherine. Un jour qu'il priait avec les frères de l'hôpital de la Scala, il entendit distinctement ces mots : « Viens à Rome, viens vite ; le départ de ta » mère est proche. » Il se hâta de se mettre en route, et dès qu'il fut auprès de Catherine, il vit, en effet, qu'elle était sur le point de quitter la terre pour s'en aller à Dieu. « Te voilà donc enfin, » mon fils, » lui dit la malade, dès qu'elle le vit ; « tu as obéi à la » voix de Dieu qui ne manquera pas de te faire connaître sa vo- » lonté. Va donc, confesse tes péchés et prépare-toi à donner ta vie, » ainsi que tes amis, pour le Souverain Pontife Urbain VI. » C'était là le salut accoutumé de Catherine, et il faut avouer que la nature n'y avait aucune part. Etienne eut encore le bonheur de servir de secrétaire à sa mère ; elle le pria d'écrire à frère Barthélemy, à Sienne, pour lui dire que Dieu exerçait sa miséricorde sur elle. « Unissez-vous, vous et vos autres frères, les Dominicains, » ajoute-t-elle dans sa lettre, « pour prier Jésus, mon Epoux, qu'il » veuille bien prendre ma vie, dussé-je répandre, s'il le faut, tout » mon sang pour manifester sa gloire à la face de l'Eglise (1). »

Comme la fin de sa vie approchait de plus en plus, elle voulut donner ses derniers conseils à ceux qu'elle avait enfantés au Seigneur pendant son pèlerinage ici-bas. De même qu'elle avait confié ses fils au bienheureux Raymond, elle confia ses filles à sœur Alessia de Sienne, qui était une fervente tertiaire, très recommandable par la perfection de ses vertus. Catherine voulut qu'après sa mort elle devint la supérieure et le modèle de ses compagnes, puis elle fit le testament que Thomas Petra lui avait demandé naguère.

Quel touchant spectacle que celui de cette Vierge, jeune encore, dictant ses dernières volontés à cette foule de disciples, qui avaient tout quitté pour la suivre et se nourrir de ses enseignements. Le Seigneur, qui avait tant parlé par la bouche de cette incomparable mère, n'allait-il pas, au moment où elle abordait aux rivages de l'éternité, mettre sur ses lèvres des enseignements plus surnaturels encore ? Quelles paroles allaient sortir de ce cœur, qui atteignait en cet instant, par le sacrifice de sa vie, les plus hauts sommets de l'amour ? Si les chants de cette Vierge, dont la pureté

(1) *History of S. Cath. of Siena*. London, 1880.

était symbolisée par la blancheur du cygne, avaient été si célestes pendant sa vie, quels doux accords allaient sortir de cette bouche, que le service de Dieu et l'amour du prochain avaient consacrée, qu'une mort de martyr allait bientôt fermer pour toujours ! Ce furent d'admirables conseils, qui pénétrèrent dans les cœurs de ses disciples comme des flèches ardentes, et y laissèrent cette blessure du divin amour, qui fit des saints d'eux tous, suivant la promesse qu'elle en avait obtenue de Notre-Seigneur lui-même. Sublimes enseignements, dont quelques fragments nous ont été conservés dans la légende du bienheureux Raymond. La substance de ces conseils, c'est la doctrine de l'abnégation, l'application à l'exercice de l'oraison, l'amour de l'obéissance, la charité fraternelle, la confiance en Dieu, et surtout un grand zèle pour la réformation de l'Eglise et la cause du Vicaire du Christ.

Catherine dit d'abord à ses disciples que, depuis le commencement de sa vie, elle avait compris que ceux qui veulent se donner complètement à Dieu, doivent en premier lieu dépouiller leur cœur de tout amour sensible des choses créées, parce que notre cœur ne peut être entièrement possédé par Dieu, qu'à la condition qu'il soit parfaitement simple, libre et ouvert seulement au Créateur. Et elle déclara que depuis ses plus jeunes années sa principale étude avait été de trouver les moyens d'arriver à ce dépouillement, et que son désir avait été de chercher Dieu dans la voie des souffrances.

Elle dit aussi qu'elle avait fixé les yeux de son intelligence sur la lumière vive de la foi, étant bien persuadée que tout ce qui lui était arrivé à elle ou aux autres avait été permis par Dieu, à cause du grand amour qu'il porte à ses créatures, et non parce qu'il veut leur mal, ce qui lui avait fait concevoir une grande estime pour la sainte vertu d'obéissance aux commandements de Dieu et aussi à ceux de ses supérieurs, et l'avait rendue très prompte à pratiquer cette vertu, parce qu'elle ne perdait jamais la mémoire de ce point capital, c'est que tous les ordres qu'ils lui avaient donnés venaient de Dieu, ou pour faciliter son salut, ou pour augmenter les vertus dans son âme. Et elle ajouta : « J'affirme en » présence de mon doux Créateur, que, grâce à sa bonté, je n'ai » rien à me reprocher sur ce point. »

Ensuite elle dit que Dieu lui avait fait connaître que personne ne peut arriver à la perfection, ni acquérir les vraies vertus au-

trement que par une humble, fidèle et continuelle prière, « qui, » dit-elle, « est la mère qui conçoit et nourrit toutes les vertus dans » l'âme, » et sans elle les vertus languissent et meurent bientôt. Elle exhorta vivement ses disciples à s'appliquer à l'oraison, et elle leur dit qu'il y a deux sortes de prières : la prière mentale et la prière vocale. « Il faut, » dit-elle, « nous appliquer à la prière » vocale aux heures fixées, mais nous devons pratiquer continuel- » lement la prière mentale, nous efforçant sans cesse de nous » connaître nous-mêmes et l'immense bonté de Dieu envers nous. »

Et elle ajouta que pour arriver à la pureté du cœur nous devons nous garder de porter des jugements sur le prochain, et de dire des paroles oiseuses sur les actions des autres, mais nous contenter de considérer la volonté de Dieu dans chacune de ses créatures, et elle répéta avec force que pour nulle cause au monde il ne nous est permis de nous juger les uns les autres. Car alors même que ce que nous verrions dans notre prochain serait une faute évidente, nous ne devons cependant pas le juger, mais remettre à Dieu avec une vraie et sainte compassion le jugement de nos frères, et prier humblement et dévotement pour eux.

Cette doctrine, elle l'avait déjà expliquée en une autre circonstance à son Père spirituel, lui assurant que dans toutes les persécutions, les murmures, les calomnies, les injures, ou les paroles méchantes dont elle avait eu à souffrir, elle n'avait jamais voulu penser autre chose à ce sujet, sinon que ceux qui la traitaient ainsi le faisaient par charité ou par zèle pour son salut, et elle remerciait l'infinie Bonté de Dieu de ce que, par la lumière de cette doctrine, elle avait été mise à l'abri du danger de juger son prochain.

Enfin elle dit qu'elle avait toujours eu une grande espérance et une confiance sans bornes dans la Providence divine, et elle pressa et invita tous ses disciples à faire de même, parce que depuis son enfance elle l'avait toujours trouvée magnifique et admirable envers elle. Et elle ajouta : « Et vous aussi, vous avez » senti et expérimenté cette Providence de Dieu comme moi, et » elle a été si prodigue envers nous, que si nos cœurs n'étaient » pas plus durs que la pierre, le souvenir des bienfaits de Dieu » suffirait à les changer, et à vaincre leur dureté et leur froideur » envers leur Créateur. Ayez donc un grand amour pour cette douce » Providence, qui ne manquera jamais à ceux qui ont confiance en » elle, et surtout à vous. »

Catherine dit ces choses et plusieurs autres, fortifiant et instruisant ses disciples et les exhortant humblement à faire ce que Notre-Seigneur a laissé à ses apôtres comme son testament, c'est-à-dire, qu'ils devaient s'aimer les uns les autres. Et elle répéta plusieurs fois avec une grande ardeur : « Aimez-vous les uns les » autres, mes enfants, aimez-vous les uns les autres ; car vous » montrerez ainsi que vous voulez vraiment m'avoir pour mère. » Et alors je vous regarderai comme mes enfants bien-aimés, et si » vous pratiquez la vertu, vous serez ma joie et ma couronne, et » je prierai la divine Bonté, qui a daigné me combler de ses grâces, » de vouloir bien aussi les répandre abondamment dans vos » âmes. »

Puis revenant toujours à cette grande cause pour laquelle elle était heureuse de mourir : « Mes enfants, » dit-elle à ses disciples, « ayez toujours un grand désir de la réforme et de la » prospérité de l'Eglise ; offrez sans cesse vos larmes brûlantes » avec d'humbles et continuelles prières en présence de Dieu pour » cette très douce Epouse et pour le Pape Urbain, Vicaire du » Christ ; quant à moi, voilà bien longtemps que je nourris cet » ardent désir, mais il me semble que depuis sept ans surtout, » Dieu en a enflamé mon cœur, et à partir de cette époque je ne » me rappelle pas un jour où je ne me sois offerte devant Lui, avec » de douces et ardentes prières. Et c'est pour cela que sa Bonté a » bien voulu faire tomber sur mon faible corps tant de douleurs » et d'infirmités ; mais il me semble que surtout maintenant, mon » doux Créateur a agi envers moi comme envers Job, permettant » aux démons de me poursuivre et de me tourmenter à leur gré. » Grâces soient rendues à sa Bonté infinie qui m'a jugée digne de » souffrir un peu pour l'honneur et la gloire de son nom et pour » sa douce Epouse l'Eglise. Et maintenant je crois que mon bien- » aimé Epoux veut que mon âme quitte cette obscure prison et » retourne à sa fin dernière. Je ne dis pas que je voie clairement » sa volonté, mais soyez sûrs, mes très doux et très chers enfants, » que quand mon âme quittera ce corps, j'aurai consumé et donné » ma vie dans l'Eglise et pour l'Eglise, ce que je considère comme » une très singulière faveur (1). »

Pendant qu'elle parlait, Catherine était calme et joyeuse, bien

(1) *Acta Sanct.*, avril. 30.

qu'elle souffrit horriblement, mais ses enfants remarquaient que sa patience était un miracle de la grâce de Dieu, et ils entouraient en pleurant leur mère, qui les consolait par de bonnes paroles : « Mes fils bien-aimés, il ne faut pas vous attrister à cause de ma » mort; soyez plutôt pleins de joie et félicitez-moi, parce que je » quitte ce lieu de misères, et que je vais me reposer dans la paix » éternelle de Dieu. Soyez bien persuadés que je vous serai plus » utile après ma mort, que pendant mon séjour sur cette terre » ténébreuse et pleine de tribulations. Malgré cela, je remets ma » vie, ma mort et tout mon être entre les mains de mon éternel » Epoux; s'il prévoit que je peux être encore utile ici-bas, s'il » veut que je demeure encore au milieu des épreuves et des peines, » je suis disposée, pour la gloire de son nom et le salut du pro- » chain, à mourir mille fois par jour, si je le pouvais, et chaque » fois avec des tourments plus affreux. Mais, s'il veut que je » meure, soyez sûrs, mes chers enfants, que j'ai offert ma vie » pour la sainte Eglise; Dieu me l'a permis par une grâce parti- » culière. » Puis Catherine appela ses disciples les uns après les autres, et indiqua à chacun d'eux le genre de vie qu'il devait embrasser après sa mort. Elle régla tout par l'inspiration du Saint-Esprit; la suite le montra, parce que ses conseils furent fort utiles à tous ceux à qui elle les donna.

Puis elle demanda pardon à tous ses fils : « Mes chers en- » fants, » dit-elle, « j'ai toujours vivement désiré votre salut, je » ne puis dire autrement, mais il est possible que je vous aie » manqué en beaucoup de choses. Je n'ai peut-être pas été pour » vous tous le modèle des vertus et des bonnes œuvres, comme » c'eût été mon devoir, si j'avais été la vraie servante et la parfaite » épouse de Jésus-Christ, et encore je n'ai pas été assez attentive » et zélée pour subvenir à vos besoins temporels, comme j'aurais » dû le faire. Aussi je vous demande à tous pardon, et je vous » prie instamment de suivre jusqu'à la fin le sentier de la vertu. » Puis elle garda le silence et fit ensuite sa confession générale, comme elle avait l'habitude de la faire souvent.

Pendant ces derniers jours de sa vie (1), elle donna à ses disciples d'autres instructions, surtout sur le danger de l'amour-propre, racine de tous les péchés; elle dit aussi que pendant sa

(1) CAFFARINI, *Leg. min.*

jeunesse elle avait eu un vif attrait pour la solitude, qu'elle aurait voulu vivre dans quelque grotte ou quelque forêt, et qu'elle avait adressé de ferventes prières à Notre-Seigneur pour qu'il voulût bien lui accorder cette faveur, mais qu'elle avait entendu cette réponse intérieure à sa prière : « Il y a beaucoup de solitaires qui » ont leurs corps dans leurs cellules, mais leurs affections sont » dans le monde; je veux que ta cellule soit la connaissance de » tes fautes et de tes infirmités. Creuse cette cellule dans ton » cœur et habites-y avec la componction. Celui qui fera ainsi sera » parfait; car où qu'il aille et quoi qu'il dise, il sera retiré, solitaire et renfermé. »

La maladie et les souffrances dévorèrent ainsi le corps de Catherine jusqu'au dimanche avant l'Ascension. Il ressemblait absolument à celui d'une personne morte, mais le visage de la Sainte était angélique et tout ardent du feu de l'amour de Dieu. Ses forces l'avaient si complètement abandonnée, qu'elle ne pouvait faire le moindre mouvement, ni se tourner d'aucun côté. Pendant la nuit de ce dimanche, deux heures avant le jour, elle eut une crise si forte, que ses disciples pensèrent qu'elle était arrivée à ses derniers moments. Elle fit venir auprès d'elle tous ses enfants, et elle fit signe qu'elle voulait recevoir l'indulgence qui lui avait été accordée par Grégoire XI et par Urbain VI pour le moment de sa mort. Frère Jean le Troisième, de l'Ordre de Saint-Augustin, maître en théologie, la lui appliqua aussitôt. Puis, elle tomba dans une telle prostration, qu'on n'apercevait plus en elle d'autre signe de vie qu'un faible et doux soupir. On pensa qu'il était alors urgent de lui donner l'Extrême-Onction et la sainte Eucharistie. L'abbé de Saint-Anthime se hâta de les lui administrer, parce qu'elle paraissait déjà ne plus avoir sa connaissance. Les sacrements opérèrent un certain changement dans son état. Mais elle commença bientôt à entrer en agonie et à lutter contre le démon; on s'en apercevait à ses paroles et à ses gestes, qui étaient ceux d'une personne soutenant un combat. Tantôt elle restait silencieuse, tantôt elle répondait, tantôt elle souriait, quelquefois elle paraissait mépriser ce qu'elle entendait; d'autres fois elle en paraissait indignée. Cette lutte dura une heure et demie.

Une fois, après avoir un moment gardé le silence, comme si elle écoutait quelque chose dont on l'accusait, elle répondit joyeuse-

ment : « Non, jamais la vaine gloire, mais la vraie gloire et l'honneur » de Dieu ! » Elle disait aussi : « J'ai péché, Seigneur, ayez pitié de moi ! » Elle répéta ces paroles plus de soixante fois, et chaque fois elle levait la main droite et la laissait retomber sur son lit en le frappant. Elle disait souvent aussi, mais sans faire de mouvement : « Saints de Dieu, ayez pitié de moi ! » Elle prononça encore d'autres paroles qui marquaient son humilité et sa dévotion, et elle fit des actes de différentes vertus. Puis tout d'un coup son visage changea ; il devint radieux comme celui d'un ange ; ses yeux pleins de larmes brillèrent de joie ; elle paraissait remonter d'un profond abîme, et cette vue calma la vive douleur de ses disciples.

Catherine était alors appuyée sur le sein de sœur Alessia. Elle fit des efforts pour se soulever ; ses enfants l'aidèrent et elle se tint sur son séant, toujours appuyée sur Alessia. Ils avaient approché de son lit une petite table, sur laquelle se trouvaient des images et des reliques. Un Crucifix était au milieu. Catherine le regarda avec amour et l'adora, en prononçant quelques magnifiques paroles sur la bonté de Dieu. Puis elle s'accusa devant Lui de tous ses péchés. « Oui, c'est ma faute, » disait-elle, « ô éternelle Trinité ! J'ai été assez misérable pour vous offenser par mes négligences, mon ignorance, mon ingratitude et mes déobéissances ! Malheureuse que je suis, je n'ai jamais obéi aux commandements généraux et particuliers que j'ai reçus de votre Bonté. Vous m'aviez ordonné de vous chercher en tout, de travailler sans cesse à votre gloire et au bien du prochain, et j'ai évité la peine, alors même qu'elle était le plus nécessaire. Vous vouliez que je ne tinsse aucun compte de moi-même, que je ne pensasse qu'à vous glorifier, à sauver les âmes, et à m'asseoir à la table de la sainte Croix, et j'ai cherché ma consolation. Vous m'appeliez à m'unir à vous par d'ardents désirs, d'humbles larmes et une prière continuelle, pour le salut du monde et la réforme de l'Eglise ; vous me promettiez que vous répandriez vos miséricordes sur les hommes et des trésors abondants sur votre Epouse, et moi, indigne que je suis, je n'ai point écouté votre voix, et je me suis endormie dans l'indolence. Vous m'avez donné des âmes, des enfants que je devais aimer d'un amour particulier, pour les conduire à vous dans les chemins de la vie ; j'ai été faible et négligente à leur égard ; je ne les ai

» pas secourus, en priant pour eux avec humilité et persévérance. Je ne leur ai pas donné de bons et utiles enseignements. » Hélas ! encore, avec combien peu de respect j'ai reçu les grâces sans nombre et les peines et les souffrances si précieuses que vous m'avez envoyées. Je ne les ai pas reçues avec l'ardent désir et le vif amour avec lequel vous me les avez imposées. » Vous m'aviez choisie pour épouse dès ma plus tendre enfance, et moi je ne vous ai pas été assez fidèle, puisque je n'ai pas gardé dans ma mémoire le souvenir de vos insignes bienfaits. » Je ne me suis pas assez efforcée de les comprendre ; ma volonté ne s'est pas assez appliquée à vous aimer de toute mon âme et de toutes mes forces. »

Cette candide colombe s'accusait ainsi de ses fautes, après sa longue lutte contre le démon suivie de la victoire, et se tournant vers le prêtre, elle le pria de lui remettre, pour l'amour de Jésus crucifié, les péchés qu'elle venait d'accuser devant Dieu et tous ceux dont elle ne se souvenait pas. Elle demanda encore l'indulgence, et en la demandant, elle paraissait affamée du Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, parce qu'elle cherchait tous les moyens de le faire tomber en plus grande abondance sur son âme. On la lui donna, et elle se mit de nouveau à adorer avec ferveur le Sauveur Jésus, et à dire des choses admirables.

Quand elle eut cessé de parler, ses fils spirituels remarquèrent que les forces de son corps baissaient rapidement. Cependant elle continuait à adresser de saints conseils à tous ceux qui l'entouraient, et par ceux qui étaient présents, elle parlait aussi aux absents : « Allez au père Raymond, » disait-elle, « dans tous vos doutes et vos difficultés ; dites-lui qu'il ne faiblisse jamais, et qu'il ne craigne rien, quoi qu'il lui arrive ; je ne l'abandonnerai jamais, et je serai avec lui dans tous les dangers. Quand il fera autrement qu'il ne doit faire, je l'avertirai pour qu'il se corrige et revienne à ce qu'il doit. » Elle répéta souvent ces paroles, tant qu'elle eut la force de les prononcer, mais sa voix était si faible et ses souffrances telles, qu'elle pouvait à peine parler. Ses fils saisissaient quelques-unes de ses paroles en s'inclinant vers sa bouche. Elle essaya de dire encore quelques mots pour ceux de ses enfants qui n'avaient pas assisté au beau discours qu'elle avait fait quelques jours auparavant, et elle se remit à prier.

Pendant le cours de sa maladie, elle demanda aussi plusieurs

fois la bénédiction de sa mère, qui était plongée dans la plus profonde affliction. La pauvre Lapa se recommandait à sa bienheureuse fille, et la suppliait de lui obtenir la grâce de ne pas offenser Dieu dans sa douleur. Mais Catherine était dans le ravissement d'une incessante prière, dont rien ne pouvait la détourner. Plus sa mort approchait, plus elle priait pour l'Eglise, pour laquelle elle continuait à offrir sa vie. Elle priait aussi pour Urbain VI; elle affirmait qu'il était vraiment le Souverain Pontife, et elle suppliait ses disciples de se tenir prêts à mourir, s'il le fallait, pour sa cause. Elle priait aussi pour tous ceux que le Seigneur lui avait confiés plus particulièrement, et elle se servait des paroles dont le Sauveur Jésus s'était servi lui-même pour recommander les apôtres à son Père. Ses paroles étaient empreintes d'une si vive tendresse, que les cœurs de ceux qui l'entendaient auraient dû se fendre, quand elles tombaient de ses lèvres.

Enfin, connaissant que son heure était arrivée, elle adressa encore à Dieu une prière spécialement pour l'Eglise et le Pape Urbain VI, qu'elle affirma de nouveau être le vrai Pontife et le Vicaire du Christ sur la terre, puis elle fit le signe de la Croix sur elle et sur tous ses enfants qui n'étaient pas auprès d'elle, les bénit tous et salua le moment suprême qu'elle avait appelé de tous ses vœux, en disant : « Oui, Seigneur, vous m'appelez et je » vais à vous ; j'y vais, non à cause de mes mérites, mais à cause » de votre seule miséricorde, et cette miséricorde, je vous la » demande au nom de votre précieux Sang. » Puis elle cria plusieurs fois : « O Sang ! O Sang ! » Et, comme le Sauveur, elle dit : « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains, » et le visage radieux comme celui d'un ange, parce que ses désirs étaient enfin accomplis, elle baissa doucement la tête et rendit l'esprit. C'est ainsi que le dimanche 29 avril 1380, à l'heure de Tierce, cette âme sainte fut délivrée de son corps, et unie par des liens inséparables et éternels à l'Epoux qu'elle avait si ardemment aimé. C'était le jour de la fête de saint Pierre, martyr de l'Ordre des frères Prêcheurs.

Dieu, qui voulait châtier son peuple, ouvrit ainsi le repos de la tombe à cette Vierge céleste, pour ne pas la rendre témoin des coups qu'il allait frapper. Il l'appela, pour lui donner la paix éternelle dans la joie du Ciel avec l'Epoux qu'elle avait si fidèlement servi. Il couronna ainsi cette admirable patience que sa fille bien-

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.	VII
CHAPITRE PREMIER. — ETAT DE L'ITALIE A L'ÉPOQUE DE SAINTE CATHERINE. — Le xiv ^e siècle. — Action que devait avoir sur lui sainte Catherine. — Etat de l'Eglise à notre époque. — Caractère des attaques dirigées contre elle. — Coup d'œil rétrospectif. — Le xiii ^e siècle. — Sa fécondité en grandes œuvres. — Etat de l'Eglise quand apparut sainte Catherine. — Les maux qui mena- çaient la société et l'Eglise. — Transport du Saint-Siège à Avignon. — Exactions des légats. — Philippe de Souabe continue la guerre de Frédéric d'Allemagne contre la papauté. — Sienne Gibeline. — L'élément démocratique prédomine dans les républiques italiennes. — Gouvernement de Sienne. — Les mauvaises mœurs. — Progrès de la puissance des Musulmans	1
CHAPITRE II. — SAINTE CATHERINE PRÉPARÉE A LA MISSION QU'ELLE DEVAIT REM- PLIR. — Ce que fut sainte Catherine. — Ce qu'elle fit. — Comment Dieu a préparé sainte Catherine à la mission qu'il lui a donnée. — Vie surnaturelle de sainte Catherine. — Naissance et premières années de sainte Catherine. — <i>L'Ave, Maria.</i> — La vision. — Le désert. — Apostolat de sainte Catherine parmi les enfants de son âge. — Ses mortifications. — L'Ordre des Frères Prêcheurs à l'époque de la naissance de sainte Catherine. — Saint Dominique lui apparaît. — Mission de sainte Catherine. — Dieu l'y dispose. — Le péché de vanité de sainte Catherine. — Persécutons que sa famille lui fait endurer. — Sainte Madeleine devient sa mère. — La cellule intérieure. — Les persécutons cessent. — Tentations du démon. — Les bains sulfureux. — Sainte Catherine tombe malade. — Sainte Catherine tertiaire dominicaine. — Son silence. — Notre-Seigneur commence à lui révéler sa doctrine. — Il l'épouse	10
CHAPITRE III. — COMMENCEMENT DE LA MISSION DE SAINTE CATHERINE PAR SES ŒUVRES DE CHARITÉ ENVERS LES MALADES ET LES PAUVRES. — Sainte Catherine va sortir de l'obscurité de sa cellule. — Elle demande l'augmentation de sa foi. — Elle apprend miraculeusement à lire et à écrire. — Notre-Seigneur appelle sainte Catherine hors de sa cellule. — Forcés que donnent à sainte Catherine l'obéissance à la volonté de Dieu, l'humilité, la confiance en la divine Providence. — Caractères de l'amour de Dieu et de celui du prochain en sainte Catherine. — Sa charité pour les pauvres, pour les malades. —	

La peste à Sienne. — Sainte Catherine soigne de préférence les malades qui la calomnient. — Sa haine d'elle-même l'aide à se dévouer à leurs soins. — Elle guérit miraculeusement des malades. — La famine 23

CHAPITRE IV. — SAINTE CATHERINE SAUVE DES AMES. — Zèle de sainte Catherine pour le salut des âmes. — Sainte Catherine apprend à aimer les âmes en participant aux souffrances du Sauveur. — Elle meurt et revient à la vie. — Notre-Seigneur lui donne la mission de sauver des âmes. — Il lui permet de voir l'état des âmes. — Elle sent l'odeur du péché dans les âmes de ceux qui entourent Grégoire XI, à Avignon. — Attestation du bienheureux Raymond. — Des foules suivent sainte Catherine. — Trois confesseurs ne peuvent suffire à entendre les pécheurs qu'elle leur envoie. — Les conversions qu'elle opère. — Terreur qu'elle inspire aux démons. — Les conversions à Pise. — Sainte Catherine dans l'île de la Gorgone. — Elle délivre son père des flammes du purgatoire. — Elle ressuscite sa mère. — Sa lettre à un prélat. — Sainte Catherine prophète 35

CHAPITRE V. — LES RÉCONCILIATIONS DES ENNEMIS. — Les réconciliations opérées par sainte Catherine. — Luites entre les Républiques italiennes au moyen âge. — Rivalité de Florence et de Sienne. — Bataille de Monte-APERTO. — Le gouvernement de Sienne devient démocratique. — Inimitiés issues des luttes intestines des Siénois. — Difficultés que devait rencontrer l'action de sainte Catherine. — Son autorité dans l'œuvre des réconciliations. — Elle emploie en premier lieu la prière pour réussir. — Ses lettres qui prêchent la charité. — Lettres au prévôt de Cazale et à Jacques de Manzi, — à Pierre Benuccio et à Bernard-Hubert de Belfort, — à Pierre, prêtre de Sémignano. — Sainte Catherine réconcilie Francesco Sarraceni avec son ennemi. — Réconciliation des Tolomei, des Rinaldini et des Maconi. — Nanni di Ser Vanni pardonne à ses ennemis par l'influence de sainte Catherine. — Il lui donne son château de Belcaro, pour y fonder un couvent. — Nicolas Tuldo. — L'action pacificatrice de sainte Catherine en dehors de Sienne et à Sienne. — Ses conseils aux chefs de Sienne 47

CHAPITRE VI. — LES ATTAQUES DU DÉMON. — Pourquoi le démon a attaqué sainte Catherine. — Le démon se sert des parents de la Sainte pour la tourmenter. — La robe de soie. — Le démon l'attaque par les Sœurs du Tiers Ordre. — Sainte Catherine se défie des illusions du démon. — Notre-Seigneur lui enseigne à distinguer les vraies des fausses visions. — Elle demande le don de force. — L'enseignement que lui donne le Sauveur à ce sujet. — Les tentations de la chair. — Sainte Catherine y répond par ses mortifications. — Les démons inspirent à des personnes de la plaindre. — Ils cherchent à la décourager par leurs paroles. — Doctrine de sainte Catherine sur les tentations. — Notre-Seigneur la console. — Le démon l'attaque par les malades qu'elle soigne. — Il se sert des Pères de l'Ordre pour la faire souffrir. — Le démon dirige ses attaques contre le corps de la Sainte. — Son humilité, quand on lui présente des possédés à délivrer. — Sa puissance contre le démon. — Le démon l'attaque dans ses mortifications corporelles, dans ses communions, à l'occasion des lettres que les intérêts de la Croisade lui font écrire. — Les efforts de la Sainte contre le démon, qui suscite des hérésiarques au

xiv^e siècle. — Le démon l'attaque au moment où le grand Schisme commence. — Les dernières attaques du démon contre elle. — L'oraison de son office. 68

CHAPITRE VII. — LES COMMUNIONS DE SAINTE CATHERINE. — Secret de la force de sainte Catherine. — Saint Thomas d'Aquin théologien du saint Sacrement. — Dévotion de sainte Catherine au précieux Sang. — Son désir de la communion. — Elle peut avoir une chapelle chez elle. — Dispositions qu'elle désirait pour la communion fréquente. — La communion illuminait l'intelligence de sainte Catherine. — Effets extérieurs produits par la communion sur sainte Catherine. — La sainte Eucharistie va d'elle-même dans la bouche de la Sainte. — Sa foi en l'adorable Sacrement. — Effets de la communion sur son corps. — Elle n'est soutenue que par la communion pendant cinquante-cinq jours. — Effets de la sainte Eucharistie sur la volonté de sainte Catherine. — Force que la communion lui donnait. — Humilité produite en elle par la communion. — Sainte Catherine transformée en Notre-Seigneur par la sainte communion. — Elle reconnaît les hosties non consacrées. — Elle voit des choses merveilleuses dans l'adorable Sacrement. — Notre-Seigneur la communique miraculeusement 85

CHAPITRE VIII. — RÉCONCILIATIONS POLITIQUES. — Action publique de sainte Catherine. — Les réconciliations politiques. — Sainte Catherine comprend les maux de son époque. — Le plan de sainte Catherine. — L'œuvre des pacifications. — Esprit de conciliation de Grégoire XI. — Les légats du Saint-Siège. — Le duc Barnabé Visconti. — Il prend les armes contre Grégoire XI. — Il fait la paix avec lui. — Sainte Catherine lui écrit. — Elle écrit à la duchesse. — Jugement de sainte Catherine sur les légats. — Leurs excès. — Florence déclare la guerre à Grégoire XI. — Sainte Catherine écrit à Nicolas Soderini. — Efforts de Grégoire et de sainte Catherine en vue de la paix. — Elle écrit à Grégoire. — Défection des villes du Patrimoine de saint Pierre. — Prophétie de sainte Catherine. — Elle écrit aux magistrats de Lucques. — Elle se rend à Pise. — Elle plaide auprès de Grégoire pour les révoltés. — Le Pape envoie trois députés à Florence. — Bologne est entraînée dans la révolte. — Les négociations sont rompues. — Sainte Catherine les renoue. — Le bienheureux Raymond de Capoue part pour Florence. — Ambassade des Florentins auprès de Grégoire. — Excommunication de Florence. — Sainte Catherine en profite pour ramener les Florentins au devoir. — Elle est appelée à Florence. — Elle écrit au Pape. — Elle part pour Avignon. — Déclaration de guerre à Florence par le Saint-Siège. — Sainte Catherine chargée par le Pape des négociations de la paix. — Elle écrit aux *Huit de la guerre*. — Duplicité des Florentins. — Rupture des négociations. — Elle écrit à Buonacorso de Lapo. — Le Pape quitte Avignon. — Massacre de Césène. — Sainte Catherine écrit au Pape. — Sainte Catherine fait respecter l'interdit à Florence. — Conversation du bienheureux Raymond avec Nicolas Soderini. — Les *Huit de la guerre* violent l'interdit. — Sainte Catherine écrit aux Florentins. — Le Pape envoie sainte Catherine à Florence. — Elle écrit au cardinal Pierre de Lune, à Guillaume d'Angleterre, à frère Thomas della Fonte. — Son action sur le gouvernement de Florence. — Congrès de Sarzane. — Mort de Grégoire XI. — Urbain VI. — Sainte Catherine lui écrit. —

Les *Ammoniti*. — Dangers que court sainte Catherine. — Elle écrit au bienheureux Raymond. — Sainte Catherine revient à Florence. — Ses lettres aux Florentins atteints par l'émeute. — La paix est conclue.

Réconciliation de Sienne avec le Saint-Siège. — Causes de la rébellion de Sienne contre le Saint-Siège. — Grégoire XI revient à Rome. — Sainte Catherine écrit aux magistrats de Sienne. — Elle écrit au Pape. — Ambassade des Siennois à Rome. — Lettre de sainte Catherine à Grégoire XI. — La réconciliation avorte. — Urbain VI réconcilie les Siennois avec le Saint-Siège. 103

CHAPITRE IX. — LA RÉFORME DES MŒURS. — Sainte Catherine a l'intelligence de ce que c'est que l'Eglise. — La pureté de Catherine lui a donné cette intelligence. — L'Eglise demande la pureté dans tous ses enfants, et surtout dans ses ministres. — Abaissement de la foi au xiv^e siècle. — Le clergé du xiv^e siècle. — Ses mœurs. — Concile de Vienne en 1311. — Plaintes de Clément V au sein du concile sur les mœurs des clercs. — Efforts des papes d'Avignon contre ce mal. — Peste de 1348. — Sainte Catherine comprend les maux de son époque. — Dieu les lui révèle. — Elle prie pour la guérison de l'Eglise. — Avignon, au moment où sainte Catherine y arrive. — Elle écrit à des prêtres. — Elle fait des reproches aux prélats. — Elle écrit à l'Evêque de Florence, à l'Archevêque de Pise, à Gérard du Puy. — Elle signale les défauts de Grégoire XI. — Elle adresse ses conseils au Pape. — Caractère de Grégoire XI. — Urbain VI. — Son caractère. — Sainte Catherine pose de nouveau la question de la réforme des mœurs. — Elle écrit au cardinal Pierre de Lune. — Vertus d'Urbain VI. — Sainte Catherine en augure bien. — Elle le prévient contre ses défauts. — Elle lui écrit. — Elle lui conseille le choix de bons prélats. — Elle écrit aux cardinaux les plus influents. — Maux que produisirent les mauvaises mœurs au point de vue de la doctrine. — Wiclef. — La *Bulle d'or* de Charles IV. — Les autres souverains de l'Europe. — Sainte Catherine a rendu au Pape le respect des peuples en le ramenant à Rome. — Elle continue de rappeler aux clercs leurs devoirs. — Elle écrit à l'Archevêque de Venise. — Elle invite de saints personnages à venir à Rome, pour aider Urbain VI dans l'œuvre de la réforme des mœurs. — Elle adresse une dernière lettre à Urbain VI. — Les décrets de réforme du concile de Constance 157

CHAPITRE X. — LA CROISADE. — Nécessité d'une Croisade aux yeux de sainte Catherine. — Quels maux elle eût conjurés. — Quels biens elle eût produits. — Le résultat des Croisades précédentes. — Sainte Catherine, pour promouvoir la Croisade, se place au point de vue d'Innocent IV. — Obstacles que trouvait la Croisade en Occident. — Ce que sainte Catherine attendait de la Croisade. — Efforts de sainte Catherine pour la faire réussir. — Grégoire XI. — Œuvre des pacifications. — Congrès de Thèbes. — Lettres de sainte Catherine à Grégoire XI. — Elle écrit au cardinal d'Estaing. — Grégoire XI décrète la Croisade. — Sainte Catherine écrit à Barnabé Visconti. — Prédicateurs de la Croisade en Italie. — Sainte Catherine écrit à Nicolas Soderini. — Efforts de Grégoire XI. — Sainte Catherine écrit au cardinal de Porto, à Jacques Orsini, à la reine de Naples. — Jeanne de Naples. — Jeanne promet son concours à la Croisade. — Joie de sainte Catherine. — Elle écrit à la reine de Hongrie, à des jeunes gens, pour

qu'ils s'enrôlent. — Sainte Catherine à Pise. — Elle y travaille pour la Croisade. — L'ambassadeur de la reine de Chypre. — Sainte Catherine écrit à l'archevêque d'Otrante. — Le Juge de la Sardaigne promet à la Sainte le concours de ses armes. — Sainte Catherine écrit à l'épouse du fils aîné de Visconti. — Les condottieri. — Sainte Catherine écrit à Hawkood. — Promesses du condottiere. — Soulèvement des Etats de l'Eglise contre Grégoire XI. — Lettres de sainte Catherine à Grégoire XI, à Thomas d'Alviano. — Effet de ces lettres. — Elle écrit au prieur de Saint-Jean de Jérusalem, à une multitude de princes. — Elle envoie dans plusieurs villes le bienheureux Raymond et Jean delle Celle de Vallombreuse. — Désaccord de sainte Catherine avec Grégoire XI sur le moment de commencer l'expédition. — Les raisons de sainte Catherine. — Elle anime le Pape, rentré à Rome, à s'occuper activement de la Croisade. — Erreur des femmes à l'occasion de la Croisade. — Mauvaise interprétation des paroles de sainte Catherine. — Deux lettres de Jean delle Celle à ce sujet. — Lettre de frère Guillaume de Lucceto. — Le duc d'Anjou. — Sainte Catherine l'encourage à se croiser. — Son influence sur le duc. — Elle le convertit à de meilleurs sentiments. — Elle va à son château. — Elle le décide à prendre la conduite de l'expédition sainte. — Elle en écrit à Grégoire XI. — Le duc d'Anjou veut emmener sainte Catherine en France. — Elle se contente d'écrire au Roi de France. — La Croisade échoue. — Sentiments de sainte Catherine à cet égard 185

CHAPITRE XI. — RETOUR DE LA PAPAUTÉ A ROME. — Désordres produits par le transport du Saint-Siège à Avignon. — Sainte Catherine a l'intelligence de ces désordres. — Causes qui amenèrent la Papauté en France. — Clément V. — Jean XXII. — Benoît XII. — Clément VI. — Innocent VI. — Principe qui a fait agir sainte Catherine pour accomplir l'œuvre de la restauration de la Papauté à Rome. — Difficultés qui s'opposaient à la rentrée des Papes à Rome. — Urbain V revient à Rome. — Il retourne à Avignon et y meurt. — Grégoire XI. — Sainte Catherine écrit au cardinal Orsini. — Sainte Brigitte. — Grégoire XI veut retourner à Rome. — Il notifie son départ aux souverains de l'Europe. — Sainte Catherine écrit au cardinal Corsini, à Jacques d'Itri, archevêque d'Otrante, à Nicolas d'Osimo, secrétaire d'Urbain V, à Grégoire XI. — Les Romains disposés à se soulever contre le Pape, s'il ne revient pas. — Sainte Catherine arrive à Avignon. — Sa manière de voir dans la question du retour du Pape à Rome. — Caractère de Grégoire XI. — Révélation faite par sainte Catherine au Pape. — Vénération de Grégoire XI pour sainte Catherine. — Hostilité des Cardinaux contre le retour à Rome. — Sainte Catherine combat leurs arguments. — Elle prie en extase. — Ses lettres à Grégoire XI. — Mensonge des Cardinaux. — Sainte Catherine le découvre. — Obstacles au retour à Rome de la part de la France. — Le duc d'Anjou vient à Avignon. — Sainte Catherine anéantit son influence. — Elle lui écrit comme à un de ses disciples. — Elle va dans son château. — Grégoire XI part pour Rome. — Le Pape à Marseille. — Le Pape à Gènes. — Sainte Catherine quitte Avignon. — Elle voit le Pape à Gènes. — Elle prie pour lui. — Elle écrit à Lapa, sa mère. — Dangers qu'elle court sur mer. — Elle arrive à Sienne. — Tempêtes qui assaillent le vaisseau du Pape. — Il s'arrête à Corneto. — Sainte Catherine lui écrit. — Grégoire XI arrive à

Rome. — Il s'y ennuie. — Il exprime son mécontentement au bienheureux Raymond. — Sainte Catherine écrit au bienheureux Raymond et au Pape. — Mort de Grégoire XI. — Dangers qui menacent l'Eglise 223

CHAPITRE XII. — LE GRAND SCHISME. — Le grand Schisme. — Sainte Catherine en a eu la révélation. — Ce que les Cardinaux auraient dû être. — Ce qu'ils étaient. — Démarche des magistrats de Rome auprès des Cardinaux après la mort de Grégoire XI. — Les Cardinaux n'étaient pas d'accord. — Quel Pape voulait Catherine. — Election d'Urbain VI. — Comment se fit son élection. — Les Cardinaux lui rendent hommage. — Sainte Catherine augure bien d'Urbain VI. — Sa brusquerie et sa sévérité éloignent de lui les Cardinaux. — Sainte Catherine lui écrit. — Elle écrit au cardinal Orsini. — Le mécontentement des Cardinaux s'accroît. — Les Cardinaux à Anagni. — Honoré Gaëtan. — Les Cardinaux répandent des doutes sur la validité de l'élection d'Urbain VI. — Conclusions des juristes Lignano et Baldo. — Les Cardinaux se créent une armée. — Affaire du pont Salaro. — Emeute des Romains. — Pierre Restaing, commandant du fort Saint-Ange. — Les Cardinaux se prononcent contre Urbain VI. — Urbain VI à Tivoli. — Sainte Catherine revient de Florence à Sienna. — Elle écrit à Urbain VI, au cardinal Pierre de Lune, de nouveau à Urbain VI. — Urbain VI envoie les Cardinaux Italiens aux Français. — Protestation de ceux-ci contre Urbain VI. — Ils déclarent nullo son élection. — Protestation d'un magistrat de Florence, du cardinal Tebaldeschi. — Les Cardinaux Français à Fondi. — Jeanne, reine de Naples. — Défection des Cardinaux Italiens. — Les Cardinaux écrivent au Roi de France. — Ils n'acceptent pas la convocation d'un concile. — Urbain VI crée vingt-neuf cardinaux. — Sainte Catherine lui écrit. — Election de Clément VII. — Sainte Catherine écrit à Urbain VI — Elle prie pour l'Eglise. — Elle écrit à Jeanne de Naples. — Clément VII envoie partout des légats. — La France. — Sainte Catherine mandée à Rome par Urbain VI. — Prudence de la Sainte. — Arrivée de sainte Catherine à Rome. — Ce qu'elle pense de Rome. — Elle établit ses disciples en communauté. — Multiplication des pains. — Sainte Catherine parle devant les Cardinaux. — Elle écrit aux Cardinaux Italiens. — Elle conseille à Urbain VI de faire venir des Saints autour de lui. — Elle écrit à plusieurs serviteurs de Dieu. — Zèle de sainte Catherine pour la cause d'Urbain VI. — Les deux Papes s'anathématisent mutuellement. — Jugement de sainte Catherine sur Clément VII — Clément VII lance une armée sur Rome. — Massacre au Capitole. — Urbain VI se crée une armée. — Urbain VI et sainte Catherine écrivent à tous les Souverains de l'Europe. — Joie éphémère de sainte Catherine — Elle rattache à la cause d'Urbain VI Florence, Perouse, Bologno, Venise et surtout Sienna. — Le cardinal Bonaventure de Padoue. — Sainte Catherine demande des subsides à Sienna. — Elle écrit à André Cavalcabo et à beaucoup d'autres personnes. — Le royaume de Naples. — Sainte Catherine de Suède. — Projet d'envoyer à Naples les deux Saintes. — Le projet avorte. — Chagrin de sainte Catherine de Sienna. — Elle écrit à la reine de Naples. — Elle écrit au comte de Fondi, à Urbain VI, et lui envoie des oranges. — Les armées des deux Papes se rencontrent. — Défaite des Clémentins à Marino. — Reddition à Urbain VI du château Saint-Ange.

— Procession à l'église Saint-Pierre. — Le Pape la suit pieds nus. — Sainte Catherine lui écrit. — Puissance de sainte Catherine. — Ses conseils. — Elle envoie plusieurs lettres. — Elle écrit à Jeanne de Naples, aux confidents de la Reine. — Clément VII va de Fondi à Gaëto. — Il est reçu à Naples par la Reine. — Soulèvement des Napolitains. — La Reine fait semblant de se soumettre à Urbain VI. — Joie de sainte Catherine. — Othon soumet les Napolitains. — La Reine rentre dans le parti de l'antipape. — Sainte Catherine écrit à Jeanne, à plusieurs personnes de Naples. — Les Napolitains restent fidèles à Urbain VI. — Urbain VI envoie le bienheureux Raymond à Charles V, roi de France. — Le bienheureux va voir sainte Catherine. — Prophétie de la Sainte. — Adieux de sainte Catherine à son confesseur. — Elle lui écrit à Pise. — Le bienheureux court des dangers. — Son voyage est interrompu. — Il revient à Gènes. — Sainte Catherine lui écrit. — Elle veut se rendre auprès de Charles V. — Urbain VI le lui défend. — Le Cardinal de Limoges envoyé par Clément VII à Paris. — Sainte Catherine écrit au Roi. — La France adhère à Clément VII. — Clément VII à Avignon. — Urbain VI s'adresse au roi de Hongrie. — Sainte Catherine écrit à ce Roi. — Charles de Durazzo. — Sainte Catherine lui écrit. — Jeanne de Naples excommuniée. — Jeanne et Clément VII opposent le duc d'Anjou à Charles de Durazzo. — Celui-ci s'empare du royaume de Naples. — Jeanne prisonnière. — Sa mort. — Scissiou de l'Europe en deux obédiences. — Force de l'Eglise pendant cette épreuve. — Comment finit le grand Schisme. 268

CHAPITRE XIII. — DOCTRINE DE SAINTE CATHERINE DE SIENNE. — Où, quand et comment fut écrit le livre du *Dialogue*. — Les prières de sainte Catherine. — Les lettres de sainte Catherine. — Le *Dialogue*. — Bases de la doctrine de sainte Catherine. — Grandes lignes de cette doctrine. — Ses points principaux. — Analyse du *Dialogue*. — Cercle qui circonscrit la doctrine de sainte Catherine. — Traité de *la perfection*. — La doctrine de sainte Catherine est divine. — Elle est pure et sûre. — Elle est théologique. — Importance de cette doctrine. — Sainte Catherine chef d'école. — Les hommes et les femmes ses disciples. — Puissance de cette doctrine. — Mystique de cette doctrine. — Style de sainte Catherine 337

CHAPITRE XIV. — MORT DE SAINTE CATHERINE. — La mort de sainte Catherine a été une de ses œuvres pour le salut de l'Eglise. — Les souffrances que sainte Catherine endura sur la fin de sa vie. — Elle promet un testament à ses fils spirituels. — Excès commis par Clément VII. — Dissensions intestines à Rome. — Tentative des révoltés contre la vie d'Urbain VI. — Sainte Catherine cherche à les ramener à de meilleurs sentiments. — Elle prie. — Les démons sont déchainés contre elle. — Elle apaise la sédition par ses prières. — Elle écrit à Urbain VI. — Nouvelles souffrances de sainte Catherine. — Elle prie avec plus de ferveur. — Le jugement porté par sainte Catherine sur ses souffrances. — Sa patience. — Elle prie encore. — Vision du vaisseau de l'Eglise. — Sainte Catherine écrit à Urbain VI. — Affaire de Francesco de Vico. — Nouvelles souffrances de sainte Catherine. — Son oraison. — Force miraculeuse de sainte Catherine pour aller à Saint-Piorro. — Elle écrit deux lettres au bienheureux Raymond, pour lui raconter ses

souffrances et lui dire adieu. — Elle lui adresse ses derniers conseils. — Sa dernière prière pour l'Eglise. — Elle reçoit, malgré son épuisement, ceux qui viennent la voir. — Frère Barthélemy de Sienna la communique. — Elle le prie de faire la volonté de Dieu en se séparant d'elle. — Frère Barthélemy donne à Sienna des nouvelles de sainte Catherine. — Etienne Maconi part pour Rome. — Il sert de secrétaire à sainte Catherine. — Les derniers conseils de sainte Catherine à ses fils spirituels. — Elle confie ses filles à sœur Alessia de Sienna. — Elle fait son testament. — Ce qu'elle recommande à ses disciples. — Les vertus auxquelles elle les exhorte. — Elle les excite à l'amour de l'Eglise. — Elle les console. — Elle leur demande pardon. — Elle fait une confession générale. — Elle donne à ses fils de nouveaux conseils. — Etat corporel de sainte Catherine. — On lui donne l'indulgence. — On lui administre les derniers Sacrements. — Son agonie commence. — Sainte Catherine proteste contre la vaine gloire. — Ses autres paroles. — Elle s'accuse de toutes ses négligences. — Elle demande de nouveau l'absolution et l'indulgence. — Elle adresse ses fils au bienheureux Raymond. — Les forces de son corps baissent. — Sainte Catherine demande la bénédiction de sa mère. — Elle prie encore pour l'Eglise, pour Urbain VI. — Ses dernières paroles. — Elle expire. — Sainte Catherine fut une martyre. — Réforme de l'Ordre après la mort de sainte Catherine. — Elle se survit dans la personne du bienheureux Raymond qui accomplit cette œuvre. 361



Princeton Theological Seminary-Speer Library



1 1012 01039 9857

